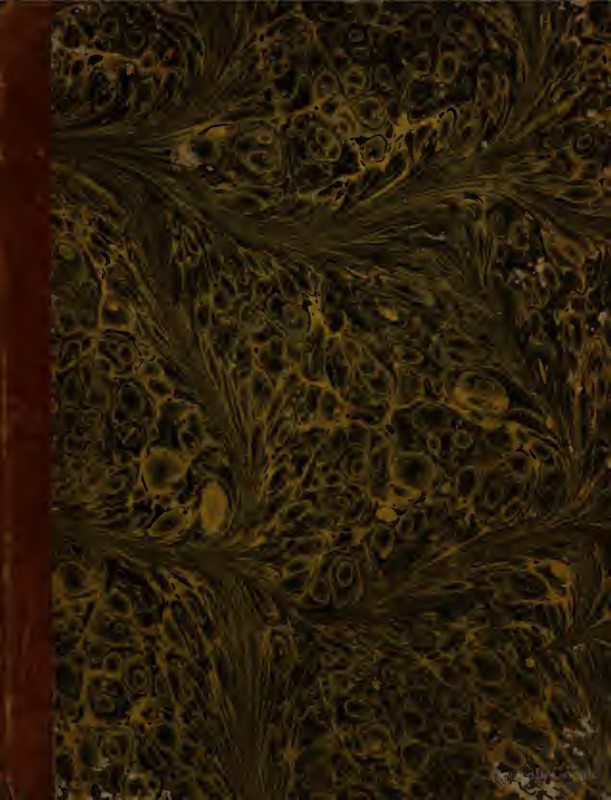
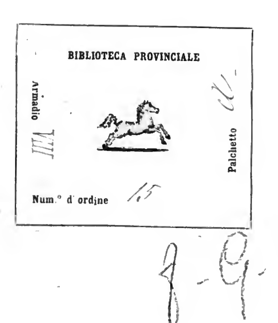
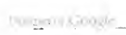



NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
1003
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



ABREGÉ
DES
COMMENTAIRES
DE M. DE FOLARD.
TOME TROISIE'ME.

ABREGÉ
DES
COMMENTAIRES
DE M. DE FOLARD,
SUR
L'HISTOIRE DE POLYBE.

*Par M*** Mestre de Camp de Cavalerie.*

TOME TROISIE'ME.



A PARIS,

Chez
La Veuve GANDOUIN, Quai des Augustins, à la Belle Image.
GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Therese.
DAVID l'aîné, Rue Saint Jacques, à la Plume d'Or.
JOMBERT, Rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.
DURAND, Rue Saint Jacques, au Griffon.

M. DCC. LIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
OBSERVATIONS

Contenus dans ce troisieme Tome.

LIVRE CINQUIEME.

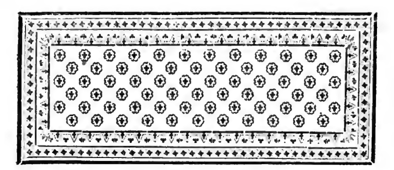
LIVRE QUINZIEME.

TRAITÉ DE L'ATTAQUE ET DE LA DEFENSE DES PLACES DES ANCIENS.

TRAITE' DE LA DEFENSE DES PLACES.

Fin de la Table des Chapitres & Observations.

ABRE'GE'



ABRÉGÉ
DES
COMMENTAIRES
DE FOLARD
SUR
L'HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Philippe regagne l'amitié des Aratus, & obtient par leur crédit des secours de la part des Achéens. Il prend le parti de faire la guerre par mer. Trois de ses premiers Officiers conspirent contre lui.



L'ANNÉE de la Préture du jeune Aratus finit, selon la maniere de compter des Achéens, au lever des Pleiades, & Epérate lui succéda; Dorimaque étoit pour lors Préteur chez les Etoliens. Ce fut vers ce même temps qu'Annibal au commencement de l'été, ayant ouvertement déclaré la guerre aux Romains, partit de Carthage-la-neuve, passa l'Ebre, & prit sa route vers l'Italie; que les Romains

envoyerent Tibérius Sempronius en Afrique avec une armée, & Publius Cornelius en Espagne ; & qu'Antiochus & Ptolémée ne pouvant terminer par des conférences leur contestation sur la Cœlesyrie, se disposerent à la décider par les armes.

Philippe n'ayant ni vivres ni argent pour se mettre en campagne, fit assembler le Conseil des Achéens par leurs Magistrats, & l'assemblée se tint à Egium, selon la coûtume. Là le Roi voyant qu'Aratus indigné de l'affront qu'il avoit reçû aux derniers Comices par les mauvaises pratiques d'Apelles, n'usoit en sa faveur ni de son crédit ni de son autorité, & qu'Eperate, naturellement inhabile à tout, étoit méprisé de tout le monde, il ouvrit les yeux sur la mauvaise manœuvre d'Apelles & de Léontius, & résolut de se bien remettre dans l'esprit d'Aratus. Pour cela il persuada aux Magistrats de transférer l'assemblée à Sicyone, où voyant à son aise les deux Aratus, & chargeant Apelles seul de tout ce qui s'étoit passé à leur préjudice, il les exhorta de ne pas se départir des sentimens qu'ils avoient conçûs d'abord pour lui. Il entra ensuite dans l'assemblée, où par le crédit de ces deux Magistrats, il obtint des Achéens tout ce qu'il souhaitoit. Il fut ordonné que les Achéens lui donneroient cinquante talens le premier jour qu'il se mettroit en marche, & aux troupes la paye de trois mois avec dix mille mesures de blé ; & tant qu'il seroit dans le Péloponese, dix-sept talens par mois. Ainsi se termina cette assemblée, & les Achéens qui la composoient se retirerent chacun dans leurs villes.

Les troupes sorties des quartiers d'hyver, Philippe après avoir pris conseil de ses amis, jugea à propos de faire la guerre par mer. Sa raison fut que c'étoit le seul moyen d'accabler bientôt & de tous côtés ses ennemis, qui ne pourroient point se secourir les uns les autres, dispersés comme ils étoient dans différens pays, & craignant d'ailleurs pour eux-mêmes un ennemi dont ils ignoroient les desseins, & qui par mer pouvoit bientôt tomber sur eux : car c'étoit aux Etoliens, aux Lacédémoniens & aux Eléens que Philippe devoit faire la guerre. Ce dessein pris, il assembla les vaisseaux des Achéens & les siens propres à Léchée, où par un exercice continuel il accoûtuma son infanterie Macédonienne à ramer. Il trouva dans ses soldats toute la docilité & toute l'ardeur possible. Car les Macédoniens ne se distinguent pas seulement par leur courage & leur valeur dans les batailles rangées sur terre, ils sont encore très-propres au

service de mer, si l'occasion s'en présente. Ce sont des gens exercés à faire des fossés, à creuser des retranchemens, endurcis aux travaux les plus pénibles, tels enfin qu'Hésiode représente les Eacides, plus contens sous les armes que dans les festins.

Pendant que le Roi & les troupes Macédoniennes s'occupoient à Corinthe aux exercices de la marine, & disposoient tout pour la campagne, Apelles ne pouvant (*a*) ni regagner les bonnes graces du Roi, ni supporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas de se trouver dans toutes les affaires avec le Roi; mais de s'y comporter de maniere à renverser tous ses desseins. Il prit pour lui d'aller à Chalcis, & d'y faire en sorte qu'il n'en vînt au Roi nulle munition. Il fit part de ce pernicieux projet aux deux autres conjurés, & partit pour Chalcis sous de vains prétextes, dont il colora au Roi son départ. Il fut là si fidele à la foi qu'il avoit donnée aux compagnons de sa perfidie, & il y fut si adroitement abuser de l'autorité que son ancienne faveur lui donnoit sur les peuples, qu'enfin le Roi dénué de tout se vit réduit à mettre en gage sa vaisselle, & à vivre sur l'argent qu'on lui prêta.

(a) *Apelles ne pouvant ni regagner les bonnes graces du Roi, ni supporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas.*] La jalousie est née avec les hommes, vouloir la détruire, ce seroit une chimere: mais il est des moyens aux Princes de se garantir de ses effets. Comme elle ne s'attache qu'aux Favoris, & à ceux sur qui ils ont cru que leurs faveurs seroient le mieux placées, ils doivent veiller pour eux, afin de les en garder. La trahison dont il s'agit ici est d'un genre singulier, non que les pareilles soient rares, bien loin de-là. Pour les découvrir, il est aisé à un Prince de remonter jusqu'à la source des évenemens: comme toute une armée ne sauroit être dans le secret, on n'a pû rien exécuter sans des ordres, & ceux qui les ont reçûs, sont trop intéressés à leur justification, pour qu'ils ne les produisent pas s'ils en sont recherchés.

Si ces trahisons vont jusqu'à l'intelligence avec l'ennemi, alors pour s'en assûrer, il faut faire à ceux que l'on soupçonne des fausses confidences de projets que l'on feint de vouloir exécuter: si l'on voit l'ennemi prendre des mesures pour s'y opposer, pour lors il faut croire que l'on est trahi, & il est aisé de s'assûrer du traître.

Voilà de deux especes de trahison lesquelles sont rares: mais il en est une troisiéme qui est bien plus commune, & qui bien souvent se pratique par les Favoris sans malice. C'est celle qui leur fait mettre des gens incapables dans les postes importans, ou faute de bien connoître les sujets, ou par envie de recompenser des services, dont l'espece ne doit pas être recompensée par ces sortes de graces. On sait bien que les Chefs & les Ministres doivent avoir des espions dans tous les Etats; que ces sortes de gens n'agissent que par l'appas de la recompense: mais c'est de l'argent qu'il leur faut, & non des graces ni des postes. Leur ame vile & méprisable est faite pour être rassasiée par les richesses: mais ils n'ont, ni assez d'élevation d'ame, ni assez de considération dans le monde pour être mis à la tête des autres hommes, ou chargés de soins pour lesquels il faut autant de nerf que de probité; outre que rien n'est plus désolant pour les bons sujets que de voir des especes si méprisables leur être préférées. Il en arrive deux maux, c'est que les recompenses de ce genre les rendent pires que devant, & qu'elles font retirer & dégoutent les honnêtes gens.

Quand les vaisseaux furent assemblés, & que les Macédoniens se furent formés à l'exercice de la rame, Philippe ayant distribué des vivres & de l'argent aux soldats, mit à la voile, & aborda le second jour à Patres. Son armée étoit de six mille Macédoniens & de douze cents étrangers. Dorimaque, Préteur des Etoliens, avoit alors envoyé cinq cents Neocretes au secours des Eléens sous le commandement d'Agelas & de Scopas : & les Eléens craignant que Philippe ne pensât à mettre le siége devant Cyllene, firent des levées d'étrangers, disposerent les soldats de la ville à la défense, & fortifierent cette place avec soin. Là-dessus le Roi, pour avoir du secours dans le besoin, & pour se mettre en sureté contre les entreprises des Eléens, prit le parti de laisser dans Dymes les étrangers d'Achaïe, ce qu'il y avoit de Crétois, quelque cavalerie Gauloise, & environ deux mille hommes d'élite de l'infanterie Achéenne; & après avoir fait savoir aux Messéniens, aux Epitotes, aux Acarnaniens & à Scerdilaïdas, d'équiper leurs vaisseaux & de venir au-devant de lui, il partit de Patres au jour marqué, & alla prendre terre à Pronos dans la Céphalénie.

Comme cette petite place étoit forte, & que d'ailleurs le pays étoit étroit, il passa outre jusqu'à Palée. Ce pays étoit alors plein de blé, & fort en état de nourrir l'armée : c'est pourquoi il fit débarquer ses troupes, & campa devant la ville. On tira les vaisseaux à sec, on les environna d'un fossé & d'un retranchement, & il envoya les Macédoniens au fourage. Luimême en attendant que ses Alliés eussent joint, & qu'on formât l'attaque, il se mit à reconnoître la place, & à voir de quel côté on pourroit avancer les ouvrages & approcher les machines. Deux raisons le portoient à ce siége. Par-là il enlevoit aux Etoliens un poste, hors duquel ils ne pouvoient plus faire de descentes dans le Péloponese, & piller les côtes d'Epire & d'Acarnanie : car c'étoit des vaisseaux de Céphalénie qu'ils se servoient pour ces sortes d'expéditions; & en second lieu, il s'acquéroit & à ses Alliés une place, d'où l'on pouvoit très-commodément faire des incursions sur le pays ennemi : car la Céphalénie est située sur le golfe de Corinthe, en s'étendant vers la mer de Sicile; elle confine au Septentrion & à l'Occident du Péloponese, sur-tout au pays des Eléens & aux parties méridionales & occidentales de l'Epire, de l'Etolie & de l'Acarnanie.

Il ne se pouvoit une situation plus heureuse pour rassembler ses Alliés, pour incommoder ses ennemis, & mettre ses amis à

couvert de toute insulte. Aussi le Roi souhaitoit-il passionnément de réduire cette Isle sous sa domination. Ayant remarqué que Palée étoit défendue de presque tous les côtés ou par la mer, ou par des précipices, & qu'on ne pouvoit en approcher que par une petite plaine du côté de Zacinthe, ce fut par-là qu'il pensa à faire ses approches & à former l'attaque.

CHAPITRE II.

Siége de Palée. Irruption de Philippe dans l'Etolie. Ravages que font les Macédoniens dans cette province. Therme prise d'emblée.

PHilippe prenoit ainsi ses arrangemens, lorsqu'arriverent quinze bâtimens de la part de Scerdilaïdas, qui n'avoit pû en envoyer que ce petit nombre, à cause des troubles qu'excitoient dans l'Illyrie les principaux de la nation. Arriva aussi le secours qu'il attendoit des Epirotes, des Acarnaniens & des Messéniens. Depuis la prise de Phialée ces derniers n'avoient plus de prétexte qui les dispensât de partager cette guerre avec les autres Alliés.

Quand tout fut prêt pour le siége, & que les batteries de balistes & de catapultes eurent été dressées en lieu, d'où il étoit plus aisé de repousser les assiégés, le Roi ayant animé les Macédoniens à bien faire, donna ordre que l'on approchât des murailles les machines, & qu'à leur faveur on creusât des mines. Les Macédoniens se portent à ce travail avec tant d'ardeur, qu'en fort peu de temps les murailles furent percées à la longueur de deux arpens. Alors le Roi s'approcha de la ville, & exhorta les assiégés de faire la paix avec lui. N'en étant point écouté, il fit mettre le feu aux bois debout qui soûtenoient le mur sappé ; cette partie du mur tombe, & l'infanterie à rondache, selon l'ordre qu'elle en avoit reçû, marche la premiere en cohortes. Trois jeunes soldats avoient déja franchi la breche : mais Léontius, qui commandoit cette infanterie, se souvenant de la parole qu'il avoit donnée aux autres conjurés, les empêcha de passer plus avant. Comme il avoit aussi gagné & corrompu les principaux Officiers, & que lui-même, loin d'agir avec vigueur, affectoit de paroître épouvanté du danger, quoique l'on pût fort aisément s'emparer de la ville, l'on fut chassé de la

breche, & grand nombre de Macédoniens furent blessés. Avec des Chefs tremblans de frayeur & des soldats couverts de blessûres, on ne pouvoit plus rester devant la place : le Roi leva le siége, & prit conseil de ses amis sur ce qu'il avoit à faire.

Pour forcer Philippe à quitter ce siége, Lycurgue & Dorimaque avec un égal nombre d'Etoliens s'étoient jettés, celui-là sur le pays des Messéniens, & celui-ci sur la Thessalie. Sur quoi les Acarnaniens & les Messéniens envoyerent des Ambassadeurs au Roi. Les Acarnaniens pressoient Philippe de tomber sur l'Etolie, & de faire sans crainte le dégât dans toute la province, représentant qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour empêcher Dorimaque d'entrer dans la Macédoine. Ceux de Messene demandoient du secours, & représentoient au Roi que, pendant que les vents Etésiens souffloient, en un jour il passeroit de Céphalénie à Messene; que l'on fondroit sur Lycurgue, qui ne s'attendoit à rien moins, & que ce Préteur ne pourroit éviter sa défaite. Ainsi raisonnoit Gorgus leur Ambassadeur, & Léontius l'appuyoit de toutes ses forces; toûjours selon les vûes de la conjuration, & pour arrêter le cours des exploits de Philippe; car il est vrai qu'il étoit facile de passer à Messene, mais il n'étoit pas possible d'en revenir tant que les vents Etésiens souffleroient: d'où il seroit arrivé qu'en suivant le conseil de Gorgus, le Roi renfermé dans la Messénie auroit été hors d'état de rien entreprendre de tout le reste de l'été, pendant que les Etoliens parcourant toute la Thessalie & l'Epire, ravageroient ces deux pays sans aucun obstacle. Tels étoient les pernicieux conseils que Gorgus & Léontius donnoient au Roi. Celui d'Aratus fut tout opposé. Il dit qu'il falloit marcher vers l'Etolie, & y porter la guerre; que les Etoliens étoient en expédition, Dorimaque à leur tête, & que par conséquent Philippe seroit le maître de faire dans leur patrie tels ravages qu'il lui plairoit.

Cet avis prévalut. Léontius avoit perdu toute créance auprès de son Prince, depuis qu'il s'étoit si lâchement comporté au dernier siége, & qu'il lui avoit donné de si mauvais conseils dans cette occasion. Le Roi Ecrivit à Epérate de lever des Achéens, & d'aller au secours des Messéniens, & partant de Céphalénie, il aborda le second jour à Leucade, pendant la nuit. Après avoir tout disposé à l'Isthme

de Dioryćte, on y fit passer (*a*) les vaisseaux. De-là il entra dans le golfe d'Ambracie, lequel, comme nous avons déja dit, sortant de la mer de Sicile, pénetre fort avant dans les terres d'Etolie. Il aborda un peu devant le jour à Limnée, & aussi-tôt il donna ordre aux soldats de repaître, de se décharger de la plus grande partie de leurs équipages, & de se tenir prêts à marcher. Pendant ce temps-là il chercha des guides, & s'instruisit à fond de la carte du pays.

Aristophante, Préteur des Acarnaniens, le vint là trouver avec toutes les forces de sa province. Ces peuples avoient autrefois eu beaucoup à souffrir des Etoliens, & ne respiroient que la vengeance. L'arrivée des Macédoniens leur parut une occasion favorable. Tous prirent les armes, & non-seulement ceux à qui les lois l'ordonnent, mais encore quelques vieillards. Les Epirotes n'étoient pas moins irrités contre les Etoliens, & ils avoient les mêmes raisons de l'être : mais comme le pays est grand, & que Philippe étoit arrivé tout à coup, ils n'eurent pas le loisir d'assembler leurs troupes à propos. De la part des Etoliens Dorimaque n'avoit pris que la moitié des troupes, il croyoit que ç'en seroit assez pour défendre les villes & le plat pays de toute insulte.

(a) *Après avoir tout disposé à l'Isthme de Dioryćte, on y fit passer les vaisseaux.*] Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait passer des bâtimens sur une langue de terre. En voila un exemple: Lysandre de Macédoine fit passer des vaisseaux ainsi d'un port à l'autre sur des rouleaux. César en fit de même dans son expédition d'Angleterre. Trajan dans la guerre contre les Parthes, fit transporter les siens sur des traîneaux de l'Euphrate dans le Tigre : mais le plus brillant ainsi que le plus récent de tous les exemples de ce genre, c'est celui de Dragut, Amiral de la flotte Ottomane, qui se trouvant surpris dans le canal d'Alcantara dans l'isle de Gelves par André Doria, le plus habile homme de mer de son temps, en fut bloqué de façon à ne pouvoir espérer de sortir. Il fit retrancher diligemment l'entrée du canal, y plaça quantité de canons, & par un feu terrible & continuel, il obligea Doria à se tenir au loin. Celui ci, ayant bien reconnu la certitude de sa proie, pour ne point se commettre à une attaque hasardeuse, envoya à Naples chercher des troupes & des vivres.

Dragut durant ce temps-là n'imaginant d'autre ressource, *fit rassembler*, dit l'Historien Marmol, liv 6. t. 2. c. 4. *quantité de Maures de l'isle, & la chiourme des galeres, & avec des pics & des hoyaux, il leur fit creuser le canal derriere lui, pour sauver par la ses vaisseaux ; & pour empêcher André Doria de découvrir son dessein, il fit jouer continuellement l'artillerie, & commanda aux Turcs qui étoient dans le retranchement de se découvrir à toute heure. Plus de deux mille Maures travaillerent à cet ouvrage, & firent si bien qu'en peu de temps toute la terre étant basse de ce côté-là, & sablonneuse, il se fit un canal par où l'on put traîner les vaisseaux & les passer en pleine mer. Enfin en l'espace de huit jours qu'il fut bloqué, l'ouvrage fut fait, & mettant ensuite ses galeres sur des rouleaux bien graissés, pour le reste du chemin qu'il avoit à faire, a l'aide des Maures & de la chiourme, qui les traînoient avec des cables, tandis que d'autres les poussoient par derriere en grand silence, on les tira à la file l'une après l'autre hors du canal ; & les ayant équipées de troupes & d'artillerie, Dragut sortit ainsi par l'autre côté de l'Isle, & Doria se vit pris pour dupe.*

Le soir, Philippe ayant laissé les équipages sous bonne garde, partit de Limnée, & au bout d'environ soixante stades il fit halte, pour donner à son armée le temps de repaître & de se reposer; puis il marcha toute la nuit, & arriva au point du jour au fleuve Acheloüs, entre Conope & Strate, dans la vûe de se jetter subitement & à l'improviste dans Therme. Léontius vit bien que Philippe viendroit à bout de son dessein, & que les Etoliens auroient du dessous. Sa conjecture étoit fondée premierement sur l'arrivée subite & inattendue de Philippe dans l'Etolie; & en second lieu sur ce que les Etoliens, n'ayant pû soupçonner que Philippe hasardât d'attaquer une place aussi forte que Therme, ils n'avoient ni prévû cette attaque, ni fait les préparatifs nécessaires pour s'en défendre. Ces considérations jointes à la parole qu'il avoit donnée aux conjurés, lui firent conseiller au Roi de s'arrêter à l'Acheloüs, & d'y donner à son armée, qui avoit marché toute la nuit, quelque temps pour respirer: conseil dont le but étoit de procurer aux Etoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus au contraire, qui savoit que l'occasion passe & s'échappe rapidement, & que l'avis de Léontius étoit une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, & de partir sans délai.

Le Roi déja piqué contre Léontius, sur le champ se met en marche, passe l'Acheloüs, va droit à Therme, & fait le dégât par-tout où il passe. Dans sa route il laissa à gauche Strate, Aggrinie, Thestie; & à droite Conope, Lysimachie, Trichonie & Phœtée. Arrivé à Métape, ville située à l'entrée du lac de Trichonie, & à près de soixante stades de Therme, il fit entrer cinq cents hommes dans cette place, que les Etoliens avoient abandonnée, & s'en rendit le maître. C'étoit un poste fort avantageux pour couvrir tout ce qui entroit ou sortoit du détroit qui conduit au lac, parce que les bords de ce lac ne sont qu'une chaîne de montagnes escarpées & couvertes de grands bois, au travers desquels on ne passe que par un défilé fort étroit. Son armée traversa le défilé, les étrangers à l'avant-garde, ensuite les Illyriens, après eux l'infanterie à rondaches & la phalange, les Crétois faisoient l'arriere-garde; sur la droite & hors du chemin marchoient les Crétois soûtenus des armés à la légere. La gauche étoit couverte du lac pendant près de trente stades. Au sortir du défilé, il rencontra un bourg appellé Pamphie, où ayant aussi jetté quelque monde, il

il s'avança vers Therme par un chemin très-âpre & très-difficile, creusé entre des rochers fort escarpés, de sorte qu'on ne peut passer en quelques endroits sans courir risque d'y périr: cependant il y a près de trente stades à monter. Les Macédoniens franchirent ces précipices en si peu de temps, qu'il étoit encore grand jour lorsqu'ils arriverent à Therme. Philippe mit là son camp, & envoya aussi-tôt ses troupes piller les villages voisins & la plaine de Therme; on pilla de même les maisons de la ville, où l'on trouva non-seulement du blé & d'autres provisions de bouche, mais encore quantité de meubles précieux: car comme c'étoit là que les Etoliens chaque année faisoient leurs marchés & leurs assemblées solennelles, tant pour le culte des Dieux que pour l'élection des Magistrats, on y apportoit tout ce que l'on avoit de plus riche pour nourrir & recevoir ceux qui y abordoient. Une autre raison pourquoi il y avoit là tant de richesses, c'est que les Etoliens ne croyoient pas pouvoir les mettre en lieu plus sûr. Jamais ennemi n'avoit osé en approcher, & cette ville étoit réputée si forte par sa situation, qu'elle passoit pour la citadelle de toute l'Etolie. La paix profonde, dont on joüissoit là depuis un temps immémorial, n'avoit pas peu de part à cette grande abondance de biens, dont regorgeoient les maisons bâties proche du Temple & les lieux circonvoisins.

CHAPITRE III.

Excès que commirent les soldats de Philippe dans Therme. Réflexions de Polybe sur ce triste événement.

APrès avoir fait pendant cette nuit un butin immense, les Macédoniens tendirent les tentes. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui s'y trouveroit d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient suspendues aux galeries du Temple, on mit de côté les meilleures pour s'en servir au besoin, on en changea quelques-unes, & le reste qui montoit à plus de quinze mille fut réduit en cendres. Jusques-là il n'y avoit rien que de juste, rien qui ne fût selon les loix de la guerre: mais ce qui se fit ensuite je ne sai comment le qualifier. Transportés de fureur par le souve-

nir des ravages qu'avoient faits les Etoliens à Die & à Dodone, ils mirent le feu aux galeries, briserent (*a*) tous les vœux qui y étoient appendus, & entre lesquels il y en avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaires. On ne se contenta pas de brûler les toits, on rasa le Temple ; les statues, dont il y avoit au moins deux mille, furent renversées. On en mit en pieces un grand nombre, on n'épargna que celles qui avoient des inscriptions, ou qui représentoient les Dieux ; & on écrivit sur les murailles ce vers célebre, un des premiers fruits de la poësie de Samus fils de Chrysogone, & qui avoit été élevé avec le Roi.

Vois Dios, c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avoient inspiré à Philippe & à ses amis les sacriléges commis à Dic par les Etoliens, leur persuadoit sans

(*a*) ***Ils mirent le feu aux galeries, briserent tous les vœux qui y étoient appendus.***] Rien n'avilit tant le métier des armes ni n'est si fort au-dessous de la magnanimité & de la noblesse dont tout guerrier doit faire profession, que cette féroeité qui porte à tout saccager & tout détruire pour dépater la terre des beaux édifices, & des établissemens publics qui en font l'ornement ? Leur destruction n'affoiblit point l'ennemi, & l'on voit au contraire, que de les conserver a toûjours été loüé dans tous les temps, & le sera tant qu'on pensera grandement. Fait-on la guerre aux pierres, aux statues & aux marbres ? Grotius, dont nous avons souvent ciré l'autorité, est très opposé à cette barbarie. Que nous sommes heureux de ne plus l'éprouver dans ces siecles policés ! Le même Auteur en recommandant cet égard que l'on doit aux Nations qui n'ont pas mérité qu'on les châtie si rigoureusement, ne désapprouve pas que l'on détruise & renverse même jusqu'aux habitations des Pirates. Ceux-là par leur vie licentieuse se retranchant volontairement de la société des autres hommes, méritent qu'on les punisse même jusques dans les choses inanimées, non qu'on fasse la guerre à ces murs & à ces édifices, mais parce que la crainte de leur ruine peut en contenir les habitans.

Ce même Grotius ajoûte, que puisqu'il est du devoir des grandes ames de ne point détruire ni saccager les édifices publics ; à plus forte raison doivent-elles s'abstenir de violer la sainteté des Temples, vû le respect que l'on doit à la Divinité ; il veut que les peuples qui ont un même culte, soient sur-tout, très-soigneux d'éviter ces excès ; il pousse même la chose jusqu'à ceux qui, sans avoir le même culte adorent le même Dieu : sur ce pié, il faudroit entendre les Turcs mêmes, dont les Chrétiens seroient tenus de conserver les mosquées avec une sorte de respect.

A l'égard de dépouiller les Temples, il n'est pas tout à fait si rigide ; il convient que les lois de la guerre autorisent à le faire, plûtôt que d'épuiser les peuples. En effet ne peut-on pas dire à ce sujet ce trait de Perse, qui demandoit aux Prêtres d'alors,

Dicite, Pontifices, in sacro quid facit aurum ?

En parlant de ce principe qui paroît fondé sur le droit naturel, il conclut que dans les nécessités pressantes de l'Etat, le Prince peut se saisir des thrésors des Eglises & des Temples, avec dessein, dit-il, de les rendre lorsqu'il pourra, ou pour les employer au soulagement de ses peuples, ce qui est un grand bien. L'or & l'argent morts & immobiles qui restent dans les Temples, n'augmentent pas le respect que l'on a pour la Divinité, tandis qu'en le faisant servir au soulagement de la veuve, de l'orphelin & du peuple qu'il faudroit surcharger sans cette ressource, il ne peut que remplir dignement les pieuses intentions de ceux qui l'y ont déposé, lorsque la circulation ne leur paroissoit pas nécessaire.

doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes, & que ce qu'ils faisoient n'étoit qu'une juste représaille. On me permettra de penser autrement. Le cas est aisé à décider. Sans chercher ailleurs des exemples que dans la même famille royale de Macédoine, quand Antigonus eut vaincu en bataille rangée Cléomene Roi des Lacédémoniens, & se fut rendu maître de Sparte, il pouvoit alors disposer à son gré de la ville & des habitans: cependant loin de sévir contre les vaincus, il les rétablit dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçûe de leurs peres, & ne retourna en Macédoine qu'après avoir fait de grands biens & à la Grece en général, & aux Lacédémoniens même qu'il venoit de se soûmettre. Aussi passa-t-il alors pour bienfaiteur, & après sa mort pour libérateur, & s'acquit non-seulement chez les Lacédémoniens, mais parmi tous les peuples de la Grece, une réputation & une gloire immortelles.

Ce Philippe, qui le premier a reculé les bornes du Royaume de Macédoine, à qui la famille Royale est redevable de toute sa splendeur, & qui défit les Athéniens à Chéronée, ce Philippe a moins fait par les armes que par la modération & la douceur; car dans cette guerre il ne vainquit par les armes que ceux qui les avoient prises contre lui: mais ce fut par sa douceur & son équité qu'il subjugua les Athéniens, & Athenes même. Dans la guerre, la colere ne l'emportoit point au-delà des bornes, il ne gardoit les armes que jusqu'à ce qu'il trouvât occasion de donner des marques de sa clémence & de sa bonté. De-là vint qu'il rendit les prisonniers sans rançon, qu'il eut soin des morts, qu'il fit porter par Antipater leurs os à Athenes, & qu'il donna des habits à ceux qui s'en alloient. Ce fut par cette sage & profonde politique qu'il fit à peu de frais une conquête très-importante. Une telle grandeur d'ame étonna l'orgueil des Athéniens, & d'ennemis qu'ils étoient, ils devinrent ses Alliés les plus fideles & les plus dévoüés à son service.

Que dirai-je d'Alexandre? Irrité contre Thebes jusqu'à vendre à l'encan ses habitans, & raser la ville, tant s'en faut qu'il oubliât le respect qu'il devoit aux Dieux, qu'il eut soin que l'on ne commît pas, même par imprudence, la moindre faute contre les Temples & les autres lieux sacrés. Il passe en Asie pour y venger les Grecs des outrages qu'ils avoient reçûs des Perses, les coupables sont punis comme ils le méri-

toient : mais tous les endroits consacrés aux Dieux sont épargnés & respectés, bien que ce fût contre ces endroits-là mêmes que les Perses s'étoient le plus acharnés dans la Grece. Il eût été à soûhaiter que Philippe, toûjours attentif à ces grands exemples, eût eu plus à cœur de paroître avoir succédé à une modération si sage qu'à la Couronne. Il avoit grand soin que l'on sût que le sang d'Alexandre & de Philippe couloit dans ses veines : mais d'être imitateur de leurs vertus, c'est à quoi il pensoit le moins. Aussi dans un âge plus avancé, sa réputation fut-elle aussi différente de la leur, que sa maniere de régner l'avoit été. Cette différence de conduite est sensible dans l'affaire présente. Pendant qu'il s'emporte aux mêmes excès que ceux qu'il punit dans les Etoliens, & qu'il remédie à un mal par un autre, il croit ne rien faire que de juste : par-tout il décrit Scopas & Dorimaque comme des sacriléges, pour les attentats qu'ils avoient commis à Die & à Dodone contre la divinité ; & quoiqu'il soit aussi criminel qu'eux, il ne peut s'imaginer qu'on le mettra au rang de l'un & de l'autre. Cependant les lois de la guerre y sont formelles ; elles obligent souvent de renverser les citadelles & les villes, de combler les ports, de prendre les hommes & les vaisseaux, d'enlever les fruits & autres choses semblables, pour diminuer les forces des ennemis & augmenter les nôtres ; mais détruire ce qui, eu égard à la guerre que nous faisons, ne nous procure aucun avantage, ou n'avance pas la défaite des ennemis, brûler des Temples, briser des statues & autres pareils ornemens d'une ville, il n'y a qu'un homme furieux & hors de lui-même qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre, si l'on est équitable ; c'est pour les contraindre de réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocens & les coupables ; mais plutôt de sauver les uns & les autres. Il n'appartient qu'à un Tyran de mériter par ses mauvaises actions & par la haine qu'il a pour ses sujets d'en être haï, & de n'avoir de leur part qu'une obéissance forcée : mais il est d'un Roi de faire en sorte par la sagesse de sa conduite, par ses bienfaits & par sa douceur, que son peuple le chérisse & se fasse un plaisir d'obéir à ses loix.

Pour bien juger de la faute que fit alors le Roi de Macé-

doine, on n'a qu'à se représenter quelle idée les Etoliens se fussent formée de ce Prince, s'il eût tenu une route toute opposée, & qu'il n'eût ni brûlé les galeries, ni brisé les statues, ni profané les autres ornemens du Temple. Pour moi je m'imagine qu'ils l'eussent rangé au nombre des Princes les plus accomplis. Leur conscience les y auroit portés par les reproches qu'elle leur auroit faits des sacriléges commis à Die & à Dodone; & comme d'ailleurs ils auroient senti que, quand même Philippe, maître alors de faire ce qu'il lui auroit plû, les eût traités avec la derniere rigueur, il ne leur auroit que rendu justice; ils n'auroient pas manqué de loüer sa générosité & son grand cœur. En se condamnant eux-mêmes, ils auroient admiré & le respect que le Roi eût témoigné pour la divinité, & la force d'esprit avec laquelle il eût commandé à sa colere. En effet il y a sans comparaison plus d'avantages à vaincre par la genérosité & par la justice, que par les armes. On se soûmet à celles-ci par nécessité, à celles-là par inclination; il en coûte beaucoup pour ramener par les armes les ennemis à leur devoir, la vertu le fait sans péril ni dépense. Enfin c'est à leurs sujets que les Princes qui vainquent par les armes doivent la plus grande partie des bons succès; s'ils vainquent par la vertu, ils emportent seuls tout l'honneur de la victoire.

On dira peut-être que Philippe étoit alors si jeune, qu'on ne peut raisonnablement le rendre responsable du sac de Therme, & que ses amis, entr'autres Aratus & Demetrius de Pharos, en sont plus coupables que lui. Sans avoir vécu de ce temps-là, on n'aura pas de peine à découvrir lequel de ces deux confidens a poussé son Maître à cette extrémité. Outre qu'Aratus, par caractere, étoit prudent & modéré, & que la témérité & l'inconsidération faisoient le caractere propre de Demetrius, il se présentera dans la suite un cas pareil & bien attesté qui nous instruira du génie de ces deux personnages. Maintenant retournons à notre sujet.



CHAPITRE IV.

Philippe sort de Therme. Il est suivi dans sa retraite. Sacrifices en actions de graces. Troubles dans le camp. Punition de ceux qui en étoient les auteurs. Legeres expéditions des ennemis de Philippe & de ses Alliés.

PHilippe ayant pris tout ce qui se pouvoit emporter, sortit de Therme, & reprit le chemin par lequel il étoit venu. Le butin & les pesamment armés marchoient à la tête, les Acarnaniens & les étrangers à la queue. On se hâta de passer les défilés, parce que l'on prévoyoit que les Etoliens profiteroient de la difficulté des chemins pour insulter l'arriere-garde. Cela ne manqua point. Ils s'assemblerent au nombre de trois mille, commandés par Alexandre de Trichonie. Tant que le Roi fut sur les hauteurs, ils n'oserent approcher, & se tinrent cachés dans des lieux couverts : mais dès que l'arriere-garde se fut mise en marche, ils se jetterent dans Therme, & chargerent en queue. Plus le tumulte croissoit dans les derniers rangs, plus les Etoliens, que la nature des lieux encourageoit, redoubloient leurs coups. Le Roi qui s'attendoit à cet accident, avoit, en descendant, porté une troupe d'Illyriens & de fantassins choisis sur une colline, lesquels fondant sur les ennemis qui poursuivoient en tuerent cent trente, & n'en prirent guere moins de prisonniers, le reste s'enfuit en désordre par des sentiers détournés. L'arriere-garde en passant mit le feu à Pamphie, & ayant traversé les défilés sans danger se joignit aux Macédoniens. Philippe l'attendoit à Métape. Le jour d'après son arrivée, ayant fait raser cette place, il se mit en marche & campa proche d'Acres ; le lendemain faisant le dégât où il passoit, il alla camper devant Conope, où il demeura le jour suivant : après lequel il marcha le long de l'Acheloüs jusqu'à Strate, où ayant passé la riviere il se logea hors de la portée du trait, & harcelloit de là les troupes qu'on lui avoit dit s'y être jettées au nombre de trois mille fantassins, quatre cents chevaux d'Etolie & cinq cents Crétois. Personne n'ayant le courage de sortir des portes, il fit avancer son avant-garde, & prit la route de Limnée, où étoient ses vaisseaux.

A peine l'arriere-garde avoit quitté la ville, que quelques

chevaux Etoliens vinrent inquiéter les derniers. Ils furent suivis d'un corps de Crétois & de quelque infanterie Etolienne, qui se joignit à la cavalerie. Le combat s'échauffant, l'arriere-garde fut obligée de faire volte-face & d'en venir aux mains. D'abord on combattit à forces égales : mais les étrangers de Philippe étant venus au secours, les ennemis plierent, & l'infanterie pele-mêle avec la cavalerie Etolienne prit la fuite. Les troupes du Roi en poursuivirent la plûpart jusqu'aux portes & au pié des murailles, & en passerent environ cent au fil de l'épée. Depuis cette affaire ceux qui étoient dans la ville n'oserent remuer, & l'arriere-garde joignit tranquillement le reste de l'armée & les vaisseaux.

A Limnée le Roi s'étant campé commodément, offrit aux Dieux des sacrifices en actions de graces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises, & fit un festin aux Officiers. Quelque témérité qu'il y eût en apparence à affronter des lieux escarpés, où jamais personne avant lui n'avoit osé se présenter avec une armée, non-seulement ce Prince en approcha, mais en revint sans risque, & après avoir heureusement exécuté tout ce qu'il s'étoit proposé : aussi la joie ne pouvoit être plus grande dans le festin qu'il donna aux Officiers. Il n'y eut que Léontius & Mégaleas, qui ayant conjuré avec Apelles d'arrêter ses progrès, se firent un vrai chagrin du bonheur de leur Prince, & de n'avoir pû empêcher que tous ses desseins ne réussissent selon ses souhaits : mais quelque chagrin qu'ils eussent, ils ne laisserent pas de venir au festin comme les autres.

Ils n'y pûrent dissimuler, & chacun s'apperçut d'abord qu'ils ne prenoient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Mais ce que l'on ne faisoit que soupçonner d'abord, ils le firent éclater, quand le repas fut plus avancé, & que le vin eût échauffé la tête des conviés. Troublés par le vin, le repas ne fut pas plutôt fini, qu'ils chercherent Aratus avec empressement. Ils le joignirent, & des injures ils passerent bientôt aux pierres. On s'amasse chacun pour soûtenir son parti, tout le camp est en tumulte. Le bruit vient aux oreilles du Roi, il envoye savoir ce qui se passe, pour remédier au désordre. Aratus raconte le fait, atteste tous ceux qui étoient présens, se retire du tumulte, & se sauve dans sa tente. Pour Léontius, il se coula je ne sai comment au travers de la presse, & s'échappa.

Le Roi exactement informé de ce qui s'étoit passé, fit ap-

peller Mégaleas & Crinon, & leur fit une sévere réprimande: mais ceux-ci loin d'en paroître touchés, ajoûterent une nouvelle faute à la premiere, en protestant qu'ils n'en resteroient point là, & qu'ils se vengeroient d'Aratus. Cette menace irrita le Roi de telle sorte, qu'il les condamna à une amende de vingt talens, & le fit mettre en prison. Le lendemain il envoya chercher Aratus, l'exhorta de demeurer tranquille, & lui promit de mettre bon ordre à cette affaire. Léontius averti de ce qui étoit arrivé à Mégaleas, vint suivi de quelques soldats à la tente du Roi, persuadé que ce jeune Prince auroit peur de ce cortége, & changeroit bientôt de résolution. Arrivé devant le Roi; *Qui a été assez hardi,* demanda-t-il, *pour porter les mains sur Mégaleas & pour le mettre en prison? C'est moi*, répondit fierement le Roi. Léontius fut effrayé, il jetta quelques soupirs, & se retira fort en colere.

On mit ensuite à la voile, on traversa le golfe, & la flote arriva en peu de temps à Leucade. Là le Roi, après avoir donné ordre aux Officiers nommés pour la distribution du butin de faire leur charge en diligence, assembla ses amis pour examiner avec eux l'affaire de Mégaleas. Aratus s'éleva contre ce traître, & reprenant l'histoire de sa vie de plus haut, il assûra & prouva par témoins un meurtre insigne qu'il avoit fait après la mort d'Antigonus, la conspiration où il étoit entré avec Apelles, & les mauvaises pratiques dont il s'étoit servi pour faire échoüer le siége de Palée. Mégaleas ne pouvant rien alleguer pour sa défense, fut condamné tout d'une voix. Crinon demeura en prison, & Léontius se rendit caution de l'amende imposée à Mégaleas. Voilà où aboutit cette conjuration d'Apelles & de Léontius. Ils comptoient épouvanter Aratus, écarter tous les amis de Philippe, & mener ensuite les affaires selon qu'il conviendroit le mieux à leurs intérêts: & tous leurs projets furent renversés.

Lycurgue ne fit rien de mémorable dans la Messénie. Il retourna à Sparte: mais s'étant remis peu de temps après en campagne, il prit Tégée. Après la ville il voulut attaquer la citadelle, où s'étoient retirés les habitans & la garnison: mais il fut obligé de lever le siége, & de reprendre la route de Sparte.

Les Eléens firent aussi des courses sur le pays des Dyméens. Ceux-ci envoyerent de la cavalerie pour les arrêter: mais elle tomba dans une embuscade, & y fut taillée en pieces. Nombre
de

de Gaulois y périrent, & entre les soldats de la ville on fit prisonniers Polyméde Egéen, & deux citoyens de Dymée, savoir Agésipolis & Mégarles.

A l'égard de Dorimaque, nous avons déja dit qu'il n'avoit fait prendre d'abord les armes aux Etoliens, que parce qu'il s'étoit persuadé qu'il pilleroit impunément la Thessalie, & qu'il forceroit Philippe de lever le siége de Palée: mais trouvant dans cette province Chrysogone & Patrée disposés à lui tenir tête, il n'osa s'exposer à un combat dans la plaine, & pour l'éviter il se tint toûjours au pié des montagnes, jusqu'à ce que les Macédoniens se fussent eux-mêmes jettés dans l'Etolie; il fallut qu'il quittât alors la Thessalie pour venir au secours de son propre pays. Il y arriva trop tard, les Macédoniens en étoient déja sortis.

OBSERVATIONS

Sur la marche & la retraite de Philippe dans les défilés des montagnes de Therme. Beau projet de Philippe pour aller à Therme. Eloge de ce Prince; celui d'Aratus. Réflexions sur les fautes des Etoliens. Les retraites sont ce qu'il y a de plus grand & de plus profond dans la science des armes.

PHilippe étoit encore bien jeune pour avoir formé de lui-même le plan de guerre que nous allons commenter: mais n'importe qu'il fût de son fond ou de celui d'Aratus, ce qui est le plus apparent, ce fut le fruit de plusieurs belles connoissances, dont l'exécution nous fournit d'abondantes réflexions, & des sujets d'instructions fort intéressans. Il exécuta dans une même expédition une marche secrete & forcée, & une retraite dans un pays de montagnes. Voilà deux matieres à discuter très-profondes, & sur lesquelles il y auroit beaucoup de choses à dire: mais sans entrer dans le détail des principes généraux, examinons sa conduite pour en extraire des maximes fondamentales, car elle en est pleine.

Ce Prince obligé à une multitude de préparatifs, qui par la difficulté d'en cacher & l'assemblage & la destination, devoient divulguer son secret, prend si bien ses mesures qu'il ne transpire point, & que l'ennemi n'en prend du moins point assez d'ombrage, pour que nous voyions qu'il s'y soit opposé d'avance.

Dans sa marche, loin d'aller tout droit à son but par le plus court, ce qui eût engagé les Etoliens à se tenir en garde sur les passages, & à barrer sur-tout celui des montagnes qu'il est si aisé de boucher; il marcha dans l'Acarnanie, c'est-à-dire,

qu'il tourne presque le dos à son véritable objet. Cette ruse est toûjours infaillible quand on peut l'employer. Les Etoliens incertains, ainsi que tout ennemi ne peut manquer de l'être en pareil cas, se dégarnissent par-tout, car c'est se dégarnir que de rester foible ; & comptant sur la difficulté du passage que Philippe vouloit surprendre, rassûrés d'ailleurs par la route opposée qu'il tient, ils ne laissent personne dans ce pas de montagne. Voilà de grands avantages que ce jeune Roi se procure par l'excellence de son plan de campagne. Ayant amené toutes choses au point qu'il desire, il tourne tout court sur l'Etolie, & va droit à Therme, place qui pour avoir paru plus en sûreté par sa position reculée, étoit d'autant plus dégarnie.

La vîtesse de cette marche forcée nous assûre que ce Prince avoit pris deux précautions également importantes ; l'une de bien connoître le pays, car sans cela il n'eût pû enfanter un pareil dessein ; & l'autre de laisser ses équipages, & tout l'attirail de guerre, qui n'est pas nécessaire pour une irruption, & qui appesantiroit la marche. L'aspect des montagnes, ni l'opinion des hommes ordinaires qui se feroient effrayés en envisageant un pays où l'on n'avoit point porté la guerre avant lui, ne fut pas capable de l'intimider. Il savoir qu'il n'est point de passage difficile à une armée, quand l'ennemi ne s'y présente pas pour l'empêcher. Par d'aussi justes mesures, il ne pouvoit que réussir. En effet, Therme fut bientôt emportée : mais ce Prince ne se laisse point éblouir par ce brillant succès, il ne change point son plan ; il n'a voulu faire qu'une irruption, & non une conquête, il s'en tient là. Il voit que la communication avec cette Place deviendroit impraticable durant l'hyver, il l'abandonne comme il l'avoit résolu.

Par son plan, il avoit prévû qu'il seroit obligé à se retirer par le même chemin, mais avec l'ennemi sur les bras. Dès-lors qu'il fait le premier pas dans les montagnes, il s'assûre du retour par des postes qu'il laisse aux défilés, & aux pas importans : ainsi ce peril étant prévû, il y a mis remede d'avance. Non-seulement il ne peut pas être coupé, mais il a préparé ses marches & ses embuscades. Il essuie deux combats, tous deux à son avantage ; non que la fortune ait combattu pour lui, mais c'est qu'il fait la ranger de son parti par sa grande habileté.

Il n'est point aisé de faire retraite dans les montagnes ; chaque pas que vous abandonnez, devient contre vous, sur-tout quand on en descend. Il faut tant de ruses, de stratagèmes, & d'exactitude dans les marches combinées des différentes colonnes, que la plûpart des Généraux les plus hardis n'ont osé s'y exposer : c'est ce qui a fait que plusieurs même du premier ordre, ont préféré en pareil cas l'inaction à des irruptions avantageuses dont ils craignoient le retour. Je n'ai connu que M. le Marquis de Feuquieres, capable de ces sortes de choses, témoin ce qu'il a fait dans les Alpes pendant la guerre de 1688.

La bonne conduite de Philippe, fit l'effet qui est assez ordinaire à la guerre ; c'est qu'elle entraîna les Etoliens à faire des fautes, les unes par défaut de science, les autres par incertitude & irrésolution. La premiere fut de n'avoir pas marché au-devant de lui, soit pour lui disputer le passage de l'Acheloüs, soit

pour après son passage, ne pas lui donner le temps de ruser, & l'obliger à combattre. C'est la regle : lorsque l'ennemi tient en suspens, & que l'on ne peut pénétrer ses desseins, il faut marcher au-devant de lui & le combattre : alors tous ses projets sont avortés, ses intelligences déconcertées, & la frontiere qu'il menace, n'a rien à craindre quand l'armée la couvre.

Une fois le fleuve passé, & l'occasion manquée, ce fut une faute à ces peuples, de n'avoir pas imaginé la contre-marche de Philippe. Lorsque l'on ne peut pas découvrir les desseins de l'ennemi, il faut imaginer ce qu'il peut faire, prévoir sur-tout les choses importantes qu'il peut entreprendre, & y mettre obstacle. Le passage à travers les montagnes étant au rang des choses avantageuses & possibles, que Philippe pouvoit tenter, il étoit de la prudence des Etoliens d'y tenir des troupes, & cela étoit d'autant plus aisé, qu'il y en falloit peu. Ce n'étoit point une raison justificative à leurs Généraux, que la difficulté & la nouveauté du projet. Tout ce qui est possible & avantageux doit être prevenu dans la bonne regle de la défensive ; & c'est indiquer & rendre faciles à l'ennemi ces sortes de passages, que de n'y pas tenir du monde. Au lieu de ces attentions indispensables, Alexandre de Trychonie leur chef, s'amusa à faire des courses sur l'ennemi, tandis qu'il laissa son pays tout ouvert.

Et lorsque sur la nouvelle de l'irruption de Philippe, ce Général fut accouru au secours de son pays ; il suit l'armée de ce jeune Prince, l'attaque à deux reprises : mais à la seconde fois ayant essuyé une embuscade, il se retire comme si tout eut été manqué. Dans un pays de montagnes, la regle de celui qui poursuit, est de ne pas se rebuter aisément, attendu que chaque pas fournissant de nouvelles ressources & de nouveaux avantages ; l'on peut obtenir dans un instant ce que l'on n'a pas aux premieres tentatives. Quelque lente que soit une retraite, comme il faut que celui qui la fait marche en arriere ; il y a tant de mouvemens qui ont l'air de fuite, qu'il est bien difficile que le soldat n'en soit un peu découragé : & l'effet contraire se trouve dans celui qui poursuit ; c'est la raison d'esperer d'heureux succès, & de ne point se rebuter.

Ce sont toutes ces considérations qui rendent les retraites d'armée l'opération la plus difficile de la guerre. La science de cette partie les comprend toutes : pour faire une belle retraite, il faut entendre parfaitement les marches, la tactique, les passages de rivieres, les embuscades ; en un mot, il ne faut pas moins de qualités pour conduire une retraite, que pour commander une armée, puisqu'il faut être à l'une & à l'autre très-bon Capitaine, très-savant, & très-rusé. C'est surtout cette derniere qualité qui est nécessaire dans une retraite de montagne : les embuscades y sont aisées à cacher ; on ne peut s'en garantir sans une extrème prudence, & beaucoup de science, car il n'est pas aisé d'attaquer des troupes qui sont placées avec art. Cette partie de la guerre demanderoit une longue dissertation, tant pour la défense que pour l'attaque ; & les retraites dans les montagnes en seroient l'endroit le plus curieux & le plus difficile à bien traiter.

CHAPITRE V.

Le Roi de Macédoine désole la Laconie. Les Messéniens viennent pour l'y joindre, & s'en retournent après un petit échec. Description de Sparte.

LE Roi étant parti de Leucade, & ayant fait le dégât en passant dans le pays des Hyanthéens, aborda avec toute sa flote à Corinthe. Il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, & écrivit aux villes alliées du Péloponese pour leur marquer le jour où leurs troupes devoient être en armes à Tégée. Après avoir donné ses ordres, sans s'arrêter à Corinthe, il mit ses Macédoniens en marche, & passant par Argos arriva le douzieme jour à Tégée, où il prit tout ce qu'il y avoit d'Achéens assemblés, & marcha par les hauteurs pour fondre sur le pays des Lacédémoniens sans en être apperçû. Après quatre jours de marche par des lieux déserts, il monta les collines situées vis-à-vis de la ville ; & laissant à sa droite Ménelée, il alla droit à Amycle. Les Lacédémoniens virent de la ville passer cette armée, & la frayeur s'empara aussi-tôt des esprits. Ils avoient appris le sac de Therme & les exploits de Philippe dans l'Etolie, & ces nouvelles leur donnoient de grandes inquiétudes sur ce qui les menaçoit. De plus certain bruit s'étoit répandu que Lycurgue devoit être envoyé au secours des Etoliens ; on n'avoit donc garde de s'attendre que la guerre pût venir en si peu de temps d'Etolie à Lacédémone, sur-tout conduite par un Prince dont la grande jeunesse ne devoit pas naturellement être fort à craindre. Il n'étoit pas possible qu'un évenement si subit & si imprévû ne jettât l'épouvante parmi les Lacédémoniens. Cette frayeur leur étoit commune avec tous les ennemis de ce Prince, qui en effet menoit les affaires avec un courage & une diligence fort au-dessus de son âge. Il part du milieu de l'Etolie, traverse dans une nuit le golfe d'Ambracie, & aborde à Leucade. Il reste là deux jours, le troisieme il en part de grand matin, le jour suivant il ravage la côte d'Etolie & mouille à Léchée. Il continue sa route, & au septieme jour on le voit proche Ménelée, sur les montagnes qui commandent Lacédémone. La plûpart en croyoient à peine leurs propres yeux, & les Lacédémoniens ne savoient qu'en penser, ni quel parti prendre.

Dès le premier jour Philippe campa devant Amycle. C'est une place de la Laconie, autour de laquelle se voyent de très-beaux arbres, & où l'on recueille des fruits excellens: elle est à vingt stades de Lacédémone. Dans la ville du côté de la mer est un Temple d'Apollon, le plus beau qui soit dans la province. Le lendemain Philippe fit le dégât dans les terres, & vint jusqu'à l'endroit appellé le champ de Pyrrhus. Les deux jours suivans il ravagea les lieux circonvoisins, & alla camper à Carnion, de là à Asine, contre laquelle ayant fait de vains efforts, il décampa, & parcourant tout le pays qui est du côté de la mer de Crete, il y mit tout à feu & à sang jusqu'à Ténare. Il prit de là sa route vers un mouillage des Lacédémoniens nommé Gythie, éloigné de Sparte de trente stades, & où les vaisseaux sont en sureté. Il le laissa en passant à droit, & alla mettre le camp devant Elie, dans le pays le plus grand & le plus beau de la Laconie, & d'où il détacha des fourageurs qui saccagerent tous les environs, & ruinerent tout ce qui étoit sur la terre. Il vint pillant & ravageant tout jusqu'à Arcie, Leuce & Boée.

Les Messéniens n'eurent pas plutôt reçû des lettres de Philippe, qui leur mandoit de lever des troupes, que se piquant d'émulation ils se mirent en campagne au nombre de deux mille homme de pié & de deux cents chevaux, tous gens choisis. Ils arriverent à Tégée plus tard que Philippe, la longue route qu'ils avoient eue à faire en étoit la cause. Ce retardement les chagrina. Ils craignirent que sur les soupçons qu'on avoit autrefois conçûs de leur fidélité, on ne les accusât d'être venus lentement à dessein. Pour joindre plutôt le Roi, ils traverserent le pays d'Argos. Arrivés à Glympie, château situé sur les confins d'Argos & de la Laconie, ils camperent devant, mais sans prudence & sans précaution. Ils ne songerent ni à fortifier leur camp, ni à choisir un poste avantageux; comme s'ils eussent été surs de la bonne volonté des habitans, ils ne soupçonnerent pas même qu'il pût leur arriver là aucun mal. Lycurgue apprit que les Messéniens étoient devant les murailles de Glympie, & alla au-devant avec ses étrangers & quelques Lacédémoniens. Il les joignit au point du jour, & les chargea vivement. Les Messéniens, quoique sortis de Tégée sans avoir assez de monde pour se défendre, quoique combattant sans écouter les conseils des plus expérimentés d'entre eux, ne laisserent pas de se tirer adroitement du dan-

ger. Dès qu'ils virent l'ennemi, ils laisserent là tout l'équipage, & se retirerent dans le château. Il n'y eut que la plûpart des chevaux & de l'équipage qui tomberent entre les mains de Lycurgue. A huit cavaliers près qui furent tués, tous les hommes se sauverent, sans qu'on en pût faire un seul prisonnier.

Après cet échec les Messéniens retournerent par Argos chez eux, & Lycurgue glorieux de ce petit succès revint à Lacédémone, pour s'y tenir prêt à se défendre contre Philippe. Lui & ses amis furent d'avis de faire en sorte que le Roi ne sortît pas du pays sans qu'on le mit dans la nécessité de combattre : mais ce Prince ayant décampé d'Elie, s'avança en pillant la campagne, & après quatre jours de marche arriva une seconde fois à Amycle vers le milieu du jour. Sur le champ Lycurgue donne ses ordres à ses Officiers & à ses amis pour le combat, sort de la ville & s'empare des postes aux environs de Ménélée ; son armée étoit au moins de deux mille hommes, il recommande à ceux de la ville d'être toûjours sur leurs gardes ; afin qu'au premier signal ils fissent sortir leurs troupes de plusieurs côtés, & qu'ils les rangeassent en bataille vers l'Eurotas, à l'endroit où ce fleuve est le moins éloigné de la ville. Telle étoit la disposition des Lacédémoniens.

Mais de peur que faute de connoître les lieux, on ne trouve de la confusion & de l'obscurité dans ce que je dois rapporter, il est bon d'en décrire la nature & la situation. Et c'est ce qu'on observera dans tout le cours de cet Ouvrage, en indiquant les lieux inconnus, par la liaison qu'ils ont avec ceux que l'on connoît déja, & dont les Auteurs ont parlé. Car comme il est ordinaire, soit sur terre ou sur mer, d'être trompés par la différence des lieux, & que notre dessein n'est pas tant de raconter ce qui s'est fait, que de marquer la maniere dont chaque chose s'est faite, nous ne parlerons d'aucun évenement, sur-tout de ceux qui regardent la guerre, sans faire la description des lieux où il s'est passé. Nous nous ferons même un devoir de les désigner par les ports, les mers & les isles qui sont auprès, par les Temples, les montagnes, les terres que l'on voit dans leur voisinage, & même par leur situation à l'égard du ciel, parce que c'est ce qu'il y a de plus connu aux hommes. Ce n'est que par ce moyen, comme nous l'avons déja dit, qu'on peut donner à ses Lecteurs la connoissance des lieux qu'ils ne connoissent pas.

Voyons donc quelle est la nature des lieux dont est question. Sparte, si on la considere en général, est une ville toute ronde

& tellement ſituée dans une plaine, qu'on y voit cependant certains endroits inégaux & élevés. Du côté de l'Orient, l'Eurotas coule auprès, riviere ſi profonde pendant la plus grande partie de l'année, qu'on ne peut la paſſer à gué. A l'Orient d'hyver, au-delà de la riviere, ſont des montagnes eſcarpées, rudes & d'une hauteur extraordinaire, ſur leſquelles eſt bâtie Ménelée. Ces montagnes dominent extrèmement ſur l'eſpace qu'il y a entre la ville & la riviere, eſpace qu'arroſe l'Eurotas en coulant au pié des montagnes, & qui en tout n'a pas plus d'un ſtade & demi de largeur.

CHAPITRE VI.

Combats gagnés par Philippe près de Lacédémone. Il paſſe dans la Phocide. Nouvelle intrigue des Conjurés.

IL falloit néceſſairement que Philippe à ſon tour traverſât ce défilé, ayant à droite la riviere & Lycurgue qui occupoit les montagnes, & à gauche la ville & les Lacédémoniens déja prêts à combattre & rangés en bataille. Ceux-ci ſe ſervirent encore d'un autre ſtratagème. Ils arrêterent par le moyen d'une digue le cours de la riviere au-deſſus de l'eſpace dont nous avons parlé, & firent écouler les eaux entre la ville & les collines, pour empêcher que ni la cavalerie ni les gens de pié mêmes n'y pûſſent marcher. Il ne reſtoit plus au Roi d'autre reſſource, que de faire défiler l'armée le long du pié des montagnes : mais comment ſe défendre en défilant ſur un petit front? Ç'auroit été s'expoſer à une ruine entiere. A la vûe de ce danger Philippe tint conſeil avec ſes amis. On conclut tout d'une voix que dans la conjoncture préſente, il étoit abſolument néceſſaire de déloger Lycurgue des poſtes qu'il occupoit autour de Ménelée. Le Roi ſe fait ſuivre des étrangers, de l'infanterie à rondaches & des Illyriens, paſſe la riviere & s'avance vers les montagnes. Lycurgue, qui voit le deſſein du Roi, fait mettre ſes gens ſous les armes, & les anime à bien faire leur devoir. Il donne auſſi-tôt le ſignal aux troupes de la ville, qui ſortent en même temps (*a*) & ſe rangent en bataille ſous les

(a) *Qui ſortent en même temps & ſe rangent en bataille ſous les murs.*] Nous avons ſouvent avancé que la ville de Sparte n'avoit point de murs d'enceinte; elle demeura ouverte durant cinq cents ans: mais les Thebains ſous Epaminondas, ayant remporté de grands avantages ſur les Lacédémoniens, ceux-ci craignirent pour leur ville, & la firent enfermer de murailles fortes. On connut dès-lors qu'ils avoient dégénéré de la gloire de leurs ancêtres.

murs, la cavalerie à leur droite. Quand Philippe fut proche de Lycurgue, il détacha d'abord ſur lui les étrangers. La victoire ſembla pencher au commencement du côté des Lacédémoniens, que les armes & la ſituation des lieux favoriſoient: l'infanterie à rondaches vint heureuſement au ſecours des combattans, & Philippe lui-même avec les Illyriens ayant chargé en flanc les ennemis, alors les étrangers du Roi, encouragés par le ſecours qu'ils recevoient, retournent à la charge beaucoup plus vivement qu'ils n'y avoient été, & les troupes de Lycurgue craignant le choc des peſamment armés, tournerent honteuſement le dos. Cent reſterent ſur la place, il y eut un peu plus de priſonniers, le reſte s'enfuit dans la ville. Lycurgue lui-même ſuivi de peu de gens s'y retira pendant la nuit par des chemins détournés. Les Illyriens furent logés dans les poſtes que Lycurgue occupoit, & Philippe revint à ſes gens avec les armés à la légere & les rondachers.

Dans le temps du combat, la phalange conduite par Aratus arrivoit d'Amycle & s'approchoit de la ville. Le Roi paſſa vîte la riviere pour être à portée de ſecourir ſa phalange avec les armés à la légere & les rondachers, juſqu'à ce que les peſamment armés fuſſent ſortis des défilés. Les troupes de la ville vinrent attaquer la cavalerie dont ils étoient ſoûtenus; l'action fut chaude, & l'infanterie à rondaches ſe battit avec valeur: la victoire fut encore pour Philippe, & la cavalerie Lacédémonienne fut pourſuivie juſqu'aux portes de la ville. Le Roi paſſa enſuite la riviere, & marcha à la ſuite de la phalange. Au ſortir des détroits, comme il étoit tard, il fut contraint d'y camper, & c'étoit juſtement l'endroit que les guides avoient choiſi pour cela. C'eſt auſſi le poſte d'où l'on peut le plus aiſément paſſer au-delà de la ville, & faire des courſes dans la Laconie; car il eſt à l'entrée du défilé dont nous venons de parler, & ſoit que l'on vienne de Tégée ou de quelque autre endroit de la terre ferme à Lacédémone, on ne peut éviter de paſſer par cet endroit qui eſt à deux ſtades au plus de la ville, & ſur le bord de la riviere. Le côté qui regarde l'Eurotas & la ville eſt couvert tout entier par une montagne fort haute & inacceſſible, mais dont le ſommet eſt une plaine unie, où il ſe trouve de la terre & de l'eau en abondance. Une armée peut y entrer, elle en peut ſortir très-facilement. En un mot en occupant ce terrein on eſt en ſûreté du côté de la ville, & on eſt avec cela maître de l'entrée & de la ſortie des détroits.

Philippe

Philippe ſe logea là tranquillement, & dès le lendemain ayant envoyé devant ſon bagage, il fit deſcendre ſon armée dans la plaine, & la rangea en bataille à la vûe de la ville. Il reſta là quelque temps, puis tournant d'un côté il prit la route de Tégée. Quand il fut arrivé à l'endroit où s'étoit donnée la bataille entre Antigonus & Cléomene, il y campa. Le lendemain ayant reconnu les lieux & ſacrifié aux Dieux ſur le mont Olympe & l'Eva, il fortifia ſon arriere-garde & continua ſa marche. A Tégée il fit vendre tout le butin, & s'en alla par Argos à Corinthe. Il y avoit là des Ambaſſadeurs de Rhodes & de Chio envoyés pour traiter de la paix. Le Roi diſſimulant ſes véritables intentions, leur dit qu'il avoit toûjours ſouhaité & qu'il ſouhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea en les congédiant de les y diſpoſer. Il deſcendit enſuite à Léchée, pour paſſer de-là dans la Phocide, où il avoit deſſein d'entreprendre quelque choſe de plus important.

La conjuration de Léontius, de Mégaleas & de Ptolomée n'étoit pas encore éteinte. Comptant toûjours d'épouvanter Philippe, & de couvrir par-là leurs crimes paſſés, ils ſoufflerent aux oreilles des rondachers & des ſoldats de la garde, qu'ils s'expoſoient pour le ſalut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux, que cependant on ne leur rendoit point juſtice, & qu'on n'obſervoit pas à leur égard l'ancien uſage dans la diſtribution du butin. Les jeunes gens échauffés par ces diſcours ſéditieux, ſe diviſent par bandes, pillent les logemens des Courtiſans les plus diſtingués, & s'emportent juſqu'à forcer les portes de la maiſon du Roi, & à en briſer les tuiles. Grand tumulte auſſitôt dans la ville. Philippe averti vient de Léchée en diligence. Il aſſemble les Macédoniens dans le théatre, & par un diſcours mêlé de douceur & de ſévérité, il leur fait ſentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confuſion où tout étoit alors, les uns diſoient qu'il falloit ſaiſir & punir les auteurs de la ſédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les eſprits doucement, & ne plus penſer à ce qui s'étoit paſſé. Le Roi qui ſavoit d'où le mal venoit, diſſimula pour le préſent, fit ſemblant d'être ſatisfait, & ayant exhorté ſes troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce ſoulevement il ne lui fut plus ſi facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projetté.

Léontius, ne voyant plus rien à eſpérer après les tentatives qu'il avoit faites ſans ſuccès, eut recours à Apelles. Il envoya

courriers sur courriers pour lui apprendre les peines qu'il avoit essuyées depuis qu'il s'étoit brouillé avec le Roi, & pour le presser de venir le joindre. Cet Apelles pendant son séjour dans la Chalcide, y disposoit de tout avec une autorité odieuse. A l'entendre on eût dit que le Roi jeune encore n'étoit presque gouverné que par lui, n'étoit maître de rien; que le maniement des affaires lui appartenoit, & qu'il avoit plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de Thessalie, les Officiers préposés à la régie des affaires, lui rapportoient tout, & dans toutes les villes de Grece à peine faisoit-on mention du Prince: soit qu'on eût des decrets à dresser, soit qu'il s'agît de décerner des honneurs, soit qu'il fallût faire des présens, Apelles avoit tout, faisoit tout.

Il y avoit long-temps que Philippe étoit informé de cette conduite, & qu'il la supportoit avec peine, & Aratus de son côté le pressoit d'y mettre ordre: mais le Roi dissimuloit sans faire connoître à personne de quel côté il penchoit, & à quoi il se détermineroit. Apelles, qui ne savoit rien de ce qui se passoit contre lui, persuadé au contraire qu'il ne paroîtroit pas plutôt devant le Roi, qu'on le consulteroit sur tout, accourut de la Chalcide au secours de Léontius. Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée & Mégaleas, qui commandoient les rondachers & les corps les plus distingués, engagerent la jeunesse d'aller au-devant de lui. Apelles accompagné d'une grande troupe d'Officiers & de soldats, vint d'abord descendre au logis du Roi, où il prétendoit entrer comme autrefois: mais un Licteur qui avoit le mot l'arrête brusquement, en lui disant que le Roi étoit occupé. Etonné d'une réception si extraordinaire, il délibere long-temps sur le parti qu'il avoit à prendre, & enfin se retire tout confus. Le brillant cortége dont il s'étoit fait suivre se dissipa sur le champ, & il ne fut suivi jusqu'à son logis que de ses seuls domestiques. C'est ainsi qu'ordinairement, & sur-tout dans les Cours des Rois, la fortune se joue des hommes. Il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble & leur élevation & leur chûte, selon qu'il plaît au Prince de leur être contraire ou favorable. Aujourd'hui ils sont heureux, demain ils seront dignes de compassion; semblables à ces jettons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus petite à la plus grande valeur, au gré de celui qui calcule. Cette disgrace d'Apelles fit trembler Mégaleas, qui ne pensa plus qu'à se mettre à couvert par la fuite, du péril dont il étoit lui-même

menacé. Le Roi ne laissa pas que de s'entretenir quelquefois avec Apelles, & de lui laisser quelques autres honneurs semblables : mais il l'exclut du Conseil & du nombre de ceux qu'il invitoit à souper. Il le prit encore avec lui lorsqu'il partit de Léchée, pour finir certaines affaires dans la Phocide : mais comme les choses n'y tournoient pas comme il l'auroit désiré, il revint bientôt d'Elatée à Corinthe. Pour dire encore un mot de Mégaleas, laissant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ses complices, il s'enfuit à Athenes, où les Officiers de l'armée refusant de le recevoir, il prit le parti de retourner à Thebes.

OBSERVATIONS

Sur l'expédition de Philippe dans la Laconie, & sur les deux combats donnés auprès de Lacédémone.

§. I.

Mesures que prit Philippe pour se retirer sans perte & sans peril.

Le plus grand mal qui naît de la non-réussite à la guerre, n'est pas, selon moi, le mauvais succès ; c'est le découragement qu'il produit, & que plusieurs échecs inspirent bien davantage encore. Celui qui a essuyé de ces sortes de malheurs répétés, croit faire assez que de contenir l'ennemi, & l'empêcher de rien entreprendre. Plusieurs pensent prouver par-là qu'ils étoient dignes d'un meilleur sort : mais si c'est le défaut de l'habileté qui les a fait échoüer, ils manquent bien davantage en n'entreprenant plus rien. C'est une espece de paradoxe : mais que l'on y réfléchisse, & l'on verra qu'il est très-vrai, que plus l'on sent sa foiblesse, soit dans les forces, soit dans le génie sur-tout, plus l'on doit entreprendre, afin d'éviter des deux genres de guerre le plus difficile, qui est la défensive.

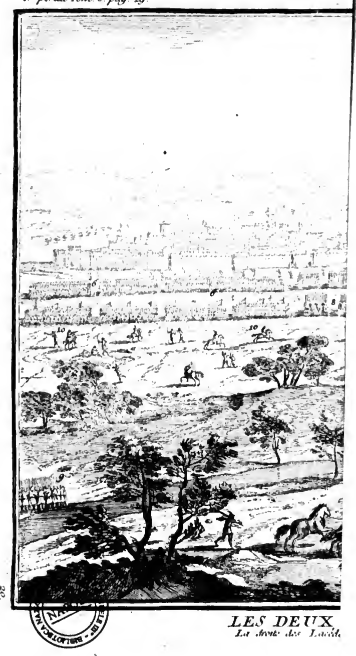
Nous l'avons prouvé sans réplique dans cet Ouvrage, c'est de toute les guerres la plus sçavante, & celle où la supériorité de génie se montre avec plus d'avantage ; ainsi n'est-ce pas une absurdité de s'y laisser réduire quand on peut mieux faire, & que l'on ne se sent pas les talens pour la conduire ? Les plus grands hommes ont fui avec soin de s'y voir contraints, parce qu'ils ménageoient leur réputation. Rien ne précipite plus dans les perils, dit Tite-Live, que le trop grand soin de s'en éloigner. D'ailleurs que doit avoir plus à cœur un Général après des défaites ? Ce doit être sans doute, d'encourager ses soldats, de les délivrer de la crainte de leurs ennemis, en leur en faisant concevoir, s'il se peut, du mépris. Assûrément la défensive ne remplit point cet objet, & bien loin

de là, elle prête de plus grands avantages à l'ennemi en enflant le cœur des siens, & elle l'engage à pousser sa pointe d'autant plus, qu'il s'apperçoit qu'on le redoute.

C'est le raisonnement qui a relevé la fortune des grands hommes dans les plus grands dangers. C'est à lui que Weimar dût la grande victoire qui suivit de si près sa défaite à Rhinfelt, & dont nous avons parlé dans les surprises d'armées; & ce fut le contraire, c'est-à-dire, la trop grande circonspection, & l'abattement de cœur, qui ruinerent les affaires des Etoliens & des Lacédémoniens. Ces deux peuples, autrefois si redoutables, quoique séparés, parce qu'ils avoient accoûtumé d'aller au devant de l'ennemi, & de ne se laisser jamais attaquer, ligués ensemble, sembloient bien plus encore devoir se faire respecter: mais à l'audace dont ils faisoient profession, à l'offensive en laquelle ils excelloient, ils substituent la circonspection, & une défensive timide; dès-lors il sont vaincus. Un petit avantage de l'ennemi l'engage à tenter, il réussit dans un plus grand. C'est lui-même qui devient audacieux, & cette qualité lui donne par-tout une supériorité qu'il n'osoit se promettre d'abord. C'est là le vrai portrait de la conduite de Philippe. Ce Prince entre d'abord dans le pays des Lacédémoniens avec circonspection: il n'y trouve aucune résistance; il se répand par-tout comme un torrent qui rompt peu à peu une digue, dès qu'elle est renversée, il détruit tout. Durant ce temps, Lycurgue, peu habile, s'occupe au loin à des diversions mal conduites & infructueuses. Rappellé par les cris de ses citoyens, il ramene ses troupes sur les pas de Philippe; qui entroit dans la Laconie: mais oubliant la maxime de ses peres d'aller au-devant de l'ennemi, de l'attendre au débouché pour le combattre avec avantage, il se retire à Sparte; & pour vouloir trop éviter de combattre, il s'y trouve obligé pour derniere ressource; car il faut toûjours en venir là, & l'on doit bien se mettre dans l'esprit que dans les guerres défensives, celui qui a pris trop de soin de ne point combattre, même quand l'occasion lui est favorable, finit par y être contraint lorsqu'il n'est plus temps, & sa défaite au cœur de son pays en entraîne la ruine. Souvent même un combat avantageux livré trop tard, ne peut avoir de brillantes suites, lorsqu'il eût entraîné la ruine de l'ennemi, s'il eût prevenu ses conquêtes & ses établissemens. Soyez battu sur une frontiere, il reste mille ressources; la blessure ne touche point au cœur, elle n'est pas mortelle: mais si vous attendez de l'être sous les murs d'une Capitale, tous les coups pour lors sont au travers du cœur, vous ne sauriez vous relever.

Toutes les fois que l'on a en tête un ennemi entreprenant, il faut s'attendre à être forcé de combattre: c'est pourquoi il faut le prévenir. C'est ce que M. de Parpaille, Colonel de dragons, Officier fort expérimenté, avoit conseillé de faire durant le siége de la citadelle de Tournay par les Alliés en 1709.

Leur armée étant presque en entier au delà de l'Escaut, ils avoient à peine six bataillons dans la ville. Il proposa de l'insulter, nous n'en étions qu'à une bonne marche: son projet que j'ai eu entre les mains, portoit de marcher à cette expédi-



LES DEUX
La droite des Lacéd.

tion avec tous nos grenadiers, tous nos dragons, & les corps de cavalerie & d'infanterie d'élite & de réputation. En faisant suivre le reste de l'armée le plus près qu'il étoit possible, nous pouvions concerter notre attaque avec la garnison de la citadelle, qui nous eût favorisé en sortant sur la ville, pour nous en ouvrir une porte, tandis que l'on se fut emparé des ponts pour empêcher les Officiers Généraux qui étoient logés dedans de s'échapper. Il est certain que la réussite de ce plan qui étoit très-possible, & qui ne fut pas exécuté, je ne sai pourquoi, eut arrêté tout court tous les succès de l'ennemi, & eût mis obstacle aux projets qui leur réussirent si bien ensuite; & dont il n'y eut qu'une bataille heureuse qui leur enleva le fruit.

La conduite des Alliés qui voloient de conquêtes en conquêtes, ressembloit beaucoup à celle de Philippe. Ce Prince après son irruption, ne croit pas qu'il convienne à ses heureux succès de se retirer par le même chemin: il veut passer auprès de Sparte. Que sçait-on? peut-être espéroit-il que la consternation seule pourroit lui en ouvrir les portes. En un mot, il compta sur sa fortune; & quoiqu'il sache qu'il y a une armée qui lui peut disputer le passage, il s'avance plein d'audace.

Lycurgue encouragé par le succès qu'il venoit d'obtenir sur les Messéniens, près du château de Glympie, étoit de retour depuis peu à Sparte; il ne contribua pas peu à déterminer les Spartiates au combat. Il avoit deux postes à occuper, la plaine & la montagne, afin d'être exactement maître du défilé entre la montagne & la riviere d'Eurotas. Comme il étoit impossible à Philippe de passer entre la ville & la riviere, il n'avoit que le premier débouché à ouvrir, ainsi ce fût là le sujet de son attention.

Lycurgue fit les dispositions suivantes. Il fit refluer l'eau de la riviere dans le chemin, au moyen d'un batardeau qu'il fit au-dessous du défilé; il se tint lui-même avec sa meilleure infanterie sur la hauteur (2), & s'y mit en bataille suivant le terrein. Il falloit donc que pour assûrer le passage au-dessus de l'inondation à mi côte, Philippe fit attaquer cette hauteur, c'est ce qu'il résolut de faire pour s'empêcher d'en être incommodé ni coupé. Il y marcha lui-même, ayant passé la riviere avec ses étrangers, son infanterie à rondaches, & ses Illyriens. Les ayant formés dans l'ordre, (3) il fut d'abord repoussé par les Lacédémoniens: mais s'étant apperçû que Lycurgue mal-adroitement n'occupoit pas tout le fond de la montagne, il fit faire aux Illyriens le mouvement (4) pour envelopper & prendre en flanc les Lacédémoniens; ce qui lui réussit, & le rendit maître de la montagne: mais ce n'étoit pas le tout.

Lycurgue ayant apperçû le projet du Roi, avoit envoyé ordre aux Lacédémoniens restés dans Sparte, & à sa cavalerie, de se mettre en bataille sous les murs de la ville, de l'autre côté de la riviere, appuyant la droite à la ville, & la gauche à l'Eurotas, sa cavalerie à la droite (5), & son infanterie (6), à la gauche. Il attendoit dans cet ordre que la phalange Macédonienne vint à passer la riviere pour la charger au passage, attendu que ce n'étoit point assez à ces derniers d'avoir emporté la hauteur, il falloit qu'ils fissent chemin par le bas. Philippe qui

avoit lieu de craindre d'être coupé, tant qu'il verroit sur son flanc une armée toute entiere, n'hésita pas à attaquer celle-ci. Il repassa la riviere diligemment avec son infanterie légere & ses rondachers, & s'avança dans l'ordre suivant pour couvrir & proteger le passage de sa phalange (9). Il mit sa cavalerie (8) en bataille vis-à-vis celle des Spartes, & l'infanterie (10) vis-à-vis celle de l'ennemi, & dans cet ordre se donna le second combat, dont Polybe ne nous donne pas le détail : il se contente de dire que l'action fut chaude & meurtriere, que la victoire se rangea du côté de Philippe, & que les Lacédémoniens furent poursuivis jusques aux portes de leur ville.

§. II.

Autres fautes des Spartiates.

IL est aisé d'appercevoir par les évenemens de cette guerre, que Sparte n'étoit plus alors ce qu'elle avoit été autrefois. Les Lacédémoniens jadis entierement militaires, cultivés par des lois qui n'avoient d'autre but que celui de les rendre courageux, sains & robustes, en leur inspirant cet amour de la liberté qui caractérise le gouvernement aristocratique, étoient des hommes à qui la mort sembloit d'autant moins redoutable, qu'elle ne les privoit que d'une vie dure & laborieuse, ce qui avoit fait dire à Alcibiade, lorsqu'il étoit refugié chez eux : *Je ne m'étonne point qu'ils s'exposent si volontiers, & qu'ils se précipitent dans le peril, qui semble bien moins leur ôter la vie, que leur faire présent de la mort.* Au temps dont nous parlons, c'étoient des hommes gouvernés par de nouvelles lois auxquelles ils étoient peu attachés. Leur courage affaissé sous le poids d'une autorité, non-seulement monarchique, mais encore le plus souvent tyrannique, ne combattoit plus que par la crainte du châtiment, ou par des raisons d'ambition qui sont bien foibles en comparaison de celles qui naissent du desir de défendre une liberté chérie & respectée par tous les membres de l'Etat. On pouvoit leur appliquer dès-lors la fable de l'âne, qui ne craint point de changer de maître ; ils agirent presque de même, & sans Lycurgue peut-être se fussent-ils soûmis tout d'une voix & sans murmure, tant les cœurs trop humiliés sont peu capables de grandes vertus.

On peut donc attribuer la premiere faute au vice de leur gouvernement : mais après celle-là, il y en eut d'autres, dont voici l'énumération.

Lycurgue assez habile pour prévoir que le Roi de Macédoine reviendroit par Sparte, comme étant le chemin le plus court, ne prit aucune mesure d'avance pour s'y opposer : voilà une grande faute. Si au lieu de la sécurité dans laquelle il paroît être par sa position, il eût fait retrancher la hauteur sur laquelle il étoit en personne, il eût empêché par cette précaution peu coûteuse & facile, que Philippe ne s'en fût rendu maître, & dès-lors toute cette entreprise n'aboutissoit à rien.

C'étoit quelque chose que l'inondation par laquelle il avoit rendu le chemin du bas de la montagne tout-à-fait impraticable : mais quand à la guerre l'on omet une partie essentielle, toutes les autres

ont beau être bien préparées, tout manque par cette inadvertance. C'est la maille rompue par laquelle tout le poisson échappe. Il falloit non-seulement retrancher la croupe de la montagne & la digue, qui soûtenoit les eaux, mais encore il falloit tirer une ligne de la riviere à la ville, la rendre la plus forte qu'il eût été possible : pour lors une armée postée derriere des obstacles aussi formidables, eût obligé Philippe à se retirer pour aller chercher un autre passage, & tandis qu'il eût fait les marches nécessaires pour arriver au défilé par lequel il étoit venu, Lycurgue eut pû le prévenir par un chemin plus court, envoyer des troupes devant pour lui barrer l'issue du défilé, tandis qu'en le suivant avec toutes ses forces, il l'eût enfermé en lui fermant l'entrée, quand il l'y auroit vû bien engagé.

Voilà une grande faute, laquelle sembleroit devoir diminuer la gloire du vainqueur : mais il est vrai de dire que Philippe se conduisit avec assez d'habileté & de courage pour faire croire qu'il eût surmonté de plus grands obstacles. Ceux que Lycurgue & la nature lui opposerent, furent assez grand pour rehausser sa gloire, & faire briller la sagesse de sa conduite.

Il fut obligé de donner un second combat pour couvrir, comme nous avons fait remarquer, le passage de sa phalange ; il le donna sans s'arrêter au préjugé déja à la mode dès lors, de la force d'une armée sous les murs d'une ville. Cette considération qui s'est établie dans le monde, je ne sai à quel propos, ne gagna rien sur son esprit, & l'évenement sert de preuve du peu de danger qu'il y a à le faire.

Si nos bouches à feu rendent cette protection de remparts beaucoup plus considérable qu'autrefois, cela ne conclut rien contre celui qui cherche à aborder son ennemi promptement & sans marchander. Dès qu'on l'a joint, tout est dit pour le feu du rempart. Ainsi celui qui fait aborder son ennemi, peut l'attaquer comme ailleurs : je dis même de jour, car pour de nuit, il n'y a nul doute que celui qui s'y prend à pareille heure, n'a du tout rien à redouter du feu des remparts. Cependant c'est une opinion reçûe, & qui mérite d'être approfondie. Pour le faire briévement & avec ordre, il faut examiner les raisons qui peuvent engager un Général à choisir un pareil poste. Il en est quatre. La premiere, c'est après la perte d'une bataille ou un échec considérable. La seconde, lorsqu'on se trouve hors d'état de tenir la campagne. La troisieme, lorsqu'on veut couvrir une place importante. Et la derniere, lorsqu'on assemble une armée pour entrer en campagne.

Pour laquelle de ces raisons que ce soit, il n'y a jamais de sûreté à placer des troupes parallelement au circuit de la place, afin que tout soit protegé par le feu des remparts. Cette façon la plus mauvaise de toutes, a un défaut très-considérable : c'est qu'elle laisse à l'ennemi la liberté de vous bloquer comme il feroit la place même, soit par une circonvallation, s'il est assez fort, soit par une chaîne de postes éloignés. C'est ainsi que César donna la loi à Vercingentorix lorsqu'il se fut campé sous les murs d'Alexia. Quoiqu'il eût quatre-vingts mille hommes. César beaucoup plus foible l'investit d'u-

ne ligne environnante avec de bons forts, & le réduisit par-là.

Il faut donc en pareil cas se contenter de procurer à une de ses aîles la protection du feu de la place, en prêtant le flanc au rempart, & porter sa ligne au loin dans la campagne, tachant de l'appuyer à quelque protection, comme village, marais, ruisseau, escarpement, bois, ou simplement la couvrir d'un abbattis d'arbres ou autres obstacles.

C'est là la seule façon de tirer avantage des bouches à feu d'un rempart : mais un ennemi entreprenant & habile, se garde bien alors d'attaquer de jour, il le fait de nuit, & dès qu'il a abordé ceux que le canon protege, il n'en a plus rien à craindre. Alors c'est, je pense, un désavantage d'être si près de la place, attendu que la nuit ceux qui n'ont pas de ces véritables courages si rares & si desirables, trouvant la retraite si facile, & si près d'eux, il en est beaucoup qui en profitent.

L'opinion a toûjours eu tant de force chez les hommes malgré la vérité de ce que nous disons, que de tous les évenemens possibles à la guerre, celui de l'attaque d'une armée ainsi postée est presque sans exemple. En voici deux d'une issue différente, mais qui sont assez concluans pour la possibilité de pareille entreprise. L'un est tiré de Strada, liv. 5. Il rapporte que l'armée du Duc d'Alençon ayant été obligée de se retirer sous Gand, Alexandre Farnese, Général Espagnol, qui venoit de remporter sur lui un avantage, ne crut pas devoir s'arrêter pour cette foible protection que le Duc d'Alençon prétendoit tirer de sa position. Il marcha à lui pour l'attaquer de nouveau. Le Duc d'Alençon avoit fait occuper sur ses flancs & en avant de sa ligne, des maisons & des moulins que les Espagnols emporterent d'abord. Enflés de ce commencement, ils pousserent leur pointe : mais le Duc avoit couvert son armée d'une ligne de chariots qu'elle défendit si bien, que l'Espagnol fut repoussé. L'on voit par ce récit que ce ne fut pas les remparts, mais les chariots qui déciderent au contraire l'affaire ; & l'on voit en même temps qu'Alexandre Farnese ne regardoit pas les remparts d'une ville comme un obstacle redoutable en faveur de celui qu'ils protegent. Sans les chariots, celle-ci eût été non-seulement attaquée, mais forcée par-tout, vû le petit nombre qui la composoit.

Le second exemple est plus recent, puisque c'est l'affaire de Donavert que je vai raconter succinctement.

M. le Duc de Baviere en 1704, craignant pour Donavert, y envoya un corps de quinze à seize mille hommes, sous les ordres du Marechal d'Arco qui les fit retrancher diligemment, depuis la montagne de Schelemberg, jusques auprès de la ville. Mylord Marlbouroug voulant les chasser de ce poste, marcha le 2 de Juillet à la tête d'un corps d'élite, d'environ sept mille hommes d'infanterie,& de trente escadrons des troupes Imperiales, que le Prince Louis de Bade suivoit avec le reste de l'armée. Le passage de la riviere de Vernitz, ainsi que les mauvais chemins retarderent cette avant-garde assez pour que l'armée l'atteignît ; & d'ailleurs l'affaire ne paroissant pas de petite conséquence, on attendit son arrivée pour attaquer. Après une canonade

nonade assez vive, on attaqua dans l'ordre suivant. Les Anglois & les Hollandois commandés par le Général Goors, marcherent au retranchement, soûtenus de quinze bataillons de la droite, & d'autant de la gauche. Cette attaque vive & en bon ordre fut repoussée jusqu'à deux fois, quoiqu'à la seconde tout eût donné. Les François craignant une troisieme attaque, dégarnirent la gauche de la ligne, laquelle n'aboutissoit pas même jusqu'au fossé de la place, attendu que l'on avoit jugé mal à propos que l'ennemi n'oseroit s'approcher si près du feu du rempart. Outre cela le Commandant de la ville, n'ayant pû exécuter l'ordre qui lui avoit été donné d'envoyer un détachement de sa garnison pour garder cette partie de ligne, l'ennemi s'apperçut de la foiblesse de cet endroit, & s'y étant porté, il entra par-là dans les lignes sans presque trouver aucune résistance. Ayant pris en flanc les troupes Françoises qui combattoient vers le centre, on ne tint plus contre lui, & ce fut une déroute, les troupes ayant pris l'épouvante de cette entrée inopinée. L'on ne perdit presque que dans la fuite; le fils du Général y fut tué, ainsi que le Marquis de Nettancourt, & environ deux mille hommes furent prisonniers, blessés ou tués.

Les ennemis y perdirent aux environs de cinq mille hommes sans les blessés, trois Officiers Généraux & presque tous les autres blessés, disoit Mylord Marlbourough dans la lettre qu'il en écrivit aux États Généraux: mais l'on ne put pas attribuer cette perte au feu de la place, dont les Alliés ne furent pas du tout incommodés. Les attaques de retranchement n'ont pas besoin de cela pour être meurtrieres. Dans l'occasion dont il s'agit, ce fut au contraire la trop grande confiance que l'on eut à ce feu de protection qui fut cause de la perte des lignes.

Voilà assez de ces deux exemples pour prouver que l'on peut, sans trop hasarder, attaquer des armées sous le rempart d'une place de guerre, & que cette protection consiste plus dans l'opinion des hommes que dans la réalité.

§. III.

Des courses ou des invasions dans le pays ennemi.

Les courses d'un gros corps ou d'une armée dans le pays ennemi, sont une opération de guerre qui demanderoit un grand détail, pour procurer avec succès l'instruction que nous cherchons. Comme elles peuvent avoir plusieurs objets, & qu'il en est quelquefois d'intéressans, elles ne doivent pas être toûjours rejettées: mais il est vrai que quand l'objet n'est pas de la plus grande importance, elles sont nuisibles à celui qui les fait en ce qu'elles ruinent pour l'ordinaire les troupes que l'on y employe. La diligence qu'il faut apporter dans les marches & contre-marches à quoi elles obligent, en est cause. Elles ruinent le pays dans lequel on les fait, sans procurer d'autre avantage au vainqueur que le butin de quelques particuliers dont le Prince ne tire nul profit. Et quand le pays est ruiné, il n'est plus de ressource à votre armée; il ne sauroit même fournir de contributions, dès-là qu'il est dévasté à un certain point.

D'ailleurs si on les fait pendant

l'été lorsque la récolte est dans les champs & les villages, il y a lieu de croire que les armées qui sont en campagne ne le souffriront pas, & que l'on sera coupé & battu dans la retraite. Et durant l'hyver elles sont inutiles, puisqu'il n'y a rien à enlever ; elles indisposent & alienent les peuples, non-seulement ceux qui les ont souffertes, mais même ceux qui en sont témoins. Ainsi c'est augmenter le nombre de ses ennemis, & se mettre hors d'état, par la ruine du pays, d'y faire un siége ou d'y séjourner, si l'évenement de la guerre l'exigeoit dans la suite. Ce sont à peu près les mêmes réflexions qu'a fait M. de Montecuculi, lorsqu'il dit : *Il est vrai que si l'on faisoit le ravage au temps de la récolte, on ôteroit à l'ennemi une partie de sa subsistance : mais comme on ne peut le faire alors, parce que l'ennemi tient la campagne, & qu'il l'empêche, on le fait dans l'hyver quand il est absolument inutile.* Et parlant de la guerre contre les Turcs, *A quoi bon quand les grains sont semés ? on ne peut pas empêcher l'herbe de croître en son temps : pour les maisons que l'on brûle, l'ennemi qui campe toûjours sous des tentes ne s'en soucie point, les incendies des palanques ou villages, des ponts & autres semblables, ne tournent qu'à l'oppression des pauvres paysans qu'on oblige à les réparer. A l'égard d'emmener les habitans & les bestiaux, cela cause quelque incommodité à l'ennemi : mais cela n'est pas assez considérable pour retarder ni pour rompre le cours de ses entreprises. Tant s'en faut*, continue-t-il plus loin, *que ces dégâts nous soient avantageux, ils nous sont au contraire très-préjudiciables, & nous faisons justement ce que l'ennemi devroit faire s'il n'étoit pas en état de tenir la campagne. La guerre*, dit-il une autre fois, *ne consiste pas à dérober quatre chameaux, ou brûler une chaumiere : on renverse l'ordre des choses, quand de l'accessoire, on en fait le principal.* Il cite ensuite de ces paroles, la campagne de 1664. en Hongrie, où on prit le parti de faire faire des courses durant l'hyver à un corps de troupes auxiliaires que l'on ruina par-là, sans nul profit. Ce qu'il en dit est intéressant & instructif. J'y renvoie le Lecteur pour se confirmer dans l'idée de l'inutilité de la plûpart de ces courses.

L'expédition de Charles Gustave dans la Pologne qu'il traversa d'un bout à l'autre, avec une armée à la tête de laquelle il remporta une victoire près de Warsovie, n'aboutir qu'à la ruine de cette armée, qui étant entrée très-belle & brillante dans ce royaume, en sortit très-débiffée & réduite à rien, attendu qu'il n'eût jamais d'autre objet que de faire des courses, sans se procurer ni établissement ni place.

Charles XII. éprouva le même sort, mais encore plus malheureux : toute son armée périt à l'entrée de la Moscovie par la même raison du défaut d'établissement.

Cependant il ne faudroit pas conclurre de tout ce que nous venons de dire que les courses ne soient jamais bonnes à rien. Après en avoir fait connoître l'inconvenient, il est juste de dire qu'elles sont quelquefois fort utiles, lorsqu'elles couvrent ou facilitent des desseins plus importans, soit pour diversion ou autres motifs. Quand les armées sont en campagne, il arrive que les places de la seconde

ligne sont dégarnies, & celles de la premiere ne le sont guere moins; alors par des postes & des camps que l'on peut prendre, on se met en état de ne rien craindre, & de pousser des corps de troupes en avant; il faut pour cela de l'habileté & de la circonspection. L'objet sans doute le plus avantageux qu'on puisse avoir, est celui d'établir des contributions au loin : mais ce n'est point en faisant le dégat que l'on y parvient, elles sont bien plus abondantes & plus assûrées quand ceux qui les imposent, s'en tiennent aux menaces usitées en pareil cas, & que le pays demeure en état d'y satisfaire.

Pour le dernier objet, il faut d'abord pousser en avant un corps de troupes respectable, qui s'établisse dans un bon poste pour soûtenir & servir de retraite à ceux que l'on pousse au loin.

Les préparatifs que l'on doit employer à de pareilles expéditions sont bien-tôt faits, il ne faut nul équipage ; les simples tentes des troupes sont le seul bagage dont elles doivent se charger. Il en est telles où il faut porter des vivres, alors il faut user de biscuit, il pese moins, & se conserve pour plus de jours. Il faut mener avec soi peu de canon; il en faut cependant, mais du petit, tout au plus six pieces de seize livres de balle pour ouvrir des châteaux, ou des murailles de villes qui ne sont que fermées sans fortifications. Quelques pontons pour les petites rivieres, avec de bons attelages qu'il seroit encore mieux d'avoir doubles pour relayer dans les courses, ainsi que ceux des canons, & de plusieurs chariots chargés d'échelles. Avec cela un corps considérable de cavalerie, tous les dragons & les grenadiers. Ce sont là les forces que l'on doit employer pour des courses, à moins qu'on n'y mene toute l'armée ; alors il faut laisser en sûreté tous les gros bagages, & une partie du canon dont les attelages serviront à doubler ceux que l'on amene : si c'est sur-tout dans un pays de montagnes, il faut porter beaucoup de vivres. Les marches y sont longues & les moyens de subsistance difficiles.

Dans l'opération il faut beaucoup de secret & de célérité, de la diligence dans les expéditions, un grand ordre dans les marches pour les rendre d'autant plus lestes & nettes. La confusion est toûjours ce qui retarde davantage.

Quant au temps le plus avantageux pour les faire, c'est l'été tandis que les places sont dégarnies, comme j'ai dit; on peut les pousser entre ces places sans de grands risques. C'est sur-tout le temps où l'on peut entreprendre une surprise, d'une de celles qui sont les plus importantes; alors le motif de la course est beau & digne du hasard que l'on y court. Ce fut le motif de Philippe dans la Laconie; & son but, qui fut la surprise de Therme, justifia le projet.

Celles qui ne s'éloignent que de deux ou trois marches sont les plus aisées, attendu que la retraite est toûjours assûrée. Car en fait de courses, l'on doit toûjours s'assûrer de sa retraite par des postes & toutes sortes de précautions usitées en pareil cas. C'est une nécessité que de se retirer, & une certitude que l'on sera suivi; ainsi l'on doit en partant, pourvoir au retour; c'est la principale des attentions que l'on doit avoir.

CHAPITRE VII.

Les Conjurés sont punis. Le Roi continue la guerre contre les Etoliens.

DE Cirrha le Roi mit à la voile avec sa garde, & alla prendre terre au port de Sicyone. Les Magistrats lui offrirent un logement : mais il préfera celui d'Aratus, qu'il ne quittoit point, & donna ordre à Apelles de s'en aller à Corinthe. Ce fut à Sicyone que Philippe ayant appris que Mégaleas avoit pris la fuite, chargea Taurion du commandement des rondachers, que commandoit Léontius, & l'envoya en Triphylie, comme s'il y eût eu là quelque affaire pressante : & dès qu'il fut parti, il fit mettre Léontius en prison pour le payement des vingt talens dont il s'étoit fait garant. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avoit été le Chef, qui aussi-tôt députa au Roi pour le prier que si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation, qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente : que s'il lui refusoit cette grace, elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure insigne : (telle étoit la liberté dont les Macédoniens usoient toûjours avec leur Roi :) mais que si Léontius n'étoit renfermé que pour le payement des vingt talens, elle s'offroit de payer en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colere du Roi, & accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arriverent d'Etolie les Ambassadeurs de Rhodes & de Chio, après avoir fait consentir les Etoliens à une treve de trente jours, & assûrerent au Roi que ce peuple étoit disposé à la paix. Philippe accepta la tréve, & écrivit aux Alliés d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation. Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaleas, de la Phocide aux Etoliens, dans lesquelles ce perfide exhortoit les Etoliens, à ne rien craindre & à continuer la guerre ; que Philippe étoit aux abois faute de munitions & de vivres, & il ajoûtoit à cela des choses fort injurieuses à ce Prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe jugeant qu'Apelles en étoit le principal au-

teur, le fit saisir & partir au plutôt pour Corinthe, lui, son fils & un jeune homme qu'il aimoit. Alexandre eut aussi ordre d'aller à Thebes, & de faire ajourner Mégaleas devant les Magistrats pour l'obliger à payer la somme dont il avoit répondu. Cet ordre fut exécuté : mais Mégaleas n'attendit pas que les Juges décidassent, il se donna la mort à lui-même. Apelles, son fils & le jeune homme qu'il aimoit moururent aussi peu de temps après. Ainsi périrent les conjurés, fin que leurs crimes, & principalement leur insolence à l'égard d'Aratus, leur avoit justement attirée.

Cependant les Etoliens souhaitoient toûjours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flattés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & qu'ils s'en joueroient comme d'un enfant, & Philippe au contraire leur avoit fait connoître qu'en sagesse & en résolution il étoit homme parfait, & qu'eux s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises: mais ayant appris le soulévement des rondachers, & la catastrophe de la conjuration d'Apelles & de Léontius, ils reculerent le jour où ils devoient se trouver à Rhie, dans l'espérance qu'il s'éleveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe saisit d'autant plus volontiers cette occasion de continuer la guerre, qu'il en esperoit un heureux succès, & qu'il étoit venu dans le dessein d'empêcher la paix. Ainsi loin de porter les Alliés qui étoient venus à Rhie à en traiter, il les encouragea à continuer la guerre, ensuite il mit à la voile, & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hyver dans leur pays; puis côtoyant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul qui restoit des conjurés, & le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

Tout ceci arriva au temps qu'Annibal campoit en Italie sur le Pô, & qu'Antiochus, après s'être soûmis la plus grande partie de la Célésyrie, avoit envoyé ses troupes en quartiers d'hyver. Ce fut aussi alors que Lycurgue Roi des Lacédémoniens s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colere des Ephores, qui trompés par un faut bruit que ce Roi avoit dessein de brouiller, s'étoient assemblés pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne : mais

ſur le preſſentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec ſa famille. L'hyver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez le Achéens, Epérate étoit également mépriſé des ſoldats, de la République & des étrangers; perſonne n'obéiſſoit à ſes ordres, le pays étoit tout ouvert & ſans défenſe. Pyrrhias envoyé par les Etoliens au ſecours des Eléens, remarqua ce déſordre. Il avoit avec lui quatorze cents Etoliens, les étrangers des Eléens, environ mille hommes de pié de ſa République, & deux cents chevaux; ce qui faiſoit en tout environ trois mille hommes. Avec ces forces il ravagea non-ſeulement les Pharéens & les Dyméens, mais encore toutes les terres des Patréens. Il alla enfin camper ſur une montagne qui commande Patres, & que l'on appelle Pinachaïque, & de-là il mit à feu & à ſang tout le pays qui s'étend juſqu'à Rhie & à Egée. Les villes abandonnées & ne recevant pas de ſecours étoient à l'extrémité, & ne pouvoient payer leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangeres, dont on reculoit de jour en jour le payement, ſervoient comme on les payoit. Ce mécontentement réciproque jetta les affaires dans un tel déſordre, que les ſoldats étrangers déſerterent: déſertion qui n'arriva que par la lâcheté & la foibleſſe du Chef. Heureuſement pour les Achéens, le temps de ſa Préture expiroit, il quitta cette charge au commencement de l'été, & Aratus le pere fut mis en ſa place. Telle étoit la ſituation des affaires dans l'Europe.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi l'Hiſtorien a diſtingué les affaires de la Grece de celles de l'Aſie. Importance de bien commencer un Ouvrage. Vanité des Auteurs, qui promettent beaucoup, rabaiſſée. Conduite déplorable de Ptolémée Philopator. Piége que lui tend Cléomene, Roi de Lacédémone.

PAſſons maintenant en Aſie, puiſque le temps & la ſuite des affaires ſemble nous y conduire, & voyons ce qui eſt arrivé dans cette même olympiade. Nous parlerons d'abord, ſelon notre premier projet, de la guerre que ſe firent Antiochus & Ptolémée au ſujet de la Céléſyrie. Il eſt vrai que cette guerre ſe faiſoit en même temps que celle des Grecs: mais il étoit

à propos de ne point interrompre les affaires de la Grece, & d'en séparer les autres. Il n'est point à craindre pour cela que mes Lecteurs ayent peine à prendre une exacte connoissance du temps où chaque chose s'est passée; il suffit, pour qu'ils la prennent, que je leur fasse remarquer en quel temps de l'olympiade dont il s'agit les affaires ont commencé & pris fin: mais afin que la narration fût suivie & distincte, il étoit d'une extrême importance de ne pas entasser pêle-mêle dans cette olympiade les faits arrivés dans la Grece & dans l'Asie. Quand nous en serons aux olympiades suivantes, alors nous rapporterons à chaque année ce qui s'y est fait.

En effet comme nous ne nous sommes pas bornés à quelque histoire particuliere, mais que notre projet, le plus grand, si je l'ose dire, qu'on ait jamais formé, embrasse l'histoire de tous les peuples, nous avons dû prendre garde, en l'exécutant, que l'ordre de tout l'ouvrage en général & celui des parties fût si clair, que personne ne s'y trompât. C'est dans cette vûe que nous allons reprendre d'un peu haut le regne d'Antiochus & de Ptolémée, & que nous en commencerons l'histoire par des choses connues, & dont tout le monde convient. On ne peut trop exactement suivre cette méthode. Car ce que les Anciens ont dit, que c'est avoir fait la moitié d'un Ouvrage que de l'avoir commencé, ils ne l'ont dit que pour nous faire entendre qu'en toutes choses notre principal soin doit être de bien commencer. Cette maxime des Anciens paroît un paradoxe: mais elle est encore à mon avis au-dessous de la vérité. On peut assûrer hardiment que le commencement n'est pas seulement la moitié d'une entreprise, mais qu'il a encore un rapport essentiel avec la fin. Comment bien commencer un Ouvrage, sans l'avoir conduit d'esprit jusqu'à la fin, & sans avoir connu d'où on le commencera, jusqu'où on le poussera, & quel en sera le but? Comment récapitulera-t-on bien à la fin tout ce que l'on a dit, sans avoir sû dès le commencement d'où, comment & pourquoi l'on est venu jusqu'à un certain point? Puis donc que les commencemens ne sont pas seulement liés avec le milieu, mais encore avec la fin, on doit y faire une très-grande attention, soit qu'on écrive ou qu'on lise une histoire générale, & c'est ce que nous tâcherons d'observer.

Au reste je sai bien que d'autres Historiens promettent comme moi une histoire générale; & se vantent d'avoir conçû le plus grand projet qu'on se soit jamais proposé. Ephore est de ce

nombre, il est le premier & le seul qui l'ait entrepris. Pour les autres, on me dispensera d'en rien dire, & de les nommer. Je dirai seulement que quelques Historiens de notre temps se croyent bien fondés à croire leur histoire générale, pour nous avoir donné en trois ou quatre pages la guerre des Romains contre les Carthaginois: mais il faudroit être bien ignorant, pour ne savoir pas qu'en Espagne & en Afrique, en Sicile & en Italie, il s'est fait dans le même temps un grand nombre d'exploits très-éclatans, & qu'après la premiere guerre Punique, la plus célebre & la plus longue qui se soit faite, est celle qu'Annibal eut contre les Romains, guerre si considérable, qu'elle attira l'attention de tous les Etats, & qu'elle fit trembler dans l'attente du succès qu'elle auroit. Cependant l'on voit des Historiens qui expliquant moins les faits que ces Peintres, qui dans quelques Républiques les tracent sur des murailles à mesure qu'ils arrivent, se vantent d'embrasser tout ce qui s'est passé chez les Grecs & chez les Barbares. D'où vient que l'effet répond si mal aux promesses ? C'est qu'il n'est rien de plus aisé que de promettre les plus grandes choses, que tout le monde est en état de le faire, & qu'il ne faut pour cela qu'un peu de hardiesse ; mais qu'il est difficile d'exécuter en effet quelque chose de grand, qu'il se rencontre rarement des gens qui en soient capables, & qu'à peine s'en trouve-t-il qui en sortant de la vie ayent mérité cet éloge. Ceci ne plaira pas à ces Auteurs qui admirent leurs productions avec tant de complaisance : mais il étoit à propos de les humilier. Je reviens à mon sujet.

Ptolémée surnommé Philopator ayant, après la mort de son pere, fait mourir Magas son frere & ses partisans, s'assit sur le throne de l'Egypte. Par la mort de Magas il croyoit s'être mis par lui-même à couvert de tous périls domestiques, & que la fortune l'avoit défendu contre toute la crainte du dehors, depuis qu'elle avoit enlevé de cette vie Antigonus & Seleucus, & ne leur avoit laissé qu'Antiochus & Philippe, encore enfans, pour successeurs. Dans cette sécurité il se livra tout entier aux plaisirs. Nul soin, nulle étude n'en interrompoit le cours. Ni ses Courtisans, ni ceux qui avoient des charges dans l'Egypte, n'osoient l'approcher. A peine daignoit-il faire la moindre attention à ce qui se passoit dans les Etats voisins de son Royaume. C'étoit cependant sur quoi ses prédecesseurs veilloient plus que sur les affaires mêmes de l'intérieur de

l'Egypte;

l'Egypte. Maîtres de la Célesyrie & de Cypre, ils tenoient les Rois de Syrie en respect par mer & par terre : comme les villes les plus considérables, les postes & les ports qui sont le long de la côte depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, & les lieux voisins de Lysimachie leur étoient soûmis ; de là ils observoient les Puissances de l'Asie & les Isles mêmes. Dans la Thrace & la Macédoine, comment auroit-on osé remuer pendant qu'ils commandoient dans Ene, dans Méronée & dans des villes encore plus éloignées ? Avec une domination si étendue, ayant encore pour barriere devant eux les Princes qui régnoient au loin hors de l'Egypte, leur propre Royaume étoit en sûreté. C'étoit donc avec grande raison qu'ils tenoient toûjours les yeux ouverts sur ce qui se passoit au-dehors ; Ptolémée au contraire dédaignoit de se donner cette peine, l'amour & le vin faisoient toutes ses délices comme toutes ses occupations. Après cela l'on ne doit pas être surpris qu'en très-peu de temps on ait attenté de plusieurs endroits, & à sa Couronne & à sa vie.

Le premier qui l'ait fait fut Cléomene de Sparte. Tant que Ptolémée Evergete véquit, comme il avoit fait alliance avec ce Prince, & que d'ailleurs il comptoit d'en être secouru pour recouvrer le Royaume de ses peres, il se tint en repos : mais quelque temps après sa mort, quand dans la Grece les affaires tournerent de maniere que tout sembloit l'y appeller comme par son nom, qu'Antigonus fut mort, que les Achéens eurent pris les armes, que les Lacédémoniens se furent unis avec les Etoliens contre les peuples d'Achaïe & de Macédoine, alors il demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, & qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentoit de rentrer dans son Royaume. Ptolémée étoit trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette priere de Cléomene. Sans prévoyance pour l'avenir, nulle raison, nulle priere ne put le tirer de sa sotte & ridicule indolence.

Sosibe, qui pour lors avoit dans le Royaume une très-grande autorité, assembla ses amis, & dans ce Conseil on résolut de ne donner à Cléomene ni flotte ni provisions. Ils croyoient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigonus les affaires du dehors du Royaume ne leur paroissoient d'aucune

importance. D'ailleurs ce Conseil craignoit qu'Antigonus n'étant plus, & n'y ayant plus personne pour résister à Cléomene, ce Prince après s'être soûmis en peu de temps la Grece, ne devînt pour l'Egypte un ennemi fâcheux & redoutable : d'autant plus qu'il avoit étudié à fond l'état du Royaume; qu'il avoit un souverain mépris pour le Roi, & qu'il voyoit quantité de parties du Royaume séparées & fort éloignées, sur lesquelles on pouvoit trouver mille occasions de tomber; car il y avoit un assez grand nombre de vaisseaux à Samos, & à Ephese bon nombre de soldats. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomene ce qu'il demandoit. D'un autre côté laisser partir, après un refus méprisant, un Prince de cette considération, c'étoit s'en faire un ennemi qui se souviendroit de cette insulte. Il ne restoit donc plus que de le retenir malgré lui: mais cette pensée fut universellement rejettée. Il ne fallut pas délibérer pour cela, on vit d'abord qu'il n'y avoit pas de sûreté à loger dans le même parc le loup & les brebis. Sosibe sur-tout craignoit qu'on ne prît ce parti, & en voici la raison.

OBSERVATIONS

Sur les Ptolémées.

Cette observation ne regardant en rien la partie militaire, j'ai cru devoir la supprimer malgré l'érudition qui y paroît répandue; je voudrois former un Capitaine, & non un Savant.

CHAPITRE IX.

Conjuration contre Bérénice. Archidame Roi de Sparte est tué par Cléomene. Ce Prince est saisi lui-même & mis en prison. Il en sort & se tue. Théodore, Gouverneur de la Célesyrie, livre sa Province à Antiochus.

Dans le temps que l'on cherchoit les moyens de mettre à mort Magas & Bérénice, les Auteurs de ce projet craignant sur-tout que l'audace de cette Princesse ne fît échoüer

leur deſſein, tâchoient de ſe gagner les Courtiſans; & leur faiſoient de grandes promeſſes en cas que leur projet réuſſit. Soſibe en fit particulierement à Cléomene qu'il ſavoit avoir beſoin du ſecours du Roi, & qu'il connoiſſoit homme d'eſprit & capable de conduire prudemment une affaire importante. Il lui fit auſſi part de ſon deſſein. Cléomene voyant ſon embarras, & qu'il appréhendoit ſur-tout les étrangers, l'exhorta de ne rien craindre, & lui promit que les étrangers loin de lui nuire, lui ſeroient au contraire d'un grand ſecours. Comme Soſibe étoit ſurpris de cette promeſſe; ne voyez-vous pas, lui dit Cléomene, qu'il y a ici trois mille étrangers à la ſolde du Péloponeſe & environ mille Candiots, à qui au moindre ſigne je ferai prendre les armes pour vous? Et avec ce corps de troupes qu'avez-vous à craindre? Les ſoldats de la Syrie & de la Carie vous épouvanteroient-ils? Ce diſcours fit plaiſir à Soſibe, & l'affermit dans le deſſein qu'il avoit contre Bérénice: mais ſe rappellant enſuite la molleſſe de Ptolémée, les paroles de Cléomene, ſa hardieſſe à entreprendre & ſon pouvoir ſur les ſoldats étrangers, il aima mieux porter le Roi & ſes amis à ſe ſaiſir de Cléomene & à le renfermer. Une occaſion s'offrit de mettre ce projet en exécution.

Certain Nicagoras de Meſſene avoit par ſon pere droit d'hoſpitalité chez Archidame Roi de Sparte. Avant l'affaire dont nous parlons, ils ſe voyoient rarement: mais quand Archidame ſe fut enfui de Sparte, de peur d'y être pris par Cléomene, & qu'il fut venu à Meſſene, non-ſeulement Nicagoras lui donna un logement & les autres beſoins de la vie: mais il n'y avoit point de momens dans le jour où ils ne ſe trouvaſſent enſemble; leur union devint la plus intime. Cléomene dans la ſuite ayant donné à Archidame quelque eſpérance qu'il le laiſſeroit retourner à Sparte, & qu'il vivroit bien avec lui, ce fut Nicagoras qui négocia cette paix, & qui en dreſſa les conditions. Lorſqu'elles eurent été acceptées de part & d'autre, Archidame comptant ſur les conditions ménagées par Nicagoras, revient à Sparte: mais il rencontra en chemin Cléomene, qui ſe jette ſur lui & le tue, ſans toucher néantmoins à Nicagoras, ni aux autres qui accompagnoient Archidame. Au dehors Nicagoras témoignoit avoir obligation à Cléomene de l'avoir épargné: mais il étoit très-piqué de cette perfidie, dont l'on pourroit ſoupçonner qu'il étoit auteur.

Quelque temps après il prit port à Alexandrie avec des

chevaux qu'il venoit vendre. En descendant du vaisseau il rencontra sur le port Cléomene, Pantée & Hippitas qui s'y promenoient. Cléomene vint le joindre, l'embrassa tendrement, & lui demanda pour quelle affaire il étoit venu. J'amene des chevaux, répondit Nicagoras. C'étoit plutôt de beaux garçons & des bateleuses qu'il falloit amener, reprit Cléomene, voilà ce qu'aime le Roi d'aujourd'hui. Nicagoras soûrit sans dire mot. A quelques jours de là ayant fait connoissance avec Sosibe à l'occasion des chevaux, pour le prevenir contre Cléomene, il lui fit part de la plaisanterie de ce Prince contre Ptolémée. Voyant ensuite que Sosibe l'écoutoit avec plaisir, il lui découvrit encore la haine qu'il avoit pour Cléomene. Sosibe charmé de le voir dans ces dispositions, lui fit des largesses, lui en promit d'autres pour la suite, & obtint qu'il écriroit une lettre contre Cléomene, qu'il la laisseroit cachetée, & que quelques jours après son départ un valet comme envoyé de sa part lui apporteroit cette lettre. Nicagoras consent à tout. Il part, un valet apporte la lettre, & sur le champ Sosibe suivi du valet va trouver Ptolémée. Le valet dit que Nicagoras lui avoit laissé cette lettre, avec ordre de la rendre à Sosibe. On trouve la lettre, & on y lit que Cléomene étoit dans le dessein, si on ne lui permettoit pas de se retirer, & si on ne lui donnoit pour cela des troupes & les provisions nécessaires, d'exciter quelque soulevement dans le Royaume. Aussi-tôt Sosibe presse le Roi & ses amis de prevenir le traître, de prendre de justes mesures contre lui, & de l'enfermer. Cela fut exécuté. On donna à Cléomene une grande maison où il étoit gardé, ayant ce seul avantage au-dessus des autres prisonniers, qu'il vivoit dans une plus vaste prison. Dans cette situation, où il ne voyoit rien à espérer pour l'avenir, il résolut de tout tenter pour se mettre en liberté; non qu'il se flattât de réussir, destitué comme il étoit de tous les moyens nécessaires pour une si difficile entreprise; mais parce qu'il vouloit mourir glorieusement, & ne rien souffrir d'indigne de ses premiers exploits. Peut-être aussi fut-il alors animé de ce sentiment si ordinaire aux grands hommes, qu'il ne faut pas mourir d'une mort commune & sans gloire, mais après quelque action éclatante, qui fasse parler de nous dans la postérité.

Il observa donc le temps que le Roi devoit aller à Conopé, & fit alors courir parmi ses gardes que le Roi devoit bientôt le mettre en liberté. Sous ce prétexte il régale ses gens, & fait

diſtribuer à ceux qui le gardoient de la viande, des couronnes & du vin. Ceux-ci mangent & boivent comme ſi on ne leur eût rien dit que de vrai. Quand le vin les eut mis hors d'état d'agir, Cléomene vers le milieu du jour prend ſes amis & ſes domeſtiques, & ils paſſent tous le poignard à la main au travers des gardes ſans en être apperçûs. Sur la place ils rencontrent Ptolémée, Gouverneur de la ville. Ils jettent la terreur parmi ceux qui l'accompagnoient, l'arrachent de deſſus ſon char, l'enferment, & crient au peuple de ſecoüer le joug & de ſe mettre en liberté. Chacun fut ſi effrayé d'une action ſi hardie, qn'on n'oſa ſe joindre aux conjurés. Ceux-ci tournerent auſſitôt vers la citadelle pour en forcer les portes. Il ſe flattoient que les priſonniers leur prêteroient la main: mais ils ſe flattoient en vain. Les Officiers avoient prévû cet accident, & avoient barricadé les portes. Alors les conjurés ſe porterent à un déſeſpoir vraîment digne de Lacédémoniens, ils ſe percerent eux-mêmes de leurs poignards. Ainſi mourut Cléomene, Prince d'un commerce agréable, d'une intelligence & d'une habileté ſinguliere pour les affaires, grand Capitaine & grand Roi.

Peu de temps après cet évenement, Théodore Gouverneur de la Céleſyrie, Étolien de nation, prit le deſſein d'aller trouver Antiochus, & de lui livrer les villes de ſon Gouvernement. Deux choſes le pouſſerent à cette trahiſon, ſon mépris pour la vie molle & efféminée du Roi, & l'ingratitude de la cour, qui bien qu'il eût rendu de grands ſervices à ſon Prince, & ſur-tout dans la guerre contre Antiochus au ſujet de la Céleſyrie, non-ſeulement ne lui avoit donné aucune récompenſe, mais l'avoit rappellé à Alexandrie, où il avoit couru riſque de perdre la vie. Sa propoſition fut bien reçûe, comme on peut le croire, & la choſe fut bientôt réglée: mais il eſt bon de faire pour la Maiſon Royale d'Antiochus ce que nous avons fait pour celle de Ptolémée, & de remonter juſqu'au temps où ce Prince commença de régner, pour venir enſuite à ce qui donna lieu à la guerre dont nous devons parler.



CHAPITRE X.

Antiochus succéde à Seleucus son pere. Caractere d'Hermias, Ministre de ce Roi. Sa jalousie contre Epigene. Antiochus épouse Laodice fille de Mithridate. Revolte de Molon.

ANtiochus, le plus jeune fils de Seleucus, surnommé Callinique, après que son pere fut mort, & que Seleucus son frere aîné lui eut succédé, se retira d'abord dans la haute Asie, jusqu'à ce que son frere ayant été tué en trahison au-delà du mont Taurus, où nous avons déja dit qu'il avoit passé avec une armée, il revint prendre possession du Royaume. Il fit Achée Gouverneur du pays en deça du mont Taurus, & donna le gouvernement des hautes Provinces du Royaume à Molon & à Alexandre son frere. Le premier fut donc Gouverneur de la Médie, & l'autre de la Perside. Ces deux Gouverneurs méprisoient fort la jeunesse du Roi; & comme d'une part ils espéroient qu'Achée entreroit volontiers dans leurs vûes, & que de l'autre ils craignoient la cruauté & les artifices d'Hermias, qui étoit alors à la tête des affaires, ils se mirent en tête d'abandonner Antiochus, & de soustraire à sa domination les hautes Provinces. Cet Hermias étoit de Carie, & Seleucus frere d'Antiochus lui avoit confié le soin des affaires de l'Etat, lorsqu'il partit pour le mont Taurus. Elevé à ce haut degré de puissance, il ne pouvoit souffrir que d'autres que lui fussent en faveur à la Cour. Naturellement cruel, les plus petites fautes il en faisoit des crimes, & en punissoit rigoureusement. Quelquefois c'étoit des accusations calomnieuses qu'il intentoit lui-même, & sur lesquelles il décidoit en juge inéxorable: mais il n'en vouloit à personne plus qu'à Epigene, qui avoit ramené les troupes qui avoient pris les armes en faveur de Seleucus: & Epigene étoit un homme également propre à persuader & à exécuter tout ce qu'il jugeoit à propos, & en qui les troupes avoient une confiance entiere. Un Ministre jaloux ne pouvoit voir ces grandes qualités & ne les pas haïr. Il l'observoit, & n'épioit que l'occasion de le desservir auprès du Prince. Le conseil qui se tint sur la révolte de Molon lui parut favorable à son dessein. Antiochus y ayant ordonné à chacun de dire comment il croyoit qu'on devoit se conduire dans cette

affaire ; Epigene parla le premier & dit, qu'il n'y avoit pas un moment à différer, que le Roi devoit inceſſamment ſe tranſporter en perſonne ſur les lieux qu'il prendroit là le temps convenable pour agir contre les révoltés : que quand il y ſeroit, Molon n'auroit pas la hardieſſe de remuer ſous les yeux de ſon Prince & d'une armée, où, s'il perſiſtoit dans ſon deſſein, les peuples ne manqueroient pas de le livrer bientôt au Roi.

Il parloit encore, lorſqu'Hermias tranſporté de colere dit, qu'il y avoit long-temps qu'Epigene trahiſſoit en ſecret le Royaume, mais qu'heureuſement il s'étoit découvert par l'avis qu'il venoit de donner, qui ne tendoit qu'à faire partir le Roi avec peu de troupes, & à mettre ſa perſonne entre les mains des révoltés. Il s'arrêta là, content d'avoir jetté comme cette premiere ſemence de calomnie : mais c'étoit là plutôt un mouvement d'aigreur qui lui échappoit, qu'un effet de la haine implacable dont il étoit dévoré. Son avis fut donc qu'il ne falloit pas marcher contre Molon. Ignorant & ſans expérience ſur les choſes de la guerre, il craignit de courir les riſques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit ſans rien craindre attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de ſes plaiſirs. Le conſeil ainſi épouvanté, il fit donner la conduite de la guerre contre Molon à Xénon & à Théodote Hémiolien, & preſſa Antiochus de penſer à reconquerir la Céleſyrie : par-là il venoit à ſon but, qui étoit que le jeune Prince enveloppé, pour ainſi dire, de tous les côtés de guerres, de combats & de périls, & ayant beſoin de ſes ſervices, n'eût pas le temps de penſer ni à le punir de ſes fautes paſſées, ni à le dépouiller de ſes dignités.

Il forgea enſuite une lettre qu'il feignit lui avoir été envoyée par Achée, & la remit au Roi. Cette lettre portoit que Ptolémée preſſoit Achée de s'emparer du Royaume : qu'il le fourniroit de vaiſſeaux & d'argent s'il prenoit le Diademe & prétendoit ouvertement à la ſouveraineté, qu'il avoit déja en effet, mais dont il s'envioit à lui-même le titre en rejettant la couronne que la fortune lui préſentoit. Sur cette lettre le Roi réſolut de marcher à la conquête de la Céleſyrie. Quand il fut à Séleucie proche Zeugma, Diognete Amiral y arriva de Cappadoce, amenant avec lui Laodice fille de Mithridate, pour la mettre entre les mains d'Antiochus à qui elle étoit deſtinée pour femme. Ce Mithridate ſe vantoit de deſcendre d'un des

sept Perses qui avoient tué Magus, & d'avoir conservé la domination que ses peres avoient reçûe de Darius, & qui s'étendoit jusqu'au Pont-Euxin. Antiochus suivi d'un nombreux cortége fut au-devant de la jeune Princesse, & les nôces se firent avec la magnificence qn'on devoit attendre d'un grand Roi. Ensuite il vint à Antioche pour y déclarer Reine Laodice, & s'y disposer à la guerre.

Pour reprendre l'histoire de Molon, il attira dans son parti les peuples de son gouvernement, partie en leur faisant espérer un grand butin, partie en intimidant les Chefs par des lettres menaçantes qu'il feignoit avoir reçûes du Roi. Il avoit encore disposé son frere à agir de concert avec lui, & s'étoit mis en sûreté contre les Satrapes voisins, dont il avoit à force de largesses acheté l'amitié : ces précautions prises, il se met en marche à la tête d'une grande armée, & va au-devant des troupes du Roi. Xénon & Théodote craignant qu'il ne fondît sur eux se retirerent dans les villes. Molon se rendit maître du pays des Apolloniates, & y trouva des vivres en abondance. Dès auparavant il étoit formidable par l'étendue de son gouvernement. Car c'est chez les Medes que sont tous les haras de chevaux du Roi. Il y a du blé & des bestiaux sans nombre : la force & la grandeur du pays est inexprimable.

En effet la Médie occupe le milieu de l'Asie : mais comparée avec les autres parties, il n'y en a point qu'elle ne surpasse & en étendue & par la hauteur des montagnes dont elle est couverte. Outre cela elle commande à des nations très-fortes & très-nombreuses. Du côté d'Orient sont les plaines de ce désert qui est entre la Perside & la Parrhasie, les portes Caspiennes, & les montagnes des Tapyriens, dont la mer d'Hircanie n'est pas fort éloignée. Au Midi elle confine à la Mésopotamie & aux Apolloniates. Elle touche aussi à la Perse, & elle est défendue de ce côté-là par le Zagre, montagne haute de cent stades, & partagée en différens sommets qui forment ici des gouffres, & là des vallées qu'habitent les Cosséens, les Corbréens, les Carhiens & plusieurs autres sortes de Barbares qui sont en réputation pour la guerre. Elle joint du côté d'Occident les Ataopatiens, peuple peu éloigné des nations qui s'étendent jusqu'au Pont-Euxin. Enfin au Septentrion elle est bordée par les Eliméens, les Arariaces, les Caddusiens & les Matianes, & domine sur cette partie du Pont qui touche aux Palus-Méotides. De l'Orient à l'Occident regne une chaîne

de

de montagnes entre lesquelles sont creusées des campagnes toutes remplies de villes & de bourgs.

Molon, maître d'un pays si vaste & si approchant d'un grand Royaume, ne pouvoit pas ne point être redoutable : mais quand les Généraux de Ptolomée lui eurent abandonné le plat pays, & que les premiers succès eurent enflé le courage de ses troupes, ce fut alors que la terreur de son nom se répandit partout, & que les peuples d'Asie désespérerent de pouvoir lui résister. D'abord il eut dessein de passer le Tygre pour assiéger Séleucie : mais comme Zeuxis avoit fait enlever tous les batteaux qui étoient sur ce fleuve, il se retira au camp appellé de Ctésiphon, & amassa des provisions pour y passer l'hyver.

CHAPITRE XI.

Progrès de la révolte de Molon. Xénete Général d'Antiochus, passe le Tygre pour attaquer le Rébelle, & il en est vaincu.

LE Roi ayant eu avis des progrès de Molon & de la retraite de ses Généraux, vouloit retourner contre ce rébelle, & quitter la guerre contre Ptolomée : mais Hermias s'en tint à son premier projet, & envoya contre Molon Xénete Achéen, qu'il fit nommer Généralissime. Il faut, disoit-il, faire la guerre à des révoltés par des Généraux : mais c'est au Roi de marcher contre des Rois, & de combattre pour l'Empire. Ayant le jeune Prince comme à ses ordres, il continua de marcher, & assembla les troupes à Apamée, de là il fut à Laodicée. Le Roi partit de cette ville avec toute l'armée, & traversant le désert il entra dans une vallée fort étroite entre le Liban & l'Antiliban, & qu'on appelle la vallée de Marsyas. Dans l'endroit le plus serré sont des marais & des lacs sur lesquels on cueille des cannes odoriférantes. Le détroit est commandé des deux côtés par deux châteaux, dont l'un s'appelle Broque & l'autre Gerrhe, & qui ne laissent entre eux qu'un passage assez étroit. Le Roi marcha plusieurs jours dans cette vallée, s'empara des villes voisines, & arriva enfin à Gerrhe : mais Théodote Etolien, logé dans les deux châteaux, avoit fortifié de fossés & de palissades le défilé qui conduit au lac, & avoit mis bonne garde par-tout. Le Roi voulut d'abord entrer par force dans les châteaux : mais comme il souffroit là plus de mal qu'il n'en

faisoit, parce que ces deux places étoient fortes, & que Théodote ne se laissoit pas corrompre, il quitta son dessein.

Dans l'embarras où il étoit, il reçut encore nouvelle que Xénete avoit été entierement défait, & que Molon avoit soûmis à sa domination toutes les hautes provinces. Sur cet avis il partit au plutôt des deux châteaux pour venir donner ordre à ses propres affaires. Car ce Xénete qu'il avoit envoyé pour Généralissime, se voyant revêtu d'une puissance qu'il n'auroit jamais osé espérer, traitoit ses amis avec hauteur, & ne suivoit, dans ses entreprises, qu'une aveugle témérité. Il prit cependant la route de Séleucie, & ayant fait venir Diogene & Pythiade, l'un Gouverneur de la Susiane, & l'autre de la mer rouge, il mit ses troupes en campagne, & alla prendre son camp sur le bord du Tygre en présence des ennemis. Là il apprit de plusieurs soldats, qui du camp de Molon étoient passés au sien à la nage, que s'il traversoit le fleuve, toute l'armée de Molon se rangeroit sous ses étendarts, parce qu'elle haïssoit autant Molon, qu'elle aimoit Antiochus. Encouragé par cette nouvelle, il résolut de passer le fleuve. Il fit d'abord semblant de vouloir jetter un pont sur le Tygre dans un endroit où il y avoit une espece d'Isle : mais comme il ne disposoit rien de ce qui étoit nécessaire pour cela, Molon ne se mit pas en peine de l'empêcher. Il se hâta ensuite d'amasser & d'équiper des batteaux. Puis ayant choisi dans toute son armée ce qu'il y avoit de meilleur, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, & laissé Zeuxis à la garde du camp, il descendit environ quatre-vingts stades plus bas que n'étoit Molon, passa son corps de troupes sans aucune opposition, & campa de nuit dans un lieu avantageux, couvert presque tout entier par le Tygre, & défendu aux autres endroits par des marais & des fondrieres impraticables.

Molon détacha sa cavalerie pour arrêter ceux qui passoient, & tailler en pieces ceux qui étoient déja passés. Cette cavalerie approcha en effet : mais il ne fallut pas d'ennemis pour la vaincre. Ne connoissant pas les lieux, elle se précipita d'elle-même dans les fondrieres, qui la mirent hors d'état de combattre, & où la plûpart périrent. Xénete toûjours persuadé que les rébelles n'attendoient que sa présence pour se joindre à lui, avança le long du fleuve, & campa sous leurs yeux. Alors Molon, soit par stratagème, soit qu'il craignît qu'il n'arrivât quelque chose de ce qu'espéroit Xénete, laisse le bagage dans les re-

tranchemens, décampe pendant la nuit & prend le chemin de laMédie. Xénete croit que Molon ne prend la fuite que parce qu'il craint d'en venir aux mains, & qu'il se défie de ses troupes. Il s'empare de son camp, & y fait venir la cavalerie & l'équipage qu'il avoit laissé sous la garde de Zeuxis. Il assemble ensuite l'armée & l'exhorte de bien espérer des suites de la guerre, puisque Molon avoit déja tourné le dos. Il leur donne ordre de repaître & de se tenir prêts, parce que de grand matin il se mettroit à la queue des ennemis. L'armée pleine de confiance & regorgeant de vivres, fait bonne chere, boit à l'excès, & par une suite nécessaire néglige la victoire.

Après avoir marché quelque temps, Molon fait repaître & revient sur ses pas. Toute l'armée ennemie étoit éparse & ensevelie dans le vin, il se jette au point du jour sur les retranchemens. Xénete effrayé s'efforce inutilement d'éveiller ses soldats. Il se présente témérairement au combat, & y perd la vie. La plûpart des soldats furent massacrés sur leurs paillasses, le reste se jetta dans le fleuve pour passer au camp qui étoit sur l'autre bord, & y périt pour la plus grande partie. C'étoit une confusion & un tumulte horrible dans les deux camps. Les troupes étonnées d'un accident si imprévû, étoient hors d'elles-mêmes. Le camp qui étoit de l'autre côté, n'étoit éloigné de celui d'où l'on sortoit que de la largeur du fleuve, & l'envie de se sauver étoit telle, qu'elle fermoit les yeux sur la rapidité du Tygre & sur la difficulté de le traverser. Les soldats, uniquement occupés de la conservation de leur vie, se jettoient eux-mêmes dans le fleuve. Ils y jettoient aussi les chevaux & les équipages, comme si le fleuve par je ne sai quelle providence eût dû compatir à leur peine, & les transporter sans péril de l'autre côté. On voyoit flotter entre les nageurs, des chevaux, des bêtes de charge, des armes, des cadavres, des équipages de toutes sortes, c'étoit le spectacle du monde le plus affreux & le plus lamentable.

Le camp de Xénete enlevé, Molon passa le fleuve sans que personne se présentât pour l'arrêter; car Zeuxis avoit aussi pris la fuite. Il se rend encore maître de ce second camp, puis part avec son armée pour Séleucie. Il entre d'emblée dans la place, parce que Zeuxis & Diomédon qui y commandoient l'avoient abandonnée : il continue d'avancer & se soûmet toutes les hautes Provinces sans coup férir. Maître de la Babylonie & du Gouvernement qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, il vient à

Suse, & emporte la ville d'assaut : mais contre la citadelle ses efforts furent inutiles. Diogene l'avoit prevenu & s'y étoit jetté. Il quitta donc cette entreprise, & ayant laissé du monde pour en faire le siége, il ramena son armée à Séleucie sur le Tygre. Après avoir fait là rafraîchir ses troupes & les avoir encouragées, il se remit en campagne & subjugua tout le pays qui est le long du fleuve jusqu'à Europe, & la Mésopotamie jusqu'à Dures.

OBSERVATIONS

Sur le Passage du Tigre par l'armée de Xénète Général du Roi Antiochus.

§. I.

On se laisse prendre aux ruses les plus surannées. Faux prétextes de la plûpart des révoltés. De quelque religion que soit un Roi, il n'est pas permis de prendre les armes contre lui.

UNe des parties de la science de la guerre, qui s'acquiert plutôt qu'elle n'existe dans le génie des chefs, c'est l'art de tromper son ennemi & de le faire donner dans des panneaux. Ce n'en est pas une des moins essentielles à un Général; car qui sait bien tendre des panneaux, par une conséquence naturelle, saura bien s'en garder. Thucydide, Philippe Roi de Macédoine, & pere d'Alexandre, ainsi que plusieurs fameux Historiens & Capitaines, ont dit bien des fois qu'il est plus glorieux de vaincre son ennemi par la ruse que par la force ouverte : mais en prenant ce parti, je ne saurois conseiller à personne d'user du stratagème de Molon : il est trop perilleux ; & quoique Cyrus ait fait donner Tomyris dans le même piege, je trouve trop dangereux de le mettre en pratique, pour n'en pas dissuader ceux qui pencheroient à l'employer.

Abandonner son camp dressé, ses vivres & ses munitions au pouvoir de l'ennemi dans le dessein de le battre, me paroît d'une témérité romanesque. Et si dans des temps reculés, où la plûpart des peuples sembloient plutôt végéter qu'agir avec quelques principes, on a vû maintes-fois cette ruse grossiere avoir quelque succès, cela ne conclut rien pour le siecle où nous vivons.

Des soldats sans chef seroient aujourd'hui à peine capables d'une négligence aussi grande que celle de se livrer sans garde ni précaution au pillage; lorsqu'on n'a pas eu la peine de vaincre, & que l'ennemi sans rendre de combat s'est enfui sans y être contraint. Il faut bien distinguer la situation d'esprit du soldat, qui après avoir combattu, voyant son ennemi en fuite, trouve sur ses pas un camp tout dressé qu'il regarde comme le prix

de son sang; & celle de celui qui s'attendant à trouver un ennemi en défense, ne trouve à sa place que des tentes tendues, des bagages immobiles & des munitions arrangées, que personne ne se met en devoir de défendre ni d'enlever. Dans ce dernier cas, le premier sentiment est la méfiance, on craint que l'ennemi ne soit à portée, l'on s'en garde. Outre cela il n'est point de troupes sans chef: ceux-ci toûjours moins avides d'un butin qui n'est pas fait pour eux, songent à leur sécurité & à leur gloire; de sorte que sans avoir combattu celui qui auroit eu la témérité d'imiter Molon, se trouveroit hors d'état de tenir la campagne, & bien plus défait qu'il ne l'eût été par une bataille perdue. Qu'est-ce qu'une armée qui n'a plus ni bagages, ni tentes, ni munitions, ni vivres? En vérité, ce seroit du temps perdu que de s'arrêter à détruire cette mauvaise ruse.

A peine pourroit-on contenir dans le devoir des troupes nationales agguerries, disciplinées, & attachées à leur Prince, qui se trouveroient réduites à une pareille extrémité; à plus forte raison des révoltés se débanderoient, eux qui sous le prétexte d'un bien public, qu'ils seroient bien fâchés d'établir [puisque le motif des rébellions ne fut jamais que l'intérêt de quelques particuliers] ne prennent jamais les armes que dans la ferme résolution de les quitter, lorsque leur avidité sera satisfaite, ou de changer de parti, lorsque celui qu'ils suivent sera trop pressé ou peu lucratif. On raisonneroit mal si on les croyoit bien attachés à leur chef. Lisons quels ils ont été dans les guerres civiles que nous connoissons. La plûpart n'étoient pas même recommandables à leur parti par la religion qui faisoit le prétexte de leur prise d'armes: nous en voyons très-peu qui en ayent eu; & si l'on excepte le Prince Henri de Rohan, l'Amiral de Coligny & quelques autres, tous les chefs de parti pour l'ordinaire, ont été des gens sans religion, sans bonne foi, & sans ce véritable honneur, qui consiste à ne jamais s'écarter de ce que l'on se doit à soi-même & aux autres. Ce sont là cependant les seules qualités qui attachent les autres hommes.

Qu'on lise le Vassеur dans son histoire de Louis XIII. il dépeint assez bien les chefs de factions dans les guerres civiles de ce temps.

Quant à la religion, ceux qui en ont véritablement sont bien éloignés de tout ce qui approche des révoltes. Je veux citer Bayle à ce sujet; on lit ces paroles à l'article du Ministre Amirault, qu'il dit avoir été un des plus honnêtes hommes de son temps: il professoit la Théologie à Saumur, & Bayle rapporte que dans l'apologie qu'il publia pour ceux de sa religion l'an 1647. on trouve *qu'il ne veut nullement entreprendre la défense de la prise d'armes contre son Prince pour quelque cause que ce puisse être ...... & qu'il a toûjours cru qu'il convient beaucoup mieux à la nature de l'Evangile & à la pratique de l'Eglise ancienne, de n'avoir recours à autres armes qu'à la patience, aux larmes & aux prieres, ... Et toutes les fois*, dit-il, *que je jette les yeux de l'esprit dessus l'Histoire de nos peres, je ne puis que je ne regrette très-sensiblement qu'ils n'ayent joint à tant d'autres belles vertus dont ils nous*

ont laissé les exemples, celle de l'imitation des premiers Chrétiens, en cette invincible patience qu'ils montrerent sous les persécutions des Empereurs.

Il est très-constant que la religion chrétienne plus qu'aucune autre ne permet jamais la révolte contre son Souverain, quelque religion qu'il veuille suivre. S. Paul est formel ainsi que tous les Théologiens à ce sujet : mais même ce puissant motif mis à part, c'en est un second capable de nous faire détester de bonne foi tout ce qui s'appelle guerre civile ou de religion, qu'une réflexion attentive sur le caractere de ceux qui les ont fomentées, & sur leurs motifs qui ont toûjours été les intérêts particuliers des chefs, leur ambition demesurée, & leur avarice infame, qu'ils ont colorés du prétexte d'expulser un Ministre, ou de réformer un gouvernement qui s'opposoit à l'assouvissement de leur convoitise.

§. II.

Il est toûjours bon que le Roi commande lui-même ses armées. Remarque sur le passage du Tygre par Xénete. Etranges effets de la peur.

IL est bien rare que le conseil donné à un jeune Roi de ne point aller en personne commander ses armées, ne soit l'effet des passions de celui qui le donne. Ici celui qui pensoit en guerrier consommé, & qui sentoit de quelle conséquence il est pour les succès, de mettre le Roi à portée de diriger lui-même les opérations que la lenteur rend le plus souvent impraticables, de faciles qu'elles eussent été ; outre l'avis d'un citoyen, & d'un de ces hommes dont les Favoris redoutent le mérite. * Il étoit habile, & avoit le talent de persuader. Si avec cela il eût eu le bonheur d'exécuter de grandes choses sous les yeux de son Prince, il étoit à craindre que son crédit n'étouffât celui d'Hermias, que l'on nous dépeint comme un homme haut, impérieux, vindicatif, jaloux de sa faveur, & mauvais citoyen. Aussi ce dernier employa tout son crédit à empêcher le Roi d'aller contre les rébelles ; il trouva des raisons : mais étoient-elles bonnes ? il en sentoit lui-même la foiblesse, puisqu'il eut recours à la perfidie & à l'imposture. Sans doute que l'on sentoit dès lors quel avantage c'est à une armée d'être commandée par son Roi. Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin dont je pense que la politique peut servir de modele, penserent & agirent toûjours bien différemment d'Hermias : & Antiochus lui-même, quand il se fut défait de ce mauvais Ministre, commanda ses armées en personne, ainsi que fit toûjours Henry IV. qui répondit un jour au Nonce du Pape qui lui demandoit combien de temps il avoit fait la guerre, *Toute ma vie*, dit ce grand Prince, *& jamais mes armées n'ont eû d'autre Général que moi.* Il est certain que hors de leur présence, les victoires ne sont pas si complettes : les partis que l'on doit prendre en conséquence ne demandent nul délai, & l'attente de leurs ordres en exige quelquefois de si longs, que l'occasion est échappée.

Mais s'il est une sorte de guerre où la présence du Roi soit plus nécessaire encore, c'est sans doute celle qu'ils sont obligés de faire con-

* C'est Epigene dont notre Auteur fait l'éloge.

tre leurs sujets rébelles. Outre que leur présence contient beaucoup de gens dans le devoir, c'est que dans le temps de troubles, il est toûjours très peu de grands à qui ils puissent confier le commandement d'une armée. La plûpart sont suspects, ou le deviennent par les circonstances, & c'est tout hasarder que de leur laisser en main de quoi favoriser leurs prétentions.

Dans l'occasion dont il s'agit, Xénete ne trahit point les intérêts de son maître : mais son peu d'habileté fut assez nuisible à Antiochus pour lui faire regretter de n'avoir pas été se mettre à la tête de cette armée, plutôt qu'à la tête de celle contre Ptolomée, qu'Hermias lui fit préférer par lâcheté & par haine contre Epigene.

Après ces réflexions sur les raisons qui doivent déterminer un Roi à commander lui-même ses armées, auxquelles on peut joindre l'expérience du bonheur, qui accompagne presque toûjours leur présence dans les opérations de la guerre, passons à celles que nous présente la conduite de Xénete au passage du Tygre.

Ce ne seroit point être conséquent à nos principes que de lui refuser quelqu éloge, il en a mérité en les suivant, & le commencement de sa conduite sembloit lui préparer un meilleur sort.

Son plan de campagne est excellent : il prévoit que Molon a dessein de passer le Tygre, & de faire le siége de Séleucie : il le prévient, & non-seulement il s'y porte pour en défendre le passage, & se détermine à passer lui-même, plein de l'espérance, qui n'est pas toûjours vaine, que dans une armée de rébelles, plusieurs voyant son audace pourront se ranger de son côté ; il songe à surprendre le passage, il employe la ruse dont nous avons parlé en pareil cas, il feint de vouloir jetter un pont vis-à-vis de lui, il se sert à propos d'une isle qui favorisoit ce projet, pour en repandre la plausibilité. Il ne s'arrête pas à ce que dans l'endroit où il veut réellement passer le fleuve est plus large & plus difficile ; il savoit que pour faire passer des troupes dans des batteaux, la plus grande difficulté est l'ennemi ; que par conséquent elle est moindre aux lieux qui semblent se défendre d'eux-mêmes, puisque leur force y autorise le défaut de gardes, ou la nonchalance de celles qui y sont.

Il fait en conséquence de ce raisonnement une disposition judicieuse. Que lui importe que l'on ne puisse jetter de pont dans l'endroit où il passe, pourvû qu'après que ses troupes auront passé, elles puissent en remontant ou en descendant le fleuve s'emparer d'un lieu où l'on puisse en jetter ?

Il lui est essentiel que la premiere tête qui aura passé ne puisse être repoussée, il faut pour cela, lui choisir un poste, *il le fait & établit ses troupes*, dit le texte, *dans un lieu avantageux, couvert presque tout entier par le Tygre, & défendu aux autres endroits par des marais & des fondrieres impraticables*. Il y a même apparence qu'il n'oublia pas la précaution indispensable en pareil cas, de se fortifier ; en un mot il ne manqua à rien, il se sert même de l'avantage de la nuit. Si, comme il y a lieu de le croire, il eut avec cela la précaution de disposer ses divisions de façon que la premiere ne pût rien risquer en attendant les

ſuivantes, & qu'il ait employé les retranchemens d'abattis que je conſeille, leſquelles s'étendant & s'agrandiſſant à meſure qu'il arrive des troupes, ſont bien plus aiſés à conſtruire, plus forts, plus prompts, & plutôt perfectionnés que ceux de terre; qu'il les ait diſpoſés en angles rentrans pour prendre des flancs & des revers ſur l'ennemi; je ne crois pas que l'on puiſſe rien ajoûter à la ſageſſe de cette conduite, & juſques-là Xénete étoit un habile homme: mais le premier avantage qu'il remporte ſur ſon ennemi lui tourne la tête. Il l'a battu: dès-lors il ne doute plus de rien. Il trouve un camp abandonné, il laiſſe débander ſes ſoldats pour piller, il s'expoſe à perdre dans un inſtant tout le fruit de ſa bonne conduite, ce qu'il ne manque pas d'éprouver. Non-ſeulement il eſt battu à ſon tour: mais la terreur qui ne devroit même jamais être connue du ſimple ſoldat, s'empare du Général. Il en eſt ſi fort préoccupé, qu'après avoir repaſſé le Tygre même, il ne ſe croit pas encore en ſûreté, il abandonne ſon ſecond camp, & juſqu'au Gouverneur de Séleucie, tout ſe ſoûmet au rébelle, tant la peur fait de violens effets ſur les hommes.

Après un évenement pareil, l'on regrette les éloges que l'on a déja donnés. Xénete ne reſte plus à nos yeux qu'un Général ridicule, qui n'étant pas capable de ſe garantir d'une terreur imaginaire, n'a jamais été fait pour commander des armées; on lui regrette les talens qu'il avoit, & l'on ne le cite plus que comme un modele des contraſtes que la nature a réunis dans l'homme pour ſon humiliation.

De l'autre côté Molon nous fournit des réflexions abondantes à faire ſur les fautes groſſieres qu'il fait. La premiere eſt ſa nonchalance à garder les rives du Tygre. Il ne ſuffit pas de veiller vis-à-vis de ſoi, il faut être aux écoutes tant au-deſſus qu'au-deſſous de la riviere, il faut avoir du monde par-tout où le paſſage eſt poſſible; & bien loin de donner tous ſes ſoins à l'endroit que l'ennemi menace, il faut au contraire s'attendre toûjours que ce ne ſera pas celui où il paſſera: premiere faute.

La ſeconde fut le peu de vivacité avec laquelle Molon marcha à l'ennemi pour l'attaquer ſi-tôt après ſon paſſage. Nous avons dit ce qu'il falloit obſerver dans ces ſortes de cas: ainſi je ne m'y étendrai pas davantage.

La troiſieme vint ou d'un défaut de connoiſſance du pays, ou d'une ignorance groſſiere s'il le connoiſſoit: ce fut celle de n'envoyer que ſa cavalerie contre Xénete. Il devoit ſavoir qu'il y avoit des marais, des ravins impraticables, que l'ennemi s'en couvritoit, & qu'il falloit, pour l'y forcer, bien plus d'infanterie que de cavalerie. C'eſt d'ailleurs un principe en pareil cas de mêler les armes, attendu que dans les terreins les plus unis, outre que le mêlange en eſt avantageux, c'eſt qu'il eſt à ſuppoſer que l'ennemi s'eſt retranché, ou qu'il porte avec lui de quoi ſe garder de la cavalerie ſeule; ainſi il faut, pour ne pas perdre de temps, faire monter les grenadiers en croupe, y envoyer tous les dragons, & faire ſuivre les premieres troupes par des détachemens ingambes, qui tous en arrivant chargent ce qui ſe preſente, comme nous l'avons dit dans le lieu du paſſage des rivieres.

C'eſt

C'est la diligence qui procure des succès en pareil cas.

Quant à l'abandon du camp, comme j'ai dit plus haut, si ce fut un stratagême, je ne conseille à personne de s'en servir : mais si ce fut la suite d'un évenement dont la mauvaise issue ne pouvoit être reparée que par ce coup de ressource, qui est presque toûjours assûré contre des vainqueurs ; je ne puis, que loüer Molon de ne s'être point laissé abattre par ses fautes & les mauvais succès qu'elles avoient entraînés.

§. III.

Réflexions sur les fautes des deux Généraux.

NOus nous sommes étendus dans l'article précédent sur la bonne conduite de Xénere, & nous n'avons touché ses fautes qu'en gros : mais plus il nous a paru habile dans le commencement, plus les fautes qu'il a faites seront utiles à l'instruction. Celles des hommes de réputation frappent bien davantage. La premiere & la source de toutes les autres fut sa négligence dans le camp ennemi, après s'en être rendu maître. Le retranchement dont il étoit entouré ne lui sert de rien pour sa défense ; il néglige les précautions les plus triviales. S'il eût envoyé quelques partis à la découverte, s'il eût simplement fait poser des gardes autour du retranchement du camp, il se fût garanti de surprise ; ce fut donc deux fautes impardonnables que ces deux manquemens : la troisieme est l'ivresse à laquelle il laissa abandonner ses soldats. Quant au pillage, il est difficile de l'arrêter : mais dans un camp la besogne est bientôt faite, & le soldat n'est pas long-temps à finir cette opération. Ainsi il ne tenoit qu'au Général, après ce premier moment, de rassembler ses troupes. Pour les empêcher de boire, je crois qu'il n'est pas de meilleur expédient que celui de les faire avertir que le vin est mixtionné ou empoisonné. C'est une précaution qui se trouve plus qu'utile, puisqu'il a été des occasions où elle étoit nécessaire, & où le vin & les vivres laissés par l'ennemi étoient empoisonnés, contre toute sorte de regles de la bonne guerre ; car cette façon de détruire son ennemi n'a jamais été ni ne sauroit être permise, elle est horrible & dèshonorante pour celui qui l'employe. Je ne dis pas qu'il soit absolument défendu de mêler du somnifere dans le vin, s'il ne peut pas passer les bornes de l'assoupissement passager ; il y en a plusieurs exemples. *Maharbal*, dit Frontin dans ses stratagêmes, *ayant été envoyé par les Carthaginois contre quelques nations soûlevées d'Afrique qui aimoient fort à boire, prit la fuite à la premiere rencontre, comme s'il eût eu peur ; & se retirant de nuit laissa dans son camp force vin mixtionné avec de la Mandragore pour les endormir. L'ennemi en ayant bû avec excès, fut pris & tué tout assoupi, les soldats étant couchés tous étendus comme des corps morts.*

Mais dès que ce narcotique passeroit les bornes d'un sommeil qui ne peut faire d'autre mal que l'assoupissement hors de saison, il deviendroit une noirceur abominable, que Grotius improuve très-fort : *car même d'empoisonner les fontaines*, dit-il, *c'est une chose laquelle, quoiqu'elle ne puisse demeurer cachée*, *ou qu'elle ne le puisse*

long-temps, Florus dit être toutefois non-seulement contre la pratique des Anciens, mais même contre l'ordre des Dieux; parlant en cela selon le langage de l'antiquité, qui avoit accoutumé de rendre les Dieux les auteurs du droit des gens. Et il ne doit pas paroître étrange si entre ceux qui se font la guerre il y a de ces sortes de conventions tacites pour diminuer le danger; puisque même les Chalcidiens & les Crétriens étoient autrefois demeurés d'accord ensemble, de ne se servir dans la guerre d aucune arme à darder, ou à atteindre de loin: mais il n'en est pas de même, dit-il, *des eaux que l'on infecteroit sans venin, & d'une maniere que l'on n'en pourroit boire.*

Il appuie cette opinion de quelque autorité qui sembleroit faire supposer qu'on peut mixtionner le vin, puisqu'il permet d'infecter les eaux sans venin, & que la soif pouvant contraindre les hommes à en boire malgré cela, il leur en arriveroit encore plus de mal que du somnifere.

Les Grecs sous les ordres de Clisthenes de Sicyonne, faisant le siége d'une ville, mirent tant d'ellebore dans l'eau d'un aqueduc, que ceux qui défendoient la place se trouverent attaqués d'un flux de ventre si fâcheux, qu'ils furent obligés de se rendre, ne pouvant se défendre.

Après les fautes grossieres qui occasionnerent à Xénete sa défaite, & le forcerent à repasser le Tygre, c'en fut une qui n'est guere plus pardonnable que de n'avoir pas emmené, brûlé ou coulé à fond tous les batteaux dont il s'étoit servi pour passer. Il y a lieu de croire qu'il n'en fit rien, puisque Molon trouva le moyen de passer aussitôt après lui: il ne lui eût pas été possible de le faire, si Xénete eût eu cette précaution indispensable dans les retraites. Mais la tête lui avoit tourné, ainsi il n'est pas étonnant qu'il ait fait la derniere faute, qui fut de n'oser disputer le passage du Tygre. On a beau avoir été battu, on a beau avoir perdu même, si l'on veut, la moitié de son armée, on est toûjours en état de s'opposer au passage d'un grand fleuve, du moins on le dispute à son ennemi; & le pis aller, est de céder à la force, après avoir rempli ce que l'honneur & le devoir exigent.

Mais nous voyons dans toute la conduite de Xénete une audace sans ressource dans le génie, & une fermeté pour marcher à l'ennemi qui n'étoit que feinte, puisqu'au moment qu'il le rencontre, tout son courage l'abandonne, & il n'est plus capable de donner le moindre ordre.

A l'égard de Molon, quelque succès qu'ait eu l'abandon de son camp, je ne puis pallier que ce ne fût une grande faute à lui d'avoir employé un stratagème dont j'ai relevé tout le ridicule & le dangereux: mais si au contraire après avoir fait la faute de l'abandonner par terreur, il y revint par réflexion, & fut par son éloquence & toute la fermeté qu'il faut avoir en pareil cas, encourager ses soldats à le suivre dans un projet presque toûjours immanquable, loin de le blâmer, il mérite qu'on le loue & qu'on le cite à côté de Weimar, qui en usa de même après la bataille de Rhinfeld. Molon après ce premier succès passe le fleuve, & sans perdre de temps se présente devant Séleucie qu'il prend. On ne peut mieux réparer une premiere faute.

& voilà un beau modele.

Quant à son stratagême, j'ai promis d'en donner des exemples aux conditions qu'on ne le suivra pas. On en trouve un dans Justin. *Cyrus*, dit-il, *ayant subjugué l'Asie & réduit l'Orient sous sa domination, entreprit de faire la guerre aux Scythes. Ces peuples avoient en ce temps-là pour Reine Thomiris, laquelle bien loin de s'épouvanter de la marche de l'ennemi, comme auroit fait une femme du commun, les attendit au contraire avec tant d'intrépidité, qu'elle permit qu'ils passassent le fleuve Araxe, quoiqu'il lui eût été facile de les en empêcher, persuadée qu'elle feroit plus commodément la guerre chez elle, & que les ennemis n'avoient pas tant de facilité de se sauver ayant le fleuve à dos. Cyrus ayant donc fait avancer ses troupes au delà de l'Araxe, & ayant pénétré assez avant dans la Scythie, y dressa son camp: & le jour suivant y laissant une prodigieuse abondance de vin, & tout ce qui peut contribuer à la bonne chere, il l'abandonna par une terreur affectée, & comme fuyant en désordre. Si-tôt que Thomiris eût appris cette fuite simulée, elle envoya son fils extrémement jeune à la tête de la troisieme partie de ses forces pour charger Cyrus. A peine ce jeune Prince, sans expérience au fait de la guerre, fut-il arrivé au camp de Cyrus, que se figurant y être venu moins pour y combattre que pour s'y bien divertir, sans plus penser aux ennemis, il permit que ses gens qui n'étoient pas accoûtumés au vin, en prissent par excès, de sorte qu'ils furent plutôt vaincus par la débauche que par les armes; car Cyrus sachant l'état où ils s'étoient mis, revint pendant la nuit sur ses pas, tailla en pieces ces gens demi-morts par leur ivresse, & ne fit pas plus de grace au fils même de Thomiris.*

Zisca contre les Imperiaux me fournit l'autre exemple que j'ai promis. Il n'y eut pas à la vérité de camp abandonné: mais les Imperiaux eurent d'autres ressources pour s'enivrer. Ce Général fameux assiégeoit Vicegrade, lorsqu'il apprit que les Imperiaux plus forts que lui marchoient pour l'attaquer & secourir la place. Ce grand homme trop prudent pour hasarder un combat désavantageux, leve le siége à la hâte, & se retire sous Prague. Les Imperiaux transportés de cet avantage, célebrent le secours de Vicegrade avec toute la joie d'un grand succès. A ces démonstrations de joie publique succéda bientôt la débauche des particuliers, & les Officiers ainsi que les soldats remplis de confiance sur la retraite de l'ennemi qu'ils regardoient comme une fuite, s'enivrerent très-paisiblement, lorsque Zisca instruit de leur état, qu'il avoit prévû, par une contre-marche subite & nocturne, les chargea avec tant de succès, que l'Empereur fut obligé de s'enfuir lui vingtieme en Silesie.



CHAPITRE XII.

Antiochus marche contre Molon, mais ſans Epigene, dont Hermias ſe défait enfin. Le Roi paſſe le Tygre, fait lever le ſiége de Dure. Combat proche d'Apollonie.

LE bruit de ces conquêtes fit une ſeconde fois renoncer Antiochus aux vûes qu'il avoit ſur la Céleſyrie, il prit de nouveau la réſolution de marcher contre le Rébelle. On aſſembla un ſecond Conſeil, où le Roi ordonna que chacun dît ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît contre Molon. Epigene prit encore le premier la parole, & dit qu'autrefois, avant que les ennemis euſſent fait de ſi grands progrès, il avoit été d'avis qu'on marchât contre eux ſans différer; & qu'il perſiſtoit dans ce ſentiment. Hermias ne put encore ici retenir ſa colere. Il s'emporta contre Epigene, lui fit mille reproches auſſi faux qu'injuſtes, ſans oublier de faire de ſoi-même un magnifique éloge. Il pria enſuite le Roi de ne pas ſuivre un avis ſi déraiſonnable, & de ne pas abandonner le projet qu'il avoit formé ſur la Céleſyrie. Cet avis révolta toute l'aſſemblée : Antiochus en fut auſſi choqué; il fit tout ce qu'il put pour réconcilier ces deux hommes, & il eut aſſez de peine pour y réuſſir. Le réſultat du Conſeil fut que rien n'étoit plus important ni plus néceſſaire que de s'en tenir à l'avis d'Epigene, & il fut réſolu qu'on prendroit les armes contre Molon. A peine cette réſolution fut-elle priſe, qu'Hermias changea tout d'un coup, on l'eût pris pour un autre homme. Non-ſeulement il ſe rendit, mais il dit encore que dès qu'un Conſeil avoit décidé, il n'étoit plus permis de diſputer, & il donna en effet tous ſes ſoins aux préparatifs de cette guerre. Quand les troupes furent aſſemblées à Apamée, un ſoulevement s'y étant excité pour quelques payemens qui leur étoient dûs, Hermias qui s'apperçut que le Roi craignoit que cette ſédition n'aboutît à quelque choſe de funeſte, s'offrit de payer à ſes frais ce qui étoit dû à l'armée, s'il vouloit remercier Epigene de ſes ſervices. Il ajoûta qu'il importoit au Roi que cet Officier ne ſervît point, parce qu'après le bruit qu'ils avoient eu enſemble, il étoit impoſſible qu'une diviſion ſi éclatante ne fît tort aux affaires.

Cette propoſition chagrina le Roi, qui connoiſſant l'habileté d'Epigene dans la guerre, ſouhaitoit qu'il le ſuivît : mais prevenu & gagné par les Miniſtres des finances, par ſes gardes & par ſes Officiers, qu'Hermias avoit mis malicieuſement dans ſon parti, il ne fut pas maître de lui-même, il fallut s'accommoder au temps, & accorder ce qu'on lui demandoit. Dès qu'Epigene, ſelon l'ordre qui lui avoit été donné, ſe fut retiré à Apamée, la crainte ſaiſit les gens du Conſeil du Roi; les troupes au contraire, qui avoient obtenu ce qu'elles ſouhaitoient, n'eurent plus d'affection que pour celui qui leur avoit procuré le payement de leur ſolde. Il n'y eut que les Cyrrheſtes qui ſe ſouleverent. Il ſe retirerent au nombre d'environ ſix mille, & donnerent aſſez long-temps bien des affaires à Antiochus : mais enfin vaincus dans un combat par un de ſes Généraux, la plûpart furent tués, le reſte ſe rendit à diſcrétion. Hermias ayant ainſi intimidé les amis du Prince, & gagné l'armée par le ſervice qu'il lui avoit rendu, ſe mit en marche avec le Roi.

Il fit encore une autre perfidie à Epigene par le miniſtere d'Alexis, garde de la citadelle d'Apamée. Il feignit une lettre comme envoyée par Molon à Epigene, & ayant ſuborné un des valets de ce dernier par de grandes promeſſes, il lui perſuada de porter cette lettre chez ſon maître, & de la mêler avec les autres papiers qu'il y trouveroit. Alexis ſe préſenta quelque temps après, & demanda à Epigene ſi l'on n'avoit point apporté chez lui une lettre de la part de Molon. Epigene répondit à cette queſtion de maniere à faire ſentir combien il en étoit choqué. L'autre entre bruſquement, trouve la lettre, & ſans autre prétexte tue bruſquement Epigene. On fit accroire au Roi que cette mort étoit juſte : mais elle fut ſuſpecte aux Courtiſans, quoique la crainte les retînt dans le ſilence.

Antiochus vint à l'Euphrate, & y ayant pris les troupes qui l'y attendoient, il partit pour Antioche dans la Mygdonie, où il entra au commencement de l'hyver, & y reſta pendant quarante jours en attendant que le grand froid fût paſſé. Au bout de ce temps il alla à Liba, & y tint conſeil, pour ſavoir comment & d'où l'on tireroit les proviſions de l'armée, & quelle route on tiendroit pour aller dans la Babylonie, où étoit alors Molon. Hermias fut d'avis qu'on marchât le long du Tygre, l'armée couverte d'un côté par le Tygre, & de

l'autre part de Lyque & le Capre. Zeuxis ayant encore la mort d'Epigene présente, craignoit de dire son sentiment; cependant comme l'avis qu'avoit ouvert Hermias étoit visiblement pernicieux, il hasarda de conseiller qu'il falloit passer le Tygre, alléguant que la route le long de ce fleuve étoit difficile; qu'après avoir fait assez de chemin, après avoir marché pendant six jours dans le désert, on ne pourroit éviter de passer par la Fosse royale; que les ennemis s'en étant emparés les premiers, il seroit impossible de passer outre; qu'on ne pourroit, sans un danger évident de périr, retourner sur ses pas par le désert, parce que l'armée n'y auroit pas de quoi subsister; qu'au contraire, si l'on passoit le Tygre, les Apolloniates rentreroient infailliblement dans leur devoir; qu'ils ne s'en étoient écartés, pour obéir à Molon, que par crainte & par nécessité: que ce pays étant gras & fertile, l'armée y trouveroit des vivres en abondance; que sur-tout on fermeroit à Molon tous les chemins pour retourner dans la Médie; qu'on lui couperoit tous les vivres; que par conséquent on le forceroit d'en venir à une bataille, qu'il ne pourroit refuser, sans que ses troupes se jettassent aussi-tôt dans le parti du Roi.

Ce sentiment ayant prévalu, on divisa l'armée en trois corps vers trois endroits du fleuve, & on y fit passer les troupes & le bagage. Ensuite on alla à Dure. Un Officier de Molon assiégeoit cette ville. Il ne fallut que se montrer pour lui faire lever le siége. On marcha ensuite sans discontinuer, & après huit jours de marche on franchit l'Orique, & on arriva à Apollonie. Molon averti de l'arrivée du Roi, ne crut pas devoir s'en fier à la fidélité des peuples de la Susiane & de la Babylonie, dont il avoit fait la conquête depuis si peu de temps, & avec tant de rapidité: craignant d'ailleurs qu'on ne lui coupât les chemins de la Médie, & comptant sur le nombre de ses frondeurs appellés Cyrtiens, il prit le parti de jetter un pont sur le Tygre pour y faire passer son armée, & s'aller loger, s'il étoit possible, sur les montagnes de l'Apolloniatide avant Antiochus. Il marcha sans relâche & en diligence: mais à peine touchoit-il aux postes qu'il s'étoit destinés, que les armés à la légere du Roi, qui étoit parti d'Apollonie avec son armée, rencontrerent les siens sur certaines hauteurs. D'abord ils escarmoucherent & se tâterent les uns les autres: mais à l'approche des deux armées ils se retirerent

chacun vers leurs gens ; & les armées camperent à quarante stades l'une de l'autre.

La nuit venue, Molon ayant fait réflexion qu'il est difficile & dangereux de faire combattre de front & pendant le jour des révoltés contre leur Roi, résolut d'attaquer de nuit Antiochus. Il prit pour cela l'élite de toute son armée, reconnut différens postes pour en trouver un élevé, d'où il pût fondre sur l'ennemi : mais sur l'avis qu'il reçut que dix de ses soldats étoient allés trouver Antiochus, il changea de dessein, retourna sur ses pas, rentra dans son camp vers le point du jour, & y mit le désordre & la confusion. Peu s'en fallut que tous ceux qui y reposoient n'en fortissent, tant la frayeur étoit grande. Molon fit ce qu'il put pour appaiser le tumulte. Dès que le jour parut, le Roi qui étoit prêt à combattre, fait sortir ses troupes des retranchemens & les range en bataille, la cavalerie à lances sur l'aile droite sous le commandement d'Ardye, Officier de valeur : proche la cavalerie les Candiots alliés, ensuite les Tectosages, puis les étrangers Grecs, enfin la phalange. Sur l'aile gauche il mit la cavalerie qu'on appelle les Compagnons du Roi. Dix éléphans qu'il avoit furent placés à la premiere ligne, à quelque distance de l'armée, les troupes auxiliaires tant d'infanterie que de cavalerie furent partagées sur les deux aîles, & eurent ordre d'envelopper les ennemis dès que le combat seroit engagé. Hermias & Zeuxis commandoient la gauche, & le Roi se chargea du commandement de la droite. Il courut ensuite de rang en rang, pour encourager ses troupes à faire leur devoir.

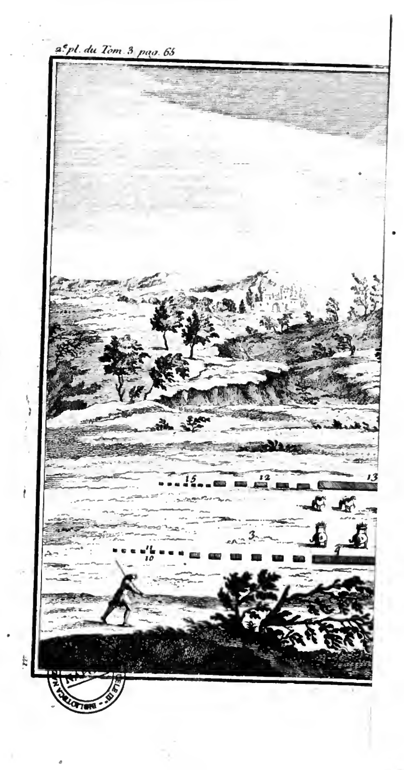
Molon sortit aussi de ses retranchemens, & rangea son armée, quoiqu'avec beaucoup de peine, à cause du désordre de la nuit précédente. Il partagea sa cavalerie sur les deux ailes, comme avoient fait les ennemis, & mit au centre les rondachers, les Gaulois, en un mot tout ce qu'il avoit de pesamment armés. Les Archers, les frondeurs & toutes les autres especes d'armés à la légere, il les jetta sur l'une & l'autre pointe des ailes à côté de la cavalerie, & les chariots armés de faux furent mis un peu devant la premiere ligne. Néolas son frere eut le commandement de la gauche, & il prit pour lui celui de la droite.

Après cela les deux armées s'approcherent. L'aile droite de Molon fut fidele, & se défendit courageusement contre Zeuxis : mais la gauche ne parut pas plutôt sous les yeux du Roi,

qu'elle se rangea sous ses enseignes. Autant que Molon fut consterné de cet évenement, autant le Roi en prit de nouvelles forces. Molon enveloppé de tous les côtés, & se représentant les supplices qu'on lui feroit souffrir, s'il tomboit vif entre les mains du Roi, se donna la mort à lui-même. Tous ceux qui avoient part à sa révolte se retirent chez eux, & préviennent leur punition par une mort volontaire. Néolas, échappé du combat, s'enfuit dans la Perside chez Alexandre frere de Molon, y tue sa mere & les enfans de Molon, persuade à Alexandre de se faire mourir, & se plonge à lui-même le poignard dans le sein. Le Roi ayant pillé le camp des rébelles, donna ordre d'attacher le corps de Molon à un gibet, dans l'endroit le plus exposé de la Médie. Les exécuteurs de cet ordre emporterent aussi-tôt le corps dans la Calonitide, & l'attacherent à un gibet sur le penchant du Zagre. Antiochus fit ensuite une longue & sévere réprimande aux troupes qui avoient suivi le Rébelle, leur donna cependant la main en signe de pardon, leur choisit des gens pour les conduire dans la Médie, & pour mettre ordre aux affaires du pays. Il vint lui-même à Séleucie, & remit le bon ordre dans les Gouvernemens des environs avec beaucoup de douceur & de prudence. Pour Hermias, toûjours cruel à son ordinaire, il imposa à la ville de Séleucie une amende de mille talens, envoya en exil les Magistrats appellés Diganes, & fit mourir dans différens supplices un grand nombre d'habitans. Le Roi cependant rétablit la tranquillité dans cette ville, soit en faisant entendre raison à Hermias, soit en prenant lui-même le soin des affaires, & diminua l'amende de moitié. Diogene fut fait Gouverneur de la Médie, Apollodore de la Susiane. Tuchon, premier Secretaire & commandant d'armée, fut envoyé dans les lieux voisins de la mer Rouge. Ainsi finit la révolte de Molon; ainsi fut calmé le soulevement qui s'étoit excité au sujet des hautes Provinces.



OBSERVATIONS


15
12
13
3
10
4

OBSERVATIONS.

Antiochus marche contre Molon, mais sans Epigene, dont Hermias se défait enfin. Le Roi passe le Tigre, fait lever le siége de Dure. Combat proche d'Apollonie.

§. I.

Liberté essentielle dans un conseil de guerre. Passage du Tygre par Antiochus. Ordre de bataille des deux armées.

UNe des réflexions les plus utiles que l'on puisse faire en lisant ce Chapitre, où Polybe détaille avec tant de précision le projet de campagne d'Antiochus, est la conséquence dont il est pour un Prince & pour son Etat, que chacun dans un conseil de guerre puisse dire son avis en pleine liberté. Pour cela il faut que le Prince lui-même consente que l'on soit d'avis différent du sien; & si, pour son malheur, il lui arrivoit d'avoir un Hermias pour Ministre, il seroit inutile d'assembler de Conseil, puisque chacun craignant pour sa fortune & sa liberté, se garderoit bien d'ouvrir un autre avis. Epigene fut la victime de son habileté & de sa droiture. Antiochus eût la sagacité nécessaire pour discerner le bon parti: mais il n'eut pas la fermeté de soûtenir le mérite contre la calomnie & la noirceur. Bel exemple pour les Princes, & qui doit les engager à soûtenir & protéger ouvertement la sincérité & la bonne foi dans les conseils qu'ils demandent. On ne trouve guere de Ministres comme Hermias: mais il est une autre cause qui fait prévaloir les mauvais avis dans les Conseils, laquelle est aussi dangereuse. Et c'est ce qui a fait recevoir pour maxime; que *dans un Conseil la pluralité des voix n'est pas toûjours une preuve décisive, & que chacun peut se dispenser d'y avoir égard.* Les gens en place venant à parler les premiers, & ouvrant un avis qu'ils croyent bon, ont de la peine à avoüer qu'ils ont eu tort, en acquiesçant à celui de quelqu'un plus habile, qui a parlé après eux. Beaucoup de ceux qui sont consultés dans de pareilles assemblées, se préviennent en faveur de ce que l'homme à la mode aura avancé, & cela quelquefois même sans que la politique ou l'intérêt particulier y entre pour rien. On est entraîné par la réputation de celui qui parle, qui peut errer comme un moins habile. Il arrive souvent que le mauvais parti a pris crédit, parce qu'il a eu tel ou tel en sa faveur, à moins que le Prince n'ait lui même un discernement au dessus du commun. Mais pour éviter ces inconvéniens, je crois qu'il faut qu'un Prince, ou un Général établisse deux choses: l'une la plus grande liberté pour les opinions, en donnant lui-même l'exemple de la plus parfaite impartialité, & l'autre qu'il fasse toûjours opiner les premiers ceux d'un moindre rang, ou dont le crédit n'entraîne pas les suffrages,

afin de savoir ce qu'ils pensent avant que l'avis des Ministres ait paru.

L'on trouve peu de Xeuxis vis-à-vis d'un Hermias; c'est pourquoi il faut prendre toutes les précautions imaginables quand on est Prince, pour que la vérité puisse aborder au thrône dans les Conseils comme ailleurs. Il faut aller au-devant, & la recevoir toûjours favorablement, de quelque part qu'elle vienne.

Rien n'est plus sensé que les raisons que proposa Xeuxis pour engager Antiochus à passer le Tygre, & à suivre le plan que l'on trouve si sainement expliqué dans Polybe.

L'évenement justifia pleinement que le malheureux Epigene avoit donné un conseil salutaire au Roi, de marcher en personne contre les rébelles Parmi ceux-ci il en est toûjours beaucoup qui sont intimidés par la présence du Prince, & qu'elle détermine à rentrer dans le devoir. Molon le sentit, il vit la consternation parmi les siens, & il craignit une défection considérable; c'est ce qui l'engagea à vouloir combattre de nuit, dit Polybe. Le trait est remarquable, puisqu'il prétend que la nuit est aussi peu favorable aux traîtres pour changer de parti, qu'elle est avantageuse aux foibles pour combattre le fort. Il sembleroit par-là que dans les guerres civiles les Généraux auroient une raison de plus à ajoûter à celles que nous avons données, pour attaquer de nuit plutôt que de jour.

On voit que Molon ne fut empêché de ce dessein que par la crainte d'avoir été découvert par les dix soldats qui lui déserterent: ce coup manqué dût décourager son armée, & décida Antiochus à le prevenir, pour ne pas lui donner le temps de tenter quelque autre chose. Passons aux ordres de bataille des deux armées, pour établir nos réflexions en conséquence.

L'armée du Roi fut rangée comme il se voit au plan, dans une plaine rase. L'aîle droite (2) fut composée de la cavalerie à lance, l'aîle gauche de celles qu'on appelloit les compagnons du Roi (3), ou cavaliers de sa garde. Les Candiots alliés (4), les Tectosages (5), & les étrangers Grecs (6) fermoient la gauche de l'infanterie, & la phalange (7) faisoit la droite. Quant aux auxiliaires, il paroît positivement qu'ils furent placés en (9, & (10): nous ignorons quelle étoit leur armure, & leur façon de combattre: mais vû leur destination à envelopper les aîles de l'ennemi, il y a lieu de croire que c'étoit des archets & des frondeurs. C'est ordinairement la charge des troupes légeres que d'envelopper l'ennemi, ainsi je les place par pelotons. (11)

Quant à l'ordonnance des rébelles, Polybe nous la laisse ignorer en partie: mais il y a lieu de conjecturer qu'elle fut pareille à celle de l'armée du Roi, & que Molon se rangea sur une ligne avec ses chariots de guerre en avant (16) de la premiere ligne pour répondre aux éléphans (8) du Roi. Sa cavalerie (12) forma ses deux aîles, & son infanterie le centre, les Gaulois sans doute ayant la droite (13) & les pésamment armés en forme de phalange (14) la gauche. Quant à ses troupes légeres (15), il les plaça sans doute aux aîles en dehors de sa cavalerie, pour les opposer aux auxiliaires du Roi.

Il ne paroît point par le recit de Polybe, qu'il eut appuyé ses aîles d'aucun village, ruisseau, bois, ou marais; l'ordre donné par Antiochus aux auxiliaires d'envelopper les aîles des rebelles, semble assûrer le contraire. Nous raisonnerons du moins conséquemment à cette remarque, en exhortant ceux qui écriront à l'avenir à ne pas tomber dans un pareil oubli, attendu que c'est la circonstance la plus intéressante dans la description d'un ordre de bataille que d'expliquer à quoi telle ou telle armée avoit appuyé ses flancs. Le nombre, quoiqu'intéressant ne l'est pas toûjours autant, attendu que la position bien expliquée, eu égard aux flancs, apprenant que telle ou telle armée étoit débordée à l'un ou l'autre de ses flancs, nous apprend quelle étoit par conséquent la plus forte.

§. II.

Réflexions sur les motifs qui font agir les chefs des guerres civiles.

PUisque l'action dont nous parlons s'est passée dans un terrein également avantageux aux deux armées, que tout a été semblable dans leur disposition, leur courage, & leur conduite; il est inutile de s'étendre sur une bataille où nul stratagème ne nous donne lieu à réfléchir: & puisque dans le méchanisme il n'y a rien à profiter, cherchons notre instruction dans la disposition des esprits.

Il y a bien de l'apparence que ce fut la seule cause du succès de cette journée, puisque Molon, par son audace, ses talens & son courage, qu'un intérêt aussi vif devoit rendre très-superieur, nous a paru jusqu'ici très-capable de vaincre; puisque même il vainquit à son aîle, nous pouvons conclurre que sa défaite vint de ses autres chefs, & des troupes qui combattoient loin de lui, qui étoient vendues au Roi avant le combat. Hermias étoit assez habile pour avoir employé, pour les gagner, le seul moyen dans des cas pareils, c'est-à dire, de l'argent. Celui qui a affaire contre des révoltés, peut compter que la plûpart des chefs étant des gens que l'intérêt particulier conduit, l'argent offert ou donné les fera changer de parti. Il faut en répandre dans toutes les révoltes qui deviendroient considérables. Quelquefois il arrivera qu'il y en aura de mal employé: mais il vaut mieux hasarder cette médiocre perte, que de manquer un coup décisif.

Tout ce qui s'appelle soldats vagabons, gens sans honneur & ramassés, qui pour l'ordinaire grossissent les armées rébelles, sont toûjours prêts à changer de parti pour peu d'avantage qu'on leur présente; ils ne sont pas susceptibles du point d'honneur, que se forment de plus honnêtes gens qui, quelque coupables qu'ils soient, & qu'ils se reconnoissent même envers leurs Souverains, ne voudroient pas joindre à leur criminelle conduite la tache de lâcheté qui semble couvrir ceux qui abandonnent leur parti au moment du combat. Ceux-là, il est d'autres momens, d'autres circonstances pour les attirer: mais en tout montrez leur un avantage solide, & sauvez leur honneur en apparence, ils sont à vous. Il est toûjours des voies honnêtes de rentrer dans le devoir: mais celle de se vendre est la plus usitée par-

mi des gens que l'intérêt particulier seul a unis.

Molon avoit dû faire des réflexions : il devoit s'appercevoir, puisque Polybe nous assûre qu'il voyoit du découragement, que la plûpart de ses troupes étoient prêtes à le trahir. Il y a apparence qu'il avoit même pris avec lui ce qu'il avoit de plus sûr pour tâcher par un effort à son aîle de décider la bataille, & retenir par un prompt succès ceux qui étoient ébranlés : mais je crois qu'au lieu de hasarder le combat, il devoit au contraire l'éviter, se retirer dans les montagnes qui ferment l'entrée de la Médie, & traîner la guerre en longueur, pour donner le temps à Ptolomée, qui faisoit de grands préparatifs, de se déclarer contre Antiochus. Il se mit au contraire dans le cas de ces athlétes que Xénophon dit qu'il n'aime pas, lorsqu'après avoir remporté le prix, ils ne cessent de combattre, jusqu'à ce qu'ils soient vaincus & terrassés.

Après la faute capitale de ce combat donné à contre-temps, il en fit une encore plus grande de se décourager au point de se tuer ; quoique dans les révoltes l'abandon général où se trouve un chef après sa défaite, soit un de ces cas qui autorisent le plus le désespoir, il est toûjours d'un grand cœur de ne jamais succomber sous le poids de l'infortune.

Molon restoit le maître de la Médie & de la Perside, deux provinces qui pouvoient lui fournir de grands secours ; il comptoit encore quelques amis, quoiqu'en petit nombre. Dans les montagnes qu'il avoit pour retraites, & dont il pouvoit peut-être disputer l'entrée, il ne faut qu'une poignée d'hommes : mais il n'avoit pas une de ces ames dont la trempe est à l'épreuve, telle que celles des Rohan & des Colygni, & telle que celle de Louis XIV. qui n'a jamais paru si grand qu'au milieu de ses adversités, qu'il n'a surmontées qu'à force de courage. Se donner la mort est une marque de l'impossibilité où l'on est de soûtenir la mauvaise fortune. N'est-il pas plus beau d'y résister que de succomber sous son poids ?

§. III.

De la maniere de bien établir l'état de la guerre. Quelle en est la méthode. Cette partie de la guerre est la plus importante de l'état militaire.

LA chose la plus importante, dont Antiochus nous donne l'exemple dans ce que nous venons de lire, est son attention dans son Conseil pour établir l'état de la guerre. Avant de pousser plus loin nos réflexions à ce sujet, il faut d'abord convenir de ce que l'on doit entendre par ces mots.

Montécuculi parle d'un ouvrage qui a pour titre, *De constituendo statu belli*, qu'il attribue à Frontin, & que j'ai cherché par-tout ; à moins qu'il ne soit manuscrit dans la bibliotheque de l'Empereur, je ne sai où il peut être ; s'il nous l'eût appris, puisqu'il assûre qu'il existe, nous y aurions puisé des principes pour traiter ce point : à son défaut nous nous aiderons du peu qu'en ont écrit les fameux Capitaines, & de nos lumieres. Montécuculi traduit ainsi ces mots latins : *De la maniere de bien établir l'état de la guerre, c'est-à-dire, d'établir, & de concerter la forme de la bien con-*

duire, & de la bien gouverner par rapport à la victoire...... ce qui regarde, dit-il plus haut, *la guerre en gros, & prescrit une régle générale pour la faire & la dresser sur un plan avantageux*; de sorte qu'il n'entend point par là les préparatifs, les approvisionnemens de guerre ou de bouche, ni ce qui regarde les troupes ou les places. Un génie fait pour le grand va plus loin; on sait bien qu'une armée n'opere & n'existe point sans subsistance, sans munitions, ni sans argent : mais ce n'est pas établir l'état de la guerre que de ne mettre ordre qu'à ces choses purement méchaniques, & que l'on peut appeller les moyens. La connoissance de leur qualité & quantité sert à la vérité à établir l'état de la guerre : mais ce n'est pas l'établir que de ne s'occuper que d'eux. Je crois donc qu'établir l'état de la guerre, c'est régler par une connoissance exacte des moyens, du pays, des projets effectifs ou possibles de l'ennemi; si on lui fera une guerre offensive ou défensive ; si on la lui fera pié à pié, marchant à pas lents, mais sûrs; ou si l'on entrera tout d'un coup au milieu de ses Etats, pour l'obliger à subir la loi que l'on veut lui imposer ; si l'on fera la guerre sur telle ou telle frontiere, ou dans tel ou tel endroit désigné de ces frontieres ; si ce sera une guerre de siéges ou une de batailles, ou de courses qui les occasionnent. Voilà, je pense, ce que c'est qu'établir l'état de la guerre.

Par exemple, Gustave-Adolphe & Charles Gustave, Rois de Suede, réglerent l'un & l'autre l'état de la guerre en Pologne. *Le premier ayant une armée composée d'une bonne infanterie, mais de peu de cavalerie, ne la risqua point*, dit Montécuculi, *dans ces vastes plaines de Pologne : mais il s'arrêta dans la Prusse, où ayant pris plusieurs places, & s'étant fortifié, il garda à la paix ce qu'il avoit conquis pendant la guerre. Le second au contraire y ayant rallumé la guerre en 1656, traversa ce royaume d'un bout à l'autre à la faveur des divisions : mais les divisions étant assoupies & son armée affoiblie, il reperdit tout. L'armée pesante des Suédois n'étant pas propre à courir, ni l'armée légere des Polonois à combattre de pié ferme, ces derniers donnerent une bataille auprès de Warsovie, & furent défaits, & les premiers se ruinerent eux-mêmes par leurs courses.* C'est-à-dire, l'un établit bien l'état de la guerre, & l'autre mal; l'un suivit les regles & les principes pour le faire, l'autre s'en écarta. Après avoir expliqué ce que c'est, nous allons détailler quelles sont ces regles pour le faire. La premiere de toutes ces regles pour bien établir l'état de la guerre, est d'avoir une connoissance exacte de la qualité & de la quantité des moyens que l'on a, ainsi que des ressources. Ces moyens sont les troupes, savoir si elles sont de cavalerie ou d'infanterie, & dans quelle proportion ; si ce sont des troupes aguerries & disciplinées, ou des troupes sans expérience, sans discipline, ou tout-à-fait nouvelles. C'est l'argent : il faut savoir si l'on en a actuellement, si l'on en espere, si l'on peut s'en procurer en opérant, ou si au contraire il le faut avancer. Si l'on peut s'en passer, si l'on en aura long-temps, ou si la source en peut tarir. Ce sont les munitions de toute espece de bouche & de guerre.

Quant aux troupes, leur nombre,

leur qualité, & leur proportion entre les différentes armes, servent à régler dans quels pays on portera la guerre. Par exemple, quand on a beaucoup de cavalerie & peu d'infanterie, on cherche les pays de plaine; au contraire, pour porter la guerre en Italie, il faut beaucoup d'infanterie.

Mais après cette premiere connoissance aussi indispensable qu'elle est aisée à acquérir dans son pays, il faut connoître la nature de celui où l'on a dessein d'operer, commençant par la frontiere, qu'il faut connoître d'abord, & que les Généraux que l'on doit employer doivent connoître, sur-tout son front en avant & en arriere, non par des cartes qui ne sont jamais suffisantes pour faire des plans de campagne; mais par des yeux qui soient bons & militaires. Tout ce qui peut se voir au dedans de son pays est aisé à connoître. Quant à ce qui est au dehors, qu'il est encore bien plus important de connoître, ce seroit une grande faute de se contenter de cartes; on ne doit jamais les regarder que comme une table mémoriale, pour se rappeller ce que l'on a vû: mais comme les Ministres & les Généraux qui décident dans les Conseils ne peuvent guere avoir ces connoissances par eux-mêmes, il faut alors qu'ils y suppléent par les yeux d'autrui.

C'est un grand malheur, quand la guerre arrive, que de n'avoir personne que l'on puisse consulter sur le pays où on veut la porter: on risque de prendre bien des mauvais partis, d'envoyer de la cavalerie où il faudroit de l'infanterie, de compter des ressources de subsistance qui se trouvent nulles, ou de faire des frais exorbitans qui se trouvent inutiles, lorsque le pays est plus abondant que l'on ne l'avoit jugé. Les cartes n'instruisent point sur cette partie: c'est pourquoi dans un Etat durant la paix, les chefs doivent s'attacher à découvrir des sujets qui soient en état d'acquérir les lumieres dont on a besoin pour décider de l'état de la guerre: & quand on en a trouvé, il faut les employer, les faire voyager & reconnoître les pays. Il est fort rare de trouver beaucoup de sujets propres à cela; il faut qu'ils soient militaires, qu'ils aient vû des armées & des opérations de guerre, qu'ils ayent un coup d'œil bon, des talens & de la santé. Et quand on est assez heureux pour en trouver de tels, il faut les employer à faire des itineraires militaires, ou mémoires raisonnés sur tous les pays. Quoi qu'il en coûte, cela est de la derniere importance. Ces mémoires doivent comprendre ce que ne sauroient faire les meilleures cartes; les chemins, la situation du pays, son plus ou moins de richesses; la nature de ses récoltes, les plaines, les montagnes, les torrens, les ruisseaux, les rivieres, leurs ponts, leurs gués, leurs rivages, leur largeur, leur profondeur, la nature de leur fond; la grandeur ordinaire de leurs bateaux, leur nombre à peu près, leur commerce, les places du pays, les postes, les villages, les châteaux, les cimetieres, les Eglises, les maisons de la campagne qui sont susceptibles de défense, le plus ou moins de pente des montagnes, ou hauteurs, leurs défilés, les ravins ou chemin creux, les fossés, les haies, les bois, les marais, les camps que l'on peut prendre, leur force, leur foiblesse, les chemins qui peuvent servir pour

les marches, les ouvertures à faire, si elles sont possibles, ou nécessaires, les communications d'un camp à un autre; leur nombre, leur distance, les fourrages que l'on peut faire; en un mot, comme ces mémoires doivent mettre au fait ceux qui n'ayant jamais été dans le pays, sont obligés de régler sur eux la nature de la guerre, il faut pour les faire, des Officiers excellens qui ayent beaucoup acquis d'expériences, outre un talent pour cette partie, sans lequel tout ce que l'on fait n'est jamais au point de perfection qui est à désirer, pour décider les Conseils & les Généraux. (a)

C'est durant la paix que les Ministres doivent rassembler de pareils matériaux. Quand la guerre arrive, s'ils n'y ont pas pourvû, il faut alors qu'ils y envoyent des gens déguisés: peu de militaires veulent s'exposer à être traités d'espions, & tous ceux qui se proposent n'y sont pas propres. Alors on est réduit à examiner de quelles mains ils viennent, quand ils ne sont pas proposés par d'habiles gens. Il y a à craindre, & l'on doit du moins annoncer à ceux qui les produisent, que s'ils ne sont pas bons, on s'en prendra à leur protecteur. Pour lors ce n'est point assez d'en envoyer un, il en faut plusieurs qui ne se connoissent pas, & dont on confronte les rapports au retour, pour constater la vérité. L'on peut encore tacher d'attirer des gens du pays qui ne soient pas des sots; on tire toûjours d'eux beaucoup de connoissances qui ont échappé aux gens les plus habiles qui n'ont fait qu'y voyager. C'est par ces moyens généraux que l'on peut acquérir assez de connoissance des pays, pour dans un conseil établir l'état d'une guerre, qui sans elle devient un pur hasard, & tourne pour l'ordinaire à la ruine de celui qui s'y est embarqué en aveugle, comme il arriva aux Romains à la Trebie, où ils s'engagerent en plaine avec une cavalerie inferieure à celle d'Annibal.

Après la connoissance des moyens & du pays, il faut avoir celle des obstacles surnaturels; car les naturels s'apprennent par les mémoires des émissaires dont nous venons de parler. Les surnaturels sont les places ennemies dont il faut connoître la force, les approvisionnemens, les munitions, & les garnisons existantes ou possibles; les troupes ennemies, dont il faut connoître le nombre, la qualité & la disposition; les ressources, comme celles des magasins faits, de l'argent pour en faire; les dépots, les communications des canaux ou rivieres; les alliances connues ou cachées, les escarpemens, les forts, redoutes, lignes, inondations, & généralement tout ce qui s'appelle défense momentanée, existante ou possible; les lignes de communication de l'ennemi, pour connoître lorsqu'on lui en ôtera une, celles qu'il pourra remplacer; le génie des nations à qui l'on a affaire, ainsi que celui de celle pour qui l'on travaille, car l'état de la guerre ne peut bien s'établir que par la connoissance réfléchie de ces deux points. Par exemple, la nation Françoise n'est pas propre à la

(a) M. Folard cite pour modéle de pareils mémoires, ceux qu'il dit avoir d'une partie des Pyrenées; celui qu'il donna à la Cour en 1719, sur les environs de S. Omer, à deux lieues à la ronde, & un dont il fait grand cas, qui est la carte & les mémoires des Places frontieres depuis Dunkerque & Calais jusqu'à la Meuse.

défensive, ce n'a jamais été son génie. Cette connoissance doit influer beaucoup, & l'on doit savoir qu'elle n'a jamais pris ce parti par foiblesse de nombre, ou par foiblesse de courage dans ses troupes, mais par foiblesse des conseils des Généraux.

Voilà en gros les connoissances sur lesquelles le Conseil peut établir l'état de la guerre : mais pour l'établir bien, il faut y admettre les Généraux ; car tel est d'un génie, tel est d'un autre, & tout ordre qui contraint le génie du Général à qui l'on doit avoir confiance (ou ne pas l'employer) le rend foible par cela seul qu'il le met hors de son assiete. Tel Général est audacieux, entreprenant, & heureux, avec peu de monde ; si vous le contraignez à une défensive à laquelle il n'est pas propre, vous ouvrez dès-lors votre pays, & vous entretenez des troupes en vain.

C'est au Général, dès qu'on lui a exposé les moyens, les ressources & les obstacles, à décider du plan de campagne, ou de l'état de la guerre dont on le charge. Comme je suppose qu'il connoît mieux le pays que tous ceux qui opinent, puisqu'il doit y avoir été, ou connoître plus particulierement ceux qui en font le rapport ; c'est à lui à décider ce qu'il peut faire, vû ses moyens, ses ennemis, & ses ressources personnelles. Hermias avoit des talens, des connoissances : mais il n'étoit pas Général. Antiochus consulta, & se rendit à l'avis de Xeuxis qui l'étoit, & s'il eût fait autrement, il s'exposoit à une défaite presque certaine. Ce discernement est un des beaux traits de la vie d'Antiochus.

M. de Louvois dont l'Univers a reconnu l'habileté & la prudence, n'imaginoit pas possible que M. de Turenne avec vingt-cinq mille hommes pût soûtenir la guerre de campagne contre les ennemis de la France qui étoient sur le Rhin avec soixante mille ; il ouvrit l'avis de raser celles des places que l'on ne pouvoit défendre avec si peu de monde, & de jetter les troupes dans les autres, & dans les passages pour arrêter d'autant cette formidable armée, & du moins sauver la Lorraine en abandonnant l'Alsace, dont l'on dit même qu'il conseilla de ne faire qu'un bûcher. M. de Turenne qui connoissoit admirablement bien tout ce qui peut servir à bien établir l'état de la guerre, qui connoissoit par-dessus cela les ressources de son génie, fut d'un avis contraire ; il préféra à une défensive timide & peu faite pour la nation, une guerre comme entre puissances égales; il savoit, ce grand homme, que ce n'est pas le nombre qui doit décider, mais la science du Général & la qualité des troupes. Son avis l'emporta, quoique M. de Louvois raisonnât en Ministre éclairé. Louis XIV. Prince rempli des qualités qui font un grand Roi, jugea que celui qui doit operer doit être cru quand il se charge de la besogne, & qu'il a autant de droit sur la confiance qu'en avoit M. de Turenne ; & celui-ci fit cette belle & mémorable campagne sur le Rhin, dont la fin fut de faire repasser ce fleuve honteusement à cette armée formidable qui sembloit devoir tout envahir.

Si le Roi n'eût point admis de Général dans son Conseil, sans doute celle de 1701 n'eut pas eu un si brillant succès : mais ce Prince étoit trop éclairé pour négliger

gliger de prendre les avis des Condés & des Turennes, qui établirent sur les vrais principes l'état de cette guerre. Ils connoissoient le pays, M. de Turenne y ayant servi autrefois; les moyens, les obstacles, & tout ce que nous venons de détailler. Si la suite n'en fut pas aussi heureuse que le commencement, c'est que l'on cessa de les consulter; & après avoir établi le commencement, on cessa de prévoir l'issue que ces victoires pourroient avoir: car ce n'est pas tout que ce que nous venons de dire, il faut encore pourvoir à la bonne comme à la mauvaise fortune; il faut supposer l'une & puis l'autre, & constater par des plans fixes les partis qui sont ou seront à prendre. Le principe général pour cela, est de se mettre à la place de l'ennemi, de lui supposer toute l'habileté, la conduite, la valeur possible, non pas pour se décourager, mais au contraire pour se préparer à surmonter tous les obstacles qui ne sont pas impossibles: & si dans les suites les connoissances particulieres des Généraux qu'on a en tête engagent à s'écarter quelquefois de cette supposition, ce n'est plus l'affaire du Conseil du Prince; c'est, pour ainsi dire, une aubaine pour le Général qui opére, & dont il doit profiter, mais sur laquelle l'on auroit fait une faute de compter pour établir l'état de la guerre.

Comme l'habileté réelle ou supposée dans l'ennemi, tout comme sa mal-adresse ou son ignorance, peuvent apporter des obstacles insurmontables aux meilleurs projets, que d'ailleurs il ne faut le plus souvent que la plus légere indiscrétion, ou la plus petite circonstance que le hasard aura produite, pour faire avorter les plus grands desseins, & les mieux concertés; il faut encore, pour établir l'état de la guerre, que les plans de campagne ayent deux ou plusieurs branches. Si l'une manque, l'on suit l'autre; & plus l'on en peut avoir, plus l'on est assûré d'agir avec succès, tout comme il faut se ménager plusieurs ressources pour l'adversité.

Deux exemples suffiront pour sentir combien il est dangereux de ne pas bien établir l'état de la guerre, soit par défaut de connoissance du pays, soit par négligence d'un des principes que nous venons d'exposer.

Les Romains se voyant prêts à soûtenir la guerre contre Annibal, établirent mal l'état de la guerre, en ne se portant pas à l'entrée des Alpes pour en disputer le passage à Annibal, ou du moins à la sortie, pour ne pas lui donner le temps de se remettre, ni le terrein pour déployer sa cavalerie: & ce fut une suite de leur ignorance dans l'art dont nous parlons, que d'avoir toûjours fait la guerre dans des plaines contre un ennemi plus fort en cavalerie, & toûjours cherché à combattre dans le temps qu'ils devoient l'éviter. Ils en subirent toute la peine, jusqu'à ce que Fabius changea l'état de la guerre. Il fit une guerre de montagnes au lieu d'une guerre de plaine, & la tourna en défensive, au lieu d'une guerre entre puissances égales qu'elle étoit ci-devant.

Charles V. établit sur de mauvais principes l'état de la guerre qu'il vouloit faire à la France, en se déterminant à pénétrer par la Provence: le succès y répondit.

Au contraire, Denys établit sa guerre défensive sur des principes

éclairés, *lorsque voyant que les Carthaginois*, dit Polyen, *venoient fondre dans son pays avec une armée de deux cents mille hommes, il fit élever de tous côtés des forts, & y mit garnison, avec ordre de traiter avec les Carthaginois, & de recevoir garnison. Les Carthaginois furent fort aises de prendre possession du pays sans coup-ferir, & partagerent en différentes garnisons la plûpart de leurs troupes. Quand Denys vit leurs plus grandes forces dissipées par tous ces détachemens, il attaqua ce qui restoit ensemble, & remporta la victoire.*

Je finirai cet article par l'exposition de deux principes généraux, qui doivent entrer dans l'établissement de l'état de la guerre. L'un que dans toute guerre offensive, il faut chercher de bonne heure à combattre son ennemi, pour lui couper sa ligne de communication, l'obliger à la retraite, & à céder la campagne : pour cela il faut connoître ses points importans, ses besoins, ses marches, & tacher, en y mettant obstacle, de l'obliger à combattre ; pour lors on fait les siéges à son aise, & avec pleine assûrance ; au contraire si l'on commence par un siége, on s'expose à des revers dont les exemples sont sans nombre.

Le second des principes que j'avance, c'est que c'est mal établir l'état de la guerre que de la faire défensive hors de son pays : & même en général la conduite de la guerre défensive, est si fort au-dessus des connoissances & des Généraux ordinaires, que l'on ne doit jamais ou presque jamais s'y déterminer. J'en ai exposé les raisons en en traitant, je ne m'y étendrai pas davantage ici : cependant quand on prend ce parti, voici, à ce que je pense, ce que l'on doit y observer.

§. III.

De la maniere de bien établir & de bien régler l'état de la guerre dans la défensive.

Après tout ce que j'ai dit dans cet Ouvrage de la grande habileté qui est nécessaire à tout Général qui fait une guerre défensive, après avoir mis cette science au-dessus de toutes les autres, & après avoir avancé que nul n'y excelle sans un don du Ciel, qui est aussi rare qu'il est désirable, n'y auroit-il pas de la témérité à prétendre donner des regles d'une science si profonde, comme si je possédois moi seul cette science ? Oui sans doute : mais en exposant ici ce que je crois nécessaire pour pouvoir bien établir l'état de cette nature de guerre, je préviens que quoique j'aie été plus loin qu'aucun de ceux qui en ont traité, je n'ai pas la présomption de prétendre avoir tout dit.

Je renvoie le Lecteur à ce que j'ai déja dit touchant la guerre défensive, pour se rappeller l'importance des raisons qui doivent en dissuader. J'y ajoûterai simplement ici que les plus habiles Généraux ne s'en sont jamais chargés qu'en tremblant, & que si les plus malhabiles la choisissent presque toûjours, c'est une preuve des plus convaincantes de leur peu de talent & de pénétration. J'ajoûterai encore que si dans le Conseil qui regle l'état de la guerre, on a en vûe de ménager les fonds, l'on choisit par la défensive un parti qui est fort opposé à l'œconomie, pour deux raisons : l'une que vous êtes obligé de manger votre propre

pays, d'y faire des marches, des campemens, des dégats même quelquefois qui le ruinent plus que les irruptions qu'on laisseroit faire à un ennemi, que l'on empêcheroit d'y pénétrer fort avant, en l'attaquant chez lui.

Et l'autre raison toute aussi concluante en faveur de l'excès de dépense, & la quantité d'approvisionnemens de magasins de toute espéce & de munitions de guerre qu'il faut répandre sur tout le front de la ligne de défense, & dans toutes les places de premiere ligne d'une frontiere, sur laquelle on laisse la liberté à l'ennemi de choisir son point d'attaque.

C'est cette dépense énorme à laquelle on n'a peut-être pas toûjours réfléchi, qui fait le premier point nécessaire pour bien établir l'état d'une guerre défensive : avant tout l'on doit savoir si ces places sont ou peuvent être mises en état, par les fortifications, les munitions, l'artillerie, & les vivres, de soûtenir de longs siéges.

Après cette premiere précaution indispensable, vient celle de la connoissance du pays : mais il la faut d'une exactitude bien plus grande que celle que nous avons dit être nécessaire pour l'offensive. Pour celle-ci, il faut que le Général lui-même l'ait parcourue, reconnue, & bien méditée, tant pour opérer durant la campagne, que pour décider de la possibilité de la défense, en constater les points, les premiere, seconde & troisieme lignes, la communication des unes aux autres, & celle qu'il faut établir le long de chacune ; l'importance des postes qu'il faut garder plus ou moins long-temps, des places que l'on peut livrer à elles-mêmes, ou de celles qu'il faut couvrir ; les moyens en cas de siége, de les secourir, de les ravitailler, d'en avoir des nouvelles, & d'en faire lever le siége s'il arrive qu'on le puisse.

Quand on connoît bien toutes ces choses dans le Conseil, l'on dresse les mémoires & plans de campagne, ensuite desquels il faut que le Général, ou du moins les Officiers Généraux en qui on doit avoir plus de confiance, s'y transportent pour constater sur les lieux la possibilité des projets que l'on a adoptés. C'est pour toutes ces choses que les itinéraires militaires & les mémoires, dont j'ai parlé pour l'offensive, sont indispensables à avoir. Je le répete, c'est durant la paix qu'il faut employer des Officiers excellens à les faire, sans quoi, la guerre venant, l'on n'y est plus à temps.

Après ces préalables généraux, l'on doit encore déterminer la conservation, ou l'occupation de certains postes qui sont moins considérables quelquefois par eux-mêmes, qu'ils ne le sont relativement aux suites d'une campagne, qu'ils peuvent changer de défensive en offensive, par les moyens qu'ils procurent relativement aux différentes marches ou attaques que l'ennemi pourra tenter.

Voilà, quant aux troupes, à la nature des frontieres, & à l'arrangement méchanique quelles sont les précautions à prendre.

Quant au choix des opérations, & à ce qui s'appelle le plan de campagne raisonné, lequel est indépendant des lieux; on peut le regler, généralement parlant, dans tous les pays, proportionnément au plus ou moins de moyens, & à leur dis-

férents rapports. Je crois que la premiere regle de la défensive, est de rejetter absolument celle qui ne seroit que passive, & de disposer toutes choses de façon que l'on puisse à la premiere occasion favorable devenir d'attaqué attaquant.

Pour remplir cet objet, il faut que le plan général soit, non pas de ne point combattre du tout, mais de ne le faire que dans des lieux favorables, lesquels peuvent suppléer à l'infériorité du nombre qui a décidé en faveur de la défensive. Quand une fois l'on s'est déterminé à ce parti indispensable, il faut que toutes les manœuvres tendent à engager l'ennemi dans ces lieux favorables, comme sont les défilés, les pays coupés & étroits, où le plus foible devient égal aux plus forts dès qu'il ne peut avoir affaire qu'à un front égal. Alors on doit se ressouvenir de ce que j'ai dit dans mon Traité de la colonne, Chapitre II. où je donne les moyens de ne pas craindre, & de vaincre même un plus grand nombre de lignes, lorsque le front est égal.

Mais en adoptant un plan de cette espece, il faut se résoudre à donner la carte blanche au Général; alors c'est à lui à éviter les lieux désavantageux, & tout combat dont le succès paroîtra probablement douteux, pour saisir avec vivacité les occasions de casser le col à son ennemi, & de tourner la guerre en offensive; sans cette liberté si nécessaire pour opérer sûrement, il faut s'attendre à voir la timidité qui paroît dans la conduite du Général se répandre bien vîte dans l'esprit de l'Officier & du soldat, lesquels une fois découragés, ne seront plus capables d'aucun effort.

Il faut donc qu'une défensive pour être bien établie soit active, & toûjours prête à devenir offensive, si le cas se présente de combattre dans un lieu ou dans des circonstances avantageuses, comme le passage d'un défilé, ou d'une riviere, une retraite, un siége que l'ennemi aura formé, & qu'il voudra poursuivre, en un mot par-tout où il y aura beaucoup à espérer du succès, & peu à craindre de la non-réussite.

Mais la premiere de toutes les conditions nécessaires, & sans laquelle il ne faut jamais songer à la défensive, c'est le choix d'un bon Général; le meilleur n'est pas trop bon pour une espece de guerre aussi savante. Si l'on n'en a pas de bon à y employer, il faut prendre d'autres moyens; car il n'est point de plus grand mal à craindre que celui de voir les places & les magasins que l'on a faits, non-seulement devenir inutiles, lorsqu'un Général médiocre n'a pû les conserver, mais encore désavantageux, & contre nous-mêmes lorsque l'ennemi s'en empare. C'est ce qui arriva en 1672. aux Hollandois dans leur défensive contre Louis XIV. Ce Prince avoit pris de si bonnes mesures, & avoit de si bons Généraux que ceux de la République ne pouvant se mesurer avec eux, la quantité de places qu'elle avoit, les lignes de défense, les obstacles naturels du pays qui sont formidables, n'étant soûtenus par aucun Général capable; tout tomba au pouvoir du vainqueur, & les propres magasins de la République aiderent à sa défaite.

Au contraire les Romains ayant un Fabius à leur tête, leur défensive fût toûjours bonne, tant que ce grand homme fût le Général & le

maître absolu. Il ne commandoit pas à de meilleures troupes que ses précédentes, il lui restoit même moins de moyens & moins de courage dans ses soldats : mais il étoit le maître, & il étoit habile non-seulement par lui-même, mais par comparaison avec Annibal son adversaire. Que l'on y fasse attention, cette habileté que j'exige doit être relative à celle de l'adversaire ; un habile est battu par un plus habile : ainsi dans le bon établissement de l'état de la guerre défensive, il faut que les Généraux soient supérieurs en talens à ceux de l'ennemi.

La belle défensive de M. de Turenne sur le Rhin en 1674. dont j'ai parlé à l'article précédent, fut dûe totalement à la carte blanche qu'avoit ce grand homme, & au choix qu'il fit de préférence d'une défensive active à celle que le Conseil lui proposoit, qui n'étant que passive & morte, si l'on me permet ce terme, n'eût jamais pû devenir offensive, comme elle le devint si glorieusement. L'on avoit dans celle-là, suivi la maxime de charger de la besogne un Général plus habile que ceux de l'ennemi. Comme il est peu de Turennes, il faut rarement entreprendre des guerres défensives, & du moins suivre l'exemple de Louis XIV, qui ayant confié son armée à ce Général, ne craignit point de lui confier aussi le soin d'en diriger les opérations.

La défensive de Vercingentorix contre César, me paroît avoir été établie sur les bonnes maximes ; du moins ce fameux chef des Gaulois pour avoir résisté à César, doit passer dans notre esprit pour un des plus habiles hommes que les Gaules ayent produits. Ce qu'en dit lui-même cet illustre Romain va trop bien à notre sujet pour le passer sous silence.

Vercingentorix confus de tant de pertes, dit-il, *assembla le Conseil, où il représenta qu'il falloit faire la guerre tout autrement qu'on avoit fait par le passé, & sans en venir à un combat général, se contenter de retrancher les vivres & les fourrages à l'ennemi; que cela ne leur seroit pas difficile, étant les plus forts en cavalerie, vû l'incommodité de la saison, où le fourrage n'étoit pas assez grand pour être coupé, les Romains seroient contraints de se répandre partout pour en trouver; qu'il ne falloit pas craindre de racheter sa vie par la perte de son bien, & qu'on devoit brûler tous les villages aux environs, & les villes que l'on ne pouvoit pas garder pour ôter une retraite aux lâches & aux timides, & des vivres à César; que l'armée Gauloise n'en manqueroit pas ayant pour soi tout le pays, & qu'ainsi ils affameroient les Romains; & que s'ils s'écartoient pour en chercher, ils leur enleveroient leurs bagages, qui étoit autant que de les défaire, parce que sans cela une armée ne pouvoit subsister; que si cela leur sembloit rude, il l'étoit encore plus de se voir massacrer, & leurs femmes & leurs enfans emmenés en captivité pour servir de joüet à l'insolence du vainqueur.*

Ce plan fut suivi, mais avec cette réserve que Bourges fut conservée contre l'avis du chef, & que cette grande ville, comme il l'avoit prédit, servit de place d'armes aux Romains, après qu'ils s'en furent emparés. Malgré cela Vercingentorix suppléant par son habileté & son exactitude à ne pas s'écarter du plan qu'il avoit fait en établis-

sant l'état de la guerre, obligea César sans jamais donner de bataille à se retirer, & l'eût tout à fait chassé des Gaules, s'il ne se fût laissé entraîner à la fausse gloire de terminer cette guerre par une victoire éclatante. Il entendoit assez bien la défensive pour embarrasser César : mais il ne savoit pas donner des batailles comme lui.

Belle leçon : contre un Général de cette trempe, il ne faut pas combattre. On ne sauroit le vaincre en campagne : il faut le harceler, le ruiner en détail, ne lui point donner de repos, pas même l'hyver, car cette saison est ruineuse à celui qui se trouve hors de son pays, y fut-il même victorieux ; si on l'oblige à des camps, des marches & des fourrages, l'on est assuré qu'il ne sauroit durer long-temps.

Voilà en gros quels m'ont paru les principes sur lesquels l'on doit établir l'état de la guerre défensive. J'ajoûterai simplement que c'est encore une attention indispensable à avoir, que les forces maritimes : souvent elles mettent en état d'entreprendre sur l'ennemi, quoique par terre on ait adopté une défensive qui paroît morte ; alors la connoissance de ce que l'on peut par mer, eu égard à l'habileté des marins, à leur nombre, & à leur position, décide & doit décider des opérations de terre ; & quand l'ennemi est harcelé chez lui par des descentes, & des flottes qui l'obligent à partager ses forces & son attention, l'on risque moins à se contenter d'une défensive sur terre.

En général bien ou mal établir l'état de la guerre décide du succès dans quelque nature de guerre que ce soit. Charles XII, avec qui j'ai eu l'honneur d'en converser, étoit pleinement convaincu de l'importance de cette verité, ainsi que de la difficulté de le bien faire ; il avoüoit que cette matiere étoit grande, & qu'elle devoit être possédée nécessairement par les Princes, les Ministres, & les Généraux d'armée. Cependant il fournit lui-même un exemple frappant du danger qu'il y a à le mal établir, lorsqu'en 1706 il séjourna si long-temps en Saxe, tandis qu'il donnoit le temps au Czar de se fortifier dans la Livonie.

Ce Prince ayant formé le dessein d'aller à Moscou, pour bien établir l'état de cette guerre, devoit s'emparer de la Livonie, & préalablement à tout, s'assûrer de ses convois & de ses subsistances, ne pas compter sur les Polonois qui ne le seconderoient que malgré eux, & jamais efficacement pour déthroner le Czar, comme c'étoit son projet. Il pécha contre la regle de la connoissance du pays, en s'engageant sans ressources au travers d'un vaste pays désert, pour courir après un ennemi rusé & actif quoique sur la défensive, lequel ne cherchoit qu'à attirer de plus en plus ce jeune conquérant pour le défaire avec plus d'avantage. Le Czar évita le combat, il se contenta d'intercepter les convois dont presqu'aucun ne put arriver aux Suédois, tandis que les Moscovites au centre de leur pays, entourés de leurs places ne manquoient de rien. Enfin la catastrophe de Pultova tourna tout d'un coup la défensive du Czar en une offensive, qui dans un seul jour terrassa le Roi de Suede, son armée & son parti ; preuve évidente que tout dépend de bien établir l'état de l'offensive, comme de la défensive.

Qui voudra connoître combien les Anciens s'attachoient à cette partie si indispensable, n'aura qu'à lire la harangue de Periclès aux Athéniens, dans laquelle il leur donne des maximes, non pour établir le succès d'une seule campagne, mais pour toute la suite d'une guerre, dont il prédit les évenemens plus ou moins heureux selon qu'ils s'écarteront moins des principes qu'il leur donne. Thucydide est rempli de traits pareils qui sont admirables pour former les esprits : aussi l'Empereur Charles V. en faisoit sa lecture assidue & délicieuse ; il étudioit dans les harangues des fameux Généraux Grecs cette partie des armes, qui aujourd'hui est aisée à étudier, si l'on veut rassembler sous ses yeux tout ce qu'ont produit les veilles & les recherches des différens Auteurs dogmatiques. Les principes que j'ai donnés pour acquérir ce coup d'œil militaire, peuvent être fort utiles à cette partie ; & je pense qu'ils mettent bien des gens à portée de travailler avec succès à la connoissance des frontieres respectives, laquelle devroit être l'objet de tous les Officiers qui ont du zele & de l'ambition.

§. V.

Des ponts & des bateaux des Anciens pour le passage des grandes rivieres. L'origine nous en est inconnue. Leur méthode étoit la même que celle que nous suivons aujourd'hui. Ponts de Darius & de Xerxès sur le Bosphore de Thrace.

C'Est une des parties les plus intéressantes du passage des rivieres que la nature & la construction des ponts de bateaux. Nous saisirons l'occasion d'en parler à la suite des réflexions que la guerre d'Antiochus contre Molon nous a occasionnées, c'est le seul endroit où Polybe nous parle des ponts : & puisque l'armée passa sur trois ponts, il est à croire que sur un fleuve comme le Tygre, ce ne pût être que sur des ponts de bateaux.

Quelque mal intentionné que fut Hermias, nous devons des éloges à sa prévoyance, qui fit trouver promptement où il le falloit les trois ponts sur lesquels cette armée passa. Il seroit à souhaiter que Polybe eût saisi cette occasion comme nous, pour nous instruire de la maniere dont les Anciens construisoient leurs ponts de bateaux : des regrets stériles sur son silence ne satisferoient pas beaucoup le Lecteur ; à leur place je vais exposer ce que mes recherches m'ont appris de cette partie de la méchanique militaire.

L'origine des ponts de bateaux n'est pas connue, non plus que l'époque de leur premiere construction. S'il en faut croire Herodote, Crœsus Roi de Lydie, ayant à traverser l'Halys, fleuve profond & rapide, ne trouva rien de mieux que de creuser un second lit à ce fleuve pour le rendre guéable, ce qui fut exécuté ; ce qui nous apprend, ou que les ponts de bateaux n'étoient pas connus alors, ou que ce Roi n'avoit pas la quantité de bateaux suffisante pour un pont. Je pencherois plutôt pour cette seconde opinion, attendu que Semiramis, cette fameuse Reine conquérante, qui vivoit long temps avant Crœsus, avoit fait construire, au rapport de Diodore de Sicile, une grande quantité de bateaux d'une invention particuliere, qui se partageoient en deux, & qui s'emboîtoient facile-

ment pour les transporter plus commodément. Elle les destinoit pour le passage de l'Indus, & s'en servit avec succès, non-seulement pour faire passer son armée, mais encore pour sa retraite, les ayant couverts des deux côtés pour s'assurer du retour, laquelle précaution ne fut pas vaine, puisqu'elle fut mise en déroute au delà, & obligée à traverser une seconde fois ce fleuve large & rapide. Voilà un pont de bateaux bien ancien: mais je crois leur origine encore plus reculée, par ce que dit Herodote des ponts, que Xerxès, dans la guerre qu'il alloit faire aux Grecs, fit dresser sur le fleuve Stryman, & sur toutes les rivieres qui se trouvoient sur la route de l'Hellespont, pour la commodité, non-seulement de son passage, mais aussi pour celui de ses convois. Quoiqu'il ne dise pas formellement que c'étoit des ponts de bateaux, il dit, *qu'il fit tenir des cordages prêts pour l'entretien de ces ponts.* Or dans ce temps les ponts de cordes n'étoient pas connus, & les cordages ne sont utiles que pour les ponts de bateaux. D'ailleurs le même Herodote parle dans un autre endroit, sans les citer, pour chose nouvelle, des ponts de bateaux, ou vaisseaux que Darius fit construire, l'un sur le Bosphore de Thrace, près de Calcédoine, qui est aujourd'hui le détroit de Constantinople, ou canal de la mer Noire, dans lequel il y a un courant; & l'autre sur le Danube, que Darius traversa pour entrer dans la Scythie, dans un lieu où ce fleuve a plus de quatre stades de largeur. Cet Historien nomme le constructeur du pont sur le Bosphore Mandrocles, sans nous parler de la maniere dont il s'y prit: mais quand il traite de la guerre de Xerxès contre les Grecs, il décrit ainsi la construction du pont que ce Prince fit faire à l'imitation de Darius sur le Bosphore de Thrace, sans doute dans le même lieu que lui. *Ils mirent en travers*, dit cet Historien, *trois cents soixante vaisseaux dont les flancs regardoient le pont Euxin, & du côté qui regarde l'Hellespont, ils en mirent trois cents disposés en pyramide, afin de rompre le courant de l'eau, & que les cordages eussent plus de force pour résister. Lorsqu'ils eurent disposé toutes ces choses, comme nous venons de le dire, ils jetterent dans l'eau de grosses anchres de part & d'autre, pour affermir tous les vaisseaux contre la violence des vents : mais du côté de l'Orient, ils laisserent trois passages entre les vaisseaux, par où de petites barques pussent aller au pont Euxin, & revenir facilement. Après cela ils planterent des pieux en terre ferme, & y attacherent de gros anneaux, & avec des machines faites exprès, ils tordirent & banderent des cordages de filasse qui étoient faits à deux cordons, & ceux de roseaux qui étoient faits à quatre: mais comme ceux de filasse étoient beaucoup plus forts, ils étoient aussi plus pesants, de sorte que chaque coudée avoit un talent de pesanteur. Enfin cet ouvrage étant achevé, ils mirent en travers des pieces de bois, les attacherent promptement sur ces cordages bien tendus, mirent sur ces piéces de bois des planches bien jointes, qu'ils couvrirent de terre, & firent des barrieres de part & d'autre, afin que les bêtes & les chevaux qui devoient passer par-dessus, ne s'épouvantassent point en voyant la mer.*

Je crois que l'on peut expliquer le

le terme de pyramide dont se sert l'Historien, par celui d'angle saillant contre le courant de l'eau, ce qui fut disposé ainsi pour en diminuer & soûtenir l'effort. Le pont de bateaux que l'on construisit sur le Pô à Crémone en 1702, étoit ainsi triangulaire. Ce fut un Cremonois qui en donna l'idée, fondé sur ce que les bateaux étant joints les uns aux autres par des poutrelles, cette forme étoit plus capable de résister au courant, & plus le poids de l'eau presse celui qui est en avant, plus il l'affermit contre ceux qui suivent. Tous les ponts de bateaux devroient être construits de même pour être d'autant plus solides.

A l'égard de ce qu'il dit qu'ils tordirent & banderent les cordages, je crois que l'on doit entendre ici par tordre, l'action du Cabestan. Les cordons des cordages sont autant de cables, ou en termes de l'art les deux cordons de filasse étoient deux hansieres tortillées ensemble, & il y en avoit quatre à ceux de roseau.

Sans doute que la construction de ce pont servit depuis de modele à tous ceux dont les Historiens font mention, tel que celui dont parle Xenophon, que les Perses construisirent sur le Tygre avec trente sept bateaux,& dont les dix mille se servirent pour leur retraite; tel que celui de Corbulon sur l'Euphrate, & celui dont parle Tacite, & dont il donne la description en ces termes, parlant de la guerre d'Othon contre Vitellius. *Cecinna & Valens*, dit-il, *pour bannir l'oisiveté du camp, occuperent leurs soldats à dresser un pont sur le Pô, feignant de le vouloir passer pour s'opposer aux Gladiateurs. Ils rangerent donc des bateaux en égale distance, joints ensemble par de grosses poutres, & arrêtés avec des ancres dont les cordages n'étoient pas trop tendus, pour n'être point rompus par l'effort de l'eau, si elle venoit à grossir. Sur le dernier vaisseau, il y avoit une tour pour repousser, à coups de traits & de machines, l'ennemi qui en avoit une vis-à-vis pour les incommoder.*

Arrien est encore plus détaillé, dans la maniere dont il dit que les Anciens construisoient leurs ponts de bateaux. Il semble croire qu'*Alexandre passa l'Indus de cette façon : car*, dit-il, *le fleuve est trop grand & trop profond pour le passer autrement, outre qu'on n'en eut pas le loisir* .... Et un peu plus loin parlant de la construction : *On laisse aller un bateau dans le courant, non pas de droit fil, mais de travers, comme s'il étoit arrêté par la poupe; & de peur que l'eau ne l'emporte, on le fait soûtenir par une nacelle à force de rames, jusqu'à ce qu'il soit au lieu où l'on veut faire le pont; alors on jette en bas de la prouë de grandes cages d'osier en forme de pyramides, pleines de grosses pierres qui l'arrêtent par leur pesanteur, on tourne vis-à-vis de la prouë d'un autre vaisseau qu'on arrête de la même sorte, puis on jette d'une prouë à l'autre deux pieces de bois qui s'attachent ensemble avec des ais au travers, sans laisser entre les deux vaisseaux qu'autant de distance qu'il en faut pour faire que les pieces de bois n'ayent pas trop de portée, afin que ce qui passera dessus ne les rompe point. On observe la même chose dans tous les vaisseaux que l'on joint à ceux-là pour achever l'ouvrage, à la tête duquel on attache de part & d'autre des degrés de bois,*

afin que les chariots & les chevaux descendent plus commodément, & cela sert aussi à tenir plus ferme toute la structure du pont. Or comme on fait descendre tous les vaisseaux en même temps à l'endroit où l'on veut faire l'ouvrage, il est achevé en peu d'heures, sans que le bruit & les cris des matelots empêchent qu'on ne reçoive, & qu'on n'exécute les ordres très-promptement.

Les cages d'osier dont parle Attien sont comme aujourd'hui ; il les faut d'une forme ovale & qui puissent contenir six à sept quintaux de pierres ; elles sont plus fermes que les ancres. Un constructeur à qui je voulus les proposer dans la guerre de 1701. en Italie, me dit alors que c'étoit une chose commune.

Il paroît par divers traits d'histoire trop longs à rapporter, que les Grecs & les Romains qui tenoient des Perses, comme nous venons de le dire, l'usage des ponts de bateaux, avoient, ainsi que nous, des équipages de bateaux sur des haquets à la suite de leurs armées, pour construire de pareils ponts par-tout où il en étoit besoin : mais nous ne lisons nulle part qu'aucun de ces peuples ayent connu les pontons ou bateaux de cuivre. C'est en France qu'on en a fait le premier usage, & j'en ignore l'inventeur. J'en ai vû de fer blanc que nous prîmes aux Hollandois à la bataille de Fleurus ; ils étoient fort bien faits, & plus légers que ceux de cuivre. Je ne sai pourquoi l'usage s'en est perdu. Il en est aussi de cuir que l'on applique sur des chassis de bois de sapin ; ceux-là sont très-légers, on s'en sert en Allemagne : mais l'invention n'en est pas moderne, puisqu'il en est parlé par Ammien-Marcellin, dans la guerre de l'Empereur Justinien contre les Perses.

Je pencherois beaucoup, en faveur de leur grande légereté, pour ces derniers. On les fait de cuir bouilli, & on les soûtient par des chassis de bois léger comme du sapin. Ils sont par leur peu de poids & de dépense, très commodes pour les expéditions subites, & les longues courses. On prétend que les vers s'y mettent, & que les souris les rongent, outre cela, que l'ardeur du soleil les desseche & les casse : mais il est aisé de remédier à cela par le moyen d'une graisse dont j'ai eu le secret d'un des plus savans Officiers Généraux de l'Europe, & dont j'ai fait l'épreuve avec succès.

Ceux qui voudront des détails plus exacts & plus instructifs de la construction des ponts de bateaux sur les grands fleuves, tel que le Rhin, le Danube, le Rhône, n'ont qu'à lire les mémoires d'artillerie de M. de S. Remy ; c'est un excellent livre.

J'en ai vû faire un en moins de huit heures sur le Rhin par feu M. Martin, Colonel des compagnies de Galiottes, & Brigadier des armées du Roi, qui y employa cinquante pontons. C'étoit un des plus habiles constructeurs de ponts que l'on pût trouver. Il l'a prouvé en Italie sur le Pô dans la guerre de 1701.

CHAPITRE XIII.

Antiochus marche contre Artabazane, qui se soûmet. Juste punition des vûes ambitieuses d'Hermias. Achée se tourne contre Antiochus. Conseil de guerre au sujet de l'expédition contre Ptolomée. Escadre de Séleucie.

Antiochus fier d'un si heureux succès, pensa ensuite à se faire craindre des Princes Barbares qui confinoient à ses provinces, & qui y commandoient, afin qu'ils n'eussent pas dans la suite la hardiesse de fournir des vivres aux rébelles, ou de prendre les armes en leur faveur. Résolu de leur faire la guerre, il voulut commencer par Artabazane, qui lui paroissoit le plus à craindre & le plus entreprenant, & qui avoit sous sa domination les Atropatiens & les autres nations voisines. Cette guerre n'étoit point du tout du goût d'Hermias. Il y avoit trop à risquer dans ces hautes provinces, il en revenoit toûjours à son premier dessein de prendre les armes contre Ptolomée. Cependant quand il sut qu'il étoit né un fils au Roi, la pensée lui vint qu'il pourroit bien arriver quelque malheur à Antiochus dans ce pays, & qu'il pourroit se présenter des occasions de lui faire perdre la vie. Il consentit donc au dessein du Roi, persuadé que s'il pouvoit une fois se défaire du pere, il seroit immanquablement Gouverneur du fils, & par-là maître du Royaume.

La chose résolue, on franchit le Zagre & on se jette sur le pays d'Artabazane. Ce pays touche à la Médie, & n'en est séparé que par des montagnes. Quelques parties du Pont le dominent, du côté du Phase, & il s'étend jusqu'à la mer d'Hircanie. Les hommes y sont pour la plûpart forts & courageux, on y leve sur-tout d'excellente cavalerie. Toutes les autres provisions de guerre s'y trouvent aussi en abondance. Ce Royaume s'étoit conservé depuis les Perses : mais il avoit été négligé du temps d'Alexandre. Artabazane, qui étoit alors fort vieux, fut épouvanté : il céda au temps, & fit la paix aux conditions qu'il plut à Antiochus de lui imposer.

Depuis ce temps-là Apollophanes, Medecin du Roi, & qui en étoit fort aimé, voyant à quel excès étoit venue l'insolence & la fierté d'Hermias, commença à craindre pour le Roi,

& beaucoup plus encore pour lui-même. Il prit son temps pour parler au Roi, & l'exhorta de se tenir sur ses gardes, de se défier d'Hermias, & de prevenir les malheurs qui étoient arrivés à son frere; qu'il touchoit presque à son dernier jour, qu'il devoit se précautionner, & songer à son salut & à celui de ses amis. Antiochus lui avoüa qu'il haïssoit & redoutoit Hermias, & le remercia de ce qu'il avoit eu le courage de s'ouvrir à lui sur cette affaire. Apollophanes jugeant par cette réponse qu'il étoit entré dans les dispositions du Roi, en devint plus hardi. Le Prince ne l'eut pas plutôt prié de ne se pas contenter de l'avoir averti, mais d'agir efficacement pour le tirer lui & ses amis du danger où ils étoient, qu'il parut disposé à tout entreprendre. Après être convenus ensemble de la maniere dont on s'y prendroit, le Roi feignit d'avoir des pesanteurs de tête, on éloigna les Officiers & la garde ordinaire pour quelques jours, les seuls amis furent introduits, & on eut le moyen d'entretenir en particulier ceux à qui l'on jugeoit à propos de faire part du secret. Quand on eut trouvé ses gens, & la haine qu'on avoit pour Hermias rendoit la chose aisée, on se disposa à l'exécution. Les Médecins répandirent que le lendemain il falloit que le Roi sortît dès le point du jour, & allât prendre le frais. Hermias & tous les amis qui étoient du complot vinrent à l'heure marquée. Les autres ne s'y trouverent pas, ils ne s'attendoient point que le Roi dût sortir à une heure si extraordinaire. On part du camp, & lorsqu'on fut à un certain endroit désert, le Roi s'étant un peu écarté du chemin comme pour satisfaire à quelque besoin, on poignarde Hermias, peine beaucoup au-dessous de la punition que ses crimes méritoient. Le Roi délivré de crainte & d'embarras, décampa & prit la route de sa Capitale. En quelque endroit qu'il passât, tout retentissoit des éloges que l'on faisoit de ses entreprises & de ses exploits, mais sur-tout de s'être défait d'Hermias. A Apamée sa femme fut aussi tuée par les femmes, & ses enfans par les enfans.

Après que le Roi eut mis ses troupes en quartiers d'hyver, il dépêcha vers Achée, pour lui faire des reproches d'avoir osé se mettre le Diademe sur la tête, & se faire appeller Roi; & en second lieu pour l'avertir qu'on savoit la liaison qu'il avoit avec Ptolomée, & les excès où cette liaison l'avoit fait tomber. En effet dans le temps qu'Antiochus marchoit contre

Artabazane, cet Achée s'étoit flatté ou que le Roi périroit dans cette expédition, ou que quand même il en reviendroit, il auroit le temps de se jetter dans la Syrie avant que ce Prince y arrivât, & qu'avec le secours des Cyrrhestes, qui avoient quitté le parti du Roi, il seroit bientôt le maître du Royaume. Dans ce dessein il partit de Lydie à la tête de toute son armée. Arrivé à Laodicée en Phrygie, il se ceignit la tête du Diademe, & prit pour la premiere fois le nom de Roi. Il écrivit aussi aux villes en cette qualité, poussé à cela principalement par certain banni nommé Spiris qu'il avoit auprès de lui. Il avança toûjours, & il étoit déja près de Lycaonie, lorsque ses troupes voyant avec chagrin qu'on les menoit contre leur Roi naturel, se soûleverent. Achée se garda bien de persister dans son dessein après ce changement des esprits. Au contraire pour persuader à ses troupes que ses vûes n'étoient pas d'abord de faire la guerre en Syrie, il prit une autre route, pilla la Pisidie; & quand il se fut regagné l'amitié & la confiance de son armée par le butin qu'il lui fit faire dans cette province, il s'en retourna chez lui. Le Roi avoit été informé de toutes ces perfidies, & c'est la raison des menaces qu'il faisoit perpétuellement à Achée, & que nous avons rapportées.

Antiochus ne laissa pas pour cela de donner tous ses soins à se disposer à la guerre contre Ptolomée. Ayant assemblé ses troupes à Apamée au commencement du Printemps, il consulta ses amis sur la maniere dont on s'y prendroit pour entrer dans la Célesyrie. Après qu'on se fut fort étendu sur la situation des lieux, sur les préparatifs, sur le secours que pourroit donner une armée navale, Apollophanes, le même dont nous parlions tout à l'heure, & qui étoit de Séleucie, réfuta tout ce que l'on avoit proposé, & dit, qu'il n'étoit point raisonnable d'avoir tant de passion de conquerir la Célesyrie, tandis qu'on souffroit que Ptolomée possedât Séleucie, la Capitale du Royaume, le Temple, pour ainsi dire, des Dieux Pénates de toute la Monarchie; qu'il étoit honteux de laisser sous la puissance des Rois d'Egypte une ville dont on pourroit tirer de très-grands avantages dans les conjonctures présentes; que tant qu'elle resteroit aux ennemis, elle seroit un obstacle invincible à tous les desseins qu'on avoit; qu'en quelque endroit qu'on voulût porter la guerre, cette ville étoit à craindre; que l'on ne devoit pas moins songer à bien

munir les places du Royaume, qu'à faire des préparatifs contre les ennemis: qu'en prenant Séleucie, cette ville étoit si heureusement située, que non-seulement elle mettroit le Royaume à couvert de toute insulte, mais qu'elle seroit d'un grand secours par mer & par terre, pour faire réussir les projets qu'on avoit formés. Tout le conseil demeura d'accord, de ce qu'avoit dit Apollophanes, & il fut résolu de commencer par le siége de Séleucie, où depuis que Ptolomée Evergéte irrité contre Séleucus l'avoit prise pour venger la mort de Bérénice, il y avoit eu jusqu'alors garnison Égyptienne. Antiochus donna ordre à Diognete Amiral, d'y amener une flotte, & partant d'Apamée il vint camper à environ cinq stades de la ville proche du Cirque; il envoya aussi Théodote Hémiolien dans la Célesyrie avec un corps de troupes pour s'emparer des défilés, & veiller sur ses intérêts.

Voyons maintenant la situation de Séleucie, & la disposition des lieux d'alentour. Cette ville est située sur la mer entre la Cilicie & la Phénicie. Tout proche s'éleve une montagne d'une hauteur extraordinaire, & qu'on appelle le Coryphée. Là du côté d'Occident se brisent les flots de la mer qui sépare Cypre de la Phénicie, & à l'Orient cette montagne domine toutes les terres d'Antioche & de Séleucie. La ville est au Midi de la montagne, dont elle est séparée par une vallée profonde, & où l'on ne peut descendre qu'avec peine. Elle touche à la mer & en est presque toute environnée, la plûpart des bords sont des précipices & des rochers affreux. Entre la mer & la ville sont les marchés & le fauxbourg, qui est enfermé de fortes murailles: tout le tour de la ville est aussi bien muré, & le dedans de la ville est orné de Temples & de maisons magnifiques. On ne peut y entrer du côté de la mer que par un escalier fait exprès. Non loin de la ville est l'embouchure de l'Oronte, qui prenant sa source vers le Liban & l'Antiliban traverse la plaine d'Amyque, passe à Antioche, dont il emporte toutes les immondices, & vient se jetter dans la mer de Syrie proche de Séleucie.

Le Roi commença par faire offrir aux principaux de la ville de l'argent & de grandes récompenses pour l'avenir, s'ils vouloient de bon gré lui en ouvrir les portes: mais ses offres ne furent point écoutées. Les Officiers subalternes ayant

été plus traitables, Antiochus disposa son armée comme pour attaquer la ville du côté de la mer par une flotte, & du côté de la terre par les troupes du camp. Il partagea son armée en trois corps, & après les avoir animés à bien faire, & avoir promis de grandes gratifications & des couronnes, tant aux Officiers, qu'aux simples soldats qui se signaleroient, il posta Zeuxis du côté de la porte qui conduit à Antioche, Hermogene proche le Temple de Castor & de Pollux; Ardye & Diognete furent chargés de l'attaque du port & du fauxbourg, parce que la convention faite entre les Officiers subalternes & Antiochus, portoit qu'on feroit entrer ce Prince dans la ville, dès qu'il auroit emporté le fauxbourg. Le signal donné, on attaqua de tous les côtés vigoureusement: mais la plus vive attaque fut du côté d'Ardye & de Diognete, parce qu'aux autres côtés il falloit gravir & combattre en même temps pour aller à l'escalade; au lieu que du côté du port & du fauxbourg on pouvoit sans risque porter, dresser & appliquer les échelles. Les troupes de mer escaladerent donc le port avec vigueur, & Ardye le fauxbourg. Comme le péril étoit égal de toutes parts, & que les assiégés ne pûrent venir au secours d'aucun endroit, le fauxbourg fut bientôt emporté. Ceux qu'Antiochus avoit mis dans ses intérêts courent aussi-tôt à Léontius qui commandoit, & le pressent de dépêcher vers le Roi, & de faire la paix avec lui avant qu'il prenne la ville d'assaut. Léontius, qui ne savoit pas que ceux-ci eussent été corrompus, épouvanté de la frayeur où il les voyoit, envoya au Roi, pour tirer de lui des assûrances qu'il ne seroit fait de peine à aucun de ceux qui étoient dans la ville. Le Roi promit pleine sûreté aux personnes libres, & il y en avoit environ six mille. Quand il fut entré dans la ville, non-seulement il ne fit aucun tort aux libres: mais il rappella tous les exilés, permit à la ville de se gouverner selon ses lois, & rendit à chacun ses biens. Il mit aussi garnison dans le port & dans la citadelle.



CHAPITRE XIV.

Conquêtes d'Antiochus dans la Célesyrie. Expédient dont se servent deux Ministres de Ptolomée pour arrêter ses progrès. Tréve entre les deux Rois.

PEndant que le Roi mettoit ordre à tout dans la Séleucie, vinrent des lettres de la part de Théodote, qui le pressoit de venir dans la Célesyrie. Le Roi ne savoit quel parti prendre sur ces nouvelles. Nous avons déja vû que ce Théodote étoit Etolien de nation, & qu'après avoir rendu de bons offices à Ptolomée, non-seulement on ne lui avoit témoigné aucune reconnoissance, mais que sa vie même avoit été en danger. Au temps qu'Antiochus avoit la guerre contre Molon, ce Théodote ne voyant plus rien à espérer de Ptolomée, & se défiant de la Cour, après avoir pris par lui-même Ptolémaïde & Tyr par Panetole, il sollicita Antiochus de faire la conquête de la Célesyrie. Antiochus remit donc à un autre temps la vengeance qu'il vouloit tirer d'Achée, & laissant tout autre dessein, reprit avec son armée la route qu'il avoit quittée. Il traversa la ville de Marsyes, & campa proche les détroits de Gerre sur le lac qui est entre les détroits & la ville. Ayant appris que Nicolas, un des Généraux de Ptolomée, assiégeoit Théodote à Ptolémaïde, il laissa les pesamment armés, donna ordre aux Officiers d'assiéger Broque, château situé sur l'entrée du lac, & suivi des armés à la légere, il alla pour faire lever siége de Ptolémaïde. Nicolas n'attendit pas que le Roi fût arrivé. Il se retira & envoya Lagoras & Doryméne, l'un Candiot & l'autre Etolien, pour s'emparer des détroits de Béryte. Le Roi les en chassa & y mit son camp. Là lui vint le reste de ses troupes, avec lesquelles, après les avoir exhortées de le suivre avec courage dans ses desseins, il se mit en marche, & entra hardiment dans la belle carriere qui sembloit s'ouvrir devant lui. Théodote, Panetole & leurs amis lui vinrent au-devant. Il les reçut avec toute sorte de bontés, & entra dans Tyr & dans Ptolémaïde. Il y prit tout ce qu'il y avoit de munitions, entr'autres quarante vaisseaux, dont vingt étoient pontés & bien équipés de tout, ils avoient au moins chacun quatre rangs de rames; les autres étoient à trois,

à

à deux & à un ſeul rang. Tous ces vaiſſeaux furent donnés à l'Amiral Diognete.

Antiochus ayant appris là que Ptolomée s'étoit retiré à Memphis, & que toutes ſes troupes étoient ramaſſées à Péluſe, que les écluſes du Nil étoient levées, & qu'on avoit arrêté les ſources d'eau douce, il abandonna le deſſein qu'il avoit d'aller à Péluſe. Il ſe contenta d'aller de ville en ville, & de prendre les unes par la force, les autres par douceur. Celles qui étoient peu fortifiées ſe rendirent de bon gré, de peur d'être maltraitées: mais il ne put ſe ſoûmettre celles qui ſe croyoient bien munies & bien ſituées, ſans être long-temps devant, & ſans en faire le ſiége en forme.

Après une trahiſon ſi manifeſte, Ptolomée auroit dû mettre ordre au plutôt à ſes affaires: mais la penſée ne lui en vint ſeulement pas, tant ſa lâcheté lui faiſoit négliger tout ce qui regarde la guerre. Il fallut qu'Agathocles & Soſibe, qui gouvernoient tout alors, tinſſent conſeil enſemble pour voir ce que l'on pourroit faire dans la conjoncture préſente. Le réſultat fut que pendant qu'on ſe diſpoſeroit à la guerre, on enverroit des Ambaſſadeurs à Antiochus pour l'amuſer, en le confirmant en apparence dans l'opinion qu'il avoit de Ptolomée, que ce Prince n'auroit pas le courage de prendre les armes contre lui, qu'il auroit plutôt recours à la voie des conférences, ou qu'il le feroit prier par amis de ſortir de la Céleſyrie. Nommés tous deux pour mettre ce deſſein en exécution, ils dépêcherent des Ambaſſadeurs à Antiochus. Ils en envoyerent auſſi aux Rhodiens, aux Byſantins, aux Cizicéniens & aux Etoliens pour traiter de la paix. Pendant que ces différentes Ambaſſades vont & viennent, les deux Rois eurent tout le loiſir de faire leurs préparatifs de guerre. Pendant cet intervalle Agathocles & Soſibe reſtoient à Memphis, & y conféroient avec les Ambaſſadeurs. Ils faiſoient les mêmes honnêtetés à ceux qui venoient de la part d'Antiochus. Cependant ils appelloient & faiſoient aſſembler à Alexandrie (*a*) tous les étrangers qui étoient entretenus dans les villes du dehors du Royaume. On envoyoit pour en lever d'au-

(a) *Ils appelloient & faiſoient aſſembler tous les étrangers qui étoient entretenus dans les Villes du dehors du Royaume.*] M. Folard s'étend beaucoup dans cette note ſur l'origine des Soldats mercenaires & étrangers dans les Etats, ce qui eſt totalement du diſtrict de l'hiſtoire. Quant à leur utilité, il eſt d'avis que, comme l'on peut faire avec du temps & de la diſcipline de tout homme, un Soldat, il eſt non-ſeulement inutile, mais même dangereux d'employer des étrangers, attendu que n'é-

tres, & on amassoit des vivres tant pour les troupes que l'on avoit déja, que pour celles qui arrivoient de nouveau. Ils descendoient tour à tour de Memphis à Alexandrie, pour disposer tout de telle sorte que rien ne manquât. Pour le choix des armes & des hommes, ils en donnerent le soin à Echécrate de Thessalie, à Phoxidas de Mélite, à Euryloque de Magnésie, à Socrate de Béotie & à Cnopias d'Alore. Ce fut un grand bonheur (*a*) pour eux d'avoir des Officiers, qui ayant déja servi sous Démetrius & Antigonus, avoient quelque connoissance de la vraie maniere de faire la guerre. Aussi mirent-ils toute leur application à bien dresser les soldats.

D'abord ils les distinguerent par nation & par âge. Ils leur firent quitter leurs anciennes armes, & leur (*a*) en donnerent de nouvelles selon qu'elles convenoient à chacun. On changea

tant retenus par aucun motif que celui de la solde, ils sont toûjours prêts à servir votre ennemi s'il la donne plus considérable. Le succès des événemens leur importe fort peu, & il est arrivé souvent à ceux qui en ont employé un trop grand nombre, de se trouver abandonnés & trahis dans les occasions les plus importantes. Outre cela ces sortes de troupes sont fort sujettes à se mutiner dans le cas de disette, & à vouloir exiger leur solde, lorsqu'il est impossible d'y satisfaire; ce qui non-seulement est fort embarrassant, mais peut être d'un mauvais exemple aux troupes nationales. Cela est arrivé dans les guerres de François 1. en Italie de la part des Suisses; il est vrai que depuis ce temps cette nation n'a rien fait de semblable, & qu'on peut regarder ces Soldats aujourd'hui comme auxiliaires, vû les alliances étroites qui unissent les Cantons Suisses à la France. Quant aux autres que l'on pourroit employer, je crois qu'il vaut mieux de tout point s'attacher a former des Soldats de ses propres sujets que non pas des étrangers, qui, lorsqu'ils ont acquis les connoissances qu'ils viennent étudier, s'en servent souvent contre nous.

M. de Folard promet de traiter cette matiere plus au long dans les volumes suivans. Il seroit à desirer que dans ce qu'il a laissé de mémoires, l'on pût trouver de quoi completer ce qui manque à son ouvrage.

(a) *Ce fut un grand bonheur pour eux d'avoir des Officiers, qui ayant déja servi sous Démetrius & Antigonus.*] Si c'est une maxime d'Etat reçûe & approuvée que tout ce qui est utile au bien public est honnête & juste, il est de la prudence & du devoir des Princes d'attirer à eux les Officiers excellents & fameux des nations étrangeres, sur-tout dans le cas dont il s'agit ici, où Ptolomée avoit laissé aller la discipline militaire : mais en même temps cette politique des Gouvernemens, doit réveiller l'attention d'un chacun pour s'attacher sûrement & par des effets, les bons Officiers, non-seulement durant les guerres, mais à la paix, où il n'est que trop ordinaire que l'on néglige de récompenser ou d'entretenir même au service, nombre d'excellens sujets, que l'étranger reçoit à bras ouverts, ainsi que fit Artaxercès, Roi de Perse, lorsque Themistocles persécuté par ses concitoyens, se retira près de lui. Ce Prince l'ayant traité avec beaucoup de distinction, *prioit les Dieux*, dit Plutarque, *d'envoyer toûjours à ses ennemis de semblables pensées, & de les porter à se défaire de leurs plus grands personnages.*

(a) *Ils leur firent quitter leurs anciennes armes, & leur en donnerent de nouvelles, selon qu'elles convenoient à chacun.*] Ce n'est pas d'aujourd'hui que les gens raisonnables ont regardé comme absurde l'attachement trop aveugle aux anciens usages: mais cependant il faut bien de la prudence dans les nouveaux que l'on veut établir à la place. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs au sujet de la pique, que je prétends que l'on a mal à propos rejettée totalement; je crois qu'alors il

la diſtribution des corps, & les rôles qu'on en faiſoit pour donner la paye aux ſoldats, & l'on forma une ordonnance militaire propre au temps. Les ſoldats furent exercés ſur de nouveaux ordres, & ſur les mouvemens que chaque arme particuliere demandoit. Il ſe faiſoit des revûes générales, où on les avertiſſoit de leurs devoirs. Andromaque d'Aſpende & Polycrate d'Argos leur furent d'une grande utilité pour cette réforme de la diſcipline militaire. Ils étoient venus récemment de Grece, tous deux pleins de cette hardieſſe & de cette induſtrie ſi naturelle aux Grecs : tous deux autant diſtingués par leur patrie que par leurs richeſſes, quoique Polycrate l'emportât ſur l'autre par l'ancienneté de ſa famille, & par la gloire que Mnœſiade ſon pere s'étoit acquiſe dans les jeux olympiques. A force d'animer les ſoldats & en particulier & en public, ils leur inſpirerent du courage & de la valeur.

Toutes les perſonnes que je viens de nommer eurent des charges chacun ſelon ſon talent particulier. Euryloque eut ſous lui les trois mille hommes de la garde : Socrate deux mille hommes d'infanterie à rondaches: Phoxidas Achéen, Ptolomée fils de Thraſeas, & Andromaque exerçoient la phalange & les Grecs ſoudóyés. Les deux derniers commanderent la phalange, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, & Phoxidas les Grecs au nombre de huit mille. Les ſept cents chevaux qui ſont le cortége du Roi, la cavalerie d'Afrique & celle qui avoit été levée dans le pays, tout cela faiſant environ trois mille chevaux, fut mis ſous le commandement de Polycrate. Echécrate, qui avoit merveilleuſement exercé la cavalerie de Grece & l'étrangere, leſquelles montoient enſemble à deux mille chevaux, fut d'un grand ſecours dans la bataille. Perſonne n'apporta plus de ſoin à dreſſer les troupes

falloit être un peu plus attaché qu'on ne l'a été à l'ancien uſage : auſſi d'un autre côté ç'auroit été une faute impardonnable de ne pas admettre le fuſil & la bayonette à douille. Mais dans ces deux partis, l'on a été extrême ; il falloit admettre le nouveau & conſerver l'ancien, l'un & l'autre avec un équilibre que peu de gens connoiſſent. Il en eſt de même de tout ce que l'on propoſe d'avantageux ; il faut le peſer mûrement, faire abſtraction de préjugé & d'habitude, mais reſpecter ce qui eſt de la nation que l'on gouverne.

Rarement tout eſt mauvais dans l'ancien uſage : mais plus rarement encore tout eſt-il bon dans le nouveau. Ce qui eſt propre à un Suédois, ne vaut rien à un Eſpagnol : mais ſouvent en rapprochant le bon de part & d'autre avec intelligence, & une connoiſſance exacte du caractere de la nation que l'on veut perfectionner, l'on parvient à la découverte du vrai. Ce n'eſt point l'ouvrage des enthouſiaſtes de l'un ou de l'autre parti, mais celui de gens raiſonnables & flegmatiques, dont le caractere ſemble créé exprès pour ſervir d'arbitre entre les ſentimens trop oppoſés.

qui lui furent confiées que Cnopias. Il avoit environ trois mille Candiots, entre lesquels il y avoit mille Néocrétes, dont il donna le commandement à Philon de Cnosse. On avoit armé trois mille Afriquains à la maniere des Macédoniens, & Ammonius les commandoit. La phalange Egyptienne consistant en vingt mille hommes, étoit conduite par Sosibe. Il y avoit outre cela un corps de quatre mille Thraces & Gaulois, levé depuis peu tant de ceux qui demeuroient dans le pays, que de ceux qui vinrent d'ailleurs se présenter, & c'étoit Denys de Thrace qui étoit à leur tête. Telle étoit l'armée de Ptolomée, & les différentes nations qui la composoient.

Cependant Antiochus pressoit le siége de Dure, & tous ses efforts n'aboutissoient à rien. Outre que la ville par sa situation étoit très-forte, Nicolas ne cessoit d'y jetter du secours. Enfin les approches de l'hyver le déterminerent à se rendre aux sollicitations des Ambassadeurs de Ptolomée; il consentit à une treve de quatre mois, & promit que pour le reste on le trouveroit toûjours fort raisonnable. Cela étoit bien éloigné de sa pensée : mais il se lassoit d'être si long-temps éloigné de son Royaume, & d'ailleurs il avoit de bonnes raisons de prendre ses quartiers d'hyver à Séleucie; car il n'y avoit plus lieu de douter qu'Achée ne lui tendît des piéges, & ne s'entendit avec Ptolomée.

CHAPITRE XV.

Combats sur terre & sur mer entre les deux Rois. Antiochus vainqueur entre dans plusieurs places.

LA treve conclue, Antiochus envoya des Ambassadeurs au Roi d'Egypte, avec ordre de lui rapporter au plutôt les dispositions de ce Prince, & de le venir joindre à Séleucie. Puis ayant mis des garnisons dans les différens postes, & confié le soin des affaires à Théodote, il reprit la route de Séleucie, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il distribua ses troupes en quartiers d'hyver. Du reste il ne fit pas grande attention à exercer son armée, persuadé qu'étant déja maître d'une partie de la Célesyrie & de la Phénicie, il feroit aisément & sans combat la conquête du reste. Il se flattoit d'ailleurs que la chose se décideroit de gré à gré & par des conférences, &

que Ptolomée n'oseroit pas en venir à une bataille. Les Ambassadeurs de part & d'autre étoient entrés dans le même sentiment, ceux d'Antiochus par les honnêtetés que Sosibe leur avoit faites à Memphis, & ceux de Ptolomée, parce que Sosibe avoit empêché qu'ils ne vissent les préparatifs qui se faisoient à Alexandrie.

Selon le rapport des Ambassadeurs d'Antiochus, Sosibe étoit préparé à tout évenement, & dans les conférences qu'avoit Antiochus avec les Ambassadeurs d'Egypte, il s'étudioit à leur faire voir qu'il n'étoit pas moins supérieur par la justice de sa cause que par ses armes. En effet quand ces Ambassadeurs furent arrivés à Séleucie, & qu'on en vint à discuter ce qui regardoit la paix en particulier, selon l'ordre qu'ils en avoient reçû de Sosibe, le Roi dit qu'on avoit tort de lui faire un crime de s'être emparé d'une partie de la Célesyrie, qu'il l'avoit seulement revendiquée comme un bien qui lui appartenoit ; qu'Antigonus le borgne avoit le premier conquis cette province ; que Séleucus l'avoit eue sous sa domination ; que c'étoit là les titres authentiques sur lesquels il étoit fondé à se la faire rendre par Ptolomée, qui n'y avoit aucun droit ; qu'à la vérité ce Prince avoit eu la guerre avec Antigonus, mais pour aider Séleucus à s'y établir, & non pas pour y dominer lui-même. Il appuyoit principalement sur la concession qui lui avoit été faite de ce pays par les Rois Cassander, Lysimaque & Séleucus, lorsqu'après avoir défait Antigonus, ils déciderent unanimement dans un Conseil que toute la Syrie appartenoit à Séleucus.

Les Ambassadeurs de Ptolomée soûtinrent tout au contraire, que c'étoit un injustice manifeste que la trahison de Théodote & l'irruption d'Antiochus, & prétendirent que Ptolomée fils de Lagus s'étoit joint à Séleucus pour aider celui-ci à se rendre maître de toute l'Asie : mais que c'étoit à condition que la Célesyrie & la Phénicie seroient à Ptolomée. On disputa longtemps sur ces points de part & d'autre dans les conférences, & l'on ne concluoit rien ; parce que, les choses se traitant par amis communs, il n'y avoit personne qui pût modérer la chaleur avec laquelle un parti tâchoit de faire son avantage au préjudice de l'autre. Ce qui leur causoit le plus d'embarras, c'étoit l'affaire d'Achée. Ptolomée auroit bien voulu le comprendre dans le Traité : mais Antiochus ne pouvoit souffrir qu'on en fit mention ; il regardoit comme une chose indigne, que

Ptolomée se rendît le protecteur d'un rébelle & osât seulement en parler.

Pendant cette contestation, où chacun se défendit du mieux qu'il put sans rien décider, le Printemps arrive, & Antiochus assemble ses troupes, menaçant d'attaquer par mer & par terre & de subjuguer le reste de la Célesyrie. Ptolomée de son côté fit Nicolas Généralissime de ses armées, amassa des vivres en abondance proche de Gaza, & mit en mouvement deux armées, une sur terre & une sur mer. Nicolas plein de confiance se met à la tête de la premiere, soûtenu de l'Amiral Périgene, à qui Ptolomée avoit donné le commandement de la seconde. Cette derniere étoit composée de trente vaisseaux pontés & de plus de quatre cents vaisseaux de charge. Le Général, Etolien de naissance, étoit un homme expérimenté & courageux, qui ne cédoit en rien aux autres Officiers de Ptolomée. Une partie de ses troupes s'empara des détroits de Platane, pendant que l'autre, où il étoit en personne, se jetta dans la ville de Porphyréon pour fermer par-là, avec le secours de l'armée navale, l'entrée du pays à Antiochus.

Celui-ci vint d'abord à Marathe, où les Aradiens le vinrent trouver pour lui offrir leur alliance. Non-seulement il accepta leurs offres, mais appaisa encore une contestation qui divisoit depuis quelque temps les Aradiens insulaires de ceux qui habitoient la terre ferme. De-là entrant dans la Syrie par le promontoire appellé Face-Dieu, il prit Botrys, brûla Triere & Calame, & vint à Béryte. Il envoya d'ici Nicarque & Théodote devant, pour occuper les défilés qui sont proche du Lyque. Ensuite il alla camper proche la riviere de Damure, suivi de près par mer de son armée navale que commandoit l'Amiral Diognete. Ayant pris là Théodote, Nicarque & ses armés à la légere, il marcha vers les défilés où Nicolas s'étoit déja logé; & après avoir reconnu la situation des lieux, il se retira dans son camp. Dès le lendemain, laissant au camp les pesamment armés sous le commandement de Nicarque, il marche avec le reste de son armée vers l'ennemi, qui campé dans un terrein fort serré, sur la côte, entre le pié du mont Liban & la mer, & environné d'une hauteur rude & escarpée, qui ne laisse le long de la mer qu'un passage étroit & difficile, avoit encore mis bonne garde à certains postes & en avoit fortifié d'autres, croyant qu'il lui seroit aisé d'empêcher qu'Antiochus ne pénétrât jusqu'à lui.

Ce Prince partagea ſon armée en trois corps. Il en donna un à Théodote, avec ordre de charger & de forcer les ennemis au pié du mont Liban : Ménédeme avec le ſecond avoit ordre exprès de tenter le paſſage par le milieu de la hauteur ; le troiſieme fut poſté ſur le bord de la mer, Dioclés Gouverneur de la Parapotamie à la tête. Le Roi avec ſa garde ſe plaça au milieu, pour être à portée de voir ce qui ſe paſſeroit, & d'envoyer du ſecours où il ſeroit néceſſaire. Diognete & Périgene ſe diſpoſerent de leur côté à un combat naval. Ils s'approcherent de la terre le plus qu'il leur fut poſſible, & tâcherent de faire enſorte que leurs armées ne fiſſent enſemble qu'un même front. Le ſignal donné, l'on attaque de tous les côtés en même temps. Sur mer comme les forces étoient égales, on combattit avec égal avantage. Par terre la forte ſituation des poſtes que Nicolas occupoit, lui donna d'abord quelque ſupériorité : mais quand Théodote eut rompu les ennemis qui étoient le long du Liban, & que d'en-haut il fut enſuite tombé ſur eux, toute l'armée de Nicolas s'enfuit à vauderoute. Deux mille furent tués en fuyant, on n'en prit pas moins de priſonniers, le reſte ſe retira à Sidon. Périgene, qui commençoit à eſpérer un heureux ſuccès du combat naval, ne vit pas plutôt la défaite de l'armée de terre, qu'il prit l'épouvante & ſe retira auſſi au même endroit.

Antiochus vint camper devant Sidon : mais il y avoit tant de munitions dans cette ville, la garniſon jointe aux fuyards y étoit ſi forte, que n'oſant tenter le ſiége, il prit le chemin de Philoterie, & envoya ordre à Diognete Amiral, de venir à Tyr. Philoterie eſt ſur le lac où ſe jette le Jourdain, d'où ſortant il traverſe la plaine dans laquelle eſt ſituée Scythople. On lui ouvrit de bon gré les portes de ces deux places, & cette nouvelle conquête lui donna de grandes eſpérances pour la ſuite. Car comme tout le pays dépend de ces deux villes, il trouvoit là aiſément les vivres & toutes les autres munitions néceſſaires. Ayant mis garniſon dans ces deux places, il paſſa les montagnes & arriva à Atabryon, ville ſituée ſur une hauteur de plus de quinze ſtades. Pour entrer dans cette place il uſa d'un ſtratagème : il mit des troupes en embuſcade, engagea une eſcarmouche avec les habitans ; puis les ayant attirés loin de la ville en faiſant ſemblant de fuir, il tourna tout d'un coup viſage ; ceux qui étoient en embuſcade donnerent en même temps. Beaucoup des habitans reſterent ſur la place,

Antiochus poursuivit les autres, & entra avec eux dans la ville sans résistance.

Vers le même temps Cereas, un des Gouverneurs de Ptolomée, vint s'offrir à Antiochus, qui par les honneurs qu'il lui fit attira dans son parti beaucoup d'autres Officiers ennemis, du nombre desquels fut Hippoloque Thessalien avec quatre cents chevaux qu'il commandoit. Antiochus, après avoir mis garnison dans Atabryon, se mit en marche, & prit en passant Pella, Came & Gephre. Tous ces succès soûleverent l'Arabie en sa faveur : on s'exhortoit les uns les autres à se rendre à lui. Le Roi en conçut de nouvelles espérances. Il prit là des provisions, & poursuivit sa route. De-là il passa dans la Galatide, s'empara d'Abyla, & prit tous ceux qui sous le commandement de Nicias, ami & parent de Méneas, étoient venus pour secourir cette place. Gadare restoit à prendre. La ville passoit dans le pays pour une des plus fortes. Il campe devant, fait ses approches, la ville est épouvantée & se rend. De-là il reçoit avis qu'une troupe d'ennemis rassemblés dans Rabatamane, ville de l'Arabie, ravageoit le pays des Arabes qui avoient pris leur parti : il part aussitôt, & se campe sur les hauteurs où cette ville est située. Ayant fait le tour de la colline, & remarqué qu'on ne pouvoit y monter que par deux endroits, il fait par-là approcher ses machines. Nicarque en conduisoit une partie, & Théodote l'autre, pendant que le Roi observoit avec une égale vigilance quel seroit le zele de ces deux Capitaines pour son service. Comme il y avoit entre eux une noble & continuelle émulation à qui abattroit le premier le côté du mur qu'il attaquoit, tout d'un coup, lorsqu'on s'y attendoit le moins, l'un & l'autre côté tomberent ; après quoi & de nuit & de jour ce furent des assauts continuels. On n'avançoit cependant rien, quelques efforts que l'on fit, à cause du grand nombre d'hommes qui s'étoient retirés dans la place. Enfin je ne sai quel prisonnier montra le passage souterrein par où l'on descendoit de la ville pour chercher de l'eau. On le boucha de bois, de pierres & d'autres choses semblables, de sorte que les habitans manquant d'eau furent contraints de se rendre.

Le Roi ayant laissé dans la ville Nicarque avec une bonne garnison, envoya cinq mille hommes de pié sous la conduite d'Hippoloque & de Céreas, les deux qui avoient quitté Ptolomée, dans les lieux voisins de Samarie, pour veiller aux affaires de cette province, & défendre de toute insulte les peuples qui s'étoient soûmis. Il décampa ensuite, & alla à Ptolémaïde passer le quartier d'hyver.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de mer & de terre entre les armées de Ptolomée & d'Antiochus.

§. I.

Changement dans les usages de la guerre quelquefois importans. Négociations suspectes.

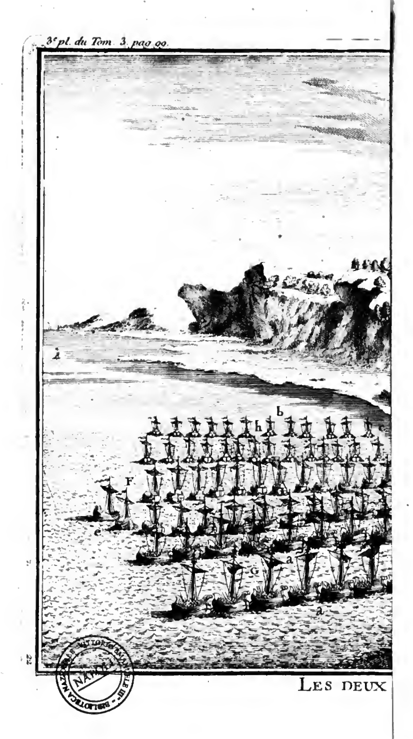
LE célebre la Noue dans ses Discours politiques, expose un sentiment qui fait voir que de tous temps les habiles gens ont pensé de même pour ce qui regarde l'introduction des nouveaux usages. Parlant de la façon de ranger la cavalerie : *Je dirai donc*, dit-il, *que la façon qu'on a observée jusqu'à ce jour de ranger la cavalerie, doit être laissée, pour prendre celle que la raison nous admonête de suivre comme meilleure. A cette proposition je sai bien qu'aucuns contrediront, disant que l'ancienne coûtume ne doit être légerement changée ; & que lorsque la gendarmerie étoit en sa fleur, elle combattoit en cette sorte : davantage puisque M. de Guise, & feu M. le Connêtable, qui ont été deux chefs excellens, n'y ont rien innové, c'est bien signe qu'elle doit être laissée en usage. Je répondrai que quant aux coutûmes anciennes, il faut regarder trois fois avant que de les laisser ; car si les mutations aux choses d'Etat sont dangereuses, ainsi que dit Xenophon, aussi muer les ordres militaires amene les inconvéniens. Mais quand on a manifestement connu par épreuve l'utilité du nouvel ordre, & les défauts du vieil, n'est-il pas alors nécessaire de quitter l'un pour prendre l'autre ? Les Romains, qu'on peut dire avoir été souverains maîtres en l'art militaire, ont souvent fait le semblable, & l'ont toûjours pratiqué jusqu'à César* ; & peut-être que l'on pourroit ajoûter que depuis ce chef illustre tout alla en décadence, sans doute à mesure que la négligence des lois militaires mit obstacle à ce que l'on n'introduisît plus de nouveaux usages : c'est-à-dire, à ce que l'on ne songeât plus à se perfectionner ; tandis que les ennemis de l'Empire au contraire cherchoient à se rendre plus redoutables par leur plus exacte discipline, & leurs armes perfectionnées.

Sosibe, qui nous est dépeint ici comme un habile homme, sentoit que ce n'est point pendant la guerre que l'on établit la discipline militaire, il n'est plus temps ; tout ce que l'on peut exiger des hommes alors c'est de la maintenir, tout au plus de la perfectionner : mais si l'on a négligé le temps de la paix pour l'établir, on ne peut pas compter d'avoir une armée ; puisque des troupes rassemblées sans discipline ne sauroient combattre, ni marcher, ni camper. Mais il alla plus loin : cet homme que l'on nous montre pour un homme de tête, hardi & entreprenant, qui joignoit à cela un fond d'habileté, de constance dans ses résolutions, & de finesse dans l'exécution, voulant introduire une bonne discipline, choisit tout d'un coup la meilleure qu'il

connut, qui étoit celle des Grecs ; elle étoit nécessaire pour régler la tactique que ces peuples possédoient dans un point de perfection, qui étoit inconnu pour lors aux autres nations. Mais que l'on prenne garde d'où partoit ce Sosibe ; car s'il eut voulu introduire ce changement à la veille d'une guerre, chez des soldats aguerris, formés & disciplinés par d'autres principes, peut-être ne mériteroit-il pas nos loüanges à un si haut point : mais il n'avoit ni Officiers ni soldats. Ministre d'un Prince efféminé, qui avoit tout laissé aller, il falloit forger des hommes & non les refondre. Il prit les meilleurs modeles, il fit venir & attira à lui les meilleurs Officiers qu'il put gagner. Aussi habile dans ce choix, que zélé pour l'intérêt de son pays, il fit ce que nous avons vû faire de nos jours à Pierre le grand, chez ses Moscovites. Ce ne sont pas là de ces travaux faciles ni connus. Quelqu'aisé qu'il soit de découvrir le mérite quand on le veut bien, celui qui s'y attache, mérite de grands éloges. Sosibe étoit aussi excellent politique qu'habile homme d'Etat ; rien n'est plus adroit ni plus curieux que toutes les ressources que Polybe nous apprend qu'il employa pour éviter de voir commencer la guerre trop tôt, & avant que ses machines fussent montées.

Sa dextérité à trouver toûjours de nouveaux moyens de temporiser, & des propositions de paix séduisantes pour Antiochus, est une des belles leçons que l'on puisse donner aux hommes d'Etat. Il y a à profiter des deux côtés, de celui qui craint, pour, en l'imitant, se procurer, ainsi que lui, le temps d'armer par terre & par mer ; & de celui qui menace, pour ne pas se laisser duper & amuser par de semblables propositions dont le délai doit toûjours être suspect à un Prince armé, & qui connoît bien lorsqu'on doit le craindre.

Pyrrhus & le Cardinal de Richelieu, quoique distans l'un de l'autre, se conduisoient par les principes de Sosibe. Ils avoient pour maxime de n'employer l'épée que lorsque les paroles ne peuvent plus rien, & qu'elles ont donné le temps d'assener ses coups. Antiochus s'y laissa surprendre : il oublia que les longues négociations cachent toûjours de mauvais desseins, ou pour le moins de la mauvaise volonté : c'est ce que l'on ne doit jamais oublier en pareil cas. Il faut imiter la conduite de Charles le Bel en 1324, étant en différent avec Edouard II. Roi d'Angleterre pour un château que Hugues de Montpezat avoit bâti en lieu qu'il prétendoit appartenir au Roi d'Angleterre, & que Charles prétendoit au contraire lui appartenir. Le procès ayant été jugé en faveur de la France par le Parlement de Paris, Charles donna ordre que l'on attaquât le château qui fut pris. Montpezat l'ayant attaqué à son tour le reprit, & fit passer la garnison au fil de l'épée. Le Roi de France, pour avoir réparation d'une injure aussi grande, demanda satisfaction à Edouard. Celui-ci qui n'étoit pas en état de soûtenir la guerre faute de préparatifs, envoya en France le Comte de Kent, avec ordre d'alonger plutôt que de finir ce différent. *Le Seigneur d'Arrablay fut averti*, dit le Pere Daniel, *que les Anglois remplissoient secretement leurs places de munitions de guerre ; & qu'au lieu de satisfaire le Roi, ils se*



Les deux

mettoient en état de se défendre en cas qu'il les attaquât. Il en donna avis au Roi, qui résolut sur le champ de se faire justice lui-même, puisqu'on refusoit de la lui rendre : & comme il avoit une armée toute prête, il fit marcher le Comte de Valois qui étant entré dans la Guyenne, la prit presque toute, pour ne s'être pas amusé à de vaines négociations. Il est certain que cette ruse est ou devroit être usée : cependant nombre de Princes s'y laissent encore duppes faute de réfléchir sur les évenemens semblables; & ce sont ces réflexions salutaires à quoi nous tâchons d'engager.

§. II.

Réflexions sur les deux combats de mer & de terre. Ordre de bataille pour celui qui se donna sur terre.

L'Evenement qui occasionne nos réflexions, est un des plus singuliers qui se lisent dans l'histoire. Deux batailles dans un jour, l'une sur terre, l'autre sur mer au même instant & sur un front, pour ainsi dire, contigu, sont un de ces phénoménes historiques qui sont bien rares.

Ce qui les occasionna fut un raisonnement solide & une égale prévoyance des deux partis. Chacun sentant l'importance dont il lui étoit, l'un, de conserver ses places maritimes, son accès libre à ses vaisseaux, & la seule voie qu'il eût pour recevoir ses vivres; & l'autre par la même raison, ayant un grand désir de couper cette communication, & de tirer aussi ses vivres par la mer; il étoit nécessaire que tous deux ayant reglé l'état de la guerre dans le même pays & pour le même objet, ils se rencontrassent sur la côte.

Tous deux prevenus, qu'il est important de débuter heureusement voulurent employer leurs plus grandes ressources pour se procurer l'avantage. Une victoire sur terre qui n'auroit pas laissé le libre accès aux convois de mer, n'en procuroit aucun solide au vainqueur. De même une victoire navale ne procuroit aucun avantage décisif si l'entrée demeuroit fermée par terre; ainsi c'étoit une nécessité de combattre sur les deux élemens à la fois.

Toutefois quelque profond que fût le raisonnement sur lequel ces deux Princes établirent l'état de la guerre, je pense que Ptolomée, ou, si l'on veut, Sosibe son Ministre, ne prit pas le bon parti eu égard au terrein, à la nature de ses forces, & à la qualité de ses troupes. Il devoit se déterminer à la défensive, il semble même que son application au rétablissement des troupes & de la discipline exigeoit qu'il adoptât de préference ce genre de guerre, plus fait pour aguerrir peu à peu de nouveaux soldats en leur faisant voir l'ennemi dans de petits combats avant d'en venir aux plus grands. Peut-être aussi le blâmé-je à tort, lorsque l'on peut croire que ce fut son plan de guerre, mais que le Général Nicolas à qui il en avoit confié l'exécution, s'y prit mal pour le détail de la campagne. Il faut encore savoir, avant de prononcer, s'il étoit possible à Ptolomée de demeurer sur la défensive sur mer comme sur terre : je pense qu'oui, malgré qu'Antiochus devoit chercher par toutes sortes de moyens à combattre par mer, pour tirer ensuite ses vivres avec moins de difficultés.

Ce principe une fois posé, ce

fut une grande faute du côté de Ptolomée de s'être rendu si tard au défilé dont il est question. Ce passage, dont l'importance attiroit toute l'attention des deux armées, devoit être muni & retranché de longue main ; au lieu qu'il semble par le récit de Polybe, que l'armée de Ptolomée ne prevint que de peu de jours celle d'Antiochus. Cette premiere faute fut, comme c'est l'ordinaire, le principe & la source de toutes les autres. Ce fut d'elle que provint le défaut de connoissance du lieu, qui engagea Nicolas à négliger l'endroit où il avoit le plus à craindre, pour donner son attention à ceux qui se défendirent par eux mêmes, tels que les sommités des escarpemens, tandis qu'il négligea de retrancher le bas qui en avoit le plus de besoin ; car dans une défensive de cette nature, c'est une faute que de compter sur ses forces, & de négliger d'opposer des obstacles à l'ennemi. L'endroit auquel on n'a pas pourvû, venant à être forcé, c'est comme si l'on n'avoit pourvû à aucun. Le courage & les hommes que l'on a employés ailleurs, tout est inutile.

Pour éviter un pareil défaut, il faut tirer une ligne contiguë dont tous les points soient aussi bien retranchés qu'ils en sont susceptibles. Ptolomée devoit la faire depuis la mer jusqu'au haut des montagnes, & suivre en tout les principes & la méthode que nous avons donnés dans les volumes précédens pour se retrancher dans les montagnes. Au lieu de cela, il paroît que l'armée de Nicolas fut mise en bataille dans l'ordre que l'on peut voir sur le plan. La droite à la montagne, la gauche à la mer. La hauteur (2) roide & escarpée, ne laisse entr'elle & la mer qu'un passage étroit au-dessus ; en (4) (5) & (7), il avoit retranché une partie de ses troupes qui dominoient le passage, & obligeoient l'ennemi à les déloger avant de pouvoir passer outre. Sa gauche (1) étoit appuyée à la mer, garnissant dans tout son front le passage d'en bas sans aucun retranchement. Passons maintenant à la disposition d'Antiochus, avant d'examiner sa conduite. Ce Prince partagea, dit Polybe, son armée en trois corps, dont l'un (8) fut destiné pour attaquer par le bas la gauche (3) de l'ennemi ; le second (6) fut destiné pour attaquer les Egyptiens retranchés en (4) & (5), & le troisieme à portée duquel le Roi se plaça, fut en (9) comme pour servir de réserve.

Quant à la tactique intérieure & particuliere des corps, Polybe n'en fait nulle mention : mais à son défaut, nous croyons pouvoir avancer que l'usage étant chez les Asiatiques, ainsi que chez les Grecs, de combattre en phalange, ils ne manquoient point dans les lieux resserrés de doubler & tripler leur profondeur pour ne point interrompre leur ordre accoutumé : ainsi il y a lieu de croire qu'Antiochus combattit sur une grande profondeur.

Après avoir fait connoître la disposition des deux armées, & la conduite du Général de Ptolomée, il nous reste à examiner pourquoi Antiochus les vainquit dans un lieu dont la nature égalisoit le front, & où par conséquent la force ne devoit admettre d'avantage que dans le plus ou le moins de courage. Sans doute que cette victoire ne fut pas un pur effet du hasard ; nous allons le prouver. Nous avons déja fait sentir la justesse du raisonnement

d'Antiochus, qui, en établissant l'état de la guerre, détermina d'attaquer par mer en même temps que par terre, & de se rendre maître du défilé avant toute autre opération, pour conserver avec la mer une libre communication. Ce dessein formé, ce Prince qui se conduisoit par principes, s'attacha d'abord à ne pas donner le temps à son ennemi de se bien établir dans le poste. Il y arriva sans doute avec diligence, puisqu'il n'y avoit que peu de jours que son ennemi y étoit.

La connoissance du terrein & celle de la disposition que l'ennemi y a faite, nous l'avons dit souvent, sont les deux points par ou l'on doit commencer. Antiochus, tout jeune qu'il étoit, suivit cette grande maxime; il s'y porta en personne, & reconnut par ses propres yeux l'ordre de bataille & la nature du lieu. Voyant son ennemi retranché sur le haut des escarpemens sans l'être dans la plaine, il n'eut garde de se laisser leurer par cette espèce d'appas; il compta pour rien de vaincre dans le bas, s'il ne se rendoit maître en même temps du haut, puisque les postes qui y fussent demeurés, l'eussent facilement délogé du bas: dès-lors il se détermina à attaquer le haut en même temps que le bas. Cette résolution fut le fruit du soin qu'il s'étoit donné de voir par ses yeux & non par ceux d'autrui. Elle avoit encore un motif décisif en pareil cas, qui est que si l'on n'attaque qu'un point, les autres demeurant en état d'y porter secours, soit par des armes de jet, soit même par des renforts d'hommes; ceux qui attaquent courent bien plus de risque, & ont bien moins de raison d'esperer du succès. C'est une maxime que de partager l'attention de l'ennemi, & de multiplier ses attaques quand on veut se rendre maître des passages.

Et comme les revers des montagnes fournissent toûjours des communications que les yeux de celui qui attaque ne sauroient découvrir; on doit supposer que les troupes du haut, si on les néglige, ne manqueront pas durant ou après l'action de descendre sur les flancs & sur les derrieres de celui qui aura forcé le bas: ce qui peut changer très-subitement la victoire en déroute.

Dans plusieurs attaques, il est probable qu'il y en aura quelqu'une qui réussira, & cela suffit. Antiochus, plein de cette maxime, dut encore supposer que les endroits du plus difficile accès seroient confiés aux plus mauvaises troupes, & que par conséquent ils seroient d'autant plus aisés à emporter. L'évenement y répondit. Ce fut ces attaques des hauteurs qui réussirent les premieres; & dès-lors il ne fut plus possible au bas de se maintenir; quelque résistance qu'il eût faite d'abord, il fallut se retirer.

Il est aisé aux militaires qui veulent réfléchir, de suivre ce raisonnement, & d'appercevoir que les succès sont ici amenés par la sagesse de la disposition, ainsi qu'il arrive presque par-tout.

Après ces dispositions primitives, le jeune Roi choisit son poste au centre de l'armée de terre comme il s'y plaça, pour être à portée de voir & d'ordonner par-tout suivant l'évenement. Il est vraissemblable qu'il choisit un terrein élevé à mi-côte; c'est de pareil endroit que l'on voit & le haut & le bas, & que l'on peut donner des ordres

plus prompts & plus conséquens aux évenemens. Outre cela toute troupe qui sait qu'elle est vûe de son Roi, & qu'il ne lui échappera ni bonne ni mauvaise action, combat avec bien plus d'audace, se rallie bien plus promptement; & cette seule idée fait faire aux hommes des choses surnaturelles.

Cette présence du Roi influoit autant sur l'armée navale, car ce Prince étoit à portée de voir tout ce qui s'y passoit. Aussi elle vainquit celle de Ptolomée, & se trouvoit en état, par la retraite de cette derniere, d'incommoder par ses machines de jet les troupes de terre qui résisterent plus long-temps dans le bas.

Le poste des Rois & des Généraux dans les affaires de montagnes est toûjours un terrein élevé à mi-côte, le sommet est trop éloigné du bas, & voit moins bien, & le bas ne voit rien du tout.

Si la défaite des troupes de la hauteur fut occasionnée par le choix des plus mauvaises troupes, que le Général Nicolas y avoit placées, ce fut une grande faute de sa part d'avoir confié un poste si important à de mauvais soldats : le haut forcé tout étoit fait, tandis que dans le bas, tant que le haut lui fût demeuré, il lui restoit encore bien des ressources. C'est une faute de trop compter sur la force de l'assiete des lieux; il n'y a de véritablement inaccessibles à la guerre que les postes que le courage défend.

C'est ici le lieu de se rappeller ce que nous avons dit ailleurs de l'attaque du fameux camp de Ptolomée après la jonction de l'armée de Mithridate de Pergame avec celle de César. Le trait se lit dans les Commentaires de cet illustre guerrier.

Quant à ce que la grande jeunesse du Roi Antiochus peut faire présumer que ce Prince ne fut pas capable par lui seul d'une conduite aussi savante, comme nous ne travaillons ici que pour l'instruction, je pense que l'éloge regarde la conduite, & que c'est elle que nous proposons pour modele. Quant à la personne de ce jeune Roi, nous devons du moins admiter la docilité avec laquelle il adopta les sages conseils qu'on lui donna, & puisque l'histoire lui attribue la gloire de l'action, c'est la plus utile leçon que l'on puisse tirer d'un pareil trait pour les jeunes Princes, que cette réflexion qu'on les prie de faire; qu'ils sont toûjours estimés les auteurs du bien, & que, de suivre avec docilité le conseil des sages, est la sagesse même.

Terminons cet article par une derniere réflexion sur ce qu'Antiochus, dit le texte, ne marcha qu'avec une partie de ses forces. Il paroît d'abord de la présomption dans cet endroit : mais au contraire c'est un grand trait de prudence, de n'employer dans un pays étroit que ce qu'il peut contenir, car le trop grand nombre embarrasse dès que l'on ne peut pas l'employer, & le petit bien choisi est toûjours à préférer à la multiude prise au hasard. Dans le pays de montagnes, il faut de petites armées qui puissent se mouvoir avec agilité, & subsister par-tout; ce que celles-là bien conduites ne pourront pas, il est inutile de le tenter avec de plus fortes.

Il faut dans cette nature de guerre absolument dépouiller l'opinion des forces, elle ne consiste plus dans le nombre; mais dans la qualité des hommes, la science des chefs, & l'avantage des lieux.

§. III.

Combat naval. Ordre qu'on y observa.

JE me suis assez étendu sur les raisons qui engagerent les deux Généraux, l'un à défendre la mer, l'autre à l'attaquer. Quant à la disposition, sans doute que chaque armée navale suivit l'usage qui étoit alors, ainsi que de nos jours, de se ranger sur deux lignes chacune (*a*) (*b*), les deux aîles(*d*) appuyant de fort près au rivage, & les deux autres (*e*) (*f*) s'étendant vers la pleine mer. Les vaisseaux de charge(*g*) (*h*) formerent sans doute une troisieme ligne derriere chaque armée. L'auteur dit formellement que les forces étoient égales, & que d'abord l'avantage le fut aussi, d'où l'on peut conclurre qu'il n'y fut employé ni ruse ni stratagême. Comme les Egyptiens étoient d'excellens marins, à ce qu'assûre César lui même, sans doute que sans la perte de la bataille sur terre, ils eussent disputé plus long-temps la victoire navale : mais appercevant la fuite de leurs troupes de terre, la flotte fut obligée de se retirer, ce qui rendit les deux victoires d'Antiochus très-complétes.

Il me reste encore bien des choses à dire, soit pour la guerre de terre dans les montagnes, soit pour l'ordre de bataille qui convient le mieux dans un terrein, tel que celui dont nous venons de donner le plan. Si l'on se rappelle que j'en ai traité plus haut, & que j'ai fait voir que les colonnes sur-tout étoient la vraie tactique à employer dans de semblables positions : il est inutile que je le répete, ceux qui n'en ont pas le souvenir présent, peuvent recourir à mon ordre de bataille dans un défilé ; de huit bataillons contre une force quadruple au Chapitre IV. du traité de la colonne.

CHAPITRE XVI.

Siége du Pednelisse par les Selgiens. Selge attaquée à son tour. Trahison de Logbasis. Vengeance qu'en tirent les Selgiens. Conquêtes d'Attalus.

LE même Eté, les Pednélissiens assiégés & pressés par les Selgiens, dépêcherent vers Achée pour implorer son secours, & en ayant eu une réponse favorable, ils soûtenoient constamment le siége dans l'espérance d'en être secourus. Achée leur envoya Garsyeris avec six mille fantassins & cinq cents chevaux. Les Selgiens furent avertis de ce renfort, & aussi-tôt ils s'emparerent des détroits qui sont près de Climace. Ils posterent là la plus grande partie de leurs troupes, mirent bonne garde à l'entrée de Saporda, & rompirent tous les chemins par où l'on pouvoit en approcher. Garsyeris s'étant

jetté dans Milyade, & ayant campé devant Crétople, vit bien que tant que les ennemis occuperoient les passages, il ne seroit pas possible d'avancer. Pour les en déloger, voici le stratagème dont il usa: il retourna sur ses pas, comme s'il eût désesperé de pouvoir porter du secours (*a*) aux assiégés, depuis que les passages avoient été pris par les Selgiens. Ceux-ci croyant que la retraite se faisoit de bonne foi, se retirerent, les uns dans leur camp, & les autres dans la ville, parce que le temps de la moisson pressoit: mais Garsyeris revint aussi-tôt sur ses pas, & marchant à grandes journées vint se poster sur les hauteurs, qu'il trouva sans défense, & y mit du monde.

(a) *Il retourna sur ses pas, comme s'il eût désesperé de pouvoir porter du secours.*] De tous les stratagèmes celui qu'employe ici Garsyeris est un des plus sûrs, & les plus habiles, comme les plus sots y seroient souvent trompés si on l'employoit: mais l'on n'en voit plus de pareil parmi les Modernes. Nous appellerons cette ruse fausse retraite : je n'en donnerai point ici de leçon absolument détaillée. M. Folard dit qu'il réserve à en traiter dans les retraites d'armées, pour laquelle partie il avoit, sans doute, fait un ouvrage particulier, qu'il annonce en plusieurs endroits de celui-ci. Tout ce qu'il en dit ici, se réduit aux principes généraux qui suivent.

Il faut que pareille manœuvre soit tenue fort secrete. Cet ouvrage est plein de moyens d'y parvenir. La seconde condition pour réussir, est la netteté & la science de la marche. Quant à l'ordre, l'ensemble, la disposition intérieure & relative des corps, pour marcher, se mettre en bataille, se céder le terrein les uns aux autres, pour le reprendre l'instant d'après sans confusion ni retardement, pour que leurs différentes manieres de combattre ne soient point embarrassées les unes par les autres. La préparation du terrein est encore une condition, c'est-à-dire, qu'il soit débarrassé & applani pour la cavalerie, accommodé & ouvert pour l'infanterie, pour les lieux de combat, comme pour les passages & les issues; que les ouvertures ne soient point étranglées, mais qu'elles soient pour des fronts de vingt-cinq à trente files, & à proportion pour la cavalerie : que les bagages marchent de façon, qu'ils ne puissent jamais former d'obstacle, & que dans le plan du combat qui détermine l'ordre de marche, on se ressouvienne de l'avantage de mes colonnes par-dessus les autres ordres de tactique.

Quant à ce qui est du stratagème de Garsyeris, je renvoye le Lecteur au texte, & je borne cette note à citer deux exemples.

L'un parmi les Anciens est tiré de Polien, qui rapporte qu'*Autophrodate, voulant faire incursion dans le pays des Pysidiens, trouva que l'entrée en étoit fort étroite & bien gardée. Il s'y présenta avec ses troupes, & comme s'il eût été rebuté de la difficulté des lieux; il recula jusqu'à six stades. La nuit survint sur ces entrefaites, & les Pysidiens, s'imaginant que les ennemis s'étoient retirés tout-à-fait, s'en allerent aussi. Autophrodate en ayant été informé, prit son infanterie armée à la légére, & ceux de ses soldats qui étoient les plus agiles, & courant avec une extrème diligence, il traversa ces passages étroits & se déborda dans le pays des Pysidiens, qu'il ravagea d'un bout a l'autre.*

L'autre beaucoup plus moderne est de Zisca, que j'ai déja cité tant de fois. En 1420, il assiégea Vicegrade, ville de Bohême, laquelle capitula pour se rendre à jour nommé si elle n'étoit secourue. L'Empereur Sigismond, qui marchoit au secours, arriva la veille de ce jour. Zisca qui n'osoit tenir la campagne vis-a-vis de lui, se retira sous le canon de Prague. Les Imperiaux contens de cet heureux succès, se livrent à la joie avec pleine confiance, sans poursuivre leur ennemi, ni veiller même à leur propre sûreté; Zisca informé de cette négligence, qu'il avoit même prévûe, leve son camp a la sourdine, & par une marche aussi prompte que secrete, il les surprend, les taille en piéces, pille leur camp, & oblige l'Empereur de s'enfuir, lui vingtieme en Silesie.

Puis laissant là Phayle pour commander, il fut à Perge avec ce qui lui restoit de troupes, & envoya de-là dans les autres endroits de la Pisidie & de la Pamphylie pour représenter combien l'on avoit à craindre des Selgiens, engager les peuples des ces provinces à faire alliance avec Achée, & les presser de venir au secours des Pednélissiens.

Cependant les Selgiens se fiant sur la connoissance qu'ils avoient du pays, crurent qu'en faisant marcher un corps de troupes contre Phayle, ils lui donneroient l'épouvante & le chasseroient de ses postes : mais loin de réussir, ils perdirent beaucoup de leur monde. Ils se tournerent donc du côté du siége, & le presserent plus qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Les Etenniens, peuple de la Pisidie, qui habite les montagnes au-dessus de Sida, envoyerent à Phayle huit mille pesamment armés, & les Aspendiens quatre mille. Ceux de Sida ne prirent point de part à ce secours, soit pour gagner l'amitié d'Antiochus, ou plutôt à cause de la haine qu'ils portoient aux Aspendiens. Avec ces nouvelles forces jointes à son armée, Garsyeris approcha de Pednélisse, & s'imagina que les Selgiens, pour lever le siége, attendroient à peine qu'il parût. Comme cependant ils l'attendirent de pié ferme, il s'arrêta à une distance raisonnable de la ville, & s'y retrancha. Pour secourir néantmoins les Pednélissiens autant qu'il lui seroit possible, sachant qu'ils manquoient de vivres, il voulut faire entrer pendant la nuit dans la ville deux mille hommes chargés chacun d'une certaine mesure de blé. Les Selgiens furent avertis qu'ils étoient en marche, ils vont au-devant, taillent en pieces la plus grande partie de ce détachement, & emportent tout le blé.

Fiers de ce succès, ils entreprirent non-seulement de continuer le siége de Pednélisse, mais encore d'assiéger Garsyeris lui-même; car dans la guerre ce peuple est toûjours hardi jusqu'à la témérité. Laissant donc dans leurs retranchemens une garde suffisante, ils approchent du camp ennemi par plusieurs endroits, & l'attaquent avec vigueur. Garsyeris pressé de tous côtés, & voyant ses retranchemens renversés en plus d'un endroit commençoit à craindre une défaite entiere. Il envoya sa cavalerie dans certain poste qui n'étoit point gardé. Les Selgiens crurent que c'étoit la crainte d'être forcés qui les faisoit retirer, & ne penserent point du tout à les arrêter: mais la cavalerie de Garsyeris ayant tourné par leurs derrieres &

chargé brusquement, l'infanterie encouragée, quoiqu'elle eût été déja renversée, revint à la charge. Les Selgiens enveloppés prennent la fuite; en même temps les Pednélissiens fondent sur ceux qui avoient été laissés au camp, & les en délogent. Les vaincus s'écarterent de côté & d'autre. Il en resta au moins dix mille sur la place. De ceux qui se sauverent, les alliés se retirerent chez eux, & les Selgiens s'enfuirent par les montagnes dans leur patrie.

Garsyeris, qui étoit bien aise de passer les défilés, & d'approcher de Selge avant que les fuyards revenus de leur frayeur pûssent l'arrêter, & déliberer sur ce qu'ils auroient à faire, se mit sur le champ à leur queue, & arriva à Selge avec son armée. Les Selgiens ne pouvant plus espérer de secours de leurs alliés après la derniere défaite, & effrayés de l'échec qu'ils avoient reçû, commencerent à craindre pour eux-mêmes & pour leur patrie. Ils convoquerent une assemblée, où il fut résolu de députer un de leurs Citoyens à Garsyeris. Ils choisirent pour cela Logbasis. Cet homme avoit été long-temps ami de cet Antiochus qui étoit mort en Thrace, & avoit élevé, comme sa propre fille & avec une tendresse extrême, Laodice qui lui avoit été confiée, & qui fut depuis femme d'Achée. Tout cela fit croire qu'on ne pouvoit dans la conjoncture présente faire un choix plus heureux. Logbasis entra en conférence avec Garsyeris: mais loin de rendre service à sa patrie comme on attendoit de lui, il exhorta ce Général d'avertir au plutôt Achée, que Logbasis se chargeoit de lui livrer Selge. On ne pouvoit faire à Garsyeris une proposition qui lui fût plus agréable. Il envoya sur le champ à Achée pour lui apprendre ce qui se passoit, & le faire venir. On fit un treve avec les Selgiens, on recula la conclusion du Traité; toûjours quelque difficulté se présentoit en attendant Achée, & pour donner à Logbasis le loisir de conférer avec lui, & de prendre des mesures pour l'exécution de son dessein.

Pendant qu'on alloit & venoit pour cela, les soldats passoient librement du camp à la ville pour y prendre des vivres. On a éprouvé cent & cent fois combien cette liberté étoit funeste, cependant on n'y met point ordre. En vérité c'est mal-à-propos que l'homme passe pour le plus rusé de tous les animaux, il n'y en a point de plus facile à surprendre. Car combien de camps, combien de garnisons, combien de grandes villes se sont perdues par cette liberté? Ce malheur est arrivé à une

infinité de gens ; les faits font certains, & malgré cela nous fommes toûjours neufs fur ces fortes de furprifes. La raifon en eft qu'on ne s'applique pas à connoître les malheurs où font tombés, faute de certaines précautions, ceux qui nous ont précedés. On fe donne beaucoup de peine, on fait de grandes dépenfes pour amaffer des vivres & de l'argent, pour élever des murailles, pour avoir des armes, & l'on néglige la connoiffance de l'hiftoire, la plus aifée de toutes à acquérir, & qui fournit le plus de reffources dans les occafions fâcheufes : & cela, pendant qu'on pourroit dans un honnête repos & avec beaucoup de plaifir fe remplir l'efprit de ces connoiffances par la lecture de ce qui s'eft paffé avant nous.

Achée arriva au temps marqué, & les Selgiens, après avoir conféré avec lui, s'attendoient à l'accommodement du monde le plus avantageux. Pendant ce temps-là Logbafis amaffa des foldats d'Achée dans fa maifon, ne laiffant pas toûjours de confeiller aux Selgiens de tenir des confeils fur l'affaire préfente, de ne point échapper l'occafion & de conclurre enfin un Traité. On s'affembla en effet, & comme fi la chofe devoit fe terminer, on fit venir à l'affemblée jufqu'aux fentinelles. Alors Logbafis donna le fignal aux ennemis, fit prendre les armes aux foldats qu'il avoit chez lui, en prit lui-même & en donna à fes enfans. Achée s'approche de la ville avec la moitié de l'armée, & Garfyeris avec le refte s'avance vers un Temple de Jupiter, lequel commande la ville, & en eft comme la citadelle. Un Paftre s'apperçoit par hafard de la chofe, & en avertit l'affemblée. Auffi-tôt les foldats courent, les uns à Ceftédion, c'eft le nom du Temple ; les autres au corps-de-garde, & le peuple en fureur à la maifon de Logbafis, où la trahifon ayant été découverte, une partie monte fur le toit, les autres forcent les portes du veftibule, & maffacrent Logbafis, fes enfans & tous les autres qui étoient dans la maifon. Enfuite on annonça la liberté aux efclaves, & l'on partagea les forces pour aller à la défenfe des poftes avantageux. Garfyeris tâcha d'approcher de Ceftédion, dès qu'il vit que les affiégés s'en étoient emparés, & Achée de rompre les portes de la ville : mais les Selgiens firent une fortie qui lui coûta fept cents hommes, & obligea le refte à quitter l'entreprife, en forte que lui & Garfyeris prirent le parti de rentrer dans leurs retranchemens.

Les Selgiens alors craignant qu'il ne s'élevât parmi eux quel-

que sédition, craignant aussi de nouvelles attaques de la part de l'ennemi, envoyerent à Achée les plus anciens de la ville avec les marques ordinaires de la paix, & un Traité qui portoit : *Qu'ils donneroient sur le champ quatre cents talens, qu'ils rendroient aux Pednélissiens les prisonniers, & qu'à quelque temps de-là ils payeroient trois cents autres talens.* C'est ainsi que les Selgiens sauverent leur patrie du péril où la trahison de Logbasis l'avoit jettée. Ce courage étoit digne de leur liberté, & de l'alliance qu'ils avoient avec les Lacédémoniens. Pour Achée, après avoir pris Milyade & rangé sous sa domination la plus grande partie de la Pamphylie, il alla à Sardes, fit une guerre continuelle à Attalus, menaça Prusias, & se rendit formidable à tout le pays d'en-deçà du mont Taurus.

Dans le temps qu'Achée étoit occupé au siége de Selge, Attalus parcouroit avec un corps de Gaulois Tectosages les villes d'Élide & toutes les autres villes voisines, qui par crainte s'étoient auparavant rendues à Achée. La plûpart se donnerent à lui de bonne grace, & regarderent même comme un bienfait qu'il voulût bien les prendre sous sa protection. Peu attendirent qu'on leur fit violence. Celles qui le reçûrent de bon gré, furent Cumes, Smyrne, Phocée : Ægée & Temnos craignirent qu'il ne vînt à elles, & firent comme les autres. Les Teyens & les Colophoniens lui envoyerent aussi des Ambassadeurs, & se rendirent à lui eux & leurs villes. Il les reçut aux mêmes conditions qu'auparavant, & prit des ôtages. Il ne traita personne avec plus de douceur que les Ambassadeurs des Smyrnéens, en reconnoissance de la fidélité qu'ils lui avoient gardée. Ensuite il continua d'avancer, & ayant passé le Lyque, il entra dans la Mysie ; Carse épouvantée lui ouvrit ses portes. Didyme ne tint pas non plus contre la crainte qu'eut la garnison d'être assiégée. Ce fut Thémistocles qui lui livra ces deux places. Il en avoit reçû le gouvernement d'Achée. De là il entra dans la plaine d'Apie, & y fit le dégât, passa le mont appellé Pelicanta, & campa sur le Mégiste. Pendant qu'il y étoit, arriva une éclipse de Lune, & les Gaulois qui depuis long-temps se lassoient d'une route si pénible, parce que leurs femmes & leurs enfans les suivent à la guerre dans des chars, prirent cette éclipse pour un augure qui ne leur permettoit pas d'aller plus loin. Attalus n'en tiroit aucun service : mais leurs campemens séparés, leur désobéissance & leur orgueil ne laisserent pas de le jetter dans un très-grand

embarras. D'un côté il craignoit que se joignant à Achée, ils ne se jettassent sur les terres de sa domination ; & de l'autre il ne vouloit pas se perdre de réputation, en faisant égorger des soldats, qui par affection pour lui l'avoient suivi jusqu'en Asie. Il se servit donc du prétexte qu'ils lui donnoient, & leur promit de les ramener où il les avoit pris, de leur donner un terrein commode pour s'y établir, & que toutes les fois dans la suite qu'ils lui demanderoient des choses qu'il feroit juste de leur accorder, ils le trouveroient toûjours disposé à les obliger. Il les fit conduire en effet à l'Hellespont, fit beaucoup d'amitiés aux Lampascéniens, aux Alexandrins & aux Iliens, qui lui avoient été fideles, puis avec son armée il se retira à Pergame.

OBSERVATIONS

Sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censes en plein champ.

§. I.

Mesures à prendre, soit pour l'attaque, soit pour la défense d'une maison.

LA partie de l'art de la guerre qui regarde la défense des maisons est assez essentielle, pour ne pas échapper l'occasion d'en parler que nous présente la maison, dans laquelle Logbasis s'étoit retiré avec sa troupe. La plûpart des Auteurs dogmatiques se sont attachés aux grandes parties de la guerre, peu ont eu à cœur l'instruction des Officiers particuliers : mais nous qui travaillons autant pour ceux-ci que pour les autres, & qui voulons en former pour tous les grades, il est juste que nous traitions en détail une partie qui les regarde plutôt que les Généraux, lesquels cependant ne seroient point devenus tels, s'ils n'avoient possédé les vertus & les talens qui sont propres aux différens grades par où ils ont passé.

Nous commencerons d'abord par donner quelques principes, & ensuite nous nous attacherons plus particulierement à des exemples dont la connoissance établit les maximes bien plus avant dans la mémoire, sur-tout pour les petites parties de la guerre ; car celle-ci n'est pas au nombre des grandes.

Avant que de savoir comment tirer parti d'une maison pour la défendre, il faut savoir quelles sont celles qui sont les plus avantageuses. Pour cela il faut s'attendre que le plus grand danger que l'on y court, c'est celui du feu, attendu qu'il fait raison des plus opiniâtres, & qu'il abrege toutes les défenses. Dès que l'on peut vous brûler, il faut se rendre ou périr ; par conséquent si l'on a le choix, il ne faut

jamais s'enfermer dans celles qui sont de bois, ou qui sont couvertes de paille ou de chaume. S'il n'en est point d'autres, il faut commencer par en faire sauter le toit, le brûler soi-même, crainte que l'ennemi ne se serve de ses débris contre vous. Parmi celles qui sont couvertes différemment, il est des différences à faire eu égard à la maçonnerie. Après le feu, le plus grand danger, c'est le canon; il faut donc choisir celles où ses coups font le moins de dégât. Ce sont celles de brique, elles valent mieux que celles de moilons. Le canon qui fait de grands trous dans ces derniers, ne fait que sa place dans celles de brique, les éclats n'en sont point aussi dangereux que ceux des moilons ou des pierres de taille.

Il ne faut pas croire encore que les murs les plus épais soient les plus commodes à défendre, bien loin delà. Comme la principale ressource de la défense, c'est de faire beaucoup de creneaux, si les murs étoient de gros moilons, de pierres de taille, ou d'une épaisseur trop considérable, il seroit fort difficile & fort long d'y en ouvrir: ainsi tout ce qu'il y a de plus avantageux à défendre en fait de maison, ce sont celles qui seroient de trois briques: c'est la juste épaisseur pour pouvoir percer promptement des creneaux. Parmi celles-là, celles qui auroient une cour bien fermée de murs seroient encore plus avantageuses; alors la maison pourroit servir de réduit pour une défense plus opiniâtre.

La premiere chose qu'on doit faire lorsqu'on se trouve dans le cas de défendre, soit maison, cassine, Eglise ou clos de murs, c'est de percer des creneaux par-tout, mais avec cette attention de ne les pas percer assez bas pour que l'ennemi venant à en approcher, puisse y passer le bout de ses fusils, & s'en servir contre ceux qui défendent; il faut les élever à sept piés & demi ou huit piés du rez-de-chaussée, & alors on éleve en dedans avec des treteaux, des tonneaux, ou toute autre chose propre à échaffauder, des banquetes, sur lesquelles le soldat puisse charger & tirer à son aise. Il faut observer qu'il y ait assez d'élévation pour qu'un homme d'une taille ordinaire puisse mettre en joue à travers les creneaux, & faire plonger son coup au pié du mur s'il le faut, c'est à dire, depuis quatre jusqu'à quatre piés & demi: c'est en terme militaire ce que l'on entend par hauteur d'appui. S'il y a plusieurs étages à la maison, il faut les creneler tous de même. Que chaque creneau à la distance, s'il est possible, de deux piés & demi à trois piés, soit ouvert tout au plus de trois à quatre pouces, & long d'un pié & demi environ, pour que sa visée puisse être prise plus ou moins allongée. La distance que je prescris d'un creneau à l'autre, est pour empêcher qu'on ne puisse placer entre deux des échelles pour gagner le toit ou le haut du mur. S'il y a plusieurs étages, il faut pour cela placer les creneaux de l'un vis-à-vis les intervales de l'autre. Je serois fort d'avis, quand on a le temps, de creuser au rez-de chaussée un fossé de trois piés en dedans de la maison, & de creneler le mur à un pié & demi de hauteur, pour tirer de bas en haut dans les jambes de ceux qui attaquent, qui ne sauroient croiser leurs fusils dans ces creneaux placés si bas à ce dessein. Mais le

principal usage de ceux-ci, est d'empêcher de sapper le mur, ce qui se pratique, sans cela, fort ordinairement.

Quand il y a une cour, que je suppose aussi que l'on a crenelée, il faut creneler la maison contre la cour : au cas que l'on vienne à être forcé dans la premiere, ceux de la maison peuvent encore se défendre.

Tandis que l'on fait des creneaux par-tout, il faut barricader les portes & les fenêtres basses; ce n'est pas chose aisée, attendu que c'est à quoi l'ennemi tâche d'abord de mettre le feu, & qu'étant de bois, elles en sont fort susceptibles. Je crois que ce qu'il y auroit de mieux en pareil cas, ce seroit de mettre dans la porte deux ou trois troncs d'arbres avec leurs branches aiguisées par le bout. Quand cette espece de barriere est soûtenue d'une bonne mousqueterie, elle est inabordable. Je voudrois alors tenir les portes ouvertes. Quand on ne fait que les barricader, il faut les percer, mais avec de moindres creneaux pour en défendre l'approche.

Il faut encore pourvoir au toit, le percer dans différens lieux pour y placer aussi de la mousqueterie, & des soldats déterminés pour tuer & renverser en bas tout ce qui se présenteroit pour monter dessus. Il faut le garnir de pierres en quantité pour rouler sur ceux qui voudroient sapper le mur, sur-tout aux angles, qui est l'endroit que l'on sappe le plus volontiers. L'on doit se conduire à peu près de même dans les défenses d'Eglises; & j'avois employé tout ce que j'ai énoncé ici à l'Eglise de l'Effingue durant le siége de Lille. Comme on ne pouvoit m'y forcer qu'avec du canon, j'y restai en repos.

Lorsqu'on veut attaquer une maison ou Eglise accommodée ainsi, il est de la prudence d'y amener du canon, sans quoi, s'il y a dedans des gens de cœur, on court risque d'y être repoussé. Alors après une sommation qui doit toûjours précéder de pareilles attaques, l'on fait battre les angles : quatre coups de canon suffisent pour l'ordinaire; si l'on n'en a pas, il faut à la faveur du grand feu que l'on fait aux creneaux tacher d'appliquer des échelles & de parvenir au haut, pour, en perçant le toit, tuer de haut en bas, ceux qui tiennent bon dans les différens postes, ou les en chasser à coups de tuiles. Si l'on peut, l'on doit aussi essayer de faire joüer une espece de belier à bras, c'est une longue poutre que plusieurs soldats portent, & dont ils renversent des murs tels que ceux dont nous venons de parler.

Il est arrivé très-fréquemment que dans les plus mauvaises maisons, une poignée de gens de courage ont fait des résistances mémorables; le nombre ne fait rien à pareil évenement, témoin les sept soldats que le Duc Henri de Rohan cite pour avoir été enfermés & attaqués dans une maison, nommée Chambonat, auprès de Carlas; le trait mérite d'avoir place ici par sa singularité. Ils retinrent par leur résistance héroïque, pendant deux jours entiers le Maréchal de Thémines *qui marchoit vers le pays de Foix avec sept mille hommes de pié & six cents chevaux. Ces sept hommes comparables aux soldats les plus vantés dans l'histoire Greque & Romaine, tuerent plus de quarante hommes en diverses attaques. Le seul dé-*

faut de vivres & de provisions les contraignit à chercher les moyens de se sauver. Un d'eux sort la nuit & va reconnoître les environs ; joyeux d'avoir trouvé un endroit, il revient : mais son propre frere, qui le prend pour un ennemi, le tire & lui casse la cuisse. Il se traîne le mieux qu'il peut, exhorte ses camarades à se sauver, & leur donne les enseignes nécessaires : pour moi, lui dit son frere, *je ne vous quitterai point, puisque je suis la cause innocente de votre malheur, je veux vivre & mourir avec vous. Un de leurs cousins germains dit la même chose, pendant que leurs compagnons se sauvent à regret. Ces trois se défendent dans leur méchant poste tuent encore plusieurs ennemis, & meurent libres. L'action de ces pauvres soldats,* poursuit cet illustre & reconnoissant Général, *mérite sa place dans l'histoire; elle égale ce qu'il y a de plus mémorable dans l'antiquité.*

Cet exemple, que le Duc de Rohan rapporte avec satisfaction, pour rendre témoignage à la gloire de ces braves hommes, ne peut servir qu'à exciter l'envie d'en faire autant. Il ne renferme nul précepte ; celui que nous allons voir est un peu plus détaillé, quoiqu'il ne le soit guere : mais un Roi en personne qui défend une mauvaise maison de bois, est un évenement de trop grand éclat pour n'être pas instructif : il est plus naturel de vouloir imiter les actions des têtes couronnées, & leur exemple est d'un poids bien aussi utile à l'émulation que la science le peut être à la pratique. C'est de Charles XII. à Bender dont nous allons parler.

J'ai eu occasion dans le cours de cet Ouvrage d'exposer ma façon de penser sur ce Prince ; il est inutile de recommencer ici des éloges qui tout naturels qu'ils sont, & que les trouvent ceux qui, comme moi, ont eu l'honneur de le voir, ne laisseroient peut-être pas que de fatiguer par leur répétition. Quant au fait dont il s'agit, comme il m'a paru par les informations que j'ai été à portée d'en prendre, que l'Auteur de l'histoire de Suéde en a été bien informé, je vais extraire le récit qu'il en fait, après avoir appris au Lecteur, que ce Prince se trouva engagé par une suite de circonstances les plus extraordinaires, à se défendre contre les Janissaires qui le respectoient, & qui avoient été indignés qu'il eut hésité de se remettre entre leurs mains. La crainte où il étoit des mauvais desseins de leurs Officiers contre sa personne, lui donna cette méfiance. Il se trouva tout d'un coup investi dans le petit camp que formoit le peu de Suédois qu'il avoit avec lui, & dans le milieu duquel ce Prince avoit fait construire une maison de bois. Le lendemain 12 Février 1713. qui étoit un Dimanche, & dans le temps qu'on faisoit la priere, *on vint avertir Sa Majesté que les Janissaires irrités du refus qu'elle avoit fait de se confier à eux, s'étoient jettés sur les troupes Suédoises qui gardoient le camp, qu'ils en avoient déja pris trois cents soldats qu'ils avoient désarmés, & que le reste, qui se défendoit opiniâtrément, ne pouvoit manquer d'être bien-tôt accablé par le nombre. La dessus le Roi fit cesser le service, & sortant de la Chapelle avec douze ou quinze Officiers qui l'accompagnoient, & environ cinquante de ses Dragons qui faisoient toute sa garde, il s'avança contre les Tartares, dont il tua d'abord*

bord trois de sa propre main. Sa fiere & majestueuse contenance inspira tout à la fois tant de respect & de terreur aux ennemis, que les Chefs qui les conduisoient s'arrêterent tout à coup, comme s'ils avoient été éblouis & frappés de quelques éclairs qui fussent sortis de ses yeux, ils resterent quelque temps immobiles. Le Roi rentra dans son logis avec le Colonel Rosen & quelques autres.

Il n'y fut pas un demi quart d'heure que cette maison fut attaquée avec furie; il s'y étoit retranché le mieux qu'il avoit pû, en barricadant les portes & les fenêtres: mais quelle résistance pouvoit faire une maison de bois contre une armée entiere de barbares, & contre un feu continuel de grenades & de bombes? Déja le retranchement & la maison étoient forcés de tous côtés, le toit tout en feu, d'où il tomboit des tisons embrasés, lorsque le Colonel Rosen, justement alarmé pour la personne du Roi, ouvrit une fenêtre, & sautant dehors le premier, donna la main au Roi pour le suivre. Ce Prince avoit à peine touché à terre, qu'un Tartare lui appuyant son mousqueton contre la tête, l'alloit payer, disoit-il, *de ce qu'il avoit tué son frere, si le même Colonel détournant le coup avec son épée, n'eût encore sauvé le Roi de ce danger. Enfin il n'y avoit nulle apparence qu'il pût résister, étant réduit à quarante-deux hommes, & il alloit se faire massacrer en se jettant l'épée à la main au milieu du carnage, lorsque l'on vit arriver les ordres du Sultan, qui défendoit toute violence contre le Roi de Suéde.*

L'arrivée de ces ordres, ménagée si à propos, sembleroit un de ces coups de théatre que l'on forge à plaisir, si le fait n'étoit des plus authentiques; ils avoient été sollicités par le soin du Roi avant le combat. Ce Prince ayant pénétré l'intrigue sous laquelle il alloit succomber, avoit trouvé le moyen de faire parvenir ses plaintes légitimes au Grand Seigneur lui-même, par l'intrigue du sieur de Savary, qui se servit pour cela de l'Ambassadeur de France. J'ai connu l'homme, il en étoit bien capable. M. de Villelonge, Colonel de Dragons s'attribuoit l'honneur de cette négociation. Quel qu'il fût, le Grand Seigneur reçut & lut le placet assez à temps pour empêcher que l'attaque de la maison n'eût de plus fâcheuses suites. Toutefois elles sont propres à nous apprendre que l'on peut résister long-temps avec du courage dans les plus mauvaises maisons, puisque celle-là n'étoit que de bois.

L'Historien ajoûte que le Roi de Suede étoit si affoibli, qu'il tomba en abordant les Janissaires, après la réception de l'ordre du Grand Seigneur. Il attribue cette foiblesse à ce que ce Prince n'avoit pas mangé depuis trois jours; il lui étoit assez ordinaire d'accoûtumer son corps à des jeûnes pareils; il prétendoit s'y accoûtumer pour le besoin, & de plus s'empêcher de grossir comme son pere, & comme Gustave-Adolphe. J'ai été témoin oculaire qu'il poussoit ce jeûne quelquefois jusqu'au quatrieme jour. De quoi n'eût pas été capable un Prince de cette trempe, si la mort ne nous eût empêché de le voir mûrir!

§. II.

Description de la cassine de la bouline & la distribution des postes pour la défense.

L'Importance du poste dont il est question, pour être connue, a besoin que l'on rappelle en gros les raisons qui ont engagé à l'occuper. Les principales furent de resserrer l'ennemi dans ses fourrages, & d'observer de plus près ses mouvemens, pour s'opposer au dessein qu'avoit le Prince Eugene de marcher sur l'Oglio, pour passer delà dans le Milanez. Il étoit pour lors campé à Gavardo, ayant sa droite à environ quatre cents toises de la cassine de la bouline, laquelle est à environ vingt toises du canal qui dérive de la Chieza, riviere avec laquelle ce canal forme un angle fort ouvert, & dont les branches embrassent un terrein de plus de cent toises de prairies qui se trouvent entre la cassine & le rocher, au haut duquel aboutissoit notre gauche qui se trouvoit, au moyen de cela, séparée de celle de l'ennemi par la riviere & le canal. La cassine dont il est question étoit par rapport au camp de M. le grand Prieur de Vendôme par-delà le canal à environ vingt toises de distance.

Un jour que de la hauteur qui étoit à notre gauche, on voyoit revenir les fourrageurs de l'armée ennemie, nous nous apperçûmes que la plûpart revenoient à vuide, ayant jetté leurs trousses, par la raison que M. d'Uzès, qui avoit passé le canal avec deux cents chevaux, avoit attaqué leur escorte avec succès d'un côté, tandis que M. le Chevalier de Meane en avoit fait autant d'un autre côté avec deux cents dragons, soûtenus par une compagnie de grenadiers de la Marine, commandée par la Tour-Fraguier.

Cette réflexion sur la disette de l'ennemi, jointe aux autres objets, me fit penser qu'en occupant la cassine, nous lui ôterions la partie de fourrage qui étoit entre le canal & la montagne, puisque le passage qui restoit entre elle & le rocher dont j'ai parlé, n'étant que d'environ deux cents toises, ni l'ennemi n'oseroit y passer, ni les vivres qui arrivoient d'ordinaire par là venant de Brescia & les villages circonvoisins; de sorte que je proposai à M. le grand Prieur de jetter un bataillon dans la cassine & au plus vîte, crainte d'être prevenu. J'ajoûtai qu'en jettant un pont de trois bateaux seulement sur la Chieza, nous aurions avec ce poste une communication suffisante. Ma proposition fut acceptée; j'eus charge au préalable de l'aller reconnoître, & M. de Langalerie ayant cru qu'il suffisoit de quatre compagnies de grenadiers, au lieu du bataillon que je demandois, l'on ordonna à M. de la Tour-Fraguier de s'y jetter avec sa compagnie; on y joignit celle de Laval, commandée par des-Roches, celle de Bretagne par Marinot, & celle d'Egrigny par la Roque. Je construisis le pont dans une heure, & je le couvris d'un retranchement que le terrein flanquoit naturellement, mais qui ne valloit rien par lui-même, n'ayant pas le temps d'y creuser des fossés, en bien des endroits où nous rencontrions la roche à tous momens. Avant de passer outre, il importe de donner une idée de la cassine, le plan mettra mieux au fait de sa con-



CASSINE DE LA BOULI

ftruction que le raisonnement. Je vai rendre, en le rapportant, la disposition que fit la Tour-Fraguier.

La cassine formoit une enceinte quarrée comme on voit au plan; partie de l'enceinte étoit formée par les bâtimens *E*, *H*, le reste enfermé du simple mur *D*; elle avoit deux portes cocheres, l'une *A* du côté du canal, l'autre *B* du côté de la montagne. Un colombier *G* à deux étages, dont le premier n'avoit d'entrée qu'une porte fort étroite au haut de six escaliers de pierres; pour le second il falloit une échelle, les fenêtres en étoient barrées de fer. A côté étoit un portique, où étoit un pressoir *H*, & à côté de la porte *B* un poulaillier *F*. M. De la Tour-Fraguier avoit placé une partie des grenadiers d'Egrigny, & la Roque leur Capitaine dans le colombier; celui ci avoit fait occuper l'étage d'en haut par sept grenadiers, qui retirerent l'échelle après être montés, & qui par la fenêtre pouvoient faire grand feu sur l'ennemi.

On plaça quelques tireurs dans le poulaillier *F*, le reste des grenadiers occupoient la porte *A*; les murs *D*, le cellier *G* & la maison: on n'avoit placé à la porte *B* que six hommes, parce que l'on ne s'attendoit pas à y être attaqué. Dans la reconnoissance que j'avois faite de la cassine, j'avois trouvé qu'apparemment elle avoit déja été occupée par gens qui ne savoient pas leur métier. Ils y avoient fait des creneaux larges d'un pied & à hauteur d'appui, de sorte qu'ils servoient autant à l'ennemi qu'à nous. Cinq à six soldats à chacun n'y eussent pas suffi, ce qui n'étoit pas praticable. Ce sont là de ces circonstances où un Officier particulier doit savoir que les creneaux doivent être placés plus haut avec une banquette intérieure.

La Tour-Fraguier avoit fait mettre derriere la porte *B* une cuve à vin, *sans doute pleine de fumier* pour la barricader: j'aurois voulu qu'on en eût fait autant à celle *A*, mais il ne fut pas possible.

Toutes ces dispositions se firent d'autant plus à la hâte que l'on entendoit arriver l'ennemi qui marchoit à nous avec du canon. La nuit étoit déja fort noire, je n'avois pas eu le temps de faire faire une communication du pont à la cassine, & nous étions à peine dans l'état de défense que je viens d'exposer lorsque l'attaque commença. Je dois prevenir qu'à l'extérieur de la cassine, nous avions environ deux cents hommes dans le mauvais retranchement du pont.

§. III.

Attaque de la cassine & des deux portes cocheres; les creneaux sont abandonnés. La porte du côté de la montagne est battue à coups de canon, & le colombier salué de quelques volées. Défense opiniâtre de la porte du pont. Vigoureuse résistance de M. le Comte de Saxe investi dans une maison par un corps de troupes des confédérés de Pologne.

C'Est à cette cassine ainsi préparée que l'on prétend que le Prince Eugene marcha en personne. M. le Prince de Wirtemberg commandoit le détachement ennemi qui étoit de quinze cents grenadiers, environ autant de fusiliers détachés, car nous ne vîmes pas de

drapeaux, mille chevaux & quelque pieces de canon.

La cavalerie se plaça en bataille hors de la portée du fusil, & l'infanterie sur le ventre dans la plaine entre la cassine & la montagne. L'on amena le canon contre la porte *B*, & tout étant disposé à un signal de trois coups tirés, nous fûmes attaqués par une attaque environnante, à l'exception de l'endroit *G* où il y avoit une porte cochere au cellier, & de mauvais creneaux comme par-tout, que l'on n'avoit pas eu le temps de boucher.

Les grenadiers ennemis tout en arrivant se rendirent maîtres des creneaux par leur supériorité de nombre, chacun étoit occupé par cinq à six hommes qui passant leur bout de fusil à travers, faisoient un feu qui tua du monde, & fit abandonner la cour à nos grenadiers, lesquels se mirent à couvert dans le pressoir *H*, à côté de la porte ou par-tout où ils pûrent dans la cassine. Après ce premier succès, occasionné par nos mauvais creneaux, les ennemis s'attacherent aux portes : celle *B*, barricadée, ainsi que je l'ai dit, ne donnoit pas de prise ; d'ailleurs le poulaillier que M. de la Tour avoit garni d'une douzaine de tireurs, leur tuoit du monde dans cet endroit : mais en revanche celle *A* du côté du pont étoit vivement pressée, & j'entendis qu'on la rompoit à coups de haches, pour lors appellant à moi les grenadiers du pressoir, je leur fis sentir la conséquence de défendre la porte, laquelle étant sans creneaux, alloit être forcée. Ils étoient au nombre de vingt-cinq à trente. Comme la porte étoit de sapin, & aisée à percer par les bales, je leur dis de se retirer à cinq ou six pas en arriere, & de faire feu contre l'endroit où ils entendoient cogner. Cela réussit pour un instant, & l'on commença à travailler avec moins de violence ; cependant comme ceux qui avoient été tués ou blessés, furent bien vîte remplacés par d'autres, l'ouverture fut faite à un panneau assez grande pour passer deux hommes : pour lors ce fut l'ouvrage des bayonnettes, & à mesure qu'il en passoit, ils étoient égorgés sans bruit, & cela d'autant plus aisément qu'ayant fait leur trou trop bas, ils ne pouvoient passer à travers que fort incommodément. Cela dura un peu de temps, sans que l'ennemi s'en apperçût : mais lorsque l'autre panneau eut été percé de même, les premiers qui voulurent passer ayant été tués au passage, le boucherent, & il ne passa plus personne. Ils prirent pour lors le parti de jetter la porte à terre, en la soûlevant de ses gonds par des leviers. Le premier battant tombé, les ennemis se présenterent à l'ouverture avec un cri de joie, qui bien loin d'intimider les grenadiers François leur fit faire un plus grand effort. Ces braves gens se jettant à coups de bayonnette sur tout ce qui parut d'abord qui étoient presque tous Officiers, tuerent tout ce qui se présenta : mais à l'instant le second battant étant tombé de même, pour lors ce fut un torrent d'hommes auquel rien ne pût résister. Je m'étois porté à cette défense d'autant plus volontiers, que dans la disposition on n'en avoit chargé aucun Officier : on ne comptoit pas que l'ennemi osât s'avancer entre notre feu & celui du retranchement du pont *K*, ainsi je me trouvai tout d'un coup, emporté par la foule d'ennemis, blessé d'un coup d'épée au

ventre, foulé aux piés, mais heureusement point reconnu dans l'obscurité de la nuit. Je n'avois point de blanc à mon chapeau; ainsi je conservai cet avantage jusqu'à ce qu'à la lueur du feu qui étoit dans la cour, j'eus apperçû que quelques-uns de nos grenadiers montoient au poulaillier: je les y suivis, & y trouvai la Tour-Fraguier qui faisoit de son mieux pour chauffer les ennemis au dehors de la cassine où ils étoient à l'entour de leur canon, qui n'osa plus tirer dès qu'ils se virent maîtres de la cour. Cet évenement fit discontinuer le feu un moment, & les Allemands se croyoient déja maîtres de la maison, lorsqu'on recommença de plus belle. Pour lors ils furent fort étonnés à leur tour de se voir entourés de feu qui partoit du colombier, du cellier, du poulaillier, des fenêtres & de tous les endroits de la maison où l'on avoit pû placer du monde. Trois feux que nos soldats avoient allumés dans la cour, & que les ennemis n'eurent pas le soin d'éteindre, éclairoient la visée de nos coups dont fort peu étoient perdus. Cependant le Prince de Wirtemberg ne voulant pas s'en retourner, fit attaquer le colombier; nos soldats avoient brûlé la porte d'en bas, & l'Officier François qui y commandoit ayant été blessé, il ne put résister aux efforts de l'ennemi, & fut obligé de se rendre: mais les sept grenadiers qui étoient dans le haut, refuserent d'être de la capitulation, & continuerent avec tout le courage possible de faire un feu extrêmement meurtrier.

M. de Wirtemberg alors nous fit sommer de nous rendre; ainsi que les autres endroits de la cassine, qui tous refuserent, & ne répondirent qu'à coups de fusil. Comme nous craignions dans notre poulaillier, que l'ennemi étant maître des bas, ne nous fît quelque mauvais tour, nous perçâmes un trou au plancher qui étoit fort bas pour voir ce qui s'y passoit; & ayant tué par-là le premier de ceux qui voulurent entrer, ils prirent cet endroit obscur pour un coupe-gorge, & personne ne s'y présenta davantage.

Pour lors nous entendîmes le bruit de guerre du Régiment de la Marine qui marchoit à notre secours; c'en fut assez pour ne plus songer qu'à l'attendre. Nos soldats encouragés faisoient de leur mieux, & l'ennemi sans prendre de parti, se contentoit de conserver la cour où il se maintint. Il y fit même entrer son canon pour le pointer à travers la porte *A* contre le pont du canal, & se mit en défense dans cet endroit, de façon que M. de Guerchois, qui arrivoit avec trois bataillons, voyant la cassine occupée, ne crut pas pouvoir y entrer: il se contenta de border le canal avec deux bataillons; il passa le pont avec le troisieme, mais voyant un corps de cinq à six cents hommes en bataille à l'endroit *L*, il craignit d'être pris en flanc, & se plaça la droite en *M*, appuyée à la cassine, & la gauche au canal, faisant feu sur ce qui étoit devant lui. Un Officier des nôtres qui lui parla par la fenêtre, sans doute ne l'avertit point qu'il y avoit une porte libre au cellier, de sorte que l'on resta de part & d'autre à se fusiller tant dedans que dehors la cassine, sans que cela décidât de rien. Chacun ignorant les forces de son adversaire, n'osoit l'attaquer, & la nuit se passa ainsi jusqu'à une

heure avant le jour. M. le grand prieur, au bruit de tant de coups de fusils fit marcher, & vint lui-même avec plusieurs bataillons à notre secours. M. de Wirtemberg, dont on ne sauroit trop admirer le courage, puisqu'il fut toûjours dans la cour de la cassine où étoit le plus grand danger, nous fit sommer une derniere fois avec des termes d'estime qui ne furent pas capables de nous séduire. Voyant alors que si le jour le trouvoit encore là il pourroit y avoir une affaire d'autant plus fâcheuse qu'il avoit perdu beaucoup de son monde, il prit le parti de la retraite, & la fit avant que le jour parût. Le feu cessa tout d'un coup, & le jour nous montra que nos coups avoient si bien porté, que je n'ai jamais vû autant de cadavres en si petit espace que dans la cour & les environs.

M. le grand Prieur entra tout en arrivant dans la cassine, où chacun sortant de son reduit, reçut de ce Général les éloges que méritoit une des actions les plus courageuses qu'on ait vûes. Quant aux ennemis, j'estime qu'ils y perdirent la moitié de leurs grenadiers; & l'on peut dire que ce fut en partie leur faute. Ils en firent de grandes: l'une de n'avoir pas attaqué la porte du cellier, en même temps que le reste de la cassine; l'autre de n'avoir pas mis le feu au plancher du colombier, ainsi qu'à celui du poulailler, successivement à tous les endroits bas dont ils étoient maîtres, sans pouvoir le devenir du haut. S'ils ne pouvoient nous brûler, ils pouvoient du moins, en plaçant sous nous quelque baril de poudre, nous faire sauter; & s'épargner d'un seul coup la perte de tant de braves gens.

Quant à nous, nous n'avions pas eu le temps de nous mieux préparer, & la seule faute fut un effet d'ignorance du local qui empêcha M. de Guerchois d'entrer par la porte du cellier qu'il ne connoissoit pas.

M. de la Tour-Fraguier & Martinot s'y distinguerent par-dessus les autres, & toutes les quatre compagnies se comporterent avec courage. L'on doit des éloges à M. de Guerchois d'avoir eu l'audace de passer le pont vis-à-vis trois mille hommes des ennemis, & de s'être maintenu toute la nuit avec un bataillon vis à vis quinze cents hommes & du canon.

Rien n'est plus instructif pour l'Officier particulier que le détail de ces sortes d'actions, & les fautes du Prince de Wirtemberg valent encore mieux pour l'instruction que pour la bonne conduite de nos grenadiers. Ces quatre compagnies prouverent cette nuit que ce n'est ni le nombre des hommes, ni la bonté des postes qui les rendent respectables, & que ceux qui n'ont d'autres ressources que leur courage, sont encore bien forts quand ils veulent l'employer. Que ne doit-on pas exiger pour la défense d'un poste qui est un peu bon, quand on a connu celle d'une misérable cassine de cette espéce? Les sept grenadiers qui défendirent le haut du colombier, méritent les éloges de tous les militaires; ils s'étoient rendus dignes des plus brillantes recompenses, car on n'en sauroit donner de trop éclatantes pour les actions dans ce genre. La défense des postes est toûjours d'une grande conséquence. Comme la conservation des armées, & successivement des Etats en dépend, il est juste &

de l'intérêt du bien public, de distinguer par toutes sortes de moyens ceux qui les ont bien défendus, afin d'établir dans cet art une émulation salutaire. C'est la plus belle & la plus puissante barriere que l'on puisse opposer à un ennemi que des Commandans de postes déterminés, & encouragés par les marques d'honneur qui les attendent, à tout sacrifier à la gloire d'une belle défense.

Feu M. le Marechal de Saxe en 1705. se trouva en Pologne obligé à défendre une maison. La façon dont il s'y prit peut bien servir de modele en pareil cas. Il voyageoit sur la foi d'un traité dans le temps de la confédération de Pologne ; il ignoroit que la treve avec les troupes Saxones étoit rompue. C'étoit au mois de Janvier. Il voyageoit avec nombre d'Officiers & de gens à lui. Etant arrivé à un bourg, nommé Crachnitk, il se logea dans ce qu'on appelle un Carthemar ou bâtiment semblable à ce que les Turcs appellent un Caravanseras. Les confédérés ayant appris qu'il y étoit, résolurent de l'y enlever, ainsi que le Marechal Comte de Flemming qu'ils croyoient y être. M. Paschoniski vint au village avec deux cents dragons & six cents chevaux pour cette expédition. M. le Comte de Saxe fut averti aussi-tôt de son arrivée, & n'eut qu'à peine le temps de se mettre en défense. La maison se trouvant trop grande pour dix-huit hommes qu'il avoit, il prit le parti de s'y cantonner : il abandonna la cour & le rez-de-chaussez, & se réduisit aux chambres d'en haut. Il plaça deux ou trois personnes dans chacune, & se réserva pour lui l'écurie, d'où il pouvoit donner du secours à ses gens. A peine eut-il fait cette espece de disposition, qu'il fut attaqué. Le bas fut d'abord forcé, les portes enfoncées, & les confédéres se disposoient à entrer dans le corps de logis, lorsque M. le Comte de Saxe, qui avoit donné ses ordres, les en empêcha au moyen de ce qu'il fit percer le plancher au-dessus des portes, & qu'à travers ces manieres de machicoulis, il fit tuer les premiers qui entrerent. Les Polonois croyant qu'il y avoit beaucoup de monde en bas, prirent le parti de monter par les fenêtres pour se rendre maîtres des chambres où il n'y avoit personne ; & delà attaquer celles qui étoient occupées. Le Comte de Saxe ne pouvant les en empêcher, prit la résolution d'y monter & de charger à la faveur des ténebres tout ce qu'il trouveroit. Les Polonois s'étoient déja rendus maîtres d'une chambre lorsqu'il fit sur elle une sortie si vigoureuse, qu'ayant passé au fil de l'épée la plûpart de ceux qui y étoient, les autres effrayés se jetterent par les fenêtres. Ils revinrent à une seconde attaque qui ne leur réussit pas mieux ; de sorte qu'ils prirent le parti de bloquer la maison durant le reste de la nuit, en attendant que le jour leur fournît le moyen de s'en rendre maîtres avec moins de danger. Cependant M. Paschoniski, ayant placé les différens petits postes pour l'investissement, envoya un Officier sommer le Comte de Saxe de se rendre, lui promettant bon quartier. A ces mots un des domestiques du Comte de Saxe, s'étant mis en devoir de se rendre, & passant par la fenêtre pour cela, son maître craignant que les autres ne l'abandonnassent, fut obligé, pour rompre toute voie de conci-

liation de faire tuer l'Officier Polonois, de sorte qu'il ne lui resta plus, ainsi qu'à tout son monde, d'autre ressource que celle qu'il vouloit employer, qui fut une sortie. Pour cela il assembla sa petite troupe, & lui ayant représenté la nécessité de choisir ce parti, il lui en fit sentir la facilité, fondée sur ce que les petits postes étant peu sur leurs gardes, attendu son peu de monde, dont ils ne se défioient point, ils pourroient, en forçant de ces petits postes, gagner un bois voisin, & se retirer par là jusqu'à Sendomir, où il y avoit une garnison Saxone. Ce raisonnement qui étoit judicieux eut son effet. Au milieu de la nuit, que tout étoit tranquille, il sortit à la tête de quatorze hommes sans faire bruit. Il trouva, comme il l'avoit prévû, un petit poste pied à terre & sans méfiance; il fit main basse dessus, sans tirer un seul coup, gagna le bois, & delà Sendomir.

Le fait m'ayant été raconté en Prusse, par un Officier qui n'avoit aucun intérêt à en alterer les circonstances, j'ai voulu m'en instruire auprès de plusieurs personnes, qui toutes m'ont dit que mon Prussien étoit vrai dans son écrit. Et je le rapporte ici pour l'instruction des Officiers particuliers, en y ajoûtant les réflexions suivantes.

Qu'il n'y a rien de mieux, lorsque l'ennemi veut se rendre maître du bas, & que la porte en est étroite, que de percer le plancher au-dessus pour tuer à coups de bayonnettes tout ce qui se présente. Si c'est durant la nuit, il faut que cela se fasse sans bruit, pour ne pas engager trop vîte l'ennemi à prendre un autre parti. Quant au haut, si l'on est obligé de défendre les chambres les unes après les autres, le mieux est de percer le plancher devant les portes de celle que l'on abandonne. L'on peut même les percer dans différens endroits, dans lesquels l'ennemi venant à tomber, cela le tient en inquiétude pour avancer, & l'empêche d'aller plus loin, ou du moins le retarde beaucoup. Dans ces sortes d'expéditions brusques, il s'agit seulement de gagner quelques minutes. L'on doit toûjours par ces considérations suivre l'exemple du Comte de Saxe, & se retrancher de préférence dans le haut qui vous rend maître du bas, par ces trous qu'il pratiqua, & que je conseille.

Sa retraite fut un parti pris savamment, & sur la connoissance de la plûpart des hommes, qui se négligent quand ils méprisent le nombre de leurs ennemis. Alors il faut sortir bien ensemble, en silence, l'épée à la main, ne point user d'armes à feu à cause du bruit; car il est plus dangereux d'être suivi que d'être arrêté, & celui qui ne tire point, n'indique point sa marche. Il faut toûjours la diriger du côté opposé à celui où on sait que vous avez dessein. S'éloigner est le principal soin: le jour venu, l'on se cache, pour, la nuit suivante, reprendre la véritable route quand on est las de vous chercher.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Enumération des troupes d'Antiochus & de Ptolomée. Entreprise de Théodote. Bataille de Raphie.

AU Printemps suivant, Antiochus & Ptolomée ayant fait tous leurs préparatifs, n'attendoient plus qu'une bataille pour décider de la guerre. Celui-ci partit d'Alexandrie avec quarante mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux & soixante-dix éléphans. Antiochus, sur l'avis que son ennemi approchoit, assembla aussi-tôt son armée, où il y avoit cinq mille hommes armés à la légere, tant Daies que Carmaniens & Ciliciens, que commandoit Byttaque de Macédoine; vingt mille hommes choisis de tout le Royaume & armés à la Macédonienne que conduisoit Théodote, cet Etolien qui avoit trahi Ptolomée; la plûpart de ceux-là avoient des boucliers d'argent : une phalange de vingt mille hommes commandés par Nicarque & Théodote Hémiolien : deux mille archers & frondeurs Agrianiens & Perses : mille Thraces ayant à leur tête Menédeme d'Alabande : cinq mille Medes, Cissiens, Cadduciens & Carmaniens sous la conduite d'Aspasien Mede : dix mille hommes d'Arabie & de quelques pays voisins, qui avoient Sabdiphile pour Chef; cinq mille étrangers de Grece, conduits par Hippoloque de Thessalie : quinze cents Candiots sous Euryloque : mille Néocretes sous le commandement de Zelés de Gortynie : cinq cents archers de Lydie & mille Cardaces, conduits par Lysimaque Gaulois. La cavalerie consistoit en six mille chevaux, dont Antipater neveu du Roi commandoit les deux tiers, & Thémison le reste, de sorte que toute cette armée étoit composée de soixante & onze mille hommes d'infanterie, de six mille chevaux & de cent deux éléphans.

Ptolomée alla d'abord à Péluse, où il campa en attendant ceux qui le suivoient, & pour distribuer des vivres à son armée. De-là passant le mont Casius, & ce qu'on appelle les Abysmes, par un pays sec & sans eau, il vint à Caza, où son armée s'étant rafraîchie, il continua sa route avec la même lenteur qu'il l'avoit commencée. Après cinq jours de marche il arriva à cinquante stades de Raphie, & y mit le camp. Cette ville

eſt après Rhinocorure, & la premiere que l'on rencontre en allant d'Egypte dans la Céleſyrie.

En même temps Antiochus ayant paſſé Raphie, vint de nuit camper à dix ſtades des ennemis. Il ne reſta pas long-temps dans cet éloignement: quelques jours après voulant ſe loger dans les meilleurs poſtes, & inſpirer en même temps de la confiance à ſes troupes, il approcha plus de Ptolomée, en ſorte que les deux camps n'étoient éloignés l'un de l'autre que de cinq ſtades. Il y eut alors bien des combats entre les fourrageurs & ceux qui alloient à l'eau, il y eut auſſi entre les deux camps des eſcarmouches de cavalerie & d'infanterie.

Ce fut auſſi alors que Théodote, qui ayant long-temps vécu avec Ptolomée ſavoit ſa maniere de vivre, ſe mit en tête un deſſein qui étoit bien d'un Etolien, mais qui demandoit pourtant de la hardieſſe & du courage. Il entre lui troiſieme au point du jour dans le camp des ennemis. Comme il étoit nuit, on ne le reconnut point au viſage, & il n'étoit pas plus reconnoiſſable par l'habit, parce qu'il y en avoit de toutes manieres dans le camp. Il alla droit à la tente du Roi, laquelle il avoit auparavant remarquée pendant les eſcarmouches qui s'étoient faites tout auprès. Les premiers qu'il rencontra ne prirent pas garde à lui. Il entre dans la tente, furete dans tous les coins, & manque le Roi, qui repoſoit dans une tente différente de celle où pour l'ordinaire il mangeoit & donnoit audience. Deux autres Officiers, & André le Medecin du Roi, y dormoient: il les poignarda tous trois & s'en revint impunément au camp, quoiqu'un peu inquieté au ſortir des retranchemens ennemis. S'il n'avoit fallu que de la hardieſſe, il eût réuſſi: mais il manqua de prudence en n'examinant pas aſſez où Ptolomée avoit coûtume de repoſer.

Les deux Rois, après avoir été cinq jours en préſence, réſolurent d'en venir à une bataille déciſive. Ptolomée mit le premier ſon armée en mouvement, & auſſi-tôt Antiochus y mit la ſienne. Les phalanges de part & d'autre & l'élite des troupes armées à la maniere des Macédoniens, furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre. Du côté de Ptolomée, Polycrates, avec le corps de cavalerie qu'il commandoit, avoit l'aîle gauche; & entre lui & la phalange étoit la cavalerie de Crete; ſuivoient de ſuite la garde du Roi, l'infanterie à rondaches ſous le commandement de Socrates, & les Africains armés à la Macédonienne. A l'aîle droite Echécrates à la tête de ſon

corps de cavalerie, à sa gauche les Gaulois & les Thraces; puis les étrangers de Grece, Phoxidas à leur tête, auxquels étoit jointe la phalange Egyptienne. Des éléphans quarante furent mis à l'aîle gauche, où Ptolomée devoit commander, & trente-trois à l'aîle droite devant la cavalerie étrangere.

Du côté d'Antiochus, soixante éléphans couvroient l'aîle droite, où il devoit combattre contre Ptolomée; ils étoient conduits par Philippe, frere de lait du Roi; derriere eux deux mille chevaux sous la conduite d'Antipater, & deux mille autres rangés en crochet; proche la cavalerie, les Candiots au front; puis les étrangers de Grece; entre eux & les armés à la Macédonienne, cinq mille Macédoniens commandés par Byttaque. A l'aîle gauche deux mille chevaux que commandoit Thémison, puis de suite les archers Cardaces & Lydiens, les armés à la légere de Menédeme au nombre de trois mille; les Cissiens, Medes & Carmaniens; les Arabes & leurs voisins, qui touchoient à la phalange. Cette aîle gauche étoit couverte du reste des éléphans, que conduisoit un nommé Myisque Page du Roi.

Les armées ainsi rangées en bataille, les deux Rois accompagnés de leurs favoris & des Chefs allerent de corps en corps sur le front de la ligne pour encourager les troupes, ils s'attacherent sur-tout l'un & l'autre à leur phalange, dont ils espéroient le plus. Ptolomée étoit accompagné d'Arsinoé sa sœur, d'Andromaque & de Sosibe; Antiochus de Théodote & de Nicarque. C'étoit de part & d'autre les Chefs des phalanges. Les harangues de part & d'autre rouloient sur les mêmes motifs. Comme les deux Princes n'étoient sur le throne que depuis peu, & qu'ils n'avoient rien fait encore de fort mémorable, ils se servirent, pour animer les phalanges, de la gloire de leurs ancêtres, & des grandes actions qui la leur avoient acquises. Ils leur firent voir, sur-tout aux Officiers en particulier & à toutes les troupes en général, les grandes espérances que l'on fondoit sur leur valeur. Prieres, exhortations, on employa tout pour les engager à bien faire leur devoir.

Après que les deux Rois eurent ainsi exhorté leurs soldats, ou par eux-mêmes ou par des truchemens, Ptolomée revint à son aîle gauche avec sa sœur, & Antiochus suivi de ses gens-d'armes à son aîle droite: sur le champ on sonne la charge, & les éléphans commencent l'action. Quelques-uns de ceux

de Ptolomée vinrent fondre avec impétuosité sur ceux d'Antiochus. On se battit des tours, avec beaucoup de chaleur, les soldats combattant de près, & se perçant les uns les autres de leurs piques : mais ce qui fut le plus agréable ; ce fut de voir les éléphans mêmes fondre de front les uns sur les autres, & se battre avec fureur ; car telle est la maniere de combattre de ces animaux. Ils se prennent par les dents, & sans branler de la place ils se poussent l'un l'aûtre de toutes leurs forces, jusqu'à ce que l'un des deux plus fort détourne la trompe de son antagoniste ; & dès qu'il lui a fait prêter le flanc, il le perce à coups de dents, comme les taureaux se percent avec les cornes. La plûpart des éléphans de Ptolomée craignirent le combat, ce qui est assez ordinaire aux éléphans d'Afrique. Ils ne peuvent soûtenir ni l'odeur, ni le cri de ceux des Indes, ou plutôt je crois que c'est la grandeur & la force de ceux-ci qui les épouvantent & leur font prendre la fuite avant même qu'on les en approche. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Ces animaux ayant lâché le pié, enfoncerent les rangs qui se rencontrerent devant eux. La garde de Ptolomée en fut renversée. Antiochus tourna en même temps au-dessus des éléphans, & chargea la cavalerie que commandoit Polycrates. Les étrangers de Grece, qui étoient en-deçà des éléphans auprès de la phalange, donnent sur les rondachers de Ptolomée, & les enfoncent d'autant plus aisément qu'il avoient déja été désunis & rompus par les éléphans. Ainsi toute l'aîle gauche de Ptolomée fut défaite, & prit la fuite.

Echécrates à l'aîle droite attendit d'abord quel seroit le sort de la gauche : mais quand il vit la poussiere portée contre ses gens, & que les éléphans n'avoient pas le courage d'approcher des ennemis, il envoya dire à Phoxidas, qui commandoit les étrangers de Grece, de charger ceux qu'il avoit en front : il fit en même temps défiler par la pointe de l'aîle son corps de cavalerie avec celle qui étoit rangée derriere les éléphans, & ayant évité par ce moyen les éléphans de l'aîle gauche d'Antiochus, il tomba sur la cavalerie des ennemis, & attaquant les uns en queue & les autres en flanc, il la renversa toute en peu de temps. Phoxidas eut le même succès ; car fondant sur les Arabes & les Medes, il les contraignit de prendre la fuite. Antiochus vainquit donc par sa droite, & fut vaincu à sa gauche. Il ne restoit plus en entier que les phalanges, qui au milieu de la plaine, dépouillées de leurs aîles, ne savoient que craindre ni qu'espérer.

Pendant qu'Antiochus triomphoit à ſon aîle droite, Ptolomée qui avoit fait retraite derriere ſa phalange, s'avança au milieu, & ſe préſentant aux deux armées jetta celle des ennemis dans l'épouvante, & fit naître au contraire dans tous les cœurs de la ſienne de nouvelles forces & une nouvelle ardeur de combattre. Andromaque & Soſibe marchent piques baiſſées contre l'ennemi. L'élite des Syriens ſoûtint le choc pendant quelque temps : mais le corps que Nicarque conduiſoit lâcha le pié d'abord. Pendant ce combat, Antiochus, neuf alors & ſans expérience, & jugeant des avantages du reſte de ſon armée par ceux de l'aîle qu'il commandoit, s'amuſoit à pourſuivre les fuyards. Enfin un des anciens qui le ſuivoient l'arrêta en lui montrant la pouſſiere qui étoit portée de la phalange vers ſon camp. Il accourt avec ſes gens d'armes au champ de bataille : mais tous ſes gens ayant pris la fuite, il ſe retira à Raphie ; ſa conſolation fut, qu'il étoit victorieux autant qu'il avoit dépendu de lui, & qu'il n'avoit été vaincu que par la lâcheté & la poltronnerie des ſiens.

Après que ſa phalange eut décidé de la bataille, & que la cavalerie de l'aîle droite jointe aux étrangers fut de retour de la pourſuite des fuyards, dont grand nombre avoit été tué, Ptolomée ſe retira dans ſon camp, & y paſſa la nuit. Le lendemain il fit enlever & enterrer ſes morts & dépouiller ceux des ennemis. Il décampa enſuite & marcha vers Raphie. Le premier deſſein d'Antiochus après la défaite de ſes troupes, étoit de ramaſſer tous ceux qui fuyoient en corps, & de mettre le camp hors de cette ville : mais comme la plûpart de ſon monde s'y étoit retiré, il fut obligé malgré qu'il en eût, de s'y retirer lui-même. Il en ſortit donc de grand matin avec les débris de ſon armée, & prit le chemin de Gaza, où il campa. De-là il envoya demander ſes morts à Ptolomée, & leur fit rendre les derniers devoirs. Il perdit dans cette bataille à peu près dix mille hommes d'infanterie, & plus de trois cents chevaux, quatre mille priſonniers & cinq éléphans, dont trois moururent ſur le champ de bataille & deux de leurs bleſſures. La perte de Ptolomée fut de quinze cents fantaſſins & de ſept cents chevaux. Seize de ſes éléphans reſterent ſur la place, la plûpart des autres furent pris. Ainſi finit la bataille de Raphie donnée entre ces deux Rois au ſujet de la Céleſyrie.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Raphie.

§. I.

Préparatifs des deux Rois pour en venir à une action décisive. Ordre de bataille des deux armées.

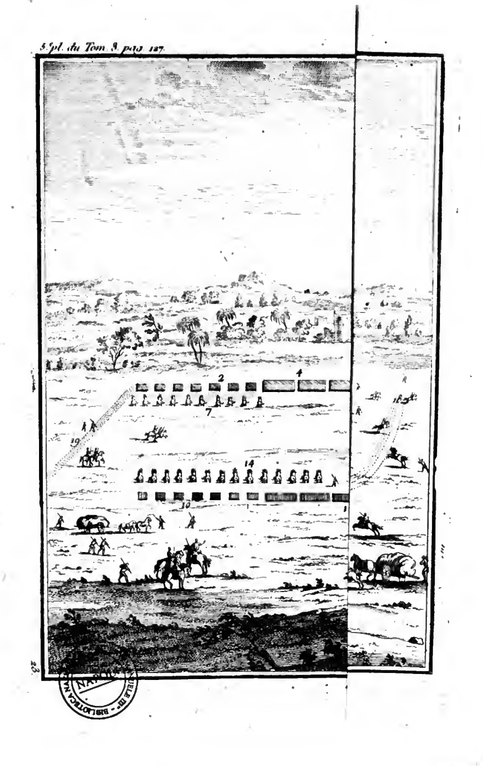
POlybe fait une relation si bien détaillée de la suite de cette guerre, & la termine par un détail si fort circonstancié de la bataille de Raphie, qu'il y a tout lieu de croire qu'il l'avoit appris de quelques-uns des Chefs qui s'y étoient trouvés. Ainsi nos réflexions ici ne porteront plus sur de simples conjectures. Nous sommes assez instruits des véritables faits pour n'en avoir pas besoin.

Voilà un vrai modele pour un Ecrivain qui veut transmettre à la posterité des faits militaires. Mettre d'abord son Lecteur au fait des motifs de la guerre, est le premier devoir de l'Historien, ensuite lui faire connoître le caractere des Princes, de leurs ministres & de leurs Généraux, est le second. Après ces deux points établis, il est aisé de developper les faits dans l'ordre des dates; & quand il arrive que l'on en vient à une bataille, il n'y a qu'à suivre Polybe pour en rendre le récit aussi instructif qu'amusant.

Il fait d'abord l'énumération des troupes, distinguant les auxiliaires des nationales, les unes & les autres distinguées par leur pays, leur Chef, leur maniere de combattre, & la nature de leurs armes; il n'y a que celles de la phalange dont il ne parle pas, par la raison que le terme de phalange signifie d'un seul mot, de l'infanterie, armée de piques, & serrée sur une grande profondeur, sans aucun intervalle dans son front. Les Asiatiques avoient appris d'Alexandre la tactique des Grecs, & les Egyptiens qui l'avoient pratiquée long-temps auparavant, puis abandonnée sous plusieurs de leurs Rois fainéans, & adonnés à d'autres soins, l'avoient reprise par le conseil de Sosibe pour la mettre en usage dans la guerre dont il s'agit.

Qu'on lise Xenophon, on verra que les Egyptiens du temps de Cyrus & sous le regne de Crœsus, combattoient par gros bataillons quarrés à centre plein, composés de dix mille hommes tous piquiers; on trouvera qu'un de ces bataillons ne put jamais être rompu, mais qu'il capitula, comme auroit pû faire une citadelle, lorsqu'il se vit abandonné de tous ceux de son parti.

Revenons à notre sujet, & cherchons à pénétrer les motifs de la marche de Ptolomée. Antiochus pour entrer en Egypte, avoit besoin de s'emparer de Gaza & de Rhinocorure qui étoient les seules forteresses importantes qui couvroient la frontiere de la basse Syrie. Une fois maître de ces deux places, il avoit une libre entrée en Egypte;


5.pl. du Tom 3. pag. 127.
2
4
7
19
14
10
1

ainsi il importoit de l'empêcher de s'en emparer. Pour cela Ptolomée ou son conseil, car c'est la même chose, détermina de soûtenir cette frontiere jusqu'à livrer bataille. On fait les magasins pour la campagne à Gaza, ainsi il falloit s'y porter de bonne heure. Y étant c'eût été une imprudence d'y attendre l'ennemi, puisque l'on se fût mis par-là au hasard de tout perdre en perdant la bataille si près de ses magasins. Ainsi sur la nouvelle qu'Antiochus arrivoit, Ptolomée décampa pour aller au-devant de lui. Il fit, suivant la carte de Cellarius, huit lieues en cinq jours. Je serois porté à croire qu'il ne marcha si lentement que pour ruiner le pays, afin que l'armée d'Antiochus en eût d'autant plus de difficulté à avancer; trouvant à Raphie un champ de bataille tel qu'il le désiroit dans une vaste plaine, il y attendit l'ennemi. Antiochus de son côté n'ayant rien de mieux à désirer que de décider la guerre par une bataille, où le nombre & la bonté des troupes l'emporte presque toûjours, se trouvant à dix stades des Egyptiens, se met en marche, & vient camper à la distance de cinq, jusqu'ici chacun agit en regle. Mais pourquoi rester cinq jours en présence? quel a pû être leur motif? Si ce fut du côté de Ptolomée, le désir d'agguerrir ses soldats, de les accoûtumer par la vûe de l'ennemi à le craindre d'autant moins, & à le mépriser même par les petits avantages qu'il pouvoit se procurer dans des escarmouches, que le voisinage occasionne toûjours, nous ne pouvons que le loüer: mais il est difficile d'excuser Antiochus d'un délai qui ne pouvoit que nuire à ses affaires. Ayant l'avantage du nombre pour lui, celui d'une discipline ancienne parmi ses soldats, laquelle quoique négligée depuis quelque temps, n'étoit pas absolument éteinte, il semble qu'il n'avoit rien de mieux à faire que d'attaquer en arrivant, avant que Ptolomée eût pû remplir les vûes que nous lui supposons, & que ses propres soldats, voyant son inaction, eussent eu le temps de soupçonner chez leur Chef de la crainte pour un ennemi qu'ils méprisoient en arrivant.

Cette timidité, toûjours dangereuse à laisser entrevoir à des soldats, paroît encore davantage dans le parti qu'il prit d'attendre l'ennemi de pié ferme au moment de l'action; Ptolomée au contraire marche à lui, l'un & l'autre dans l'ordre suivant.

Ptolomée ne forma qu'une ligne de toute son armée, son infanterie dans le centre, & sa cavalerie aux aîles (2) (3); la phalange (6) étoit au centre, & les troupes Gauloises, Greques, Thraces, &c. sur les deux flancs (4) & (5) de la phalange; les éléphans (7) partagés aux aîles de cavalerie qu'ils couvroient.

Il n'y a rien dans cet ordre qui ne soit conforme aux usages d'alors que j'ai déja condamnés bien des fois, attendu que le fort ne prête rien au foible. Ici, c'est l'infanterie qui par sa profondeur & la nature de ses armes, est la plus forte; elle n'est d'aucun secours à la cavalerie.

Quant à Antiochus, quoique supérieur en nombre, il ne paroît pas déborder son ennemi, par le récit de Polybe. Il forma une ligne toute de même que lui. Sa phalange (11) au centre, ayant à ses aîles l'infan-

terie étrangere (12) (13), sa cavalerie aux aîles, qu'il composa de deux mille chevaux chacune (8) (10), ses éléphans (14) (15) couvrant ses aîles. La seule différence qu'il fit de sa disposition à celle de Ptolomée, c'est qu'il plaça derriere son aîle droite deux mille chevaux (9) qui formoient une colonne derriere l'escadron de la gauche de cette aîle : voilà le crochet dont parle l'Auteur. Et au devant de la cavalerie de cette aîle après les éléphans, étoient les pelotons armés à la légere (16) ; du moins je crois que voilà ce qu'un homme du métier doit entendre par les termes de Polybe, aidé que l'on est de l'usage que les Anciens avoient accoûtumé de faire de ces sortes de troupes.

§. II.

Action. Faute d'Antiochus. Exemples de pareilles fautes.

DEux raisons semblent avoir déterminé Antiochus à porter ses principales forces à sa droite, l'une de vaincre plus sûrement à l'endroit où il devoit combattre en personne, & la seconde d'opposer un plus grand effort à la gauche de l'ennemi, que la présence de Ptolomée, qui avoit choisi ce poste, devoit rendre d'autant plus redoutable. La présence d'un Roi quel qu'il soit, est un renfort considérable là où il combat. Les deux autres aîles se trouvant égales, étoient bonnes l'une pour l'autre, & chacun des deux Rois concluoit sans doute qu'il falloit d'abord vaincre à son aîle pour s'assûrer la victoire.

Antiochus crut se la procurer d'autant plus facilement qu'il avoit placé à la sienne, outre ses éléphans en plus grand nombre, ses troupes légeres (16) & sa cavalerie (9) placée en crochet.

Autant que l'on peut comprendre la manœuvre que Polybe détaille à chaque aîle, il paroît qu'Antiochus avoit placé son crochet (9) auprès de l'infanterie dans la vûe de le cacher à son adversaire qui l'eût pû appercevoir s'il l'eût mis, comme il semble qu'il étoit plus naturel de le faire, à la pointe de son aîle droite, pour envelopper d'autant plus aisément la gauche de l'ennemi.

Il se retira, dit Polybe, derriere la phalange. Echecrates, qui commandoit la droite des Egyptiens, Officier habile & réfléchi, appercevant que ses éléphans n'étoient pas en état de résister à ceux d'Antiochus, ne voulut point courir les mêmes risques que l'on avoit fait à la cavalerie de sa gauche ; il fit faire à droite à la sienne, & coulant par le point (19), derriere ses éléphans qui le couvroient, il déborda totalement l'aîle gauche d'Antiochus ; & l'ayant prise en flanc & en queue, tandis que les éléphans rendoient un combat inutile, il la mit en fuite fort aisément : mais moins ardent & bien plus habile qu'Antiochus, bien loin de s'amuser à poursuivre des fuyards qui ne pouvoient plus nuire, il les abandonne, & tourne sur l'infanterie, ayant mandé en même temps à Phoxidas, qui commandoit les Grecs, de l'attaquer de front. Quelque brave qu'eût pû être l'infanterie d'Antiochus, il ne lui étoit pas possible de résister à cette double attaque des deux armées réunie, elle fut enfoncée, & les victorieux toûjours conséquens & sages, des étrangers passerent à

la

la phalange, laquelle étoit aux mains avec celle d'Egypte, & fut enveloppée & battue, ainsi que l'avoit été l'infanterie étrangere qui couvroit sa gauche.

La faute d'Antiochus est si grossiere & fut si bien punie, qu'il sembleroit inutile de s'y arrêter davantage, n'étoit que pour engager d'autant plus à ne pas l'imiter, quelques exemples de défaites qui ont eu la même cause, feront encore plus d'impression qu'un seul.

Machanidas, tyran de Lacédémone, fit la pareille à la bataille de Mantinée contre Philopœmen. Il oublia que la maxime de ce peuple guerrier étoit de ne jamais poursuivre les fuyards qu'autant qu'il le falloit pour achever de les vaincre. Les Lacédémoniens avoient, outre ce principe inconrestable que l'on doit toûjours se méfier des corps qui restent entiers & qu'on laisse derriere soi, la maxime noble & généreuse, qu'ils ne croyoient pas digne d'un grand courage de tuer ceux qui ne se défendent pas, qui s'enfuient & abandonnent le terrein.

Mais quelque persuadés qu'ils fussent de la nécessité de ne jamais se débander trop loin à la poursuite de l'ennemi, ils l'oublierent dans la retraite de Pyrrhus devant Sparte. *Ils menoient battant l'arriere-garde de ce Prince avec tant de chaleur*, dit Plutarque, *que sans s'en appercevoir ils étoient déja dans la plaine, & fort éloignés de l'infanterie qui n'avoit pû suivre.* Pyrrhus s'en étant apperçû fit volteface, & fit un grand carnage de ceux qui étoient les plus avancés.

Rien n'est si commun que ces sortes d'exemples, tant parmi les Anciens que parmi les Modernes: mais ordinairement ceux qui ont commis une fois pareille faute, s'en sont corrigés: & ce même Antiochus dont nous parlons, devint dans la suite un des Généraux les plus redoutables au nom Romain.

Cependant l'histoire moderne nous fournit un exemple trois fois répété, où le même Général, toûjours trop ardent, se fit battre trois fois par la même faute dans trois différentes batailles: je vais en rappeller les époques.

Ce fut le Prince Robert ou Rupert, neveu de Charles I. Roi d'Angleterre qui fut cet incorrigible, & dont les fautes réitérées entraînerent la perte de son oncle. Une seule victoire eût reparé la faute des deux premieres: mais il ne fut pas se la procurer.

La premiere action, ainsi que les deux autres, se lit dans l'histoire des révolutions d'Angleterre, par le Pere d'Orléans. Ce fut lorsque le Roi eut appris que le Comte d'Essex, Chef des rébelles, s'étoit éloigné de Londres pour poursuivre un corps de troupes royales. Ce Prince, voulant s'approcher de cette capitale, apprit que le Comte d'Essex, sur la nouvelle de sa marche, avoit changé de dessein, & venoit à lui. Il lui épargna la moitié du chemin. Résolus l'un & l'autre de combattre, ils se rencontrerent dans le Comté de Warwick en une plaine située entre le Bourg de Keinston & la montagne d'Egehill. Le Roi venoit par la montagne, & descendoit rangé sur deux lignes, & une réserve, disposition à peu près pareille à celle de l'ennemi. Le Prince Robert commandoit l'aîle droite, le Comte de Wilmot la gauche, le Comte de Lindsey le centre, & le Roi la réserve. Du côté des rébelles, Betfort

& Stapleton à la droite, le Colonel Ramsey à la gauche, & le Comte d'Essex s'étoit mis au centre pour être plus à portée de pourvoir à tout. Le Pere d'Orléans rapporte en ces termes le détail de l'action. *Le Prince Robert qui commandoit la cavalerie de la droite fondit si impétueusement sur Ramsey, que non-seulement il le fit plier, le rompit & le mit en déroute, mais le poussa même si loin qu'il arriva jusqu'au bagage des ennemis laissé à Keinston, & le donna en proie à ses gens. Si le Palatin eut eu moins de feu, s'il se fût moins laissé emporter, & qu'au lieu de pousser si loin les fuyards qui ne pouvoient plus nuire, il fût revenu sur ses pas, & qu'il eût replié sur l'infanterie rébelle, dépouillée de son aîle, dès-lors l'action & la guerre étoient finies, & le Roi étoit maître : mais ce fut le défaut du Prince Robert de perdre le fruit de sa valeur, par l'excès de sa valeur même. Sa faute n'étoit pas sans remede, si son exemple n'eût pas entraîné le Comte de Caernarvan après lui. L'infanterie parlementaire voisine de l'aîle qu'on venoit de rompre avoit été si effrayée d'une si subite déroute, qu'un Régiment de ce parti que commandoit le Chevalier Forth, étant passé dans l'armée du Roi à la faveur de ce désordre, le Comte d'Essex ne pouvoit éviter d'être taillé en pieces, si Caernarvan qui commandoit la seconde ligne de l'aîle du Prince, au lieu de poursuivre avec lui Ramsey, eut pris en flanc l'armée ennemie du côté de l'aile rompue. Le Général rebelle vit cette faute, & en profita, pour faire avancer un corps de réserve, qui fit contre les Royalistes, ce que Caernarvan n'avoit pas fait contre les Parlementaires.*

Le Roi arrivant heureusement avec la réserve fit une charge si belle, & si à propos qu'il rétablit le combat, & se conserva l'avantage qui ne fut cependant pas bien complet, puisque chaque parti abandonna le champ de bataille, & que pour qu'il eût été décisif en faveur du Roi, il eut dû marcher à Londres. Sur quoi le Pere d'Orléans continue ainsi : *L'esprit Anglois qui ne se dément point même dans les plus attachés à la Royauté ; l'esprit Anglois, dis-je, toûjours entêté de ces libertés si funestes au repos de la Nation, porta la plus grande partie du Conseil à s'opposer à son dessein ; le prétexte fut qu'il étoit dangereux pour le Roi de l'exécuter, & pour la ville que le Prince Robert l'exécutât comme il le vouloit, chacun le croyant capable d'y entrer le flambeau à la main : mais la véritable raison des Généraux étoit que l'on craignoit que le Roi, s'il entroit dans Londres les armes à la main, ne prétendît sur la Nation une espece de droit de conquête qui le rendît trop absolu.*

Ce trait de l'Historien, de perdre le fruit de sa valeur par l'excès de sa valeur même, mérite que nous fassions remarquer en passant que ce n'est point un excès de valeur, que cette chaleur inconsidérée qui nous empêche de voir ce que nous devons faire. Il y a bien plus de vraie valeur à se posséder & à conserver une présence d'esprit assez froide dans l'action pour n'échapper aucun moyen de vaincre. Ainsi le Prince Robert perdit le fruit de sa valeur par sa trop grande ardeur qui est dans un Chef un des plus dangereux défauts.

Ce Prince, la même année 1644. eut ensuite de l'affaire dont nous venons de parler assez de succès

pour relever son courage, mais non pas assez de prudence pour profiter de sa premiere faute, puisqu'après avoir fait lever deux siéges aux rébelles, & avoir battu un corps de six mille des leurs, il ne voulut point attendre un renfort que Montrose, un des plus habiles guerriers du seizieme siecle lui amenoit, & voulut donner seul la bataille de Morstonmoor dont j'ai déja parlé quelque part dans cet ouvrage, laquelle il perdit après avoir commencé par vaincre comme à Egehill. Dans celle-ci il commandoit en chef, & le Général des rébelles, Manchester, avoit pris la fuite avec la principale partie de l'armée, lorsque Cromwel, qui étoit allé se faire panser, revint après qu'on lui eut mis l'appareil, & trouvant quelques corps entiers, il s'en servit avec tant de courage, de conduite & de bonheur, qu'il rétablit l'affaire, secondé de David Leslé, & acquit par-là le germe de réputation qu'il poussa depuis à un si haut période.

Cet habile homme comprit d'un coup d'œil ce que peut un corps entier & en ordre, contre la multitude désordonnée, & à qui l'ivresse de la victoire empêche d'entendre aucun commandement, ni de garder ni rang ni distance.

Le Prince Robert de retour de la poursuite de quelques fuyards, trouva l'ennemi maître du champ de bataille, du canon, du bagage, & en possession d'une victoire qui fut le premier échec décisif contre son oncle & son Roi. Hurry & le Comte de Newclaste, contre qui il exhala le chagrin d'un évenement dont il étoit la seule cause, abandonnerent la partie de ce jour-là.

L'année d'ensuite, au commencement de la campagne, le Roi Charles commandant en personne son armée, le Prince Robert nous fournit la troisieme faute, pareille aux deux premieres. Comme je ne crois pas en avoir parlé nulle part, je vais en rapporter la rélation que je tire du même Historien, lequel a fait sur cet évenement les mêmes réflexions que nous. Le Roi ne voulant point attendre Goring, tant il étoit impatient de combattre, rencontra l'ennemi qu'il cherchoit dans la plaine de Naësby. *Fairfax commandoit au centre, Cromwel l'aîle droite & Yreton la gauche. Le Roi ayant pris le terrein nécessaire pour ranger son armée en bataille, mit les deux Palatins sur la droite, à la tête d'un corps de cavalerie, le Chevalier Langdall à la gauche, pour en commander un second. Lindsey & Asthley conduisoient l'infanterie du côté des Princes. Barde & Listey la commandoient du côté de Langdall. Le Roi voulut être au centre. Le signal donné, chacun s'ébranle & charge avec une fureur digne d'une guerre civile. Le Prince Robert à son ordinaire fondit sur l'aîle d'Yreton, avec une impétuosité que nul effort ne put retenir; en un moment on la vit rompue, peu après en déroute, & bien-tôt en fuite. Yreton y fut blessé de deux coups, mis hors de combat, & prisonnier. Si l'ardent Prince eût été corrigible au moins à la troisieme fois, si au lieu de se laisser emporter à suivre trop loin les fuyards, il fût revenu sur ses pas, c'étoit fait de l'armée ennemie.*

Cromwel au contraire qui avoit été victorieux à son aîle, bien loin de s'emporter, tourna tout court sur l'infanterie royale, qu'il enfonça,

& vainquit malgré tous les efforts du Prince malheureux qu'il déthrona, & fit décapiter dans la suite.

Si trois exemples aussi capitaux n'ont pû corriger le Prince Robert, qu'ils servent du moins à instruire ceux qui les liront, & à leur mettre bien avant dans l'esprit, que ce n'est pas savoir vaincre que de ne pas savoir donner un frein à son ardeur.

§. III.

Réflexions sur la manœuvre d'Echécrates. Soins qu'on doit prendre de la discipline. Eloges de Sosibe. Fautes d'Antiochus.

La belle, savante & hardie manœuvre d'Echécrates, mérite que nous nous y arrêtions un moment avant de passer outre. On en voit peu de pareilles dans l'histoire, car elle est bien différente de celles que nous avons citées, telle que celle des Alliés à Ramillies, qui renforcerent leur gauche par les troupes de la droite qui étoit à couvert. Beaucoup de Généraux tant anciens que modernes ont employé cette ruse avec succès: mais elle n'étoit pas aussi hardie par les circonstances que celle d'Echécrates.

Il faut, pour lui rendre toute la justice qu'il mérite, se rapeller que l'armée de Ptolomée étoit inférieure en nombre; que la droite d'Antiochus avoit déja vaincu; que le vuide que laissoit Echécrates n'étoit remplacé par aucune troupe; qu'il n'avoit point de premiere ligne pour couvrir son mouvement, ce qui rendroit cette manœuvre beaucoup plus sûre pour une seconde ou troisieme ligne: en un mot qu'il risquoit tout en abandonnant son infanterie. Réflexions qui eussent sans doute arrêté un Général moins profond, lesquelles au contraire servirent d'aiguillon à cet habile Chef.

Reprenons-les. Si l'armée ennemie est supérieure en nombre, c'est une raison de plus pour employer le stratagème & la ruse. C'est une regle que parmi ceux que l'on employe, les plus hardis réussissent plus infailliblement, parce qu'ils operent la surprise. C'est assez pour y engager Echécrates.

L'aîle gauche de son armée est battue, ce n'est point un évenement qui doive intimider un homme courageux; bien loin delà, plus il devient difficile de vaincre, plus il faut employer de moyens; & si une aîle est battue, il faut, avec celle qui reste encore entiere, rétablir le combat, en joignant l'habileté & l'audace au courage.

A quoi servoit de garantir & couvrir le flanc de son infanterie pour un moment, si en s'obstinant à le faire, la déroute de la cavalerie devenoit immanquable, ensuite de celle des éléphans, dont l'infériorité du nombre & du courage annonçoit la fuite à travers les escadrons, qui n'eussent pas manqué d'en être renversés, ou du moins assez rompus pour craindre la charge de la cavalerie qui suivoit ces animaux?

Ce n'est pas le tout que de quitter un poste désavantageux, il en faut prendre un qui nuise à l'ennemi, qui concourre à la victoire, & qui nous dédommage de la honte qu'il y auroit sans cela à abandonner la partie.

S'il n'avoit pas de premiere ligne pour couvrir son mouvement, il étoit de nécessité de prendre le temps, pour le faire, que le combat des éléphans ayant élevé la pous-

fiere sur tout son front, cachât à la cavalerie d'Antiochus le piége qu'on alloit lui préparer. Ainsi dans toute cette conduite, nous voyons un grand sens, des réflexions judicieuses, de l'audace, de la vivacité, & sur-tout cette sagacité à saisir le moment qui, parmi les talens militaires, est celui qui gagne le plus de batailles, & qui par là est d'autant plus précieux.

Echéctates ne fit point le mouvement tout seul, sans se concerter avec l'hoxidas qui commandoit la pointe droite de l'infanterie; il importoit de l'avertir des raisons qu'il avoit de l'abandonner pour vaincre, & il importoit aussi pour la victoire que Phoxidas attaquât l'infanterie d'Antiochus, en même temps que lui attaqueroit la cavalerie.

C'est une attention nécessaire pour vaincre que de charger un même front tout à la fois. La raison en est que par les charges successives, l'on donne le temps à ceux qui n'ont pas encore combattu, de faire de nouvelles dispositions, que ceux qui voyent leur côté battu, sont le plus souvent découragés par ce mauvais succès, tandis que s'ils l'eûssent ignoré, ils auroient eux-mêmes battu vis-à-vis d'eux: ce qui peut suffire souvent pour gagner la bataille; car ce n'est pas le mauvais succès inconnu d'une aîle, ou d'une partie qui la fait perdre, mais bien plus la nouvelle qui s'en répand sur tout le front, & qui y porte le découragement & la terreur.

Ceux qui ont vaincu, voyant que les combats engagés à côté d'eux, n'ont pas le même succès, au lieu d'imiter Antiochus sont plus naturellement portés à secourir les leurs que lorsqu'ils ne voyent point de combat engagé, & qu'ils supposent, parce qu'ils ont eu l'avantage, que les autres ne peuvent manquer d'en faire autant.

L'émulation entre les différens corps d'une ligne est bien plus puissante, lorsque l'action se passe sur tout le front, que lorsqu'ils ignorent ce qui est arrivé à une droite ou à une gauche qu'ils ne voyent pas.

Outre que l'attention que chacun est obligé d'avoir à ce qui lui est personnel, empêche que ceux qui ne seroient point attaqués, puissent aider ceux qui le sont; puisque les Anciens par leurs fleches, & les Modernes par leur feu, peuvent aisément, quand ils n'ont pas l'ennemi sur les bras, diriger leurs coups sur ceux qui attaquent leurs voisins.

Je dois, en passant, faire observer que sans une extrème attention des Généraux, il arrivera toûjours que les aîles avançant plus que le centre, combattront beaucoup plutôt, si l'on ne les retient de bonne heure. La raison en est sensible: dans un grand front lorsque l'on veut marcher alligné, ceux des aîles, pour régler sur le centre leur mouvement, avancent tant soit peu pour l'appercevoir; chacun voulant se procurer le même avantage, il arrive que la pointe de l'aîle se trouve toûjours en avant plus ou moins, suivant que le front est plus ou moins étendu.

Plutarque avoit fait de son temps cette remarque, sans en donner la raison que voilà. L'on a pris quelquefois cette manœuvre involontaire pour une ruse; & ce n'est qu'un effet du pur hasard, occasionné par la raison ci-dessus.

L'on voit par le récit de la ba-

taille de Raphie, que s'il fut avantageux à Echécrates, de faire charger Phoxidas en même temps que lui, peut-être qu'Antiochus ne perdit la bataille que pour avoir négligé d'embrasser tout le front en même temps. En général, je pense qu'en plaine il faut que tout charge ensemble & de concert, ou du moins que ceux qui commandent ne donnent pas le temps aux leurs d'appercevoir les échecs qui peuvent être arrivés à ceux qui ont commencé le combat trop tôt.

Dans tout ce que nous fournit l'histoire, je ne trouve pas de trait plus conforme à la manœuvre d'Echéctates que celui de M. de Luxembourg à Fleurus. Celui là s'étoit couvert de la poussiere & des éléphans: celui-ci pour faire passer sa cavalerie de la droite à la gauche, se couvrit du village & du château de Signy, des hayes & de la hauteur des blés. Les Généraux d'Antiochus n'en apperçûrent rien, non plus que M. de Waldek; & quand ces mouvemens si hardis & si heureusement conduits, furent apperçûs, il n'étoit plus temps d'y mettre obstacle. Il est vrai aussi que s'ils eûssent été découverts à temps, ceux qui les faisoient couroient de grands risques: mais c'est là le point de l'habileté que de faire ce que l'on peut avec des calculs justes & précis.

Avant de passer aux préceptes que nous avons accoûtumé de donner, après avoir blâmé; jettons un coup d'œil sur la bonne & la mauvaise conduite des deux partis, qui en les rapprochant davantage, nous instruisent mieux.

Du côté de Ptolomée, je vois une excellente politique dans son Ministre, soit pour éloigner la guerre, & gagner le temps de rétablir les troupes Egyptiennes amollies & perdues par la foiblesse des regnes précédens, soit pour former, discipliner & créer, car c'étoit une création, les troupes qu'il substituoit aux anciennes, en les remplissant de soldats, & sur-tout d'Officiers étrangers & de pays où la discipline étoit en vigueur; soit encore pour régler l'état de la guerre, qu'il fit porter dans les lieux les plus avantageux pour son Prince, & qu'il conduisit sur les principes les plus naturels & les plus sûrs.

Sa politique parut avec éclat dans la résolution de reprendre les places de la basse Syrie. Il avoit cherché à amuser son ennemi par une feinte inclination pour la paix: mais il étoit trop habile pour ignorer le prix de la réputation. *En matiere d'état* dit le Cardinal de Richelieu, *les grands Princes ne peuvent dissimuler une injure, sans s'exposer à en recevoir bien-tôt une plus grande. Leur réputation, c'est leur plus grande force, c'est leur plus puissant appui; s'ils en souffrent la moindre diminution, elle leur sera plus nuisible que la perte d'une bataille; semblables à ceux qui manquent de mettre le pié sur le dernier degré, ils tombent du haut de l'escalier en bas. L'argent est inutile à un Roi qui ne sait s'en servir, ni pour conserver son honneur, ni pour étendre sa réputation.*

Déterminé intérieurement à la guerre, il se mit au dessus des préjugés & des murmures des siens, pour établir la discipline étrangere, en ce qu'elle avoit d'avantageux aux Egypriens. Il sentit qu'avec la volonté du maître & des ordonnances sages, l'on fait des hommes ce que l'on desire; & quand il en

eut fait des soldats, il ne craignit plus la supériorité du nombre. Il désira & obtint une bataille, sentant que cette supériorité de discipline, doit en assurer le gain: *Difficilè vincitur*, dit Vegece, *qui verè potest de suis & de adversarii copiis judicare*. Il connoissoit les siens, & la connoissance des fautes qu'Antiochus avoit déja faites, le détermina à espérer un heureux succès.

La premiere de toutes, fut celle d'avoir laissé amollir & corrompre ses troupes. Quelques mois suffisent pour cette contagion, & sitôt que la volonté du Prince n'est plus occupée de la discipline de ses troupes, elles perdent dans un hyver tout le fruit des travaux précédens. Le prudent & éclairé Polybe lui en fait des reproches en ces termes: *Il ne fit pas grande attention*, dit-il, *à exercer son armée pendant l'hyver, & à la maintenir dans une exacte discipline; persuadé qu'étant maitre d'une partie de la basse Syrie & de la Phénicie, il ne faudroit point de combats pour conquérir le reste*.

Cet ouvrage est plein de réflexions sur la nécessité de cette discipline militaire. Je ne répeterai pas ici ce que j'ai dit en tant d'autres lieux; il suffit de faire sentir par ce trait que quelqu'assûré que l'on soit, on ne doit jamais négliger de tenir des troupes en exercice. Dès qu'on les paye, il faut les conserver bonnes. Ce fut ce défaut de discipline qui entraîna la grande faute que nous avons déja reprochée à Antiochus: la poursuite inconsidérée de l'aîle gauche des ennemis, je n'en parlerai pas davantage.

Mais je ne sai si ce ne fut pas une faute dans sa disposition que celle de n'avoir pas sû employer la supériorité du nombre que notre Auteur lui attribue. L'auroit-il destinée toute entiere à renforcer ses files pour donner plus de profondeur & plus de force par conséquent à sa phalange? Il y a apparence qu'oui: mais sa supériorité étoit assez considérable pour qu'il eût pû se ménager d'autres ressources encore, telle que celle d'une seconde ligne, ou de déborder celle de l'ennemi qui n'étant appuyée à rien, eût été fort embarrassée d'une disposition aussi avantageuse, qui mettoit un obstacle à tout ce qu'Echérates auroit pû tenter de ruses & de stratagèmes.

Ce second trait prouve que l'Officier tout comme le soldat, oublie & se gâte par le défaut d'exercice. S'il y en eût eu de bons dans cette armée, des réflexions aussi naturelles ne leur eussent pas échappé.

Une troisieme faute, & ces deux-ci sont d'un genre impardonnable, c'est d'avoir tout abandonné lorsque de retour de la poursuite de l'aîle ennemie, il trouva les siens battus & mis en fuite par les Egyptiens. Que fit alors ce Prince des quatre mille chevaux qu'il ramenoit? En falloit-il davantage pour battre les deux mille d'Echécrates, & pour faire reprendre courage à sa phalange, laquelle, selon Polybe, ne fut vaincue que la derniere? Mais rien n'est plus rare que de voir ceux, que des premiers succès ont éblouïs à un certain point, trouver des ressources dans l'adversité.

C'est en conséquence de ce que j'avance qu'il fit la quatrieme & derniere faute de s'enfermer dans Raphie. Ce fut d'abord, dit Polybe, contre son sentiment: mais

enfin il se laissa entraîner à une lâcheté impardonnable, son armée n'ayant perdu qu'environ dix mille soldats & trois cents cavaliers, il demeuroit beaucoup plus fort que Ptolomée. Mais la terreur s'étoit sans doute emparée de lui, puisque la supériorité du nombre & la protection même d'une place de guerre, ne put l'engager à camper sous les murs, pour donner du moins à sa défaite un air moins humiliant, & contenir d'autant son ennemi. Avec un peu de fermeté, il eut fait aisément sentir à son armée, que l'échec qu'elle avoit souffert, n'étoit rien auprès de ce qu'elle restoit en pouvoir de faire. Il se fut acquis, par ce trait, le titre de grand, que jusqu'ici nous lui voyons porter assez mal à propos, tant il étoit éloigné de la fermeté & du courage des Rohans, des Weimars, & des Colignis.

§. IV.

Ordre de bataille dans une plaine rase selon le sentiment de l'Auteur.

J'Ai dit quelque part dans cet Ouvrage qu'une des connoissances les plus nécessaires à avoir pour se déterminer à la guerre, est celle du caractere du Prince auquel on veut la déclarer, pour ne pas donner à gauche dans les mesures prises en conséquence; il est nécessaire encore de prévoir quel est, ou quel peut être son Ministre. Celui qui n'auroit connu que Ptolomée sans Sosibe, eût compté vaincre à coup sûr: mais en jugeant des opérations de la guerre, par le génie de celui qui est chargé de la conduire, l'on devoit s'attendre de la part de Sosibe à une belle défense.

Ceux qui auroient fait des projets contre la France, ensuite de la mollesse du Cardinal Mazarin, se seroient trouvés bien éloignés de leur calcul, quand Louis XIV. à la mort de ce Ministre, prit lui-même les rênes du Gouvernement, & ceux qui n'auroient calculé qu'en conséquence des connoissances des magnanimes qualités de ce grand Roi, se seroient trouvés encore loin de compte, s'ils n'avoient connu en même temps la probité & l'habileté de M. Colbert à regir les Finances, & la capacité & la fermeté de M. de Louvois pour conduire la guerre. De quoi n'étoit pas capable un Roi de cette trempe, secondé par deux hommes aussi grands qu'il en fut jamais? Que l'on me permette cette digression avant d'en venir à des réflexions d'un autre genre sur l'ordre des deux armées.

Je n'entreprendrai pas de prescrire ici un ordre de bataille pour le plus fort dans une plaine rase: il n'a rien de mieux à desirer que d'embrasser son ennemi par une disposition plus étendue, lorsque le foible n'a pas eu la précaution de couvrir ses flancs. C'est en faveur du foible que je vais donner l'ordre de bataille que je voudrois employer en pareil cas.

Quoique le premier devoir d'un Général, dont l'armée est de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi, soit, comme je l'ai dit partout, de couvrir & appuyer ses flancs par des obstacles naturels, ou artificiels, tels que les redoutes, retranchemens, abattis, chariots, &c. cependant il peut arriver qu'une plaine seroit si rase, que les protections naturelles manqueroient tout-à-fait, ou que le génie des

troupes

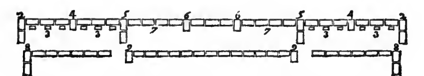
troupes que l'on conduit ne s'accommoderoit pas de rester entre ces obstacles préparés pour y attendre l'ennemi; elles voudroient peut-être, sur-tout si elles étoient Françoises, aller au-devant de lui, le charger, bien loin de l'être elles-mêmes; & par conséquent toutes les protections des flancs, restant en arriere, deviendroient inutiles. De même dans la poursuite de leur victoire, venant à s'avancer par delà, leurs flancs alors découverts, pourroient être tournés & battus par une charge inopinée.

Il s'agit donc d'imaginer un ordre qui se suffise à lui-même, dont tous les mouvemens ne puissent être contraints par cette considération de foiblesse, & qui soit également redoutable de pié ferme, ou en avançant.

En admettant mes colonnes, je remplis abondamment cet objet; je renforce la profondeur de mes bataillons; & toûjours en suivant les principes de mon système de tactique, je crois, par l'ordre de bataille ci-après, pouvoir affronter en plaine des forces très-supérieures qui ne combattroient pas sur le même plan.

Je compose le centre de ma premiere ligne des bataillons (7) sur huit de profondeur, & les aîles des escadrons (3), suivies chacune des pelotons de grenadiers dont j'ai tant dit l'usage. Je couvre les flancs de mon armée par les colonnes de deux sections chacune (2), j'en place deux pareilles en (5) pour couvrir le flanc de mon infanterie; en cas que la cavalerie vienne à plier ou à abandonner son terrein, je renforce le centre de chaque aîle de cavalerie par les colonnes d'une section (4), lesquelles servent encore de retraite aux pelotons (3), & le long de mon infanterie du centre, je place les deux colonnes d'une section (6), pour renforcer d'autant cette partie.

Quant à la seconde ligne, je la compose à peu près de même: mais ayant moins d'infanterie, je me contente des colonnes de deux sections (8) à mes aîles, & de celle (9) d'une section à la droite & à la gauche de l'infanterie.



Il est sensible que dans un pareil ordre, on ne craint point, ni d'être débordé ni d'être tourné, tout se trouvant en défense par l'ordre, dans lequel chaque corps est formé.

Il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit dans tout le cours de cet Ouvrage, pour appuyer cette tactique; on peut se le rappeller aisément. Tout ce que je répete, c'est que dans cet ordre plus encore que dans tout autre, il faut se hâter de joindre l'ennemi corps à corps, avec une petite armée rangée de la sorte, composée de troupes exercées, suivant la maxime de Vegece, *qui habet exercitatissimos milites*. Il

faut attaquer les deux aîles à la fois, ne point tâtonner la droite & puis la gauche. C'est la ressource du foible que l'impétuosité du choc aux aîles : *In utroque cornu pariter prælium debet incipere.* Pour remplir cette maxime, il faut renforcer les aîles de préférence au centre que l'on refuse alors à l'ennemi, en le laissant en arriere, il suffit d'en ralentir la marche.

Et si l'on veut encore à la faveur de ce que la premiere ligne couvre ce mouvement, on peut étendre la seconde à droite & à gauche pour envelopper l'ennemi par un mouvement rapide, qu'il ne puisse ni parer ni prévoir.

Malgré ce que dit Vegece, je préfere à ce parti celui d'attaquer aussi le centre, mais par corps séparés, comme j'ai dit que l'on peut faire. Le foible ne pouvant égaliser son front, trouve par ces corps le moyen d'occuper tout celui de l'ennemi, & s'il vient à le percer au centre, il est assûré de la victoire. Les Machabées, tant le pere que les fils, mettoient toûjours cette maxime en pratique, & je crois qu'ils lui doivent les victoires si fréquentes & si extraordinaires, qu'ils ont emportées si souvent, malgré le petit nombre de leurs soldats. Je finirai cette observation par le trait qu'on lit d'eux dans le supplément au dictionnaire de la Bible de Dom Calmet, où sont décrits tous les ordres de batailles du Peuple de Dieu, accompagnés d'observations. Il y est parlé de la guerre qu'Antiochus fit au peuple Juif par ses Généraux Nicanor & Gorgias.

Judas ayant appris le dessein d'Antiochus d'exterminer toute la Nation Juive, sentit bien les difficultés qu'il y avoit de s'opposer à cette entreprise, le nombre, la valeur de ses ennemis, & l'expérience des Chefs l'étonnoient : mais il prit des mesures dignes de lui. Pour dissiper ses craintes, il établit une discipline exacte parmi les troupes ; il introduisit le même ordre que David avoit établi sous son regne.

Gorgias sachant que les Juifs étoient résolus de vaincre ou mourir pour leur Religion & pour leur patrie, tenta une surprise nocturne, comptant tomber sur Judas, & tailler en pieces sa petite armée à la faveur des ténébres. Il partit donc sur le soir, s'étant mis à la tête d'un corps de cinq mille hommes de pié & de mille chevaux, & marcha droit au camp d'Israël. Judas informé du dessein de son ennemi, ne perd pas un instant, décampe au milieu de la nuit, profitant de l'absence de Gorgias dont il craignoit la ruse & l'audace ; il tire du côté d'Emmaüs, & lui dérobe une marche. Gorgias qui le croit encore dans son camp, s'en approche, & le trouvant abandonné, s'imagine que les Juifs ont pris la fuite. Il les va chercher, mais inutilement, dans les montagnes, ne pouvant croire qu'ils eussent tiré droit à son camp.

Judas y arrive, & Nicanor surpris d'une aventure si extraordinaire, & de la hardiesse de son ennemi, ne sait que penser de l'aventure de Gorgias, il crut qu'il avoit été battu. Cependant à la vûe des Juifs il sort de son camp, met ses troupes en bataille, & les range, selon la méthode des peuples de l'Asie, qui étoit celle des Grecs, c'est-à-dire l'infanterie au centre, & la cavalerie sur les aîles.

Pour Judas Machabée „ il divisa „ son armée en plusieurs corps, & „ en donna le commandement à ses

„freres, Simon, Joseph, & Jonathas, chacun d'eux ayant sous soi „quinze cents hommes„ cela veut dire, en recourant au livre des Machabées, qu'il la partagea en quatre corps, puisqu'il est dit qu'il parut à la tête de trois mille hommes. On voit qu'il suit toûjours sa méthode de combattre par corps séparés sur le front de la ligne, & sur une très-grande profondeur.

De toutes les batailles que les Machabées ont donnés, je n'en voit point qui soient plus accompagnées de cérémonies & de précautions que celle-ci. Il faut dire aussi que le salut des Juifs en dépendoit, tant les forces de leurs ennemis étoient nombreuses & les Chefs aguerris, & capables d'inspirer la crainte & la terreur: mais le Général des Juifs, par son habileté & sa prudence surmonta tous ces obstacles.

CHAPITRE XVIII.

Treve entre les deux Rois. Largesses des Puissances en faveur des Rhodiens.

ANtiochus après avoir fait enterrer ses morts, prît la route de son Royaume. Pour Ptolomée il entra dans Raphie, & prit d'emblée toutes les autres villes. C'étoit à qui reprendroit son parti, & augmenteroit sa domination. C'est assez l'ordinaire des hommes dans ces sortes de révolutions de s'accommoder au temps: mais il n'y a pas de peuples qui soient plus naturellement portés à cette politique que ceux de la basse Syrie. Je crois aussi que ce fut alors un effet de l'affection qu'avoient auparavant ces peuples pour les Rois d'Egypte; car de tout temps ils ont eu pour cette Maison un très-grande vénération. Aussi firent-ils à Ptolomée des honneurs infinis: Couronnes, sacrifices, Autels, rien ne fut négligé.

Aussi-tôt qu'Antiochus fut arrivé à la ville qui porte son nom, il envoya Antipater son neveu, & Théodote Hémiolien à Ptolomée pour traiter de la paix. Depuis la perte de la bataille, il ne croyoit pas devoir compter sur la fidélité des peuples, & d'ailleurs il craignoit qu'Achée ne profitât de cette occasion contre lui. Rien de tout cela ne vint dans l'esprit de Ptolomée. Charmé des avantages qu'il venoit de remporter & de sa conquête de la Célesyrie, entraîné de plus par l'habitude qu'il s'étoit faite d'une vie molle & voluptueuse, loin de s'éloigner du repos, il n'y avoit que trop d'inclination. Il fit d'abord quelques menaces & quelques plaintes aux Am-

bassadeurs de la maniere dont Antiochus l'avoit traité; mais il consentit à une treve d'un an, & envoya Sosibe à Antioche pour y faire ratifier le Traité. Après avoir ensuite passé trois mois dans différens endroits de la Syrie & de la Phénicie, s'y être assûré des villes, & y avoir établi Andromaque pour Gouverneur, il reprit avec sa sœur & ses favoris le chemin d'Alexandrie, où chacun connoissant le genre de vie qu'avoit méné ce Prince jusqu'alors, fut fort surpris de la maniere dont il avoit terminé cette guerre. Le Traité conclu avec Sosibe, Antiochus revint à son premier projet, & se disposa à la guerre contre Achée.

Vers le même temps un tremblement de terre ayant renversé le Colosse des Rhodiens, les murs de la ville, du moins pour la plus grande partie, & la plûpart des Arsenaux; ce peuple mit à profit cet accident avec tant d'adresse & de prudence, que bien loin d'en avoir souffert, cela ne servit qu'à augmenter & embellir leur ville. On voit par-là combien la vigilance & la prudence l'emportent parmi les hommes sur la négligence & la mauvaise conduite. Avec ces deux défauts les événemens mêmes heureux sont funestes; a-t-on les deux vertus opposées, on tire parti des malheurs mêmes. Les Rhodiens dépeignant avec de fortes couleurs l'accident qui leur étoit arrivé, & soit dans les instructions qu'ils donnoient à leurs Ambassadeurs, soit dans les conversations particulieres, faisant toûjours leurs plaintes avec beaucoup de noblesse & de zele pour leur République; ils toucherent tellement les villes, & principalement les Rois en leur faveur, que non-seulement on leur fit de grands présens, mais qu'on leur avoit encore obligation quand ils les recevoient.

Hiéron & Gelon leur donnerent soixante-quinze talens d'argent, partie comptans, partie payables peu après, pour l'huile des Athletes, des chaudrons d'argent avec leurs bases, des vases à mettre de l'eau, dix talens pour les frais des sacrifices, dix autres pour faire venir de nouveaux Citoyens, ensorte que la somme entiere montoit à près de cent talens. Outre cela ils exempterent d'impôts ceux qui navigeoient à Rhodes, & leur envoyerent cinquante catapultes de trois coudées. Enfin après avoir tant donné, comme s'ils eussent été encore redevables aux Rhodiens, ils firent élever deux statues dans leur place publique, dont l'une représentoit le peuple de Rhodes, & l'autre le peuple de Syracuse, qui lui mettoit une couronne sur la tête.

Ptolomée leur fournit aussi trois cents talens d'argent, un million de mesures de blé, du bois pour bâtir dix vaisseaux à cinq rangs de rames, & dix à trois rangs, quatre mille poutres proportionnées du bois d'où découle la poix, mille talens de monnoie d'airain, trois mille pesant d'étoupes, trois mille voiles & trois mille mâts, trois mille talens pour relever le Colosse, cent Architectes, trois cents cinquante manœuvres, & quatorze talens par an pour leur nourriture, douze mille mesures de blé pour les jeux & les sacrifices, & vingt mille pour la subsistance de dix vaisseaux à trois rangs. La plûpart de ces choses furent données sur le champ, & le tiers de tout l'argent.

Antiochus de même leur fit présent de dix mille poutres depuis seize coudées jusqu'à huit, pour faire des coins; sept mille de sept coudées, trois mille talens de fer, mille talens de poix, mille mesures de poix liquide, & leur promit outre cela cent talens d'argent. Chryséis sa femme donna cent mille mesures de blé, & trois mille talens de plomb.

Séleucus, pere d'Antiochus, ne se contenta pas de ne point tirer d'impôts de ceux qui navigeoient à Rhodes, ni de leur donner dix vaisseaux à cinq rangs de rames avec tout leur équipage & deux cents mille mesures de blé, il leur donna encore dix mille coudées de bois & mille talens de résine & de cheveux.

Ils reçûrent à peu près les même libéralités de Prusias, de Mithridate, de toutes les Puissances qui étoient alors dans l'Asie, de Lysanias, d'Olympique, de Limnée. Il seroit difficile de nombrer les villes qu'ils engagerent à les secourir. Quand on considere le temps où la ville de Rhodes a commencé à être habitée, on est surpris de ses progrès, des richesses des Citoyens, des richesses de la ville en général: mais si l'on fait réflexion sur sa situation heureuse, sur l'abondance des biens que les étrangers y apportent, sur l'assemblage de toutes les commodités qu'on y trouve, loin de s'étonner, on trouve que cette ville est encore moins puissante qu'elle ne devroit être.

Au reste si je suis entré dans un si grand détail, c'est premierement pour faire connoître quel fut le zele des Rhodiens pour relever leur République: zele qu'on ne peut ni trop loüer ni trop imiter. C'est en second lieu pour opposer les libéralités des Rois précedens à la lésine de ceux d'aujourd'hui, dont les villes & les nations reçoivent si peu. Peut-être que ces Rois, après de si grands exemples de générosité, auront honte de faire tant valoir

quatre ou cinq talens qu'ils auront donnés, & d'exiger des Grecs, pour un si maigre présent, autant de reconnoissance & d'honneur, qu'on en accordoit à leurs prédecesseurs. Peut-être aussi que les villes, ayant devant les yeux les dons immenses qu'on leur faisoit autrefois, ne s'aviliront pas jusqu'à rendre, pour des libéralités si méprisables, des honneurs qui ne sont dûs qu'aux plus grandes, & qu'en n'accordant à chacun que ce qu'il mérite, elles feront voir que les Grecs supérieurs aux autres nations, savent donner à chaque chose son juste prix. Reprenons maintenant la guerre des Alliés où nous l'avons quittée.

CHAPITRE XIX.

Les Achéens se disposent à la guerre. Division dans Mégalopolis. Les Eléens battus par Lycus, Propréteur des Achéens. Divers évenemens de la guerre des Alliés.

QUand l'Eté fut venu, Agetas étant Préteur des Etoliens, & Aratus des Achéens, Lycurgue revint d'Etolie à Lacédémone, rappellé par les Ephores, après qu'ils eurent reconnu la fausseté du crime pour lequel il avoit été exilé. Pendant que celle-ci prenoit des mesures avec Pyrrhias, Préteur des Eléens, pour faire une irruption dans la Messénie; Aratus ayant fait réflexion qu'il n'y avoit plus de troupes étrangeres chez les Achéens, & que les villes ne s'embarrassoient plus d'en lever, depuis qu'Epérate, son prédecesseur dans la Préture, avoit si fort dérangé les affaires par sa lâcheté & sa mauvaise conduite, il tâcha de relever leur courage, & en ayant obtenu un Decret, il se disposa sérieusement à la guerre. Le Decret portoit qu'on entretiendroit huit mille fantassins de troupes étrangeres & cinq cents chevaux; qu'on leveroit dans l'Achaïe trois mille hommes d'infanterie & trois cents chevaux; que de ce nombre seroient cinq cents fantassins de Mégalopolis armés de boucliers d'airain & cinquante chevaux, & autant d'Argiens. Il étoit outre cela ordonné qu'on feroit marcher trois vaisseaux vers Acté & le golfe d'Argos, & trois vers Patras, Dyme & la mer de ce canton.

Pendant qu'Aratus faisoit ainsi ses préparatifs, Lycurgue & Pyrrhias étant convenus ensemble de se mettre en même

temps en campagne, avancerent vers la Messénie. Aratus en eut avis, & à la tête des étrangers & de quelques troupes d'élite il vint à Mégalopolis pour secourir les Messéniens. Lycurgue parti de Sparte prit par trahison Calame, château appartenant aux Messéniens, continua ensuite sa route pour se joindre aux Etoliens. D'un autre côté Pyrrhias venant d'Elide avec un fort petit corps de troupes, fut arrêté dès l'entrée de la Messénie par les Cyparissiens; de sorte que Lycurgue ne pouvant le joindre, ni entreprendre, avec son peu de forces, quelque chose par lui-même, se contenta de faire quelque temps le dégât dans le pays pour subvenir aux besoins de ses troupes, & reprit le chemin de Sparte sans avoir rien fait.

Après ce mauvais succès des ennemis, Aratus en homme sage & précautionné sur l'avenir, persuada à Taurion & aux Messéniens de fournir chacun cinq cents hommes de pié & cinquante chevaux pour garder la Messénie, les Mégalopolitains, les Tégeates & les Argiens, tous peuples, qui limitrophes de la Laconie, souffrent les premiers des guerres qu'ont les Lacédémoniens avec les autres peuples du Péloponese: il se chargea lui-même de garder avec des troupes d'Achaïe & des mercenaires, toutes les parties de cette province qui regardent Elée & l'Etolie. Il travailla ensuite à réconcilier entre eux les Mégalopolitains, qui chassés depuis peu de leur patrie, & ruinés entierement par Cléomene, quoiqu'ils eussent un besoin pressant de plusieurs choses, manquoient cependant de tout. Toûjours même esprit, mêmes dispositions, mais rien pour satisfaire aux dépenses tant publiques que particulieres. De-là les contestations, les disputes, les emportemens qui les aigrissoient les uns contre les autres, comme il arrive d'ordinaire dans les Républiques & entre les particuliers, lorsqu'on se voit dans l'impuissance de mettre à exécution ce que l'on avoit projetté.

Deux choses les divisoient; premierement le rétablissement des murs de la ville, les uns disant qu'il la falloit rétrécir, & en régler le circuit sur les moyens que l'on avoit pour le faire & sur les forces que l'on auroit pour le garder en cas d'attaque: que la ville n'avoit été renversée, que parce qu'étant trop grande on n'étoit point assez de monde pour la défendre; outre cela qu'on devoit obliger les plus riches Citoyens de donner le tiers de leurs fonds pour grossir le nombre des habitans. Les autres au contraire ne pouvoient souffrir ni qu'on donnât

moins d'étendue à la ville, ni qu'on abandonnât la troisieme partie des biens pour la peupler. L'autre sujet de division & le principal, étoient les lois que Prytanis Péripatéticien distingué, & qu'Antigonus leur avoit envoyé pour Législateur, leur avoit données. Aratus prit tout le soin possible d'adoucir les esprits, & en vint à bout. La paix se fit, & l'on en grava les articles sur une colonne que l'on mit proche l'Autel de Vesta à Omarion. Il partit ensuite de Mégalopolis, vint à l'assemblée des Achéens, & donna le commandement des étrangers à Lycus de Phares, Propréteur dans le territoire qui avoit été assigné à sa patrie.

Les Eléens irrités contre Pyrrhus, se choisirent encore un Préteur chez les Etoliens, & firent venir Euripidas. Celui-ci observa le temps de l'assemblée des Achéens, & s'étant mis en campagne à la tête de soixante chevaux & de deux mille fantassins, il passa par le pays des Pharéens, le pilla jusques près d'Egée; & après y avoir fait tout le butin qu'il souhaitoit, il se retira à Léontium. Lycus en étant averti, courut au secours: il joignit les ennemis, les attaqua brusquement, en jetta quatre cents sur la place, & fit deux cents prisonniers, dont les plus qualifiés étoient Physsias, Antanor, Cléarque, Androloque, Evanoridas, Aristogiton, Nicasippe & Aspase. Les armes & tout l'équipage resterent au victorieux. Vers le même temps l'Amiral des Achéens ayant fait voile à Molycrie, en revint avec cent esclaves. Il repartit & alla à Chalcée. Il y eut là un combat, d'où il remporta deux vaisseaux longs & tout leur équipage. Il prit encore un petit bâtiment tout équipé proche Rhie en Etolie. Toutes ces prises par mer & par terre jetterent chez les Achéens beaucoup d'argent & de provisions; cela fit esperer aux troupes que leur solde seroit payée, & aux villes qu'elles ne seroient point chargées d'impôts.

Sur ces entrefaites, Scerdilaïdas ayant à se plaindre de Philippe, sur ce que ce Prince ne lui payoit pas toute la somme dont ils étoient convenus par un Traité fait entre eux, envoya quinze vaisseaux pour emporter par artifice ce qui lui étoit dû. Ces vaisseaux aborderent à Leucade, & en conséquence du Traité précédent ils y furent reçûs comme amis: ils n'y firent en effet ni ne pûrent même y faire aucun acte d'hostilité: mais on connut leur mauvais dessein, lorsqu'Agathune & Cassandre Corinthiens étant aussi venus comme amis

à Leucade sur quatre vaisseaux de Taurion, ils les attaquerent contre la foi des Traités, prirent ces deux Capitaines & leurs vaisseaux, & les firent conduire à Scerdilaïdas. De Leucade ayant fait voile à Malée, ils pillerent les Marchands & les forcerent de prendre terre, profitant du temps que la moisson approchoit, & de la négligence avec laquelle Taurion gardoit ces deux villes.

Aratus avec un corps de troupes choisies étoit en embuscade pour enlever la moisson des Argiens; & Euripidas de son côté à la tête de ses Etoliens se mit en campagne dans le dessein de piller les terres des Tritéens. Lycus & Demodocus, Commandans de la cavalerie Achéenne, sur l'avis qu'on leur donna que les Etoliens étoient sortis de l'Elide, assemblerent aussi-tôt les Dyméens, les Patréens & les Pharéens, & y ayant joint les étrangers, ils se jetterent dans Elée. Arrivés à Phyxion ils envoyerent les armés à la légere & la cavalerie pour faire le dégât, & mirent en embuscade autour de Phyxion les pesamment armés. Les Eléens sortirent en grand nombre pour arrêter les pillards. Ceux-ci se retirent, ils sont poursuivis. Alors Lycus sortant de son embuscade, fond sur tout ce qu'il rencontre : les Eléens furent d'abord renversés, deux cents des leurs resterent sur la place, quatre-vingts furent faits prisonniers, & les Achéens emporterent impunément leur butin. Outre ces avantages, l'Amiral des Achéens ayant fait de fréquentes descentes sur les terres de Calydonie & de Naupacte, y ravagea tout, & tailla deux fois en pieces les troupes qu'on lui opposa. Il prit aussi Cléonicus de Naupacte: mais comme il étoit lié aux Achéens à titre d'hospitalité, loin de le vendre, on le renvoya quelque temps après sans rançon.

Ce fut aussi vers ce temps-là qu'Agetas, Préteur des Etoliens, ayant amassé un corps de troupes considérable ravagea les terres des Acarnaniens, & parcourut en pillant tout l'Epire. Après il renvoya les Etoliens dans leurs villes. Les Acarnaniens à leur tour se jetterent sur les terres de Strate: mais je ne sai quelle terreur panique les ayant saisis, ils se retirerent honteusement, quoique sans perte, parce que les Stratéens craignant que cette retraite ne cachât quelque embuscade, n'oserent pas les poursuivre.

Il faut ici rapporter la trahison feinte (a) qui se fit à Phanote.

(a) *Il faut rapporter ici la trahison feinte qui se fit à Phanote.*] Tous les Auteurs

Alexandre, qui avoit reçû de Philippe le Gouvernement de la Phocide, dressa par le ministere de Jason, son Lieutenant dans Phanote, un piege aux Etoliens. Celui-ci envoya vers Agétas leur Préteur pour lui promettre qu'on lui livreroit, s'il

dogmatiques militaires, Grotius, dans un livre intitulé *de jure belli & pacis*, nombre de Théologiens qu'il cite, & même S. Jean Chrysostome, ont été d'avis que la feinte & la tromperie à la guerre étoient permises. Il fait dire à ce dernier que les Empereurs qui avoient usé de surprises, de ruses & d'artifices, pour réussir dans leurs desseins, étoient très-loüables. Ainsi voilà un point de doctrine militaire assez bien établi; il est heureux que, les tromperies étant si utiles, l'on puisse les employer sans scrupule ni délicatesse.

Je ne puis cependant traiter une trahison autrement qu'avec mépris; & je ne puis croire que les doubles, sur-tout, soient ni honnêtes ni légitimes, du moins leur idée me révolte, & je ne voudrois être l'auteur d'aucune; au contraire des autres ruses telles que les embuscades, ou autres pieges dans lesquels on ne doit se faire ni peine ni délicatesse de surprendre son ennemi.

Malgré la noirceur des trahisons doubles, comme il se trouve de ces especes de traîtres, il est bon de savoir s'en garder. Ce qui se peut de mieux en cas pareil, c'est de s'assurer de leur personne par de bons ôtages, ou en conduisant le traître avec soi, mais avec précautions, pour qu'il n'échappe, & l'avertissant bien positivement, que si l'on s'apperçoit qu'il ait trompé, ceux qui le conduisent, ont ordre de l'égorger sur le champ; & qu'au contraire, on lui donnera une récompense proportionnée au service qu'il rend, si l'intelligence n'est pas double.

Comme tout ce que proposent de pareilles gens, est pour l'ordinaire la surprise d'un poste, d'une place, d'un passage, &c.... il faut, avant de s'y engager, avoir fait reconnoître les lieux par deux ou trois hommes sûrs & déterminés, qui examinent avec soin toutes choses. Ils auront ordre d'entrer sans bruit dedans la ville ou poste dont il s'agit, & d'examiner si tout est tranquille; ils pousseront jusqu'à l'entrée des rues pour reconnoître si elles ne sont point barricadées, ce qui seroit une preuve que l'on est découvert.

Si ces deux ou trois hommes tardent trop à reparoître, il y a à parier que l'on est trahi; alors le parti de la retraite est le plus sûr. Un exemple qui nous vient à propos, nous instruira très-bien de ce qui peut arriver, & de ce que l'on doit faire en pareil cas. Je vais l'extraire mot à mot des mémoires de Villars, qui est un livre plein de bonnes instructions, son vieux langage fera un peu diversion à la sécheresse de celui-ci.

En ce temps-là 22 Janvier 1525, il y avoit un Moine renié à Caïras, portant les armes, lequel prit intelligence avec le Maréchal de Brissac, lui promettant de le mettre dans la Ville par un trou qui étoit dans la muraille, bouché de terre seulement, disant aussi qu'il avoit moyen de tirer à sa cordelle une vingtaine de ses amis fort déterminés, qui lui aideroient à couper la gorge aux sentinelles proche dudit trou, pendant qu'il l'iroit ouvrir pour introduire les nôtres dedans au jour qu'il seroit accordé. Ce galant se servit de l'entremise de Montbazin, Capitaine des Gardes du Maréchal & fort aimé de lui. Tant y a que ce diable de Moine défroqué sut si bien prendre nos écus, & manier Montbazin, que l'entreprise fut résolue: mais parce que le Maréchal étoit fort dur à croire en telles affaires sans preuve évidente, il fit dire au Moine qu'il ne s'en pouvoit résoudre à son contentement, si auparavant il n'introduisoit dans la place un des siens, qu'il dépêcheroit à point nommé pour reconnoître la facilité ou impossibilité des choses. Le Moine monacalement couvert & déguisé, & qui jouoit au jeu double, dit au Maréchal qu'il en étoit content, & prit jour au dix de Mars, dont ayant donné avis au Gouverneur de Caïras, & que celui que l'ennemi devoit envoyer arriveroit sur le minuit: il donna ordre que le trou fût un peu entr'ouvert pour malaisément y passer, toutefois qu'il ne se trouvât aucun le long du dedans de la muraille, faisant garde en sentinelle par l'espace d'une heure. Le Capitaine la Combe, qui commandoit au château de Sommerive, y fut envoyé: il entra dedans, & en sortit, n'ayant parmi les ténebres de la nuit rien trouvé qu'à

vouloit, la citadelle de Phanote. On fit les sermens ordinaires, & l'on convint des conditions. Agetas au jour marqué vient à la tête de ses Etoliens pendant la nuit. Il envoye cent hommes d'élite à la citadelle, & cache le reste de ses troupes à quelque

souhaite : rapportant de la part du Moine, qu'il falloit nécessairement donner le feu a la piece le vingt-cinq du mois & sur le minuit.

Soudain qu'il fut parti de Caïras, le Gouverneur fit diligemment relever toutes les tranchées du dedans de la ville, à vingt pas de chacun côté du trou, laissant une seule entrée sur les côtés, laquelle conduisoit au dedans desdites tranchées qu'il fit fort bien flanquer, & jetter de tous côtés force traînées & carbonades. Le jour accordé approchant, le Maréchal dépêcha Bonnivet avec mille hommes choisis & quatre cents chevaux, lui commandant de faire un gros de deux cents chevaux assistés de deux cents arquebusiers pour soûtenir en toute sorte d'évenement, & de jetter le reste de la cavalerie sur les avenues, pour se garder de surprise : & de tenir prêts quatre cents hommes en deux troupes pour s'entre-secourir l'une l'autre, & la premiere aussi, s'il advenoit qu'elle fût repoussée : & du reste en faire son gros pour le soûtenement & conservation du total. Le signal qui devoit être donné au Moine sur l'arrivée & réception des nôtres, étoit quatre fusées qui seroient jettées en l'air & au loin, & qu'au même temps Chepy & Laval avec leurs troupes seroient reçûs de lui, qui se rendroit au trou, qu'il auroit plus élargi qu'il n'étoit lorsque la Combe y entra. Soudain que le Moine vit le signal, il se présente & fait entrer Chepy & Laval avec la moitié de leur troupe seulement, Montbazin s'étant réservé l'autre; disant que selon ce que ceux-ci trouveroient qu'il s'avanceroit, on les recueilleroit. Cet acte fit entrer ce Moine en quelque crainte qu'il fût découvert, & par ainsi hâtant sa trahison, il dit à ces deux Seigneurs : Donnez par cette entrée, qui nous conduira au corps-de-garde, que nous déferons. Ces deux Capitaines, qui brûloient d'ardeur de bien faire, entrent avec soixante des leurs : mais soudain qu'ils furent avancés à dix ou douze pas, ils découvrirent force meches du côté de la tranchée, & aussi de celui d'une tour où étoit le corps-de-garde, & là-dessus se tournant pour demander au Moine ce que c'étoit, ils ne le virent plus. Lors se voulant avancer, ils se virent enveloppés de tous côtés parmi les flammes, & salués de tant & tant d'arquebusades, que quelque valeur qu'ils sussent montrer, les Chefs demeurerent pris, & la plûpart des soldats tués, hormis dix ou douze échappés de ce cruel hasard. Le salut des arquebusades fit soudain avancer Montbazin, & de main en main Bonnivet pour secourir les autres & avec la valeur surmonter la trahison : mais ils trouverent le trou déja à demi bouché, & soûtenu d'une escopeterie qui endommagea une partie des plus courageux soldats des nôtres. En ce même instant il sortit de la ville trente à quarante chevaux avec quelques arquebusiers, pensant trouver les nôtres en désordre : mais ils furent si vivement repoussés, qu'ils reconnurent trop tard que les François se savoient préparer à toute sorte de fortunes. En tel jeu que celui-là Laval & Chepy se devoient saisir du Moine, sous prétexte d'être sûrement conduits par les ténebres de la nuit : mais le mieux étoit de le lier pour s'en assûrer, par ce moyen de jouer à bon escient, ou de souffrir le premier la mort où il conduisoit les autres.

L'on peut lire encore dans Pontis, la trahison double de son ami le Baron de Meslai, Capitaine au régiment de Normandie, qui vouloit livrer la citadelle de Montpellier au Duc de Rohan en 1628. M. de Rohan avoit recommandé à Bretigny qui commandoit ses troupes de ne point entrer dans la place, que cet Officier ne vînt se remettre entre ses mains pour garantir sa parole. Bretigny trop ardent oublia cet ordre; à peine étoit-il entré, que ceux de dedans ayant coupé une corde qui fit relever le pont levis, il se trouva pris avec une quarantaine d'hommes qui étoient déja entrés. Si la garnison n'eût craint d'avoir affaire à un trop grand nombre d'ennemis, elle pouvoit en laisser entrer davantage, tant les mesures étoient bien prises pour tout égorger. Bretigny & les siens, tombés dans le fossé, y furent, ou tués, ou pris. Pontis raconte que depuis ce jour, il ne regarda plus son ancien ami, que comme un homme d'un très-méchant cœur.

distance de la ville. Alexandre fait mettre dans la ville des soldats sous les armes, & Jason introduit les cent Etoliens dans la citadelle, comme il l'avoit promis par serment. A peine y furent-ils entrés, qu'Alexandre s'y jetta aussi-tôt, & les cent Etoliens mirent bas les armes. Le jour venu, Agetas averti de ce qui s'étoit passé, reprit le chemin de son pays, pris dans un piége à peu près semblable à tant d'autres qu'il avoit tendus lui-même.

CHAPITRE XX.

Philippe dresse l'escalade devant Mélitée, & la manque. Siége de Thebes. Discours de Démétrius de Phare pour porter le Roi de Macédoine à quelque entreprise plus considérable. On se dispose à la paix.

LE Roi Philippe prit dans ce temps-ci Bylazore. C'est la plus grande ville de Péonie, & la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine, de sorte que s'en étant rendu maître il n'avoit presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens : c'étoit là l'entrée de la Macédoine, & depuis que Philippe s'en étoit emparé, il n'étoit plus aisé aux Dardaniens de mettre le pié dans son Royaume. Après y avoir mis garnison, il envoya Chrysogone lever des troupes dans la haute Macédoine, & prenant ce qu'il y en avoit dans la Bottie & dans l'Amphaxitide, il vint à Edése ; d'où ayant joint à son armée le corps de troupes qu'avoit amassé Chrysogone, il se mit en marche & parut au sixieme jour devant Larisse. Il en partit de nuit sans se reposer, & arriva au point du jour à Mélitée, aux murs de laquelle il fit d'abord dresser les échelles. Les Mélitéens furent si effrayés d'un assaut si subit & si imprévû, qu'il lui étoit aisé de prendre la ville : mais les échelles étoient trop courtes, & il manqua son coup.

Ce sont là de ces fautes où des Chefs ne peuvent tomber sans s'attirer de justes reproches. On blâme avec raison la témérité de certaines gens, qui sans avoir pris leurs précautions, sans avoir mesuré les murailles, sans avoir reconnu les rochers ou les autres endroits par où ils veulent faire leurs ap-

proches, se présentent étourdiment devant une ville. Mais ceux-là sont-ils plus excusables, qui, après avoir pris toutes les mesures nécessaires, donnent aux premiers venus le soin des échelles & de tous les autres instrumens de cette espece ? Il ne faut pas tant prendre garde à la facilité qu'il y a de les faire, qu'à l'importance dont ils sont dans certaines conjonctures. En ces sortes d'affaires rien n'est impunément négligé, la peine suit toûjours la faute. Si l'entreprise s'exécute, on expose ses plus braves gens à un danger inévitable; & si on se retire, on s'expose au mépris, peine plus grande que la mort même. S'il falloit justifier cela par des exemples, j'en trouverois sans nombre. De ceux qui n'ont pas réussi dans des entreprises de cette nature, il y en a beaucoup plus qui y ont perdu la vie, ou du moins qui ont été dans un péril évident de la perdre, que de ceux qui se sont retirés sans perte. Encore faut-il convenir qu'on n'a plus pour ceux-ci que de la défiance & de la haine. Leur faute est comme un avertissement public de se tenir sur ses gardes. Je dis public, parce que non-seulement ceux qui sont témoins de la chose, mais aussi ceux qui l'apprennent d'ailleurs, en sont avertis d'être toûjours en garde & de prendre des précautions. C'est donc à ceux qui sont à la tête des affaires, de ne point entreprendre de pareils desseins sans avoir auparavant bien pensé aux moyens de les mettre en exécution. A l'égard de la mesure des échelles & de la fabrique des autres instrumens de guerre, il y a pour cela une méthode aisée & certaine. Nous en parlerons dans une autre occasion, où nous tâcherons de montrer de quelle maniere on doit faire l'escalade pour qu'elle ait un heureux succès. Mais à présent reprenons le fil de notre Histoire.

Le projet de Philippe ayant échoüé, ce Prince alla camper sur le bord de l'Enipée, où il fit venir de Larisse & des autres villes toutes les munitions qu'il y avoit amassées pendant l'hyver pour faire le siége de Thebes dans la Phtiotide, lequel siége étoit tout le but de son expédition. Cette ville est située assez près de la mer à trois cents stades de Larisse, commandant d'un côté la Magnesie, & de l'autre la Thessalie, mais sur-tout ce côté de la Magnesie qu'habitent les Démétriens, & celui de la Thessalie, où sont les terres de Pharsale & de Phérée. Pendant que cette ville étoit sous la puissance des Etoliens, ils firent par leurs courses continuelles

de grands ravages sur les terres de Demetriade, Pharsale, & même de Larisse. Il poussèrent plusieurs fois leurs courses jusqu'à la plaine d'Amyrique. C'est pour cela que Philippe regardoit la conquête de cette ville comme une chose importante, & qu'il y donnoit tous ses soins. Ayant donc fait provision de cent cinquante catapultes & de vingt-cinq machines à lancer des pierres, il approcha de Thebes, & ayant partagé son armée en trois corps, il la logea dans les postes les plus proches de la ville. Une partie campoit auprès de Scopie, la seconde aux environs d'Héliotropie, & la troisieme sur le mont Hæmus, qui commande la ville. Tout l'espace qui étoit entre ces trois corps de troupes, il le fit fortifier d'un fossé, d'une double palissade, & de tours de bois à cent pas l'une de l'autre, où il mit garnison suffisante.

Ayant ensuite rassemblé toutes ses munitions, il fit approcher ses machines de la citadelle. Pendant les trois premiers jours les assiégés se défendirent avec tant de valeur, que les ouvrages n'avancerent point du tout. Mais les escarmouches continuelles, & les traits que les assiégeans tiroient sans nombre ayant fait périr une partie de la garnison & mis le reste hors de combat, l'ardeur des assiégés se ralentit. Aussi-tôt Philippe attache les mineurs au château, qui étoit si avantageusement situé, que les Macédoniens, malgré leur constance & un travail continuel, arriverent à peine au bout de neuf jours à la muraille. On travailla tour à tour sans cesser ni de jour ni de nuit. Au troisieme il y eut deux cents pas de mur percés & soûtenus par des pieces de bois : mais ces pieces n'étant pas assez fortes pour soûtenir un si grand poids, les murs tomberent avant que les Macédoniens missent le feu au bois qui les soûtenoit. On travailla ensuite à applanir la breche pour monter à l'assaut. On alloit y monter : mais la frayeur saisit les assiégés, & ils rendirent la ville. Par cette conquête Philippe mettant en sûreté la Magnesie & la Thessalie, enleva aux Etoliens un grand butin, & fit connoître à ses troupes que s'il avoit manqué Palée, c'étoit par la faute de Léontius, qu'il avoit eu par conséquent raison de punir de mort. Entré dans Thebes, il mit à l'encan tous les habitans, peupla la ville de Macédoniens, & lui donna le nom de Philippopolis.

Il reçut encore là des Ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Bysance, & de la part de Ptolomée au sujet de la paix, &

il leur répondit comme il avoit déja fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle se fit, & qu'ils n'avoient qu'à savoir des Etoliens s'ils seroient dans les mêmes dispositions. Dans le fond cependant il ne se soucioit pas beaucoup de la paix, il aimoit beaucoup mieux poursuivre ses projets. Aussi ayant eu avis que Scerdilaïdas piratoit autour de Malée, qu'il traitoit les marchands comme s'ils étoient ennemis, & que quelques-uns de ses propres vaisseaux avoient été attaqués à Leucade contre la foi des Traités, il équipa une flotte de douze vaisseaux pontés, de huit qui ne l'étoient pas, & de trente à deux rangs de rames, & mit à la voile sur l'Europe. Son dessein étoit bien de surprendre les Illyriens: mais il en vouloit principalement aux Etoliens. Il ne savoit pas encore ce qui s'étoit passé en Italie, où les Romains avoient été défaits par Annibal dans la Toscane dans le temps qu'il étoit devant Thebes; le bruit de cette victoire n'avoit point encore passé jusques dans la Grece.

Philippe n'ayant pû atteindre les vaisseaux de Scerdilaïdas, prit terre à Cenchrée. De là les vaisseaux pontés cinglerent par son ordre vers Malée pour se rendre à Egée & à Patres, & il fit transporter le reste par la pointe du Péloponese à Léchée, où ils devoient tous demeurer à l'ancre. Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux Jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il y regardoit un des combats, arrive de Macédoine un courier qui lui donne avis que les Romains avoient perdu une grande bataille, & qu'Annibal étoit maître du plat pays. Le Roi ne montra cette Lettre qu'à Démétrius de Phare, & lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devoit au plutôt laisser la guerre d'Etolie pour attaquer les Illyriens, & passer ensuite en Italie; que la Grece déja soûmise en tout, lui obéiroit également dans la suite; que les Achéens étoient entrés d'eux-mêmes & de plein gré dans ses intérêts; que les Etoliens effrayés de la guerre présente ne manqueroient pas de les imiter; que s'il vouloit se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenoit mieux à personne qu'à lui, il falloit commencer par passer en Italie (*a*) & la conquérir; & qu'après la défaite des

(*a*) *Il falloit commencer par passer en Italie & la conquerir.*] La folie de la Monarchie universelle, comme l'on voit, n'est pas d'aujourd'hui seulement. La nature a produit de temps en temps des hommes rares, qu'elle semble avoir entichés de cette vaste chimere pour soûtenir leur constance dans les travaux, & la vie agitée

Romains le temps étoit venu d'exécuter un si beau projet, & qu'il n'y avoit plus à hésiter. Un Roi jeune, heureux dans ses exploits, hardi, entreprenant, & outre cela né d'un sang qui s'étoit toûjours flatté de parvenir un jour à l'Empire universel, ne pouvoit être qu'enchanté d'un pareil discours.

Quoiqu'il n'eût alors montré sa Lettre qu'à Démétrius; dans la suite il assembla ses amis & demanda leur avis sur la paix qu'on lui conseilloit de faire avec les Etoliens. Comme Aratus n'étoit pas fâché que la paix se fit pendant qu'on étoit supérieur dans la guerre; le Roi, sans attendre les Ambassadeurs avec qui l'on devoit convenir en commun des articles, envoya chez les Etoliens Cléontius de Naupacte, qui, depuis qu'il avoit été pris, attendoit encore les Comices des Achéens. Puis prenant à Corinthe des vaisseaux & une armée de terre, il alla à Egée: pour ne point paroître trop empressé à finir la guerre, il s'approcha de Lasion, prit une tour bâtie sur les ruines de cette ville, & fit mine d'en vouloir à Elée. Après

à laquelle ils se dévoüeot. Je n'ai garde de proposer leur imagioation pour des modeles: mais la plupart des moyens qu'ils ont employés, servent & serviront toûjours de principes à des militaires, lorsqu'ils voudront apprendre à se conduire, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité. La plûpart de ces illustres Conquérans ont éprouvé des revers à quoi tout guerrier doit s'attendre, pour n'en être pas abattu: mais nul de ceux que nous connoissons n'est plus digne de oous instruire que Charles XII. Ayant été temoin oculaire de quelques-unes de ses actions; que l'on me permette ici de rapporter quelle étoit la façon de vivre de ce jeune Mooarque, pour que l'on juge de-là ce qu'il eût exécuté un jour, si la mort o'eût termioé avant le temps une carriere aussi courageuse & aussi brillante.

Lorsque j'arrivai en Scanie, deux bottes de paille, & one peau d'ours par dessus, formoicot le lit du Roi, sur lequel il reposoit toûjours tout vêtu. Enfin le Comte de la Marck Ambassadeur de France, lui ayant persuadé d'user d'uo lit pour la premiere fois depuis la guerre, ce Prince en eut un d'un seul matelas, & une couverture sans rideaux, dans lequel il reposoit, depuis dix heures jusqu'à deux, heure à laquelle, quelque temps qu'il fit, il montoit à cheval jusqu'à ciuq ou six heures du matin qu'il revenoit travailler avec ses Ministres, sans jamais se débotter que pour se coucher. C'étoit là sa conduite journaliere. Quant au manger, il oe faisoit qu'un repas à quatre heures après midi. Il mangeoit avec les Officiers de ses armées jusqu au grade de Colonel: sa table qui n'étoit que de neuf couverts, étoit servie avec une frugalité surprenante pour un Roi: de la soupe, du bouilli, deux ou trois ragouts médiocrement bons, quelques poulardes servies sans arrangement, point de dessert, & pour sa personne point de vin, le tout servi sur de la vaisselle de fer battu, tout jusqu'à son gobelet, étant de ce métal: c'est ce qui composoit sa chére délicate. Après ce repas il passoit dans sa chambre, où la conversation ne rouloit jamais que sur la guerre; & je puis assûrer que c'étoit tout ce que l'on peut imaginer de plus instructif que cette cooversation, dans laquelle j'ai plus profité qu'eo mille autres occasions. Personne n'a jamais parlé du métier avec autant de connoissance, & des vües aussi étendues. Quand je n'aurois eu, pour les principes que j'expose dans cet ouvrage, que l'approbation qu'il leur donnoit, le seul éloge de ce Prince doit les rendre recommandables, & m'enorgueillit beaucoup. Si ce grand homme avoit un défaut, c'étoit celui d'outrer toutes les vertus.

avoir

avoir envoyé Cléonicus deux ou trois fois, comme les Etoliens demandoient des conférences, il y consentit. Il ne pensa plus depuis à cette guerre, mais il écrivit aux villes alliées d'envoyer leurs Plenipotentiaires pour délibérer en commun sur la paix. Il partit ensuite avec une armée, & alla camper à Panorme, qui est un port du Péloponese, vis-à-vis Naupacte, & attendit là les Plénipotentiaires des Alliés. Pendant qu'ils s'assembloient, il passa à Zacynthe pour mettre ordre aux affaires de cette Isle, & revint aussi-tôt à Panorme. Les Plénipotentiaires assemblés, il envoya Aratus & Taurion à Naupacte avec quelques autres. Ils y trouverent un grand nombre d'Etoliens, qui souhaitoient avec tant d'ardeur que la paix se fit, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Ils revinrent à Panorme pour informer Philippe de l'état des choses. Les Etoliens envoyerent avec eux des Ambassadeurs au Roi pour le prier de venir chez eux à la tête de ses troupes, afin que les conférences se tinssent de plus près, & que l'on pût terminer plus commodément les affaires. Le Roi cédant à leurs instances, fit voile vers Naupacte, & campa à environ vingt stades de la ville. Il enferma son camp & ses vaisseaux d'un bon retranchement, & attendit là le temps de l'entrevûe.

CHAPITRE XXI.

La paix se conclut entre les Alliés. Harangue d'Agélaus pour les exhorter à demeurer unis.

Les Etoliens étoient venus à Naupacte sans armes, & éloignés du camp de Philippe de deux stades, ils envoyoient de leur part des entremetteurs. Le Roi leur fit proposer par les Ambassadeurs des Alliés pour premier article, que de part & d'autre on garderoit ce que l'on avoit. Les Etoliens y consentirent. Pour le reste il y eut quantité de députations, qui ne valent pas la peine pour la plûpart que nous nous y arrêtions. Mais je ne puis laisser ignorer le discours que tint Agélaus de Naupacte devant le Roi & les Ambassadeurs des Alliés dans la premiere conférence. Il dit donc qu'il seroit à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres; que ce seroit un grand bienfait des

Dieux, si n'ayant que les mêmes sentimens ils se tenoient tous, pour ainsi dire, par la main, & joignoient toutes leurs forces ensemble pour se mettre à couvert eux & leurs villes des insultes des Barbares : si cela ne se pouvoit pas absolument, que du moins dans les conjonctures présentes ils s'unissent ensemble & veillassent à la conservation de la Grece ; qu'il n'y avoit pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jetter les yeux sur les armées formidables qui étoient sur pié, & sur l'importance de la guerre, qui se faisoit actuellement ; qu'il étoit évident à quiconque se connoissoit médiocrement en politique, que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois ou Romains, ne se borneroient à l'Empire de l'Italie & de la Sicile, mais qu'ils pousseroient leurs projets au-delà des justes bornes ; que tous les Grecs en général devoient être attentifs au péril dont ils étoient menacés, & sur-tout Philippe ; que ce Prince n'auroit rien à craindre, si au lieu de travailler à la ruine des Grecs & de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avoit fait jusqu'alors, il prenoit à cœur leurs intérêts comme les siens propres, & veilloit à la défense de toute la Grece, comme si c'étoit son propre Royaume ; que par cette conduite il se gagneroit l'affection des Grecs, qui de leur côté le suivroient inviolablement dans toutes ses entreprises, & déconcerteroient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourroient former contre son Royaume ; que s'il avoit envie d'entreprendre quelque chose, il n'avoit qu'à se tourner du côté d'Occident & y considérer la guerre qui se faisoit dans l'Italie ; que pourvû qu'il se tînt prudemment à la découverte des évenemens pour saisir la premiere occasion, tout sembloit lui frayer le chemin à l'Empire universel ; que s'il avoit quelque chose à démêler avec les Grecs, ou quelque guerre à leur faire, il remît ces différens à un autre temps ; que sur-tout il prît garde de se conserver toûjours la liberté de faire la paix ou d'avoir avec eux la guerre, quand il voudroit ; que s'il souffroit que la nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vînt fondre sur les Grecs, il craignoit fort qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de terminer en aucune façon les puériles contestations qu'ils avoient maintenant ; & qu'ils ne fussent réduits à demander aux Dieux, comme une grande grace, la liberté de décider leurs affaires à leur gré & de la maniere qu'ils le jugeroient à propos.

Il n'y eut personne à qui ce discours ne fit souhaiter la paix avec ardeur. Philippe en fut d'autant plus touché, qu'on ne lui proposoit que ce qu'il souhaitoit déja, & à quoi Démétrius l'avoit auparavant disposé. On convint des articles, on ratifia le Traité, & l'on se retira de part & d'autre chacun dans son pays. Cette paix de Philippe & des Achéens avec les Etoliens, la bataille perdue par les Romains dans la Toscane, & celle d'Antiochus pour la Célesyrie, tous ces évenemens arriverent dans la troisieme année de la cent quarantieme olympiade. Ce fut aussi pour la premiere fois, & dans cette derniere assemblée, qu'on vit les affaires de la Grece mêlées avec celles d'Italie & d'Afrique. Dans la suite soit qu'on entreprît la guerre, soit qu'on fît la paix, ni Philippe ni les autres Puissances de la Grece ne se réglerent plus sur l'état de leur pays, ils tournerent tous les yeux vers l'Italie. Les peuples de l'Asie & les insulaires firent bientôt après la même chose. Ceux qui depuis ce temps-là ont eu sujet de ne pas bien vivre avec Philippe, ou avec Attalus, n'ont plus fait attention ni à Antiochus ni à Ptolomée; ils ne se sont plus tournés vers le Midi ou l'Orient, ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantôt c'étoit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoyoit des Ambassadeurs. Il en venoit aussi à Philippe de la part des Romains, qui connoissant la hardiesse de ce Prince, craignoient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils se trouvoient.

Nous voilà donc arrivés au temps où les affaires des Grecs sont jointes avec celles d'Italie & d'Afrique. Nous avons vû quand, comment & pourquoi cela s'est fait. C'est ce que je m'étois engagé dès le commencement de faire voir. Ainsi quand nous aurons conduit l'Histoire Greque jusqu'au temps où les Romains ont perdu la bataille de Cannes, & où nous avons laissé les affaires d'Italie, nous finirons ce cinquieme Livre.

La guerre finie, les Achéens choisirent Timoxene pour Préteur, reprirent leurs lois, leurs usages, leurs fonctions ordinaires. Il en fut de même des autres villes du Péloponese. Chacun rentra dans ses biens, on cultiva la terre, on rétablit les sacrifices & les fêtes publiques, en un mot tout ce qui regardoit le culte des Dieux: devoirs, qui par les guerres continuelles qu'on avoit eues à soûtenir avoient été pour la plûpart oubliés. Entre tous les peuples du monde, à peine en

trouveroit-on quelqu'un qui eût pour la vie douce & tranquille plus de penchant & d'inclination que ceux du Péloponese : cependant l'on peut dire qu'ils en ont moins joüi qu'aucun, du moins depuis long-temps. Ce Vers d'Euripide les peint assez bien :

Toûjours dans les travaux & toûjours dans la guerre.

Nés pour commander & passionnés pour leur liberté, ils ont toûjours les armes à la main pour se disputer le premier pas. Les Athéniens au contraire furent à peine délivrés de la crainte des Macédoniens, qu'ils crurent joüir d'une solide liberté. Conduits & gouvernés par Euryclidas & par Micyon, ils ne prirent aucune part aux affaires des autres Grecs : ils suivirent à l'aveugle les inclinations de ces deux Magistrats. Quelques honneurs qu'on demandât qu'ils rendissent à tous les Rois, & principalement à Ptolomée, ils les rendirent. Point de sorte de réglemens & d'éloges qu'ils n'ayent soufferts qu'on ne fit pour eux. Ils passerent beaucoup au-delà des bornes de la bienséance, sans que ceux qui étoient à leur tête eussent la prudence & le courage de les arrêter.

Peu de temps après, Ptolomée fut obligé de faire la guerre à ses propres sujets. En menant les Egyptiens contre Antiochus, on doit convenir qu'à considérer le temps où il prit ce dessein, il étoit à propos qu'il le prît : mais par rapport à l'avenir, c'étoit une chose pernicieuse. Ce peuple enflé des avantages qu'il avoit remportés à Raphie, ne daigna plus écouter les ordres qu'on lui donnoit, il se crut assez de forces pour soûtenir une révolte, & il ne chercha plus qu'un Chef & un prétexte pour se mettre en liberté. Il se révolta en effet bientôt après.

Pour Antiochus, ayant fait pendant l'hyver de grands préparatifs, il passa au commencement de l'Eté le mont Taurus, & après avoir conclu une alliance avec Attalus, il se mit en marche contre Achée.

Comme les Etoliens avoient été malheureux dans la derniere guerre, ils furent d'abord bien aises d'avoir fait la paix avec les Achéens, & ce fut pour cela qu'ils élûrent pour Préteur Agélaus de Naupacte, parce qu'il sembloit avoir le plus contribué à cette paix : mais ils ne furent pas long-temps à se dégoûter & à se plaindre de leur Préteur, qui en faisant la

paix, non avec quelque peuple particulier, mais avec toute la Grece, leur avoit retranché toutes les occasions de butiner sur leurs voisins. Mais Agélaus soûtenant avec constance ces plaintes injustes, les retint malgré qu'ils en eussent dans leur devoir.

Après la paix Philippe s'en retourna par mer en Macédoine. Il y trouva Scerdilaïdas, qui, sous le même prétexte qu'à Leucade, avoit pris depuis peu Pissée dans la Pélagonie, gagné par promesses les villes de Dessarétide & les Phébatides, Antipatrie, Chrysondion & Getuus, & fait des courses dans la plus grande partie des terres de Macédoine qui confinent à ces villes. Philippe se mit en campagne pour reprendre les places qui s'étoient séparées de son parti, & pour défaire Scerdilaïdas: rien à son avis n'étoit plus nécessaire pour l'heureux succès de ses entreprises, & entr'autres pour l'expédition qu'il méditoit en Italie, que de mettre ordre aux affaires d'Illyrie. Démétrius le portoit si vivement à cette expédition, qu'il en étoit uniquement occupé, & que la nuit, s'il avoit des songes, c'étoit sur cette guerre. Il ne faut pas croire que ce fût par amitié pour Philippe que Démétrius le poussoit à marcher contre les Romains, l'amitié n'y entroit que pour la moindre partie: c'étoit par haine pour cette République, & parce qu'il n'y avoit pour lui d'autre moyen de rentrer dans l'Isle de Phare. Philippe reprit donc les villes dont nous avons parlé; dans la Dessaretide, Créonion & Gertuns: le long du lac de Lygnide, Enchelane, Cerace, Sation, Boïes; Bantie dans le pays des Calicoéniens; & dans celui des Pyssantins, Orgyse. Après quoi il mit son armée en quartiers d'hyver. Ce fut ce même hyver qu'Annibal passa autour de Gérunium, après avoir ravagé les plus beaux pays de l'Italie, & que les Romains élûrent pour Consuls A. Terentius & Luc. Emilius.

Pendant le quartier d'hyver, Philippe fit réflexion qu'il avoit besoin de vaisseaux & de matelots pour ses desseins; ce n'est pas qu'il espérât vaincre les Romains par mer, mais parce que par mer il transporteroit plus aisément les soldats, arriveroit beaucoup plutôt où il s'étoit proposé, & tomberoit sur les Romains lorsqu'ils s'y attendroient le moins. Rien ne lui parut plus propre pour cela que les vaisseaux d'Illyrie, & il fut, je pense, le premier Roi de Macédoine qui en fit construire jusqu'à cent. Après les avoir fait équiper, il assembla ses troupes au commencement de l'Eté, exerça quelque temps les Macé-

doniens à ramer, & se mit en mer vers le temps à peu près qu'Antiochus passoit le mont Taurus. Ayant fait voile par l'Euripe & tourné vers Mélée, il vint mouiller autour de Céphalénie & de Leucade, & demeura là pour y observer la flotte des Romains. Sur l'avis qu'il reçut ensuite qu'il y avoit à Lilybée des vaisseaux à l'ancre, il s'avança hardiment du côté d'Apollonie. Quand il fut dans le pays qu'arrose le Loüs, une terreur panique (a) semblable à celles qui arrivent quelquefois aux armées de terre, s'empare de ses troupes. Quelques vaisseaux qui étoient à la queue ayant pris terre dans l'Isle de Sason à l'entrée de la mer Ionienne, vinrent de nuit dire à Philippe que des vaisseaux venant du détroit avoient abordé avec eux au même port, & leur avoient donné avis qu'ils avoient laissé à Rhége des vaisseaux Romains qui alloient à Apollonie pour porter du secours à Scerdilaïdas. Philippe crut que toute une flotte alloit fondre sur lui. La frayeur le saisit, il fit lever les ancres & reprendre la route par où il étoit venu. On marcha une nuit & un jour, sans ordre & sans s'arrêter, & à la seconde journée on aborda à Céphalénie, où le Roi fit courir le bruit qu'il n'étoit revenu que pour régler quelques affaires dans le Péloponese.

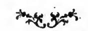
Sa crainte étoit très-mal fondée. Il est vrai que Scerdilaïdas ayant appris pendant l'hyver que Philippe faisoit construire quantité de vaisseaux, en attendant qu'il arrivât par mer, avoit

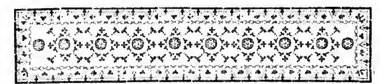
(a) *Une terreur panique semblable à celles qui arrivent quelquefois aux armées.*] Quelque rares que soient aujourd'hui les terreurs paniques, il n'est pas moins réel qu'il y en a eu, & qu'il peut y en avoir encore, puisque tout ce qui est arrivé à des hommes, peut arriver encore à d'autres hommes comme eux. Il seroit à desirer de pouvoir, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, prescrire des moyens pour s'en garantir : mais comment parer à une chose qui n'a ni cause ni principe ? Tout ce que l'on peut en dire, c'est que les terreurs paniques pour l'ordinaire n'arrivent que la nuit, où les ténebres favorisent les idées extravagantes que chacun se forme, que souvent un propos inconsidéré d'un lâche susceptible de frayeur les fait naître, que la multitude de bouches, qui en altere la vérité, & en augmente pour l'ordinaire la cause, les fomente ; & qu'à mesure que la parole arrive plus loin de son principe, elle augmente en crédit, & fait tourner la tête aux soldats. Le seul remede, quand on a le temps, c'est de remonter au principe pour en faire répandre bien vîte le ridicule ; & s'il n'y a pas moyen, il faut en inventer un plausible, & toûjours ridicule, pour que le rire qu'il excite, rassûre d'autant plus les esprits. Une plaisanterie faite à propos, est d'un poids décisif en pareil cas ; cela a été de tous les temps, & sur-tout pour les nations gayes & vives.

Xénophon, dans la Retraite des dix mille, raconte, qu'*il y eut quelque frayeur dans le camp des Grecs, qui causa beaucoup de bruit & de tumulte, comme il arrive en ces rencontres : mais Cléarque envoya Tolmidés, qui étoit le premier de tous les Hérauts de son temps, publier de la part des Généraux, qu'on donneroit un talent à qui montreroit celui qui avoit lâché son âne dans le camp ; ce qui fit juger que la frayeur étoit vaine, & que tout alloit bien,*

dépêché vers les Romains pour les en avertir & pour demander du secours, & que les Romains lui avoient envoyé dix vaisseaux de la flotte qui étoit à Lilybée, & qui étoient les mêmes qu'on avoit vûs à Rhége. Mais si Philippe n'avoit pas pris inconsidérément la fuite, c'étoit là la plus belle occasion du monde pour se rendre maître de l'Illyrie. Les Romains étoient alors si occupés d'Annibal & de la bataille de Cannes, qu'il lui auroit été facile de prendre les dix vaisseaux: mais il se laissa épouvanter, & se retira honteusement en Macédoine.

Vers ce même temps Prusias fit un exploit mémorable. Les Gaulois qu'Attalus avoit tirés d'Europe pour faire la guerre à Achée sur la réputation qu'ils avoient de braves & de vaillans soldats; ces Gaulois, dis-je, ayant quitté ce Roi pour les raisons que nous avons rapportées, & ayant fait des ravages horribles dans les villes de l'Hellespont, & assiégé les Iliens, les Alexandrins dans la Troade les défirent courageusement. Thémistas à la tête de quatre mille hommes leur fit lever le siége d'Ilium, leur coupa les vivres, renversa tous leurs projets, & les chassa enfin de toute la Troade. Les Gaulois se jetterent dans Arisbe, ville de l'Abydene, & se disposerent à entrer de force dans les villes du pays; Prusias vint à eux, leur donna bataille. Tout ce qu'il y avoit de soldats fut taillé en pieces, les enfans & les femmes furent égorgés dans le camp, & les équipages furent abandonnés aux vainqueurs. Par-là il délivra d'une grande crainte les villes de l'Hellespont, & apprit aux Barbares de l'Europe à ne point hasarder si facilement de passer en Asie. En Grece & en Asie tel étoit l'état des affaires. En Italie après la bataille de Cannes la plûpart des peuples se jettoient dans le parti d'Annibal, comme nous avons dit dans le Livre précédent. Finissons celui-ci, puisqu'il ne nous reste plus rien à dire des évenemens arrivés dans la cent quarantieme olympiade.





LIVRE QUINZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Bataille de Zama.

JE l'ai déja annoncé dans la Préface de cet Abregé, je n'ai prétendu rapporter le texte de Polybe, qu'autant qu'il sert à amener les Commentaires qui font le fond de cet ouvrage; ainsi n'y ayant encore paru aucun Commentaire sur le sixieme Livre & les suivans, jusqu'à la bataille de Zama, je ne rapporterai ici que l'extrait du Chapitre qui traite de cette fameuse journée, lequel se trouve au quinzieme Livre; & où l'on voit qu'après le pourparler de Scipion & d'Annibal, dans lequel ces deux Généraux ne purent convenir de rien, ils se séparerent, résolus de décider le sort des deux Nations par une bataille.

Polybe raconte cet évenement en ces termes; » Le lendemain dès le point du jour, on fit sortir les armées de leurs » camps, & l'on se disposa à combattre; les Carthaginois pour » leur propre salut & la conservation de l'Afrique, les Romains » pour s'assûrer l'empire de l'univers. Qui, en lisant avec réflexion ce que je vais raconter, ne se sentira pénétré de compassion? Jamais nations plus belliqueuses, jamais Chefs plus » habiles & plus exercés dans le métier de la guerre n'étoient » venus aux mains les uns contre les autres, jamais la fortune n'avoit proposé de plus grands prix aux combattans; car » il ne s'agissoit ni de l'Afrique ni de l'Europe, le vainqueur » devoit devenir maître de toutes les autres parties du monde » connu, comme il le devint en effet peu après. Voici de » quelle maniere Scipion rangea ses troupes en bataille. Il » mit

„ mit à la premiere ligne les Hastaires, laissant des intervalles entre les cohortes; à la seconde les Princes, postant „ leurs cohortes non vis-à-vis les espaces de la premiere ligne, „ comme c'est la coûtume chez les Romains, mais les unes „ derriere les autres avec des intervalles entre elles, à cause „ du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie. Les Triaires formoient la réserve. Sur l'aîle gauche „ étoit C. Lælius avec la cavalerie d'Italie, & sur la droite „ Massinissa avec ses Numides. Il jetta dans les espaces de la „ premiere ligne des Velites, & leur donna ordre de commencer le combat, de maniere pourtant que s'ils étoient „ poussés ou ne pouvoient soûtenir le choc des éléphans, ils „ se retirassent, ceux qui courroient le mieux, derriere toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui se verroient enveloppés, par les espaces de traverse à droit & à „ gauche.„

Il courut ensuite dans tous les rangs pour animer en peu de mots ses troupes à bien faire leur devoir dans l'occasion présente, les conjurant „Qu'ils se souvinssent de leurs premiers exploits & „ qu'ils soûtinssent leur gloire & celle de leur patrie; qu'ils „ fissent attention que s'ils remportoient la victoire ils ne seroient pas seulement les maîtres de l'Afrique, mais qu'ils „ assûreroient à leur patrie l'empire de tout le reste de l'univers; que s'ils étoient vaincus, ceux qui mourroient sur le „ champ de bataille auroient la gloire d'avoir répandu leur „ sang pour la patrie, gloire préférable à tous les honneurs de „ la sépulture, au lieu que ceux qui tourneroient le dos passeroient le reste de leurs jours dans l'infamie & dans la misere; „ qu'en effet il n'y avoit pas d'endroit dans l'Afrique qui pût „ leur donner une retraite sûre, qu'ils ne pourroient se dérober à la poursuite des Carthaginois, & que tombant entre „ leurs mains il étoit aisé de prévoir quelle seroit leur destinée. A Dieu ne plaise, dit-il, que ce malheur vous arrive. „ Une domination universelle ou une mort glorieuse sont les „ prix que la fortune nous propose : ne serions-nous pas les „ plus lâches & les plus insensés des hommes, si par un honteux amour de la vie laissant là les plus grands biens, nous „ étions capables de choisir les plus grands maux? En marchant aux ennemis, n'ayez dans l'esprit que la victoire ou „ la mort, sans vos arrêter à l'espérance de survivre au combat. Venez aux mains dans cette disposition, & la victoire

„ est à nous. C'est ainsi que Scipion exhorta ses troupes. „

L'ordre d'Annibal étoit : devant toute l'armée plus de quatre-vingts éléphans, ensuite les étrangers soudoyés au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baleares, Maures; derriere cette ligne les Afriquains & les Carthaginois; & la troisieme ligne, qu'il éloigna de la seconde de plus d'un stade, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des alliés Numides, & sur la droite celle des Carthaginois; ordonnant aux Officiers d'encourager chacun ses propres soldats, en les exhortant de bien espérer de la victoire, puisqu'ils avoient avec eux Annibal & l'armée qu'il avoit amenée d'Italie; mais sur-tout de bien peindre aux Carthaginois les maux qui fondront sur leurs femmes & sur leurs enfans s'ils perdent la bataille. Pendant que les Officiers exécutent cet ordre, Annibal voltigeant sur toute la troisieme ligne crioit à ses soldats : „ Souvenez-„ vous, camarades, qu'il y a dix-sept ans que nous servons „ ensemble, souvenez-vous de ce grand nombre de batailles „ que vous avez pendant ce temps-là livrées aux Romains. „ Victorieux dans toutes, vous ne leur avez pas laissé seule-„ ment la moindre espérance de pouvoir jamais vous vain-„ cre. Ayez toûjours devant les yeux la bataille de la Trébie „ contre le pere de celui qui commande aujourd'hui l'armée „ que nous allons combattre, & celles du Thrasimene contre „ Flaminius, & de Cannes contre Paul-Emile, sans compter „ les petits combats & les avantages sans nombre que vous „ avez remportés. Quelle comparaison entre la bataille d'au-„ jourd'hui & ces trois grandes batailles, soit qu'on regarde le „ nombre ou la valeur des troupes ! Jettez les yeux sur l'armée „ des ennemis : non-seulement ils sont en plus petit nombre, à „ peine sont-ils une petite partie de ceux que nous avions alors „ contre nous. Pour la valeur, ils ne méritent pas d'entrer en „ comparaison. Les premiers avoient été jusqu'alors invincibles, „ & avoient toutes leurs forces à nous opposer : ceux-ci ne sont „ ou que les enfans de ceux-là, ou les restes de ceux que nous „ avons vaincus en Italie, & qui ont plusieurs fois pris la fuite „ devant nous. Prenez donc garde de ne pas perdre ici la gloire „ que vous & moi nous avons acquise : mais combattez en gens „ de cœur pour vous assûrer à jamais la réputation que vous vous „ êtes faite d'hommes invincibles. „ Telle fut à peu près la harangue d'Annibal.

Tout étant prêt pour le combat, & les cavaliers Numides ayant long-temps escarmouché les uns contre les autres, Annibal donna ordre de mener les éléphans aux ennemis. Le son des trompettes effraya tellement quelques-uns de ces animaux; que reculant en arriere ils mirent le désordre dans les Numides auxiliaires des Carthaginois, désordre dont Massinissa profita pour renverser leur aîle gauche. Le reste des éléphans s'avança entre les deux armées dans la plaine, & fondit sur les Velites des Romains. Ils souffrirent là beaucoup & firent beaucoup souffrir, mais enfin épouvantés ils se retirerent partie par les espaces que Scipion avoit prudemment ménagés pour qu'ils ne nuisissent pas à son ordonnance, partie le long de l'aîle droite, d'où la cavalerie à coup de traits les chassa jusques hors du champ de bataille. Lælius prit le temps de ce tumulte pour courir sur la cavalerie Carthaginoise, qui tourna le dos & s'enfuit à toute bride. Lælius la poursuivit avec ardeur, pendant que Massinissa faisoit la même chose de son côté.

Pendant ce temps-là l'infanterie de part & d'autre s'avançoit à pas lents & en bonne posture, à l'exception de celle qu'Annibal avoit amenée d'Italie, laquelle demeura dans le poste qui lui avoit d'abord été donné. Quand on fut proche, les Romains criant selon leur coutume & frappant de leurs épées sur leurs boucliers se jettent sur les ennemis. Du côté des Carthaginois, les étrangers soudoyés comme composés de différentes nations jettent des cris confus tous différens les uns des autres. Comme on ne pouvoit se servir ni des javelines ni même des épées, & que l'on combattoit main à main, les étrangers eurent d'abord quelque avantage sur les Romains par leur agilité & leur hardiesse. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre & la nature de leurs armes gagnent du terrein, encouragés par la seconde ligne qui les suivoit : au lieu que les étrangers n'étant ni suivis ni secourus des Carthaginois perdent courage, lâchent pié, & se croyant abandonnés tombent en se retirant sur ceux qui étoient derriere eux & les tuent. Ceux-ci se trouvent contraints de défendre courageusement leur vie, de sorte que les Carthaginois attaqués par les étrangers se virent contre leur attente deux ennemis à combattre, leurs propres troupes & les Romains, & dans cette confusion il y en eut un assez bon nombre qui perdirent la vie: ce qui jetta aussi le désordre parmi les Hastaires.

Alors les Officiers des Princes opposerent leurs troupes pour les arrêter & les rallier : d'où il arriva que la plûpart des étrangers & des Carthaginois périrent en cet endroit, taillés en pieces partie par eux-mêmes, partie par les Hastaires. Annibal ne voulut pas souffrir que les fuyards se mêlassent parmi ceux qui restoient. Loin de-là il ordonna au premier rang de leur présenter la pique, ce qui les obligea de se retirer le long des aîles dans la plaine. L'espace entre les deux armées étant alors tout couvert de sang, de morts & de blessés, Scipion se trouva dans un assez grand embarras. Car comment faire marcher ses troupes en bon ordre par dessus cet amas confus d'armes & de cadavres encore sanglans & entassés les uns sur les autres ? Cependant Scipion ordonne qu'on porte les blessés derriere l'armée, il fait sonner la retraite pour les Hastaires qui poursuivoient, les poste vis-à-vis le centre des ennemis en attendant une nouvelle charge, fait serrer les rangs aux Princes & aux Triaires sur l'une & l'autre aîle, & leur ordonne d'avancer à travers les morts. Quand ils furent sur le même front que les Hastaires, l'infanterie de part & d'autre s'ébranle & charge avec beaucoup de courage & de vigueur. Comme des deux côtés le nombre, la résolution, les armes étoient égales, & que l'opiniâtreté étoit si grande que l'on mouroit sur la place où l'on combattoit, on fut long-temps sans pouvoir juger qui avoit l'avantage, lorsque Massinissa & Lælius revenant de la poursuite rejoignirent le gros le plus à propos du monde, & tombant sur les derrieres d'Annibal passerent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges, sans que très-peu pûssent se dérober par la fuite à une cavalerie qu'ils avoient dans une plaine à leurs trousses. Les Romains perdirent dans cette bataille plus de quinze cents hommes : mais il demeura sur la place plus de vingt mille Carthaginois, & l'on ne fit guere moins de prisonniers. Ainsi finit cette grande action, qui rendit les Romains les maîtres du monde.

Après la bataille, Scipion poursuivit ce qui s'étoit échappé de Carthaginois, pilla leur camp & se retira ensuite dans le sien. Quant à Annibal, il se retira sans perdre de temps avec quelques maîtres, & se sauva à Adrumete. On peut dire qu'il fit dans cette occasion tout ce qu'il étoit possible de faire, & tout ce qu'on devoit attendre d'un brave homme & d'un grand Capitaine. Premierement il entra en conférence pour tâcher

D

K

M L

BA

de finir la guerre par lui-même. Ce n'étoit pas deshonorer ses premiers exploits, c'étoit se défier de la fortune & se mettre en garde contre l'incertitude & la bisarrerie des armes. Dans le combat il se conduisit de façon, qu'ayant à se servir des mêmes armes que les Romains il ne pouvoit mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains est très-difficile à rompre, chez eux l'armée en général & chaque corps en particulier combat de quelque côté que l'ennemi se présente, parce que leur ordre de bataille est tel, que les cohortes les plus proches du péril se tournent toûjours toutes ensemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'assûrance & de hardiesse, la grandeur de leurs bouciers & la force de leurs épées fait acheter bien cher la victoire. Cependant Annibal employa tout ce qui se pouvoit humainement trouver de moyens pour vaincre tous ces obstacles. Il avoit amassé grand nombre d'éléphans, & les avoit mis à la tête pour troubler & rompre l'ordonnance des Romains. En postant à la premiere ligne les étrangers soudoyés, & après eux les Carthaginois, il avoit en vûe de lasser d'abord les ennemis & d'émousser leurs épées à force de tuer : de plus mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduisoit à la nécessité de combattre, suivant la maxime d'Homere. Les plus braves & les plus fermes, ils les avoit rangés à une certaine distance, afin que voyant de loin l'évenement & ayant toutes leurs forces, quand le bon moment seroit venu, ils tombassent avec valeur sur les ennemis. Si ce Héros jusqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui se pouvoit faire, n'a pas laissé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppose aux desseins des grands hommes, & d'ailleurs, il est assez ordinaire qu'un habile homme soit vaincu par un plus habile.



OBSERVATIONS

Sur la bataille de Zama.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées.

QUand des intérêts aussi importans que ceux qui furent disputés à Zama, sont confiés à des hommes tels qu'Annibal & Scipion, ce n'est pas une conjecture, mais une certitude, de dire, que l'un & l'autre de ces deux illustres antagonistes chercherent dans les ressources de leur génie, & dans la connoissance de l'histoire, tout ce que la théorie a de plus fin & de plus savant, pour se procurer la victoire.

Je l'ai dit au commencement de cet Ouvrage: ce sont les motifs des grands Capitaines qui sont les vrais principes de la science de la guerre. Cherchons donc quels ont pû être ceux de ces deux Généraux, pour avoir pris l'un & l'autre un ordre de bataille, différent de l'ancien usage, & formons-nous des principes.

Annibal paroît le premier en bataille, commençons par son ordre. Polybe le loüe, mais ne nous laissons pas séduire ni aveugler par son suffrage. Il forme son infanterie sur trois phalanges (car ce terme est ici nécessaire au lieu de celui de ligne) ces trois phalanges sont placées à une distance inégale. La seconde *B*, derriere la premiere *A*, à la distance ordinaire des secondes lignes, puisque Polybe n'en dit rien: quant à la troisieme *C*, il la tint lui-même à une distance de plus d'une stade derriere les deux autres.

L'espece de troupes dont il avoit composé les deux premieres lignes, & sa présence à la troisieme, qu'il voulut commander en personne, nous prouvent qu'ayant mis toute sa confiance dans les vieilles bandes d'Italie qu'il y avoit placées, il n'eut d'autres motifs dans cette disposition que celui de réparer le désavantage qu'il craignoit en chargeant l'ennemi, lorsqu'il ne garderoit plus d'ordre ni de rang dans la poursuite des premieres lignes s'il les battoit. La distance de plus d'une stade qu'il fit observer à la troisieme, étoit destinée à l'écoulement des fuyards dont il ne vouloit pas être entraîné, & nous prouve ainsi par son inaction durant le combat, que c'étoit là son but. Tout comme ces trois lignes de phalanges, semblent déposer contre le sentiment de Polybe, qui dit que tout étoit égal du côté du nombre & du courage. Si le nombre eût été égal, cet ordre triplé eût si fort diminué le front de l'armée Carthaginoise, que la Romaine l'eut débordée, & totalement enveloppée, ce qui ne paroît pas qui ait été: comme cette bataille se donna en plaine, sans protection aux flancs des deux armées, il n'eût pas échappé à Polybe de nous apprendre laquelle débordoit, & à quelle aîle, & de quel avantage cette supériorité avoit été à l'un ou à l'autre parti.

Quant à la cavalerie, Annibal la plaça aux aîles de la premiere ligne *E*, *D*, n'en formant qu'une, suivant l'usage de ce temps.

Je remets, après les réflexions sur le combat, l'examen de cette disposition.

Voyons celle de Scipion, & quels en ont été les motifs.

Il n'est pas douteux que les grands Capitaines ne sont devenus tels que par leurs sages réflexions sur les faits qui les ont précédés, pour s'instruire par rapport à ceux qu'ils doivent exécuter. Nous pouvons conclurre delà que les batailles de Xantippe contre Regulus, & de Cannes, étoient le sujet des méditations de Scipion, & que dans l'occasion qui alloit décider de sa gloire, de son armée, de la République même, il n'avoit garde de donner rien au hasard. Plus foible que son ennemi, il lui importoit de prendre un ordre qui l'égalisât au fort, & le mis hors de crainte de sa supériorité. Quoiqu'il n'en fût point débordé, il pouvoit l'être d'un moment à l'autre, ayant tout à appréhender de la finesse & de l'habileté de son adversaire. Il n'étoit pas à présumer que cet Annibal, jadis si redoutable, laissât inutiles des forces supérieures, & qu'il voulût commettre au hasard d'un front égal, le sort d'une bataille qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre encore plus assûrée.

Cette troisieme ligne des Carthaginois, éloignée à une distance si peu ordinaire, devoit le tenir en suspend sur sa destination. Elle pouvoit par un mouvement rapide & digne de la sagacité d'Annibal, tomber tout d'un coup sur l'une ou sur l'autre aîle, ou peut-être en se divisant sur toutes les deux ensemble, les déborder, & les culbuter d'autant plus aisément, qu'elles ne s'y seroient pas attendues. Pour parer à cela, Scipion projette de donner un ordre nouveau à son infanterie, afin que si sa cavalerie est battue, & emportée hors des aîles, ce corps dénué de ce qui le couvre, ne soit ni ne puisse être détruit. Dès-lors il adopte les colonnes, & ne connoît point d'autre ressource pour sa foiblesse : outre qu'il lui devient indispensable de prendre un ordre qui n'ait point de flanc foible, c'est qu'il ne voit rien qui doive résister à cette profondeur des files Carthaginoises, au cas que la seconde ligne vienne à joindre la premiere, qu'une profondeur égale : mais cette profondeur en formant un front contigu ou de corps trop près les uns des autres, eût eu le défaut de celle de Regulus contre Xantippe, & des Romains à Cannes, lesquels n'ayant pas donné entre ces colonnes assez d'espace pour le passage libre des éléphans, furent défaits par ces animaux, qui ne trouvant aucune issue, se jetterent sur les bataillons, & ces colonnes qu'ils mirent en assez grand désordre, pour que les troupes survenant achevâssent leur défaite.

Regulus n'avoit d'autres motifs, en formant des colonnes, que de résister aux éléphans.

A Cannes, si l'on en avoit d'autres, on manqua essentiellement, en plaçant les colonnes trop près à près, & tirant des corps des aîles sans nécessité : de sorte que le front se trouva rétréci & confondu par une ordonnance qui ne laissoit aucune liberté aux manœuvres.

Ici, malgré ce qu'en a écrit le Prince Louis-Guillaume de Nassau, dans le plan qu'il a donné de cette bataille

dans un ouvrage de sa façon : Scipion joint au motif de laisser un passage aux éléphans, qui est le seul qu'il lui attribue, celui de résister par une profondeur égale à des corps profonds dont il redoute le poids. Il ne veut ni rétrécir son front, ni gêner les manœuvres : en un mot il corrige un ordre défectueux par sa prudence & son habileté. Il place avantageusement les armes dont son infanterie est pourvûe, & la forme dans l'ordre que j'ai dit tant de fois être le seul redoutable & avantageux.

Il fait plus, il ne prend cet ordre que dans le moment du combat, de sorte que si l'ennemi l'apperçoit, il ne puisse y parer. Cela s'appelle joindre la ruse à la force & à la science. D'abord formé à la Romaine dans l'ordre en quinquunce, les corps d'une ligne vis-à-vis les intervalles de l'autre, il n'a qu'un mouvement simple à faire pour que les Princes passent derriere les Hastaires, & les Triaires derriere les Princes ; les seuls Princes marchant par leur gauche, le peu de pas nécessaire pour être en file sur les Hastaires de leur Légion, font tout le mouvement de cette manœuvre si savante, & son armée se trouve formée dans l'ordre *L*: chaque division des seconde & troisieme lignes ayant marché en avant pour joindre tout près la premiere, ne laissant entre elles que quatre pas de distance.

Quant à la cavalerie, elle fût placée en *G*, *K*, aux aîles sur une seule ligne, ainsi que celle des Carthaginois ; de sorte que l'ordonnance de Scipion est une seule ligne de colonnes précédée des armés à la légere *N*, & flanquée à ses aîles de la cavalerie. Dans cet ordre, il ne redoute plus rien. Quoi qu'Annibal puisse entreprendre, il n'a plus d'inquiétude, chacune de ses colonnes pouvant manœuvrer seule, & sans le secours de ses voisins. Il prévit bien qu'il y en auroit quelqu'une qui enfonceroit la phalange, & qu'une fois ces grands corps séparés & ouverts, il n'est pas aisé d'y apporter du secours ni de les rallier, puisque la confusion y est indispensable.

§. II.

Combat.

Nous n'avons pas encore parlé de la destination des armés à la légere *N*: mais on va voir qu'elle répondoit au reste de la disposition. Scipion les avoit moins destinés à combattre les éléphans qu'à les conduire par les intervalles d'entre les colonnes : ainsi au moment de la charge, ces différens pelorons ne s'attacherent qu'à gagner la croupe de ces animaux, & à les engager à coups de traits & par toutes sortes de moyens à passer par les intervalles, dans lesquels d'autres archers, placés dans les petites distances des différentes sections, à coups de traits hâterent leur marche, & les empêcherent de retourner sur les faces des colonnes, ou de revenir les charger en queue ; ceux-ci les ayant poussés au loin dans la campagne.

De sorte que les Romains se virent débarrassés bien-tôt de ces animaux. Le reste des archers & frondeurs, ayant suivi les éléphans, fut se poster à la queue de l'armée, dont les cohortes pour lors marchant en avant pour se serrer d'au-

tant

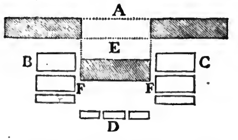
tant plus sur les Hastaires, au moment de la charge, ne firent plus, avec eux, qu'un corps uni & serré, dont la profondeur renforçoit la charge.

C'est avec cette multitude de colonnes que les Romains abordent la phalange : celle-ci ne s'étonne point, & les reçoit avec courage. Sa profondeur qui étoit de dix ou douze hommes, balança un temps le choc des colonnes Romaines : le courage se trouvant égal, il n'y avoit plus que la supériorité dans la disposition qui pût décider. Le combat, dit Polybe, fut fort opiniâtre, & tel que l'histoire n'en fournit guere de plus long entre des corps qui combattent en plaine, sans ruse & sans stratagème : mais enfin la plus grande profondeur des Romains, la meilleure ordonnance de leurs colonnes, lesquelles, sans s'embarrasser, pouvoient employer plus ou moins d'impulsions, sans déranger l'ordre total, l'emporta sur la phalange, laquelle, une fois séparée & désunie, ne peut se rallier, elle se culbuta sur la seconde ; & celle-ci n'ayant nul intervalle pour le passage des fuyards, en fut rompue & si fort dérangée, que, sans rendre, pour ainsi dire, de combat, elle fut mise en fuite ; & les deux ensemble s'étant renversées sur la troisieme y mirent un si grand désordre, que la victoire, après un second combat à cette troisieme phalange, devint générale pour les Romains.

Ce fut chez ces guerriers Républiquains le premier triomphe des colonnes parfaites : & si l'on y fait réflexion, l'on conviendra que cet ordre seul assura la victoire & l'assûrera toujours contre toute disposition différente.

Que pouvoit faire la phalange contre autant de corps séparés, dont la déroute d'un ou de deux même, ne peut rien sur la totalité, tandis qu'au contraire chez elle la moindre ouverture est irréparable ?

Voyons pour la derniere fois que nous traitons des colonnes, ce qu'Annibal eût pû leur opposer ; & cherchons à les vaincre, sans les imiter. Pour cela supposons la phalange *A*, vis-à-vis les colonnes *BC*, ayant au fond de l'intervalle les armés à la légere *D*.



Qu'arrivera-t il ? Supposons que la phalange pousse dans l'intervalle qui n'est point attaqué, la portion de phalange *E*, quoique les sections n'ayent pas été marquées, ni peut-être arrangées vis-à-vis l'interval-

le, n'importe ; il est visible que cette portion de phalange se trouve chargée en flanc par les faces des colonnes *F*, lesquelles n'ont que cela à faire, & sont très-formidables par leur profondeur, quoique celle-ci soit moindre que celle du front. D'ailleurs pour que cette portion de phalange charge les faces de mes colonnes qui n'ont point de flancs, il faut qu'elle se désunisse, se divise, & forme des pelotons, ce qui ne peut se faire sans qu'elle perde toute sa consistance. Si, pour éviter de se rompre, elle marche en avant au point *D*, elle trouve les armés à la légere qui la reçoivent de front, tandis que ses flancs sont détruits en avançant : outre que si le reste de la phalange a été enfoncé, comme il doit l'être, la portion de ses troupes qui n'est ni formée sur ce principe, ni préparée à cet évenement, se trouve séparée du gros, & tout-à-fait isolée au milieu des ennemis victorieux. Viendra-t-elle charger les colonnes en queue ? elles ne sont pas plus foibles à cette partie qu'au front, ainsi elle n'y aura pas plus de succès.

Supposons au contraire que la colonne *B* ou *C*, & même toutes les deux ont été culbutées par la phalange : il reste à leur flanc les autres colonnes toutes entieres, qui marchant par leur droite ou leur gauche, après avoir enfoncé ce qui étoit devant elles, viennent remplir l'intervalle laissé vuide, & en chassent sans peine la portion de phalange qui s'y étoit introduite ; tandis que les armés à la légere à coups de traits retardent la marche de la partie de phalange, qui avance ensuite d'une victoire, qui n'est jamais décisive, tant qu'il reste quelques colonnes entieres pour prendre les vainqueurs en flanc, & donner par leur proximité le moyen aux vaincus de se rallier. Ces raisonnemens seuls tant de fois répétés, doivent faire connoître l'avantage des colonnes, & la bataille de Zama en fournit un exemple aussi décisif que fameux.

§. III.

Fautes d'Annibal à la journée de Zama.

Rien ne pouvoit terminer plus glorieusement cet Ouvrage, ni d'une façon plus satisfaisante pour ceux dont les opinions y sont blessées, que l'examen impartial, & dépouillé de préjugés, de la conduite d'Annibal. Quel partisan zélé des Généraux dont j'ai relevé les fautes, pourra me taxer d'humeur, lorsque je lui aurai fait voir que j'attaque même celui dont j'ai fait mon héros, & que la vérité & l'instruction que je cherche à procurer par elle, sont les seuls motifs qui me conduisent ?

Polybe loue l'ordonnance d'Annibal ; après lui une infinité d'Auteurs, & M. de S. Evremont après eux tous, assûrent que ce Général se surpassa à Zama. Voyons si l'amitié de Polybe pour Scipion, & l'amour-propre de celui-ci, couvert sous une modestie honorable, ne les ont point engagés l'un & l'autre à rehausser le mérite du vaincu pour la plus grande gloire du vainqueur. La multitude de fautes grossieres que nous allons développer, me font pencher pour l'affirmative.

J'aurai raison si je prouve qu'Annibal pouvoit faire une meilleure disposition, & que la sienne ne valoit rien ; & bien plus encore si je

prouve qu'il ne fit rien de ce qu'il devoit faire durant le combat.

Je l'établis d'abord supérieur en infanterie aux Romains; partant delà il devoit par une disposition prudente chercher à les déborder, il ne le fit point, premiere faute.

Il s'étoit toûjours bien trouvé des ruses & des stratagèmes; ici il n'en emploie aucun, il le pouvoit, seconde faute.

Il ne mit aucun intervalle dans ses phalanges, non plus à la premiere qu'à la seconde & à la troisieme ligne, troisieme faute; puisque par cette attention, il eût eû de reste tout ce qui remplissoit ces intervalles, & en eût pû renforcer ses aîles, les allonger, & en protéger sa cavalerie. Et en second lieu ce défaut d'intervalle, sur-tout à la seconde & à la troisieme ligne, devoit lui paroître, même avant le combat, un grand défaut dans son ordre; l'évenement le prouva.

Il ne renforça sa cavalerie de rien, pas même de ses armés à la légere, quatrieme faute, puisque sa supériorité le mettoit en état de le faire.

Ayant par devers lui l'exemple de la Trebie, il pouvoit cacher un corps d'infanterie derriere un de ses flancs, pour tourner l'ennemi au moment du combat: en un mot, dans la disposition, voilà une assez longue énumeration de fautes pour conclurre qu'il ne se surpassa pas comme le prétendent differens Auteurs.

Voyons durant le combat.

Je ne saurois le blâmer de n'avoir pas prévû le changement d'ordonnance de Scipion. Celui-ci eut toûjours l'attention de la changer souvent, persuadé que les routes battues ne sont pas toûjours les plus sûres à la guerre; & il joignit à cette maxime la prudence de ne jamais annoncer ces changemens. Il les faisoit par des manœuvres simples, aisées & savantes. Annibal n'ayant pû prévoir celle-ci, ne pouvoit que parer de son mieux. Que fit-il pour cela? rien du tout. Que pouvoit-il faire? le voici.

Dès l'instant qu'il eut apperçû que les Romains formoient des colonnes, sa premiere pensée dut être d'en appréhender le poids & la profondeur: pour y obvier, il suffisoit d'ordonner à la seconde phalange de doubler la premiere tout près, pour en soûtenir la trop grande foiblesse par une double épaisseur. Cette seconde ligne ne pouvoit servir qu'à cela, vû que sans intervalle, elle ne pouvoit succéder à la premiere, dont la ruine importoit d'autant plus: premiere faute.

Durant le combat opiniâtre de la premiere ligne, dès qu'il ne prenoit pas le parti que nous venons de dire, il devoit du moins faire ouvrir des intervalles dans la seconde; en faisant retirer en arriere quelques cohortes, lesquelles après l'écoulement des vaincus eussent repris leur rang.

Il pouvoit encore faire ouvrir en deux la seconde ligne, lorsqu'il s'apperçut du mauvais état de la premiere, & étendre les aîles de telle sorte, que laissant un libre passage aux fuyards, il enveloppoit totalement les Romains à leurs aîles, & se jettoit sur leurs flancs & sur leurs derrieres, pendant que la troisieme qui étoit toute fraîche, eut marché pour remplacer la premiere.

Il pouvoit, pendant le combat des deux premieres lignes, faire la manœuvre ci-dessus avec la troisieme, & tomber, comme nous avons

dit sur les flancs de l'ennemi. Au lieu de cela il l'attendit de pié ferme, & fut obligé, pour n'être pas entraîné par les fuyards, de faire baisser les piques contre eux. N'étoit-il pas plus avantageux de faire promptement ouvrir des intervalles pour cette foule de gens étonnés & battus, & de marcher à travers de la plaine & de la déroute avec plusieurs corps séparés, mais bien ordonnés entr'eux, pour attaquer à l'imprévû les troupes de Scipion, auxquelles son inaction donna au contraire le temps de se rallier, de prendre haleine, de débarrasser le champ de bataille, & d'attendre le retour de la cavalerie victorieuse, laquelle alors acheva de vaincre à coup plus sûr ?

On voit donc, par ces réflexions, que le génie lumineux, savant, & courageux d'Annibal, sembla l'avoir abandonné dans un aussi grand jour, & que rien, ni dans sa disposition, ni dans les ordres qu'il donna durant le combat, n'a pû attirer les éloges qu'on lui prodigue.

Je suis fâché que la vérité m'oblige à ternir sa gloire : mais ce seroit suivre trop aveuglément le torrent de la coûtume que de lui accorder ici les loüanges que j'ai cru lui devoir ailleurs. Au contraire, je ne saurois trop en donner à Scipion, dont la tactique dans cette journée, est tout ce que nous avons trouvé dans le cours de ces Commentaires de plus judicieux & de plus savant, de plus simple, de plus sûr & de plus invincible ; ainsi que sa conduite fut belle, hardie, & rusée, pour ne point suivre les routes ordinaires, pour en prendre de convenables à sa position & à sa foiblesse, & ne les découvrir à son ennemi qu'au moment qu'il n'y a plus de ressources pour s'en garantir.

Voilà ce qu'on peut citer pour modele en fait de Général & d'ordre de bataille.

L'ordre en colònnes avec une réserve de tous les dragons, se souciant peu d'être débordé, sera toûjours le seul invincible, & le seul qui puisse assûrer la victoire au foible contre le fort.

Tout Général qui imitera Scipion dans ses réflexions, ses raisonnemens & sa conduite, pourra être appellé vraîment grand. Ce ne seront plus ses troupes qui vaincront l'ennemi, ce sera lui-même ; & la gloire qu'il acquerra, sera autant au-dessus de celle que s'attribuent les Généraux ordinaires, comme l'ordre de bataille du Romain fut au-dessus de celui du Carthaginois à Zama.

Des mesures aussi bien prises ; des talens aussi grands, conduits par un génie de cette trempe, méritoient de jetter les premiers fondemens de l'Empire de l'Univers, que les Romains obtinrent à compter de ce grand jour.



TRAITÉ
DE
L'ATTAQUE
ET DE
LA DEFENSE DES PLACES
DES ANCIENS.

AVANT-PROPOS.

LE plan que j'ai suivi dans l'abbrégé des Commentaires de M. de Folard, ne pouvant plus convenir à cette nouvelle partie de son ouvrage, il est nécessaire d'instruire le Lecteur des raisons qui m'ont fait choisir une forme différente de la premiere.

Dans les Commentaires, le fond de l'ouvrage étant plus dogmatique qu'historique, & mon but ayant été l'instruction & non l'érudition, j'ai retranché, comme je l'ai annoncé dans la Préface, tout ce qui n'est qu'historique.

Ici, au contraire, le fond est historique, & regarde plutôt l'érudition militaire que l'instruction pratique.

Comme je n'ai osé parler de ce qui regarde la Marine dans le premier volume, j'aurois peut-être dû en user ainsi à l'égard de ce Traité, & en laisser le soin à quelques-uns de nos Maîtres dans l'art de prendre les places. Ils ont poussé cette partie de la science de la guerre, peut-être plus loin que les Anciens; & il suffit dans les deux célebres corps qui décident & opérent dans les siéges, des lumieres qu'ils se communiquent à eux-mêmes. Beaucoup de talens réunis & un courage éclairé par une étude assidue, font assez voir qu'il n'est pas même besoin d'exhorter ceux qui travaillent dans cette partie, à acquerir de nouvelles lumieres. Leur étude si respectable & si utile, est universellement reconnue; & je suis toûjours étonné que la différence sensible d'un homme élevé dans l'artillerie à un autre pris au hasard dans la même nation, & qui a passé sa vie dans un autre corps, n'ait pas encore fait ouvrir les yeux sur l'avantage qu'il y auroit à obliger la jeunesse militaire à l'étude de son métier, dont la théorie pourroit être enseignée comme le Dessein & les Mathématiques.

Je ne prétends donc ici, que rendre avec un peu plus de précision, ce que les travaux immenses de M. de Folard l'avoient mis en état & en droit d'étaler dans un Traité des plus curieux qui existe. Deux motifs m'ont engagé à travailler cette partie: l'un de ne point détacher dans l'abbrégé de tout l'ouvrage, la partie curieuse de la partie utile. Quoique la curiosité trouve plus à se nourrir dans ce Traité que l'instruc-

tion, je puis assûrer qu'il y a cependant à gagner du côté de la science pratique. Les découvertes des constructions, & des forces mouvantes des machines de guerre des Anciens, les judicieuses réflexions qui les accompagnent, méritent la reconnoissance du public.

Celle de l'instruction que j'ai acquise moi-même par l'étude d'un aussi bon livre, est donc le second motif qui m'a déterminé à dépouiller ces précieuses richesses de tout ce qu'elles m'ont paru avoir de trop diffus.

Les peines que s'est données M. de Folard ne méritent pas d'être ensevelies, & toute l'érudition qu'il a répandue dans ce Traité, quand elle ne serviroit qu'à accréditer le reste des choses excellentes qu'il a écrites, seroit toûjours employée avec succès.

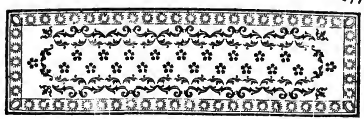
Quoique j'aie réduit cette partie à un tiers du volume qu'elle comprenoit, je crois n'y avoir rien omis d'essentiel. J'ai conservé les citations pour satisfaire ceux qui ne veulent être que savans: je ne les ai point vérifiées, ainsi je n'ai pas plus de mérite dans cette partie de mon ouvrage que dans la précédente. Tâcher de prendre ce qu'il y a de bon & de curieux, & de le rendre intelligiblement; voilà quel a été mon but.

On trouvera des exemples en grand nombre ici, comme dans les Commentaires, & de très-bons préceptes, sur-tout dans la défense : ainsi le peu de temps que quelques militaires pourront croire avoir mal employé à lire les discussions des avis de différens Auteurs, sera bien recompensé par ce que cet ouvrage contient d'utile.

A l'égard de mon travail, quand on connoît combien il est agréable à un homme raisonnable d'avoir un objet d'occupation, on doit se croire dispensé de la reconnoissance. Le témoignage le plus flatteur que j'en attendrois seroit l'accroissement des talens & de l'application, parmi mes amis, mes camarades, & ceux qui après nous pourront avoir les mêmes choses à exécuter.



TRAITÉ



TRAITÉ DE L'ATTAQUE ET DE LA DEFENSE DES PLACES DES ANCIENS.

PREMIERE PARTIE.

De l'attaque.

ARTICLE PREMIER.

Il y a moins d'art & de science dans l'attaque, que dans la défense des Places.

LE siége de Lilybée qui fut comme le théatre, sur lequel les Romains & les Carthaginois se disputant l'Empire, firent paroître leur opiniâtreté, est celui qui presque seul nous fournit tout ce que nous avons à produire de plus curieux & de plus profond dans l'art de l'attaque & de la défense des places. Ce fut le chef-d'œuvre de l'intelligence, de la conduite, du courage & de la constance de ces deux Nations : ce fut là l'étalage de ce que ce grand art a de plus fin, de plus rusé, de plus hardi & de plus profond, tant pour l'une que pour l'autre de ces parties ; ainsi qu'on ne soit point étonné de l'entendre citer à tout moment dans la suite de ces réflexions.

Dans ces deux parties qui ont tant de rapport, tout n'est pas égal. L'attaque qui est fondée sur des principes & une théorie que

l'expérience de quelques siéges rendent assûrée & suffisante, ne renferme pas tant de branches où l'habileté & le talent se montrent aussi nécessairement que dans la défense, dans laquelle au contraire tout est grand, tout est profond, & où l'on ne parvient que par une grande étude & une application rare, soûtenue de la pratique, & d'un grand courage, qui soit en même temps hardi & prudent, patient & vigilant, intrépide & éclairé.

On conçoit aisément que je n'entends pas parler ici de ces attaques, & de ces défenses communes, où l'assiégeant voit d'un coup d'œil, à très-peu de choses près, tout ce que l'assiégé peut faire, puisqu'il suppose presque toûjours avec raison, qu'il ne sortira point des bornes d'une routine connue & imitatoire, qui fait aujourd'hui tout le sublime de ces évenemens ordinaires. L'assiégeant, suivant la même routine, fait ses approches, établit ses batteries pour raser les défenses, prend le chemin couvert ou d'insulte ou à la sappe; ouvre des galleries, renverse la contrescarpe, comble le fossé, & passe aux ouvrages avancés qu'il bat en breche. Le Gouverneur le retarde de quelques jours par quelques petites sorties: mais enfin les dehors sont emportés souvent sans assaut; on s'y loge, on bat le corps de la place; on fait breche; on comble le fossé; à peine l'est-il, souvent même avant qu'il le soit, le Gouverneur capitule. Il est presque toûjours alors prisonnier de guerre, & voilà un siége, dit-on, honorablement soûtenu: il ne s'y est cependant passé aucune action considérable, & il n'est point de genie, quelque médiocre qu'il soit, qui n'en eût fait autant.

Souvent se rencontre un Gouverneur courageux, vis-à-vis d'un assiégeant mal habile, sans que le premier soit sorti d'un pas de cette routine triviale, il sera parvenu à faire lever le siége; pour lors c'est un homme profond, dira-t-on. Non il ne l'est pas, il est heureux d'avoir eu en tête un ignorant: mais pour décider de sa capacité, je demanderois à l'avoir vû attaqué par un habile adversaire; alors quoiqu'il succombe, si ce n'est qu'ensuite d'une défense opiniâtre, méditée, courageuse, & portée jusqu'au dernier retranchement; je n'hésiterai pas à le déclarer un homme rare & fameux, puisqu'il le sera réellement aux yeux des connoisseurs. Ce n'est point à de pareils yeux la levée d'un siége qui en couronne la défense, ce sont les faits. Si celui qui pouvoit tenir six mois étant bien attaqué, n'en tient que six également, l'étant mal; on avouera qu'il auroit pû mieux faire, & il ne faut pas non plus l'exalter s'il en a tenu huit, & s'est laissé prendre, puisqu'il n'auroit pas dû l'être. De même de l'assiégeant: il en est tel qui employe six mois là où une défense molle & craintive n'eût dû le retenir qu'un; cependant il prend sa place; dira-t-on pour cela qu'il soit habile? je ne le crois pas.

Le Public qui ne juge que par l'évenement, avoit nommé Demetrius, le preneur de Villes; il n'en avoit jamais manqué aucune; sans le siége de Rhode qu'il fut contraint de lever, les connoisseurs lui dénieroient le titre d'habile, & pourquoi? C'est que jusqu'à ce siége il n'avoit trouvé nul homme en état de lui faire déployer ses talens; alors pour la premiere fois il trou-

va un adverſaire fin, courageux & profond dans l'art de la défenſe. Demetrius employa contre lui tout ce que ſa grande expérience, de grands talens & un eſprit fertile en expédiens pûrent lui fournir. Il ſe montra digne d'un meilleur ſort: mais il ne put ſurmonter ce que la défenſe a de plus profond que l'attaque; il échoüa.

Les Romains ſont dignes d'admiration dans leur hardieſſe, leur conduite, la grandeur de leurs travaux, & leur patience devant Lilybée: mais ne devons-nous pas plus de loüanges à la ſageſſe, à la patience, la prévoyance, le courage, la fermeté & la conſtance d'Imilcon? Celui-ci, ſeul, renfermé ainſi que tous les Gouverneurs, n'a de reſſource que dans ſa place & ſa garniſon. Il eſt obligé de ſuppléer, par ſon induſtrie & ſon génie, à tout ce qui lui manque (& que ne manque-t-il pas dans une place aſſiégée) tandis que l'aſſiégeant au contraire a toute la terre à lui pour lui fournir ſes beſoins? S'il en éprouve d'indiſpenſables, le temps peut à coup ſûr les lui procurer, & il n'éprouve que l'attente. Cette même inaction à laquelle il ſe trouva forcé par le défaut de quelques munitions, ne laiſſe pas que de ruiner d'autant ſon ennemi, puiſque la diſette, les maladies, l'épuiſement des forces du corps, ſont des maux aſſûrés dans un long ſiége. Les aſſiégeans goûtent du repos aſſûrément quand il leur plaît; l'aſſiégé au contraire, ne ſauroit s'en procurer qu'avec des riſques, que la prudence lui défend de haſarder. Combien ne mérite-t-il pas de plus grands éloges! Nul de tout les maux qu'occaſionnent une défenſe opiniâtre ne peut abbattre Imilcon, comme s'il ſentoit augmenter ſon courage à proportion de l'habileté & des efforts de ſon ennemi; plus il le preſſe, & moins il ſonge à ſe rendre. Les travaux des Romains étoient déja pouſſés bien avant dans la place, que ce grand homme n'étoit point découragé. Bien loin delà, prenant l'ordre de ſon extrémité, il fait une ſortie générale, & les efforts les plus grands ne lui ayant procuré aucun ſuccès, on l'auroit cru aux abois lorſqu'un ſecours inopiné, prix ordinaire des longues & belles défenſes, arrive dans le port par un vent favorable. Un courage abbattu eût été relevé par un pareil évenement, à plus forte raiſon celui d'un tel Gouverneur, & d'une auſſi brave garniſon, en dût concevoir de grands eſpoirs. Le temps eſt précieux, Imilcon n'en perd point, il fait une ſeconde ſortie d'autant plus violente qu'il a des troupes fraîches; & après un combat de nuit des plus longs & des plus ſanglans, étant parvenu aux machines, il y met le feu, & réduit par leur embraſement, les Romains à abandonner le ſiége: mais c'étoient des Romains, & par conſéquent de grands courages, leur patience plia ſans rompre; ſemblables à un reſſort qui prête & céde à la puiſſance qui le preſſe pour revenir bien-tôt dans ſon aſſiette naturelle. Cette armée, ſans perdre courage, tourne le ſiége en blocus, & cherche dans ſa conſtance des reſſources qui ſuppléent au défaut de machine. C'eſt là ce qu'on appelle patience militaire, ſouvent plus puiſſante que la force; & de pareils évenemens ſont bien dignes de ſervir de modele à la poſtérité.

ARTICLE II.

Différentes Méthodes des Anciens dans l'art de prendre les Places.

LEs différentes méthodes des Anciens sont les mêmes que celles que nous employons aujourd'hui pour prendre les places, & nous n'en avons découvert aucune nouvelle : elles se réduisent à six.

La premiere est par surprise, soit par le moyen des intelligences qu'on s'est ménagées avec la garnison ou les habitans, soit par le peu de vigilance des gardes ou la négligence du Gouverneur, soit en introduisant dans la place des soldats déguisés.

La seconde est celle qui se fait haut à la main, par insulte ou escalade environnante ou séparée, en attaque vraye & fausse ; celle-là tient de la surprise & dépend ainsi que l'autre du secret & de la diligence.

La troisieme ressembloit fort à la seconde, elle se formoit par trois lignes environnantes à la portée du trait ; la premiere composée des archers, frondeurs & autres troupes armées à la légere ; la seconde des pesamment armés ; & la troisieme de la cavalerie, rangée par distance & en escadron, & non pas en muraille, quoi qu'en dise Lipse & ses copistes, qui par cet ordre admettent un tiers plus de cavalerie que d'infanterie dans les armées Romaines, qui au contraire n'avoient jamais qu'un dixieme de cette arme.

Les lignes ainsi disposées & arrivées au bord du fossé, qui ne devoit être que sec pour de pareilles attaques, les archers, frondeurs & tous les gens de trait, nettoyoient le rempart à coups de traits, tandis que les pesamment armés descendoient dans le fossé, soit pour appliquer les échelles, soit pour saper les murs à l'abri de la tortue qu'ils formoient par leurs boucliers, les Romains appelloient cette attaque *corona capere*. Ces attaques sont aujourd'hui si rares qu'à peine voit-on des escalades. J'en ai vû une à Modene sur la fin de la campagne de 1706. Montécuculi dit à ce sujet : *Pendant l'escalade, qu'il y ait des fusiliers commandés pour tirer continuellement aux flancs & aux défenses* ; ce qui a rapport à cette méthode des Anciens.

La quatrieme est celle qui se fait par escalade durant un assaut, & à la suite d'un siége pour faire diversion aux brèches.

Le Marquis de Goesbriant qui défendit Aire avec tant de bravoure, d'intelligence & d'obstination, faillir à éprouver une pareille attaque. Les Généraux ennemis s'y étoient déterminés, voyant qu'il tenoit nonobstant trois ordres du Roi, qui lui ordonnoit de rendre la place.

La cinquieme est par blocus : c'est celle dont on use contre les places, dont on n'ose entreprendre le siége, soit par leur grande force, soit par le nombre de leur garnison, ou la grandeur de l'investissement qui empêchent de les circonvaller suffisamment.

Et la sixieme est celle que nous appellons aujourd'hui siége dans les formes & pié à pié ; c'est sur-tout

cette sixieme sorte d'attaque qui differe très-peu de celle des Anciens, ou pour mieux dire qui n'en differe que par les machines ; car d'ailleurs tout y est semblable. Nous le prouverons aisément, & commencerons par les lignes de circonvallation & de contrevallation. Les Romains furent obligés à en user devant Lilybée, & ce ne fut que par cette précaution qu'ils se mirent à l'abri des entreprises de l'armée Carthaginoise, campée sous Drepane.

ARTICLE III.

L'investissement des Anciens, leurs lignes de circonvallation, & de contrevallation.

L'Usage d'enfermer une ville que l'on veut prendre, dans des lignes de circonvallations, tombe si naturellement sous les sens, que je crois cette pratique aussi ancienne que celle d'enfermer les villes avec des murailles pour les garantir d'être prises. D'ailleurs l'origine des circonvallations se perd dans des temps si reculés, qu'il est fort difficile de décider quels peuples en furent les inventeurs. L'on peut certifier ensuite des Livres saints, que ni les Romains ni les Grecs n'en eurent la gloire, puisque Moyse dit dans le Deuteronome, Chapitre XX. *Lorsque vous mettrez le siége devant une ville, & que vous l'aurez environnée de fortifications pour la détruire, vous ne couperez point les arbres fruitiers, & vous ne ravagerez point la campagne des environs en coupant les arbres; car ce n'est que du bois & non pas des hommes capables de vous faire la guerre ; que si ce sont des arbres sauvages qui ne produisent point de fruits, vous les pouvez couper pour en faire des fortifications.*

* Un des plus célébres Commentateurs de notre siecle, dit sur ce passage : Ce sont proprement les fossés, les murs, les palissades, les terrasses dont on environnoit la ville, qui sont appellés *Matzuc* ; tout cela ne pouvoit se faire sans employer les arbres de la campagne.

Les mêmes Livres sacrés ne disent point que Moyse fût l'inventeur des lignes de circonvallation & de contrevallation. J'ai lieu d'en croire l'origine encore plus ancienne, & partant il se peut que les Juifs l'eussent appris des Egypriens ; depuis ce temps l'usage a toûjours subsisté & n'a varié que selon les différentes vûes des Généraux, & leur plus ou moins de sujets de crainte, qui les engagent à les faire plus ou moins forts.

Outre plusieurs autres passages de l'Ecriture sainte, trop longs à citer, il en est un sur-tout qui a été fort commenté. Il se trouve dans le second livre des Rois dans la guerre contre Saba, sous le regne de David. *Joad & ses gens*, est-il dit, *vinrent donc l'assiéger à Abela & à Beth-Maacha; ils éleverent des terrasses autour de la ville, & ils l'envelopperent, & tous les gens de Joab travaillerent à sapper la mu-*

* Dom Calmet Comment. lit. sur le Deutéronome.

raille. Les terrasses, selon mon sens, & la grande proximité où elles étoient placées (puisque dans le verset suivant, il est dit : *Alors une femme de la ville qui étoit fort sage, s'écria : Ecoutez, écoutez, écoutez ; dites à Joab qu'il s'approche, & que je veux lui parler*, ce qui prouve la proximité) ne peuvent s'entendre pour la contrevallation, encore moins pour la circonvallation, mais bien pour une espece de tranchée dont les terres formoient un parapet, à l'abri duquel les gens de traits tirant sur ceux qui défendoient le mur, donnoient le moyen aux sapeurs d'abbattre la muraille : car il n'est pas possible de donner dans le sens de Dom Calmet, qui croit que Joab avoit fait élever tout à l'entour de la ville une terrasse pour que les gens de traits pussent plonger sur les défenseurs des murs. Cet ouvrage auroit l'air trop romanesque pour Joab qui n'étoit pas long dans ses expéditions.

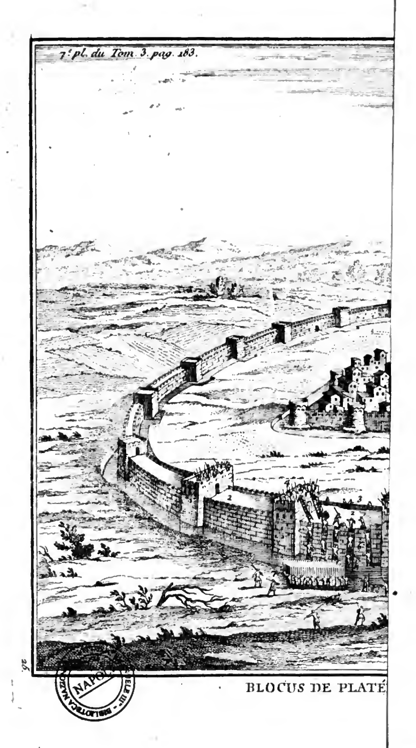
On voit dans le dernier siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, que ce Prince suivit la même méthode qu'à Abela ; & il n'est pas douteux qu'il n'eût couvert son camp d'une circonvallation contre les Egyptiens qui marchoient au secours de Sédécias, & d'une contrevallation contre ceux de la ville, quoique l'Ecriture ne dise que ces paroles : *La ville étoit enfermée par une circonvallation qu'il avoit faite jusqu'à l'onzieme année du Roi Sédécias*.

Ainsi Lypse & ensuite le Pere Daniel qui l'a copié à ce sujet, ont eu tort d'attribuer aux Grecs & ensuite aux Romains l'art de contrevallation & des circonvallations qu'ils eussent dû attribuer aux Asiatiques avant eux ; d'où l'on peut conclurre encore que ceux qui soupçonnent Homere d'avoir puisé dans les Livres sacrés la plûpart de ses connoissances, n'ont pas conjecturé absolument juste, puisqu'il n'eût eu garde d'omettre dans son siége de Troie les deux lignes environnantes, & les terrasses ou tranchées qu'il eût été bien aise de connoître pour un ouvrage de la nature de son Iliade.

ARTICLE IV.

Les Grecs & les Romains n'ont pas beaucoup encheri sur les nations de l'Asie, à l'égard des lignes de circonvallation & de contrevallation.

SI les annales & les histoires des peuples Orientaux dont Joseph fait mention, fussent parvenues jusqu'à nous, je ne sai si nous n'y verrions point qu'ils ont surpassé les Grecs & les Romains dans l'art d'attaquer les places. Quoi qu'il en soit, il paroît par le passage de l'Ecriture, que l'on pratiquoit chez eux tout ce que ceux-ci ont mis en usage depuis, & qu'ils n'ont point enchéri sur ces premiers. A mon sens les premieres fortifications de campagne & les premieres lignes environnantes soit dans les camps, les blocus ou les siéges, ont dû être faites d'arbres coupés par le pié, & couchés par terre tout de leur long ; présentant leurs branches en dehors du côté de l'ennemi. C'est de tous



BLOCUS DE PLATÉ

les retranchemens le plus impénétrable. Tous les peuples du monde l'ont connu & pratiqué ; & parmi les Anciens, Hérodote, Thucydide, Xenophon, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, & une infinité d'autres, ainsi que plusieurs Modernes, en font mention ; ainsi quant à celle-là, elle a été parfaite dans son origine, & les derniers n'ont rien enchéri sur les premiers.

Plutarque dans la vie de Camillus, dit que les Latins & les Volsques, que son arrivée avoient surpris en redonnant courage à l'armée Romaine qu'ils tenoient assiégée, *se renfermerent dans leur camp qu'ils retrancherent & fortifierent par de bonnes pallissades & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers*. Et on trouve dans Tacite, que Germanicus s'étant ouvert un passage à travers la forêt de Cicia, se fortifia dans son camp par des arbres coupés.

A l'égard des autres fortifications de campagne, elles étoient, ainsi que les circonvallations & les contrevallations, composées d'un fossé & d'un parapet, & quelquefois palissadées sur berme, ou dans le fonds du fossé, comme ceux qu'Homere place autour du camp des Grecs, devant Troie. On y plaçoit des tours pour flanquer de distance en distance : mais il faut bien se garder de croire que ce fussent des tours de charpente, comme le font entendre nombre d'Historiens, qui n'étant pas militaires, ont cru cet ouvrage possible, & ont eu soin de placer à portée quelques forêts pour y fournir les materiaux ; non-seulement il n'en fut jamais d'assez abondantes à portée de leur siége, mais il n'étoit pas possible d'avoir le nombre de constructeurs, ni le temps ni les moyens pour de pareils ouvrages : mais on doit entendre par ces tours flanquantes des ouvrages en terre, plus élevés que le reste des fortifications, & qui leur servoient de protection.

Ce fût là les circonvallations les plus usitées & auxquelles les Modernes n'ont, comme on sait, presque rien changé.

La circonvallation de Platée, me paroît la seule qui differe en tout de celle-ci, & par-là d'autant plus remarquable. Sa description rapportée par Thucydide, & traduite par d'Ablancourt, me paroît assez nette & intelligible. Voici les paroles du Traducteur : *La circonvallation étoit composée de deux murailles à seize piés de distance, & les soldats logeoient dans cet intervalle, qui étoit distingué par chambres ; de sorte que l'on eût dit que ce n'étoit qu'un seul mur avec de hautes tours de distance en distance qui occupoient tout cet entre-deux, pour pouvoir se défendre en même temps contre ceux du dedans & contre ceux du dehors. On ne pouvoit faire le tour des chambres qu'en passant à travers les tours ; & le haut de la muraille étoit bordé d'un parapet de bois d'ozier où l'on faisoit la garde ordinairement : mais durant la pluye, les soldats se mettoient à couvert dans les tours qui servoient comme de corps de garde : voilà l'état de la circonvallation qui avoit un fossé de part & d'autre, dont la terre avoit servi pour faire la brique des murs...*

Ces deux murs étoient sans doute très-près de la ville, ce qui rendoit l'ouvrage moins étendu par sa circonférence, & l'entre-deux des murs étoit recouvert en terrasse, comme les toits des pays chauds, ce qui à l'aspect ne devoit paroître qu'un mur extrêmement épais. Ce

récit est appuyé par celui de l'évasion de la garnison, qui à la faveur d'une nuit pluvieuse, ayant appliqué des échelles entre deux tours sur le mur intérieur, monta sur la terrasse, & descendit par les mêmes échelles, après les avoir appliquées au mur extérieur, & avoir par des détachemens, gardé l'issue des tours jusqu'à ce que le dernier des deux cents vingt hommes dont elle étoit composée, eût descendu de cette terrasse, après quoi ils se retirerent à Athenes.

Tous les Commentaires qu'on a faits sur ce passage ont été fautifs plus ou moins, à mesure qu'ils se sont plus éloignés du sens de celui-ci; & j'ai été bien aise de l'éclaircir pour faire connoître avec quelle réserve on doit ajoûter foi aux faits militaires, qui sont rapportés par des Auteurs, qui n'étant point du métier ont enflé ou travesti, sans croire errer, bien des faits importans pour l'instruction des Modernes.

ARTICLE V.

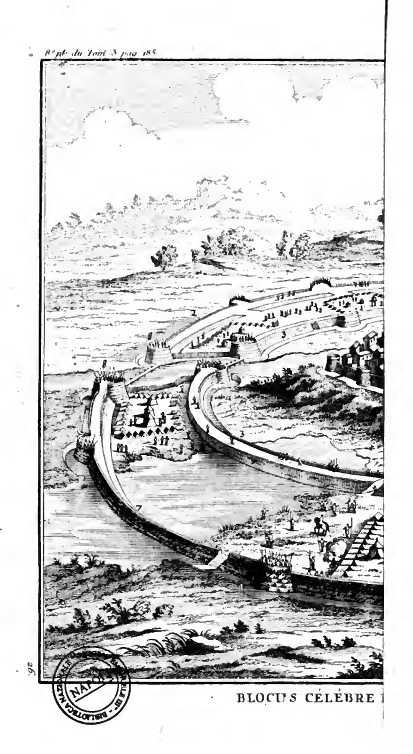
Lignes environnantes, de Lilybée de Numance & de Pérouse; Reflexions critiques sur ces travaux.

LEs Romains devant Lilybée ayant à se défendre & contre la ville, & contre les secours du dehors, ainsi que nous l'avons déja dit, n'avoient rien à craindre du côté de la mer, au moyen de leur armée navale : mais du côté de la terre, notre Auteur rapporte qu'*ils fortifierent les places entre les deux camps, d'un fossé, d'un retranchement & d'un mur.* Je crois que l'on se tromperoit, si l'on entendoit par ces mots qu'ils tirerent un double retranchement du côté de la campagne : mais il faut entendre qu'ils éleverent le mur du côté de la ville, laquelle étant défendue par vingt mille hommes, commandés par Imilcon, homme hardi & entreprenant, exigeoit au moins cette précaution; & qu'ils construisirent le retranchement avec son fossé du côté de la campagne, ce qui fait les deux lignes de circonvallation & de contrevallation.

A l'égard du mot de mur, il est bon de remarquer que la plûpart des Auteurs ainsi que leurs Traducteurs, qui n'étoient pas militaires, ont employé ce terme, vû la grande élévation des retranchemens, qu'ils n'ont pas crû que l'on pût atteindre, sans le secours de la maçonnerie. Ils ignoroient qu'au moyen des fascinages, des piquets & des gazonages, on soûtient les terres dans une grande élévation; & j'ai remarqué cette bevue dans bien des endroits, où le récit de l'attaque de pareils retranchemens me fait connoître qu'au lieu de murs, c'étoient des simples retranchemens en terre.

A l'égard des lignes environnantes de Platée, celles-là étoient sans contredit des murailles de brique à chaux & à sable.

Le camp de l'armée Romaine devant Numance, si célebre dans l'histoire, mérite d'être décrit ici; pour faire voir jusqu'à quel point de perfection on avoit porté l'art des retranchemens : ainsi sans nous arrêter à ce que rapportent plusieurs Auteurs de la situation de cette place,



BLOCUS CÉLÈBRE

ce ; qu'ils prétendent ouverte & sans muraille, ce qui ridiculiseroit & les Romains, & leurs retranchemens, & leur Général ; nous supposerons que Scipion n'auroit point pris autant de précautions pour assiéger quatre mille hommes dans un village tout ouvert, ayant lui-même soixante mille hommes : ainsi nous passerons à la description de ses deux lignes, qui devoient embrasser plus de deux fois autant de terrein que le circuit de Numance qui avoit vingt - quatre stades.

Pour les construire, Scipion partagea le terrein à ses troupes avec des gens commis à l'inspection sur le travail, & qui avoient chacun leurs postes, pour que l'on travaillât par-tout en même temps ; & pour parer aux attaques de l'ennemi, il plaça des signaux concertés qui se faisoient le jour par une robbe de pourpre qu'on élevoit sur une perche, & la nuit par des flambeaux allumés pour que lui ou son frere Fabius pût connoître & secourir les endroits attaqués, & repousser les sorties.

Quand cette premiere ligne (2) fut faite, on en construisit une autre (3) à une distance raisonnable du côté de la campagne : elle avoit ainsi que la premiere un rempart (4) de huit piés d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une palissade (5) en maniere de fraize, le tout flanqué de tours à cent piés l'une de l'autre. (6)

Il y avoit une flaque d'eau ou inondation qui rompoit la communication tant à l'une qu'à l'autre ligne, au milieu de laquelle on fit une jettée sur laquelle on éleva un parapet (7) d'égale hauteur avec le rempart.

La riviere de Duere qui couloit près des murs, pouvant donner des secours à la faveur des barques à ceux de la ville, ou des nouvelles pour les plongeurs, sa trop grande largeur ne permettant pas d'y jetter des ponts, Scipion fit construire quatre forts (8) à l'endroit où la circonvallation aboutissoit à ce fleuve, & fit tirer de l'un à l'autre bord une estacade faite de poutres flottantes liées de bout à bout les unes aux autres, & lardées de longs pieux armés (9) de pointes de fer à la maniere de nos chevaux de frise d'aujourd'hui, ce qui barra le chemin à tous les secours & même aux plongeurs, qui eussent été empalés par les pointes de fer que le courant de l'eau tenoit dans un mouvement continuel.

L'ouvrage fini, on dressa des batteries de balistes & de catapultes sur les tours, & dans les forts pourvûs de munitions nécessaires. Les archers & les frondeurs s'y logerent, & on mit des corps de garde dont les sentinelles communiquoient les uns aux autres, de sorte que rien ne passoit qu'on n'en fût averti par des signaux, à l'instant répétés tout le long des lignes.

Quelqu'étendues que fussent ces lignes qui avoient cinquante stades, Scipion ne laissoit pas que de les visiter & parcourir une fois le jour, & autant la nuit. Ces précautions prises, il partagea son armée. Trente mille hommes furent destinés à la garde des lignes, vingt mille au siége, si on prenoit le parti d'assiéger, & dix mille furent mis en réserve. Chacun eut ordre de ne jamais quitter son poste, à moins d'un ordre du Général, ou du cas pressant de secourir les endroits attaqués. Que faisons-nous de plus

aujourd'hui que ce que fit ce grand homme ?

Auguste voulant prendre Antoine dans Perouse où il s'étoit jetté, investit la place par deux lignes de cinquante-six stades de circuit, tant contre Antoine que contre Asinius & Ventidius qu'il jugeoit devoir venir à son secours ; & pour assûrer d'autant plus sa circonvallation, il donna trente piés de largeur à son fossé, & fit élever ses retranchemens jusqu'à la hauteur de trente piés, le borda d'une palissade avec des tours de bois à la distance de soixante piés l'une de l'autre, au nombre de mille cinquante à la ligne tournée du côté de la campagne, & autant à proportion du côté de la ville.

ARTICLE VI.

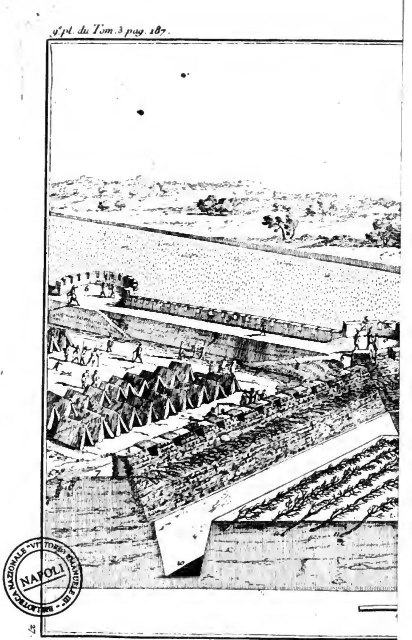
Blocus d'Alexia. Les Commentateurs de César n'ont presque rien connu dans la description de ce siége.

TOut ce que nous venons de voir des Romains devant Lilybée, de Scipion à Numance, ou d'Auguste devant Perouse, n'est point comparable en fait de lignes à celles de César devant Alexia. Ce célebre Capitaine sentant toute la conséquence dont il étoit pour son armée de la rendre impénétrable, y joignit tout ce que la chicane, l'art & l'industrie ont de plus fort; & c'étoit raison, puisqu'il avoit à faire à une armée de quatre-vingts mille hommes, commandée par Vercingentorix, qui après avoir vû sa cavalerie défaite n'imagina rien de mieux avec de pareilles forces, que de s'enfermer dans Alexia. Quelque ridicule que soit un tel parti, il étoit très-important à César de se mettre à l'abri, non-seulement de ces forces ainsi rassemblées, mais encore de toutes celles des Gaules, qu'il ne devoit pas douter de voir accourir au secours de leurs compatriotes qu'il tenoit bloqués, & non pas assiégés, comme l'ont prétendu plusieurs.

Alexia étoit située sur le sommet d'une montagne de difficile accès ; sa garnison seule, sans le secours du dehors, étoit plus forte que l'armée qui la bloquoit. Pour se garantir tant des sorties que des ennemis du dehors, César dit dans Ablancourt, *qu'il fit tirer un fossé perdu & à fond de cuve de vingt piés de large à quatre cents pas de la circonvallation, afin qu'on ne pût venir à lui en bataille, ni l'attaquer de nuit, & à l'impourvû, ou de jour, interrompre son travail; ensuite il commença la circonvallation, qui consistoit en deux fossés de dix-sept piés de largeur & autant de profondeur, avec un rempart derriere de la hauteur de douze piés, garni d'un parapet avec ses creneaux, & d'une espece de fraise à l'endroit qui joignoit le parapet, pour empêcher l'ennemi de monter; le tout flanqué de tours à quatre-vingts piés l'une de l'autre, & le dernier fossé rempli de l'eau de la riviere aux endroits les plus bas ou dans la plaine.*

Il est aisé d'entendre par le texte, que la circonvallation & la contrevallation avoient chacune son fossé perdu, c'est-à-dire, chacune son avant fossé, mais non deux chacune





PROFIL D'UNE PARTIE DE LA CIRCO

CAMP

comme l'entend Lypse.

Vigenere est plus exact à l'égard des fossés : mais il prétend que le retranchement étoit soûtenu dans les douze piés d'élévation par un gasonnage, ce que je ne crois pas possible, vû l'immensité d'un pareil ouvrage & sa longueur. Il est bien plus probable qu'il étoit soûtenu par un fascinage comme l'on fait aujourd'hui, ce que nous avons appris des Anciens. César avoit besoin d'user de diligence, ce qui fait une raison de plus pour le fascinage ; ainsi je mets un fascinage (2) au lieu de gason avec son parapet (3) & sa fraise (4), faits de gros pieux avec leurs branches taillées en pointes & brûlées par le bout, semblables à des bois de cerf, lesquels étant à demi baissés, sont bien plus redoutables que nos fraises d'aujourd'hui, qui sont faites de palissades toutes unies, fichés de même au pié du parapet. A l'égard des creneaux dont César parle, nos Commentateurs les représentent mal dans la figure qu'ils en donnent ; ils étoient semblables à nos embrasûres de canons, comme on voit en (5) où l'on plaçoit les archers, & ils étoient plus grands aux tours où l'on plaçoit les balistes de campagne pour tirer en flanc. (6) A l'égard des tours, qu'on se rappelle ici que j'ai déja prouvé qu'elles étoient de terre & non de bois, & que par fois on y dressoit dessus les tours de charpente pour battre les endroits plus élevés des environs du camp.

A l'égard de l'interieur des retranchemens, si les Auteurs anciens les ont décrits en forme de murs perpendiculaires dans toute leur élevation, il est aisé de s'appercevoir que c'est une suite de leur manque d'expérience militaire, & qu'au contraire de leurs sentimens, ils étoient garnis de banquettes ou rampes jusqu'au terre-plein, qui en rendoit l'accès facile aux soldats chargés de la défense. Outre la nécessité de cet accès, le poids de la terre demandoit que l'intérieur fût en talus ; ainsi les escaliers ou rampes devenoient indispensables aussi bien pour soûtenir l'ouvrage que pour en procurer la facile défense.

Voilà quant au retranchement, venons au terrein extérieur entre l'avant-fossé & le fossé (9) & (10) : l'endroit est curieux & instructif. Voici les termes de la traduction d'Ablancourt : *Comme les soldats étoient occupés en même temps à aller querir du bois & des vivres assez loin & travailler aux fortifications, & que l'ennemi faisoit souvent des sorties par plusieurs portes pour interrompre l'ouvrage, César trouva à propos d'ajoûter quelque chose au travail des lignes, afin qu'il fallût moins de gents pour les garder ; il prit donc des arbres de médiocre hauteur, ou des branches fortes qu'il fit aiguiser, & tirant un fossé de cinq piés de profondeur devant les lignes, il les y fit enfoncer, & attacher ensemble par le pié, afin qu'on ne pût les arracher ; on recouvroit le fossé de terre, en sorte qu'il ne paroissoit que la tête du tronc dont les pointes entroient dans les jambes de ceux qui pensoient les traverser. C'est pourquoi les soldats les appelloient des ceps ; & comme il y en avoit cinq rangs de suite qui étoient entrelacés, on ne les pouvoit éviter. Au-devant il fit des fosses de trois piés de profondeur un peu étroites par le haut, & disposées de travers en quinquonce. Là dedans on fichoit des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, brûlés & aiguisés par le*

bout qui sortoient quatre doigts seulement hors de terre, le reste étoit enfoncé trois piés plus bas que la profondeur de la fosse pour tenir plus ferme, & la fosse couverte de brossailles pour servir comme de piéges; il y en avoit huit rangs de suite, chacun à trois piés de distance l'un de l'autre, & les soldats les nommoient des lits à cause de leur ressemblance. Devant tout cela il fit jetter une espece de chausse-trappe, qui étoit des pointes de fer, attachées à des bâtons de la longueur du pié, qui se fichoient en terre, tellement qu'il ne sortoit que les pointes que les soldats appelloient des aiguillons, & toute la terre en étoit couverte. Voilà, continue ce grand Capitaine, *quelle étoit la circonvallation intérieure de la place, outre laquelle César, pour empêcher les secours du dehors, en fit tirer une seconde toute pareille à la premiere, afin que si par hasard on venoit attaquer ses lignes en son absence, on ne pût les investir en même temps de tous côtés avec une grande multitude.* Voilà nombre d'inventions très belles, très-ingénieuses & très-redoutables que l'on doit à César, nul ne s'en étant avisé avant lui. Lypse & Vigenere ont encore erré dans les figures qu'ils nous ont données des ceps; ils les peignent plantés debout, leurs pointes tournées vers le ciel. Ils devoient être couchés, & présenter leurs pointes en abbatis comme on voit en la figure (11), autrement étant perpendiculaires, les jambes n'en eûssent guere été embarrassées, & ceux qui y seroient parvenus, s'y seroient trouvés couverts par les branches, des traits du rempart, au lieu que couchées, elles n'avoient nul de ces défauts, & devenoient bien plus difficiles, soit à couper, soit à arracher par ceux du dehors.

De tous les arbres, les saules sont les plus propres pour ces sortes d'ouvrages, ils donnent moins de prise à la hache & à la serpe; & les branches de ces arbres étant près à près, il est très-difficile de les écarter pour gagner le tronc. Ce genre d'obstacle est bien plus insurmontable que les fosses (12), & que les chausse-trappes qui sont moins dangereuses que les aiguillons de César. Je ne sai pourquoi on en a perdu l'usage, car sur des bréches, ils sont très-difficiles à éviter; les Anciens les connoissoient aussi. Procope en fait une description où il leur attribue une grandeur qui me fait douter de leur usage. Le Président Cousin l'a traduit ainsi. *Une chausse-trappe est une machine faite avec quatre pieces d'une longueur égale, & dont les extrémités sont jointes ensemble, de telle sorte que de quelque côté que ce soit les rayons forment toûjours un triangle. Quand en jette la machine à terre, il y a trois pieux qui sont couchés & un qui est debout, & qui arrête les hommes & les chevaux: toutes les fois qu'on la tourne, le pieux qui étoit droit tombe à terre, & un autre se releve.*

ARTICLE VII.

Des approches des Anciens du camp au corps de la place : Tranchées connues & pratiquées dans leurs siéges.

LE silence que gardent les anciens Auteurs sur les approches des places, seroit une preuve peu concluante, en faveur de ceux qui prétendent qu'ils ne connoissoient ni les tranchées ni aucuns travaux équivalens pour approcher des murs d'une place qu'ils assiégeoient. Outre que ces Auteurs écrivoient pour leurs siecles où leurs termes étoient intelligibles à tous, & n'avoient nul besoin de Commentaires, c'est que les digressions & l'amas de circonstances que nous désirerions qu'i's eussent employés pour notre instruction, auroient fait dans ce temps-là le même effet que feroient aujourd'hui de pareils récits dans nos Historiens, à qui l'on ne pardonneroit guere d'entrer dans des détails qui ne sont amusans que dans un Traité de l'attaque & de la défense des Places; & qui par-tout ailleurs feroient d'une aridité qui dégoûteroit les Lecteurs. Ainsi les Anciens ont écrit comme aujourd'hui tous nos Modernes, qui après avoir cité le jour de l'ouverture de la tranchée, passent à celui de la capitulation. Nous les entendons, & nous concluons qu'il y a eu des paralleles, des mines, des sappes, des galleries, des passages de fossés, des attaques d'ouvrages Peut-être viendra-t-il un temps où ce terme si clair pour nous de l'ouverture de la tranchée sera peu intelligible; on n'en conclurra pas pour cela que nous allions au bord du fossé & aux batteries à découvert.

Quelque succint que soit sur ce point Polybe, qui ne nous promet lui-même dans ses deux premiers livres, qu'une introduction à son histoire; on ne laisse pas que d'appercevoir dans son récit du siége de Lilybée, des tranchées ou travaux préliminaires aux sappes & aux opérations des béliers. *Ils commencerent*, dit-il, *par la tour qui étoit la plus proche de la mer, & qui regardoit la mer d'Afrique; de nouveaux ouvrages succédant toûjours aux premiers, & s'avançant de plus en plus, ils renverserent six tours.* Par ces ouvrages qui se succedent, l'Auteur nous conduit sans doute du camp aux batteries bélieres; c'est-à dire, tout-à-fait au corps de la place; car on ne battoit avec ces machines qu'après le comblement du fossé, ou du moins qu'après qu'il étoit en partie comblé, & qu'elles pouvoient atteindre au mur.

D'ailleurs lorsque nous connoissons tant de talens, de science & de perfections chez les Anciens que nous admirons même jusques dans leurs préjugés : comment pourrions-nous avec équité, leur refuser une invention aussi naturelle & aussi nécessaire que celle des tranchées ou galleries, pour arriver à couvert du camp à leurs batteries? Seroit-il raisonnable de prétendre qu'ils y communiquoient en rase campagne exposés à la grêle de traits bien plus assûrés & plus répétés que ne l'est aujourd'hui le feu du fusil?

Dans le siége d'Egine, rapporté dans le Fragment du neuvieme livre

de Polybe, nous trouvons non-seulement des tranchées, mais encore des paralleles, tirées sur tout le front de l'attaque, & des boyaux de communication d'une attaque à l'autre. Le trait est décisif en tout; la recherche où nous allons entrer à ce sujet est plus curieuse qu'utile.

ARTICLE VIII.

Preuves que les Anciens alloient par tranchées du camp au corps de la place.

IL n'est pas facile de dater la découverte des tranchées ou galleries d'approche des Anciens. Si Philippe en eût été l'inventeur, sans doute que Polybe nous l'eût appris, & il n'en dit mot; puisqu'il les a pratiqués, il n'est pas douteux que les Romains dans le temps qu'ils se sont conservés dans la pureté de leur discipline militaire, n'en ayent usé, & n'ayent même perfectionné cette méthode. Il est vrai que dans les derniers temps de cette République, nous n'en voyons nulle trace: mais ce ne feroit pas le premier exemple, que l'usage des bonnes & excellentes découvertes eût fait place à de moins bonnes dans la suite des temps; & cela au point d'avoir perdu même jusqu'à la connoissance de ces bonnes inventions, auxquelles l'on est revenu dans les suites, comme par des découvertes qui ont d'abord paru nouvelles, avant qu'on eût remonté à leur véritable source.

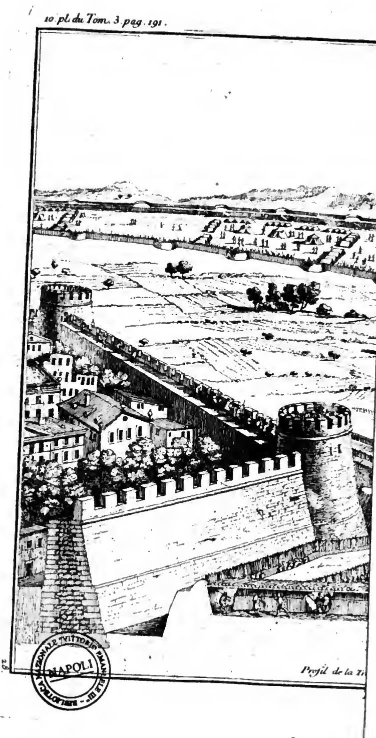
Il n'est pas douteux, après ce que j'ai dit du siége d'Egine, où nous allons revenir, que les Anciens connoissoient cette façon d'approcher à couvert. Il est vrai qu'ils ne s'enterroient point autant que nous, & ne donnoient point à leurs épaulemens la même épaisseur qu'aux nôtres, attendu que nos canons ont bien plus de violence dans leurs coups, & font bien plus de ravages que leurs balistes & leurs catapultes.

La premiere espece de leurs galleries d'approche, étoit construite hors de terre par des blindages de fascines ou de claies posées près à près sans intervalle, formant une espece de muraille de cinq à six piés d'élévation, à travers laquelle on pratiquoit des creneaux pour les archers; & vraissemblablement pour soûtenir ce blindage, on plantoit des fourches en terre sur lesquelles on mettoit de longues perches en travers, où les fascinages ou claies appuyoient.

C'étoit à peu près les pavesades où les tallences, dont parle le Pere Daniel, qui étoient des mantelets de claies, que l'on rangeoit le long d'un petit fossé creusé, à dessein de les faire tenir de bout, en les appuyant de terre: sans doute qu'on les rangeoit ainsi en lignes obliques ou paralleles du camp à la place, pour couvrir le soldat, allant & venant aux travaux. Salignac, dans sa relation du siége de Metz, par Charles-Quint, dit que *M. de Guise fit mettre des pavesades du côté des breches.*

Ces sortes de tranchées blindées se construisoient plus ou moins solides ou élevées, à mesure qu'on

10. pl. du Tom. 3. pag. 191.



approchoit des murailles & de la portée des machines.

Je pourrois encore citer en ma faveur deux passages de Tacite, qui parlant de l'attaque de Crémone, dit que les soldats d'Antoninus pressoient leur Général de les mener contre la ville, lui promettant de l'emporter d'insulte à la faveur des ténebres d'une nuit sans lune. Ce Capitaine ne voulant point se rendre à leurs raisons, leur représenta *qu'il n'y avoit point d'apparence d'attaquer la nuit une ville pleine d'ennemis, sans l'avoir été reconnoître, & qu'il ne voudroit pas l'entreprendre quand on lui ouvriroit les portes, ni commencer l'attaque sans savoir le foible ou le fort de la place, la hauteur des murs & la profondeur du fossé; s'il falloit faire ses approches à couvert des mantelets, ou donner l'assaut à la faveur des machines & des gens de traits.*

Il y avoit une seconde maniere d'approcher, moins cavaliere & fort différente de la premiere, telle que nous la comprenons dans le siége d'Egine. C'étoit plusieurs fossés de communication couverts par-dessus (3), tirés en ligne droite du camp (4) aux travaux ou aux paralleles blindées (2) assez semblables aux nôtres. Ces galleries de communication dont nous donnons le profil (5), étoient creusées dans terre de dix à douze piés de largeur.

Les travailleurs jettoient les terres des deux côtés qu'ils soûtenoient d'un fascinage, qu'on couvroit par-dessus de claies & de terre, soûtenues par des perches & des solivaux. Tout le long de ces galleries entre deux terres, on perçoit des creneaux & des issues (6) dans l'épaisseur de l'épaulement. Ces tranchées couvertes ou communications, aboutissoient aux paralleles, ou places d'armes, qui s'étendoient sur tout le fonds de l'attaque, & qui devoient être larges & spacieuses, pour pouvoir contenir un grand nombre de troupes qui s'y tenoient pour soûtenir leurs tours & leurs machines.

Ces communications étoient ainsi couvertes, pour se garantir des traits des tours, & la parallele la plus près du fossé, l'étoit aussi quelquefois par la même raison; & c'étoit par elle que l'on communiquoit des tours aux béliers & aux autres machines; celles qui sont représentées en arriere, quelquefois au nombre de deux, n'étant destinées qu'à contenir les troupes.

La plus avancée servoit aussi pour le comblement du fossé. C'étoit du moins de cette parallele que l'on débouchoit pour cela & pour placer les tortues bélieres, & l'on communiquoit de l'une à l'autre parallele par des fossés blindés. (9)

Ces sortes de travaux ne se pratiquoient qu'aux siéges considérables par le nombre des machines, & la force des places attaquées. Comme Lilybée étoit dans le cas de mériter tous les soins & les démarches les plus mesurées, il n'est pas douteux que les approches s'en firent avec toutes ces précautions: la garnison étant de vingt mille hommes, la garde de la tranchée devoit être au moins de dix mille; & pour la contenir, il falloit que les paralleles fussent larges & spacieuses. Ne seroit-il pas absurde encore un coup de prétendre qu'un aussi gros corps de troupes passât des vingt-quatre heures à découvert en butte aux traits & aux machines de l'en-

nemi ? Quelle erreur de prétendre que des troupes en pareil cas n'étoient couvertes que de leurs boucliers ou de mantelets, que le Pere Daniel appelle retranchement portatif ? Un seul archer ou frondeur ou une seule machine tiroit plus de coups dans une minute que nos fusils, nos mortiers & nos canons dans un quart d'heure. Qui auroit pû y résister sans des épaulemens ou paralleles ?

ARTICLE IX.

On acheve de démontrer les approches que faisoient les Anciens du camp à leurs batteries. Paralleles découvertes.

POur achever de démontrer que les paralleles & les tranchées sont de l'invention des Anciens, dont nous n'avons été que les imitateurs, il me reste de grandes autorités à citer. La premiere est tirée des Commentaires de César, qui dit lui-même, parlant du siége de Bourges : *Legiones intra Vincasin occultò expeditas cohortatur ut aliquando pro tantis laboribus fructuum victoria perciperent ; iis qui primi murum ascendissent præmia proposuit.* Ce que d'Ablancourt a traduit en ces termes : *César ayant fait entrer les Légions à couvert dans la tranchée, les encouragea à cueillir le fruit de leurs travaux, & proposa un prix à ceux qui monteroient les premiers sur la muraille.* Et dans le même siége, *Cesar quæ intermissa à flumine & palude aditum, ut suprà diximus, angustum habebat, aggerem apparare, vincas agere, turres duas constituere cœpit.* Traduit ainsi : *César s'étant campé à l'endroit que j'ai dit, qui n'étoit fermé ni du marais ni du fleuve, commença à faire ses approches à la faveur des mantelets, & éleva une terrasse ou batterie avec deux tours dessus ; car l'assiette de la place ne souffroit point de circonvallation.*

Voilà le terme de *Vinca* bien expliqué, & ces deux passages prouvent tout ce que l'on peut désirer à l'égard des tranchées d'approche. A l'égard du terme *Vinca*, employé à signifier tantôt une gallerie creusée dans terre, couverte de blindes, tantôt un fossé semblable à nos paralleles, dont les épaulemens étoient soûtenus par des clayes ou fascines, tantôt une galerie de charpente, tantôt une tortue légere que l'on avançoit sur le bord du fossé pour le combler dans les siéges de peu de résistance ; on ne doit point être étonné de ces différens sens, vû que la langue Greque, & plus encore la Latine, étoient très-stériles en termes militaires, & que celui-ci étoit un de ces termes génériques, comme aujourd'hui celui de tranchée qui s'applique indifféremment à toutes les parties des travaux d'approche.

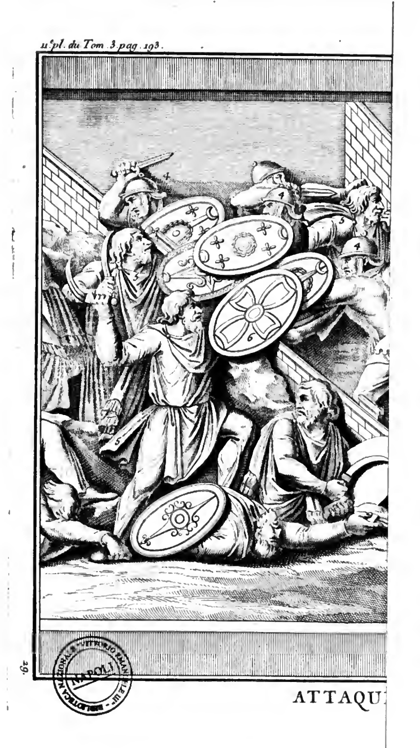
On trouve encore dans les mêmes Commentaires au sujet du siége de Marseille, ces propres termes parlant des balistes des assiégés ; *qu'elles lançoient d'en haut, des soliveaux de douze piés de long, armés par le bout d'une pointe de fer, qui perçoient quatre rangs des claies, & s'enfonçoient encore en terre.* Qu'étoient autre chose ces claies que des blindages redoublés pour avoir plus de force, & posés parallelement ? mais les paralleles sont désignées si clairement dans un passage de



DÉCOUVERTE DES TRANCHÉES D

BELIER N

11.e pl. du Tom. 3. pag. 193.



ATTAQU

de Josephe sur le siége de Jotapat qu'il n'est plus possible de les révoquer en doute. *Les Juifs*, dit-il, *ne laissoient pas de faire des sorties, où après avoir arraché ce qui couvroit les travailleurs, & les avoir contraints de quitter la place, ils ruinoient les ouvrages, & mettoient le feu aux claies & aux autres choses dont ils se couvroient. Vespasien ayant reconnu que ce qui restoit de vuide entre les ouvertures de ces ouvrages, donnoit le moyen aux assiégés de les traverser, il les fit fermer de telle sorte qu'il n'y restoit aucun intervalle.* Peut-on appliquer ces paroles à d'autres ouvrages qu'à des paralleles ? Et plus loin, il dit en propres termes : *Les Romains de leur côté couvroient les travailleurs de claies & de gabions.* Sans doute, qu'ainsi que nous le pratiquons aujourd'hui, ils les remplissoient de terre ; qu'auroient ils fait sans cela de la terre des fossés dans lesquels ils s'enterroient ?

Le terme d'*Agger* dans Tite-Live, doit se prendre ainsi que celui de *Vinea*, pour un terme générique qui s'applique aux cavaliers, aux épaulemens & même aux tranchées, comme on verra dans l'article suivant.

Diodore de Sicile, dans sa description du siége de Rhodes par Démettius Poliocerte, nous fait une description exacte des tranchées, disant que *ce Guerrier célebre fit encore construire de tortues & des galeries creusées dans terre, ou des sapes couvertes, pour communiquer aux batteries de béliers, & ordonna une tranchée blindée par dessus pour aller en sûreté & à couvert du camp aux tours & aux tortues, & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage qui avoit quatre stades de longueur.* Voilà des tranchées & bien antérieures à toutes celles que nous avons citées.

Grégoire de Tours nous fournit, en parlant du siége de Cominge par Landegesile Général de l'armée de Gontran Roi de Bourgogne, une espece de gallerie hors de terre fort particuliere. Il dit que ce Général ne sachant comment approcher de la place à couvert pour la battre avec le bélier, fit placer deux files de chariots de bout à bout à côté l'une de l'autre, & assez voisines pour couvrir le chemin qu'elles laissoient entr'elles par des claies, des planches, &c. à la faveur de laquelle galerie on alloit du camp à la place à couvert, & l'on conduisit par-là les béliers & autres matériaux nécessaires pour l'attaque.

Voilà, ce me semble, l'ancienneté des tranchées bien démontrée, par des autorités nombreuses & irrévocables ; achevons par les dernieres citations de démontrer les paralleles. Il ne se peut rien de plus clair que le fragment que j'ai déja cité du neuvieme Livre de Polybe ; le voici en entier, il est question du siége d'Egine. *Le dessein pris de faire l'attaque de la ville par les deux tours, on conduisit une galerie parallele à la muraille, car les claies qu'on avoit élevées sur les tortues, formoient, par la maniere dont elles étoient placées, un édifice tout semblable à une tour, & sur la galerie qui joignoit les deux tours, il y avoit d'autres claies où l'on avoit pratiqué des creneaux : au pié des tours étoient des travailleurs qui avec des terres applanissoient les inégalités du chemin pour faciliter l'approche de ceux qui servoient le bélier. Au second étage, outre les catapultes, on avoit porté de grands vaisseaux &*

les autres munitions nécessaires contre tout embrasement. Enfin dans le troisieme qui étoit d'égale hauteur avec les tours, étoient nombre de soldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'opposer à l'effort du bélier. Depuis la galerie qui étoit entre les deux tours, jusqu'au mur qui joignoit celle de la ville, on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de balistes, dont une jettoit des pierres du poids de trente mines. * *Et pour mettre à l'abri des traits des assiégés, tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux tortues.*

Je crois qu'après un pareil récit on n'a plus rien à désirer pour être pleinement convaincu : cependant mes recherches m'ont fourni dans les monumens deux morceaux décisifs. Le premier est tiré de la colonne Trajane, la figure est ici rapportée, gravée d'après la sculpture. C'est un combat entre les Romains & les Daces, où ceux-ci sont repoussés à leurs tours par les Romains, tenforcés par un secours qui leur arrive par la tranchée ; (3) du moins on les voit arriver le long d'un fossé d'où il ne sort que leurs têtes, & les Romains (4) sont mêlés dans les paralleles avec les Daces (5), & après avoir repris leurs travaux, ils repoussent (6) ceux qui voudroient y rentrer.

Le second morceau est tiré de l'arc de Sévere ; c'est un siége dans les formes qu'il représente ; n'importe lequel, du moins je ne crois pas que l'on puisse douter de l'intention du Sculpteur. On voit les soldats (7) dans une parallele (8) tirée sur le bord du fossé de la ville, & une partie de la même parallele couverte de terre par dessus à l'endroit (9). Que signifient les poteaux debout (10) avec leurs liens (11), si ce n'est pour soûtenir le poids des terres, & les claies ou fascinages ? Au dessous on voit les soldats (7), comme collés & appuyés contre le parapet, pour se garantir des coups plongeans des assiégés. A côté du bélier (12), on voit un soldat derriere le mantelet (13), enfoncé dans terre & appuyé contre les terres (14) pour être plus à couvert des machines. La malhabileté des Sculpteurs fait qu'on ne peut pas distinguer si ce mantelet est de claies ou de madriers. Derriere le bélier (12) on apperçoit visiblement la ligne de communication (15) du camp aux travaux, tout ce qui paroît au-dessus de cette communication, sont les troupes commandées pour donner l'assaut dans le moment que ceux de la ville (16) demandent à capituler. Voilà l'explication de ces deux figures, que les Antiquaires n'ont pû donner faute d'expérience des siéges & de l'art militaire.

Si cet usage des tranchées & des paralleles a été perdu pendant un temps, elles doivent leur restauration à Mahomet II. qui le premier les remit en usage, & qui fut le génie le plus universel de son temps. N'avoit-il pas puisé cette connoissance dans Polybe ? Cet écrivain ne pouvoit du moins lui être inconnu.

Depuis lui, Philippe Auguste au siége de Château-Gaillard se servit de galeries couvertes pour que les soldats pussent conduire en sûreté ce qui étoit nécessaire pour les travaux.

* La mine faisoit environ 6. livres de 16. onces, ainsi ces pierres pesoient environ 180. livres, poids de Marc.

ARTICLE X.

*Que les Commentateurs ont cru faussement que l'*Agger *ne signifioit qu'une terrasse ou un cavalier. Observations sur ces sortes d'ouvrages.*

J'Ai dit dans l'article précédent, que je prouverois dans celui-ci, que le terme d'*Agger* étoit, ainsi que *Vinca*, un terme générique, pris tantôt pour une terrasse, un cavalier, tantôt pour un retranchement, tantôt pour une parallele, creusée en terre, tantôt pour le comblement du fossé, & en un mot, pour tous les ouvrages de siéges où il s'agissoit d'un remuement de terre; & je vais tâcher de le prouver au moyen de mes Observations. Pour éclaircir de pareils faits, il faut prêter davantage d'attention à ce qui précéde ou qui suit des termes aussi équivoques, qu'à leur signification propre; & c'est par cette méthode que j'ai trouvé à celui-ci un nombre de significations, à la vérité fort embarrassantes pour les Traducteurs.

Par exemple: Tacite parlant du siége de Jérusalem, s'exprime ainsi: *Nam adversùs urbem gentemque Cæsar Titus quando impetus, & subita belli locus abnueret, aggeribus vineisque certare statuit.* Il est certain que ce seroit mal rendre le mot *Aggeribus* par celui de terrasse, ou de cavalier, puisque ces ouvrages étant toûjours les derniers dans un siége, il n'est pas probable que Titus ait commencé par la fin: ainsi on doit traduire ainsi: *Tite s'étant campé devant la place avec ses légions, comme il vit qu'il ne pouvoit l'emporter d'insulte, se résolut d'en faire le siége pié à pié, & de commencer à creuser ses tranchées, & à faire ses approches à couvert des mantelets.* Le voilà donc pris ici pour l'épaulement de terres que nous nommons aujourd'hui parapet de la tranchée; & alors c'est un épaulement d'une grande étendue, & non plusieurs cavaliers; car dans les siéges, ces ouvrages immenses n'étoient point en nombre; comment eût-on pû en construire plusieurs, lorsque les mois entiers & tout le travail de l'armée suffisoit à peine pour la construction d'un seul?

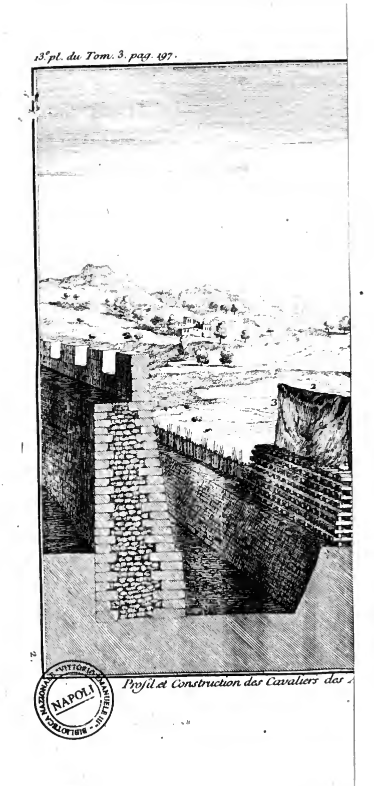
César employe souvent dans ses Commentaires le mot *d'aggeres*, lorsque la suite nous apprend qu'il n'y a eu qu'une seule terrasse d'élevée dans l'occasion dont il parle; ainsi s'en servant au pluriel, c'est lui donner une autre signification, quoique dans d'autres endroits, il s'en serve au singulier pour exprimer la terrasse ou le cavalier, ou la platte-forme qu'il a fait élever pour commander les murs & les défenses.

Ce seroit encore une mauvaise interprétation du terme d'*agger* que de lui faire exprimer une platte-forme, ou terrasse, ou cavalier comme l'on voudra, qui regneroit tout du long du front de l'attaque; jamais de pareils ouvrages n'ont existé; & c'est à tort que le Pere Daniel en fait mention: dans tout ce que nous lisons des anciens siéges, nous ne voyons que de pareils ouvrages élevés seulement dans un seul point, autrement l'*agger* deviendroit tout-à-fait romanesque pour son immensité, & le contraire est trop bien prouvé pour en pouvoir douter.

L'*agger* ou la terrasse de Platée étoit si peu étendue que les assiégés au nombre de quatre cents quatre-vingts, la minerent par-dessous, enleverent les terres qui la soûtenoient, & ayant mis le feu aux étançons, qu'ils avoient mis en place, firent écrouler la terrasse. Leur petit nombre & le second travail qu'ils firent en même temps, que Thucydide dit être un mur de bois & de brique, qu'ils éleverent sur leurs murailles pour rendre inutile la hauteur de la terrasse, prouve que la base de cette terrasse étoit très-peu étendue ; autrement ce travail eût été au-dessus de leur pouvoir.

Puisque nous en sommes sur le fait de ces ouvrages singuliers, nous dirons un mot de l'endroit où on les plaçoit. Il y a toute apparence que leur base extérieure ou la plus à portée de l'ennemi, se terminoit au bord du fossé, attendu que les places du fossé lorsqu'il étoit comblé, étoient nécessaires pour asseoir & donner le jeu au bélier que la terrasse protégeoit : & quand César nous dit que sa fameuse terrasse du siége de Bourges touchoit presque le mur ; c'est que le bélier étant sans effet contre l'épaisseur & la construction des murs de cette place, il fut obligé d'approcher la terrasse à une telle distance qu'elle pût servir à l'escalade, & à l'insulte qu'il fit donner. Car il ne fait jamais mention de breche, attendu qu'il n'y en eut pas de faite: mais cependant cette proximité ne doit pas être regardée comme aussi grande que l'on seroit d'abord porté à le croire, attendu que n'étant destinée qu'à soûtenir & placer les machines de jet, si elle eût été trop près, les coups lancés à bout portant, n'auroient pas acquis la force nécessaire pour l'effet qu'on en attendoit.

César rapporte que celle du siége de Bourges fut construite en 25 jours, celle de Platée ne fut finie qu'au bout de 70 jours. A la vérité, l'armée qui assiégeoit cette derniere ville, n'étant que de 15 mille hommes ne pouvoit guere en employer plus de 5 par jour à cet ouvrage. Quoi qu'il en soit de ces deux fameuses terrasses, elles ne contribuerent ni l'une ni l'autre à la prise de la place, puisque les défenseurs de Bourges ainsi que de Platée, éleverent sur leurs ramparts des cavaliers pareils aux terrasses qui les rendoient sans effet, & que les uns & les autres à la faveur de galeries soûterraines enlevoient chaque jour la même quantité de terrein du pié, que les assiégeans apportoient dessus, ce dont ces derniers furent long-temps à s'appercevoir. Ceux de Bourges non contents de ces ruses, & d'avoir mis le feu aux fascines & claies qui soûtenoient la terre de la platte-forme, sortirent un jour, & attaquerent les Romains par la droite & la gauche de cet ouvrage avec une fureur digne de la nation, & de l'importance d'une place d'où dépendoit la liberté des Gaules.



Profil et Construction des Cavaliers des ...

ARTICLE XI.

Quelle étoit la méthode des Anciens dans la construction de leurs cavaliers. Exemples remarquables de ces sortes d'ouvrages.

ON commençoit, comme j'ai dit, d'asseoir la base de la terrasse ou platte-forme au bord du fossé, ou du moins fort près. Sa forme ordinaire étoit un quarré long; on y travailloit à la faveur des mantelets, lesquels n'étoient pas toûjours de claies ou de fascinages. Il y en avoit de suspendus en forme de rideaux entre deux mats élevés à ce dessein, & ils étoient ou de peaux fraîchement écorchées, ou de matelats, ou de gros cables entrelacés qui formoient une maniere de toile destinée tant à cacher le travail qu'à rendre sans effet & amortir les traits des remparts.

César se servit d'un mantelet de cable au siége de Marseille, parce que, dit-il, on avoit remarqué qu'il n'y avoit que celà à l'épreuve des machines; on élevoit les rideaux ou mantelets à mesure de l'ouvrage.

Josephe que je cite souvent à cause des belles & grandes choses qu'il décrit, & dont il a été le témoin oculaire, dit qu'au siége de Jotapat où les Romains avoient élevé une terrasse qui commandoit la muraille, il fit construire un mur en dedans de la place aussi élevé que la terrasse; & pour garantir les ouvriers des traits des Romains, il fit suspendre un pareil rideau fait de peau fraîche, dont les plis amortissoient les traits & les pierres, & rendoient le feu inutile par leur humidité.

J'ai déja dit que le terme de *murus* ne doit pas toûjours s'entendre d'une muraille à chaux & à sable, qui dans sa nouveauté ne vaut pas grand chose pour soûtenir de grands poids, mais de tout retranchement qui en a la forme & l'élevation.

Pour en revenir aux terrasses, on les construisoit de poutres couchées en long, & d'autres par dessus en travers, placées ainsi alternativement, & l'on remplissoit l'espace entre deux de terre & de pierres battues ensemble. Ces especes de murs de bois ne tenoient pas tout l'espace de la terrasse, ils n'en étoient que l'enveloppe; & le milieu (5) se remplissoit de terre, de fascines, d'arbres, & de tout ce qui pouvoit contribuer à remplir & à solider ces élevations. Quand le cavalier ou la platte-forme étoient trop grands, on tiroit en dedans un second mur de bois pareil au premier, & quelquefois un troisieme, qui en séparant les terres en soûtenoit le poids, & empêchoit leur effort naturel pour s'ébouler au dehors: ce qui joint à un grand talus rendoit ces ouvrages très-solides comme on peut voir en la figure.

Le Pere Daniel se trompe, lorsqu'il dit que l'on avançoit les tours sur les platte-formes à mesure qu'on les remplissoit. Ces lourdes machines n'étoient pas aisées à mouvoir, puisque les moindres pesoient au moins quatre mille milliers: mais on les construisoit sur ces platte-formes lorsqu'elles étoient achevées, soit à la faveur de la nuit, soit à couvert des mantelets.

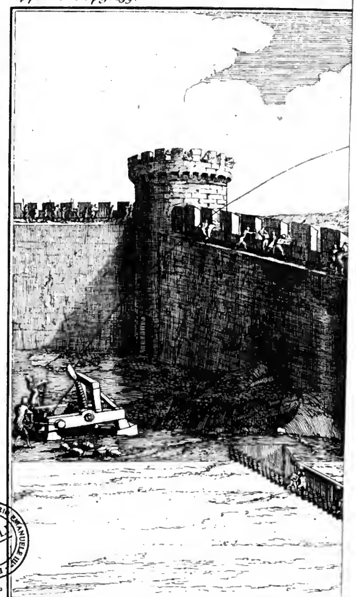
Dans les siéges de grande résistance, & où il y avoit de puissantes garnisons, on y alloit avec plus de

précaution. On commençoit ces sortes d'ouvrages un peu loin, & on poussoit & avançoit toûjours la terre vers la ville dont on se couvroit en cheminant ; & lorsque l'on étoit proche, on construisoit alors le mur dont nous avons parlé ; & après avoir régalé les terres du haut de la platte forme, on y dressoit les tours & les batteries de baliste & de catapultes.

Vitruve & Vegece, parlant de la construction des murs d'une place, disent qu'il faut les terrasser & y pratiquer un large terre-plein, pour pouvoir élever des cavaliers & des tours dessus, sans doute pour rendre inutiles ceux des assiégeans qui sans cela pourroient les pousser jusque dans le fossé, & arriver ainsi de plein pié au haut du mur.

Alexandre qui me paroît beaucoup plus grand dans les siéges que dans ses autres actions, dont il a dû la plûpart à la lâcheté & à l'ignorance de ses ennemis, a été un de ceux qui a fait construire les plus énormes terrasses. Celle, par exemple, du roc de Corienez paroît fabuleuse par la grandeur de l'ouvrage. Ce trait de son histoire mérite d'orner & de parer un peu la sécheresse de cet ouvrage. Voici les termes d'Arrien : *Les affaires de la Sogdiane étant terminées, il marcha contre les Paritagues, sur la nouvelle qu'il y avoit aussi en ce pays une forteresse qu'on estimoit imprenable, nommée le Roc de Corienez, où les plus grands du pays s'étoient retirés avec un grand nombre de Barbares. Ce lieu avoit deux mille cinq cents pas de hauteur, & sept à huit mille de tour, & étoit escarpé de tous côtés, n'ayant qu'un sentier taillé dans le roc où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abysme qui lui servoit de fossé, qu'il falloit remplir si on avoit envie d'y aborder. Cela ne fut pas capable d'en détourner Alexandre, qui ne trouvoit rien d'impossible à son courage ni à sa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts sapins qui environnoient ce lieu en grand nombre, pour s'en servir comme d'échelle pour descendre dans le fossé. Ses soldats travailloient jour & nuit à cet ouvrage, Alexandre étant présent de jour avec la moitié de ses troupes, & de nuit en laissant la conduite à Perdicas, Léonat, & Ptolomée, qui se relevoient tour à tour avec le reste de l'armée partagée en trois. Comme on fut descendu à l'endroit le plus étroit, quoiqu'on ne fit pas plus de trente piés par jour & un peu moins la nuit, tant l'ouvrage étoit difficile ; on enfonça des pieux dans le roc à une distance raisonnable avec des poutres en travers pour pouvoir soûtenir la charge qu'on vouloit mettre dessus, & après avoir fait comme un pont de claies & de fascines, on le remplit de terre jusqu'à la hauteur du bord du fossé pour pouvoir approcher de plein pié au bas du roc. Les Barbares qui s'étoient moqués de l'entreprise, la croyoient impossible : ils se virent incommodés des fleches des ennemis qui travailloient à couvert derriere des mantelets ; ils commencerent à perdre cœur, & Corienez ayant demandé à parler à Oziarte, l'autre lui fit sonner si haut la valeur des Macédoniens, & la loi du Prince qu'il avoit éprouvée, qu'il lui persuada de se rendre. Il vint donc trouver Alexandre, qui après quelques caresses le retint, & renvoya quelques-uns de ceux qu'il avoit amenés pour faire rendre la place.* Un autre exemple non moins remarquable du même Alexandre, & qui tient autant du gigantesque

14.e pl. du Tom. 3. pag. 199.



Terrasse de Cosroez au Siege

A. Etançons qui soutienne.t la terrasse. B

que le précédent, est celui du siége de Gaze, ville d'Egypte puissamment fortifiée, autant par sa situation sur une éminence, que par la force de ses murailles. *Il se campa d'abord*, dit Arrien, *du côté qui étoit le plus facile à battre, & commanda qu'on préparât les machines : mais ceux qui en avoient l'intendance, dirent qu'il étoit impossible qu'elles fissent aucun effet à cause de la hauteur du lieu sur lequel le mur étoit bâti. La difficulté ne servit qu'à accroître l'envie du Prince, d'autant plus que cela porteroit un grand coup dans l'esprit du peuple d'avoir pris une ville que tout le monde jugeoit imprenable ; d'ailleurs il ne faisoit pas sûr à la laisser derriere, & c'étoit une mauvaise nouvelle à porter en Grece & à Babylone. Il résolut d'élever une batterie de ce côté-là, aussi haute que son rempart, afin de pouvoir rouler les machines de plein pié contre le mur, & fit commencer l'ouvrage du côté du midi où l'attaque étoit plus facile. Comme il fut planté assez haut, il fit élever ses machines dessus pour battre la place.... Mais comme les ennemis eurent fait une grande sortie pour y mettre le feu, & qu'il vit les Macédoniens percés d'en haut à coup de traits, & renversés au bas de la terrasse.... il se mit à la tête de son régiment des gardes, & courant à l'endroit où l'on en avoit le plus de besoin, arrêta la fuite de ses gens & rétablis le désordre. Mais dans cette conjoncture, il fut blessé d'un dard lancé par une machine qui lui perça son harnois & son écu, & le navra durement à l'épaule. Tandis que sa plaie se guerissoit, les machines dont il s'étoit servi à la prise de Tyr étant arrivées, & la batterie élevée tout autour à la hauteur de deux cents cinquante piés, & autant de pas de largeur, il les fit dresser dessus, & rouler contre le mur, ayant fait miner auparavant le rempart sur lequel il étoit bâti, & emporter secretement la terre ; de sorte qu'il fondit en divers lieux. Cependant les Macédoniens à coups de traits repoussoient les Barbares qui combattoient du haut de leurs tours. Ils ne laisserent pas pourtant de soûtenir trois assauts ; mais au quatrieme la ville fut emportée.*

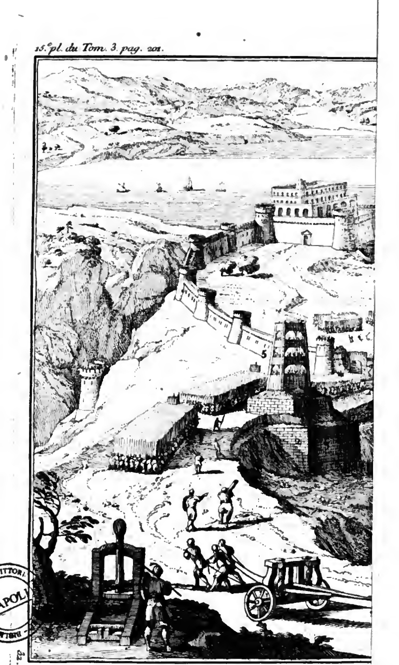
Il ne faut point être surpris, si Alexandre a rarement échoüé dans ses entreprises : il alloit toûjours au grand. Son grand esprit & son grand courage aussi extraordinaires que ses actions, lui fournissoient des ressources où les autres ne voyoient que des sujets de se désespérer & de se rebuter.

La prise du Rocher d'Aorne si célébre dans les Historiens en est une preuve, qui mérite d'être rapportée ; elle est racontée en ces termes par Arrien. Après qu'il a dit comment Alexandre avoit été obligé d'envoyer tourner le rocher par Ptolomée avec un corps de troupes, & qu'il ne laissa pas que de faire une attaque durant ce temps, il continue ainsi : *Le combat fut grand jusqu'à midi, les uns tâchant de monter, les autres les repoussant vigoureusement : enfin sur le soir les Macédoniens se rafraîchissant l'un l'autre, gagnerent le passage, & se joignirent à Ptolomée, toute l'armée étant réünie donna ensemble dès le lendemain, mais on ne put rien faire ce jour-là. Celui d'après, le Prince ayant commandé dès le point du jour à ses soldats de couper chacun une centaine de pieux, fit dresser une terrasse depuis le haut de la colline sur laquelle il étoit campé jusqu'au roc, afin de mettre dessus des tireurs de*

fronde, & les machines pour écarter les Barbares : pas un de ses soldats ne fut exempt du travail, de sorte qu'ils firent une levée de terre de cent vingt-cinq pas de long en un jour. Alexandre étoit présent à tout, & châtioit les paresseux, comme il loüoit les autres. On mit dessus dès le lendemain les tireurs de fronde, avec les machines pour empêcher les sorties, & assûrer les travailleurs, de sorte qu'en trois jours l'ouvrage fut achevé. Le quatrieme, quelques Macédoniens se saisirent d'une éminence égale en hauteur au rocher qu'on assiégeoit, & le Prince sans se reposer, fit continuer le travail jusques-là. Les Barbares étonnés de la promptitude de l'un & de la hardiesse des autres, cesserent leur défense, & envoyerent un Héraut pour être reçûs à composition.

On trouve encore dans Procope un exemple de ces travaux gigantesque. *Cosroës*, dit le Président Cousin qui a traduit cet Auteur, *assiégeant Edesse, s'avisa de lever à force d'hommes une platte-forme pour battre les murailles, & de faire le travail hors de la portée du trait: il fit pour cela couper une grande quantité d'arbres qu'il mit en quarré & qu'il fit couvrir de pierres & de terre. Comme il souhaitoit d'avancer promptement l'ouvrage, il ne faisoit point tailler les pierres, mais il les employoit telles qu'elles sortoient de la carriere: il mêloit du bois avec les pierres, afin que l'édifice fut mieux lié & plus solide. Lorsque l'ouvrage fut si avancé que ceux qui y travailloient, se trouverent à la portée du trait, les assiégés les accablerent d'une telle quantité de fleches, que pour s'en garantir, ils furent obligés de tendre au-devant de l'ouvrage des toiles faites de poil de bouc, lesquelles on appelle des cilices, qui étoient d'une juste hauteur & épaisseur; par ce moyen ceux qui remuoient la terre furent à couvert.*

Il est aisé de s'appercevoir ici que le texte est altéré ; car il est sensible que cet ouvrage n'avoit pû se commencer hors de la portée des traits, puisqu'il n'étoit fait que pour battre le mur de dessus,& ces ouvrages n'étant point portatifs, ils se commençoient tous au fond du mur ou du fossé à la juste distance, où les machines qu'ils devoient supporter, avoient leur meilleur effet. Pour ce qui suit nous ne rapporterons pas les propres paroles du Traducteur, cela seroit trop long, il suffit de dire pour l'instruction des lecteurs, que les assiégés désespérant de pouvoir construire chez eux une terrasse assez considérable pour s'opposer à l'effet de celle-là, ils prirent le parti de la miner pour enlever, par une galerie soûterraine, les materiaux à mesure que les assiégeans les apportoient ; ce qui ayant été découvert, ceux-ci voulurent faire une autre contremine ou gallerie, pour déloger les assiégés : mais soit qu'elle ne réussît pas, ou qu'elle fût mal dirigée, ceux-ci s'en appercevant, mirent le feu à la terrasse qui étoit presque toute de bois, par le moyen de la mine qu'ils remplirent de bois & de toutes sortes de matieres combustibles ; après quoi pour amuser les assiégeans, ils eurent la précaution de jetter dessus cet ouvrage quantité de dards & de traits enflammés,dont la fumée déroboit celle de l'intérieur. Enfin Cosroës s'y étant transporté lui-même, reconnut la source du mal, qu'il voulut garantir en faisant de promptes ouvertures aux terres, pour ensuite étouffer ou



TERRASSE SURPRENANTE DES ROMAINS AU SIEGE
LA FORTERESSE. LA PETITE ÉLEUÉE S

éteindre le feu : mais le remede ne fit que hâter la perte de l'ouvrage, ayant donné de l'air à ce feu soûterrain, ce qui l'enflamma de façon que les flammes en furent apperçûes jusques chez les Carediens, peup es éloignés delà. Les assiégés enflés de ce succès, & pour le rendre d'autant plus glorieux, firent dans ce moment une sortie sur les Perses consternés, qu'ils chasserent de tous leurs ouvrages.

Josephe nous fournit encore dans le siége de Massada par Silva, un trait qui mérite d'être rapporté tout au long ; nous y trouverons plus d'un sujet curieux, & très - propre à nous éclaircir des fameux travaux des Anciens dans leurs siéges, qui par leur industrie & leur énormité sont fort au dessus de ceux de nos siéges d'à présent. Il dit que Silva ayant assiégé Massada du côté du château, où il y avoit un roc plus étendu que celui sur lequel étoit bâtie la ville, mais moins élevé de trois cents coudées, il s'en rendit maître, & *fit élever dessus une masse de terre de cent coudées : mais parce que le terre-plein ne paroissoit pas assez ferme & assez solide pour soûtenir les machines, Silva fit construire dessus, avec de grandes pierres, une espece de cavalier qui avoit cinquante coudées de haut & autant de large. Outre les machines ordinaires, il y en avoit d'autres que Vespasien & Tite avoient inventées ; & on éleva encore sur le cavalier une tour de soixante coudées, toute couverte de feu, d'où les Romains lançoient sur les assiégés avec leurs machines tant de traits, tant de fléches, & tant de pierres, qu'ils n'osoient plus paroître sur leurs murailles. Silva fit ensuite fabriquer un grand bélier dont il battit sans cesse le mur : mais à peine put-il faire quelque breche, & les assiégés firent, avec une incroyable diligence, un mur qui ne craignoit point l'effort des machines, parce que n'étant pas d'une matiere qui résistât, il amortissoit leurs coups en cédant à leur violence. Ce mur étoit construit en cette maniere : ils mirent deux rangs de grosses poutres emboîtées les unes dans les autres, qui avec l'espace qui étoit entre deux, avoient autant de largeur que le mur ; ils remplirent cet espace de terre, & afin qu'elle ne pût s'ébranler, ils la soûtinrent avec d'autres poutres ; ainsi on auroit pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, & les coups des machines ne s'amortissoient pas seulement, mais pressoient & rendoient encore plus ferme cette terre qui étoit argilleuse. Silva, après avoir considéré ce travail, crut ne le pouvoir ruiner que par le feu, & fit jetter par ses soldats une si grande quantité de bois tout enflammé, que comme ce mur n'étoit presque composé que de la même matiere, & qu'il y avoit beaucoup de jour entre-deux, le feu s'y mit, gagna jusqu'au gason, & une grande flamme commença à paroître.*

Ce passage mérite quelques réflexions. La premiere qui se présente à mes yeux, vient au sujet de ses paralleles : *Mais parce que le terre plein ne paroissoit pas assez solide pour soûtenir les machines, Silva fit construire dessus avec de grandes pierres, une espece de cavalier*, &c.

Ce passage paroît ou altéré ou tronqué, vû la contradiction qu'il renferme ; car le terre-plein n'étant pas assez solide pour soûtenir les machines, se trouve assez solide

pour soûtenir cet énorme cavalier de grosses pierres. Tout lecteur judicieux ne peut réfuser d'interpréter les grosses pierres (1) pour l'enveloppe & le mur qui soutenoit, non pas le cavalier seul (4), mais toute la terrasse (2) sur laquelle il n'eût pas été raisonnable d'élever & de placer des poids si énormes, que la tour (5), si elle n'eût pas eu par les côtés la force nécessaire pour retenir l'affaissement & l'éboulement des terres.

La seconde réflexion vient au sujet de la distinction qui paroît ici très-formelle entre le trait & les fleches. Effectivement les premiers n'étoient point des fleches, mais des armes dont les moindres avoient quatre à cinq pouces de diametre sur six à sept piés de longueur, & ces armes étoient lancées par les balistes.

La troisieme réflexion naît de la description que Josephe nous donne du mur intérieur, ou retranchement que les Juifs firent pour défendre la breche. Il n'est pas surprenant que les termes ayent manqué aux traducteurs, pour bien éclaircir cette construction curieuse: c'est, comme je l'ai dit plus haut, un défaut des langues Greque & Latine. D'ailleurs pour décrire exactement, il faudroit avoir une connoissance exacte de tous les arts dont on auroit à parler, & la connoissance de la grosse charpente nécessaire à l'homme de guerre le seroit aussi à l'Historien, qui voudroit décrire de pareilles machines. César excelloit dans cette sorte de méchanisme: aussi est-il très-clair dans ses descriptions, & nous pouvons entendre celle des murs de Bourges de ce retranchement-ci, je suis persuadé que ce n'étoit pas autre chose.

Quant à l'alignement de ce mur, je crois que l'on peut conclurre qu'il n'étoit pas parallele au premier mur que le bélier avoit ruiné, mais qu'il formoit un angle rentrant en dedans de la place: & ce fut sans doute dans cet angle que les assiégeans après s'être logés sur la breche, jetterent cet amas de bois & de matieres combustibles qui embrasa le retranchement.

Quelqu'énormes que paroissent tous ces travaux, Josephe en ayant été le témoin oculaire, a acquis par là le droit de nous les persuader, & la vérité dont il fait profession, leve tous doutes à ce sujet.

L'histoire de Timurbec nous fournit l'exemple le plus moderne de pareilles terrasses. Il dit qu'au siége d'Avenit qui étoit bâti sur un rocher de difficile abord, *on abbattit tous les arbres d'autour de la place pour la construction d'un meljour*, c'est le nom qu'on leur donnoit alors. *A mesure que les bois étoient rangés les uns sur les autres, l'on remplissoit le milieu de pierres & de boues qu'on pâtissoit ensemble, & ainsi le meljour fut achevé en peu de temps, & se trouva plus haut que la forteresse, de sorte qu'il en commandoit tout l'intérieur. Un régiment monta dessus, & ayant tendu les machines à pierres, on en tira une si grande quantité, qu'il sembloit que la montagne se bouleversât sur eux.*

ARTICLE XII.

Les Anciens avoient différentes méthodes pour le passage ou l'abord du fossé des Places assiégées.

A Travers mille ombrages répandus dans la brieveté des Historiens de l'antiquité, nous ne laissons pas que de démêler les passages de fossés, à la vérité bien obscurément, & à l'aide des conjectures.

César même, ce célebre Historien militaire, est si succint sur cette partie des siéges, qu'il n'en fait nulle mention dans son siége de Bourges, ni dans celui de Marseille; c'est ce qui a fait croire à bien des Commentateurs qu'anciennement les places n'avoient point de fossés, & qu'elles ne tiroient leurs forces que de leurs tours & de leurs murs.

Polybe, dans le siége de Lilybée, dit bien que l'on ouvrit des galeries soûterraines, pour gagner & sapper le pié des tours: mais il ne dit pas si ces galeries passoient pardessous le fossé, quoiqu'on soit très-persuadé qu'il y en avoit un.

Il rapporte que les assiégés allerent au mineur par des contre-galeries & leur couperent route, ce qui après plusieurs chicanes soûterraines obligea les Romains à revenir par-dessus terre, & à se servir du bélier, &c. Sans doute que toutes ces chicanes se passerent sous le fossé.

Lorsque de pareilles omissions nous y obligent, nous recourons à d'autres Historiens contemporains; & à l'aide de leurs lumieres, nous trouvons qu'il y avoit des fossés ou secs ou pleins d'eau, à l'entour des places, & qu'ils sont aussi anciens que les murailles. Plusieurs Historiens ou Auteurs dogmatiques distinguent les passages de fossé en entrée dans le fossé & comblement, ce qui nous prouve qu'à l'égard des fossés secs, ils les traversoient en y descendant comme aujourd'hui par des galeries soûterraines; & après avoir ouvert la contrescarpe, l'on dressoit une galerie, composée d'une forte charpente pour gagner à couvert le pié de la muraille qu'on sappoit & qu'on étançonnoit avec des bois gaudronnés, auxquels on mettoit le feu pour la faire crouler. A l'égard de ceux pleins d'eau, ils les saignoient ou les combloient suivant ce qu'ils trouvoient plus facile; il y en a mille exemples dans les Historiens.

Quoique ceux que nous venons de citer ne spécifient pas toûjours en propres termes le comblement du fossé, on ne doit pas laisser de donner cette signification à tout ce qui s'appelle terrasse ou cavalier. Dès que la suite du narré nous apprend qu'il y a eu un bélier placé dessus pour battre en breche, il est aisé de concevoir que l'on ne plaçoit pas le bélier sur les terrasses, ou cavaliers qui n'étoient qu'au bord du fossé & qu'on ne le plaçoit pas, non plus sur celles dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui étant aussi, ou plus élevés que les murs, n'auroient eu aucune utilité pour le bélier qui n'agissoit jamais que contre le pié ou

contre le milieu des murs, & qui eût été inutile dès que les élévations de terre mettoient l'assiégeant de plein pié avec le haut du mur, dont il auroit été tout près sans les fossés. Donc, comme ces grands ouvrages, ainsi que nous l'avons dit, où il s'agissoit d'un grand remuement de terre, se nommoient presque tous du même nom, il est probable & même incontestable que le terme d'*agger* ou de terrasse convenoit aussi au comblement du fossé; à moins que la suite ne force sa signification.

Josephe, auquel nous avons souvent recours, dit au sujet du siége de Jerusalem, que les Romains dresserent quatre terrasses, *& Jean*, dit-il, *fit miner jusqu'à la terrasse, qui regardoit la forteresse Antonia, soûtint la terre par de longs pieux, fit apporter une grande quantité de bois enduit de poix-résine & de bitume, & y mit le feu. Ces étaies étant bien-tôt consommées, la terre fondit.*

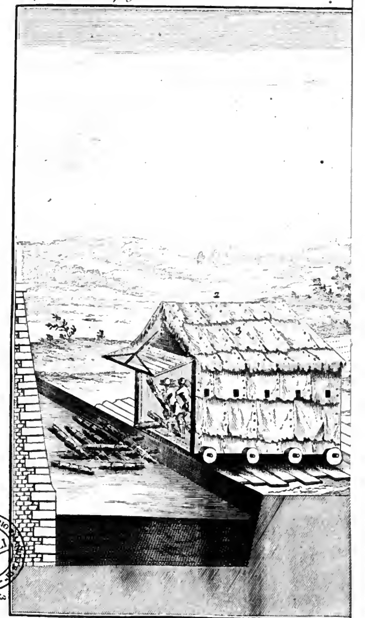
Jusqu'ici ce n'est qu'une terrasse: mais faisant attention à ce qui suit, l'on va voir que ce n'étoit qu'un comblement de fossé. Il poursuit dans le Chapitre II. du sixieme livre: *l'endroit du mur, sous lequel Jean avoit fait cette mine, par le moyen de laquelle il avoit ruiné les premieres terrasses des Romains, se trouvant affoibli des coups que les béliers y avoient donné, tomba tout soudain.*

Dès que voilà des béliers placés dessus, on voit que ces quatre terrasses ou apports de terre, n'étoient qu'un comblement de fossé, fait en quatre endroits, comme dit Josephe.

D'ailleurs il est dit qu'un si grand accident arrivé, lorsque les Romains se croyoient prêts d'emporter la place, les étonna, & refroidit leur courage. Si ce n'eût été que l'éboulement d'un cavalier, cet accident n'eût pas empêché la prise de la place, comme le fit la disparition du comblement du fossé qui fit retrouver ce premier obstacle que l'on croyoit surmonté.

Voici un passage décisif du même, qui dit: *Deux jours après, Simon avec les siens attaqua les autres terrasses sur lesquelles les assiégeans avoient planté leurs béliers, & commençoient à battre le mur; lorsqu'un nommé Tephthée, qui étoit de Garsi en Galilée, Megazore qui avoit été nourri Page de la Reine Mariamne, & un Adiabénien, fils de Nabathie, surnommé le Boiteux, coururent avec des flambeaux à la main vers les machines, se jetterent à travers les ennemis, comme s'ils n'eûssent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne se retirerent qu'après avoir mis le feu à ces machines.* Et quelques lignes plus bas: *Cet embrasement des béliers & des tortues, passa delà aux terrasses, sans que les Romains pussent y remédier.* Voilà encore des béliers & des tortues, sur ce qu'il appelle terrasse, & outre cette preuve que c'étoit des comblemens de fossé, on en peut tirer encore celle-ci, que ces trois généreux hommes n'auroient pû grimper du côté de la ville sur des cavaliers ou terrasses, tels que nous les avons décrits dans l'article précédent: d'ailleurs cet embrasement qui prend des unes aux autres, prouve qu'il y en avoit encore au-dessus des béliers & tortues, qui étoient celles pour les machines de jet.

Vitruve nous a donné la description de sa tortue, qui servoit à combler le fossé, laquelle on poussoit sur le comblement à mesure



TORTUË QUI SERVOIT AU COMBLEMENT D
D'UNE PLACE ASSIÉGÉE.

que l'ouvrage avançoit, sans doute comme les tours à l'aide des madriers, dont on formoit une platteforme, pour empêcher les lourdes masses de s'enfoncer dans ces terres mouvantes. Quand les tortues conduites ainsi étoient arrivées au pié des murs, on s'en servoit pour les sapper; elles étoient couvertes à l'épreuve des machines, & portoient par cette raison le nom de tortues, servant aux sappeurs, comme l'écaille à la tortue pour la garantir des coups d'enhaut.

La hauteur de cette machine (2) jusqu'aux sablieres d'enhaut, sur lesquelles étoit appuyé le comble, étoit de douze piés; la base en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq piés. Les flancs ou les côtés qui faisoient face à la ville, étoient couverts d'une espece de matelas piqué, & composé de peaux crues, entre lesquelles on mettoit de l'herbe marine ou de la paille trempée dans du vinaigre, ce qui la mettoit à l'épreuve des feux d'artifice. A l'égard du toit (3) dont Vitruve ne dit mot, sans doute qu'étant plus exposé, il étoit mieux rembouré & plus fort. Cette lourde machine étoit soûtenue sur plusieurs roues qui tournoient sur leurs pivots pour la faire mouvoir dans tous les sens.

Il donne aux poutres de côté des saillies de six à sept piés au delà des coins de la base : je crois, moins pour couvrir les roues, que pour donner plus d'empattement à la tortue & la rendre moins versante dans les inégalités, & plus aisée à redresser à l'aide des léviers.

Peut-être aussi ces saillies n'étoient-elles que pour les tortues bélieres dont l'élevation & les vibrations du bélier demandoient cette précaution. M. Perault rapporte qu'*au siége d'Ostende, un Ingénieur fit construire une machine à l'imitation des tortues anciennes, qui, faute de cette précaution, fut d'abord rendue inutile par un coup de canon qui rompit une roue.* Les saillies ne l'eussent pas mis à l'abri d'un boulet de douze.

Pour revenir à nos tortues de comblement que l'on assembloit dans la derniere parallele à l'abri des mantelets, ainsi que je l'ai dit des tours sur les terrasses, on en joignoit plusieurs à côté l'une de l'autre fort près & sur une même ligne, pour donner plus de largeur au comblement. Diodore, dans son dix-septieme livre, parlant du siege d'Halycarnasse, dit qu'*Alexandre fit approcher trois tortues pour combler le fossé de la ville, & qu'il fit alors avancer ses beliers sur le comblement, pour battre en bréche.* Cette précaution étoit très-nécessaire, tant pour donner une plus grande largeur au passage du fossé, que pour donner un plus grand front à couvert, aux troupes destinées à l'attaque qui débouchoient à travers les tortues pour donner l'assaut. Cette méthode étoit bien meilleure que la nôtre, qui ne donne à nos passages de fossés qu'un front d'à-peu-près six hommes, vis-à-vis quelquefois une breche de quinze toises, & qui outre cela par nos logemens sur la breche lorsque l'on en vient là, nous procure un obstacle de plus pour attaquer sur un front suffisant; méthode qu'il faudroit bien changer si on trouvoit des Gouverneurs qui sentissent & fissent usage de tous leurs avantages.

Il est bon de remarquer que lors-

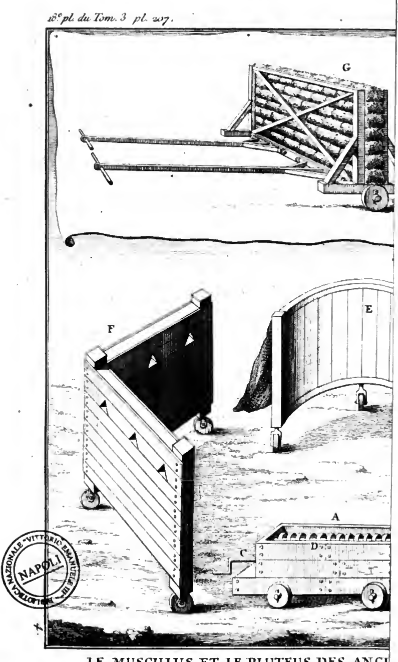
que la grandeur des béliers donnoit lieu de battre de loin & avec succès, on ne combloit pas entierement le fossé, & l'on ne poussoit les terres que jusqu'au point nécessaire pour l'appui des béliers, dont l'effet en abbattant le mur, achevoit quelquefois le comblement; & quand les décombres n'y pouvoient suffire, on jettoit des ponts sur la partie du fossé qui restoit vuide, lesquels n'étant pas longs, portoient d'un côté sur le comblement, & de l'autre sur la breche, sans appui dans l'intervalle, pas même dans les fossés secs, dont l'ennemi étant toûjours maître, auroit pû se servir pour brûler ces appuis.

Josephe dit dans le livre 3. Chap. XVII. *Quoique les machines ne cessassent point de battre durant toute la nuit, le mur ne fut entierement ruiné qu'au point du jour; & avant que les Romains pûssent dresser un pont pour aller à l'assaut, les assiegés reparerent la breche avec un travail infatigable.* Et dans le Chap. XIX. *les Juifs pour retarder leurs efforts employerent encore un autre moyen; ils semerent sur leur pont du senegré cuit, ce qui le rendit si glissant, que les Romains ne pouvoient plus se tenir debout. Les uns tomboient à la renverse sur le pont, où ils étoient foulés aux piés, & d'autres tomboient en bas, où les Juifs qui n'avoient point d'ennemis sur les bras les tuoient à coups de traits.* L'Auteur parle ici de plusieurs ponts jettés sur la breche, ce qui prouve évidemment qu'ils étoient petits & faits à transporter: & en les posant près à près, l'on en composoit un sur un grand front & égal à la breche.

ARTICLE XIII.

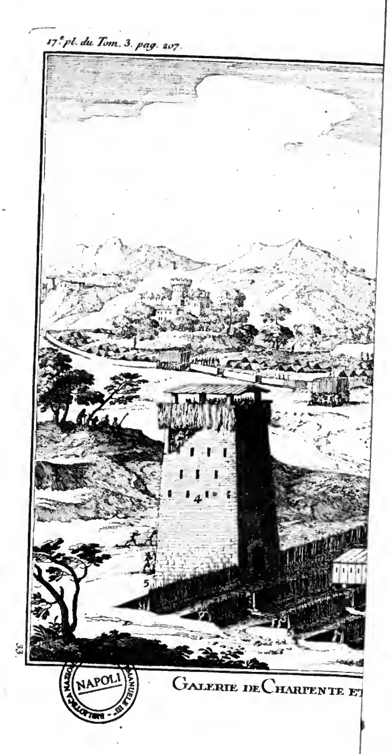
Machines d'approches, de sappe & de comblement. Galerie de César au siége de Marseille.

A Chaque pas que nous faisons, nous trouvons de nouveaux sujets & d'admiration & de critique; d'admiration pour la grande science des Anciens dans l'art d'attaquer les places, puisqu'à chaque pas, nous trouvons des précautions de génies fort profonds, fort inventifs, bien au contraire de nos Modernes qui ne connoissent, soit pour l'attaque, soit pour la défense qu'une routine toûjours égale, toûjours sûre, parce que la défense, n'oppose rien de neuf; car pour faire briller une attaque, il faut que la défense par ses ruses & ses chicannes donne lieu à l'assiégeant d'inventer ou de mettre en œuvre de nouveaux moyens pour surmonter ces obstacles: mais comme il se rencontre rarement de ces hommes fameux pour la défense, il en résulte que les génies les plus médiocres, & les plus bornés prennent des places ou les défendent sans qu'on s'apperçoive de leur peu de capacité, d'où l'on conclut que l'art des siéges n'est plus qu'une affaire de méchanique, dont le manœuvre se tire aussi bien que le maître. Si par un coup aussi rare que désirable, il se rencontre deux génies supérieurs opposés l'un à l'autre, c'est alors que l'on découvre tout ce que cet



LE MUSCULUS ET LE PLUTEUS DES ANCI

17.e pl. du Tom. 3. pag. 207.



33.

GALERIE DE CHARPENTE ET

art a de grand & de digne d'admiration. C'est là ce qui arriva à Lilybée, & ce que nous voyons rarement. Cependant il faut convenir que de nos jours M. de Vauban a porté l'art de l'attaque tout près de sa perfection; ne doutons pas que si ce grand homme eût trouvé dans son chemin un Imilcon, il ne nous eût découvert encore bien d'autres points qui sont demeurés à connoître. Un de ceux encore qui a le mieux écrit sur ces deux parties de l'attaque, & principalement de la défense des places, c'est M. Goulon Ingénieur de l'Empereur, dont les mémoires à ce sujet prouvent qu'il y a plus dans la science des siéges, que de cette routine méchanique que connoissent les hommes ordinaires, & qu'ils croyent renfermer seule tout le secret de cet art.

J'ai dit que nous trouvions en même temps des sujets de critique, & c'est sur les Commentateurs qu'elle tombe, n'ayant garde de blâmer d'aussi sublimes génies que les Césars, & les autres Généraux anciens qui nous ont montré tout ce que nous pratiquons aujourd'hui : mais je ne puis pardonner aux Commentateurs de s'être laissé abuser par les différentes significations d'un même terme. Je leur ai déja fait ce reproche, & je le renouvelle au sujet du *Musculus*. Je n'entrerai cependant pas ici dans le détail de toutes les interprétations qu'ont donné à ce terme Vegece, Lypse, Stevechius, Isidore & nombre d'autres; je m'attache simplement à expliquer ses usages differens. Le *musculus* de César au siége de Marseille, nous donnera de grandes lumieres pour entendre les autres. *On fit*, dit ce grand homme dans ses Commentaires *de Bello civili*, l. 2. *une galerie*, musculum, *de soixante piés de long, pour aller à couvert de la tour jusqu'à la muraille de la ville : on étendit pour cela par terre deux poutres de même longueur vis à-vis & à quatre piés de distance l'une de l'autre; l'on mit dessus des poteaux debout de cinq piés de hauteur, qui étoient assemblés en haut par deux sablieres, qui soûtenoient le comble de la galerie avec des poutres en travers qui alloient d'un poteau à l'autre, à chacune & au milieu desquelles étoit un poinçon auquel étoient attachées les contre-fiches qui soûtenoient le toit, qui étoit composé de chevrons couverts de mortier & de briques, contre le danger du feu, & du cuir par-dessus, de peur qu'en versant de l'eau par en haut on ne détrempa le mortier; & pour les garantir contre les pierres & le feu, on les couvroit de feutres & de matelas; on fit tout cela à couvert des mantelets*, vincis, *puis tout-à-coup on poussa le muscule sur des rouleaux jusqu'au mur.* Je ne trouve d'embarrassant dans cette description que la largeur qui ne me paroît pas suffisante pour que deux hommes pûssent travailler de front à la sappe. D'ailleurs toute la machine représentoit une galerie (2) d'une très grande longueur qui étoit sans doute la largeur du fossé, & un comble aigu tel que nos galeries de charpente qui ont été longtemps en usage pour le passage du fossé. César la fit pousser sur le comblement (3) jusqu'au pié des murailles. On communiquoit de sa tour de brique aux paralleles & à la galerie ou tortue; car elle y ressembloit assez quoique de différentes dimensions. César en faisoit malgré cela une différence, & quoi-

que destinée quelquefois aux mêmes usages, qui étoit le comblement du fossé, il dit *testudinibus & musculis*. Il y avoit encore une autre espece de *musculus* qui servoit à applanir & à abbattre les terres pour préparer les voies à la tortue & aux tours. Vegece en fait mention, & Apollodore en décrit un qui approche tout-à-fait de celui de César, & qui étoit destiné aux mêmes usages, des comblemens & sappes. Le *musculus* chez les anciens Auteurs est souvent pris ou donné pour le *Pluteus*, qui étoit une autre machine des Anciens pour l'approche ou le comblement. On en trouve dans l'antiquité de plusieurs sortes; le Pere Daniel en fait mention dans l'histoire de la Milice Françoise, & il leur donne une figure cintrée par le haut; il cite à ce sujet un passage du Poëme du Moine Abbon, dont le sens est qu'au siége de Paris, *les Normans employerent une infinité de ces machines que les Latins appellent* PLUTEI, *dont chacun pouvoit mettre à couvert sept à huit soldats, & que ces machines étoient couvertes de cuir de bœuf*. Il ajoûte que Végece le décrit ainsi : *Cette machine est composée d'une charpente cintrée & couverte d'un tissu d'osier qu'on garnit de peaux fraîches, ou de pieces de laine; on les conduit où l'on veut comme des charriots par le moyen de trois petites roues, placées l'une au milieu sur le devant & les deux autres sur le derriere aux deux extremités*.

J'ai vû à Philippeville un *Pluteus* ou mantelet moderne; il étoit triangulaire *F*, avec du liége entre deux planches soûtenues sur trois petites roues tournantes chacune sur son pivot.

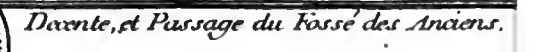
J'en imagine un plus simple & d'une moindre dépense que la figure *G* décrit suffisamment. Je suppose les fascines d'osier de cinq à six pouces de diametre, la hauteur doit être de quatre à cinq piés sur six de longueur. Les soldats les conduisent aisément devant eux, & travaillent à couvert derriere. Il ne seroit, je pense, pas mauvais pour ouvrir les paralleles les plus près du corps de la place; les roues ne sont pas fort silentieuses, mais qu'importe puisqu'on se trouve à couvert du feu de la place.

Les Anciens, beaucoup plus œconomes de la vie de leurs soldats, avoient une multitude de machines semblables ou approchantes, pour les couvrir des traits : il est vrai que l'usage de l'artillerie nous a fait quitter beaucoup de ces précautions.

Leur façon de combler les fossés ressembloit en tout à la nôtre, aux tortues & aux muscules près, dont nous ne saurions user contre le canon. Ce qu'ils appelloient tortues de terre, n'étoit autre chose qu'un fossé creusé en blinde pardessus en forme de galerie, tiré de la derniere parallele jusque sur le bord du fossé.

Dans les fossés secs, ils faisoient tout comme nous, une descente à travers les terres, ou si l'on veut une galerie soûterraine, (2) au moyen de laquelle étant parvenus au pié de la contrescarpe, & l'ayant ouverte, ils construisoient dans le fonds du fossé une galerie (3) pour aller sapper le mur de la ville.

Quand ils prenoient le parti de combler le fossé, il étoit difficile aux assiégés de s'y opposer dès que l'ennemi étoit logé sur la contrescarpe,



Decente, et Passage du Fossé des Anciens.

carpe : aussi n'avoit il d'autre expédient que celui des mines dont j'ai parlé, qui faisoient effondrer les comblemens, & renversoient de dessus les machines, qui ne tardoient guere à s'embraser par les flammes qui sortoient de ces mines, dès que l'éboulement y avoit formé des crevasses : alors les assiégés redoubloient pour lancer dessus des traits enflammés, des pierres & des matieres combustibles ; & dans le tumulte de la nuit, tous les feux rendant leurs coups plus assûrés, ruinoient plus efficacement toutes les mesures des assiégeans, qui éprouvoient ordinairement, dans ces momens de trouble, des sorties toûjours nombreuses & puissantes telle que celles d'Imilcon, dont la derniere fit abandonner la partie aux Romains.

Puisque nous en sommes sur le comblement du fossé, je ne veux pas en omettre deux, dont je ne crois pas avoir lû d'exemple nulle part. L'un est rapporté par Lypse qui l'a tiré de Nicetas, qui dit que Jean, Roi, ou tyran de la Mœsie, ayant assiégé Varne, ville de la Bulgarie, fit dresser une tour quarrée d'une hauteur égale à la largeur du fossé, & d'une largeur égale depuis sa base jusqu'en haut, & dont les quatre côtés étoient égaux à la hauteur des murs de la ville ; & l'ayant fait avancer avec des rouleaux jusqu'au bord du fossé, il la fit renverser dedans, de maniere que par sa chûte, elle se trouva remplir le fossé & former un pont sur lequel ses soldats ayant abordé le mur, s'en rendirent maîtres, ainsi que de la place. L'invention est unique & fort ingénieuse.

Le second exemple de comblement que j'ai promis, est plus moderne & moins vraissemblable. Il est rapporté par le continuateur de Chalcondille, qui dit qu'Amurat IV. ayant assiégé Bagdet en 1638. ce Prince avoit tant de fureur de s'en rendre maître, que les materiaux ayant manqué pour combler le fossé, il ordonna qu'on prendroit trois hommes par tente ou chambrée que l'on y jetteroit pour achever de le remplir. L'Auteur a prétendu dire peut être que l'Empereur fit prendre trois Azapes par chambrée, qui sont de vieilles bandes Musulmanes, plus anciennes que les Janissaires, mais fort méprisées, que l'on fait servir de pionniers.

Bien des Auteurs prétendent cependant, ainsi que celui-ci, que l'on fait servir quelquefois ces Azapes de pont à la cavalerie dans les marais, ou de fascines pour combler les fossés des places assiégées. On sait sur quel pié on doit prendre de pareilles fables.

ARTICLE XIV.

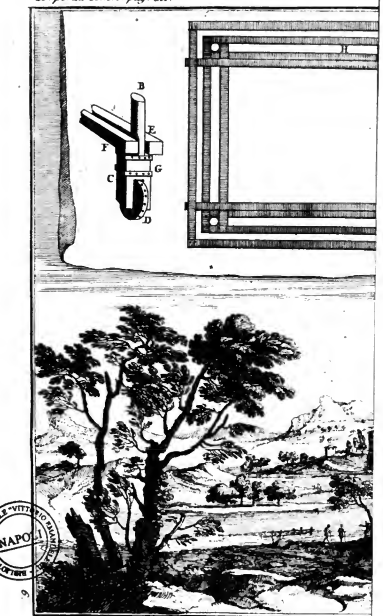
Des tours mobiles, leur structure & leur hauteur.

Après bien des recherches pour découvrir l'origine des tours mobiles, je n'ai point trouvé d'Auteur plus ancien qui en fasse mention que les Livres sacrés : mais elles y sont avec tant de certitude & d'évidence, que c'est très-mal à propos que les Grecs en ont été crus les Auteurs par le plus grand nombre de savans sur l'antiquité,

principalement Lypse & Stevechius. C'est aussi mal à propos que *Diades* qui avoit servi dans les armées d'Alexandre le grand s'en dit l'Auteur & l'inventeur, ajoûtant qu'il faisoit porter ces tours démontées à la suite de l'armée. Si ce *Diades* n'avoit été en Judée avec son maître, on pourroit croire qu'il avoit trouvé dans son imagination seule, les tours dont il pouvoit ignorer les exemples : mais elles étoient si connues chez les Juifs & les autres peuples d'Asie plus de trois cents ans avant Alexandre, qu'il y a toute apparence que *Diades* fit, ainsi que bien d'autres l'ont pratiqué avec succès depuis lui, qu'il se para d'une invention dont il ne devint que l'imitateur après ses voyages. Je suis confirmé dans ce soupçon par le silence des Auteurs contemporains qui n'eussent pas manqué de citer cette découverte de leur temps : mais elle étoit en usage du temps du Prophéte Ezéchiel, qui parlant aux Israëlites du futur siége de Jerusalem : *Prenez de l'argille* (dit le Seigneur) *& représentez en petit le plan de Jerusalem. Vous en formerez comme le siége ; vous éleverez des tours contre elle ; vous ferez des terrasses, & vous dresserez un camp, & vous mettrez autour d'elle des béliers.*

Et dans un autre endroit, parlant du siége de Tyr, que devoit faire Nabuchodonosor, il s'exprime ainsi : *Le Roi de Babylone dressera contre vous des tours ; il amassera des terrasses autour de vous ; il élevera le bouclier contre vous, & il placera ses machines de corde ; il les placera contre vos murs, & il détruira vos tours par ses armées.* Ne voilà-t-il pas les tours bien clairement énoncées, ainsi que les balistes & les catapultes dont nous parlerons en son lieu ?

Voilà quant à l'origine des tours, tout ce que nous avons pû découvrir de plus reculé. Quant à leur structure, je ne vois pas pourquoi les antiquaires se sont si fort récriés dessus. Elles étoient semblables à celles des maisons de bois de nos jours. Le bon sens nous l'apprend ; il n'y a que leurs dimensions, sur lesquelles les différens Auteurs ne sauroient s'accorder. Athenée qui nous l'a le mieux détaillé, & Vitruve après lui, sont tombés dans un défaut que je serois fort tenté de croire être une faute de copiste. Citons le passage, & l'on en jugera. Vitruve citant Diades, dit que *la plus petite tour qui se fasse, ne doit pas avoir moins de soixante coudées de hauteur sur dix-sept de largeur, & qu'il faut qu'elle aille en rétrecissant, de sorte que le haut n'est que la cinquieme partie de l'empalement.* Il donne dix étages à ce qu'il appelle petites tours, *qui ont toutes des fenêtres* ; & fait la plus grande de cent vingt coudées de haut & de ving-trois & demie de large. *Le rétrecissement du haut est aussi la cinquieme partie ; il faisoit à cette grande tour ving-trois étages, qui avoient chacun leur parapet de trois coudées, & il la couvroit de peaux nouvellement écorchées pour la défendre de toutes sortes de coups.* M. Perault qui l'a ainsi traduit de Vitruve, remarque fort judicieusement que l'empalement de la grande est trop petit de deux cinquiemes pour une hauteur si exorbitante, ce qui rend la gravure qu'il en a donnée d'après cette fautive dimension, si choquante à l'œil, qu'il semble que le moindre vent doive renverser la tour,



PLAN DE LA BASE DE L'HELEPOLE DE DEM

Soutenuë sur des rouës avec leur axe tournant sur

outre que cette proportion est contraire aux regles de l'art.

La véritable proportion des dimensions de ces machines, se trouve dans la description que nous donne Diodore de Sicile du fameux Helepole, que Démétrius fit construire au siége de Rhodes : & suivant cet Auteur, le haut de la tour doit faire le tiers de l'empalement, & l'empalement celui de la hauteur. Comme Diodore nous donne une dimension plus conforme aux regles de l'art, que d'ailleurs il donne à cet Helepole huit roues au lieu de quatre, ce qui approche beaucoup plus de la raison que Plutarque ni aucun des autres, je m'arrêterai au passage de Diodore, & donnerai sur ce qu'il nous apprend, & la figure & les forces mouvantes de cette énorme machine.

Voilà le passage en entier. *Démétrius ayant préparé quantité de matériaux de toute espece, fit faire une machine qu'on appelle Helepole, qui surpassoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La base en étoit quarrée, chaque face avoit cinquante coudées. Sa construction étoit un assemblage de poutres équarries, liées avec du fer* (a). *Des poutres, distantes les unes des autres d'environ une coudée, traversoient cette base par le milieu pour donner l'aisance à ceux qui devoient pousser la machine. Toute cette masse étoit mise en mouvement par le moyen de huit roues, proportionnées au poids de la machine, dont les jantes étoient de deux coudées d'épaisseur, & armées de bandes de fer.*

Pour le mouvement oblique (b) *on avoit fait des antistrepes par le moyen desquels la machine se tournoit en tout sens ; aux encoignures, il y avoit des poteaux d'égale longueur, & hauts à peu près de cent coudées, tellement penchés les uns vers les autres, que la machine étant à neuf étages,* (c) *le premier avoit quarante-trois lits, & le dernier n'en avoit que neuf. Trois des côtés de la machine étoient couverts de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne pussent l'endommager. Chaque étage avoit des fenêtres sur le devant, d'une grandeur & d'une figure proportionnées à la grosseur des traits de la machine.*

(a) *Des poutres distantes les une des autres.*] Il falloit que ces poutres traversantes *A*, saillissent de trois ou quatre piés hors du chassis, ou de la base de la tour, non-seulement pour faciliter le mouvement de la machine lorsqu'elle étoit trop près pour faire agir le cordage, mais encore pour couvrir les roues des corps des machines, & pour empêcher de verser quand les roues venoient a enfoncer.

(b) *On avoit fait des antistrepes.*] Apparemment c'est ce que Vitruve appelle du mot grec *amaxapodes*, qui étoient des pieces de bois cylindriques *B*, *C*, d'une grosseur conforme au poids qu'elles supportoient, & capables d'embrasser fortement la roue *D* qui tournoit autour de son axe. Dans la mortoise pratiquée dans l'épaisseur de la piece cylindrique, dont la partie d'en haut *E*, étoit moins grosse pour former un pivot qui traversoit les deux côtés de la base, le rebord *F* devoit être fort large pour soutenir le poids énorme de la tour ; & comme les jantes avoient deux coudées de largeur, il falloit nécessairement que les cylindres fussent composés de trois pieces de bois assemblées & jointes ensemble avec beaucoup d'art, & assurées avec plusieurs bandes & cercles de fer G. Il falloit pour cela que le chassis de la base fût composé de huit grosses poutres aux quatre côtés *H*, pour recevoir les amaxapodes. Il est difficile d'imaginer comment toutes les chapes de ces roues ne brûloient pas en tournant.

(c) *Le premier avoit 43. lits.*] Sans doute ces lits sont les solives qui soûtenoient le plancher de chaque étage, dont il falloit moins en montant, à mesure qu'à chaque étage la machine devenoit plus étroite.

Au-dessus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent en maniere de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine, lequel s'abaissoit par une machine, & contre lequel les coups lancés par ceux de la place, perdoient toute leur force. Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une desquelles servoit à porter aux soldats les munitions nécessaires, & l'autre pour le retour, pour éviter l'embarras & la confusion. Trois mille quatre cents hommes poussoient cette machine, les uns par dedans, les autres par dehors. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & la vigueur: mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement. Démétrius employa les équipages des vaisseaux pour applanir le chemin par où les machines devoient passer. Le chemin étoit long de quatre stades, de sorte que l'étendue des travaux étoit de six entre-deux de tours & sept tours, (a) *& le nombre tant des ouvriers que des travailleurs, montoit à trente mille.*

Vitruve prétend que l'Helepole étoit couvert d'un tissu d'étoffes de poil, & par-dessus de cuir nouvellement écorché, & par-là à l'épreuve de tout. Sans doute que ces couvertures ou rideaux, étoient suspendus à une certaine distance de la machine, & non pas collés dessus, ce qui n'auroit point amorti les traits ou pierres. Il y avoit encore une autre façon de les mettre à l'abri du feu, citée par Dom Bernard de Montfaucon qui l'a tirée d'Apollodore. *Il faut*, dit-il, *ficher dans la charpente de gros clouds qui n'entrent pas tout à fait; mais qui s'élevent un peu sur la surface pour soûtenir la terre molle qu'on y doit mettre, & qui sera retenue par les clouds qui doivent être mis fort drus, & avoir la tête large. Cette terre empêchera que les assiégés ne brûlent la machine.*

Rien n'est fort surprenant dans l'Helepole de Démétrius. Son empalement étoit nécessaire & point trop grand, & toute son énormité l'étoit aussi contre la nombreuse garnison de Rhodes, si résolue & si bien munie. Cette largeur plus grande, & ses différens étages servoient à fournir une plus grande abondance de traits de toutes les especes, & le gros corps de troupes qui y résidoit, appuyoit tout le reste des ouvrages contre les entreprises des Rhodiens.

Je trouve beaucoup plus étonnant que cela les tours flottantes pour attaquer le port, quoiqu'elles ne réussirent pas mieux que celles que Jean, fils du Duc de Normandie, fit dresser au siége d'Aiguillon à quatre lieues d'Agen. Il fit élever, dit le Pere Daniel, des tours ou châteaux de bois sur des barques, mais elles ne réussirent point, & furent fracassées par les machines du château.

L'usage de ces tours mobiles a disparu tout-à-fait par l'invention de la poudre, à laquelle elles n'auroient pû résister; elles s'évanoüirent, je crois, cinquante ans après; du moins Mahomet II. fut le dernier qui s'en servit au siége de Constantinople infructueusement, leur temps étant passé.

* Comme les tours étoient plus ou moins distantes dans les siéges, on ignore cette mesure.

34.

TOURS A P

ARTICLE XV.

Tours à pont & à bélier, leur description & leurs usages.

Les tours mobiles servoient à differens usages, suivant leurs differentes constructions; quelquefois elles servoient de tortues bélieres au moyen d'un bélier, placé dans la tour d'en bas, mais ce bélier n'étoit pas suspendu comme nous le prouverons. Quelquefois on pratiquoit dans la construction, un ou plusieurs ponts qu'on abbatoit sur les breches ou sur le haut des murs pour entrer des tours dans les villes.

Végece, toûjours succint, nous en donne la description suivante. *Les tours ambulatoires*, dit-il, *sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers, assez conformes à une maison; pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de pieces d'étoffes faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base: elles ont quelquefois trente piés en quarré, & quelquefois quarante & cinquante. Elles sont si hautes qu'elles surpassent les murailles & mêmes les tours de pierres. Elles sont appuyées sur plusieurs roues selon les regles de la méchanique, par le moyen desquelles on fait mouvoir facilement la machine quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l'on peut approcher la tour jusqu'à la muraille, car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, & fournit differentes façons d'attaquer, car il y a un bélier pour battre en breche, & sur l'étage du milieu un pont-levis, composé de deux poutres avec ses gardes-fous, garnis d'un tissu d'osier, qui s'abbat promptement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée, sur lequel les assiégeans passent par-dessus & s'en rendent les maîtres. Sur les étages plus hauts, il y a des soldats armés de pertuisanes, & des gens de traits, qui tirent d'en haut continuellement & sans cesse sur les assiégés. Quand les choses en sont là, la ville ne tient pas long-temps. Car que peut-on esperer lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts, en voyent tout à coup paroître un autre qui les domine?* Il n'étoit pas fort ordinaire d'y placer des béliers: & le pont-levis ne s'abbattoit pas moins sur les breches que sur les parapets des murs. Pour cet usage, ils devoient être fort longs; & on les abbattoit par le moyen de plusieurs cordages ou chaînes attachées aux extrémités, qui étoient sans doute armées de griffes ou crochets de fer pour s'attacher au mur. Les gardes-fous servoient tant à affermir les soldats dans le trajet qu'à les mettre à couvert des traits lancés par le flanc. Les ponts devoient avoir une largeur suffisante, du moins pour contenir huit hommes de front, de sorte qu'il étoit difficile de résister au choc d'une troupe sur ce front, pressée & excitée à déboucher par ceux qui suivent & en augmentent le choc.

Quelquefois dans les tours du premier rang, il y avoit deux de ces ponts, comme on voit dans celle d'Apollodore. Végece n'est

pas le seul qui en fasse mention ; outre Apollodore, une infinité d'Auteurs en parlent, dont il seroit trop long de rapporter les passages. Je choisirai, pour en donner la figure, celle dont parle le Pere Daniel en citant Guillaume de Tyr, Auteur contemporain de la guerre Sainte ou Croisade. Il dit qu'il y en avoit trois de cette espece au siége de Jérusalem, sur le devant desquelles on avoit pratiqué un pont (2) composé de plusieurs longues poutres couvertes de planches ; que la largeur de ce pont étoit égale à celle de la tour pour déboucher en plus grand nombre, & que ce pont qui étoit levé, & comme appliqué contre la tour, commençoit au premier étage, comme on voit en (3). On l'abbattoit sur les murs dès que la tour étoit à portée par le moyen de deux ou trois cables (5) passés dans des poulies. Voilà du moins ce que j'ai cru pouvoir avancer sur la description de Guillaume de Tyr. Ce fut en effet par le moyen de ces trois tours à pont que Frederic Premier, prit Jerusalem.

La Tour de Boëmont, Général de l'armée des Croisés, est surprenante. Ce Général ayant tourné ses armes contre Alexis, Empereur de Constantinople, & assiégé la ville de Duras, que les Grecs défendoient avec tout le courage & l'intelligence possible, eut le chagrin de voir brûler toutes ses machines sans pouvoir faire breche, comme les Romains devant Lilybée.

Anne Comnene, dit qu'*il ne lui restoit plus qu'une tour de bois à la construction de laquelle il employa un an entier. Les autres machines n'étoient que des essais dont celle-ci étoit le chef-d'œuvre ; elle étoit quarrée, & d'une si prodigieuse hauteur, qu'elle surpassoit de cinq ou six coudées les tours de la ville. Le dessein étoit d'en descendre sur les murailles par des ponts, & de fondre sur ceux qui les défendroient avec une impétuosité d'autant moins soûtenable, que ce seroit de haut en bas. Si cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorsqu'à force de leviers, elle se remuoit sur ses roues, & qu'elle s'avançoit comme un géant sans que l'on vit ce qui lui imprimoit ce mouvement. Elle étoit percée en plusieurs endroits par où l'on tiroit sans cesse. Le plus haut étage étoit plein d'hommes qui avoient l'épée à la main, & qui ne respiroient que le carnage.*

Voilà deux exemples qui devroient rendre moins fameuse l'Helepole de Démetrius, puisqu'outre la grandeur bien plus considérable des tours à ponts, dont Végece & Anne Comnene nous donnent la description, ils nous apprennent que ces énormes machines arrivoient au pié du mur, & surpassoient encore en cela l'Helepole qui resta en chemin. L'article suivant nous apprendra comment on les faisoit mouvoir ; en attendant je voudrois demander pourquoi tous les savans se récrient si fort sur l'Helepole, & qu'ils ne disent mot de la tour de Boëmont, qui pour être venue quelques siecles après, n'en étoit pas moins recommandable. N'est-ce point là un effet du préjugé que j'ai déja combattu, & dont tous les Savants sont entichés, qui consiste à admirer aveuglément plutôt les Anciens que les Modernes ? La tour de Boëmont étoit trop rapprochée de nous pour qu'on s'y



A

TOUR MOUVANTE DE CESAR
au siege de Namur et ses forces mouvantes.

35

HELEPOLE DE DEMETRIUS POI

arrête. Voilà, je crois, la vraie raison de leur silence ; & en même temps une réflexion qui doit nous apprendre à nous tenir sur nos gardes, lorsque nous verrons dans les Auteurs de nos siecles exalter si fort les Anciens.

Ce défaut étoit déja à la mode du temps de Plutarque, puisqu'il ne finit plus lorsqu'il parle de l'Helepole, & qu'il ne dit mot de la tour de Mithridate au siége de Cisique, dont il ne fait mention qu'en passant ; elle étoit cependant plus haute que l'Helepole de vingt-cinq piés.

Avant que de passer aux forces mouvantes de ces lourdes machines, dont il est bien à regretter qu'aucun Auteur militaire ne nous ait donné la description ; je ne veux pas omettre une autre espece de pont dont j'ai lû la description dans l'Antiquité expliquée. Il est composé d'une espece de chassis à coulisse, posé à plat sur le plancher de l'étage le plus haut de l'Helepole, & on le poussoit en avant lorsqu'on étoit à portée du mur.

Toutes ces tours, soit à pont, soit à béliers, soit à machines, étoient soûtenues de droite & de gauche dans les fameux siéges, par des especes de redoutes en terre, portées apparemment par des gabions, & recouvertes en claies, en fascines & en terre contre les traits d'en haut. On perçoit des creneaux dans les parapets entre les gabions : & ces ouvrages se nommoient tortues de terre, & étoient differens de ceux dont j'ai parlé plus haut, qui ne servoient que de galeries.

ARTICLE XVI.

Quelles pouvoient être les forces mouvantes des Tours, & des Tortues bélieres des Anciens.

PArmi tous les reproches que je fais aux anciens Historiens, sur leur omission des choses les plus curieuses ; celui de l'oubli touchant les forces mouvantes de ces immenses fardeaux, ne doit pas tenir la derniere place. Il doit former un de nos principaux regrets, & d'autant plus vif, que s'ils eussent daigné nous transmettre le détail des moyens que l'on employoit pour faire cheminer les tours, & le fameux Helepole, l'accroissement que nous voyons chaque jour dans toutes les connoissances & dans tous les arts, nous eut fait espérer que nous aurions pû perfectionner les forces mouvantes dont il s'agit. Mais bien loin de là, nous sommes obligés à les deviner, & à destiner les lumieres que nous aurions données à d'autres soins à la recherche de ce que nous ignorons, & aux conjectures. Il seroit du moins à desirer que ce reproche puisse corriger les écrivains de nos jours. Les Modernes sont si susceptibles du même défaut, que ceux qui nous apprennent que l'on a su conduire de gros canons sur les plus hauts postes des Alpes, nous ont réduit à en deviner les moyens par l'examen du local, & des traces encore récentes des forces qu'on y a employées vingt ans avant nous. C'est sur-tout dans le grand art de la guerre, que les nouvelles découver-

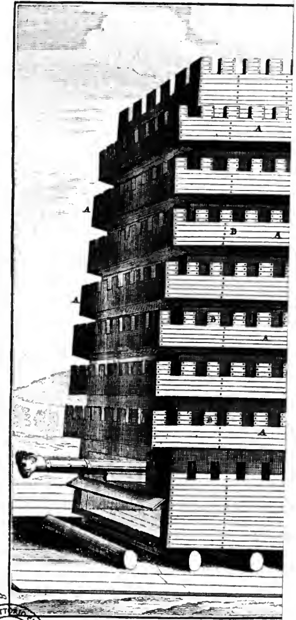
tes se perdent par la rareté des écrivains de cette profession.

Les Anciens peut-être réduits aux mêmes moyens que nous nous plaignons d'avoir été obligés d employer, lorsqu'ils nous ont instruit de la construction de l'Helepole & des autres tours, ignorant sans doute les forces mouvantes, & n'en connoissant point de plus efficaces que le levier, n'ont point hésité à nous dire que ces tours se mouvoient par le moyen des leviers.

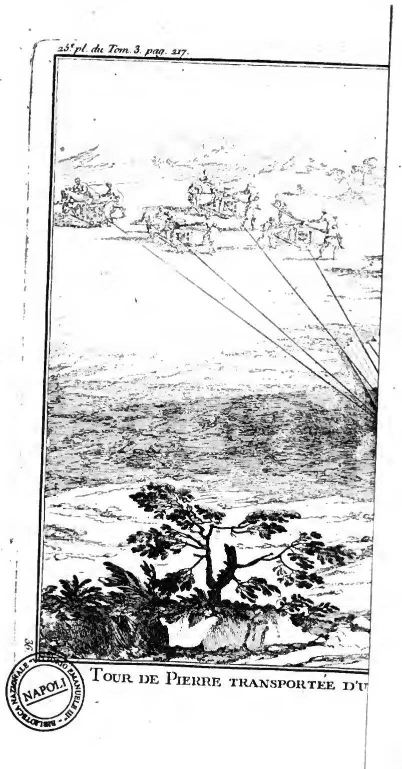
Anne Comnene, parlant de la tour de Boëmont, dit: *Si cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorsqu'à force de leviers elle se remuoit sur ses roues, & qu'elle s'avançoit comme un géant, sans que l'on vît ce qui lui imprimoit le mouvement.* Voilà le levier cité, & ce n'est pas là le seul endroit: mais outre que la vîtesse que la plûpart des Auteurs ont attribuée à ces corps énormes, fait préjuger qu'on se servoit d'autre chose que du levier, il est essentiel de détailler cette opinion pour la combattre. Pour cela, il est nion nécessaire d'établir leur base, & de suivre Plutarque qui donne à son Helepole 48 coudées de base sur 66 de hauteur. Il est sensible qu'à mesure que nous acceptons une base plus étendue, nous donnons prise à plus de levier, & qu'en en plaçant aux trois côtés de l'Helepole un par coudée, nous aurons 144 leviers, qui est le plus grand nombre que le terrein permette. Or je demande au plus habile Méchanicien, si une force pareille pouroit faire mouvoir un poids de plus de dix mille milliers, qui est le moins que pût peser l'Helepole? Voilà, ce me semble, les leviers mis de côté. Quant aux roues, je les passerai volontiers pour les tortues belieres: mais je ne puis croire que ces grosses tours pussent poser & se mouvoir sur des roues, lesquelles eussent essuié un frottement si terrible de leur axe sur le moyeu, qu'il n'est pas croyable qu'elles eussent pû résister un instant, sur-tout dans le petit nombre que les Auteurs les annoncent. Si pour plus de vraissemblance, il en faut admettre un plus grand nombre, j'aurai encore bien de la peine à passer cet article; ainsi me voilà rejetté dans les conjectures: & je penche dès-lors à croire que les Auteurs nous ont voulu parler de rouleaux ou gros cylindres à la place des roues; outre que cette opinion est plus recevable; c'est qu'Athenée, Hieron, Appollodore & César même en font mention. Ce dernier seul ne mérite-t-il pas par son autorité & son expérience, que nous l'en croyions sur sa parole. Sa galerie mobile au siége de Marseille, fut approchée du mur sur des rouleaux. Concluons delà que ces tours se mouvoient suivant les forces dont la figure ci-jointe nous donne le modele.

On élevoit ces machines sur les cylindres (2), mis de travers sur une platte-forme (3) composée de poutres couvertes de madriers sur laquelle on construisoit la machine, & lorsqu'elle étoit prête à marcher, on creusoit plusieurs petits fossés (4) de trois à quatre pieds de longueur sur autant de largeur, & paralleles à la tour, lesquels étoient disposés en quinconce, dans chacun desquels on étendoit une grosse piece de bois de chêne (5) appuyée à quatre pieux (6, enfoncés obliquement, & bien avant dans la terre, ce qui empêchoit que le bout de bois en travers n'entrât dans la

terre



TOUR À CORRIDOR À BÉLIER NO



Tour de Pierre transportée d'u

terre lorsqu'il étoit tiré par les cables (7) qui y étoient attachés. Ce bout de bois en travers est incomparablement plus en état de résister à l'effort du cable, qu'aucun pieu, quelqu'enfoncé qu'il pût être. Pour donner plus de force au cable, & le faire tirer de niveau, nous creusons une rigole (8) laquelle représente avec le fossé la lettre *T*; cette précaution empêche le cable d'attirer hors du fossé la piece de bois.

J'ai dit qu'on y attachoit de fortes amarres au milieu, auxquelles on accrochoit des mouffles à plusieurs rangs de poulies (9) garnies de cables. Il y en avoit encore d'autres opposées (10); ces mouffles devoient avoir des crochets à leur écharpe, afin qu'elles pussent s'ôter & se remettre : ces crochets prenoient aux poutres de saillie, ou du bas de la tour, & à la charpente de la tour.

Après avoir attaché les mouffles aux amarres, on laissoit les cables lâches (7) jusqu'à ce qu'ils passassent chacun par autant de vindas ou cabestans (11), en plus grand ou en moindre nombre, suivant la grandeur de la machine; alors plusieurs hommes à chaque barre viroient également pour que la tour marchât d'un pas égal à chacun de ses côtés.

J'ai déja dit qu'elle posoit sur des cylindres, lesquels étoient renouvellés à mesure qu'elle avançoit par des hommes en dedans (12) & d'autres en dehors qui enlevoient les rouleaux qu'elle avoit depassés, de sorte qu'il se trouvoit toujours dessous la base un égal nombre de cylindres.

Lorsque la tour étoit arrivée aux petits fossés, on décrochoit les moufles de leurs amarres, on filoit les cables jusqu'aux nouveaux fossés, où étoient des pieces de bois en travers, ainsi qu'aux premiers où l'on accrochoit successivement les mouffles jusqu'à ce que la tour eût fait tout le chemin nécessaire. Et c'étoit par ce moyen que César avoit raison de dire, parlant du siége de Namur, *Tantâ celeritate.* On voit que les hommes qui conduisent les rouleaux sur le devant de la tour, sont mis à couvert des traits de l'ennemi par l'auvent (13) qui se baisse & se hausse suivant le besoin.

Si l'on admet les roues, il faut multiplier les cables, & les faire passer sous la machine, comme on voit dans la figure de l'Helepole de Démetrius.

Il est certain qu'en augmentant les forces à proportion du poids, on parvient à mouvoir les plus pesants fardeaux. En Hollande, on voit journellement que l'on fait passer des vaisseaux par-dessus des digues après les avoir construits : ainsi on ne doit point s'étonner du mouvement, ni du *tantâ celeritate* des tours mobiles des Anciens.



ARTICLE XVII.

Polyspaste de Vitruve. Erreur de cet Auteur touchant les tours à corridors. Tours de pierres transportées d'une lieu à un autre. Quelles pouvoient être les forces agissantes de ces Tours.

MOnsieur Perrault, dans son Commentaire sur Vitruve, prétend que le Polyspaste de son Auteur est celui d'Archimede, avec lequel Plutarque assûre que ce Géometre traîna lui seul un grand navire chargé, & le mit à flot. Si Plutarque a dit vrai, M. Perrault s'est trompé, puisque cet instrument de Vitruve n'est sûrement pas capable d'autant de force.

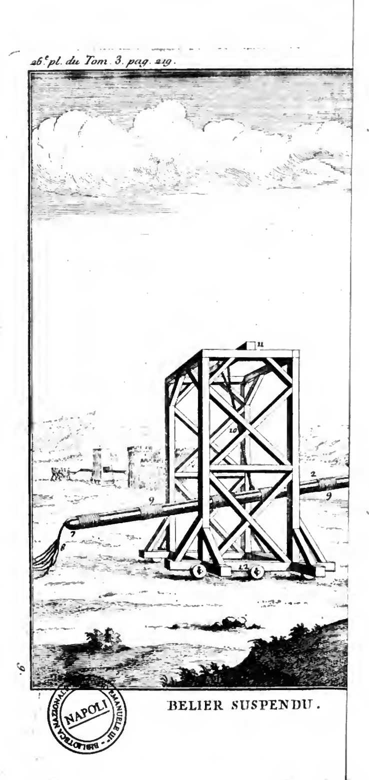
Le véritable Polyspaste devoit être un composé de plusieurs roues à dents, dont on sait que le nombre multiplié multiplie la force ; & tous les Auteurs qui ont écrit des inventions d'Archimede, nous donnent le Polyspaste pour une machine fort petite, composée d'un grand nombre de roues à dents; celle de Ramelli que j'ai vûe en Hollande n'a guere plus de deux piés & demi en quarré : mais je doute qu'une pareille machine eût pû en six mois amener les tours à leur destination ; car leur poids étoit bien plus considérable que celui d'un navire prêt à mettre à la voile ; sur-tout celles à corridors, dont Vitruve nous donne une explication assez confuse, devoient peser énormement. Quoi qu'il en soit de la dispute de tous les Savans sur cette nouvelle espece de tours, la figure ci-jointe les démontre assez pour n'en pas dire davantage. Il y a tout lieu de croire que ces especes de balcons, garnis de leurs parapets, étoient destinés à contenir un plus grand nombre de gens de traits, & à les mettre à portée à chaque étage d'éteindre les incendies, soit en arrachant les traits enflammés, soit en éteignant les feux d'artifices qui s'attachoient en dehors.

Avant que d'abandonner les forces mouvantes de ces grandes masses, je ne veux pas omettre une preuve de leur existence, que nous trouvons parmi nos Modernes. C'est Bayle qui me la fournit dans son Dictionnaire, où il cite Jonsius qui à son tour cite deux Auteurs, qui sont Béroalde, & Matthieu Palmerius, qui l'un & l'autre attestent qu'un Architecte de Boulogne la Maigre, nommé Aristote, transporta d'un lieu à un autre une grande tour de pierres sans l'endommager : mais ces deux Auteurs contents de nous transmettre cette espece de phénomene de méchanique, n'ont eu garde de nous expliquer les moyens dont se servit cet Aristote.

Je m'en forme une idée sur ce que je pense que je ferois si j'étois chargé de pareille besogne : la figure le démontrera mieux que je ne l'explique.

Je commencerois par percer la tour (2) en plusieurs endroits tout autour du rez de chaussée, par des trous larges, & disposés de façon, que je pusse à travers y passer de très-grosses poutres équarries, & préparées pour en former un chassis (5) par le moyen d'autres, traversantes par les trous (3). Je ferois

26.e pl. du Tom. 3. pag. 219.



BELIER SUSPENDU.

déborder le grillage de six piés tout à l'entour, de sorte qu'il serviroit de base à la tour, lorsque le chassis seroit bien consolidé à tenons & mortaises, je le leverois par des leviers pour pouvoir glisser par dessous des poutres cylindriques, & égales dans leur diametre : cela fait, je préparerois la voie en forme de platte-forme (8), d'une force proportionnée à la besogne. Après quoi ayant sappé les restes de murs qui soûtenoient la tour dans l'intervalle des poutres, lorsqu'elle se trouveroit porter entierement sur le chassis ; après l'avoir assûrée par plusieurs arcboutans qui appuyeroient sur l'extrémité des poutres en tous sens, je la mettrois en mouvement par le moyen des mouffles & des vindas, ainsi que j'ai dit pour l'Helepole ; & multipliant alors les rouleaux à mon gré, je crois que je la conduirois par la multiplication des forces ; la figure le démontre clairement.

ARTICLE XVIII.

Du Bélier suspendu. On en ignore l'origine.

LA plus simple & la plus usitée des machines de guerre des Anciens, fut le bélier suspendu ; il en est de son origine comme de celle des terrasses, & des tours mises en pratique par tous les Anciens. Plusieurs des Modernes en ont attribué l'invention, ou aux Grecs ou aux Romains. Vitruve l'attribue à tort, quoique peu affirmativement, aux Carthaginois à qui il fait raser le château de Cadix par un bélier porté sur les bras des soldats, *qui renversoit*, dit-il, *par le moyen d'une poutre que plusieurs hommes soûtenoient de leurs mains, & du bout frappant à coups redoublés ils faisoient tomber les pierres du rang d'en haut, ainsi allant d'assise en assise, ils abbattirent toutes les fortifications.* On croira de ce récit tout ce que l'on voudra : mais le foible de cette manœuvre est assez sensible pour faire douter du succès ; & quoi qu'il en soit des recherches de tous ceux qui en ont écrit, une seule rejette cette invention aux temps plus reculés, & la donne aux peuples de l'Asie. Consultons les livres Saints, & rappellons le même passage déja cité d'Ezéchiel : *Prenez de l'argile*, dit le Seigneur, *& réprésentez en petit le plan de Jérusalem ; vous en formerez comme le siége ; vous éleverez des tours contre elle ; vous ferez des terrasses ; vous dresserez un camp, & vous mettrez autour d'elle des béliers.* Après un passage aussi clair, je crois que l'on peut se passer d'en citer une infinité d'autres, qui appuient ce sentiment, & prouvent que les Asiatiques connoissoient cette machine avant tous les autres peuples. D'ailleurs sa simplicité nous engage à croire qu'elle a existé dès le commencement qu'il y a eu des guerres, sur-tout ne trouvant nulle part que l'on en cite l'inventeur.

A l'égard du belier non suspendu je n'en pense pas autant, & je suis porté à croire que les Grecs sont les premiers qui l'ont connu.

Quant à sa description la figure la montre suffisamment. C'étoit une poutre d'un seul brin de chêne (2), assez semblable à un mât de

navire, d'une longueur & d'une grosseur prodigieuses, dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu (3) proportionnée au reste, & de la figure de celle d'un bélier, ce qui lui fit donner ce nom: & l'on choisit cette figure à cause de l'action du bélier lorsqu'il joute.

Le bélier de Vitruve devoit être coupé en ellipse, sans doute pour donner plus de poids à son choc, & peut-être aussi pour empêcher qu'il ne pliât dans ses extrémités, n'étant suspendu que dans le milieu; du moins il paroît que c'est ce qu'il a prétendu nous faire entendre.

De la tête du bélier partoient quatre bandes de fer, longues environ de quatre piés, par lesquelles elle étoit attachée au bois. A l'extrémité de chacune de ces bandes (4), il y avoit une chaîne (5) de même métal, dont un des bouts étoit attaché au crochet (6); & à l'autre extrémité des quatre chaînes, il y avoit un cable dont un des bouts de chacun étoit fortement amarré au dernier chaînon. Ces cables étoient allongés le long de la poutre béliere jusqu'à l'arriere (7), & liés serrémenr tous les quatre ensemble par une corde qui les tenoit fermes, & bandés autant qu'ils pouvoient l'être, ainsi qu'on le pratique ordinairement sous les brancards d'une chaise de poste pour leur donner plus de force.

A l'extrémité de ces cables, il y en avoit un autre garni au bout d'un trelingage, c'est-à-dire, d'un cordage à plusieurs branches, à chacune desquelles il y avoit plusieurs hommes pour balancer la machine. (a)

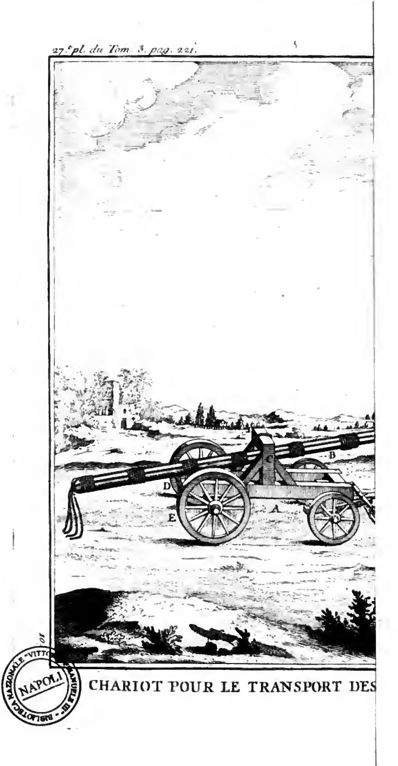
Pour fortifier d'autant plus le bélier, on faisoit un cercle de plusieurs tours de cordes (9), à la distance d'environ deux piés l'un de l'autre; c'est du moins là ce que M. Perrault devoit entendre par *les cordes mises en travers comme des ceintures, distantes l'une de l'autre d'un pié, & d'un palme, que Vitruve place sur son bélier.*

Vitruve lui attribue un poids de 4 mille talens, c'est-à-dire, quatre cents quatre-vingts mille livres; ce qui n'est pas exorbitant.

Cette terrible machine étoit suspendue en équilibre comme la branche d'une balance avec des chaînes ou de gros cables (10), amarrés au milieu d'une puissante poutre de travers (11): pour soûtenir la poutre on construisoit une base (12), en quarré long de trente à quarante piés, ou davantage, sur plus ou moins de largeur selon la grosseur du bélier.

Sur les deux côtés de cette base, on élevoit dix gros poteaux de vingt-cinq à trente piés de haut, sans les tenons, dont les quatre faisoient les encoignures. Ces poteaux étoient joints en haut par quatre sablieres, ainsi qu'ils l'étoient en bas avec les poutres qui faisoient la base. Sur les sablieres d'en haut, on posoit la poutre traversante que l'on fixoit

(a) Je crois le trelingage infiniment mieux placé à un anneau fixé dans le centre de la poutre, sous le cable qui la suspendoit, & ce n'est que par-là que l'on pouvoit lui donner un branle fixe, & bien plus puissant que par le bout qui dans la vibration en arriere doit s'élever, au contraire de ce qu'il seroit obligé de faire par l'effort des hommes ainsi placés, dont il est sensible que l'effort ne faisoit que retarder le balancement, & le rendre sans effet, puisque l'effort cessant, la poutre ne feroit que retourner dans son équilibre naturel, & heurteroit le mur par des coups vacillans & sans force; au contraire de ce qui arriveroit par les trelingages placés au milieu de la longueur, qui ne gêne & ne contraint point l'équilibre.



CHARIOT POUR LE TRANSPORT DES

solidement par des coins, des équerres de fer & des chevilles.

Toute cette charpente qui étoit quelquefois à comble plat, s'appelloit tortue béliere; elle avoit cependant le plus souvent le comble aigu, & étoit recouverte & enveloppée d'osier, de terre paitrie, de peaux fraîches, & rembourrées d'herbes marines, &c. En un mot, de tout ce que nous avons cité ci-devant, qui garantissoit les machines du feu, & des traits ainsi que des pierres.

Ces tortues bélieres s'approchoient du mur par le moyen des roues ou des rouleaux, ainsi que les tours; & souvent les assiégeans les environnoient d'un parapet en terre, pour les défendre d'autant mieux contre les sorties & contre le feu, que ceux qui les faisoient tâchoient toûjours d'y mettre, ayant le flambeau d'une main & l'épée de l'autre.

Souvent l'on battoit les murs par deux béliers à la fois, l'un haut, l'autre bas; quelquefois même à l'étage d'en haut, on en plaçoit deux pour ruiner les parapets, & les défenses d'autant plus vîte. Les Romains n'ont pas fait usage de ces béliers doubles, mais bien les Grecs, & alors celui d'en haut n'étoit point suspendu. Nous parlerons de l'usage de ces nouveaux après avoir rapporté quelques exemples de la grosseur énorme des premiers.

ARTICLE XIX.

Exemples de certains Béliers d'une grosseur extraordinaire. Sentiment de l'Auteur sur ces masses surprenantes.

PArmi nombre de béliers dont les Histoires font mention, les plus énormes sont celui de Démetrius Poliorcete, dont l'Historien des Successeurs d'Alexandre nous donne une dimension qui me paroît fabuleuse. Il dit, que ce grand Capitaine *fit conduire*, devant Rhodes qu'il assiégeoit, *des béliers faits d'une piece de cent vingt piés de longueur*. Il me paroît impossible de trouver des piés de chêne d'un seul brin de cette longueur, & d'une grosseur proportionnée aux efforts du bélier; car je ne pense pas qu'aucune autre espece de bois fût propre à cet usage, ils sont trop cassans; & quoi qu'en dise Ammien Marcellin, ni le sapin, ni le frêne ne sont capables de résister à un aussi grand effort que celui d'une masse de ce poids qui frappe à grands coups, & sans discontinuer, une masse de pierre qui résiste. Et même je ne crois pas qu'Apollodore mérite croyance, lorsqu'il parle de béliers composés de plusieurs pieces, sans doute, jointes & assemblées avec art & avec beaucoup de soin, comme on le pratique pour les mâts des vaisseaux de guerre du premier & du second rang. Je ne crois pas que quand même ils eussent été assûrés par quantité de cercles de fer & de cordes dans toute leur longueur, ils eussent pû résister à ces grands efforts.

Quelqu'énorme que nous paroisse celui d'Antoine, dans sa guerre contre les Parthes; on ne doit cependant le citer qu'après celui dont nous venons de parler. Il n'avoit,

disent les Historiens, que quatre-vingts piés de longueur.

Appien en cite deux au siége de Carthage d'une grosseur si énorme, dit-il, qu'il falloit pour l'exécution de l'un six mille soldats, & pour l'autre une immensité de matelots. Peut-être a-t-il voulu dire que c'étoit pour les transporter, puisqu'il ne paroît pas qu'un si grand nombre d'hommes pût être nécessaire pour balancer même une montagne s'il étoit possible qu'on put la suspendre dans un équilibre parfait, à un point fixe. Ce passage Latin dit : *Oppugnandæ Carthagini duos vastos arietes admovet, quorum alter à sex mille peditibus impelleretur; alter à sociorum navalium multitudine.* Ce qui n'est peut-être pas assez clair pour décider que ce grand nombre étoit nécessaire pour les balancer.

Il est fâcheux qu'aucun Auteur ne nous ait donné une idée des forces, & des moyens que l'on employoit pour le transport de ces énormes machines, qui sans doute étoient portées à la suite des armées : à leur défaut, voici ce que j'en imagine.

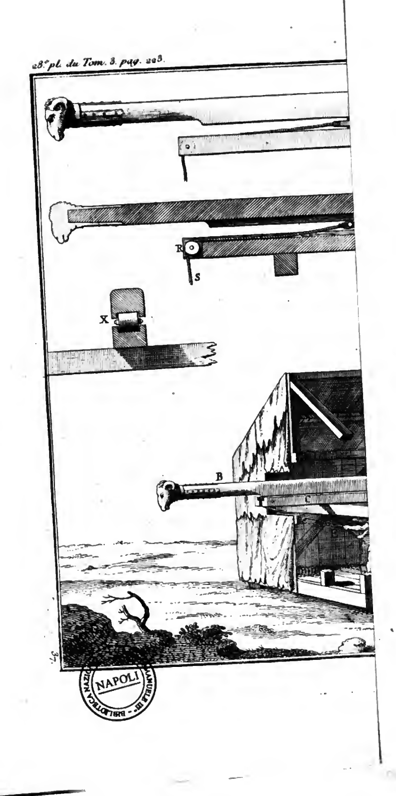
Sans doute cette poutre béliere se transporte sur un chariot à quatre roues, d'une construction particuliere *A*, composé d'une charpente très-forte, & la poutre béliere *B*, suspendue court sur un très-fort montant *C*, puissamment soûtenu de toutes les pieces de charpente, capables de résister aux plus grands efforts; le tout retenu & bandé par de fortes lames, & des équerres de fer. J'ai dit que la poutre devoit être suspendue court, pour pouvoir la tourner à droit & à gauche, la baisser du côté *D*, pour la lever en *E*, au gré des détours du chemin : la figure le démontre abondamment.

ARTICLE XX.

Du bélier non suspendu ; sa description & ses forces mouvantes.

Outre plusieurs Fragmens antiques, dans lesquels, ainsi que dans l'arc de Sévere, l'on trouve des figures de béliers dont la construction prouve qu'ils n'étoient pas suspendus ; plusieurs Auteurs distinguent cette espece de bélier d'avec ceux dont nous venons de parler. Quelque chimériques que les ayent crus la plûpart des Savans, & que je les aye cru d'abord moi-même, n'imaginant pas que des fardeaux de cette espece pussent être mis en mouvement avec assez de vivacité & d'aisance pour faire l'effet des béliers, il n'est pas moins réel qu'ils ont existé, & que leur effet étoit plus puissant, & plus direct que celui des béliers suspendus.

Leur existence est constatée par le témoignage de quantité d'Auteurs contemporains. Végece attribue l'origine du nom de tortue donné aux machines qui contenoient le bélier, à ce que la tête de cette poutre sortoit & rentroit, ainsi que celle de la tortue ; & quoique le bélier suspendu dût en faire autant dans ses vibrations, il semble bien plus naturel d'appliquer ce nom à celui qui sort & rentre dans son écaille, ou bâtiment, par un trou pratiqué à ce dessein.


R
S
X
B
C
37.

Outre ce raisonnement, on ne sauroit répondre à ce que les Auteurs qui nous ont décrit ces tortues, les dépeignent fermées pardevant, & n'ayant qu'un trou pratiqué pour le passage du bélier. Or il est sensible que si ce bélier eût été toûjours suspendu, son action n'auroit pu se faire par un trou, & auroit exigé que le devant & le derriere de la tortue eût resté toûjours ouvert, pour donner une espace libre à ses vibrations.

Outre que chaque tortue béliere, eut été d'une hauteur beaucoup plus grande qu'elle n'étoit véritablement, pour donner de la longueur au cable qui suspendoit le bélier, qui sans cette longueur n'eût eu aucun effet; & par le même principe, l'on n'auroit pû placer de bélier au haut & sur le dernier étage des tours, puisqu'il n'eût pû y être suspendu que par le moyen d'une autre tour qui auroit couvert sa charpente, de sorte que l'on ne sauroit douter qu'il n'y ait eu des béliers dont le mouvement étoit tout different de ceux qui étoient suspendus, & l'effet plus fort & plus direct, puisqu'ils frappoient en ligne droite; au lieu que les suspendus ne pouvoient frapper qu'en ligne oblique, puisqu'à l'extrémité de la vibration, la tête étoit beaucoup plus élevée que la queue du bélier, & cela d'autant plus que la vibration étoit plus ou moins grande. Ainsi ayant levé tous doutes sur leur existence, il reste à savoir, & il m'a resté à découvrir par quelles forces mouvantes se faisoit l'action des machines. Après avoir consulté la plûpart des Auteurs mécaniques, & reconnu que Vitruve même n'avoit pas sur cela des idées bien nettes, quoiqu'il parle de cylindres à ce sujet; je me suis arrêté aux cylindres multipliés & fixés dans leurs mouvemens par autant d'essieux ou d'axes, dont les extrémités en dehors des cylindres sont fixés dans deux pieces de bois ou de fer paralleles, qui parlà les contiennent dans une égale distance, & empêchent leurs frotemens, qui gâteroit le principe du mouvement; sur lesquels cylindres ainsi disposés, je fais glisser & mouvoir mon bélier comme on le voit dans la figure.

J'ai été aidé dans cette découverte par M. d'Hermans, Mestre-de-Camp d'infanterie, qui a un cabinet fort curieux, & qui s'est cru le premier inventeur de ces sortes de cylindres paralleles, fixés par leur axe: quoique j'aie lieu de croire que les Anciens les connoissoient avant lui. Il n'est pas douteux qu'il ne fût fort aisé de mouvoir un bélier ainsi disposé, & que son choc ne fût fort rude.

Explication du Bélier non suspendu.

A Tortue à bélier des Anciens.
B Bélier sortant des deux côtés de la tortue qui coule, posée sur une chaîne de roulettes.
C Canal ou auge pratiqué dans la poutre.
D Soldats qui servent le bélier, & le font joüer dans la tortue par le moyen des deux cordages *E*.
F Cordage attaché au bélier & à la poutre de travers *G*, pour arrêter le bélier, & l'empêcher de sortir de son canal, en le poussant en avant ou en arriere.
H Moulinet avec son cordage, & la poulie en haut, pour élever le bélier & le poser sur son auge.

Explication des forces mouvantes du Bélier.

I Bélier sur sa coulisse, & porté sur sa chaîne de roulettes *K*.

L Anneau dans lequel est lié le cordage qui retient le bélier à une certaine distance.

M Coupe en long du bélier & de sa coulisse *N*.

Coupe des cylindres qui roulent, & sont arrêtés autour de leur axe par deux bandes de fer, qui leur servent de chappe d'une seule piece *P* avec des travers *Q* qui retiennent les deux bandes paralleles comme les cylindres.

R Poulies pour faciliter le mouvement des deux cordages *S*, attachés aux deux travers des extrémités *T* des roulettes qui font agir le bélier.

V Pivot ou boulin de fer qui passe dans le travers du milieu d'une des poutres qui soûtiennent le bélier pour le tourner & battre en différents endroits.

X Couppe de travers.

Y Plan des roulettes ou cylindres.

Article XXI.

La Catapulte & la Baliste. Antiquité de ces deux machines, ce qu'on pense de leur origine; en usage chez les Hébreux, long-temps avant les Grecs.

Parmi toutes les machines de guerre des Anciens, la baliste & la catapulte ne doivent certainement pas tenir le dernier rang. Leurs effets à peu près semblables à ceux de nos bouches à feu, étoient produits par les ressorts de l'air, ainsi que ceux des canons: mais avec cette différence, que pour ceux-ci, l'air renfermé dans les parties du salpêtre, a besoin pour être capable de quelque effort que le feu vienne le rendre fluide, & que la flamme en divisant ces petites chambres, donne la liberté à cette multitude de parties d'air trop resserrées de s'étendre & de se chasser les unes les autres vers le point où la résistance est la moindre, ce qui donne aux boulets, balles, bombes, &c. cette impulsion si terrible, &. a simplifié si fort nos machines de guerre.

La baliste & la catapulte imaginées sur des principes différens, tiroient aussi toute leur force d'une quantité d'air renfermée & rétrecie dans une multitude de capillamens ou de tuyaux, par le tortillement & par le bandage extraordinaire d'un très-grand nombre de cordes faites ou de cheveux de femme ou de boyaux tors, & arrangés les unes sur les autres, qui venant à se débander, produisoient une force capable de chasser les plus gros traits & les plus grosses pierres. Ces deux machines étoient d'ailleurs très-simples, & une fois le principe de leur force connu elles ont dû être tout d'un coup portées à leur perfection, ce qui n'est pas arrivé à nos bouches à feu qui en sont peut-être encore fort éloignées.

L'origine de la baliste & de la catapulte ne nous est pas plus connue, que celle de toutes les machines dont nous venons de parler: mais nous pouvons ainsi que pour les

les précédentes en dénier la découverte aux Grecs & aux Romains, & l'attribuer aux peuples de l'Asie bien avant eux, puisque les Livres sacrés en font mention, & qu'un célebre Commentateur * en attribue l'invention à Osias, Roi de Juda, qui régnoit en 3194. jusqu'en 3257. Il est vrai que l'Ecriture dit, qu'*il fit de plus dans Jérusalem des machines d'une invention particuliere, pour être mises sur les tours & sur les coins des murs, pour lancer des dards & de grosses pierres; & son nom devint célebre dans les pays éloignés.* Peut-être aussi ce nom ne devint-il pas seulement célebre par cette découverte; ce premier ayant tant d'autres qualités recommandables. Quoi qu'il en soit, quand ce Prince n'en seroit pas l'inventeur, voilà la baliste & la catapulte en usage, & exprimés encore plus clairement dans d'autres endroits de l'Ecriture, puisqu'il est dit par Ezéchiel, *que Nabuchodonosor placera ses machines de cordes; il les placera contre vos murs.* Ce terme de corde, par bien des raisons, ne peut être attribué qu'à la baliste & la catapulte, puisque dans un autre endroit, lorsqu'il veut parler du bélier, dont plusieurs ont cru qu'il entendoit parler dans ce passage, il ne se sert point d'autres termes que celui de bélier, & que l'on sait qu'à la réserve du cable, suspendant la poutre, on ne se servoit point de corde dans l'usage du bélier.

Plutarque & Diodore de Sicile, attribuent à tort à un certain Artemon, la gloire de l'invention des machines; mais il seroit fort extraordinaire qu'un homme sans étude, sans application, sans éducation, vicieux, poltron & voluptueux, tel qu'on nous dépeint cet Artemon, eût pû imaginer des choses aussi belles, & dont les effets étoient si surprenans. Mais il ne seroit pas extraordinaire que cet Artemon ayant connoissance de ces machines qu'il avoit peut-être vûes en Judée ou en Asie, s'en fût dit l'auteur & l'inventeur, comme il arriva à Archimede, à qui on a attribué le fameux Corbeau, quoiqu'on l'eût déja mis en usage au siége de Samos, où les libéralités de Périclès attirerent & créérent tant d'habiles Ingénieurs.

* Dom Calmet, Dissertation sur la milice des Hébreux.

ARTICLE XXII.

Raisons qui peuvent avoir causé les variations des Auteurs anciens sur le baliste & la catapulte, qu'ils confondent ensemble. Que tous les Auteurs sont unanimes à l'égard des forces mouvantes de ces deux machines.

Plusieurs Auteurs ont souvent confondu ces termes de baliste & de catapulte, qu'ils ont employés indifféremment l'un pour l'autre, comme si ces deux machines étoient les mêmes; & cette erreur seroit séduisante, si nous trouvions dans l'examen de ceux à qui nous devons le plus de foi comme étant militaires, qu'ils ont toûjours sépa-

ré ces deux machines. Végece attribue à l'Onagre des effets différens de ceux de la baliste. Polybe & Josephe les ont distingués : l'un dit, parlant du siége de Thebes par Philippe, qu'il y avoit cent cinquante catapultes & vingt-cinq balistes ; & l'autre dit que Tite avoit au siége de Jérusalem trois cents catapultes & quarante balistes. Ces derniers n'étoient point d'un usage aussi fréquent dans les siéges que la catapulte, qui lançoit & des fléches, & des traits, & des pierres d'une énorme grosseur, & c'est sans doute ce qui a fait confondre ces deux machines ensemble que cette propriété de la catapulte de lancer aussi des traits & des fléches tout à la fois. Peut-être que lorsqu'on la destinoit à cet usage, on y ajoûtoit un canal pour contenir le trait, & qu'alors on la nommoit la baliste.

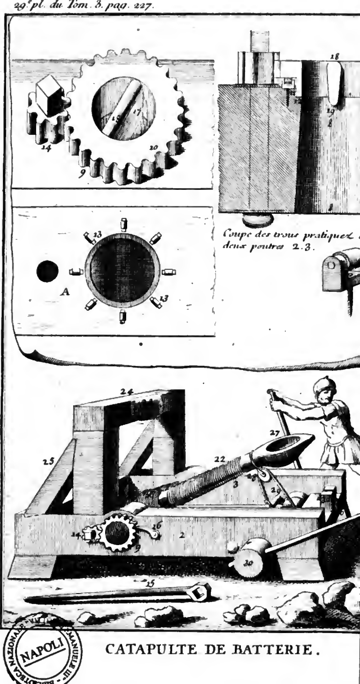
Il arrivoit aussi que la baliste lançoit des pierres ; Isidore le dit formellement : ***Balistam verbere nervorum torqueri, magnâ vi jacere aut hastas, aut saxa.***

On voit certaines arbalêtres où l'on met une espece de rets comme celui d'une fronde, qui sans doute étoit destiné à contenir & lancer la pierre. La baliste n'étoit point d'un aussi grand effet que la catapulte, dont la charpente étant moins composée, & l'exécution, demandant moins de monde, on en faisoit un usage beaucoup plus fréquent.

Les nations ont nommé ces deux machines de guerre de bien des noms différens ; César l'appelle tantôt catapulte, tantôt *onager*, onagre ; d'autres l'appellent *tormentum* ; Froissard l'appelle engin ; d'autres ont voulu qu'elle fût appellée scorpion : mais celui-ci étoit un instrument bien différent, & suivant Végece, c'étoit ce que de son temps on appelloit *manubaliste*, c'est-à-dire, arbalêtre, dont nos peres ont usé, & que nous avons quittée pour nos fusils, quoique ceux-ci ne soient ni aussi meurtriers, ni d'une direction aussi assûrée, & en général d'un usage moins avantageux si l'on en ôtoit la bayonnette. *Cæsar castris*, dit Hirtius, *scorpionum catapultorum magnam vim habebat*. Ce grand Capitaine connoissoit trop l'avantage des machines, pour marcher sans en avoir un équipage bien complet.

Voilà quant à leurs noms : quant à leur construction & leurs forces mouvantes, les Auteurs ne sont pas tous d'accord ; & la plûpart de ceux qui en ont donné des plans ou des descriptions, paroissent avoir travaillé plutôt d'après leur imagination que d'après une connoissance exacte, entr'autres Lypse, Choul, Fabrette, Perrault, &c.

Ammien-Marcellin nous en donne une description qui m'a paru assez claire, pour en tirer celle que l'on verra dans l'article qui suit. Elle est, dit-il, composée (la catapulte) de deux poutres courbées, qui sont jointes à leurs extrémités par deux traversans aux deux côtés ; & vers le milieu de leur courbure, on pratique deux trous arrondis, opposés l'un à l'autre, & larges à proportion du poids qu'on veut jetter. C'est dans ces deux trous que l'on fait passer un cordage replié en plusieurs tours qui passent dessus & dessous deux chevilles de fer qui partagent cette espece d'écheveau de cordes. Au milieu de ce cordage partagé par deux chevilles de fer, on introduit le bout d'une piece de bois, ou bras, fait en ma-



CATAPULTE DE BATTERIE.

niere d'axe de charette. Lorſqu'il eſt queſtion de s'en ſervir, l'on entortille, & l'on bande les cordes également des deux côtés, après avoir fixé les deux chevilles, alors on baiſſe le bras par le bout d'en haut par le moyen d'un moulinet, & ce bout eſt retenu par une détente : on met alors la pierre à l'extrémité de ce bras qui forme un cuilleron. Un homme lâche alors la détente d'un coup de maillet, & fait partir le bras qui va frapper contre un montant, au milieu duquel il y a un couſſinet rempli de paille hachée, ce qui lance la pierre d'une force extraordinaire. Voilà, du moins à très-peu de changement près le texte d'Ammien-Marcellin, qui eſt beaucoup plus clair, quoiqu'il ne ſoit pas Hiſtorien, que ne le ſont la plûpart de nos Auteurs dogmatiques.

Preſque tous conviennent des forces mouvantes, & attribuent tout le reſſort de la machine à cette multitude de cordages, faits de cheveux de femmes, ou de boyaux, arrangés en maniere de cheveux, qui étant tors ne repréſentent pas mal le cable de deux ou trois piés de diametre, dont nous font mention ceux qui n'ont pas compris l'arrangement de cette eſpece d'écheveau de boyaux.

Voyons Végece, qui après cette explication nous paroît infiniment plus clair. « L'Onagre, dit-il, eſt une „ machine propre à jetter des pier„ res ; & ſelon qu'elle eſt grande & „ forte, & que les cordages qui ſont „ faits de nerfs, ſont gros & épais, „ elle pouſſe & chaſſe des corps plus „ lourds & plus peſans, mais avec „ tant de force & de violence que ſes „ coups partant de la machine, ſont „ comparables à ceux de la foudre.„ *Onager autem dirigit lapides, ſed pro nervorum craſſitudine & magnitudine Saxorum pondera jaculatur; nam quanto amplior fuerit, tanto majora ſaxa fulminis more contorquet.* Venons à la deſcription exacte & détaillée de cette fameuſe machine.

ARTICLE XXIII.

De la catapulte ; ſa ſtructure & ſes proportions ; les forces agiſſantes de cette machine, & la maniere de la bander.

LES Anciens avoient des machines de guerre de pluſieurs tailles, comme nous avons des canons de pluſieurs calibres, & leurs machines de campagne, ou celles dont ils uſoient dans les combats ou batailles, étoient, ainſi que nos canons celles, dont les balles ou pierres étoient d'un moindre poids : mais elles n'étoient pas les moins meurtrieres, vû que leur ſervice étoit plus aiſé & leurs coups plus redoublés. La catapulte étoit plus aiſée à ſervir que la baliſte, & celles de campagnes étoient à roues pour pouvoir être plus aiſément tranſportées. Celles qui étoient le plus d'uſage, étoient les centenaires, ou celles qui lançoient un poids de cents livre. C'eſt celle dont nous allons donner la deſcription & la ſtructure. Je préviens auparavant qu'on doit dans le cours de cet ouvrage prendre la livre pour

douze onces, ainsi que l'on croit qu'étoit la livre Romaine.

La catapulte se construisoit ainsi : on faisoit une base ou chassis de deux grosses poutres (2) (3), longues de quinze diametres des trous des chapiteaux ; c'est-à-dire, dix-sept piés huit pouces ; leur largeur de deux diametres & quatre pouces, c'est-à-dire, deux piés deux pouces & demi, & leur épaisseur au moins de quinze pouces & trois lignes, & même plus, cela ne fait rien.

Aux deux extrémités de chaque poutre, on faisoit de doubles mortoises, pour recevoir les huit tenons des deux traversans (4) (5), chacun de quatre diametres de longueur, c'est-à-dire, trois piés neuf pouces sans les tenons ; observant d'en marquer exactement le centre par une ligne creuse (6). Le traversant (5) devoit être courbe, ou moins épais que l'autre, où l'on pratiquoit au milieu une entaille arrondie, pour donner une plus grande courbure à l'arbre, ou bras dont nous parlerons bientôt. *

Au sixieme diametre, qui constate la longueur des poutres, on pratiquoit dans le milieu de leur largeur à travers l'épaisseur, un trou parfaitement rond (8), de seize pouces de diametre, de façon que celui de l'une répondît à l'autre, & qu'ils s'élargissent vers l'intérieur du chassis en forme de pavillon de trompette, c'est-à-dire, qu'ayant seize pouces en dehors, ils en eussent dix-sept & demi en dedans. Il falloit en adoucir l'entrée, & en abbattre la carne tout autour.

Les chapiteaux (9) étoient de fonte, ou de fer, composés chacun d'une roue dentée (10), de deux pouces & demi d'épaisseur. Le trou du milieu devoit être de onze pouces trois lignes de diametre, parfaitement rond, & les carnes abbattues ; le rebord intérieur (11) de quatre pouces de hauteur, son épaisseur d'un pouce : mais comme par cette épaisseur, il se trouvoit plus large d'un pouce que le trou pratiqué à travers les poutres, on faisoit une entaille à l'entour (12), de quatre pouces de profondeur pour l'introduire juste dans l'entaille. Comme il y auroit eu un trop grand frottement, si les chapiteaux eussent appuyé à plein contre les poutres par l'extrême tention des cordages qui les eussent serrés contre elle ; pour rémedier à cet inconvenient, on plaçoit huit roulettes (13) d'un pouce de diametre sur quatorze lignes de longueur, sous le chapiteau contre la poutre, lesquelles ainsi posées circulairement, tournant sur leur axe à mesure que l'on tournoit le chapiteau, comme on voit en *A*, & dans la roulette séparée *B*, empêchoient le frottement, & facilitoient le mouvement.

Ces roulettes de cuivre fondu, devoient être tournées & égales dans tout leur diametre, pour que le chapiteau portât également sur toutes.

On posoit dessus le chapiteau (9), de sorte que les cylindres ne débordassent point vers les dents de la roue, lesquelles recevoient un fort pignon (14), qui par le moyen d'une clé (15), faisoit tourner la roue de chapiteau pour le bandage, à laquelle on appliquoit un ou deux crochets d'arrêt (16), lesquels on mettoit doubles pour plus de précaution contre l'ef-

* *Nota*. Que nous observons les proportions de la catapulte sur la grosseur du chapiteau, qui décide de la grandeur de la machine, ainsi que de sa puissance.

fort du bandage, qui par l'effet des roulettes pouvoit d'autant plus aisément lâcher, attendu que la tention des cordes est concevable, sur-tout dans une catapulte qui chasse trois ou quatre cents pesant.

Pour tendre les cordes à ces derniers, il faut multiplier les roues, & par conséquent les crochets d'arrêt.

Pour les petites catapultes depuis dix livres jusqu'à vingt ou trente; à la place des roulettes, on place sur le chapiteau, un cercle de fer qui s'éleve au-dessus du bois de trois ou quatre lignes, sur lequel le frottement est beaucoup moindre qu'il ne seroit sur le bois.

Le trou du chapiteau est partagé diametralement par un fort boulon, ou travers plat de fer battu à froid, qui s'enchâsse dans deux entailles quarrées d'environ un pouce de profondeur dans l'épaisseur des chapiteaux. Il doit être de deux pouces quatre lignes dans sa plus grande épaisseur d'en haut (18) & arrondi & poli, autant qu'il est possible pour que les cordes qui sont arrangées dessus, n'en soient, ni coupées ni arrêtées. La hauteur de cette piece doit être de huit pouces, allant en diminuant depuis le milieu jusqu'en bas, qui ne doit avoir qu'un pouce. Cette hauteur lui donne la force pour ne pas rompre ou plier par l'effort.

Je crois qu'il seroit plus sûr de fondre le chapiteau avec son travers, le faisant de même métal.

Les deux chapiteaux étant appliqués, & mis dans le même sens, de façon qu'ils présentent leurs deux travers paralleles, on arrête le bout du cordage à l'un d'eux; ensuite on le devide jusqu'au bout d'un travers à l'autre, l'arrangeant avec soin pour qu'il ne croise point, ni ne chevauche l'un sur l'autre : ce qui forme un gros écheveau (20), qui doit remplir toute la capacité des deux trous, & dont le bout s'arrête en dehors comme on a fait en dedans. On doit avoir grande attention que chaque lit de corde soit tendu également, & le plus qu'il est possible, frottant de temps à autres la corde avec du savon, pour faciliter l'arrangement que la premiere tention lui donnera.

La base & l'écheveau de la machine, ainsi disposées à quatre pouces en arriere, on élevera un fort montant (21), composé de deux poteaux en bois de chêne équatris de quatorze pouces de grosseur; & de trois traversans à tenons & mortoises. Ce montant doit être incliné vers l'écheveau, de sorte que son extrémité d'en haut soit au-dessus de l'écheveau même un peu en avant, afin que le bras (22) le frappant un peu obliquement, ne forme pas tout-à-fait l'angle droit avec la base de la machine. Au centre du montant doit être un gros coussinet (21), couvert de cuir de bœuf, passé & garni de bourre. La hauteur du montant (24), doit être de sept diametres & demi, & trois pouces, appuyé derriere par trois arcbourans ou contrefiches (25), dont celle du milieu (26) appuie au traversant (24), le tout embrassé de bonnes équerres de fer, larges de quatre pouces, & épaisses de trois lignes, assûrées par des boulons.

Le bras ou style dont le bout d'en bas est passé dans le centre de l'écheveau, qui l'embrasse de part & d'autre, doit être d'un excellent bois de frêne le plus sain qu'il se pourra, long de quinze à seize diametres, le bout d'en bas de dix pouces d'é-

paisseur sur quatorze de largeur, dont les carnes doivent être bien abbatues, pour ne couper ni altérer les cordes qui l'embrassent, lesquelles doivent être de boyaux. Le bras doit être taillé en ellipse, pour éviter qu'il ne plie jusqu'à l'endroit qui frappe le coussinet, qui doit être plat, crainte que d'un seul coup il ne le partage en deux; dans cet endroit il doit être un peu courbe. Pour le fortifier davantage, on doit le nerver comme les arsons d'une selle avec de la toille & de la colle forte, & l'entourrer outre cela d'une corde gauderonée de deux lignes de diametre, autant près à près qu'il se pourra. La figure fait assez comprendre chaque piece.

Comme l'effort de cette derniere piece est surprenant, ainsi que je l'ai vérifié dans une petite catapulte que j'ai, qui ne porte que demi livre; les Anciens n'avoient rien trouvé de plus capable d'y résister que de joindre pour les bras des grosses machines, deux arbres en long qu'ils assembloient avec beaucoup d'art, & qu'ils assûtoient par une forte liasse de cordes gauderonnées.

Il faut avoir une entiere attention pour placer le bout du bras exactement dans le milieu de l'écheveau; sans quoi, en bandant la catapulte, l'effort devenant inégal, toutes les cordes casseroient du côté où il seroit le plus violent.

C'est mal à propos que le Commentateur de Vitruve, ainsi que Fabretti, se sont mis en tête que la seule force de la catapulte consistoit dans le bras, qu'ils rendent pliant comme un arc: elle réside uniquement dans l'écheveau, dont le plus ou moins de tention fait tout le ressort de cette machine.

Pour bander tant les grandes catapultes que celles de campagne il ne s'agissoit que de tourner également les chapiteaux par le moyen de la clé & des pignons. Chaque dent étant numérotée, il est aisé de ne pas tourner plus à un chapiteau qu'à l'autre, & au défaut de ces numeros, on peut connoître l'inégalité de la tention en frappant à droit & à gauche du bras sur l'écheveau; le côté moins tendu tend un son différent, qui est le même lorsque les tentions des deux côtés sont égales.

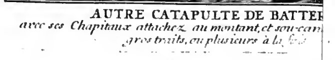
Avant de passer au moyen dont on amenoit le bras sur la détente, il est bon de dire, que son extrémité d'en haut étoit construite en forme de cuilleron, ou terminée par une main de fer sur laquelle on plaçoit les pierres.

Pour bander le bras, on l'embrasse par un cordage au dessous du cuilleron auquel cordage tient un fort crochet de fer, auquel on accroche un mouffle (28), qui doit être de cuivre à double rouët. Si l'effort est grand, on en place un autre à la base de la catapulte au centre du traversant où est placée la détente. On passe de l'un à l'autre, un corde (29) dont le bout aboutit à un treuil (30) au tour duquel on devide la corde, jusqu'à ce que le bout du bras vienne se placer sur le travers de détente: on l'accroche à la détente, qui est composée d'un fort crochet, capable de retenir seul le bras; alors on charge le cuilleron, ou la main de fer du corps à lancer, après quoi l'on décroche le mouffle du bras, & d'un grand coup de maillet, faisant partir la détente, le mouvement du bras chasse alors tout ce qui étoit sur le cuilleron, ou la main, en allant frapper contre le coussinet.

Il faut observer pour la tention parfaite, que le bras tendu doit for-

Coupe de la détente

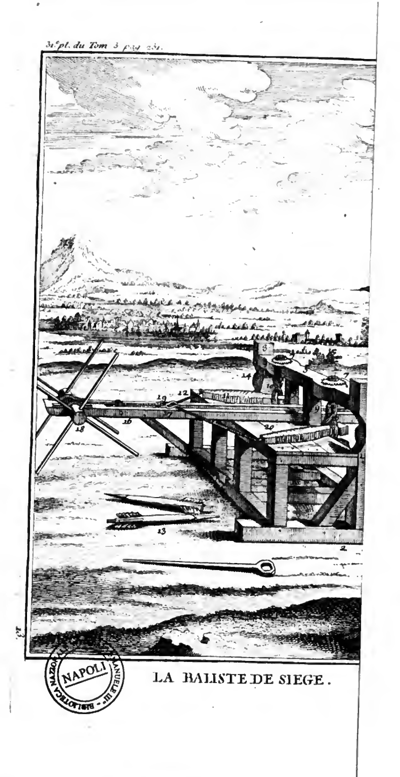
Catapulte d



AUTRE CATAPULTE DE BATTER

avec ses Chapiteaux attachez au montant, et sou-cam

gros traits, ou plusieurs à la fois



LA BALISTE DE SIEGE.

mer une angle de 90 degrés, du point où il arrive au point dont il est parti, c'est-à-dire, du coussinet à la détente, ce qui oblige à placer la détente plus basse que la base supérieure des poutres qui composent celle de la machine, en diminuant vers le centre l'épaisseur du travers.

Pour charger le bras, on s'y prenoit d'autant de manieres différentes que l'on vouloit lancer de différens corps. Si c'étoit des cailloux, on les enfermoit dans un panier d'ozier, qui entroit de mesure dans les cuillerons; si c'étoit des balles, la même chose; si c'étoit une seule balle ou pierre, on la plaçoit sur la main. Alors selon le plus ou moins d'élévation du devant de la base, ou selon le plus ou moins de degré de tention, la catapulte portoit plus ou moins loin.

Par ma petite catapulte qui n'a que dix pouces de longueur sur 13 de largeur, j'ai chassé une balle de plomb d'une livre à deux cents trente toises, le bandage étant poussé jusqu'à trente six degrés.

Celle dont nous venons de donner les dimensions, sembleroit devoit porter à 45 degrés d'élévation, au moins jusqu'à 400 toises: n'ayant pas été en état d'en faire l'expérience, nous n'osons l'assûrer.

Dans la colonne Trajane, il paroît une catapulte sur des roues, & j'augure que ç'en étoit une de campagne, celles de siége étant trop pesantes, étoient portées démontées, & construites sur les lieux, les armées se contentant de porter à leur suite les ferrures, les chapiteaux, les cordages, les bras, &c. ainsi que les Historiens nous l'apprennent, & je crois le calibre de celles de campagne de cent livres.

Vitruve nous donne sous le nom de la baliste les proportions du poids à lancer avec les chapiteaux de la catapulte. La catapulte qui jette une pierre de deux livres, doit avoir les trous de ses chapiteaux de la largeur de 5 doigts, pour 4 liv. 6 à 7 doigts, pour 10 liv. 8 doigts, pour 20 liv. 10 doigts, pour 40 liv. 12 doigts $\frac{3}{4}$, 60 liv. 13 doigts $\frac{7}{8}$, 80 liv. 15 doigts, 120 liv. 1 pié & demi & 2 doigts, 160 liv. 2 piés 5 doigts, 200 liv. 2 piés 6 doigts, 210 liv. 2 piés 7 doigts, 250 liv. 2 piés 11 doigts & demi.

Sans doute que pour des plus grands poids, les trous des chapiteaux étoient plus grands, & quelquefois jusqu'à 3, 4 ou 5 piés de diametre; alors l'on étoit obligé pour y parvenir, de joindre deux poutres énormes ensemble avec beaucoup d'art, pour trouver dans cette double largeur l'espace à creuser de pareils trous, & par-là on pouvoit construire des catapultes qui lançoient jusqu'à un millier pesant.

Il est une autre maniere de construire les catapultes, laquelle n'exige pas autant de longueur dans les poutres de base, & dont les trous pour les chapiteaux sont creusés dans les montans, comme on voit en la figure *A*.

Lorsqu'on vouloit lancer des traits avec la catapulte, on plaçoit sur le traversant *F*, un canal arrondi de bois de chêne en forme de goutiere *N*, long de six diametres, & sa largeur conforme au gros trait, ou au faisceau de fleches *O* qu'on veut lancer, & dont la grosseur ou le nombre est reglé sur la force de la machine. Le canal ou la gourtiere, comme il plaira l'appeller, étoit soûtenu bien horisontalement par l'arc-boutant *P*, & placé à deux pouces du coussinet, pour n'être

point heurté par le bras. Lorsqu'on tiroit un faisceau de fleches, on les plaçoit dans une boîte ou rouleau de bois bien parallele, & appuyant également au cul de la boîte, ou rouleau, qui débordoit de 6 à 7 pouces le coussinet, & contre lequel le bras venant frapper, chassoit les fleches, & faisoit sans doute un très grand écart dans les rangs.

Le bras devoit être construit de façon, que l'endroit qui frappoit la boîte ou le trait, fût plat, & parallele avec la coupe du trait, ou le cul de la boîte pour lui communiquer toute sa force. Ma petite catapulte a lancé jusqu'à dix fleches, à près de cent pas avec huit degrés d'élévation : sans doute qu'ainsi que pour nos mortiers, on se servoit du quart de cercle pour les pointer.

ARTICLE XXIV.

*De la Baliste ; sa description & le principe de son mouvement ; du poids des pierres de la catapulte ; * de la grosseur & de la longueur des traits de la baliste, selon la grandeur du diametre ; des chapiteaux de ces deux machines.*

QUoique l'expérience que nous en avons faite, nous prouve que la baliste étoit quelquefois employée à lancer des balles ou boulets de plomb, égaux au poids des gros traits qu'elle lançoit, son véritable usage étoit pour lancer des traits d'une longueur & d'un poids surprenant, ou quelquefois plusieurs ensemble.

La figure ci-jointe expliquera plus intelligiblement qu'aucun discours, sa construction, & le principe de ses forces, qui consiste, ainsi que celle de la catapulte, dans la tension d'un écheveau de cordes tordu avec force.

Les dimensions sont celles d'une baliste, qui lance un trait de 60 livres, long de trois piés neuf lignes; ainsi ses chapiteaux, dont le diametre est la regle de toutes les autres pieces de la machine, étoient de huit pouces 9 lignes, c'est-à-dire, qu'il doit être le cinquieme de la longueur du trait.

La machine est composée d'une base (2), de deux montans (3) (4), de quinze diametres & dix lignes de hauteur sans les tenons, de deux traversans (5) (6). Leur longueur est de 17 diametres dix lignes, (7) sont les chapiteaux du traversant (5) (8), les chapiteaux de celui d'en bas (6), les deux traversans sont soûtenus & fortifiés de deux poteaux équarris (9), de cinq diametres de hauteur, sans les tenons, & de deux piés de grosseur comme les montans.

L'intervalle d'entre les deux poteaux (9), & les deux montans (3) (4), où sont placés les chapiteaux, est de 7 diametres ou environ, (10) sont les deux écheveaux de cordes de droite & de gauche, (11) les deux bras engagés dans le centre des écheveaux, leur longueur est de dix diametres, compris les deux crochets

* J'ai rapporté à l'Article précédent ce qui ne regarde que la catapulte, touchant la proportion dont il s'agit.

qui

38.

BALISTE EN BA

qui sont à l'extrémité de chaque bras, ou la corde, ou pour mieux dire, le gros cable est attaché comme celle d'une arbalêtre : ce cable doit être fait de cordes de boyaux extrèmement tendues, & lorsqu'il s'allonge on le racourcit en le tordant.

Les bras doivent être conformes à celui de la catapulte, au cuilleron près, dont ils n'ont que faire, & ils ne doivent point plier, non plus que celui-là, & doivent être placés à même hauteur & parallelement l'un à l'autre, dans le centre de chaque écheveau.

Les traits (13) doivent être aussi égaux en tous sens. Les deux montans (3) (4) doivent être courbés à l'endroit (14) où les bras frappent dans la détente, & où l'on pratique les deux coussinets (15). Cette courbure donne l'espace suffisant aux bras pour achever de décrire le qnart de cercle, ou former l'angle droit : comme il importe peu que ces bras frappent le montant du milieu ou du bout, on peut rétrécir la largeur des deux chassis, où sont placés les écheveaux, mais non la hauteur.

Entre les poteaux (9) on introduit l'arbrier (16), lequel étant plus large que l'intervalle des poteaux, passe au travers, avec l'aide d'une entaille à chacun des deux poteaux, laquelle sert à le contenir.

L'on pratique sur cet arbrier un canal parfaitement droit, dans lequel on place le trait, & la longueur dudit canal se regle sur celle de la corde (12) dans sa plus grande courbure ou tension ; & au point où arrive son centre, on pratique la noix de la détente (17), pour la recevoir & la retenir jusqu'à ce que par la détente, semblable à celle d'une arbalêtre, on fasse partir la machine.

Il faut observer de placer l'arbrier de façon qu'il ne soit ni plus haut ni plus bas que la corde tendue, sans quoi ou elle échapperoit le trait si elle étoit trop bas, ou si elle étoit trop haut, il occasionneroit un frotement de la corde qui arrêteroit ou ralentiroit l'effort.

A deux piés en deçà de la détente est le treuil (18), autour duquel se devide une corde, au bout de laquelle est une main de fer (19) à deux crochets, dont l'on accroche la corde des bras par son centre, lorsqu'on veut la bander & la mener sur la noix de la détente. Ces deux crochets doivent être éloignés de toute l'épaisseur de la noix, laquelle doit avoir une ouverture comme celle des arbalêtres dans laquelle on place le talon du trait contre la corde.

Héron & Vitruve ajoûtent à cette construction une espece de table ou échaffaudage (20) sur lequel l'arbrier est appuyé, lequel arbrier devoit être composé d'une grosse poutre de seize diametres, & deux piés de longueur, & d'une largeur & épaisseur conformes au trait qu'il devoit supporter, observant que l'épaisseur surpassât la largeur, pour empêcher qu'il ne pliât dans l'extrème tention.

Le trait étoit semblable à celui de nos arbalêtres à la grosseur près, car les moindres étoient de la grosseur de nos soliveaux ; & comme alors il n'étoit pas possible de leur mettre des aîlerons de plumes, Procope nous apprend qu'on leur en mettoit de faits de planches de sapin de six lignes d'épaisseur, *

* Histoire de la guerre contre les Goths, Ch. 21.

qui faisoient le même effet.

A l'égard des balistes plus grosses, destinées à lancer des traits énormes, & quelquefois des poutres toutes entieres, on devoit les bander à l'aide du treuil des mouffles à plusieurs roüets, & peut-être même du vindas. Lorsque ces machines lançoient plusieurs traits à la fois, on en plaçoit les talons dans une boîte qui étant de la grosseur du cable, en recevoit toute l'impression qu'elle communiquoit aux traits qu'elle contenoit.

ARTICLE XXV.

Méthode des Anciens dans la construction de leurs batteries de balistes & de catapultes. Qu'elles n'étoient point differentes des nôtres de canons & de mortiers. Preuves tirées de la colonne Trajane.

DAns l'envie que j'avois de donner un plan des batteries des Anciens, je n'ai pû être secondé par aucun de leurs Auteurs, qui tous se sont contentés de nous faire comprendre qu'ils en avoient sans nous en donner aucune description.

D'abord le bon sens & la prudence que nous leur voyons dans tous leurs siéges, m'avoit paru suffire pour appuyer mes conjectures; & je ne mettois pas en doute que des guerriers qui couvroient avec tant de soins & par tant de moyens, soit leurs tours, soit leurs tortues, soit leurs sappeurs ou leurs autres travailleurs, eussent négligé de couvrir leurs balistes & leurs catapultes par de bons épaulemens. L'aspect seul des creneaux de leurs murailles, joignant à cette supposition la connoissance des embrasures qu'on ne peut leur refuser; j'allois hasarder le détail de mes conjectures, lorsque j'ai découvert dans la colonne Trajane une portion de batterie, ou, pour mieux dire, une baliste en batterie, suivant nos regles actuelles, laquelle ne laisse aucun doute.

La figure que les Antiquaires ont expliquée chacun à leur gré, me paroît devoir l'être ainsi. C'est un siége que font les Romains: ils sont attaqués dans leurs lignes par les Daces qu'ils repoussent par une sortie. La figure *A* est une batterie où l'on apperçoit une baliste *B* avec les deux montans *C*, son traversant *D* & le canal *E*, où l'on mettoit les gros traits. Deux hommes paroissent la servir entre les merlons *F*, qu'on voit à peu près disposés comme ceux de nos batteries de canons. Leur construction paroît être de poutres couchées en long & en travers par opposition, ainsi que les murailles de Bourges des Commentaires de César: & s'il manque quelque exactitude entre la conformité de ce tableau & la description, on peut l'attribuer sans scrupule à l'ignorance des Sculpteurs & à leur peu d'expérience militaire.

G est une autre baliste sur les murailles de la ville, toutes semblables à celle *A*, ce qui acheve de prouver qu'il s'agit d'un siége. Outre ce monument aussi décisif que le bon sens, dont les Anciens abondoient, nous trouvons dans Polybe une bat-

terie exprimée assez clairement. Voici le passage : *Depuis la galerie* ou parallele, *qui étoit entre les deux tours, on creusa deux paralleles où l'on dressa trois batteries de baliste, dont une jettoit des pierres* (a) *du poids d'un talent, & les deux autres des pierres de trente mines.* Il me semble que ce passage explique clairement une batterie, puisque c'étoit un parallele alligné : sans doute que les terres qu'on en avoit tirées en formoient l'épaulement, & qu'elles étoient soûtenues par des fascines & des piquets, ou que si le terrein ne permettoit pas de les enterrer, on transportoit des terres des environs, pour à l'aide des fascines & des gabions, couvrir & les machines & les servans, qui sans cela auroient été bien-tôt ou réduits en poudre ou brûlés ou tués par les coups des machines ennemies. Tout au plus ces batteries différoient des nôtres par leur épaisseur à proportion des machines ennemies.

A l'égard de la catapulte dont le tir & la direction étoient comme celle de nos mortiers, & paraboliques pour l'ordinaire, il n'est pas douteux que leurs batteries étoient sans embrasures, & fort élevées, pour couvrir les hauts montans de ces machines.

Ainsi je puis donner sans scrupule le plan de batterie (2) ci joint avec ses embrasures (3), & ses merlons (4) plus élevés que les nôtres, à cause de la hauteur de la charpente des grandes machines de siéges, ainsi que l'épaulement (6) de la batterie (5) qui est de catapulte.

Le bon sens seul m'autorise suffisamment, & je ne crains point de dire que c'est à tort que le Pere Daniel a prétendu assûrer que ces machines n'auroient pû résister à l'effort des canons : derriere des épaulemens suffisamment épais, elles eussent été aussi bien à couvert, que nos canons eux-mêmes dans nos batteries ; & sans doute qu'on les a couvertes d'épaulemens aussitôt qu'on les a eu imaginées, ainsi que l'on a fait le canon dès son commencement, comme on peut le vérifier dans les histoires des siéges de Constantinople & de Rhodes par Mahomet II.

Lorsque la catapulte devenoit baliste, & qu'on y ajoûtoit le canal dont nous avons parlé, pour lancer des pierres, alors on démasquoit des embrasures vis-à-vis : du moins tout cela tombe si fort sous le sens, que l'ignorance la plus grossiere eût eu l'avantage de l'invention, tout comme un animal a l'instinct de se cacher sous une broussaille ou quelque rocher, lorsqu'il craint la grêle.

(a) *Dont une jettoit des pierres.*] Notre Auteur confond ici la baliste avec la catapulte ; car ailleurs il appelle baliste, les machines qui lançoient de gros traits. Le talent faisoit environ soixante de nos livres, la mine en pesoit huit ; ainsi les grosses balistes ou catapultes, jettoient un poids de deux cents cinquante-quatre livres.



ARTICLE XXVI.

Que les Anciens ne nous ont point imposé à l'égard de leurs machines de guerre ; qu'elles sont vraies & incontestables. Quelques observations sur la baliste. Effets surprenans de cette machine.

QUelque surprenans que nous paroissent les effets des machines des Anciens, l'exemple de ceux de la poudre, que nous avons devant les yeux, doit nous convaincre, & de la possibilité de ses effets, & de la vérité de l'existence de ces machines. Toute leur puissance tiroit sa source des parties d'air comprimées par la tortion des cordes de boyaux dans lesquelles elles étoient renfermées ; & toute celle de la poudre tire la sienne des mêmes parties d'air comprimées, & ensuite dilatées ensemble par l'effet du feu : & celui qui douteroit malgré tant d'autorités du puissant effet des balistes & des catapultes, tomberoit par son obstination dans le même cas que celui qui auroit refusé dans les temps plus reculés d'admettre l'usage de la poudre, parce qu'il n'en concevroit pas l'avantage ou la possibilité. On convient qu'un tel homme eût eu grand tort d'en nier les effets avant du moins d'en avoir examiné quelqu'expérience ; & nous pouvons, pour soulager l'imagination trop blessée de ceux que cette comparaison ne peut pas convaincre, leur assûrer que nous avons expérimenté les balistes & les catapultes, à la vérité en petit, mais que leurs effets ont répondu abondamment à ceux que nous avons trouvés dans les récits des Anciens, qui provenoient de machines plus grosses & plus fortes. Le célebre M. Varignon qui doutoit avant de s'être trouvé à ces expériences, se rendit après les avoir vûes, & prétendit dès lors que s'il pouvoit trouver des poutres assez grosses pour y percer les trous de chapiteaux assez grands, il lanceroit jusqu'à trois mille pesant & au-delà.

Je ne finirois point de rapporter toutes les autorités qui constatent leur existence : quant aux preuves de leurs effets, c'est César, c'est Lypse, c'est Végece même qui nous citent les plus incroyables. Le premier dit qu'au siége de Marseille, les machines des Marseillois lançoient des poutrelles de douze piés de longueur, armées par le bout d'une pointe de fer, qui perçoient quatre rangs de claies, & s'enfonçoient encore dans terre.

Lypse dit que leur portée étoit de cent vingt-cinq pas ou d'un stade, au bout duquel les traits perçoient même les cuirasses, dont nulles n'étoient à l'épreuve de leurs coups, & tuoient ainsi plusieurs hommes de file du même coup.

Végece ajoûte que les pierres mêmes n'étoient pas à l'épreuve de leurs coups.

Anne Comnene, dans l'histoire de l'Empereur Alexis, cite une espece d'arbalêtre simple que les soldats bandoient, en se couchant par terre, & appuyant les deux piés contre le milieu de l'arc, pour amener à force de bras la corde sous la noix, & dont les traits perçoient

& boucliers & cuirasses, & les hommes de part en part, ou s'enfonçoient dans les murs jusqu'à s'y cacher entierement. Pour achever de convaincre, j'ajoûterai que ma petite baliste qui n'a qu'un pié en tout sens, entre dans les pierres de taille les plus dures, & s'enfonce jusqu'à la moitié : quant à l'étendue de son tir, il passe deux stades. Dom Bernard de Montfaucon en a une de cinq pouces, dont les chapiteaux ne sont que de carton qui a porté quatre-vingts pas, & a percé le but au bout.

Dans l'Antiquité expliquée, il est fait mention de celle d'Agesistrates qui étoit de trois palmes, c'est-à-dire, un peu plus de deux piés, qui jettoit des traits jusqu'à trois stades & demie, qui font près de demi mille, & une autre de quatre palmes qui portoit quatre stades.

On peut conclurre delà quels ont pû être les effets de machines plus grosses & plus grandes. Je juge par les proportions que celles des Marseillois étoient au moins de dix-huit pouces, c'est-à-dire, du calibre des chapiteaux; ce qui donnoit deux écheveaux de seize pouces tout bandés & entortillés, & produisoit le même effort qu'eut fait un écheveau de catapulte de trente-deux pouces, & servoit à lancer un trait ou un poids de quatre cents pesant.

Les moyens qu'employoient les Anciens pour se garantir de pareils efforts, prouvent encore incontestablement leur puissance. Diodore rapporte que les Tyriens pour s'en garantir dans le siége de leur ville que fit Alexandre, avoient placé sur leurs murs de gros quartiers de marbre au-devant des creneaux, contre lesquels les gros traits venoient se briser. Ils usoient aussi de balots de laine comme nous faisons contre nos canons.

Ces machines n'avoient toutes leurs forces qu'à une certaine distance, aussi en avoit-on de différentes pour les différentes approches. Je crois même pouvoir avancer que les Anciens en usoient comme nous de nos canons à ricochets; cela étoit aisé en donnant moins de tension à l'écheveau à proportion de ce qu'ils vouloient retrancher de la force. Du moins Archimede a mis cette méthode en usage, puisqu'il est dit dans Plutarque, qu'au siége de Syracuse, on avoit, par son ordre, préparé quantité de traits proportionnés aux distances & fort courts, avec lesquels on ajustoit plus aisément, & l'on tiroit plus souvent pour tirer de près.

Outre cette attention, il avoit encore trouvé le moyen de lancer ces gros traits paraboliquement comme nos bombes; car Polybe ajoûte : Les Romains se couvrant de leurs boucliers avançoient avec violence : mais ils étoient assommés de pierres & de poutres qu'on leur faisoit tomber sur la tête.

Du moment que nous connoissons le principe du mouvement de ces machines, nous pouvons facilement en concevoir les violents effets.

Vitruve dit que la grosseur des traits se mesuroit sur le trou du chapiteau dont on prenoit pour la régler le cinquieme du diamétre.

ARTICLE XXVII.

Le principe du mouvement d'une machine étant connu & démontré, on juge de ses effets par la puissance connue de celle de la catapulte. Qu'ils n'ont rien de fort merveilleux par rapport à cette puissance.

Nous avons déja dit que le principe du mouvement de la balifte, ainsi que celui de la catapulte étoit dans la partie de l'arc, renfermée dans les cordes à boyaux, & déployée tout à coup par l'explosion égale & précipitée de ces mêmes cordes; ainsi sans nous arrêter à tous les raisonnemens physiques des Philosophes pour constater & découvrir la forme de ces parties de l'air, & connoître par là ce qui les rend capables de ressort, nous dirons simplement qu'il paroît par l'usage qu'en ont fait les Anciens, qu'ils étoient plus physiciens qu'on ne pense, & qu'ils ont raisonné pour la découverte de leurs machines, ainsi que l'on a fait pour celles à poudre. Une fois reconnu par son inventeur, que les parties d'air renfermées & dilatées tout à coup par l'action du feu, devenoient capables d'effort, on n'a plus cherché qu'à les multiplier par la quantité de la matiere ou par les différentes dimensions du calibre. On a d'abord connu le pistolet, ensuite le fusil, le canon, le mortier, & successivement les mines, dont Pierre de Navarre fit le premier usage au Château de l'Oeuf. Quelques Monarques voyant les exécutions terribles de ces premieres machines d'un calibre retreci, ont cru qu'en fondant des piéces plus grosses, ils produiroient de plus grands effets. Delà sont venus ces fameux canons de 12 cents livres de balles, dont Mahomet II. se servit au siége de Constantinople, & dont l'effet ne répondit pas à son idée, vû que la multiplication des forces à un certain point, ne pouvant plus être fixée par l'épaisseur des cylindres, ils crevoient presque tous; outre que le service de pareils monstres d'artillerie en rendoit l'usage si difficile, qu'à peine tiroient-ils quatre coups par jour.

De même les Anciens, ayant reconnu la force de la catapulte, conçurent qu'en multipliant les écheveaux, leur nombre & les roüages pour les bander, ils pourroient lancer toutes sortes de poids, & en changeant la construction au lieu du tir parabolique, ils parvinrent au tir horisontal, qui produisit le même effet que nos canons.

C'est ce que nous voyons clairement par ce passage de Tacite, qui parlant des Vitelliens dans la bataille de Bédriac entre les armées de Vitellius & de Vespasien, dit, *qu'ils avoient disposé leurs machines sur la chaussée du grand chemin pour battre par-tout à découvert; au lieu qu'elles étoient dispersées ça & là du commencement, & tiroient à travers le bois, ce qui rompoit la force du coup. Il y en avoit une entre les autres d'une grandeur démesurée qui jettoit de gros quartiers de pierres dont elles renversoient les bataillons.*

Il est clair que si le bois rompoit le coup, le tir étoit direct, outre qu'il eut employé le terme d'*écrasoit* au lieu de *renversoit*, si leur tir eut été parabolique.

D'autres passages nous confirment la violence de ces coups à tir direct. César rapporte qu'au siége d'Ategne, *il y eut un grand combat. Une machine renversa un même jour une tour d'où cinq des assiégés tomberent avec un petit garçon qui étoit en sentinelle pour avertir quand la machine tireroit.* Et Tacite au siége de Crémone, dit en propres termes: *de sorte que la tour qui y étoit jointe ayant été abbattue à coups de pierre, la septieme Légion monta serrée par cette breche.* Et Josephe dans la description du siége de Jotapat, parlant des machines des Romains, dit qu'elles poussoient les pierres avec tant de violence qu'elles *abbattoient les creneaux, & faisoient des ouvertures aux angles des tours; & dans les endroits même où les assiégés étoient les plus pressés, elles tuoient ceux qui étoient derriere les autres sans que ceux qui étoient devant eux les pussent garantir de leurs coups.*

Ne voilà-t-il pas des effets tout semblables à ceux de nos canons, & plus terribles encore, vû la grosseur bien plus grande des corps lancés?

Pour achever d'en convaincre le Lecteur, il n'est plus qu'une observation à leur faire sur la nature de ces corps lancés par les machines. Il n'est pas douteux que des boulets de marbre ou de très-gros caillous, ne fussent capables de faire des breches, puisque Mahomet II. ne se servit que de pareils boulets qu'il tiroit de la mer Noire pour le siége de Constantinople. Cependant les Anciens dans plus d'une occasion, préfererent les boulets de fer coulé, & les firent même rougir pour mettre le feu, comme Nicétas nous l'apprend, parlant de ceux d'Anabarza, qui userent de cette méthode pour embraser les machines des Romains qui les assiégeoient.

Voilà donc les machines anciennes mises en parallele avec nos mortiers pour les tirs paraboliques; & avec nos canons, soit pour les tirs directs, soit pour les boulets rouges. Et dans ce parallele, à qui donnerons-nous l'avantage? n'est-il pas dû à celle de ces deux inventions dont les effets sont les plus terribles? Quel est le canon qui lance un poids de dix talens, comme les machines d'Archimede au siegé de Syracuse? Dix talens font douze cents cinquante livres.

Avant que de quitter cette matiere, je suis bien aise de faire observer que la découverte, citée par le Pere Daniel, faite en bâtissant la maison de M. Foucault, Conseiller d'Etat, de plusieurs boulets de grais ou de fer coulé de différentes grosseurs pouvoit bien être un amas préparé, & laissé dans ce lieu par les Normans lors du siége de Paris. Il y a apparence que leur camp étoit de ce côté-là, la ville consistant alors dans ce qu'on appelle actuellement la Cité. Cette distance paroît être hors de la portée des machines des assiégés; & la grosseur de ces boulets, dont il y en a qui pesoient deux cents quatre-vingt-douze livres, m'engage à douter que ce soit des boulets de canon. Nous n'avons du moins nulle connoissance en France de calibre si énorme, si l'on excepte celui de Louis XI. qui étoit de cinq cents livres, mais qui ne réussit pas sans

doute, puisque ce calibre n'est plus usité à beaucoup près, malgré que nous ayons beaucoup perfectionné l'usage de l'artillerie depuis ce régne.

Article XXVIII.

Qu'il n'y a guere plus de deux siecles que les catapultes étoient en usage dans l'attaque & la défense des places. Exemples des prodigieux effets de cette machine.

L'Auteur de l'histoire de la Milice Françoise parle fort sensément de l'usage établi en France des machines de jet, & il en fixe la premiere connoissance sous le regne de Clovis, fondé sur ce que ce Prince ayant fait la conquête d'une partie des Gaules sur les Romains, n'a pû manquer d'apprendre d'eux ou de ses nouveaux sujets les Gaulois, l'art d'employer & de construire de semblables machines. Nous voyons encore aujourd'hui que les usages d'une armée passent bien vîte chez ses ennemis quoiqu'en pleine guerre.

Dans la suite des regnes des successeurs de ce grand guerrier, quelque négligée qu'ait été la discipline militaire, nous retrouvons cependant sous Charlemagne les machines de jet des Romains, encore existantes.

Le siége de Paris décrit par le Moine Abbo, nous apprend que les François en 886. étoient fort experts dans la construction, & l'exécution des machines appellées catapultes, dont il en étoit, dit-il, plus de cent sur les murailles qui lançoient des poids & des traits de toute grandeur. Et le même Pere Daniel cite un passage de Froissard qui ne servira pas peu à nous confirmer dans l'opinion de la force & de la grandeur des catapultes. Il s'agit du siége de Thin-l'Evêque aux Pays bas : voici les propres paroles de cet Ecrivain. *Le Duc Jean de Normandie fit charrier grand'foison d'engins de Cambrai & de Douai, & entr'autres six fort grands qu'il fit lever devant la forteresse, lesquels jetterent nuit & jour force pierres & mangoneaux qui abbattoient les combles & hauts des tours, des chambres & des salles, tellement que les compagnons qui gardoient la place, n'osoient demeurer que dans les caves & les celliers ; ceux de l'ost leur jettoient encore plus par leurs engins des chevaux morts & autres charoignes infectes pour les enpuantir la dedans, dont ils étoient en grand détresse, & de ce furent plus contraints que de nulle autre chose ; parce même qu'il faisoit chaud comme en plein été.*

Il n'y a point de cheval qui ne pese sept à huit quintaux, d'où l'on peut conclurre que ces catapultes étoient d'une grande force pour lancer ainsi de pareils poids.

Varillas, dans l'histoire des Hérésies, cite un trait pareil au siége de Carlottin en 1422. par Corribut, Général des rebelles de Boheme, qui ayant épuisé toutes les ressources en usage pour lors, pour réduire cette place, dont l'illustre défenseur est inconnu, fit jetter dedans par le moyen des machines

tous

tous les cadavres des soldats tués, & près de deux mille rombereaux d'ordures, dont l'excessive puanteur fit tomber les dents à la plûpart des défenseurs, & ceux à qui elles demeurerent, en durent la conservation à un riche Apothicaire de Boheme, qui fit entrer, à force d'argent, dans la place, des remédes & des préservatifs contre cette contagion.

Gengiskan & Timurbec ont fait de continuels usages de ces sortes de machines, & lançoient avec, des meules de moulins des grêles de cailloux en si grande abondance, qu'au siége de Cogende par ce premier, les cailloux manquerent; à Bamian, la même chose arriva, & retarda jusqu'à ce qu'on eut fait de nouveaux amas de ces matériaux.

Il est moins étonnant d'avoir vû à ces fameux conquerans cette nombreuse artillerie, qu'il le seroit aujourd'hui d'en voir d'équivalentes en canons, vû que la dépense pour cette derniere invention est bien plus considérable, quoiqu'elle ait succédé à celle des balistes & des catapultes. Le siége de Rhodes par Mahomet II. est une preuve que l'usage n'en a pas été aboli pour cela, & qu'il étoit des catapultes assez considérables pour balancer le succès des canons.

Ce siége qui fut fait en 1480. est un des plus mémorables; & le passage dont il est question, mérite d'être rapporté. Il est tiré de l'histoire de Mahomet par Guillet.

Les Turcs, dit-il, *avoient élevé une batterie de seize gros basilics ou doubles canons, dont le calibre énorme n'excédoit point celui des pieces employées au siége de Scutari. Les Chrétiens y opposerent avec grand succès une contrebatterie d'une invention nouvelle. Un de leurs Ingenieurs, aidé de quelques avis de gens de marine & des plus habiles charpentiers de la ville, fit une machine propre à jetter des quantités de pierres d'une grosseur effroyable. Son exécution empêcha l'ennemi de pousser le travail de ses approches, renversa ses épaulemens, ouvrit les sappes, tua la plûpart de ses travailleurs, & remplit de carnage les troupes qui se trouvoient sous sa portée. Les assiégés*, continue-t-il, *la nommerent par raillerie le Tribut, pour faire allusion au tribut que Mahomet avoit demandé, & l'avertir qu'ils lui en faisoient le payement en leur maniere....... Ils envoyoient une grêle effroyable de cailloux de leur Tribut sur les terres qui soûtenoient le travail des approches; & l'effet en étoit si grand, que la pesanteur des pierres ouvroit les terres dont le dessous étoit creusé par les mineurs, & alloit chercher ceux qui creusoient & qui préparoient des fourneaux sous les dehors de la place.*

Si le grand Maître Aubusson eut traité celui qui lui proposa de rétablir les catapultes, dont l'usage étoit abandonné depuis cent cinquante ans, comme l'on traite aujourd'hui la plûpart de ceux qui proposent des choses inusitées, il n'eût peut-être pas eu la gloire de faire lever le siége aux Turcs: mais bien loin delà, étant homme d'esprit & de grand sens, il sentit combien dans toutes les circonstances il est essentiel & profitable d'écouter tout le monde, & de voir expérimenter les nouvelles découvertes avant de les rebuter.

Je crois que ce fut à ce siége le dernier usage de la catapulte, à moins que l'on ne veuille ajoûter

foi au récit de Vincent le Blanc, qui dans son voyage d'Abyssinie, décrit une catapulte des Abyssins sans la nommer ainsi, dont la construction ressemble en tout à celle dont nous venons de parler; mais l'Auteur, quelqu'instruit qu'il paroisse de cette construction, ne me paroît pas assez grave pour faire une autorité, s'il a dit vrai : on les connoissoit encore en 1576.

ARTICLE XXIX.

Que les catapultes sont d'une plus grande utilité pour le jet des bombes & des pierres, que nos mortiers de toutes especes.

M. Blondel qui a si savamment écrit sur le sujet des bombes, nous dit dans un endroit de son ouvrage, qu'il seroit à désirer que quelque genie inventif pût avoir assez de patience, & employer assez de moyens pour découvrir la catapulte des Anciens, & que nos peres connoissoient. il n'y a pas longues années, comme nous venons de voir. Rien n'est plus sage que cette réflexion, & rien ne seroit plus avantageux que cette découverte pour perfectionner le jet des bombes & des pierres. Je l'aurai prouvé si je fais voir que la justesse du jet en seroit augmentée, l'éloignement conservé le même ou du moins suffisant, l'attirail moins considérable, & par conséquent plus propre à tous les pays, la dépense beaucoup moindre, & le récouvrement des matériaux & munitions plus aisé.

La justesse du jet, pour peu que l'on se rappelle la construction & l'action de notre catapulte, ne sauroit être plus précise dès que l'on égalisera la tension des cordages, & le poids des corps lancés; l'effort étant assidûment le même, le corps lancé doit parcourir la même route, cela est sensible.

Celui de nos mortiers au contraire est toûjours différent, soit par la différence des poudres plus ou moins bonnes, soit par la différence de la quantité, dix grains de plus ou de moins produisant une grande différence dans la force; & étant impossible de fixer l'effort assez précisément contre le point central de la circonférence du culot de la bombe, il arrive qu'elle est poussée plus à droite ou à gauche, plus avant ou plus en arriere, sans que toute la précision que l'on tâche d'y apporter soit suffisante pour fixer le jet, aussi bien que l'est celui de la catapulte, dont la cuilliere ou extrémité du bras embrassant la demi circonférence de la bombe par la précision du calibre, ne sauroit avoir qu'un tir très-égal dans chaque coup.

Outre que l'ame des mortiers venant à s'échauffer, l'effet de la poudre en est ou altéré ou augmenté, sans qu'on connoisse assez précisément le degré de cette altération pour y remédier.

Pour ce qui est des pierres, il est certain que la catapulte en lancera davantage, & les écartera moins que le mortier, ce qui est admirable contre les logemens, sappes, batteries, &c.

Quant à la distance, nos mor-

tiers pierriers du plus grand calibre, ne chassent guere qu'à cent cinquante toises. Il est vrai que la portée des mortiers à bombes, est plus étendue que celle des catapultes: mais il est vrai aussi qu'il suffit qu'elles portent sur les ouvrages attaqués, & que quatre-vingts toises en ce cas sont suffisantes: mais si l'on veut aller plus loin, j'ai prouvé que la centenaire des Anciens chassoit jusqu'à quatre cents toises, ainsi la catapulte lancera les bombes à une distance suffisante, & les pierres en plus grande abondance, & jusqu'à deux cents livres pesant plus loin & plus ramassé que nos pierriers n'en envoyent 60 livres.

L'attirail de douze grosses catapultes consistant dans les cordages, les bras, les chapiteaux, les coussinets, &c. peut être facilement transporté par une douzaine de mulets, qui, comme l'on sçait, passent partout; ainsi voilà une grande facilité pour les pays de montagnes. Quant aux poutres & aux montans, partout où il y a de gros arbres, on peut se dispenser d'y en transporter, & la construction n'exigeant nulle ferrure, en est très-prompte & très-aisée; ainsi voilà tout d'un coup bien des expéditions rendues faciles, & que de longs préparatifs n'ont pû divulguer, puisqu'il ne faut que douze mulets.

Quant à la dépense, la diminution qu'on en apperçoit est sensible; deux hommes peuvent servir une catapulte; mettez-en trois tout au plus; voilà encore une grande épargne; & le recouvrement des matériaux est plus aisé quant aux pierres, puisque toutes pierres sont propres à la catapulte, au lieu que les seuls cailloux peuvent convenir aux pierriers, dont le choc de la flamme brise toutes les autres: &, quant aux matériaux de construction, il ne faut que du bois qui est bien moins cher, & plus aisé à trouver que le fer coulé ou la fonte. D'ailleurs le seul article dispendieux sont les cordes à boyaux que l'on peut faire sur les lieux, & je ne sais si un seul écheveau ou cordage ne suffit pas pour tout un siége: ceux mêmes qui ont servi étant exposés dans un lieu un peu humide, & frotté deux ou trois fois avec du savon, reprennent leur état naturel, & les fibres dont ils sont composés se renflent de nouveau, & redeviennent capables des mêmes efforts.

Outre tous ces avantages, la catapulte a encore celui de pouvoir être pointée presque horisontalement, ce qu'on ne sauroit faire avec les mortiers; de ne faire aucun bruit, & d'être par conséquent infiniment plus meurtriere, sur-tout la nuit Elle ne fait aucune fumée, ni feu; ce qui n'en découvre pas la place pour l'exposer aux bombes de l'ennemi: de sorte que ces avantages bien considérés, il est très-clair, que la catapulte sur-tout poussée au point de perfection des Anciens, pour la grosseur des corps qu'elle lançoit, est un instrument extrêmement utile, très-meurtrier, & fort au dessus des mortiers, pour nettoyer des logemens, des tranchées, des sappes, ou pour ouvrir & détruire des galeries dans le passage du fossé, & inonder les batteries d'une grêle de cailloux, contre laquelle rien ne pourroit tenir, sans compter que la grosseur des pierres les démontreroit fort aisément.

ARTICLE XXX.

Des galeries soûterraines, ou conduits de mines des Anciens, jusques sous les tours des places assiégées. Quelle étoit leur méthode pour les ruiner & les renverser par la sappe; des contre-galeries des assiégés, & de leurs sappes sous les ouvrages des assiégeans.

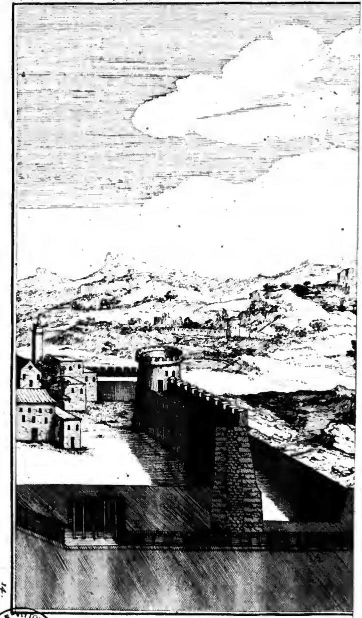
JUsqu'ici nous avons vû les Anciens, ceux mêmes de l'Antiquité la plus reculée, en possession des lignes de circonvallation & de contrevallation, des approches ou tranchées du camp aux batteries; des paralleles ou places d'armes, des comblemens de fossé, & à leur défaut des galeries de communication, & d'approche : il ne leur manque rien, pour avoir été nos maîtres en tout, que l'invention de la poudre qui a occasionné les bouches à feu, & les mines & fourneaux. A cela près, ils nous ont encore donné des leçons de ces deux genres d'attaques par leurs balistes & catapultes, & par leurs galeries soûterraines, dont l'origine est si reculée, que l'on ne la trouve point.

Le premier usage que l'on a fait de ces soûterrains, n'avoit d'autre objet que celui de parvenir dans le cœur de la place assiégée, à couvert & sans donner d'inquiétude, ni d'éveil aux assiégés. C'est ainsi que Darius au siége de Chalcédoine se rendit maître de cette place. Quelques exemples que nous allons citer, mettront le Lecteur très-au fait des principes & des progrès de cette invention; c'est Polyen qui nous apprend celui-ci.

Darius, dit-il, *assiégeant Chalcédoine, les murs étoient si forts, & la ville si garnie de vivres, que les habitans ne se mettoient point en peine du siége. Darius ne fit point approcher ses troupes des murailles, & même il ne fit point de dégât dans le pays. Il se tint en repos comme s'il eût attendu un renfort considérable : mais pendant que ceux de Chalcédoine gardoient leurs remparts, il ouvrit au tertre du phase, éloigné de la ville de quinze stades, une mine soûterraine qui fut conduite par les Perses, jusques sous la place du marché; ils jugerent qu'ils étoient directement sous ce lieu par les racines qu'ils trouverent des oliviers qu'ils savoient être dans cette place. Alors ils donnerent jour à leur mine, & montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.*

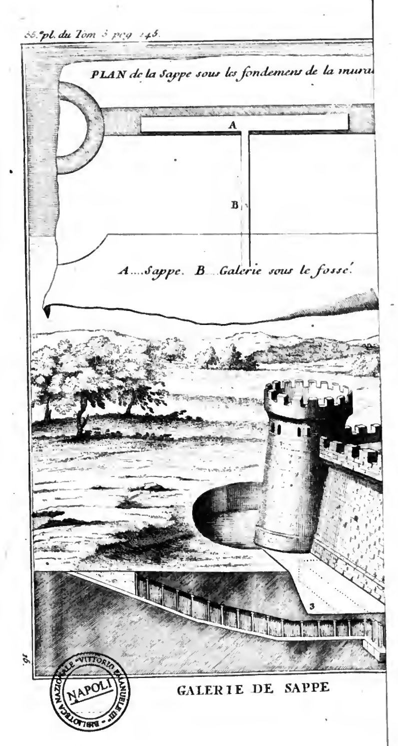
Quoique l'usage de ces sortes d'ouvrages se soit maintenu durant long-temps, les exemples en sont fort éloignés les uns des autres, & très-rares, vû la longueur de cette sorte d'attaque, qui n'étoit usitée que dans le cas où il n'y avoit plus d'apparence de réussir autrement.

Tite-Live nous cite un pareil exemple, pratiqué par les Romains au siége de Fidene sans leur en attribuer l'invention. Le Dictateur, pour tromper d'autant mieux les assiégés, les amusoit par une fausse attaque, tandis qu'il faisoit creuser un soûterrain, qui l'ayant conduit sous le temple de la citadelle, lui fournit le moyen de s'en emparer :



14.

GALERIE SOUTERRAINE
Poussée du Camp jusque dans l'intérieur de la V



GALERIE DE SAPPE

de sorte qu'il fût bien-tôt maître de la ville. Il y a plus de deux mille ans de ce second exemple.

Camille ayant assiégé pendant dix années la ville de Veies, & y ayant mis en œuvre tout l'art & les travaux qui pouvoient rendre ce siége célébre, usa de cette nouvelle attaque. *Mais le plus grand & le plus laborieux de tous leurs ouvrages*, dit Tite-Live, *fut une mine que Camille entreprit sous le château, & afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, & que le travail continuel qu'il faisoit faire sous terre ne rebutât point les mineurs qu'il avoit destinés seuls à cet ouvrage, il les divisa en six brigades qui se relevoient toutes les six heures & tour à tour, de sorte que cet ouvrage ne discontinuant ni le jour ni la nuit, on poussa enfin jusques sous le château. Comme les Véiens ne soupçonnerent jamais qu'ils touchassent à leur perte, & qu'il ne leur vint jamais à l'esprit que les Romains eussent pénétré & percé les murs de la citadelle, & qu'elle fût pleine d'ennemis au-dessous, ils furent tout étonnés lorsqu'ils virent les assiégeans après avoir été si long-temps dans l'inaction & sans rien entreprendre, s'approcher subitement de leurs murailles comme des gens déterminés à tout risquer pour se rendre maîtres de la ville : enfin la mine qui étoit remplie de l'élite des soldats Romains leur donnant passage dans le Temple de Junon qui étoit dans la citadelle, une partie alla inopinément charger à dos les Véiens qui étoient à la défense de leurs murailles, pendant qu'une troupe courut aux portes qu'elle enfonça pour donner entrée à leurs gens. Le reste voyant que les femmes & les esclaves les accabloient de pierres & de fleches du haut des maisons, y mit le feu.*

L'Histoire de Gengiskan nous fournit encore un pareil exemple. L'Auteur fait assiéger Pékin par les Mogols ; après avoir forcé la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, ils arriverent devant cette Place, dont le siége fut aussi long que fameux par l'acharnement que les assiégés, ainsi que les assiégeans, témoignerent en se mangeant les uns les autres, plutôt que de se rendre, ou de lever le siége. Les assiégeans ayant reçu un convoi dans le temps que leur patience alloit être à bout, formerent le dessein, après avoir tenté toutes les autres voies, de se couler dans la ville par un soûterrain qu'ils creuserent, & d'où sortant tout à coup pendant une nuit obscure, ils se rendirent maîtres sans peine de cette grande ville, où ils exercerent tout ce que la barbarie a de plus horrible.

Jusques-là ces sortes de galeries n'ont rien eu que de très-simple dans leurs constructions : on ouvroit la terre dans un plus grand ou moindre espace, suivant l'objet, & le monde qu'on devoit faire passer au travers de ces galeries. A mesure que l'on avançoit, l'on soûtenoit les terres par des poutres ou des soliveaux, ou montans (2), de six piés de haut, qui appuyoient chacun sur leur semelle, c'est-à-dire, sur une planche couchée à plat, afin que le poids des terres ne les fit point enfoncer. Ces montans soûtenoient les chapeaux ou traversans (3) de quatre à cinq piés de long, & étoient ainsi posés de distance en distance, plus ou moins longue, selon la nature des terres à soûtenir. On plaçoit encore d'autres charpentes dans les côtés pour empêcher l'éboulement. C'est

ce qu'on appelle aujourd'hui chassis de mine en terme de l'art.

L'on poussoit ainsi la galerie *A*, jusques bien avant dans la ville, dans quelque partie peu fréquentée; à un certain point l'on pratiquoit un large soûterrain *B* dont on soûtenoit les terres par des étançons *C*, alors on pratiquoit une issue *D*, égale à sa largeur pour sortir tout à coup, & en grand nombre, tandis qu'on défiloit par la galerie *E*.

A cette méthode de surprendre les villes par les soûterrains, succeda celle que les Anciens ont pratiquée beaucoup plus souvent, qui fut de sapper les murailles sous terre à la faveur de pareilles galeries, lesquelles n'allant pas aussi avant dans l'interieur des places, n'engageoient pas à un travail aussi pénible, ni aussi long. On ouvroit la galerie (1), on la poussoit sous le fossé (3), jusqu'au pié de la muraille (4), sous le fondement de laquelle l'on ouvroit une mine (5), à droite & à gauche, plus ou moins étendue suivant l'idée des Généraux. Ayant soûtenu cette partie de murs avec de forts étançons lorsque tout étoit prêt, on enduisoit les étançons de poix ou autre matiere combustible; l'entre-deux étoit rempli de bois sec ou fascines gauderonnées, auxquelles on mettoit le feu, ce qui ayant brûlé les étançons faisoit nécessairement crouler la muraille.

César nous apprend que les Gaulois étoient très-experts dans ces sortes d'ouvrages : il en parle à peu près dans les mêmes termes, au sujet de ceux de la Gaule Aquitanique, & de ceux de Bourges, *qui*, dit-il, *ruinoient la batterie en venant par dessous enlever la terre, & les fascines dont elle étoit composée, le tout avec d'autant plus d'adresse & d'industrie qu'il y a beaucoup de mines de fer en leur pays, & qu'ils sont fort experts dans cet art.*

Dès que cette maniere d'attaquer fut connue, on se servit de la même méthode pour se défendre, & dès lors l'on introduisit les combats soûterrains, non-seulement avec les armes; mais l'on disputa par supériorité de talens, & sans doute comme aujourd'hui, l'on s'attacha à trouver le mineur, & à gagner le dessous de l'ennemi, ce qui est le grand point de l'art des mines.

Le siége d'Embracie a été dans l'Antiquité, un des plus fameux pour cette partie de l'attaque & de la défense : le passage de la traduction de Durier mérite d'être rapporté tout du long.

Le Consul voyant qu'il ne pouvoit rien avancer à force ouverte, résolut de faire une mine : mais il couvrit auparavant avec des gabions & des mantelets, l'endroit où il devoit faire l'ouverture; de sorte qu'encore qu'on travaillât de nuit & de jour à cet ouvrage, les assiégés ne s'apperçûrent point non-seulement qu'on creusoit la terre, mais même qu'on la transportoit, jusqu'à ce qu'enfin un morceau qu'ils découvrirent inopinément, leur fit juger qu'on travailloit à cet ouvrage. Ainsi apprébendant que les ennemis ne se fussent déja fait un chemin dans la ville par-dessous les murailles renversées, les assiégés firent derriere un grand fossé vis-à-vis du lieu où l'on travailloit; & lorsque l'on eut creusé aussi avant que pouvoit aller la mine, ils mirent l'oreille en plusieurs endroits contre terre, entendirent le bruit de ceux qui minoient, & ouvrirent aussi-tôt un passage qui alloit droit à la mine. Au reste ce travail ne leur donna pas beaucoup de peine, car en un

moment ils arriverent jusqu'au vuide où ils trouverent les fondemens de la muraille que les ennemis avoient suspendus sur de grosses pieces de bois; ainsi s'étant rencontrés, & le passage étant fait de leur fossé dans la mine, ils combattirent d'abord avec les outils dont ils s'étoient servis pour creuser; & les soldats y étant aussi accourus avec des armes, on donna sous terre un combat sanglant & furieux: mais bien-tôt après, il se relâcha, parce qu'on travailloit à boucher la mine où l'on jugeoit le plus à propos, tantôt avec des sacs remplis de terre, & tantôt avec des portes qu'on jettoit à la hâte au-devant de l'ouverture.

On voit dans cet exemple un combat entre des mineurs, & comme je l'ai dit plus haut, à la poudre près qui rend l'effet des mines plus décisif, leur usage moins pénible & plus prompt, puisque l'ouvrage étant moins considérable peut se répéter plus souvent; on voit que les Anciens nous ont encore enseigné cette espece d'attaque, qu'il nous a plû d'appeller mine, depuis la premiere où l'on employa de la poudre, ce fut au siége du château de l'Œuf, ou * *Gonsalve*, dit le Pere Daniel, *fit sommer Chavagnac, Gentilhomme d'Auvergne qui y commandoit; il répondit à la sommation, que lui & sa garnison étoient résolus de s'ensevelir sous les ruines de la place. La chose arriva plutôt qu'il n'avoit crû. Pierre de Navarre chargé de l'attaque du Château avoit fait miner la muraille du côté de Pizzifalcone, sans que les François s'en fussent apperçûs; la mine joüa, & en fit sauter en l'air un assez grand nombre. La place fut emportée, & l'on fit main basse sur tout ce qui s'y trouva d'Officiers & de soldats.*

Quoiqu'il y ait plus de deux siécles de cette premiere mine, Guichardin en fait remonter l'origine beaucoup plus haut, puisque c'est en 1487. Voici en quels termes le Pere Daniel le cite. *On dit seulement que vers ce temps les Genois assiégeant Seresavilla sur les Florentins, un Ingenieur avoit fait l'essai de ce secret sous la muraille du Château: mais que n'ayant pas fort bien réüssi, on n'en avoit plus usé depuis; que Pierre de Navarre servoit alors dans l'infanterie Genoise, qu'il avoit beaucoup réflechi sur cette invention, qu'après l'avoir perfectionnée, il l'avoit heureusement employée contre les Châteaux de Naples, & mis par ce moyen les Espagnols en possession de cette importante conquête.*

La science des mines est de toutes celles de la guerre la plus utile, pour retarder un siége; & tout Gouverneur assiégé qui voudra bien songer que le maître du dessous du terrein, l'est, quand il veut, du dessus, en épargnant beaucoup de monde, rendra sa défense aussi belle que longue & opiniâtre: il réduira son ennemi au pair, & alors le plus habile l'emportera, puisqu'il n'y a d'autres remedes que la contremine contre les effets réitérés de cette invention.

Le siége tout récent de Candie, en est une preuve bien claire; les Turcs ne sont venus à bout de s'en rendre maîtres qu'après être parvenus à cette science: & combien leur en a-t-il coûté pour y parvenir?

Quelle puissance est en état de perdre devant un place autant d'hom-

* Histoire de France, Louis XIV.

mes, d'argent & de temps, pour acquérir aussi cherement qu'ils firent une connoissance aussi utile ?

Le siége de Ceuta n'a duré aussi long-temps qu'à la faveur des mines, dont les Maures moins habiles que les Turcs, n'ont pû connoître ni pratiquer les ruses.

C'est par les ruses que les mines des Modernes excellent sur-tout sur celles des Anciens, puisqu'au lieu de faire crouler une seule fois un terrein, nous avons la facilité de le faire sauter, jusqu'à neuf fois par les fourneaux pratiqués autour du premier; de sorte que dans une profondeur de 50 piés en terre, on fera sauter plus de trois cents fois le même terrein.

Il seroit à désirer que dans un Royaume, comme la France, il y eût davantage de sujets appliqués à cette partie; pourquoi ne seroit-elle pas une route assûrée pour arriver aux honneurs, ainsi que toutes les autres du métier des armes? En vérité son utilité devroit y faire faire de sérieuses réflexions : cependant à peine trouve-t on deux ou trois hommes dans un aussi vaste Etat, qui tâchent d'aller aussi loin dans cet art que feu M. de Valliere qui y a excellé.

ARTICLE XXXI.

Des mines & des contremines des assiégés, de celles des assiégeans, divers artifices des premiers pour chasser les seconds de leurs mines. Rencontres des Mineurs. Combats soûterrains. Mines fausses & simulées des assiégeans.

COmme dans les choses de la guerre l'on tire plus d'utilité & d'instruction des faits rapportés avec leurs circonstances, que de la plûpart des raisonnemens : c'est ce qui m'engage à choisir dans la multitude d'exemples que nous fournit l'Antiquité, ceux qui sont le mieux à notre sujet, pour tâcher de n'en omettre aucun de ceux où notre instruction se trouve renfermée. J'ai fait voir dans le précédent Article l'ancienneté de l'invention des mines, & dans celui-ci on va voir que les contremines & les combats qu'elles engagent, n'ont pas tardé à naître après l'invention des premieres.

Végece dont l'autorité est si respectable, ne parle de cette partie que fort succinctement, à l'occasion du siége de Rhodes par Démetrius Poliorcete, qui ayant fait construire le fameux Hellepole, dont nous avons parlé précédemment, vouloit le conduire contre les murs de la place que cette tour surpassoit, & dont il se fut rendu maître par son moyen. *Mais un Ingenieur*, dit-il, *pour rendre cette tour inutile, ouvrit une galerie soûterraine qui passoit par dessous les murs de la ville, qu'il poussa sous le chemin par où la tour devoit passer le lendemain pour approcher des murailles. Les assiégeans ne soupçonnant rien du piege qu'on venoit de leur tendre, conduisirent la tour jusqu'à l'endroit sous lequel on avoit miné. Le soûterrain ne pouvant soûtenir le poids de cette masse effroyable fondit tout-à-coup sous la machine, qui s'enfonça si avant dans terre, qu'il*

qu'il ne fut pas possible de la retirer d'un si mauvais pas où elle resta, & par-là la ville se vit délivrée d'un très-grand danger.

Vitruve prétend que les assiégés s'y prirent différemment, & qu'un Ingenieur nommé Diognete, à la faveur de quelques auges avancées à travers des ouvertures qu'il fit au mur, détrempa si fort le terrein, que l'Helepole s'y enfonça de façon qu'il ne put plus se mouvoir.

Le siége d'Athenes par Sylla a aussi illustré les travaux soûterrains. Archelaüs qui défendoit la place, ayant miné & étançonné le dessous des fameuses terrasses de Sylla, & ayant mis le feu aux étançons fit écrouler tous les ouvrages. Les assiégeans qui s'étoient apperçus des travaux soûterrains, eurent le temps de retirer leurs tours & leurs machines, mais non pas celui de sauver leur terrasse : après leur chute, voulant les rétablir, ils se virent obligés à contreminer les galeries des assiégés, en prenant le dessous pour être les maîtres du terrein. Les Mineurs s'étant rencontrés, il est à présumer qu'ils se livrerent un combat à leur façon, lesquels sont d'autant plus meurtriers, que l'espace n'admettant aucune arme de longueur, les combats y sont corps à corps.

Durant ces chicannes, les assiégeans se voyant réduits à la guerre soûterraine, imaginerent de miner la place dans un autre front & en tant d'endroits, que les assiégés n'ayant pu les découvrir, virent un jour fondre & disparoître une partie de leurs murailles que la mine avoit sappées, ce qui accelera d'autant plus la reddition de la place, que chaque soldat de garde s'imaginoit à chaque instant voir enfoncer la partie du mur qu'il défendoit, ce qui abbattit beaucoup leur courage.

Quoique César n'ait fait nulle mention des mines dans sa description du siége de Marseille, Vitruve veut qu'il y en ait eu, & nous donne à ce sujet une façon de contreminer qui est assez singuliere. Il dit que les habitans s'étant apperçûs que les assiégeans fouilloient sous terre par plus de trente conduits, *ils résolurent de creuser tout autour de la place si avant, que toutes ces mines furent ouvertes dans leurs fossés ; & au droit des lieux qu'ils ne purent creuser, ils firent en dedans un grand fossé, en maniere de vivier, qu'ils remplirent des eaux qu'ils tirerent des puits & du port, de sorte que cette eau venant à entrer tout d'un coup dans les mines, en abbattit les étais, & étouffa tous ceux qui s'y rencontrerent, tant par la quantité d'eau que par la chûte des terres.*

Vitruve rapporte encore une autre maniere de disputer le terrein, qu'il dit avoir été pratiquée par les habitans d'Apollonie, *qui étant assiégée, & les ennemis ayant creusé une mine à dessein d'entrer dans la ville sans qu'on s'en apperçût, les assiégés qui furent avertis de ce dessein, furent fort épouvantés, ne sachant, ni en quel temps, ni par quel endroit les ennemis devoient entrer dans la ville. Cette incertitude leur faisoit perdre courage, lorsque Tripson, Architecte d'Alexandre qui étoit avec eux, s'avisa de faire plusieurs contremines, qui passoient par-dessous les remparts d'environ un trait d'arc, & de pendre des vases d'airain dans tous les conduits soûterrains. Il arriva que dans le conduit qui étoit le plus proche de celui où les ennemis travailloient, les vases frémissoient à chaque coup de pique que l'on donnoit,*

& par-là, l'on connut quel étoit l'endroit vers lequel les pionniers s'avançoient pour percer jusqu'au dedans de la ville ; ce qui ayant été précisément marqué, Tripson fit apprêter de grandes chaudieres pleines d'eau bouillante, & de poix avec du sable rougi au feu au-dessus de l'endroit où les ennemis travailloient, & ayant fait la nuit plusieurs ouvertures dans la mine, il y fit mettre tout d'un coup toutes ces choses, dont ceux qui travailloient furent tous tués.

On trouve encore dans Enée, auteur de la premiere Antiquité, qui a travaillé assez médiocrement à mon sens, sur l'attaque des places dans un ouvrage intitulé, *de toleranda obsidione*, qu'il propose deux assez mauvais expédiens pour s'opposer aux mines, l'un de creuser au-devant un fossé revêtu de maçonnerie que l'on remplit de bois sec, auquel on met le feu après avoir couvert le fossé, afin que la fumée qui cherche toûjours une issue, aille étouffer ceux qui creusent dans les environs. Je ne fais pas plus de cas de cet expédient que de celui de lâcher un essein d'abeilles contre les mineurs, qui est du même Auteur; il en cite aussi un troisiéme, qui est d'ouvrir des contre-galeries pour aller chercher les mineurs, & nous fournit à ce dessein une découverte d'un chaudronnier de Barcie, ville assiégée par Amasil, qui avoit creusé un soûterrain pour pénétrer dans la ville, ce que les assiégés ayant sû, sans connoître quelle route il tenoit, le chaudronnier imagina pour la découvrir, de faire l'enceinte de la ville avec un bouclier d'airain qu'il posoit à terre à chaque pas, & prêtant l'oreille dessus, il parvint à entendre l'ennemi travailler, & au moyen de cette découverte, l'on creusa une contre-galerie; on rencontra les mineurs ennemis, on les chassa, & l'on tua ceux qui résisterent.

Il y a apparence qu'Enée n'étoit instruit qu'imparfaitement de l'invention du chaudronnier, qui apparemment posoit sur le bouclier une balle dont l'impulsion annonçoit le lieu du travail des ennemis. C'est du moins avec un semblable expédient d'une balle placée sur la peau d'un tambour que nous connoissons aujourd'hui dans les siéges, quand on travaille au-dessous de nous; sans cette balle le bouclier seul n'eût rien operé, & bien moins que ne feroit en pareille occasion une oreille attentive appuyée contre terre.

En 1450. la garnison de Croye, assiégée par Mahomet II. se servit d'une pareille balle placée sur la peau tendue d'une tymballe pour découvrir les mineurs.

Polybe nous fournit dans la suite de cet ouvrage, plusieurs expédiens propres à chicanner le terrein par les mines; le Lecteur les trouvera bien; ainsi ce sont ceux qui lui sont étrangers que je veux citer, tel que celui d'Embracie que l'on trouve dans Tite-Live. *On trouva même une chose nouvelle*, dit cet Auteur, *qui ne fut pas mal-aisée à exécuter, contre ceux qui étoient dans la mine. Car les assiégés firent faire un grand tonneau de fer, percé de plusieurs petits trous qui avoit à l'un des fonds un tuyau aussi de fer assez long, & assez retenu, & à l'autre fond quantité de longues javelines, qui s'avançoient vers les ennemis pour les empêcher d'approcher. Ce tonneau étoit rempli de petites plumes ou de duvet dans lequel on mit du feu que l'on allumoit avec un soufflet de forge, qui étoit attaché au tuyau de fer dont*

nous avons parlé, de sorte qu'il en sortoit non-seulement un forte fumée, mais une si grande puanteur de la plume qui brûloit, que personne ne put demeurer dans la mine.

On trouve encore dans Anne Comnene, qu'au siége de Duras par l'Empereur Alexis, les assiégés s'étant apperçus qu'on minoit sous eux, creuserent des contre-mines, d'où ayant apperçû les mineurs ennemis par des fentes à travers les terres, *& voyant dedans une multitude de François, ils leur jetterent au visage d'un feu composé de ce que je vais dire. Les pins & d'autres arbres qui sont toûjours verds, produisent une gomme que l'on pile jusqu'à ce qu'elle soit en poudre : on mêle cette poudre avec du soufre, & on verse l'une & l'autre dans des cannes au bout desquelles on met le feu. Les assiégés soufflant dans ces cannes, jetterent cette matiere enflammée dans les yeux & dans le visage des François, qui furent contraints de s'enfuir comme des abeilles qui sont étouffées par la fumée.*

Les Modernes n'ont jusqu'ici rien inventé de plus pour déloger l'ennemi, & les Turcs sont les seuls qui ont encheri sur cette partie de la défense ; mais à la vérité contre toutes les loix de la guerre, puisque ce fut en introduisant dans les mines une fumée empoisonnée au siége de Candie, ce qui révolte l'humanité & les droits de la bonne guerre. Il est permis de se servir de fumée, mais non de poison, & c'est un moyen sûr de faire abandonner les galeries que de les enfumer. On n'y cherche pas tant de façons aujourd'hui, il suffit de faire crever une bombe dans une mine pour l'emplir de fumée au point que personne ne sauroit y demeurer un instant, & cette fumée y séjourne toûjours long-temps, vû la difficulté de l'air & des issues.

L'usage de contreminer les places par avance & hors des siéges, a rendu cette défense extrèmement facile aux assiégés, puisque les galeries & différens rameaux que l'on pousse sous les capitules, mettent à portée par-tout de gagner le dessous de l'ennemi, & d'arriver aux mineurs par un très-petit travail, partant toûjours de près.

Cet usage de contreminer les places d'avance, est encore dû aux Anciens, comme nous l'apprend Josephe, parlant de la force de la ville de Gamala, assiégée par Vespasien. *Il sembloit*, dit-il, *que la nature eût pris plaisir à rendre cette place imprenable ; & Josephe n'avoit pas laissé d'y faire faire de grands fossés & plusieurs mines.*

Cet Auteur ne s'attribue point l'invention de cette précaution, ce qui sembleroit prouver que les contremines ont été encore antérieures au temps de Josephe, & par conséquent très-anciennes.

Avant de terminer cet article des mines, je ne veux pas omettre une ruse à ce sujet, qui, toute grossiere qu'elle est, pourroit encore trouver quelque mal-adroit dont elle feroit sa duppe, & cela d'autant mieux que les plus grossieres sont quelquefois celles dont on se défie le moins. C'est Frontin qui la rapporte, & qui cite Philippe, Roi de Macédoine, qui assiégeant Trinesse, fit transporter pendant plusieurs nuits un grand monceau de terre fort près des murs de la forteresse, comme si elle eût été tirée d'une mine, ce qui obligea les assiégés à se rendre sur cette opinion.

ARTICLE XXXII.

Méthode des Anciens dans leurs sorties ; qu'elles étoient toûjours grosses, vigoureuses & faites à propos.

LA défense des places est tellement liée avec l'attaque, qu'il est impossible en traitant de l'une de n'entamer l'autre à tout moment; c'est ce qui me fait regretter de n'avoir pas suivi le même plan de Goulon, Ecrivain, qui a traité ensemble & savamment l'attaque & la défense, les mêlant l'une avec l'autre, suivant le besoin; & je me vois obligé pour les sorties à faire à peu près de même, ne pouvant en parler sans opposer l'une à l'autre à chaque instant.

Comme jusqu'ici j'ai commencé par les maximes des Anciens, avant d'en venir aux nôtres, il est juste d'examiner d'abord la conduite que l'on tint au siége de Lilybée, qui nous a donné lieu à cet ouvrage. Imilcon ayant épuisé par l'opiniâtreté de sa défense toute la constance, la ruse, l'habileté & le courage des Romains, & n'ayant pas montré moins de science que ceux qui l'assiégeoient, n'avoit plus que les sorties à faire pour rendre sa défense d'autant plus longue & plus digne de loüange &. d'admiration.

Ce grand homme savoit combien il est rare & difficile à un assiégeant de se garantir contre cette espece d'attaque toûjours vive, inattendue, brusque, impétueuse & dont la répétition lasse & énerve autant l'assiégeant, qu'elle enhardit, & encourage un assiégé, qui dans sa situation n'a rien de mieux à faire pour prolonger sa liberté, & donner à ceux de dehors le temps de le secourir.

Il est inoüi, du moins jusqu'à présent, qu'une tête de tranchée se soit soûtenue contre une grosse sortie tant soit peu bien conduite, & il faut bien nous garder de croire, ainsi que le peuple & les gens sans expérience, que lorsqu'on dit que l'assiégé a été repoussé, cela veuille dire que sa sortie n'a pas réüssi; bien loin delà, elles réüssissent toutes, & ne different entr'elles que du plus au moins : la mieux conduite, ainsi que celle qui l'est le plus mal, finit par la retraite de ceux qui l'ont faite. La raison en est toute simple; on attaque un ennemi toûjours supérieur, puisqu'il assiége, & chaque instant lui amenant de nouveaux renforts, met l'assiégé dans le cas de céder le terrein qu'il a pris. D'ailleurs il n'a jamais d'autres projets que celui de se retirer après avoir fait son coup; & celui qui réüssit le plus mal a du moins remporté l'avantage d'avoir retardé le travail de l'ennemi, & gagnant du temps, c'est tout gagner dans un siége, puisqu'on n'en soûtient que dans l'espoir, ou d'attendre un secours qui nous délivre, ou d'affoiblir & énerver une armée qui nous assiége, en lui faisant consommer ses vivres, ses munitions & ses hommes, ou de lui faire consommer son temps pour l'empêcher d'entreprendre d'autres opérations. Ainsi dans ces trois circonstances vingt-quatre heures sont toûjours un gain

précieux, & de fréquentes sorties qui détournent & chassent les travailleurs, qui comblent les travaux, & qui enclouent les batteries, font bien gagner des vingt-quatre heures.

C'est une maxime reçûe & constante à la guerre que celui qui se défend, suppose toûjours des avantages à celui qui l'attaque, & le croit supérieur par cela seul qu'il a l'audace d'attaquer; ainsi c'est toûjours un préjugé favorable pour les sorties, & qui remet l'égalité dans l'imagination du soldat, lequel se voyant assiégé, se croitoit toûjours hors d'état de résister à son ennemi, si on ne l'accoûtume à le vaincre dans les sorties, où un avantage assûré à chaque nouvelle attaque, lui enfle d'autant plus le courage qu'il l'abbat à l'ennemi, & fait qu'il n'avance plus qu'en tremblant.

Imilcon, persuadé de cette vérité fit de fréquentes sorties; il les fit toûjours fortes, mais il les fit plus fortes à mesure que le péril augmentant, lui rendoit les momens plus chers, & la vie de ses soldats moins précieuse.

Voyons les raisons qui l'engagerent à agir de la sorte; & si elles nous paroissent bonnes, nous donnerons ces deux points pour des maximes.

L'art de la défense consiste à retarder sa perte & à augmenter la perte d'hommes chez l'ennemi en ménageant les siens: mais ce seroit mal prendre ce principe, que de prétendre ménager sa garnison en perdant sa place. Les hommes qui la défendent ne sont précieux qu'autant qu'ils peuvent contribuer à la sauver: c'est pourquoi dans les commencemens d'un siége où l'ennemi est encore éloigné, & où mille incidens peuvent nous en débarrasser, ce seroit une témérité que de risquer sa garnison dans des sorties où l'attaque & la retraite deviendroient extrèmement meurtrieres par la longueur du trajet qui expose les troupes, soit au feu long & réitéré des batteries & des tranchées, soit aux charges d'une cavalerie portée à ce dessein, qui peut couper chemin à ceux qui s'éloignent, ou du moins intimider le soldat, & le rendre méfiant de confiant qu'il faut tâcher de le rendre. Mais quand une fois on se trouve dans la situation où étoit Imilcon, c'est-à-dire, pressé par tout ce que la valeur & l'habileté ont de plus formidable, que l'on a encore beaucoup de monde, que l'on attend à chaque instant un secours dont l'arrivée doit nous délivrer, n'ayant rien de mieux à faire que de retarder l'ennemi, & rien n'y étant plus propre que la sortie; ce n'est plus alors là témérité, mais c'est une nécessité que de les rendre fréquentes, de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnoître, & de le tenir dans une agitation & une fatigue perpétuelle, qui tôt ou tard le dégoûte & l'oblige, sinon à lever le siége, du moins à ne plus mener ses soldats aux tranchées que tremblans, & prêts à s'enfuir à la premiere alarme. Outre que les fréquentes sorties tuent beaucoup d'hommes, c'est que le travail n'avance plus; qu'au lieu de pousser des sappes, on ne fait plus que réparer ou mettre en meilleur état ce qui étoit déja fait, & que la sécurité n'étant jamais établie chez l'assiégeant, il lui faut quatre nuits pour faire ce qu'il feroit dans une, s'il ne craignoit rien.

C'est ce qui engageoit Imilcon à en user, comme dit notre Auteur: *Chaque jour il voltigeoit de côté & d'autre; il guettoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines; & pour le pouvoir, livroit jour & nuit des combats plus sanglans quelquefois & plus meurtriers, que ne sont ordinairement les batailles rangées.*

Quant à la force de ces sorties, sans doute qu'il les faisoit telles, parce qu'il sentoit qu'il étoit de toute conséquence pour la durée de son siége, & pour entretenir la valeur & la bonne volonté dans sa garnison de lui procurer des avantages certains. Outre cette raison décisive, il en est encore une: plus vous faites de sorties, plus l'ennemi songe à s'en garantir, & plus il est sur ses gardes; de sorte qu'il renforce ses gardes de tranchées, il fait de meilleures dispositions contre lesquelles il n'y a plus que le nombre qui puisse procurer de l'avantage, joint à la surprise qu'on se ménage, en variant les heures. Et une troisieme raison, est la fatigue considérable qu'on lui occasionne, en l'obligeant à passer les jours & les nuits en force dans les tranchées, tandis que l'assiégé qui fait ce qu'il veut faire, ne dérange ses soldats que pour le moment où ils opérent, n'ayant point ainsi que l'ennemi de longs trajets à faire pour venir aux attaques.

D'ailleurs une petite sortie n'obtient jamais que de légers avantages; mais au contraire une grosse qui réussisse bien (& dans le nombre sûrement quelqu'une a un sort heureux) peut procurer la levée d'un siége. Si les batteries sont bien enclouées, les places d'armes rasées, les logemens détruits, les tranchées comblées, les munitions brûlées ou enlevées; il n'est point de grosse sortie qui ne puisse moralement espérer cet avantage.

Imilcon après avoit fait tout ce que la science & le courage lui inspiroient, réduit à l'intérieur de sa place, resserré & prêt à périr sans un coup de main qui lui donne le temps d'attendre son secours, ne croit plus devoir temporiser. Il n'a des soldats que pour vaincre: s'il n'a plus de remparts, du moins il lui reste du courage & de l'audace. Il conçoit que s'il peut brûler les machines des Romains, il n'y a rien encore de désespéré dans sa situation, & pour cela il ne croit pas que ce soit trop hasarder que de hasarder sa garnison par de grosses sorties. En effet qui pouvoit l'en empêcher? étoit-ce la considération de sauver des hommes? Ils étoient perdus tout de même, puisqu'ils devenoient prisonniers des Romains. Cet expédient lui réussit, & retardant sa prise, il vit enfin arriver le secours.

Cependant ces grosses sorties tomberoient dans un autre inconvenient, & ce ne seroit plus que des combats réglés, dont la multiplicité sans ruse, détruiroit le plus foible. Pour prevenir cet inconvénient, il faut faire de petites sorties parmi les grosses, n'en admettant point de médiocres qui ne menent à rien. Les petites au contraire ont un double avantage; celui de retarder tout de même les travaux, en mettant en fuite les travailleurs, & de tromper l'ennemi qui accoûtumé deux ou trois fois de suite à ne voir sortir que vingt ou trente hommes n'est plus sur ses gardes contre les grosses qui ajoûtent à leur force par cette ruse

l'avantage de la surprise.

Le siége de Jérusalem par Tite, nous fournit une preuve éclatante de l'inutilité des sorties médiocres que la mésintelligence des Juifs leur faisoit faire à la place de fortes & nombreuses qu'ils étoient en état de répéter si souvent. Voyons ce que dit Josephe : *Jean fit une sortie le premier jour de Juillet avec des flambeaux à la main pour mettre le feu dans les travaux des Romains : mais il fut contraint de revenir sans en avoir pû approcher, parce que les entreprises que les assiégés faisoient alors, n'étoient pas bien concertées. Au lieu de donner tous ensemble & en même temps avec cette audace & cette résolution qui sont naturelles aux Juifs, ils ne sortoient que par petites troupes & avec crainte; ainsi ils n'attaquerent pas les Romains avec la même vigueur qu'ils avoient accoûtumé, & ils les trouverent au contraire mieux préparés qu'auparavant à les recevoir; car ils étoient si pressés les uns contre les autres, si couverts de leurs armes, & avoient garni de telle sorte tous leurs travaux, qu'il ne restoit pas la moindre ouverture pour mettre le feu, outre qu'ils étoient résolus de mourir plutôt que de lâcher le pié, parce qu'ils ne voyoient plus d'espérance de pouvoir élever d'autres terrasses si celles-là étoient brûlées, & qu'ils considéroient comme une honte insupportable, que le courage fût surmonté par la surprise, la valeur par la témérité, l'expérience par la multitude, & les Romains par les Juifs.* En comparant ce passage avec ce qu'il ajoûte ailleurs, *que les Romains commençoient à se décourager....... quils voyoient leurs travaux emportés de force, les machines inutiles contre des murs d'une épaisseur si extraordinaire, le désavantage qu'ils avoient eu en plusieurs combats, & ne croyoient pas qu'il fut possible de vaincre des gens que ni leur division, ni la guerre, ni la famine, non-seulement n'étoient pas capables d'étonner, mais qui par une intrépidité inconcevable s'élevoient au-dessus de tant de maux, & devenoient toûjours plus audacieux*, ne seroit-on pas en droit de conclurre que si à la place de ces sorties foibles & mal concertées, les Juifs fussent sortis quelquefois au nombre de trente mille, ils eussent bien-tôt ruiné les Romains, qui ne triompherent que par la mésintelligence, & la pitoyable conduite des assiégés qui rendit leur courage fort inutile? Si cette sortie eut été faite de nuit, il est probable qu'ils eussent brûlé les machines des Romains.

Il nous reste à parler de la sortie générale que fit Imilcon pour y prendre un modele de conduite, ainsi que dans le reste de son siége. Pour porter sur ce point un jugement sain, il est nécessaire de se représenter la situation où se trouvoit ce Général qui étoit resserré dans l'intérieur de sa place, dont l'ennemi occupoit le rempart, ayant déja poussé ses travaux jusque dans l'intérieur; de sorte que les Carthaginois étoient précisément à l'extrémité, c'est-à-dire, dans la position où la nécessité ne reconnoît plus rien de téméraire, & où c'est une loi de tout risquer, & comme l'on dit le tout pour le tout; avec cette différence qu'en n'entreprenant rien, l'on n'est pas moins perdu, mais on l'est sans espérance & sans gloire; au lieu qu'à operer il y a beaucoup de gloire à acquérir, une espérance morale de réussir;

& au défaut du succès la satisfaction intérieure d'avoir fait du moins tout ce que l'on a dû pour se le procurer.

Imilcon n'avoit plus que ce seul parti, il étoit donc très raisonnable & très-prudent de le prendre; son habileté jusques-là lui avoit procuré le tems de recevoir le secours qu'il attendoit. De quoi lui servoit ce secours, si ce n'étoit pour faire lever le siége? Et quel autre moyen lui restoit il que celui d'une sortie générale pour prevenir un assaut auquel il eût eu le désavantage d'être attaqué par toutes les mêmes ouvertures dont il profita pour attaquer lui-même? Voilà la différence de l'homme habile à l'homme ordinaire: celui ci se fut laissé attaquer, mais celui-là se garda bien de laisser cet avantage à son ennemi.

Cette sortie générale fut donc une manœuvre digne des plus grandes loüanges, puisque fondée sur la nécessité, elle avoit de plus l'avantage d'avoir un très-grand objet & une certitude morale de réussir; puisque, outre tout ce que nous avons dit qui assûre le succès des sorties, il y joignoit de plus celui de faire combattre dix mille hommes de troupes fraîches, excitées par tout ce qu'ils avoient oüi dire de la constance & de la valeur de leurs camarades, & qui devoient brûler de l'envie de partager leur gloire, & de faire des exploits qui pussent signaler leur arrivée.

Voilà quant à la conduite d'Imilcon. Quant à celle des Romains qui fait proprement notre sujet actuel, puisqu'il s'agit de l'attaque des places, elle fut bien simple, & telle qu'on devoit l'attendre de l'habileté qu'ils avoient montrée jusques-là. Apprenant l'arrivée du secours qui s'étoit jetté dans la place, & connoissant ce que devoit faire Imilcon, c'est à-dire une sortie générale, ils n'eurent rien de mieux à faire que de renforcer les gardes de leurs machines & de leurs travaux, pour se mettre en état d'y résister, ainsi qu'ils firent par un nombre supérieur à celui de la garnison. C'est Polybe qui nous l'apprend; écoutons-le: *Car il étoit sorti de la ville jusqu'à vingt-deux mille hommes, & ceux du dehors les surpassoient beaucoup en nombre. Le combat fut furieux & obstiné. On combattoit homme à homme comme à un combat singulier. Le plus grand effort se faisoit auprès des machines.* Ainsi au lieu d'une sortie, ce fut, pour ainsi dire, une bataille où le grand nombre l'emporta, puisque l'habileté étoit égale ainsi que le courage. C'étoit au nombre à décider.

Mais les Romains n'eussent-ils pas mieux fait, puisqu'il en falloit venir là, d'attaquer eux-mêmes de toutes parts ceux de la ville, au lieu de se laisser prevenir? C'est ce qu'il me paroît qu'ils eussent dû faire, du moins ils eussent sauvé par là les breches dont ils étoient maîtres d'abord, & dont les Carthaginois reprirent possession, n'ayant fait leur retraite qu'après avoir repris tout ce qu'ils purent de terrein qu'ils avoient perdu, & dans la résolution de recommencer incessamment; car Imilcon cédoit au nombre, mais son courage ne le cédoit ni en constance ni en résolution à celui des Romains.

Sans les ordres réitérés jusqu'à trois fois que la Cour donna au Marquis de Goëbriant au dernier siége d'Aire, nous eussions vû dans

le commencement de ce siecle un second Lilybée. Ce généreux guerrier, après avoir fait tout ce qui étoit en lui pour retarder la perte de sa place, s'étoit déterminé, après y avoir soûtenu un assaut général au corps de la place, à faire une sortie générale, ainsi qu'Imilcon, par où auroit fini son siége, & il y a à parier qu'il l'eût fait lever, lorsqu'il reçut le dernier ordre de se rendre. L'ennemi étoit sur le point de hasarder un assaut, de la réussite duquel il se méfioit beaucoup, & ils avouerent après, qu'ils s'attendoient à lever le siége. Ce brave & habile Gouverneur pouvoit dire avec autant de raison que Corbulon, lorsqu'on lui apporta le commandement de Claudius de repasser le Rhin, *quam beatos quondam duces Romanos!* Que les anciens Capitaines étoient heureux!

Malgré cet illustre exemple, il se trouve quelques personnes qui soûtiennent que la défense de quelques jours de plus dans une place est bien plutôt une marque de témérité, & d'imprudence dans un Gouverneur, que d'un véritable courage; ils fondent ce raisonnement sur le risque que l'on court, disent-ils, d'être emporté d'assaut, de voir ruiner une ville qui nous sera peut-être rendue un jour; & sur le malheur irréparable de perdre une garnison composée de braves gens qui peuvent ailleurs servir l'Etat, qui s'en trouveroit privé pour jamais. Il n'est rien à répondre à une maxime d'une fausseté aussi spécieuse, que ce que disoit feu M. le Duc, que ceux qui avoient en vogue cette commode maxime, ne méritoient ni loüange, ni blâme, jusqu'à ce qu'il fût décidé si les remparts d'une place élevés à si grands frais étoient faits pour défendre une garnison, ou celle-ci pour ses remparts.

J'ajoûterai à cela en faveur de la sortie générale dont il s'agit, une question que je ne fais que lorsqu'on est réduit à l'extrémité. Quel est le mieux ou de périr sous les feux & les pierres dont un ennemi vous accable dans pareille situation, ou de risquer de sauver sa garnison l'épée à la main par un dernier effort?

La conservation d'une place qui couvre une frontiere n'est-elle pas plus précieuse que celle des troupes qui la défendent? & y ont-elles été mises à d'autres fins que celle de la sauver en la défendant, du moins jusqu'à la veille de cet assaut, s'il n'y a nulle espérance de mieux faire en risquant quelque chose de plus glorieux?

Quant à la disposition des troupes à la grande sortie de Lilybée, l'Auteur n'en parlant pas, nous laisse la liberté de conjecturer, & je ne crois rien hasarder en disant que sans doute les assiégés sortirent en corps serré, uni & sur une grande profondeur, ayant leurs frondeurs & leurs armés à la légere à la queue des colonnes pour ne point embarrasser le choc, & l'impulsion qui les rend formidables.

Sans doute que les Romains ne les attendirent pas dans leurs travaux, mais qu'ils sortirent au devant d'eux en bataille. Nous pouvons hasarder cette conjecture sur ce que les Carthaginois ne pûrent malgré leurs efforts approcher des machines dont l'incendie eût produit la levée du siége.

Article XXXIII.

Que les sorties qui se font de nuit, sont les plus favorables & les plus sûres.

OUtre tout ce que nous venons de rapporter, en faveur des grosses sorties, & l'autorité d'Imilcon pour les appuyer, je trouve que les Anciens dans une infinité d'endroits, nous ont donné des leçons qui doivent conclurre en leur faveur; quoique, comme je l'ai déja dit, je n'improuve pas, bien loin delà, les petites, dont les effets sont fort souvent aussi essentiels, & bien moins coûteux que ceux des grosses. Pour achever de convaincre le lecteur, je n'ai qu'à lui faire observer la force de la garde des travaux ou des tranchées des Anciens, qui n'étoient ainsi farcis d'hommes, que dans la crainte des grosses sorties qu'ils essuyoient souvent. Les assiégés ne sortoient jamais en moindre nombre que de la moitié de la garnison, & quelquefois du tout comme fit Imilcon.

Au siége de Bourges par César, il y avoit toûjours deux Légions aux travaux, c'est-à-dire, dix mille hommes qu'il tenoit dans des paralleles très-près à près, afin d'être plus réuni & plus à portée de repousser les efforts de l'ennemi. En effet rien n'est plus puissant pour résister aux sorties que cette méthode: Montecuculi semble l'approuver. En parlant des Turcs, il dit que leurs paralleles *se soûtiennent les unes les autres, outre que les troupes qui les gardent s'entretouchent; & que quand on y est une fois entré, il n'est pas aisé d'en sortir, & si l'on veut aller au-delà des dernieres lignes, on tombe dans la cavalerie, & on ne peut reculer; & s'ils paroissent au commencement abandonner la tête de la tranchée, c'est, une ruse pour nous y engager tout-à-fait; alors ils viennent sur nous le sabre à la main, & le canon & la mousqueterie de la place nous sont inutiles; & comme ils sont forts, & en grand nombre, nous sommes poussés avec une perte considérable, eu égard à notre petit nombre en comparaison du leur.*

Outre cette excellente méthode de sortir en force, les Anciens en avoient encore une que bien des Modernes n'admettent pas, & qu'Imilcon négligea dans sa sortie générale: c'est de les faire de nuit. Avant d'en dire les raisons, nous ferons ici la comparaison de cette premiere sortie avec la seconde, en supposant que ce Général profita du défaut de l'une pour mieux réussir dans l'autre. Dans la premiere les Romains, comme nous l'avons remarqué, étant en force, disposés, & préparés à recevoir les Carthaginois, & voyant leur disposition à la faveur du jour, s'opposerent avec succès à leur principal progrès, qui étoit d'approcher des machines: ils voyoient où tendoient leurs efforts; ils étoient soûtenus par les gens de trait placés dans les tours; & leurs propres yeux servant à les rassûrer contre le nombre qu'ils voyoient inférieur, leur imagination pleine de l'espoir d'être puissamment

& promptement secourus par les troupes du camp, étoit comme autant de renforts qu'Imilcon leur eût ôtés s'il eût attaqué de nuit. Instruit par la funeste expérience du mauvais succès que cette premiere sortie avoit eue, il résolut d'en faire une seconde encore générale : il attend pour cela le moment favorable ; un vent impétueux, une espece d'ouragan vient à renverser quelques machines des assiégeans, & les ébranle toutes, il souffle du côté favorable aux assiégés ; Imilcon en est averti, ainsi que de l'avantage qu'il peut en tirer pour mettre le feu à ces mêmes machines déja ébranlées. Il n'a garde de laisser échapper l'occasion : mais instruit par son expérience, combien le jour lui avoit été contraire, il attend la nuit pour attaquer, & pour lors sortant avec impétuosité, il renverse tout ce qui s'oppose à lui, & sans être intimidé par le nombre des ennemis que ses soldats n'apperçoivent point, il arrive aux machines, y met le feu, & contraint l'ennemi à lever honteusement le siége, n'étant pas en état d'en construire de nouvelles. C'étoit cependant ces mêmes Romains qu'il avoit en tête ; il ne les attaque pas avec de nouvelles forces, au contraire, il avoit de moins tout ce qu'il avoit perdu dans la premiere action. Quelle est donc la raison de leur défaite ? ne pouvons-nous pas conclurre que ce fut celle de la nuit ? Je crois pouvoir l'assûrer, ainsi que j'assûre que le mauvais succès de sa premiere sortie générale fut causé par l'heure qu'il avoit choisie. Pour combattre avec ordre cette opinion de grosses sorties de jour, il est nécessaire d'établir leurs avantages. Il est constant que le principal qu'elles ont, est celui que chacun voit sa besogne, que l'émulation est plus grande parmi les Chefs & les soldats qui sont vûs de leurs Généraux, qui du haut des ouvrages sont en état de juger des belles actions pour les recompenser par les graces, ou les loüanges, plus puissantes encore. Outre ces deux, il y a encore celui de pousser son succès jusqu'au point où il peut aller sans témérité, puisque voyant arriver le secours on a tout le temps que l'on veut pour se retirer à temps, & l'on n'a nulle crainte d'être coupé : voilà les avantages du jour.

Quels sont ses désavantages ? les voici : l'ennemi averti par ses sentinelles, jamais endormies dans ces heures-là, voyant arriver les troupes qui sortent, a du moins un instant pour se préparer, quelque surpris qu'il soit : si le trajet est un peu long, par des décharges réitérées, il a détruit quelques Chefs, & endommagé les têtes des troupes avant qu'elles soient parvenues aux tranchées : les batteries non attaquées, ainsi que celles qui le sont, par un feu à cartouche le plus vif qu'elles peuvent, ne laissent pas que de tuer bien du monde ; la même émulation parmi les assiégeans, se trouve soûtenue par les yeux des Chefs. Le nombre des travailleurs moins grand que la nuit, n'embarrasse guere la défense des tranchées ; leur fuite n'intimide point le soldat armé ; les troupes à portée, toûjours plutôt prêtes de jour que de nuit, arrivant par le chemin le plus court, vont où la besogne presse. La cavalerie avance sans crainte des obstacles qui sont toûjours fréquents autour des tranchées, elle trouve ses débouchés, & voit ses manœuvres, que le jour la met en état de diriger.

& les Chefs, ainsi que les soldats, voyant leur besogne, sont en état de s'opposer à des dispositions qu'ils sont à portée d'éclairer & de connoître. La retraite faite, chacun ayant bientôt regagné son poste, tous les maux sont bientôt réparés. Le travailleur vû par son Officier n'a garde de s'en aller bien loin; les dommages faits tant aux tranchées qu'aux batteries, étant bientôt connus, le jour sert même à les réparer, ou du moins à faire de bonnes dispositions pour les réparer dans la premiere nuit.

Voyons maintenant quels sont les avantages de la sortie de nuit. Il est aisé de les connoître, en faisant la contre-partie de ce que nous venons d'exposer.

Le premier avantage est la surprise : quelque préparé que soit un ennemi la nuit, tout étonne; l'ignorance des projets de l'ennemi, ainsi que de ses dispositions, fait que l'on ne s'y oppose que foiblement, & qu'on le cherche à târons dans les endroits où il n'est pas. Les ténebres grossissent toûjours dans l'imagination de l'attaqué, le nombre des assaillans; la fuite & le désordre d'un grand nombre de travailleurs, met le désordre dans les tranchées qu'ils embarrassent. Le soldat armé ne manque pas de croire que ce sont les troupes de la tête qui fuyent. La garde de cavalerie trouvant à chaque pas des boyaux, des obstacles, ne pouvant connoître son chemin, n'est jamais à craindre, ou du moins très-peu : l'ennemi rallié n'avance qu'avec timidité & circonspection : Les renforts du camp qui ne sont pas prêts, n'arrivent que tard: les travailleurs dissipés, ne se rallient plus; la plûpart charmés de l'occasion, n'ont garde de revenir avant le jour : le mal fait aux paralleles, aux tranchées, aux batteries, ne pouvant être apperçû, ne peut être réparé, & le jour le feu de la place survenant en empêche le rétablissement.

Comme c'est la nuit sur-tout que l'on avance les travaux, toutes celles que l'on perd retardent d'autant les siéges, & l'on peut être sûr que dans celles où il s'est fait une sortie forte & vigoureuse, le moindre avantage qu'elle ait procuré à l'assiégé, est celui de suspendre les travaux de l'assiégeant, qui se trouve fort heureux quand la nuit d'ensuite il ne lui reste plus rien à réparer, & qu'il est libre d'aller en avant.

Tant d'avantages considérables ne sauroient être balancés par les désavantages qu'opére la nuit, qui sont d'ôter l'émulation entre les troupes & les soldats : l'ennemi étant dans la même situation, la loi devient égale. Si l'on n'a pas l'avantage de voir clairement sa besogne, du moins comme elle n'est pas éloignée des points d'où l'on débouche, les erreurs ne peuvent jamais nuire beaucoup, & les travaux à faire n'éxigeant pas une grande habileté, la nuit n'y est pas moins propre que le jour, puisqu'il ne s'agit que de renverser des gabions, de combler des tranchées, & d'encloüer du canon, qui est bientôt trouvé quand une sortie a été dirigée durant le jour pour être faite la nuit.

Ces deux comparaisons faites, je crois que l'on peut hardiment conclurre que nos Anciens raisonnoient & agissoient très-prudemment de sortir de nuit, & qu'Imilcon fit une faute à la premiere, qu'il fut réparer à la seconde, & qui doit nous servir de leçon. Tout comme la négligence des Romains à ne plus pousser l'assiégé après la premiere sortie qui

devoit leur annoncer qu'un tel adversaire, quelque endormi qu'il parût, n'attendoit que l'occasion de reparoître avec succès. Je crois que l'on doit attribuer cette espece de léthargie des Carthaginois qui paroît avoir été entre la premiere & la seconde sortie générale, au besoin qu'ils avoient de se rétablir, & de mettre en défenses leurs breches & leur corps de place; car Imilcon ne paroît pas mériter qu'on l'accuse de paresse & de négligence; mais si fait bien les Romains à qui je ne puis accorder ici les loüanges que je leur donne par-tout ailleurs. N'avoient-ils pas l'avantage dans ce dernier combat, quoique de nuit, d'appercevoir leurs ennemis à la lueur des flambeaux qu'ils apportoient pour brûler les machines? Il ne faut pas que l'on s'imagine qu'il soit médiocre cet avantage-là : l'exemple de Civilis mérite d'être rapporté à ce sujet. *Ce Général Gaulois fit faire*, dit Tacite, *une attaque générale au vieux camp des Romains par les autres nations qui demandoient la bataille, & après qu'elles eurent été repoussées, il les fit remonter à l'assaut sans se soucier de la perte, à cause de la multitude de ses troupes, ni de mettre fin au combat par la venue de la nuit; car il avoit fait allumer des feux à l'entour; & tandis que les uns buvoient, les autres venoient aux mains échauffés du vin, & de la débauche: mais ils ne faisoient pas grand effet dans l'obscurité, & étoient blessés à la clarté de leurs feux par les nôtres, de sorte que, lorsqu'il en paroissoit quelqu'un d'illustre, il étoit choisi par nos soldats, & percé à coups de traits. Civilis ayant remarqué ce défaut, fit éteindre tous les feux, & recommencer l'attaque, où la valeur servit peu parmi les ténebres, & le hasard fut par-tout le maître.*

Les Romains devant Lilybée n'avoient-ils pas le même avantage que ceux du camp contre Civilis, & outre celui-là, celui d'aller au-devant d'eux, & de les attaquer, bien loin de les attendre? C'est du moins le meilleur parti à prendre, & celui que la nation Françoise ne manque jamais de prendre depuis que le régiment de Navarre lui en a le premier montré l'exemple. Cette nation vive & remplie de feu, au premier mot de sortie, ne manque point de sauter sur le revers de la tranchée, & d'aller au-devant de l'ennemi qui se trouve lui-même attaqué, & obligé à la défensive, ce qui étonne les plus intrépides. Il est vrai que ce mouvement est sujet à l'inconvenient du grand feu de la place que l'on essuie dès que la sortie s'est rejettée dans le chemin couvert: mais qu'importe si cette glorieuse boutade l'a rendue inutile?

Pour appuyer le sentiment des sorties nocturnes, & de la terreur qu'elles peuvent imprimer, il me reste à citer Josephe au siége de Jerusalem.

Il arriva, dit-il, *un étrange trouble dans le camp des Romains. Tite avoit fait élever sur ses terrasses trois tours de cinquante coudées de haut, chacune pour commander de-là les remparts, & les murs des assiégés. Environ la minuit, l'une de ces tours tomba d'elle-même, & le bruit de sa chûte remplit tout le camp de crainte, parce qu'on ne doutoit point que ce ne fût l'effet de quelque grand effort des Juifs. Dans ce tumulte, toutes les légions coururent aux armes sans savoir de quel côté faire tête à cause qu'il ne paroissoit point d'ennemis; ils s'enquéroient de la maniere dont cela étoit arrivé, & personne ne le pouvoit*

dire. Sur ce doute, ils commencerent d'entrer en soupçon les uns des autres, s'entre-demandoient le mot, & sembloient être frappés d'une telle terreur panique, que quand les Juifs auroient forcé le camp, elle ne pouvoit être plus grande : mais Tite ayant appris au vrai ce que c'étoit, le fit savoir à toute l'armée. A peine put-il encore par ce moyen appaiser un si grand trouble. De tous les accidens de la guerre, il n'y en a point où un grand homme ne puisse trouver du remede, hors les terreurs paniques.

Venons aux exemples des sorties générales, pour ne point nous écarter de notre route ordinaire, si bonne à l'instruction & à l'amusement.

ARTICLE XXXIV.

Réflexions sur les actions & sorties nocturnes. Exemples des sorties générales des Anciens. Leur méthode dans la maniere d'y résister. Qu'on combattoit de part & d'autre sur un petit front, & sur une très-grande profondeur.

Le vrai héroïsme a été de tout temps le même, & dépeint par les mêmes principes. Homere qui dans son Iliade, nous a voulu montrer des héros du premier ordre, nous les montre aussi braves la nuit sans témoins, que lorsque le jour éclairoit leur valeur; il les fait agir & parler en conséquence, & s'ils se plaignent de l'obscurité, c'est qu'elle leur cache le chemin de la gloire; c'est pourquoi Ajax s'écrie tout d'un coup dans une nuit profonde où il ne trouvoit plus le moyen de combattre :

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Ainsi c'est à tort que Tacite avance que la nuit favorise les audacieux & les timides, que les coups sont incertains, & les blessures non attendues. Je tomberai d'accord pour les timides; il est certain que la nuit couvre leur honte, & par là leur est très-favorable: mais je pense comme Homere pour la vraie valeur; elle doit craindre que la nuit ne l'empêche de se montrer avec tous ses avantages, & c'est de ces deux principes incontestables que les sorties nocturnes tirent leur principale utilité. Puisque rien n'est plus rare que le vrai héroïsme, & qu'au contraire les héros du second ordre composent le grand nombre, il s'ensuit que dans la nuit le plus grand nombre ne fait pas tout ce qu'il feroit le jour; &, comme nous l'avons déja dit, tout est terrible dans l'obscurité; quelque préparé que l'on soit tous les dangers grossissent : de cet état à la peur, & de celle-ci à la fuite, il n'y a qu'un pas, & tout l'avantage demeure à l'attaquant.

La nuit égalise les foibles aux forts dès que ceux-ci se laissent surprendre, & c'est une ressource pour les foibles armées que les attaques de nuit. On pourroit faire de ceci une maxime, & dire qu'on ne doit attaquer la nuit que quand on est le plus foible dans le sens.

le plus étendu : car lorsqu'on est le plus fort, l'on y perdroit cet avantage d'en imposer à son ennemi, par une supériorité de nombre qu'il ne connoîtroit pas, au lieu que le petit nombre n'étant pas connu la nuit, se trouve égalisé par l'imagination de celui qu'il attaque : quand même on n'admettroit pas la surprise, qui cependant réussit toûjours contre les habiles tout comme contre les gens ordinaires. L'attaque des lignes de Valenciennes en 1656 par Jean d'Autriche & le Prince de Condé réussit assez bien pour prouver que quelque grand que fût M. de Turenne, les grands hommes sont toûjours neufs à ces heures-là.

Quant aux exemples des sorties générales & de leur utilité, j'ai encore un trait à citer en leur faveur, avant d'en venir aux principales que nous trouvons dans l'histoire, & ce trait est celui de l'ignorance des Juifs dans Jérusalem qui ne conçurent jamais que leur salut dépendoit d'un effort de cette espece. Qui poura douter que si dans l'action suivante la sortie eût été générale, les Romains n'eussent été contraints de se retirer? C'est Josephe qui la rapporte. *Les assiégés ayant un peu discontinué de faire des sorties, observerent le temps que les assiégeans étoient épars dans leur camp, & occupés à leurs travaux, dans la créance que la lassitude & la peur avoit fait retirer les Juifs. Ils sortirent par la fausse porte de la tour d'Epicos, mirent le feu dans les ouvrages des assiégeans, & donnerent même jusques dans leur camp. A ce bruit ceux qui étoient les plus proches se rallierent, & ceux qui étoient éloignés vinrent promptement les joindre. L'audace l'emporta alors sur la discipline des Romains, les Juifs mirent d'abord en fuite ceux qu'ils rencontrerent, & pousserent ceux qui se rallierent. Le grand combat fut à l'entour des machines : il n'y eut point d'efforts que les uns ne fissent pour les brûler, & les autres pour les en empêcher. Un cri confus s'éleva de part & d'autre, & plusieurs de ceux qui se trouverent à la tête d'un choc si opiniâtre, demeurerent morts sur la place. La vigueur & le mépris de la mort que les Juifs firent paroître en cette occasion, continuoit à leur donner l'avantage, lorsque les soldats levés dans Alexandrie, soûtinrent si généreusement leurs efforts, que contre toutes les apparences, ils passerent ce jour-là pour plus vaillans que les Romains.* En lisant les différens traits de ce siége, en admirant à chaque page la valeur des Juifs, on ne peut s'empêcher de blâmer sans cesse leur ignorance & le peu d'habileté de leurs Chefs, que l'on peut regarder comme la source de leur ruine. Que l'on se représente une garnison aussi courageuse, aussi nombreuse, aussi entreprenante, sortant de nuit & en entier, que n'en eut on pas dû attendre? Et quels sont les hommes qui eussent pû y résister? Je ne crois pas que les Romains, tout grands qu'ils étoient eussent pû se dispenser de lever un pareil siége : mais au contraire de cela ils n'eurent à combattre que de jour contre des détachemens toûjours inférieurs, courageux à la vérité, mais sans discipline, & que leur acharnement ne servoit qu'à détruire, puisqu'il donnoit toûjours le temps au secours d'arriver du camp pour les accabler.

Pour en venir aux exemples que j'ai promis, le premier qui se pré-

sente à mes yeux n'est pas le plus touchant, c'est celui du Comte de Lerin, au siége de Sighet en Hongrie. Sa sortie fut malheureuse, il y perit avec toute sa garnison : mais comme il avoit résolu de ne pas se rendre, il ne pouvoit prendre de parti plus glorieux que celui de se faire tuer les armes à la main. Le parti opposé à celui-là ne l'eût pas sauvé, & eût perdu son honneur, sa garnison, & sa vie : des trois il sauva le plus précieux.

Ce n'est pas dans les siéges des petites places que l'on doit chercher de pareils exemples ; c'est dans les fameux, soit par l'importance des places, soit par la qualité ou le nombre de la garnison. Celui d'Athenes, fait par Sylla, mérite d'être rapporté : il est des célebres de l'Antiquité ; & si je ne me suis pas attaché strictement au texte Grec, c'est qu'il est des faits d'une nature, qu'un Ecrivain militaire qui cherche à les éclaircir, se trouve obligé à les deviner, plutôt que de laisser le Lecteur dans l'embarras ; & quand on ne fonde ses conjectures que sur les principes & pour l'instruction, on ne craint point le blâme des Auteurs qui ne font que cela.

Sylla ayant affiégé Athenes, & s'étant trouvé dépourvû d'argent, dès le commencement de son expédition, se fit apporter par un décret tous les thrésors des Temples, ce qui le mit à portée de continuer son siége, & de presser Archelaüs qui s'étoit jetté dans la place pour la défendre, ce qu'il fit avec tout l'art & la valeur possibles, & dont il eut pû espérer sans doute un meilleur succès, sans les traîtres & les espions qu'il avoit dans sa place, qui prenoient soin d'avertir exactement Sylla de toutes ses démarches. Une des plus considérables fut une sortie générale que ce généreux défenseur avoit ordonnée, & qui étoit bien dirigée, mais qui échoüa par l'avis qu'un des traitres donna à Sylla dans une balle de plomb lancée à cette fin, dans laquelle étoit contenu ce billet : *Demain l'infanterie sortira de la ville pour tomber sur vos travaux, & les gens de cheval par différens endroits pour attaquer votre camp.* Sylla en conséquence de l'avis, tendit une embuscade à la cavalerie où elle donna, & fut défaite ; & il renforça la garde des travaux, où il se trouva supérieur en nombre. Par cette précaution, il y eut un combat au désavântage de l'inférieur, qui après les derniers efforts se trouvant coupé & battu, fut obligé de regagner la ville, où une partie de son monde ne put rentrer qu'à la nage, ayant été obligée de gagner le côté de la mer. Archelaüs, abbattu par ce mauvais succès, mais non pas atterré, continua à se défendre par des tours, des machines & des travaux qu'il opposoit à ceux de l'ennemi, & se déterminoit à faire une seconde sortie générale, lorsqu'il reçut un secours de la Chalcide & des autres Isles voisines, qui lui ayant donné la supériorité sur l'assiégeant, le détermina à ne plus différer de sortir, ce qu'il exécuta sur le minuit avec grand nombre de torches allumées pour mettre le feu aux tours de Sylla. Il ne pût exécuter ce projet que sur une, & sur les machines qu'elle contenoit. Sylla ayant réparé cette perte par une nouvelle tour qu'il fit construire en dix jours, & Mithridate ayant envoyé à Archelaüs un nouveau

veau secours, conduit par Andronischete, il fut besoin d'une troisieme sortie générale pour détruire les nouveaux ouvrages. Archelaüs s'y étant préparé avec soin, & ayant disposé les machines, ses gens de traits sur le rempart, & ses troupes sur le front de l'attaque, protegés par ceux du rempart, ayant de plus mêlé des gens de traits avec ses meilleures troupes, & fait préparer quantité de flambeaux, de torches, & de feux, commença ainsi un des plus furieux combats qu'on ait vûs en fait de siége. Les Romains avertis eurent d'abord l'avantage, Archelaüs ayant ranimé ses soldats, rétablit le combat par sa présence, & obligea les Romains à fuir. Murena arrivant du camp avec des renforts, fit à leur égard ce qu'Archelaüs venoit de faire aux siens; sa présence, sa voix, ses discours ranimerent les Romains qui revenant avec encore plus de furie qu'ils n'avoient fait, repousserent de nouveau les assiégés, qui après les plus grands efforts furent obligés de se retirer avec tant de précipitation, & furent suivis de si près, que la ville fut obligée à fermer ses portes avant qu'Archelaüs lui-même fût rentré; de sorte qu'on fut obligé de lui jetter du haut du rempart une corde avec laquelle on le tira d'en haut : entrée bien plus glorieuse pour un défenseur, que les triomphes les plus pompeux.

Le troisieme exemple que je veux rapporter, est celui du fameux défenseur de Belgrade, Huniade qui soûtint ce siége contre Mahomet en 1356. Je le tire de l'Abbé de Vertot, qui met ce Capitaine au rang des plus grands de la Chrétienté, & le dit le seul de son temps qui soit comparable à Scanderberg.

Pendant tout le temps que dura le siége, dit l'Abbé de Vertot, *ce grand homme faisoit les fonctions de sage Capitaine & de soldat déterminé. Général, Gouverneur, Officier de Marine & d'Artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les postes qu'ils attaquoient. On le voyoit en même temps à la tête de toutes les sorties......... Mais après tout comme ces petits avantages n'étoient pas décisifs, & que Mahomet avançoit toûjours ses travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût sauver la place. Dans cette vûe, il fit prendre les armes à sa garnison, aux troupes qu'il avoit amenées, & même aux plus braves des habitans, dont il fit choix ; & ayant formé de toutes ces troupes un corps considérable, il se mit à leur tête, & l'épée à la main il se jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en pieces tout ce qui s'opposa à son passage : mais au bruit que faisoit cette attaque, les Turcs se rallient bien-tôt & font ferme : jamais les Chrétiens & les Infideles n'avoient combattu avec plus de courage & d'opiniâtreté. Huniade qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une si longue opiniâtreté, s'abandonne dans le plus épais des bataillons ennemis, pousse, tue tout ce qui se présente devant lui, & force enfin les Infideles à reculer en désordre. Mahomet accourt lui même à leur secours, & à la tête de ses Légions invincibles de Janissaires qui faisoient toute la force de son armée & de son Empire, charge les Chrétiens, & tue de sa main un des principaux Officiers des Hongrois : mais dans le même temps il reçoit une large blessure à la cuisse, qui le met hors d'état de combattre ; on le porte aussitôt dans sa tente, où le sang qu'il*

avoit perdu le fit tomber en foiblesse. Cependant le nouveau combat ne se ralentit point. Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, & tourne le canon contre les tentes du Sultan: mais le Général Chrétien voyant un gros de Spahis, qui s'avançoit le sabre à la main pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos par un combat trop opiniâtre de les réduire au désespoir, souvent plus redoutable que leur valeur ordinaire; & content des avantages qu'il venoit de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade, parmi les acclamations de ses soldats, qui traînoient à leur suite un grand nombre de prisonniers.

Depuis ce grand Capitaine, il semble que les sorties générales soient abandonnées; & j'ose cependant dire que la même raison qui a obligé l'assiégeant à se camper hors de la portée du canon pour retarder l'arrivée des secours du camp aux tranchées, devroit engager dans ce temps-ci à faire beaucoup plus de ces sorties que n'en ont fait les Anciens, qui rencontroient presqu'aussitôt les secours des camps, que les troupes des tranchées.

Je terminerai cet article par un dernier exemple que Diodore de Sicile nous fournit, & dans lequel nous trouverons de plus l'ordre dans lequel les Anciens se rangeoient, tant pour repousser les sorties, que pour les faire. Ce fait est écrit dans la vie d'Alexandre le Grand qui assiégeoit Halicarnasse, place importante, dans laquelle Memnon s'étoit jetté. C'étoit le meilleur Capitaine de Darius; il le prouva dans cette occasion. Les Perses ayant fait plusieurs sorties avec divers succès, à l'une desquelles Alexandre lui-même fut obligé d'accourir en personne pour en réparer la perte; Iphialtes représenta que c'étoit folie d'espérer leur salut d'une simple défense, qu'il n'y avoit qu'une sortie vigoureuse qui pût les sauver; que tout autre parti ne pourroit tout au plus que retarder leur perte. Memnon persuadé d'avance de cette vérité, & connoissant combien il est utile & avantageux de charger un homme courageux du soin de l'expédition qu'il a proposée, & de l'intéresser par deux motifs aussi puissans à la réussite, accorda à Iphialtes de prendre tout ce qu'il voudroit d'hommes pour exécuter son projet. Celui-ci en choisit deux mille à qui il fit prendre mille torches, & sortant un peu avant le jour avec une impétuosité, à laquelle l'ennemi ne s'attendoit pas, le renverse, bat tout ce qui s'oppose à lui, perce jusqu'aux machines, y met le feu, & delà marchant en un seul corps les rangs & les files serrées, rencontre & attaque les Macédoniens qui accouroient au secours. Alexandre s'y étant porté lui-même pour rétablir le combat, range ses troupes en trois corps à la queue les uns des autres, c'est-à-dire, en phalange triplée, ce qui composoit une colonne sur quarante-huit de file, dont la section de la queue qui servoit comme de réserve, étoit formée de tout ce qu'il y avoit de soldats d'élite. Il s'avance dans cet ordre droit aux ennemis, attaque Iphialtes, qui après un combat des plus vifs & des plus opiniâtres, étant accablé du nombre qui grossissoit à chaque instant, fut obligé de se retirer jusqu'au nouveau mur, qui étoit sans doute une coupure der-

tiere l'ancien qui étoit en breche. Alors ce jeune Chef des Perses fit ferme, soûtenu par les traits des tours & des défenses de la place, ce qui contint les Macédoniens & leur fit perdre du monde. Memnon spectateur de cette sortie, ayant apperçû la retraite des siens, se propose de les secourir ; & ayant fait prendre les armes à tout ce qui étoit en état de les porter dans la ville, fait une nouvelle sortie à laquelle les Macédoniens n'étant pas préparés, furent obligés de céder à leur tour. Alexandre y courut un grand danger. Memnon jusques-là étoit victorieux, tout plioit devant lui, lorsque les vieux soldats Macédoniens, gens réservés pour les coups de main les plus essentiels, & qui avoient acquis par leurs services, & par leur valeur le droit de ne marcher que dans les cas pressans, sachant le danger où étoit le Roi, accoururent à son secours, & recommencerent un nouveau combat dans lequel Iphialtes fut tué. Les Perses abbattus de cette perte, & deconcertés de n'avoir plus leur Chef, prirent une seconde fois la fuite, & furent suivis de si près par les Macédoniens, que sans Alexandre qui vouloit conserver la ville, ils y fussent entrés pêle mêle : mais ce Prince fit sonner la retraite.

On voit clairement dans ce récit que les Grecs soûtenoient ces combats de sortie en colonnes, c'est-à-dire, avec des corps plus profonds qu'étendus ; & c'est aussi la meilleure façon de résister aux sorties qui sont faites de même par des colonnes, puisque les débouchés seuls y obligeroient, quand il n'y auroit pas un avantage réel pour la vivacité du choc.

ARTICLE XXXV.

Des assauts des Anciens. Dispositions & précautions des assiégeans ; celles des assiégés sur la breche, & dans l'intérieur de la place.

POur connoître avec exactitude quelle étoit la méthode des Anciens dans leurs assauts, il est nécessaire de rappeller l'espece des machines avec lesquelles ils ouvroient les places, & faisoient les breches à travers lesquelles ils montoient aux assauts. C'est par la connoissance de ces choses, & par celles que nous avons prises successivement des opérations des siéges, & notamment des sorties, plus encore que par les détails obscurs des Auteurs militaires anciens, qui, quoique plus exacts que la plûpart de nos Modernes, n'ont pas laissé que de passer trop légerement sur des circonstances aussi instructives ; c'est, dis-je, par ces deux voies que nous sommes parvenus à découvrir le vrai de leur méthode. La premiere, en nous apprenant qu'ils faisoient breche avec des béliers, lesquels n'agissant que de très près, les obligeoient au comblement du fossé, & à placer plusieurs béliers côte à côte, nous prouve que pour trois béliers de front, il falloit au moins un espace d'environ cent piés, absolument nécessaire tant pour l'emplacement des trois tortues, que pour le passage des

troupes entr'elles, & leur retraite quand elles étoient repoussées; ce qui arrivoit souvent par les précautions que prenoient les assiégés. Nous concluons donc delà que les Anciens abordoient les breches sur un grand front, & beaucoup plus grand que nous ne ferions aujourd'hui, si l'usage des assauts ne s'étoit tout-à-fait perdu dans ce siecle. La raison en est que nos ponts sur les fossés n'étant que de six toises de largeur, sur le flanc desquels l'on prend encore quinze piés pour l'épaulement des fascines & des gabions, qui est nécessaire pour couvrir du feu du flanc de la place; il ne reste pour le passage des troupes que 21 piés que l'on ne sauroit occuper en entier, parce que les bords desdits ponts ne sont jamais assez perfectionnés, ni garnis de bornes, pour retenir la file qui passeroit le long du bord, laquelle étant pressée tomberoit dans le fossé infailliblement. Outre cela il est nécessaire de laisser un espace sur le pont qui serve d'écoulement pour les premieres troupes, qui sans cela venant à reboucher, entraîneroient la totalité, & porteroient par-tout le désordre: d'où il résulte que l'on ne peut laisser moins de 9 à 10 piés pour cet écoulement, reste à 11, pour le front des troupes, espace trop petit pour six soldats de front, qui est le nombre sur lequel les Modernes ont coûtume de déboucher, & qui étant trop petit pour l'étendue ou le front d'une breche, doit être une premiere source de défaite pour les attaquans.

Pour nous corriger de ce défaut, nous voilà encore dans le cas de recourir aux Anciens, & de prendre leur méthode, qui est d'attaquer par un front égal à celui de la breche.

Quant à la profondeur, voyons quelle étoit leur méthode. Nous avons prouvé dans tout le corps de cet ouvrage, qu'elle étoit dans tous les cas, de combattre sur une grande profondeur, c'est-à-dire, sur plus de hauteur que de front: il est hors de tout doute que pour le cas des assauts, ils ne changeoient rien à cette excellente méthode, puisque le grand nombre d'hommes qu'ils y employoient, le terrein pour déboucher, la nécessité de rendre leur choc vif & impétueux, en un mot, tout concouroit à leur faire préférer l'ordre de la colonne à tout autre moins solide.

Il s'ensuit donc de ces deux observations, que les Anciens montoient aux assauts en colonne, & que c'est la seule façon de s'y procurer un heureux succès.

Cléonime Roi de Lacédemone, nous en a donné un exemple au siége d'Edesse, qui ne laisse sur cela aucun doute. C'est de Polyen que j'ai tiré ce passage. Il dit que *pendant que ce Prince assiégeoit Edesse, le mur tomba: les assiégés se présenterent avec des piques de la longueur de seize coudées. Cléonime voyant cela, donna une grande profondeur à sa phalange, & ne voulut point que les Chefs de file, & ceux qui les suivoient immédiatement eussent des dards: il leur ordonna de saisir à deux mains, & de tenir ferme, les piques des ennemis, dans le moment qu'ils se présenteroient: & à ceux qui suivoient dans chaque file, il ordonna de se couler à côté des premiers, & de combattre vigoureusement. Il arriva donc que les Chefs de file saisirent les piques des assiégés qui tirailloient pour les ravoir, pendant que les serre-files s'avançant de derriere les autres, faisoient un très-grand meurtre de ces*

piquiers. Ainsi Cléonime par son habileté, fit voir que les longues piques étoient de peu d'usage.

Voilà un exemple concluant, non-seulement quant à l'ordre de l'attaque, mais encore quant à la nature d'armes propres à ce genre de combat, pour lequel il n'est pas douteux que la pique ne soit de nulle utilité. J'ai cité deux exemples dans mes nouvelles découvertes sur la guerre, qui en font encore sentir le foible, & qui prouvent que Cléonime n'est pas le seul qui l'ait connu : l'un est Carmagnole général de Visconti, Duc de Milan, qui suivit la même méthode contre un corps quarré de piquiers Suisses ; & l'autre du Maréchal de Brissac, qui tous prouvent que pour défendre des breches, rien ne vaudroit des pertuisanes entre fusiliers, telles que je les propose dans mon Traité de la colonne. Car quoique les armes de longueur soient très-bonnes pour les assauts, il ne faut pas qu'elles soient trop longues, & qu'on en puisse trop aisément gagner le fort.

Quant à la disposition des assiégés, il est aussi hors de doute qu'ils se formoient sur une grande profondeur, quand ils étoient résolus à défendre leurs breches corps à corps : mais on trouve peu d'exemples de cette disposition chez les Anciens, attendu que leurs murs n'étant point terrassés, il ne leur restoit pas assez de terrein sur le haut des décombres, pour s'y former de façon à soûtenir l'assaut : alors ils prenoient un autre parti, qui étoit d'élever derriere la breche un mur plus haut qu'elle, d'où ils pussent en appercevoir le pié : ce retranchement formoit un rentrant avec des issues pratiquées à droite & à gauche pour recevoir ceux qui avoient soûtenu la breche, qui ne se montroient point, se tenant couverts aux deux côtés, & s'y portant simplement au moment qu'il en étoit besoin. Ces troupes ainsi préparées se tenoient dans cet entre-deux fort serrées, & après avoir laissé essuyer à l'ennemi tous les traits des défenseurs du nouveau mur & des machines placées dessus, ils montoient de leur côté à la breche, où il se livroit alors un combat dont l'avantage étoit souvent pour l'assiégé, vû la grande protection qu'il tiroit du nouveau mur. S'il arrivoit, au contraire, qu'il eût du pire, alors se coulant par les droites & les gauches, il laissoit aux traits & aux machines de front & de flanc, la liberté entiere d'accabler l'assaillant, qui après avoir vaincu, se trouvoit néanmoins obligés de faire retraite, accablé qu'il étoit sur la breche par les pierres, les traits, les dards, &c.

Diodore de Sicile nous en fournit un exemple d'autant plus illustre, que c'est d'Alexandre qu'il s'agit. Ayant assiegé la ville de Tyr, & fait une breche à la place de plus de deux cents vingts piés, les assiégés avoient pratiqué derriere un nouveau mur, ainsi que je viens de dire. Les assiégeans ayant perfectionnés leurs breches, & montant à l'assaut sans rencontrer de résistance, se trouverent accablés sur le haut de la breche, d'une si grande quantité de traits, de fleches, de pierres, de feux, &c. qu'ils furent obligés après une grande perte d'hommes de faire retraite. Cet avantage releva si fort le courage des assiégés, qu'après avoir regagné la breche, ils y travaillerent avec tant de hâte, qu'ils la remirent en état de défense ; de sorte qu'Alexandre fut obligé de

la battre sur nouveaux frais.

Comme le Moderne n'est pas moins propre à l'instruction que l'Ancien, l'on ne doit pas s'étonner si je les mêle souvent l'un à l'autre dans cet Ouvrage. L'Histoire de Malte me fournit un exemple d'un assaut qui ne perdra rien de son utilité, quoiqu'il soit rapporté avec un style qui est plus propre à charmer l'oreille qu'à instruire des militaires. C'est dans l'Abbé de Vertot que je l'ai puisé. Les Turcs voulant, à quelque prix que ce fût, s'emparer du château S. Elme au siége de Malte, & ayant été plusieurs fois repoussés de ce tas de ruines, car par leur nombreuse artillerie, ils l'avoient réduit à n'être presque plus autre chose, *entrerent*, dit l'Auteur, *dans le fossé qu'ils avoient presque comblé: & le signal de l'assaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage déterminé. Ils étoient favorisés par quatre mille archers ou arquebusiers, qui de la tranchée tiroient continuellement contre ceux qui paroissoient sur la breche. Elle étoit bordée par plusieurs rangs de soldats Chrétiens; & pour les soûtenir & les encourager, on avoit placé dans ces rangs entre trois soldats un Chevalier: c'étoit l'unique force & la ressource du Château. Ces Généraux guerriers, armés de piques & de pontons, composoient comme une nouvelle muraille impénétrable à tous les efforts de l'ennemi: on en vint bientôt aux mains, depuis le commencement du siége, il ne s'étoit point fait d'attaque si vive. Souvent les Chrétiens & les Turcs après avoir essuyé le feu les uns des autres, brisé leurs épées & rompu leurs piques, se prenoient corps à corps, & alors le poignard décidoit du sort du plus vigoureux, ou du plus adroit.... Ce fut en cette occasion que les Chevaliers se servirent utilement de cercles enflammés; ils les jettoient au milieu des ennemis, & la plûpart de ceux qui s'y trouvoient pris brûloient tout vifs.*

Il est aisé de calculer par le nombre des Chevaliers qui furent mis entre trois soldats, & par l'étendue du terrein, le fort étant petit, que les assiégés étoient sur douze ou quinze de front, & sur la plus grande profondeur qu'ils avoient pû, étant ainsi disposés, & leurs premiers rangs armés d'armes alternativement longues & courtes. Il n'est pas étonnant qu'ils ayent continuellement repoussé les Turcs, qui outre le désavantage d'avoir à gravir sur des décombres roulantes sous leurs piés mal affermis, avoient encore celui de n'avoir d'autres armes, que leurs sabres qui sont une très-mauvaise arme pour un assaut. Car si ceux-ci étoient aussi en colonnes, comme le terrein les y obligeoit, il ne faut attribuer leur défaite, le courage supposé égal, qu'à deux causes, l'interruption que la difficulté du terrein les obligeoit à mettre à leur ordre, qui n'étant plus uni & serré comme celui des Chrétiens, devoit en être surmonté; & à la foiblesse de leurs armes.

S'il étoit d'usage dans le militaire de s'avancer par l'application & l'étude de son métier, & si les gens intelligens & ambitieux croyoient cette voie aussi prompte que celle de l'intrigue ou de la faveur, combien ne verrions-nous pas chaque jour cette noble émulation produire des découvertes utiles! Il est hors de doute que tant de gens éclairés qui ont vû des assauts, des combats, dans des défilés, dans des pays fourrés, & sur

des chaussées bordées de haies ou de fossés, où les troupes sont, malgré l'opinion générale, obligées par la nécessité à combattre sur une grande profondeur; il est hors de doute, dis-je, que ces gens-là réfléchissant sur la vivacité du choc des corps ainsi disposés, & sur l'opiniâtreté de ces especes de combat, auroient découvert la colonne, & s'en seroient formé des principes, qui auroient depuis long temps devancé ceux-ci : mais le malheur du métier des armes, c'est que l'on y agit beaucoup, & l'on y réfléchit peu. L'ennemi retiré, l'instant passé, les campagnes finies, chacun court à la Cour, & cherche le moyen de se procurer plutôt la faveur que l'instruction. Le premier moyen étant presque le seul d'obtenir les recompenses & les marques d'honneur qui engagent à servir; il est bien rare de trouver des hommes assez forts pour résister à cette pente dont le but est presque toûjours assûré.

Si les assauts & les attaques que l'on fait sur d'autres principes par petits corps disposés à une certaine distance, les uns devant les autres, ne laissent pas que de réussir, ne croyons pas pour cela que ce systême soit préférable aux colonnes. Souvent leur succès a été dû à ce que les secondes, troisiemes & quatriemes divisions emportées par leur ardeur ont quitté leur distance, pour arriver en même temps; ce qui sans la volonté des Chefs a formé la colonne, à mesure que l'on attaquoit, & a donné aux premieres troupes cette impulsion indispensable; car ce soldat qui est au douze ou quinzieme rang, ne craignant point les coups portés au premier, & étant au contraire animé par le bruit d'un combat auquel il ne voit nul danger pour lui, pousse & fait cheminer malgré lui celui qui est devant, ainsi de suite; il faut que par l'effort de tous ces serre-files la tête enfonce ce qui lui est opposé; ainsi plus le corps a de profondeur, & plus il a de forces pour l'attaque. Et ceci n'est autre chose que le systême de la colonne, dont la vérité se manifeste à tous momens aux yeux des gens éclairés.

ARTICLE XXXVI.

Précautions des Anciens dans l'insulte des breches. Exemples remarquables de ces sortes d'entreprises.

NOus venons de prouver, & chaque trait des histoires anciennes serviroit à nous en convaincre davantage, que l'ordre & la disposition des troupes pour les assauts étoit la colonne : mais outre la force de cet ordre d'attaquer, les Anciens usoient encore d'autres précautions ces jours-là, dont nous trouvons bien des exemples, mais dont celui de Jotapat, un des plus célebres de l'Antiquité, nous fournit seul bien des sujets de réflexions aussi utiles que curieuses. Voici le passage mot à mot.

Le lendemain matin après que l'armée Romaine se fut un peu délassée du travail d'une si horrible nuit, Vespasien donna ses ordres pour l'assaut; & afin d'empêcher les

assiégés d'oser paroître sur la breche, il fit mettre pied à terre aux plus braves de sa cavalerie pour donner en même temps par trois endroits, & entrer les premiers lorsque les ponts seroient dressés; ils étoient suivis de la meilleure infanterie, & le reste de la cavalerie eut ordre d'occuper le tour des murailles pour empêcher les assiégés de se pouvoir sauver après la prise de la place. Il disposa aussi tous ses archers, tous ses frondeurs, & toutes ses machines pour tirer en même temps, & commanda de donner l'escalade aux endroits où les murs étoient encore en leur entier, afin d'affoiblir par une telle diversion le nombre de ceux qui défendoient la breche, & obliger par cette grêle de fléches, de traits & de pierres, ceux qui y restoient, à l'abandonner. Josephe qui avoit prévû toutes ces choses n'opposa à cette escalade, qu'il ne jugeoit pas fort périlleuse, que les vieillards & ceux qui étoient les plus fatigués du travail de la nuit précédente, choisit les plus vaillans & les plus vigoureux pour la défense de la breche; & avec six des plus déterminés d'entre eux se mit à leur tête, leur dit de se moquer des cris que feroient les ennemis, de se couvrir de leurs écus, & de se reculer un peu lorsqu'ils tireroient sur eux jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé leurs dards & leurs fleches; mais qu'aussitôt qu'ils auroient attaché leurs ponts, il n'y eût rien qu'ils n'employassent pour les repousser..... Tels furent les ordres que Josephe donna.

Aussitôt que les trompettes des Légions eurent sonné la charge, toute cette grande armée jetta des cris militaires; & le signal étant donné, on vit l'air s'obscurcir & retentir par un nombre incroyable de dards & de fléches: mais les Juifs se souvenant de l'ordre que Josephe leur avoit donné, boucherent leurs oreilles à ce bruit, se couvrirent de leurs écus; & lorsque les ennemis voulurent appliquer leurs ponts, ils marcherent contre eux avec tant de promptitude & de hardiesse, qu'à mesure qu'ils montoient, ils les repoussoient. On n'a jamais vû plus de valeur qu'ils en firent alors paroître; la grandeur du peril redoubloit leur courage au lieu de l'abbatre; ils ne témoignoient pas moins de fermeté d'ame dans une telle extrémité, que s'ils n'eussent courus non plus de fortune que leurs ennemis; & un combat si opiniâtre ne se terminoit que par la mort des uns ou des autres: mais les Juifs avoient le désavantage de ne pouvoir être raffraîchis par de nouveaux combattans, au lieu que le plus grand nombre des Romains faisoit que de nouvelles troupes prenoient la place de celles qui étoient repoussées. Ainsi s'exhortant les uns les autres, se pressant & se couvrant de leurs boucliers, ils formerent comme un mur impénétrable, & donnant tous ensemble de même que si tout ce grand corps n'eût eu qu'une seule ame, ils repousserent les Juifs, qui mettoient déja le pié sur la breche. Les dernieres expressions prouveroient seules l'ordre en colonne, si nous avions besoin de temoignages plus authentiques que ceux que nous avons déja cités.

Outre cette disposition, l'article qui regarde les ponts se trouve tout aussi conforme aux réflexions que j'ai faites, lorsqu'il s'en est agi, que la plûpart des autres traits que nous avons cités à ce sujet. Il paroît de plus ici qu'il falloit que les ponts que les Romains jetterent avec

avec tant de facilité durant le combat fussent en forme de tiroir couchés à plat dans les tortues, & faciles à pousser sur des cylindres, pour atteindre depuis la tortue jusqu'à la breche à travers la partie du fossé qui restoit à combler. L'Abbé de Vertot, dans le siége de Malte, nous fournit deux exemples de pont jetté sur les décombres des breches, qui autorisent mon opinion, & prouvent que l'on s'est servi de cette méthode pour donner des assauts, & parvenir avec moins de peine au haut des breches. Il dit que les Turcs s'étant emparés du ravelin, ou, pour mieux dire, d'une petite demi-lune de rien, dresserent dessus un cavalier *qui dominoit les defenses du corps du Château, d'où ils découvroient tout ce qui s'y passoit; & après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mousquetterie, ils empêchoient les soldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer jusques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un souterrain qui y aboutissoit. Le Bacha, pour ruiner cette défense, fit avec des arbres, des antennes de vaisseau, & de grosses planches, construire un pont si large, que six hommes y pouvoient passer de front; & de peur que les Chretiens, pour le brûler, ne jettassent dessus des feux d'artifice, on le couvroit de terre jusqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrerent jusqu'au parapet, s'y attacherent, & joignirent la sappe à la mine.* Comme l'Abbé de Vertot n'étoit pas homme de guerre, son récit a besoin de quelque clarté au sujet du parapet. L'on trouve en comparant ce qui précede & ce qui suit, que ce pont fut jetté sur les décombres de la breche, & que les Maltois s'étant retranchés derriere cette breche, & ayant fait une sortie par le fossé qui étoit sec, vinrent sous ce pont & y mirent le feu. Les mêmes Turcs au siége de la ville de Malte, jetterent aussi un pont sur la breche qui occasionna une infinité de combats très meurtriers, les assiégés n'ayant pû réussir, ni à le brûler, ni à le détruire, il fallut recourir au canon qui le mit en pieces.

Une troisieme remarque sur l'assaut de Jotapat, est celle de la cavalerie pied à terre, que Vespasien fit combattre à la tête de son infanterie, ce qui prouve l'estime que cet Empereur en faisoit: ce n'est pas la seule occasion où la cavalerie Romaine ait attaqué à pié. Ostorius faisant la guerre contre les Icéniens qui s'étoient révoltés, marcha droit à eux pour les combattre. *Il les trouva campés*, dit Tacite, *en un lieu ceint d'un rempart fait à la hâte, où il n'y avoit qu'une entrée fort étroite pour empêcher l'effort de la cavalerie. Ostorius résolut de les y attaquer, quoiqu'il n'eût point d'autre infanterie que celle des Alliés; & l'ayant rangée en bataille avec sa cavalerie, à qui il fit mettre pied à terre, il força leurs retranchemens, qu'ils défendirent très-vaillamment, ayant perdu toute espérance de fuite & de pardon.*

Voilà qui nous prouve que la cavalerie Romaine étoit à deux mains; ce qui a continué depuis le commencement de la République jusqu'à Trajan: d'où nous pouvons conclure qu'il seroit aisé de tirer le même service de la nôtre, puisque ce sont les mêmes hommes qui forment le fantassin, le cavalier, & le dragon.

Quelle différence de ce dragon à ce cavalier ? aucune, il n'y a que celle de botte & de bottine. Celui qui s'appelle dragon, mettra pied à terre au premier ordre, & combattra comme un grenadier le plus déterminé : dites à celui qui s'appelle cavalier d'en faire autant s'il est nécessaire, il n'en fera rien ; & si l'on prétend l'y obliger, il ne fera rien qui vaille, quand même on lui donneroit une bottine & un fusil. Créez-le demain dragon, vous en tirerez tout le service d'un dragon. Si vous mettiez votre cavalerie en dragons, car il n'en coûteroit pas davantage, votre cavalerie vaudroit votre infanterie, & ne combattroit pas moins à pié qu'à cheval comme nos dragons.

Une quatrieme & derniere remarque sur ce trait d'histoire, est la précaution que prenoient souvent les Anciens de présenter l'escalade en plusieurs endroits durant l'assaut, ce qui est très-utile pour la diversion.

Par l'habileté & la prudence de Josephe, cette escalade générale, ni cet assaut donné en même temps à Jotapat, ne réussirent pas : mais elle ne décide pas moins de la science des deux Chefs. Vespasien trouve en tête un ennemi digne de lui, qui connoît tous les avantages d'un assiégé par dessus l'assiégeant ; il n'est pas étonnant qu'à courage égal, talent égal, l'avantage demeure au terrein plus avantageux. Cet exemple eût été répété à Jerusalem, si la conduite des Juifs y eût été aussi bonne qu'à Jotapat, qui ne succomba que par l'avis d'un traître, & non par aucun assaut, malgré le nombre qui lui en fut donné.

On va voir dans l'exemple suivant, quelle est l'égalité de la force d'une colonne contre une autre, & combien l'attaque en est puissante, vive & impétueuse, & par conséquent propre à donner comme à repousser un assaut : c'est celui du Temple de Jerusalem que nous allons citer, toûjours tiré de Josephe.

Les dards & les fleches étant inutiles, tant ils étoient prêts les uns des autres, ce furieux combat se faisoit à coups d'épée, & parce qu'un espace si étroit, ne leur permettoit pas de garder leur rang, ils se mêloient sans se connoître, ni se discerner par leur langage. Au milieu d'un bruit aussi confus qu'étoit celui dont tant de cris qui s'élevoient de part & d'autre remplissoient l'air, chacun des deux partis augmentoit ou diminuoit de cœur, selon l'avantage ou le désavantage qu'il avoit. Ainsi comme on ne pouvoit combattre qu'en marchant sur des corps morts, & sur des armes, & qu'il n'y avoit point d'espace, ni pour s'enfuir, ni pour poursuivre, l'on n'avançoit ou l'on ne reculoit que selon que l'on contraignoit son ennemi de céder, ou que l'on étoit contraint par lui. Tellement que c'étoit un flux & un reflux perpétuel, dans la nécessité où ceux qui étoient au premier rang se trouvoient de tuer ou d'être tués, parce que ceux qui les suivoient les pressoient si fort, qu'il ne restoit entr'eux nul intervalle : le combat se maintint avec cette même chaleur, depuis la neuvieme heure de la nuit, jusqu'à la septieme heure du jour, qui font dix heures.

ARTICLE XXXVII.

Suite de l'Article précédent.

IL me reste encore une réflexion à faire sur l'ordonnance des troupes en colonnes pleines pour les assauts, laquelle, ce me semble, devroit faire abandonner toutes les méthodes différentes & nouvelles, en faveur de celle-ci. Il sembleroit que toute ordonnance qui met le soldat dans l'absolue nécessité de combattre, doit être réputée la meilleure : par conséquent dans tous les pays, soit de défilés, soit couverts, soit serrés, soit dans les attaques à travers des breches, l'ordonnance pleine mettant le soldat dans cette absolue nécessité, doit être la préferée. Les exemples de Jotapat, & du Temple de Jerusalem que l'on ne sauroit révoquer en doute, rendent, à mon sentiment, des témoignages bien éclatans. Il est certain que cette nécessité de vaincre à mesure qu'elle enflamme la bile, & qu'elle réduit, pour ainsi dire, l'homme timide au désespoir, lui éleve l'ame, & lui rend des forces dont il ne se croyoit pas capable lui-même l'instant d'auparavant ; c'est ce qui fait remarquer que les nations les plus froides, & les plus flegmatiques, qui par-tout ailleurs ne montrent point cette vivacité, dans un assaut deviennent presque à l'égal des plus ardentes, & des plus impétueuses : il n'y a que la Françoise qui les surpasse par la vivacité de la nation, qui la rend dans toutes les attaques, aussi vive & aussi ardente que celles-là le sont dans un assaut disputé, où la nécessité de vaincre, & l'action même les ont animées.

Outre cet ordre en colonnes pleines & profondes, que les Anciens employoient dans les assauts, il en est encore une espece particuliere dont nous trouvons des exemples dans l'Antiquité, sur-tout chez les Romains : ce peuple pour cette espece d'attaque, formoit souvent la tortue. Il y en avoit de deux especes ; l'une simple qui se formoit par un nombre de soldats, rangés près à près, se couvrant de leurs boucliers ; c'est-à-dire, ceux du front les portant devant eux, ceux des flancs sur le côté exposé, & ceux du second rang joignant les leurs à ceux-ci par dessus leur tête, de sorte que cette multitude de boucliers couvroient ce nombre d'hommes aussi herméiquement que les écailles couvrent un poisson, & cette tortue avoit le même coup d'œil. Les troupes, ainsi rangées, s'approchoient des breches à l'abri des traits: quelquefois c'étoit pour des escalades, & ils montoient ainsi rangés sans se découvrir. D'autres fois si les murs ou retranchemens n'étoient pas bien élevés, cette premiere tortue servoit comme de rampe à une seconde, les derniers rangs mettant genou en terre pour donner à cette seconde tortue le moyen de monter sur leurs boucliers : les soldats dans le même ordre, & couverts de même montoient sur les boucliers des premiers, qui alors se relevant tous ensemble au commandement, élevoient cette seconde colonne ou tortue à hauteur du lieu attaqué, dans lequel les soldats s'étant élan-

cés tendoient la main à leur tour à ceux qui leur avoient prêté les épaules. Crémone fut insultée de même ; & Antoine, dans sa retraite contre les Parthes, usa de l'ordonnance de la tortue, pour se garantir du grand nombre des traits des ennemis. Quand les Anciens attaquoient dans cet ordre, ils quittoient alors le *pilum*, & les autres armes de longueur, pour ne se servir que d'épées courtes, bien plus propres pour atteindre de près qu'aucune pique, pertuisanne, ou sponton, dont on a si vîte gagné le fort, sur-tout étant armé de toutes pieces.

Pour l'exacte intelligence des anciens Auteurs, il est besoin de remarquer que la plûpart employent indifféremment le mot d'assaut pour une attaque générale à la faveur des échelles, qui est proprement l'escalade, ou pour une attaque par la breche ; & ce n'est cependant que cette derniere attaque qui peut & doit porter ce nom : ainsi il n'est pas étonnant, vû l'inexpérience tant des Auteurs que des Traducteurs, que l'on trouve tant d'obscurité dans leur récit.

Nous pouvons former le même regret sur les belles & éloquentes relations des faits militaires, répandues avec tant de grace dans l'histoire de Malte par l'Abbé de Vertot. Si son siége de Malte eut pû obtenir, par l'expérience qui manquoit à ce célebre Auteur, autant de clarté pour les faits, qu'il a de force, de vivacité, d'énergie & de beauté dans l'expression, ce seroit un des morceaux les plus admirables, non-seulement pour l'amusement, car il l'est déja, mais pour l'instruction des Lecteurs militaires : ils peuvent toûjours en tirer l'application de cette maxime invariable, que ce n'est pas tant les fortifications qui protegent les places, comme l'espece des hommes qui les défendent, & la qualité des Gouverneurs qui les commandent. Une ville comme Menin entre les mains d'un homme tel que le Grand-Maître de la Valette, eut vû la fin d'une armée innombrable, sans voir celle des assiégés.

Puisque nous formons des regrets sur ce qui manque pour notre instruction, je ne puis m'empêcher d'en former sur le silence de Polybe au sujet du siége de Sagonte. Combien doivent être curieux & instructifs ces détails, lorsque des assiégés après un siége de huit mois, durant le cours duquel, le circuit de leurs murailles abbattues de tous côtés, ne formant plus qu'un tas de décombres, les a obligé à soûtenir des assauts, qui avoient plutôt l'air de batailles rangées, dans lesquels repoussant toûjours l'assiégeant jusques dans son camp, ces genereux défenseurs de leur liberté, ne perdant leur terrein que pié à pié, & s'étant toûjours retranchés dans l'intérieur de leur ville jusqu'à l'extrémité, avoient formé la résolution de se brûler, eux, leurs effets les plus précieux, & leur ville, plutôt que de se soûmettre à leur Vainqueur !

Quel dommage encore que Végece n'ait traité cette matiere des assauts qu'avec une si grande briéveté, qu'elle nous met en droit de croire qu'il n'en avoit nulle expérience, quoiqu'il en parle très-pertinemment.

Montécuculi parmi nos Modernes, passe encore bien succinctement sur cette matiere, dont nous ne parlerons pas davantage pour le présent, nous réservant à la reprendre dans le traité de la défense qu'il est temps de commencer.

TRAITÉ
DE
LA DÉFENSE
DES PLACES.

AVANT-PROPOS de M. de Folard.

LA ſcience de l'attaque des Places ayant été traitée à fond par le ſavant M. de Vauban, il n'eſt pas étonnant que nous ayons atteint les Anciens dans cette partie de la guerre, puiſqu'aidés de leurs lumieres, de notre expérience, & de celle de tous ceux qui ont travaillé depuis eux, cet Ange tutélaire du génie, ayant ajoûté ſes réflexions à tant de lumieres connues qu'il a miſes dans un nouveau jour, & enrichi de ſes découvertes, il falloit néceſſairement que cet art preſqu'inconnu juſqu'alors, parvînt au degré de perfection où il avoit déja été porté par les Anciens. Quant à celui de la défenſe qui ne doit pas être moins profond, ni moins curieux à approfondir, il nous manque les ſecours de ce grand homme, ou du moins il n'a pas voulu, ou ceux a qui il à confié ſes découvertes n'ont pas jugé à propos d'en gratifier le Public. Ainſi juſqu'à ce que cet ouvrage paroiſſe, nous ſommes autoriſés à dire, que les Anciens nous étoient très-ſupérieurs dans l'art de la défenſe.

Cette propoſition, qui va ſervir de préambule aux réflexions ſuivantes, eſt moins un effet de prévention, que la conſéquence néceſſaire d'un raiſonnement ſolide, que je prie le Lecteur d'examiner ſoigneuſement & de ne pas perdre de vûe. L'uſage de la poudre & du canon n'a rien changé dans les principes de l'attaque, ainſi que je l'ai fait voir dans la premiere partie. Il a occaſionné pour la défenſe, l'invention des ouvrages extérieurs que les Anciens ne connoiſſoient point. Ces ouvrages obligent l'ennemi à autant de ſiéges préparatoires avant d'en venir au corps de la place qui faiſoit anciennement la ſeule force des places, & le ſeul objet de défenſe. Ces corps de place mêmes conſtruits bien différemment de ceux d'à préſent, n'étoient point ſuſceptibles des chicannes que nous pouvons y employer aujourd'hui, puiſque dans un baſtion ouvert il y a encore des reſſources dans la gorge, ainſi que dans la forme de l'enceinte, qui facilite les retirades, retranchemens, &c.

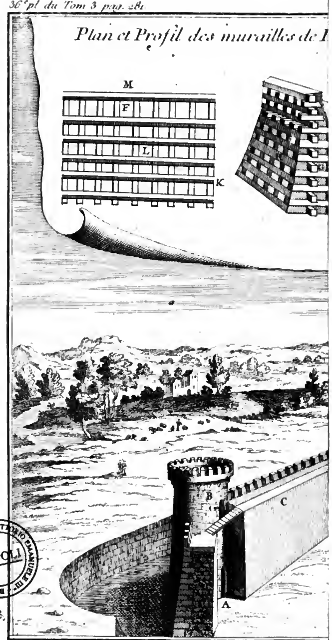
Malgré tous les avantages que nous avons ſur les Anciens

pour la défenſe, on ne voit plus de corps de place, pour ainſi dire, attaqué, & tout l'art de la défenſe, ſe borne journellement à un ouvrage extérieur.

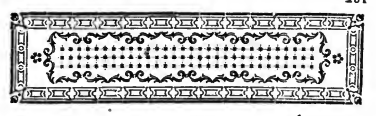
Les plus habiles, (ſi l'on en excepte un ou deux,) que nous ayons vûs dans les deux derniers ſiecles, ont capitulé dès que le corps de la place a été attaqué ou tant ſoit peu entamé; c'eſt-à-dire, qu'ils ont fini leurs défenſes où les Anciens commençoient la leur. D'où vient celà? avons-nous moins de fermeté, moins de courage? ſommes-nous attaqués par une eſpece d'hommes différente de la nôtre? avons-nous moins d'intelligence, moins d'induſtrie? Qu'en penſer? Il eſt plus glorieux à l'humanité d'imaginer que c'eſt un défaut de ſcience: & ſi cela eſt vrai, nous devons être plus ardens à acquérir par l'examen des Anciens, le degré qui nous manque, & que nous obtiendrons ſi nous étudions leur conduite avec ſoin, avec un eſprit non prévenu, & une ſincere envie d'imiter ce qu'ils ont fait de bon & de grand. Peut-être qu'avec ces lumieres, quelqu'autre Vauban entreprendra de nous mener auſſi loin dans cette partie, que ce grand Homme a fait pour l'attaque, on doit l'eſpérer. Et j'oſe dire, que l'étude & la ſcience réelle, & fondée ſur des principes sûrs, nous menera plus loin que n'ont été les Anciens, puiſque nous avons déja par-deſſus eux l'avantage des contradictions qui eſt un grand point pour la défenſe.



TRAITE'



PROFIL ET ÉLÉVATIONS DES MURAILLES I



TRAITÉ DE LA DÉFENSE DES PLACES.

ARTICLE PREMIER.

De l'Architecture militaire des Anciens.

IL seroit fort difficile de trouver l'origine des fortifications des Anciens, puisque les Livres sacrés même ne nous fournissent rien sur cette matiere : mais il ne l'est guere moins de trouver sur quels principes ils établissoient cette construction.

Vitruve en traite en fort peu de mots, & Végece plus rapproché de nous, n'est pas d'accord avec lui sur tous les points. Quelques réflexions sur l'un & l'autre, aidées & suggerées par quelques anciens passages, nous mettront suffisamment au fait. Vitruve dit *que les tours doivent s'avancer hors du mur, afin que lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droit & à gauche leur donnent dans le flanc.* Voilà un nouveau systême qu'il avance, puisque l'on voit dans Thucydide, que les tours avançoient autant en dehors qu'en dedans, qu'il y avoit deux portes à chaque tour pour communiquer des unes aux autres : au lieu que dans Vitruve il n'y a qu'une seule porte *A*, & que les tours *B* sont au dehors, & tiennent peu aux courtines *C*.

La figure d'une place, continue-t-il, *ne doit être ni quarrée, ni composée d'angles trop avancés : mais elle doit faire simplement une enceinte, afin que l'ennemi puisse être vû de plusieurs endroits ; car les angles avancés sont mal propres pour la défense, & sont plus favorables aux assiégeans qu'aux assiégés. Les es-*

paces d'entre les deux tours doivent être tellement compassés, qu'ils ne soyent pas plus longs que la portée du trait de fleche, afin que les assiégeans soient repoussés, étant battus à droit & à gauche, tant par les scorpions que par les autres machines que l'on a pour lancer des fleches.

Il faut de plus qu'au droit des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour, & que les chemins ainsi interrompus, ne soient continués que par des solives posées sur les deux extrémités, sans être attachées avec du fer, afin que si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur, les assiégés puissent ôter le pont de bois; car s'ils le font promptement, l'ennemi ne pourra passer du mur qu'il aura coupé aux autres, ni dans les tours mais se précipitera du haut en bas.

Les tours doivent être rondes, & à plusieurs pans, parce que celles qui sont quarrées sont bien tôt ruinées par les machines de guerre, & les béliers en rompent aisément les angles; au lieu qu'en la figure ronde, les pierres étant taillées comme des coins, elles résistent mieux aux coups, qui ne les peuvent pousser que vers le centre.

L'usage des tours poussées en dehors me paroît de tout point fort avantageux, tant pour se procurer des flancs, que pour s'opposer du dedans aux escalades, au moyen des ponts que l'on enleve, & qui rompent la communication des courtines entre elles & avec leurs tours, dont l'assiégé reste par-là le maître.

Quant au second article, par lequel il blâme les angles saillans comme foibles, je ne puis le lui passer; & j'ai pour moi Végece qui dit formellement que les Anciens construisoient leurs murs avec des sinuosités, pour deux fins; l'une que les béliers ne frappant plus perpendiculairement, mais obliquement, en avoient moins de force pour abbattre les murs; & l'autre que l'ennemi n'osant s'engager dans l'angle rentrant, crainte des tours & des courtines dont il étoit vû, se trouvoit obligé à ne faire que de petites breches dans le saillant, & de peu de capacité.

Ambitum muri directum veteres duci noluerunt, ne ad ictus arietum esset expositus, sed sinuosis anfractibus, jactis fundamentis clausere urbes.

Malgré l'excellence de cette constitution, je ne puis m'empêcher d'attaquer Végece sur ce qu'il avance que c'étoit celle des Anciens. Nous ne la trouvons nulle part jusqu'à lui, qui est de la moyenne antiquité. Et si Tacite a prétendu que Jérusalem étoit environnée de murs à angles saillans & rentrans, il n'y a qu'à lire Josephe pour être assûré que cet Auteur n'a point puisé cette description chez lui: cependant un Auteur aussi militaire que Josephe, n'eût pas manqué de spécifier les angles, qui auroient alors fait une des principales forces de cette fameuse ville.

Il n'en parle point, mais si fait bien des tours, des fossés, & de la grosseur des pierres, ce qui nous donnera une idée générale sur la construction.

La ville de Jérusalem, dit-il, *étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avoit qu'un, à cause qu'elles sont inaccessibles. Elle étoit bâtie sur deux montagnes opposées, & séparées par une vallée pleine de maisons.... La*

ville basse est assise sur l'autre montagne qui porte le nom d'Acra, & dont la pente est égale de tous côtés... Le plus ancien des trois murs pouvoit passer pour imprenable, tant à cause de son extrême épaisseur, que de la hauteur de la montagne sur laquelle il étoit bâti, & de la profondeur des vallées qui étoient au pié..... Le troisieme, dit l'Auteur, *étoit un ouvrage du Roi Agrippa qui l'avoit entrepris pour enfermer cette partie de la ville, où il n'y avoit point autrefois de bâtiment.... Une quatrieme montagne, nommée Bezetha, qui regardoit la forteresse Antonia, commençoit déja à être habitée. Des fossés très-profonds faits tout au tour, qui empêchoient qu'on ne pût venir au pié de la tour Antonia, ajoûtoient beaucoup à sa force, & faisoient paroître les tours beaucoup plus hautes*... Et plus bas, parlant de la muraille dont on avoit projetté d'enfermer cet endroit, il dit *qu'il eût été imprenable, car les pierres avoient vingt coudées de long sur dix de large; ce qui le rendoit si fort, qu'il étoit comme impossible de le sapper, ni de l'ébranler par des machines*.... Ensuite parlant des tours qui flanquoient ces murs, *elles étoient plus hautes que le mur, de vingt coudées.. Il y en avoit une octogone de soixante & dix coudées; & lorsque le soleil étoit levé, on pouvoit la voir de l'Arabie, & découvrir jusqu'à la mer & jusqu'aux frontieres de la Judée*.. Et parlant de deux autres d'une autre structure: *car ce n'étoit point des pierres ordinaires, & que des hommes pussent remuer: mais c'étoient des pieces de marbre blanc de vingt coudées de long, dix de large, & cinq de haut, si bien taillées & si bien jointes, que l'on n'en appercevoit pas les liaisons, & que chacune de ces tours sembloit n'être que d'une seule piece.* Ces énormes pierres n'étoient que peu de chose, eu égard à celles du Temple, puisque celles-ci étoient du même marbre bien travaillé, & dont la plûpart avoient quarante-cinq coudées de long, cinq de haut & six de large. On voit que dans tout cela il n'est pas question d'angle saillant ni rentrant, & qu'il y a grande apparence que Tacite s'est trompé.

Ammien-Marcellin prétend que la ville de Vite en Mésopotamie étoit enceinte de murs, bâtis à l'instar de ce que dit Végece: mais pour décider qu'il avoit raison d'avancer que cette construction étoit connue avant lui, il faudroit être certain que les murs étoient aussi anciens que cette ville qui l'étoit beaucoup.

Je crois que l'on peut conclurre de tous ces exemples, que les enceintes des villes étoient à peu près conformes quant à la figure; les peuples anciens cherchoient surtout des situations escarpées & inabordables aux tours & aux machines de guerre. Et quand les villes n'étoient pas à portée de ces avantages, par la nature du terrein, ils tâchoient d'y suppléer par des doubles ou triples enceintes, comme fit Nabuchodonosor qui environna Babylone d'un triple mur, d'une force & d'une élévation étonnante.

Polybe nous donne la description d'une ville d'Asie, dont la fortification prouve que les habitans de cette partie du monde sont ceux qui ont fourni aux autres le modéle des défenses, ainsi que nous l'avons prouvé pour les attaques. Cette ville qui étoit la capitale d'Hircanie fut assiégée par Antiochus;

& c'est de lui que parle Polybe, lorsqu'il dit : *La plûpart de ses approches consistoient en tortues, pour mettre à couvert les travailleurs; car la ville étoit entourée de trois fossés larges, chacun de trente coudées, & profond de quinze, sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au delà une forte muraille.*

Les doubles & triples enceintes étoient fort d'usage, & les vestiges qui nous en restent le prouvent exactement. Les Anciens préféroient ces ouvrages multipliés aux terrasses que nous appellons remparts, & cela pour deux raisons : l'une que dans les escalades qui étoient les attaques les plus usitées, l'ennemi étant parvenu au haut du mur, se trouvoit par leur construction tout aussi embarrassé qu'en dehors, puisqu'il falloit retirer les échelles d'un côté pour descendre de l'autre, ce qui étoit assez facile à empêcher, & d'autant plus qu'en descendant on tourne le dos à l'ennemi qui étant au bas de l'échelle, est en état ou de la culbuter, ou d'égorger celui qui descend ainsi. Au contraire de ce qui arrive sur un rempart, où dès que l'on a gagné le haut, l'on peut se former en bataille pour descendre de tous côtés dans la ville.

La seconde raison qui leur faisoit préferer ces murs sans terre, étoit leurs machines, qui étant de deux especes, la catapulte & la baliste; celle-ci tirant horisontalement, n'eût été de nul effet, placée sur le haut des murs, & étoit au contraire très-meurtriere en la plaçant au rez-de chaussée, où l'on pratiquoit des ouvertures de différentes formes pour leurs usages, les unes faites en creneaux, d'autres en embrasures, d'autres rondes; d'autres quarrées, &c. & la catapulte qui tiroit comme nos mortiers, étoit d'autant plus en sûreté, que la hauteur du mur en la cachant, ne laissoit appercevoir d'aucune façon d'où partoient les coups, lesquels n'étant accompagnés, ni de bruit, ni de fumée, ni de feu, demeuroient ignorés du dehors jusqu'à son effet.

L'assiégé joignoit à ces deux avantages celui des tours qui étant plus élevées que le mur, prenoient en flanc ceux qui demeuroient sur son épaisseur, tandis qu'ils manœuvroient les échelles pour descendre. Et ces tours ne pouvoient être forcées, vû qu'il n'y avoit aucune communication avec les courtines.

L'usage vint ensuite de les terrasser, lorsque l'effort des machines, plus perfectionnées devint redoutable; c'est Tacite qui nous l'apprend, disant que Spurina, Général expérimenté du parti d'Othon, qui craignoit d'être assiégé dans Plaisance, & vouloit y faire une vigoureuse défense, voyant que les murs ne pourroient résister longtemps, les fit *terrasser, hausser les tours, dresser des flancs; & joignit au soin des armes celui de la discipline, qui étoit la seule chose qui manquât à ce parti assez plein de courage & de valeur.*

Végece qui semble dans son quatrieme livre avoir copié Vitruve, dit: *Qu'il n'y a rien qui rende les remparts plus fermes que quand les murs tant des courtines que des tours sont soûtenus par de la terre : car alors ni le bélier, ni les mines, ni toutes les autres machines ne peuvent les ébranler. Toutefois les terrasses ne sont nécessaires que lorsque les assiégeans ont une éminence fort proche des murs.*

sur lesquels ils peuvent entrer de plein pié.

Le dernier article peut, à ce que je crois, s'interpréter de cavaliers au lieu de terrasses, puisque les dernieres n'étoient pas moins utiles pour résister aux machines, que pour dominer sur l'assiégeant dans les pays de plaine.

A ces murs ainsi terrassés, ont succédé ceux de la nouvelle fortification, dont Zisca est selon quelques uns le premier inventeur; car on prétend que cette nouvelle méthode n'a pas plus de deux siecles & demi d'antiquité. Varillas dit qu'il fit bâtir une nouvelle ville à qui il donna le nom de Thabor. Il l'environna des meilleures fortifications qui fussent alors en usage, & il y en ajoûta tant d'autres de son invention, qu'elles servirent depuis de modeles à celles que l'on voulut bâtir le plus regulierement.

Mais je crois que le premier Auteur des bastions & de l'architecture moderne des places, a été Achmet Pacha, qui en 1480. ayant pris Otrante, ville de la Pouille, au Royaume de Naples, *y fit faire*, dit Quillet dans son histoire de Mahomet II. *des ouvrages à sa maniere, mais avec tant d'art & de méthode, que long-temps après ils donnerent de l'admiration à Jacques Trivulcio, fameux Capitaine Italien, & lui firent dire qu'ils devoient servir de modele aux Ingénieurs de la Chrétienté*. En effet les bastions y subsistent encore, & l'on n'en avoit pas encore vû: depuis ceux-là notre méthode s'est perfectionnée chaque jour. Les doubles & les triples enceintes se sont évanoüies, à moins qu'on ne regarde comme tels les ouvrages extérieurs; en cela la ville de Malte peut passer pour avoir plusieurs enceintes: la Cité-Valette en auroit deux en plusieurs endroits où la mer l'environne, & à la rigueur, elle en auroit plus de quatre au front des Floriannes, où tout est hérissé d'ouvrages les uns sur les autres; la Coronere en a deux, & même trois du côté du Port.

La citadelle de Marseille est fortifiée de trois murs qui ne sont pas terrassés, ce qui vaut moins que rien.

La citadelle de Tournay avoit deux enceintes, la premiere étoit sur le pié de fausses braies: mais les mines étoient sa principale force, surtout si elle eût renfermé M. de Valiere pour sa défense.

A la rigueur, suivant ce principe-là, chaque place de guerre a deux ou trois enceintes, car le chemin couvert peut bien être compté pour une. Le Marquis de Guebriant le comptoit de même au siége d'Aire, du moins il le traita comme une enceinte de la plus grande conséquence.

D'autres Gouverneurs dans un sens différent l'ont mis au pair du corps de la place (puisque ç'a été le *non plus ultrà* de leurs défenses) malgré l'infériorité de cette piece à la derniere, à laquelle on prétend qu'il étoit anciennement du devoir d'un Gouverneur de soûtenir trois assauts avant de capituler. Si je ne me trompe, ils font encore aujourd'hui un serment qui les y oblige.

Depuis nos nouvelles fortifications, les escalades ont presque disparu; cependant je me suis encore trouvé à une à Modene en 1707, que M. de Vallis emporta avec un corps de troupes Impériales en deux

heures d'attaque, tant aux portes qu'aux endroits du mur où l'on put mettre des échelles. Il n'y avoit dans cette grande ville que le second bataillon de Vexin qui ne pût résister seul, & qui ne fut pas secouru, le Gouverneur se tint enfermé dans la citadelle.

ARTICLE II.

Que les fortifications des Places de guerre des Modernes, sont infiniment au-dessus de celles des Anciens, autant par la force que par la beauté & le nombre des ouvrages. Des murs de Carthage, de Pirée & de Bysance; des remparts de terre des Anciens. Machine qui fit prendre Délie.

CE seroit s'aveugler en faveur des Anciens, que de prétendre que leurs murs, & les enceintes de leurs villes, même les plus fameuses, fussent aussi belles & aussi dignes d'admiration que nos fortifications modernes. Celles-là avoient pour tout avantage leur grande élevation : mais celles-ci ont de plus l'art & l'habileté de la disposition, la multiplicité des ouvrages, leur étendue, & la magnificence de leur construction, qui est en tout point fort au dessus de ces simples murailles. Celles de Babylone composées de briques & de ciment, avoient-elles la beauté des ouvrages & des remparts d'un Lille, d'un Strasbourg, d'un Tournai, d'un Metz, qui joignent à leur force la beauté des remparts, & de ces revêtemens en gazon, qui font de l'enceinte d'une place de guerre, une promenade délicieuse, & variée d'autant de bosquets qu'il y a de différens ouvrages.

Les murs du Jerusalem dont nous avons tant parlé, étoient sans contredit, ce que l'Antiquité a produit de plus beau dans ce genre.

Les murs du Pirée qui joignoient la ville d'Athenes au port, meritent d'avoir place dans l'énumération des murs anciens, & Thucydide assûre que deux chariots passoient aisément de front sur leur épaisseur. Il prétend qu'ils étoient construits de pierres séches, liées en dehors avec du plomb & du fer, sans être cimentées de mortier ni de sable. (*a*)

Les murailles de Tyr, selon

(*a*) Le Lecteur ne sera pas fâché que je rapporte à ce sujet un Extrait de M. Perrault dans sa traduction de Vitruve, Liv. II. Chap. 8. *Il y a des structures fort anciennes*, dit-il, *dans lesquelles de très-grandes pierres ont été posées immédiatement les unes sur les autres, sans mortier ni sans plomb, dont les joints n'ont pas éclaté, & sont demeurés presqu'indivisibles par la jonction des pierres, qui ont été taillées si justes, qu'elles se touchent en un assez grand nombre de parties pour avoir empêché que rien n'éclatât, ainsi qu'il arrive lorsque les pierres sont démaigries ; c'est-à-dire, plus creuses au milieu que vers l'extrémité, ainsi que l'on a coutume de le pratiquer, afin de pouvoir rendre les joints fort serrés ; parce que des pierres venant a s'approcher & à se joindre, lorsque le mortier qui est dans le démaigrissement commence à secher, & ne portant que sur l'extrémité du joint, ce joint n'est pas assez fort pour soûtenir le faix, & ne manque jamais de s'écarter. A l'arc de triomphe qui se batit hors la porte S. Antoine, on pratiqua cette maniere de structure, dont j'ai dit que les Anciens se servoient, qui est de poser les pierres à sec,*

Ammien, étoient de grandes pierres liées avec du plâtre, hautes de cinquante piés.

Celles de Bizance, selon Dion & Hérodien, étoient aussi fameuses que la ville qu'elles enfermoient; aussi soûtinrent-elles un siége de trois ans par l'Empereur Sévere. *Les pierres*, dit M. de Tillemont, *étoient jointes ensemble par des crampons d'airain, & si bien taillées qu'elles sembloient n'en faire qu'une seule, & la muraille étoit soûtenue par un grand nombre de tours qui s'entre-défendoient toutes. Entre ces tours, on en remarque sept, qui se portoient des unes aux autres d'une maniere très distincte, tout le bruit qui s'étoit fait dans la premiere.*

Avec un peu de réflexions & de conjecture, on trouve dans la description qu'Appien nous donne des murs de Carthage, & qui mérite d'avoir place ici, que du côté d'entre la mer & l'étang, il y avoit une triple enceinte à la distance de quatre cents quatre vingts piés l'une de l'autre, chacune flanquée de ses tours pour la commodité de la défense, & les espaces remplis de magasins qui formoient comme quatre rues. Les murs étoient élevés de trente coudées sur le rez de chaussée, non compris trente piés depuis le fond du fossé.

Les Magasins que renfermoient ces enceintes étoient considérables, & avoient des caves ou soûterrains dessous un nombre d'étage. Ils formoient des logemens pour 300 éléphans, ainsi que les couverts nécessaires pour leur subsistance. Et audessus des soûterrains, il y avoit des écuries pour quatre mille chevaux, des endroits pour les fourrages, & sur ces écuries des casernes pour vingt mille fantassins, & quatre mille cavaliers, indépendamment des magasins nécessaires pour les munitions & approvisionnemens pour cette fameuse ville.

Les simples murailles n'étoient pas les seules enceintes des Anciens, ils connoissoient aussi, & peut être même avant les murailles, les remparts de terre, pallissadés & fraisés. C'est d'eux que nous avons pris les nôtres, ainsi que les gasonnages, & les fascinages piquetées.

La description qu'Homere nous donne du camp des Grecs devant Troye, est à peu près d'une fortification pareille. Les Grecs, les

& sans mortier : & c'est une chose curieuse à savoir, que les soins que l'on prend à tailler, poser & polir les pierres, qui sont très-dures, & qui ayant dix a douze piés de long sur trois à quatre de large & deux d'épaisseur, ont une pesanteur qui les rend très-difficiles à remuer; cependant elles sont maniées par le moyen d'une machine fort commode & fort simple, de la même maniere que l'on manieroit une pierre de six a sept pouces. Or, la facilité de ce maniement est nécessaire, parce que pour faire que les joints soient assez droits afin que les pierres se touchant également par toutes leurs parties, leur grande longueur ne les mette pas en danger d'être cassées par l'énorme pesanteur de l'édifice; l'on n'a point trouvé d'expedient plus sûr que de les frotter l'une contre l'autre, jettant de l'eau entre deux : & c'est une chose remarquable, que les pierres quoique très-dures, sont dressées & polies presqu'en un moment à cause de la force extraordinaire avec laquelle leur pesanteur fait qu'elles sont frottées, cette force étant telle qu'il ne faut pas la dixieme partie du temps pour les polir qu'il faudroit pour en polir de petites. L'avantage de cette structure est, ainsi qu'il a été dit, la durée & la beauté : car il est certain que les édifices bâtis de grandes pierres périssent a cause du mortier, qui tasse & s'affaisse en un endroit plus qu'en l'autre, qui produit des plantes & se change en terre, ce qui fait que les murs sortent de leur a-plomb, & tombent bientôt en ruine.

Hébreux, & avant tous ceux-là, les Asiatiques ont connu & pratiqué cette façon de couvrir leurs villes. Arrien dans son histoire d'Alexandre, dit que *ce Prince étant arrivé devant Gaza, fit aussitôt planter les échelles, & donner l'assaut : car comme le mur*, dit-il, *n'étoit pas fort élevé, & n'étoit fait que de terre, il étoit facile à attaquer.*

Et plus bas, parlant de certain Château des Indes que ce Prince assiégeoit, & racontant comment son impatience ne lui permit pas d'attendre que le mur fût percé, il arracha une échelle des mains d'un de ses soldats, l'ayant appliquée & étant monté seul au haut, il s'y trouva accablé d'un nombre d'ennemis, ce qui mit parmi les Macédoniens une telle ardeur, que voulant monter tous ensemble, les autres échelles casserent. Ce Prince se seroit trouvé en grand danger sans que les siens après avoir vainement épuisé tous *les moyens de monter, y parvinrent enfin, une partie s'étant guindés en haut avec des pieux qu'ils avoient fichés dans le mur qui n'étoit fait que de terre.*

On trouve encore dans la guerre des Romains contre Mithridate, qu'ils assiégerent *Uspe*, dit Tacite, *qui étoit assise sur une colline, & ceinte de fossés, & de terrasses, qui n'étant soûtenues que par des fascines, n'étoient pas capables de résister à l'effort des assaillans.* D'ailleurs on avoit élevé des tours plus hautes que ces défenses d'où on lançoit tant de feux & de dards, que si la nuit ne fût survenue, le siége n'eût duré qu'un jour.

Ces exemples prouvent, que cette espèce de fortification n'étoit pas bonne dès ce temps-là, & elle ne vaut guere mieux aujourd'hui : à l'exception des directions des ouvrages qui se défendent mutuellement. Je ne sai même malgré cela, si l'on prenoit le parti d'attaquer l'épée à la main & la hache, l'on ne feroit pas mieux d'emporter de vive force de pareilles fortifications, plutôt que de perdre par le détail & la longueur d'un siége la même quantité d'hommes que l'on perdroit dans un assaut de cette nature ; il est du moins certain que le grand talus qu'on est obligé de donner à ces ouvrages de terre ou de fascines, donne beaucoup de facilité pour y monter, & se couler le long pour gagner les gorges.

Il est encore très-vrai, qu'à perte d'hommes égale, l'on gagneroit par l'escalade la dépense, & le temps qui est souvent plus précieux que les deux autres objets.

Outre ces deux fortifications, l'une de murs, l'autre de terre, il en a existé encore une troisieme mêlée des deux, dont je trouve un exemple plus singulier encore par la machine qui la détruisit, que par la construction précipitée de l'ouvrage, qui obligea d'y employer ce qui se trouva sous la main : c'est Hippocrate qui en fut l'Auteur. *Après avoir mis*, dit Thucydide, *le peuple d'Athenes sous les armes, tant citoyens qu'étrangers, il se rendit à Délie, & s'y étant campé, il fit tirer un fossé autour du Temple, & de son enceinte ; & de la terre en fit un rempart, sur lequel il ficha des pieux entrelacés de seps de vigne, dont il y avoit quantité aux environs. Il se servit aussi pour se remparer des pierres & des briques des maisons voisines qui étoient ruinées, mettant tout en œuvre pour élever la fortification le plus haut qu'il pourroit avec des tours de bois pour la flanquer.*

Les

Les Béotiens étant venus assiéger ce poste, & voulant brûler ces tours & ces pieux, se servirent de la machine suivante.

C'étoit une longue piece de bois coupée en deux, mais creusée & jointe de telle sorte, qu'elle ne ressembloit pas mal à une flûte. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer, où pendoit une chaudiere, si bien qu'en soufflant avec de grands soufflets, à l'autre bout de la piece de bois, le vent porté de là dans le tuyau allumoit un grand brasier qui étoit dans la chaudiere avec de la poix & du soufre. Cette machine apportée sur des chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revêtu de pieux & de fascines, causa un si grand embrasement, que le rempart étant aussi-tôt abandonné, & la palissade consumée, il fut aisé de se rendre maître de la Place.

Sans doute que cette machine fut approchée de la palissade à l'aide d'une tortue béliere. Il me semble malgré ce secours, qu'il ne devoit pas être difficile d'en empêcher l'effet.

La plus fameuse construction de mur de ville ancienne, se trouve exposée assez clairement dans les Commentaires de César, malgré tout ce qu'ont prétendu au contraire Vigenere, Jucondo, qu'il blame, & les copistes du premier, tels que Perrault, Lipze, le Palladio, le César de Londres, & le Pere Daniel, qui prétendent que c'étoit un lit de poutres mêlé de pierres alternativement, & présentant le bout en dehors, surmontés de deux lits de pierre de taille, surmontés à leur tour, d'un de poutres & de pierres comme le premier, ainsi de suite jusqu'en haut; c'est du moins là la figure qu'en a donné le Pere Daniel dans son histoire de la Milice Françoise: mais je crois que la traduction d'Ablancourt est assez claire, pour conclurre qu'ils ont erré: la voici, on en jugera.

C'étoit des pieces de bois étendues par terre tout de leur long qui ne présentoient que le bout, & étoient rangées à deux piés l'une de l'autre, & liées ensemble par des traverses: leur distance étoit remplie par dedans de terre & de fascine, & par dehors de gros quartiers de pierre, sur lesquels on mettoit d'autres poutres comme les premieres, & l'on continuoit ainsi l'ouvrage jusqu'au bout, les pierres posans toûjours sur les poutres, & les poutres sur les pierres en forme d'échiquier. Ces rangs ainsi entrelacés rendoient l'ouvrage agréable à la vûe, & très-fort pour la défense, parce que le bois résistoit à l'effort du bélier, & les pierres à celui du feu: & le mur ayant quarante piés d'épaisseur, qui est ordinairement la longueur des poutres, ne pouvoit être, ni enfoncé, ni démoli.

Une quatrieme espece de fortification plus récente, mais bien plus extraordinaire, est celle d'Astracan: on la trouve dans l'histoire de Tymurbeck, ou du grand Tamerlan, traduite par M. Petit. *Les murailles*, dit-il, *d'Hagi Tercan ou d'Astracan, ville assise sur le Volga, sont contiguës à la riviere qui tourne autour de son enceinte, par le dedans des fossés de la ville, en sorte que l'eau lui sert de rempart d'un côté; & comme la riviere se gele l'hyver, ils construisent ordinairement une muraille de glace aussi ferme qu'une de brique: la nuit ils jettent de l'eau dessus afin que le tout s'incorpore ensemble, & s'affermisse, en sorte qu'il ne devienne qu'un seul morceau, & ils y font même une porte.*

Je rapporterai à ce sujet ce qui m'est arrivé en 1688. Me trouvant commander dans un poste fortifié en terre sur le bord de la Sambre, pendant un hyver fort rude; je fus averti que l'ennemi avoit des vûes sur mon poste, dès que la glace de mon fossé seroit assez forte pour porter. Je prenois en vain la précaution de la faire rompre, elle reprenoit aussi-tôt, ce qui me fit prendre un autre parti, ce fut de faire jetter de l'eau de temps en temps sur le retranchement, qui venant à geler me forma bien vîte un mur impénétrable, & sur lequel il étoit impossible de grimper; ce qui me mit hors d'insulte, & je laissai mon fossé; l'ennemi en perdit l'envie de me venir voir.

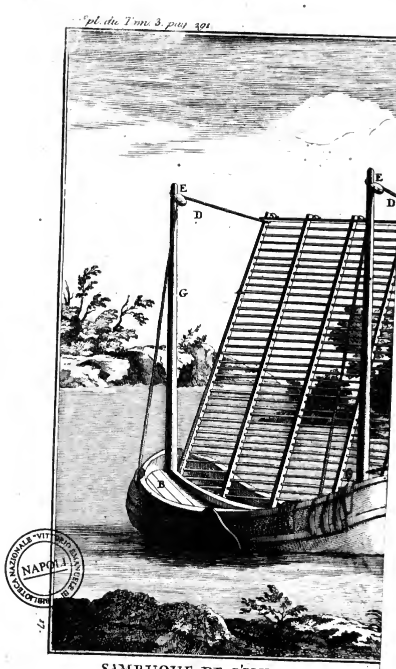
ARTICLE III.

De la défense des places attaquées d'emblée & par escalade.

DU moment que les hommes eurent imaginé d'enfermer leurs villes dans des murailles, leurs ennemis chercherent les moyens de s'en rendre les maîtres. L'art de la guerre, pour ainsi dire, au berceau, n'avoit encore mis au jour que de foibles connoissances; il n'est pas étonnant qu'une science aussi étendue & aussi profonde, n'ait fait que des progrès lents; tant de raisons concourent à en retarder la perfection, qu'il est d'une nécessité indispensable qu'elle n'y soit pas encore parvenue.

Avant l'invention des béliers, des tours, des sappes, des tortues, &c. les premiers Guerriers ne trouverent rien de mieux que le blocus; & ne pouvant, ni détruire, ni surmonter les murailles, qui leur cachoient leurs ennemis, ils prirent le parti de les en faire sortir par la faim. Sans doute que les premiers blocus ne furent pas longs: mais ayant servi de leçon à ceux qui suivirent, il se trouva des villes si bien pourvûes, que l'on trouve dans l'Antiquité un blocus de Ninive dans laquelle Sardanapale célebre Roi d'Assyrie tint durant sept ans. Car selon Diodore qui le rapporte, un siége n'eût pas pû durer aussi long temps. Il est encore fait mention quelque part d'un blocus, où Psammeticus fut retenu durant vingt ans devant Azoth.

Mais cette longueur prodigieuse, & les évenemens favorables aux assiégés auxquels elle donnoit temps, firent chercher des moyens plus prompts L'escalade & les échelles se présenterent d'abord à l'esprit; & Végece prétend que Capanée fut le premier qui employa l'échelle à pareille entreprise, & qu'il fut tué par les Thébains d'un coup de machine. Il ajoûte qu'on crut longtemps que Jupiter s'en étoit mêlé. Voilà le seul témoignage qui fixe l'origine de ces expéditions: mais il ne paroît pas assez concluant pour décider, & je crois que cette méthode ainsi que bien d'autres, a existé trop avant dans les premiers temps, pour que nous connoissions à qui on en a été redevable. Ce que l'histoire nous apprend, c'est que cette façon d'attaquer les Places étoit devenue si commune qu'on n'en connoissoit presque plus d'autre. Nos Peres moins reculés dans



SAMBUQUE DE L'INVENTION DE [...]

l'Antiquité, usoient communement de cette voie pour réduire les places, & l'histoire même des Rois de la troisieme race, n'est remplie que d'escalades, tant dans les guerres de l'Etat, que dans les guerres civiles.

Ayant connu cette maniere de vaincre, on chercha à la perfectionner, & les assiégeans ayant mis en usage plus de moyens de défense, on multiplia les moyens d'attaque. On imagina l'attaque environnante, ou à couronne dont nous avons parlé, & l'on insultoit en même temps tout le contour d'une place, tandis que l'on mettoit le feu à ses portes, ou que l'on tâchoit de les rompre, & de les ouvrir : cela faisoit diversion, quoiqu'on n'emportât guere de place par les ouvertures ausquelles se fixoit la principale attention de l'assiégé. Quelque communes que fussent les escalades, il ne faut point croire pour cela qu'elles fussent plus aisées qu'elles ne le seroient aujourd'hui. Il sera aisé de s'en convaincre par le détail des moyens que l'on employoit pour s'y opposer.

Le premier, ainsi que nous l'avons fait observer dans les deux Articles précédens, fut la construction & l'élévation des murailles qui furent mises, pour ainsi dire, hors de la portée des échelles. Cependant on y parvenoit encore : mais les tours beaucoup plus élevées que les murailles, étoient alors une ressource assurée, l'ennemi ne pouvant s'en emparer, quoiqu'il fut établi sur le mur, s'y trouvoit encore éloigné de la victoire, écrasé qu'il étoit par les traits & les machines des tours. Ayant surmonté tous ces obstacles, il se trouvoit encore fort embarrassé pour descendre dans la ville, & il lui falloit pour cela retirer de dehors les échelles pour les appliquer en dedans, ce qui étoit aussi long que pénible & dangereux, en ne supposant même aucun défenseur sur le mur. Ne sembleroit-il pas que ceux qui les attendoient au bas de l'échelle suffisoient pour les renverser, & pour les égorger lorsqu'ils descendoient ? Voilà le premier obstacle à l'escalade. Le second étoient les hommes placés sur le mur, lesquels à travers les creneaux & par les flancs que procuroient les tours, faisoient tous leurs efforts, soit à coups de traits, soit à coups de main, pour renverser, & les échelles, & les assiégeans, qui arrivant ainsi à la file & chancelant, avoient à combattre contre des gens en bataille de pié ferme, & qui avoient outre l'avantage du nombre celui du terrein & des armes. Car celui qui montoit ne pouvoit faire usage que de son bouclier, & de son épée alternativement : il étoit dans le cas d'avoir besoin d'une main pour saisir le creneau, s'y tenir & gagner l'embrasure, ou du moins de s'aider du bout de l'échelle si elle débordoit le mur. Il ne faut pas croire que dans ce moment les frondeurs, les machines, ni les gens de trait des assiégeans fussent d'aucun avantage : car s'ils avoient fait tenir cachés les soldats rangés le long du mur pour sa défense, ceux ci ne risquoient plus rien à se montrer dès que l'arrivée des assiégeans au haut des échelles confondoit l'ami & l'ennemi.

Si l'assiégeant employoit la sambuque, car le telenon dont j'ai parlé n'étoit pas d'une grande ressource, & n'a, je crois, jamais fait prendre de place d'emblée ; il n'étoit pas moins exposé aux autres défenses

dons nous parlerons, après avoir donné une idée de la sambuque que la figure ci-jointe fera bien mieux comprendre.

C'étoit une échelle fort large par laquelle on montoit sur un front redoutable comme de huit ou dix hommes, ce qui rendoit le combat du haut du mur moins inégal, & rassûroit contre la chûte des échelles, celle-ci résistant par son propre poids aux efforts des assiégés, & s'accrochant outre cela au haut du mur par des crampons.

On appelloit aussi de ce nom, un pont levi attaché aux tours de bois pour jetter sur le rempart; il en a été question déja dans cet ouvrage. La sambuque dont je donne ici la figure, est celle dont je proposois en 1712, de se servir pour surprendre la Kenoque, que soixante hommes des Alliés avoient surpris sur nous en plein jour, & que je crois qu'ils n'étoient pas en état de défendre contre une attaque vigoureuse de cette espece.

C'est une échelle *A*, de près de trente piés de largeur. & d'une hauteur compassée sur celle des murs dont il s'agissoit, posée debout sur le milieu du front d'une belandre *B*, que l'on pouvoit conduire par le canal d'Ypres jusque dans le fossé de la Kenoque. Cette échelle attachée comme on voit à deux mats *C*, posés aux extrémités de la bélandre, s'abaissoit par le moyen de deux poulies *E*, & de deux cordages *D*, jusque sur le mur où les crampons ou pattes d'ancre *F*, dont les extrémités sont armées, la retiennent & empêchent que le poids des hommes ne fasse reculer la bélandre.

Deux sambuques ainsi disposées, me paroissoient suffisantes. M. le Chevalier de Langeron, mort depuis Grand-Croix de l'Ordre de Malte, & Chef d'Escadre des Galeres, Officier brave & déterminé, s'étoit chargé d'escalader d'un côté & moi de l'autre.

L'Officier Général qui commandoit dans le pays, à qui la chose fut proposée, voulut assembler le Conseil de guerre. Un Ingénieur qui y fut appellé s'éleva contre; il n'étoit ni fort entreprenant, ni forr en état de donner un bon avis, il exposa que nous serions accablés d'une grêle de grenades, ignorant qu'il n'y en avoit pas une dans le fort. Ce que lui ayant été dit, il se rejetta sur la quantité de coups de fusils qu'il jugea être un obstacle, quoiqu'il n'y eût dedans que soixante hommes. Tout le monde, à la réserve de deux ou trois, desquels M. le Blanc depuis Ministre de la guerre fut un, se tourna du côté de l'Ingenieur, & de-là l'entreprise fut abandonnée comme trop périlleuse. Je laisse au Lecteur à en juger sur ce sincere exposé.

Revenons à notre sujet, & voyons la troisieme espece de défense des Anciens contre les escalades. Végece dans les remedes qu'il donne pour s'en garantir, veut que l'on munisse puissamment les villes de guerre de toutes sortes d'armes défensives, comme cuirasses, cuissards, brassards, casques & boucliers à toute épreuve: il veut aussi qu'on employe des mantelets, ou des rideaux de gros drap rembourés, que l'on suspend au-devant des parapets pour amortir & recevoir les traits de l'ennemi. C'est à peu près la même chose dont usent les Marins pour bastinguer leurs vaisseaux, & couvrir ceux qui sont sur le pont, cela se fait encore avec des matelas roulés. C'est ainsi, qu'à l'escalade de

Parybasora dont Ammien Marcellin donne la description, les habitans armés de toutes pieces, (de sorte, dit-il, qu'il sembloient des hommes tout de fer,) se couvrirent de reseaux & de couvertures tissues de poil, contre les traits des troupes de l'Empereur Julien, qui vouloit en personne escalader leur ville; l'ayant investie par son armée en bataille sur trois lignes, ainsi que nous avons dit pour les attaques qu'ils appelloient en couronne.

Après ces trois obstacles aux escalades, le quatrieme étoit les armes offensives de toutes especes, les machines, &c. & outre toutes celles connues, on usoit encore de grosses & longues poutres cylindriques, qui étant jettées sur les échelles horisontalement rouloient dessus jusqu'au bas, entraînoient & écrasoient tous ceux qui s'y trouvoient, ou qui étoient au pié des murailles prêts à monter. On usoit aussi de tonneaux remplis de pierre & de terre, qui faisoient un fracas horrible par leur pesanteur, & leur chûte dont rien ne pouvoit garantir.

Outre ces deux défenses, on en employoit encore une troisieme. On plantoit sur le parapet des paniers longs, faits d'ozier que l'on remplissoit de pierre, lesquels l'assiégeant venant à embrasser pour se guinder ou se lancer sur le mur, ne manquoient point de renverser sur ceux qui montoient ou qui étoient encore dans le fossé.

A mesure que l'on opposoit plus de défense, les assiégeans imaginerent d'attaquer en même temps les portes; d'abord ils y mirent le feu, ensuite de quoi on imagina pour s'y opposer les Machicoulis au-dessus pour verser de l'eau & l'éteindre, ainsi que pour assommer à coups de pierres ou d'autres armes ceux qui travailloient à les rompre; cela n'étant pas suffisant, on imagina de les revêtir de fer, dit Végece, ou de les couvrir de peaux crues. On inventa les herses qui sont un treillage de fer, de la grandeur de la porte, suspendu au-devant avec des cordages, & tombant perpendiculairement le long de deux coulisses, avec laquelle la porte étant forcée, l'on bouchoit le passage aux uns, & la retraite à ceux qui étoient déja entrés, & que l'on égorgeoit alors.

Mais comme l'on trouva un remede à ces herses, qui étoit des pieces de bois, ou des chevalets coulés promptement dessous pour en empêcher la chûte, l'on pratiqua depuis des orgues, c'est-à-dire, des pieces de bois ferrées par la pointe, & couvertes d'une bande de fer; chaque piece de chêne de quatre à cinq pouces d'épaisseur étoit isolée & indépendante de sa voisine, de sorte que l'une étant retenue, la chûte des autres n'empêchoit pas moins l'entrée ou la sortie des attaquans. On n'a pas trouvé de reméde à ce nouvel obstacle: mais ainsi que tous ceux que je viens décrire, il n'empêchoit pas les escalades de réussir. Et je ne puis retenir sur cela mon étonnement; car comment des hommes avec autant d'avantage peuvent-ils se laisser emporter par d'autres hommes qui arrivent sur des échelles, & qui n'ont pour eux que leur courage & leur audace, tant il est vrai que celui qui est sur la défensive, est à demi battu! Tacite nous fournit deux exemples d'escalades fameuses, dont l'une est celle de Cremone, dont j'ai déja parlé dans la premiere partie; &

l'autre est celle du château de Voland par Corbulon, qui fut d'autant plus grand homme que dans le siecle où il vivoit, la bassesse, la flatterie, la lâcheté, & les vices les plus bas occupoient la faveur, & les places données autrefois au mérite.

Ce Général ayant partagé son armée en plusieurs corps, pour insulter dans un même jour plusieurs places ennemies, se réserva celle de Voland, comme la conquête la plus difficile & la plus considérable : *Il divisa*, dit l'Auteur, *son armée en quatre corps, les uns couverts de leurs boucliers, sappent le mur & le renversent; les autres plantent des échelles, ceux-ci lancent des feux & des dards avec des machines; & les frondeurs un peu éloignés écartent à coups de pierres les Barbares pour les empêcher de s'entre-secourir. L'ardeur des soldats fut si grande qu'avant la troisiéme partie du jour le rempart fut abandonné, les portes forcées, & les Romains maîtres de la place.*

L'histoire d'Alexandre nous fournit une escalade des plus fameuses par la résistance des assiégeans; ce fut celle de Milet, qui quoique siége dans son principe, devint une escalade générale par l'impatience de ce fameux Conquerant, qui ne voulant pas perdre de temps, ordonna une escalade à laquelle il fut lui-même présent, ayant soin de faire rafraîchir ses troupes sans cesse par de nouvelles durant plusieurs jours. Memnon qui s'étoit jetté dans la place, & qui est le seul qui ait tenu tête à ce Héros de l'Antiquité, repoussa avec un succès toûjours égal les efforts de ce Conquerant, & l'obligea à recommencer son siége pied à pied. Les beliers ayant joué leur rôle, & la place étant toute ouverte, Alexandre ordonna une nouvelle escalade aux breches dans laquelle il ne fut pas plus heureux, & Memnon ne capitula que par l'épuisement de forces, où tant d'attaques si vives l'avoient réduit. Il défendit avec le même courage Halicarnasse, mais il falloit céder à la fortune & aux grandes forces d'Alexandre, dont les siéges, selon moi, sont les chefs-d'œuvre, & fort au-dessus de ses batailles. Celui de Tyr sera toûjours un sujet d'admiration pour les connoisseurs.

L'escalade de Selinunte est encore au dessus de celle de Milet, pour l'habileté & le courage de ses défenseurs, qui après des efforts incroyables s'ensevelirent sous ses ruines, aussi bien les femmes que les hommes; celles-ci ayant combattu avec un courage presqu'égal à celui des hommes pendant un assaut qui dura neuf jours.

Polybe ainsi que tous les Historiens, aussi bien que les Livres sacrés, sont remplis d'exemples fameux en ce genre; & je ne sai pourquoi un usage si général, & dont les derniers exemples sont si voisins de ce siecle ne trouve plus de sectateurs. Il semble cependant que si nos ouvrages sont plus multipliés, leur feu étant plus rasant, leur donne moins d'élevation, leur construction, une plus grande facilité, surtout du moment qu'on a gagné le haut du parapet; & en général nos places sont peu en défense & en garde contre ce genre d'attaques, dont l'impétuosité rendroit inutiles tous les ouvrages extérieurs pour ne s'attacher qu'au corps de la place. Quel est l'homme ainsi surpris par une attaque environnante qui

oseroit courir à des pieces détachées? il ne songeroit qu'à son corps de place, & tout au plus aux pieces qui couvrent ses portes. Il ne seroit plus question d'user de mines, de fougasses, de sorties, peut-être même de canon, s'ils n'étoient pas mis en batterie d'avance. Il est du moins certain que ce n'est pas là une chose devenue impossible.

ARTICLE IV.

Que les Historiens de l'Antiquité comme les Modernes, confondent les assauts avec les escalades. Exemple de ces sortes d'entreprises.

Rien n'est si commun parmi tous les Historiens tant anciens que modernes, que d'employer indifféremment le terme d'assaut, soit pour signifier une attaque subite, vive & impétueuse d'une breche; soit pour signifier indifféremment l'escalade & la surprise d'une place. En même temps rien n'est si pardonnable aux Anciens, attendu la disette où se trouvoient leurs langue, de termes militaires. Mais aujourd'hui que la langue Françoise abondante en expressions propres à toutes les sciences, à consacré le terme d'assaut pour n'exprimer qu'une attaque faite par des breches ouvertes & préparées à ce dessein, je ne puis pardonner à des Ecrivains recommandables d'ailleurs, & encore moins aux militaires, d'avoir imité les Anciens ou de les avoir traduits avec leurs fautes, qui répandent beaucoup d'obscurité, & nous représentent souvent par ce terme une escalade, une insulte de porte ou autre espece d'attaque qui ne ressemble point du tout aux assauts. Il ne seroit point raisonnable à ceux que je blâme de cette inattention de prétendre se justifier par des dictionnaires, encore moins par l'identité des termes des Anciens; car si Végece a mis pour titre à son Chapitre des escalades, *quid faciendum cùm primò impetu venitur ad muros*: & plus loin s'il a employé seul le terme d'*impugnatio*, c'est à son Traducteur sensé à rendre ces termes conséquemment à ce qui suit ou ce qui précéde, quoique *impetu* & *impugnatio*, soient par eux-mêmes très-équivoques.

Les actions différentes qu'ils ont voulu décrire ont encore aidé à perpétuer cette méprise. Il s'en est trouvé où l'assaut & l'escalade ont eu lieu en même temps, ainsi qu'au mur de Pirée, que Sylla escalada en même temps qu'il en fit attaquer les breches.

César a rapporté dans ses Commentaires nombre d'entreprises pareilles, ainsi que Tacite: mais malgré la disette de la langue Latine, il me semble que d'Ablancourt & les autres Traducteurs auroient pû trouver dans leurs textes des motifs plus que suffisans, & des clartés assez grandes, pour employer différens termes dans ces différens genres de combat. M. Arnauld d'Andilly est tombé notamment dans cette erreur dans son Josephe au sujet de Jotapat. Rapportons le passage. *Le lendemain on commença de battre la ville, & les Juifs se contenterent de résister aux Romains, qui avoient avancé leurs logemens près des mu-*

railles. *Vespasien commanda ensuite à tous ses archers, ses frondeurs & ses gens de trait; & lui-même avec son infanterie donna du côté d'une colline où l'on pouvoit battre la ville: mais Josephe & les siens soûtinrent courageusement leurs efforts, & firent des actions de valeur si extraordinaires, qu'ils repousserent bien loin les Romains... Tout le jour se passa de la sorte, & il n'y eût que la nuit qui les sépara.* Ensuite le même dit plus bas après avoir parlé des travaux des breches: *Les assiégeans donnerent le lendemain un nouvel assaut, & il se fit de part & d'autre des actions de courage encore plus grandes que les premieres, par la hardiesse que donnoit aux Juifs d'avoir contre leur espérance soûtenu le premier assaut..... Cinq jours se passerent en de semblables assauts, les assiégeans redoublant toûjours leurs efforts, & les assiégés ne les soûtenant pas seulement, mais faisant des sorties sans que d'aussi grandes forces que celles des Romains étonnassent les Juifs, ni que d'aussi grandes difficultés que celles qui se rencontroient dans ce siége ralentissent l'ardeur des Romains.*

Il paroît évidemment par la suite de ce siége que bien loin d'y avoir eu des breches faites pour donner ainsi des assauts, les Romains furent obligés après les premieres attaques à en venir aux béliers, aux tours, & généralement à tous les travaux préparatoires d'un siége, pour faire breche à cette place, que M. Arnauld auroit dû dire qu'ils escaladerent d'abord sans succès.

Nos Historiens François ont fait la même faute, notamment au sujet de l'entreprise de Beauvais, par Charles Duc de Bourgogne en 1472: c'est une escalade dans toutes les formes, cependant écoutons Mezerai.

C'est une chose mémorable qu'à un assaut général qui s'y donna le Jeudi neuf Juillet, les hommes étant sur le point d'être enfoncés, les femmes conduites par une Jeanne Vachere firent merveilles pour repousser les ennemis à coups de pierres, de feu gregeois, & de plomb fondu dans la rezine bouillante. On y voit encore l'effigie de cette femme dans l'Hôtel de ville, tenant une épée à la main, & il se fait une procession le dix Juillet, qui est le jour que le siége fut levé, à laquelle les femmes marchent les premieres. Voilà deux termes employés à faux, celui d'assaut & celui de siége; ce fut une escalade, & la place ne fut pas assiégée ni investie, puisqu'il y entra un grand secours de cavalerie & de toutes sortes de munitions; il n'y eut que quelques volées de canon tirées contre la porte, lesquelles ne faisant pas grand effet, on y mit le feu. Malgré cela le Duc de Bourgogne fut repoussé honteusement dans son camp, sur lequel le lendemain le Capitaine Sélazard fit une sortie avec l'élite de la garnison, le surprit du côté du Parc d'artillerie, y mit le feu, fit main basse sur tout ce qu'il rencontra, & ramena dans la place une partie du canon.

Le mot de siége a encore été pris dans un sens contraire à sa signification, recemment par un Officier d'artillerie qui trouvant dans le jet des bombes vingt-cinq défauts qu'il veut tâcher de corriger dans un livre à ce sujet, dit: *Pour y remédier & les corriger autant que faire se peut, voici ce que j'ai pratiqué aux siéges de Nice, Alger, Genes, Tripoly, Rozes, Palamos,*

Barcelone,

Barcelone, *Alicante*, *& nombre d'autres places que j'ai bombardées.* On croiroit à l'entendre que Genes, Alger, Tripoly, &c. ont soûtenu un siége; cependant ce n'a été que des bombardemens de dessus mer sans que personne ait mis pied à terre.

Après avoir fait sentir cette erreur dans les expressions des Auteurs, il me reste à citer des exemples d'escalade où l'attaquant a été repoussé, afin que l'on recueille de leur lecture le moyen de s'opposer à ces sortes d'entreprises. Une des plus fameuses est celle d'Andrinople par les Gots, animés par les trésors de l'Empereur Valens qu'ils savoient y être renfermés. Déterminés à tout oser pour s'en emparer, ils y présenterent l'escalade, qui ne réussit pas. En ayant tenté une seconde que les assiégés avoient prévûe, pour raison de quoi ils s'étoient précautionnés de machines sur leurs remparts, & avoient en outre muré leurs portes par dedans, les Gots n'y furent pas plus heureux, & furent repoussés par-tout avec d'autant plus de perte, que les habitans instruits, non-seulement renversoient, brisoient & écrasoient les échelles sous d'énormes poids, mais encore tuoient au pié du mur tout ce qui en abordoit, au moyen de leurs machines; ce qui prouve qu'il n'est pas mal aisé de résister à ces attaques quand le courage & la conduite se mêlent de la défense.

La plûpart n'ont réussi que par le grand nombre d hommes frais qui se succédant, épuisoient sans aucun relâche les forces d'une garnison hors d'état de relever si fréquemment ses soldats.

L'escalade du vieux camp des Romains par Civilis n'étant pas dans ce cas, nous fournit par cette raison un exemple de presque toutes les ruses dont on se servoit tant dans cette espece d'attaque que dans la défense.

Les ennemis, dit le Traducteur Ablancourt, *viennent à l'attaque en deux corps, les Allemands d'un côté, & les Hollandois de l'autre, pour redoubler leur valeur par l'émulation. Après avoir fait leur décharge sans effet contre les tours & les creneaux du rempart, où leurs javelots demeuroient attachés, comme ils se virent blessés d'en haut par les Romains à coups de pierres, ils vinrent à l'attaque avec de grands cris, les uns portant les échelles, les autres serrés en un gros bataillon avec leurs boucliers sur leur têtes. Quelques-uns commençoient déja à monter lorsqu'ils furent repoussés à coups d'épée, & par le choc des corps & des armes, puis assommés avec des leviers & des halebardes. Ils tinrent quelque temps sur l'espérance du butin; outre que les premiers efforts des barbares sont violents, ils roulerent un pont, une sambuque ou un pont attaché avec des cordes en haut d'une tour qu'ils avoient faite à l'aide de leurs prisonniers, d'où ils combattoient comme dessus un rempart, tandis que d'autres par-dessous sappoient la muraille à couvert: mais cette informe machine fut bien-tôt renversée par les efforts des nôtres, & leurs mantelets d'osier brûlés avec des feux d'artifice.*

Civilis quelques jours après voulant absolument se rendre maître du poste, avant l'arrivée du secours qu'il craignoit, changea encore son blocus en escalade. J'ai rapporté dans la partie de l'attaque, ce qui s'y passa dans un combat que la

nuit ne put faire cesser ; on peut y avoir recours, & je me contente ici de dire que le courage des Romains, plus sages que les Gaulois, triompha de leur impétuosité & de leur grand nombre ; ceux-là ne lançant que des coups assûrés, & courant par-tout où l'on plantoit des échelles, & où ils entendoient sapper, repoussant les ennemis avec leurs armes & leurs boucliers, & poignardant ceux qui étoient entrés.

Scipion escalada Oringe en Espagne, & réüssit par une singularité qui mérite d'avoir ici sa place. Il se détermina à ce genre d'attaque, n'ayant pas de temps à perdre. *Il forma deux lignes environnantes, & il divisa son armée en trois, dont une partie fut destinée à l'escalade, tandis que les deux autres se reposeroient. Lorsque la premiere partie attaqua, le combat fut long & douteux, & l'on eut beaucoup de peine à porter les échelles auprès des murailles, à cause de la grande quantité de traits qu'on lançoit de tous côtés : ceux qui avoient planté leurs échelles, & qui pensoient y monter, en étoient tout aussi-tôt renversés avec des fourches que l'on avoit faites exprès, & l'on jettoit d'en haut sur les autres des crochets, ou corbeaux à griffes de fer, comme pour les attirer sur les murailles quand on les auroit accrochés: lorsque L. Scipion eût remarqué que le petit nombre des siens étoit cause que l'ennemi leur étoit égal, & que même il étoit déja plus fort, parce qu'il combattoit de dessus une muraille, il fit revenir de l'assaut cette partie de l'armée qui avoit attaqué la premiere, & y envoya les deux autres ensemble ; cela donna tant d'épouvante aux assiégés, qui étoient déja las d'avoir combattu avec les premiers, que les habitans abandonnerent les murailles par une fuite inopinée : & les Carthaginois craignant que la ville n'eût été trahie, quitterent les lieux qu'ils défendoient, & se rallierent tous ensemble en un endroit. Ensuite les habitans qui appréhendoient que si l'ennemi entroit dans la ville, il ne tuât indifféremment tous ceux qu'il rencontreroit, Carthaginois & Espagnols, en sortirent en foule par l'une des portes, tenant leurs boucliers au-devant d'eux, de peur d'être blessés par les traits qu'on pouvoit leur jetter de loin, & montrant leur main droite nue, afin que l'on reconnût par là qu'ils avoient quitté les armes. On ne sait pas si l'on prit garde à ce signal, parce qu'on en étoit trop éloigné, ou si l'on appréhenda quelque tromperie. Quoi qu'il en soit, on courut sur eux comme sur des ennemis, & on les tailla en pieces, comme s'ils eussent fait quelque résistance ; tous les Carthaginois furent pris, & l'on rendit le bien à ce qui resta d'habitans.*

Je crois qu'on ne peut douter que ce ne soit les moyens sans nombre que l'on trouva pour s'opposer & repousser les escalades qui en ont fait abandonner la pratique. En effet pour peu que l'assiégé ait de temps pour s'y opposer, elles deviennent bien difficiles ; mais c'est par cela que je crois qu'elles réussiroient plutôt à présent, attendu qu'elles auroient tout l'effet de la surprise.

M. le Duc de Noailles se trouva bien en 1710. au siége de Gironne d'avoir fait donner l'escalade à un bastion, tandis qu'il donnoit l'assaut à un autre, où il avoit fait breche. Et le même Général à Cette la mê-

me année fit escalader le Fort par d'Auxi, Capitaine au Regiment d'Artois, tout en arrivant, ayant promptement fait préparer des échelles, ce qui étonna si fort les Anglois qui venoient de s'en emparer, que cette audace & l'arrivée du prompt secours qui la suivoit, leur fit abandonner un poste très-important, par rapport à la guerre du Vivarais & des Cevennes. Le fait est d'autant plus remarquable, que les assaillans étoient inférieurs de beaucoup en nombre aux Anglois débarqués.

Le Général Comte de Schulembourg, assiegé par les Turcs dans Corfou, après avoir fait tout ce qu'inspirent l'habileté & le courage, perdit tous les dehors, que les Turcs attaquerent de toutes parts avec une vigueur extraordinaire. Désespéré de cette perte qui le réduisoit à l'extrémité, il crut que le plus sûr moyen de reprendre le principal ouvrage d'où dépendoit son salut, étoit une escalade aussi vive que brusquée. S'étant mis à la tête de l'élite de sa garnison avec des échelles à la main, il présente l'escalade à cet ouvrage où les Turcs étoient encore mal établis, y monte, les en chasse, & taille en pieces tout ce qui s'y oppose, jusqu'à ce qu'il restât maître de l'ouvrage; tant il est vrai qu'à la guerre, ce que la nécessité, conduite par l'intelligence & le courage, nous fait entreprendre, est toûjours suivi d'un heureux succès; & qu'il n'y a rien que cette situation ne fasse entreprendre aux hommes courageux.

ARTICLE V.

Que les contre-approches des assiégés sur les assiégeans, ont été inconnues aux Anciens; approche de ceux de Syracuse, contre les deux lignes environnantes des Atheniens qui en faisoient le siége; leur camp se trouve coupé en deux, & la communication séparée.

APrès un examen le plus exact qui m'a été possible, chez les Anciens & chez les savans modernes, beaucoup plus versés dans l'histoire que je ne le suis, je n'ai trouvé nul exemple de contre-approches ou contre-tranchées chez les Anciens. Le seul trait qui y ait rapport se trouve dans Thucydide, dans le récit qu'il fait du siége de Syracuse par les Atheniens. Ceux-ci ayant résolu d'enfermer la ville dans une circonvallation fort étendue, & ayant commencé leur travail du côté du Nord, les Syracusains profiterent du temps où leur travail n'étoit pas achevé; & par le conseil d'Hermocrate, ils tirerent un retranchement depuis leur ville à travers le port de l'Olympie jusqu'à la circonvallation des Atheniens, & se flanquerent de tours de bois de distance à autre pour le défendre, le palissaderent, & le garnirent d'un corps d'infanterie. Thucydide dit que le retranchement fut poussé jusqu'à la circonvallation, & delà à la contrevallation, ce qui partageoit l'armée ennemie, & rend cette entreprise des assiégés aussi singuliere qu'elle est rare; elle n'a pas d'exemple. Les

Atheniens ayant attaqué ce retranchement, s'en rendirent maîtres, en ayant surpris les défenseurs qui s'y négligeoient, & les ayant poussés delà jusqu'aux retranchemens qui enfermoient le Témenise, ils y entrerent pêle-mêle avec les fuyards : mais ils furent à leur tour repoussés par ceux de la ville, ce qui ne les empêcha pas en se retirant de raser le retranchement des assiégés, & d'en emporter les palissades, après avoir dressé un trophée. Les assiégés ne se rebutant point, tenterent un autre travail semblable à celui-là, à travers un marais, pour empêcher que la circonvallation ne pût arriver jusqu'à la mer. Les Atheniens l'ayant encore attaqué, y eurent un succès aussi heureux qu'au premier; ils y essuyerent à leur tour une attaque, qui, après avoir paru à leur désavantage d'abord, les laissa cependant maîtres du poste.

Les Syracusains abandonnant le second projet, revinrent au premier. Il y a lieu de croire que ce fut avec succès, puisque l'Auteur parlant du secours des Atheniens, conduit par Démosthenes, dit que le nouveau Chef, fort étonné de trouver cet ouvrage qui coupant la circonvallation, donnoit une communication libre entre la ville & la campagne; & ayant remarqué des défauts dans le retranchement le fit attaquer : mais y ayant eu ses machines brûlées &. ses gens repoussés, il abandonna cette entreprise; de sorte que cet ouvrage si rare fut le salut des Syracusains & la perte des Atheniens.

Il s'en trouve un fort ancien pour nous, mais cependant bien éloigné de l'Antiquité pour être comparé à celui que nous quittons : c'est au siége de Belgrade par Mahomet II. en 1456. Huniade qui défendoit cette place y mit en œuvre tout ce que l'art & le courage avoit pour lors de plus ingénieux; on en trouve les circonstances bien détaillées dans la vie de Mahomet II, écrite par M. Quillet. Cet Auteur dit que la garnison, sans se contenter de conserver ses postes, alloit à ceux de l'ennemi par des contre-approches, & faisoit de grandes sorties avec succès. Si depuis un siecle ou plus on n'a pas oüi parler de cette maniere de défendre une place, cet exemple doit nous convaincre que cela ne veut pas dire que l'on ne puisse en user : mais il faut pour ces sortes d'ouvrages une nombreuse garnison. Quand les gazettes nous parlent, ainsi que des lettres particulieres, des contretranchées que fit M. le Marquis d'Uxelle, au siége de Mayence, nous devons, avant d'y ajoûter foi, faire attention que quoique ce Général, depuis Maréchal de France, fût un des plus habiles hommes d'infanterie & des plus profonds, il étoit dans une place d'une trop grande garde, avec une garnison trop foible pour former de pareilles entreprises, & dans une trop mauvaise place; cependant il la défendit avec beaucoup de conduite & de bravoure.

Au reste ce que l'on doit entendre par contre-approches, varie quelquefois; c'est quelquefois une contre-tranchée, toûjours dirigée sous les feux d'une place, de façon que l'ennemi venant à s'en rendre maître, ne puisse y trouver aucun avantage, laquelle conduit à voir d'enfilade ou de revers, les travaux de l'ennemi pour les en déloger à coup de feu sans coup de main. Ou bien c'est un épaulement poussé à

la hâte à quatre-vingts ou cent pas d'un angle saillant de la contrescarpe, construit avec des tonneaux, des ballots de laine, des fascines, ou des gabions farcis, que l'on pousse à la faveur de la nuit, assez avant pour enfiler une tranchée, & l'empêcher d'avancer durant le jour, & détruire même l'ouvrage de la nuit en logeant derriere quelques pieces de campagne, soûtenues par nombre de fusiliers. Ces ouvrages n'ont rien à craindre des batteries des assiégeans, dont les embrasures ne sont point tournées sur cette partie; & les troupes de la tranchée n'oseroient y marcher pour s'en emparer, attendu le grand feu qu'elles essuyeroient des ouvrages de toutes la place. C'est M. Gaulon dans son Traité de la défense & de l'attaque, qui donne cette méthode.

Une autre maniere de contre-approche consiste à s'en emparer par une vigoureuse sortie d'une paralele, de la tourner à son avantage, se servant des terres de l'épaulement pour parapet, & avançant à la hâte quelques flancs pour les maintenir, & y loger du canon. Ces chicannes-là valent mieux que toutes les contre-approches du monde, dont il n'y a pas eu d'exemple de nos jours.

ARTICLE VI.

De la défense des Places à l'égard de la descente ou du passage du fossé.

IL est essentiel pour comprendre la défense d'un fossé, de se ressouvenir des moyens d'attaque dont usoient les Anciens, soit pour le traverser, soit pour le combler. J'ai dit dans la premiere partie qu'à l'égard des fossés secs, ou ils y descendoient, comme aujourd'hui, par une galerie entre deux terres par où ils arrivoient au pié de la contrescarpe qu'ils ouvroient, d'où ils poussoient des galeries de charpente pour arriver au pié du mur & le sapper: alors les assiégés employoient la catapulte pour lancer dessus ces galeries des quartiers de pierres & de rocher d'un poids capable de les briser, & d'enfoncer leur comble. Ils lançoient contr'elles des traits ou des faisceaux de traits gauderonnés & enflammés, ou garnis d'artifice, souvent aussi des barres de fer rougies qui venant à percer par leur impulsion & à s'attacher au bois l'enflammoient, tandis que d'en haut l'on jettoit dessus toutes sortes de matieres combustibles, pour réduire en cendres les galeries que l'on venoit quelquefois brûler ou détruire par les sorties.

Lorsque l'assiégeant préferoit le parti de combler le fossé, pour faire avancer sur le comblement les tortues bélieres pour battre le mur; s'il s'avisoit d'y procéder avec des fascines ou des troncs d'arbres, l'assiégé y mettoit le feu. Pour s'en garantir, l'assiégeant y mêloit quantité de pierres & de terre, alors il falloit recourir à d'autres expédiens.

C'en étoit un que de déblayer les terres par dedans le fossé: mais l'ennemi y ayant l'œil, les assiégés imaginerent d'ouvrir des galeries

soûterraines, à la faveur desquelles ils retiroient de main en main, tout autant de matériaux que l'ennemi en employoit à combler; ce qui rendoit cet ouvrage éternel. Ou bien étançonnant les terres au-dessous après avoir creusé une espece d'abysme, qui paroissoit d'autant moins que les étançons ne permettoient aucun affaisement, ils enduisoient les étançons de matieres combustibles, y mettoient le feu, & alors tant les matériaux du comblement que les machines, les béliers & les hommes qui les servoient, se trouvoient englouris dans ce nouveau creux, d'où les flammes sortant avec violence, ne tardoient pas à embraser tout ce qui se trouvoit de machines à portée.

Quand l'assiégeant pouvoit avoir vent de cette chicanne, il se précautionnoit par des contre-galeries: mais l'assiégé partant de plus près arrivoit avant lui. Il se livroit des combats sous terre: mais pour l'ordinaire, ce travail de l'assiégeant devenant long & pénible, donnoit le temps à d'autres évenemens ou du moins faisoit consommer celui de faire d'autres entreprises. Ainsi ce dernier moyen de défense étoit sans contredit, tout ce que l'art le plus rafiné avoit pû inventer de mieux pour défendre, & empêcher le comblement du fossé.

J'ajoûterai ici une remarque sur un passage de Thucydide, au sujet d'une erreur dans laquelle les Traducteurs sont tombés. Il s'agit du siége de Platée par les Lacédemoniens & leurs Alliés, dont j'ai déja touché quelque chose dans la premiere Partie, au sujet des platteformes élevées sur la contrescarpe, pour voir & dominer sur la muraille. Ce que j'ai à en dire ici, c'est l'omission ou la méprise de l'Auteur, si ce n'est celle du Traducteur seul, qui a pû la faire faute d'expérience militaire: on la comprendra mieux en citant le passage. Il parle de la platte forme elevée sur la contrescarpe, & dit *que les assiégés sans s'amuser à élever davantage le mur du côté de la platte-forme opposée, se contenterent d'en construire un autre en dedans en forme de croissant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, qui servît de retraite en cas que l'on fût forcé, & obligeât l'ennemi à un second travail. Cependant les assiégeans ruinerent une grande partie du nouveau mur par le moyen des machines qu'ils planterent sur la platte-forme, & dresserent encore des batteries ailleurs, ce qui étonna fort les assiégés: mais ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en detournoient le coup.*

L'on doit supposer ici ce que l'Auteur ne dit point, & ce qui le rend inintelligible sans cela, qui est que les machines furent placées sur le comblement du fossé, & non sur la platte-forme, qui étant éloignée du mur de toute la largeur du fossé, n'eût pu convenir à la manœuvre, ni à l'emplacement du bélier; par conséquent, ses galeries soûterraines furent poussées de la part des assiégés sous le comblement, & non sous le cavalier. Tout Lecteur sensé doit lire les Anciens avec cette précaution, & l'attention de suppléer aux fautes que le manque d'expérience des Auteurs, ou des Traducteurs ne manque pas d'introduire dans tous les ouvrages les plus sensés.

Dans l'attaque, j'ai expliqué les raisons qui engageoient à combler les fossés, & je n'en parlerai pas

davantâge ; je m'y suis même un peu étendu sur la défense, le Lecteur peut y avoir recours, ainsi qu'à ce qui regarde le fossé plein d'eau. Quant au sec, quelque facilité qu'ayent eu les Anciens de manœuvrer dans le fonds pour les sapper, je ne vois pas qu'ils se soient dispensés des comblemens; sans doute que les fossés étant trop étroits ne permettoient pas d'y établir des batteries de bélier. Les fossés les plus larges de l'Antiquité, étoient ceux de Rome, auxquels Denys d'Halicarnasse donne cent piés de profondeur sur autant de largeur : mais cela ne suffisoit pas encore pour l'emplacement des béliers.

A l'égard des attaques par sappes soûterraines, lorsque le danger étoit trop grand pour traverser le fossé à découvert, les assiégés y paroient par des contre-galleries qui occasionnoient des combats; & qui obligeoient souvent l'assiégeant à en venir à combler le fossé sur nouveaux frais, comme il semble que Polybe nous l'apprend au siége de Lylibée.

Quelque exemple que nous ayent donné les Anciens de disputer & défendre le passage du fossé par toutes sortes de ruses, de forces & de chicannes, il ne paroît pas que les Modernes les imitent beaucoup : d'où vient cela ? puisque nous avons le même courage, ne seroit-ce point que nous manquons de science, & d'application à découvrir, & à pratiquer les bonnes choses ? Combien lisons-nous de fossés défendus jusqu'au bout, & dont l'opiniâtreté de leur défense a produit les évenemens les plus décisifs en faveur de l'assiégé ! Pour se convaincre de tout l'avantage de cette défense, il n'y a qu'à voir ce que fit M. de Goesbriant au siége d'Aire.

Ayant perdu malgré son attention & son courage héroïque, une redoute qui donna le moyen à l'ennemi de tenter le passage du fossé, il le repoussa, & reprit la redoute ; & se trouvant attaqué à cette endroit par le côté foible de la place, sentant que son fossé étoit sa principale défense, il prit si bien ses mesures, & prépara tant de feux dirigés sur le pont, qu'il le détruisit, & obligea l'assiégeant à abandonner cette attaque qui étoit celle qui lui donnoit le plus d'inquiétude. Ils trouverent les mêmes difficultés au fossé des autres attaques, dont le comblement leur parut encore plus difficile, sur tout à celle de la droite : & ils y eussent bien essuyé d'autres affronts, si la lettre que le Roi avoit écrite à M. de Goesbriant, ensuite du troisiéme ordre de se rendre lui fût parvenue. Tout l'univers a su, & j'ai lu moi-même les trois ordres consécutifs que le Roi fit passer à ce généreux Gouverneur de capituler & de se rendre, ausquels il résista, ayant toûjours mandé qu'il étoit en état de tenir encore : ce qui ayant fait enfin ouvrir les yeux au Monarque qui avoit été touché de la perte d'aussi braves gens, l'engagea à permettre à ce fameux défenseur de continuer à se défendre, puisqu'il croyoit être en état de le faire : mais cette Lettre ayant été ouverte ailleurs que chez l'ennemi, on crut que ce seroit une extrême imprudence de la lui adresser, on l'envoya toute décachetée à celui qui commandoit à S. Omer, qui la garda, & ne la remit au Marquis de Goesbriant qu'après sa sortie de la place, ayant obéi au troisieme ordre de se rendre. Le Prince Eugene, & M. de Marlboroug, étoient si fort persuadés qu'il

n'en feroit rien, vû qu'il avoit résisté aux deux premiers, qu'ils prirent la résolution, qu'ils déclarerent ensuite au Marquis lui-même, de l'attaquer par un assaut général aux breches, une escalade à la courtine du côté du ruisseau de Ternois, où il y avoit une fausse braye, où l'on pouvoit appliquer cent échelles, & une attaque aux portes par le moyen de pétards : c'étoit là, lui dirent ils le dernier adieu qu'ils avoient résolu de lui faire avant de quitter la partie, ce à quoi ils se voyoient contraints par son opiniâtre résistance. Lorsqu'ils lui dirent qu'ils avoient résolu de ne point cesser cette attaque générale que l'affaire ne fût finie, ou de lever le siége s'ils ne réussissoient pas; il leur répondit froidement, Vous deviez vous-y attendre : j'avois fait des fourneaux sous les debris des breches pour vous faire sauter. Et à l'égard des portes, comme je m'étois préparé à tout évenement, la réception auroit été encore plus incommode; pour vos échelles, je n'en eus fait aucun compte, & vous auriez été reçû également bien par-tout.

Si cette derniere Lettre du Roi fut arrivée à sa destination, nous aurions eu sans doute dans les fossés d'Aire, de bons exemples des chicannes que l'on y peut faire. Mais pour le malheur de ce temps là, & celui de la postérité, il n'y a paru que la destruction & l'incendie d'un pont, & tout ce que M. de Vauban a employé d'art & d'adresse pour aider par la construction de ces places, ceux qui les défendent à disputer le passage du fossé, n'a pu de nos jours engager personne à user des moyens qu'il leur a mis à la main. A l'égard des fossés pleins d'eau rien ne paroît si facile que de mettre le feu aux ponts que l'on jette dessus. Ils sont pour l'ordinaire faits avec des fascines que jusqu'ici l'on n'a pas brûlées, faute de s'en être avisé, ou d'y avoir employé une assez grande quantité d'artifice, & de matieres combustibles.

ARTICLE VII.

De la défense contre le bélier. Moyen dont les Anciens se servoient pour le rendre inutile & de nul effet.

QUelqu'énormes que fussent les béliers, & quelque puissance que je leur aye attribuée dans ma premiere Partie, il est exactement vrai que tout leur effort étoit rendu inutile par des moyens fort simples, ou des machines dont l'effort n'étoit pas bien grand.

Végece dans un Chapitre où il traite cette matiere à part, donne pour remede des balots de laine, ou de plumes, que l'on oppose, dit il, au bélier, & qui rendent tous ses efforts inutiles en rompant les coups.

Il donne aussi des cordes en lacs courans, suspendues vis-à vis le bélier, avec lesquelles on tâche de le saisir, & ensuite de l'élever ou le tirer à droite ou à gauche avec des forces suffisantes, pour le mettre hors de batterie, & renverser & casser les poteaux qui le soûtiennent.

On se sert encore, dit-il, de ciseaux courbes, & dentelés au

bout

bout d'un cordage avec lequel on pince le bélier, & on l'enleve. C'est cette machine que nous avons appellée loup, & qui fait le même effet que le lacs courant. Elle étoit suspendue, ainsi que ceux-ci, au bout d'une longue poutre, laquelle étant placée sur un poteau à l'instar de la branche d'une balance, pouvoit s'élever & s'abbaisser au moyen d'un trelingage de cordes placé au bout, qui regardoit l'intérieur de la place; & plusieurs hommes placés aux cordons du trelingage élevoient le bélier avec tant de force, que quelquefois l'assiégeant étoit obligé plutôt que de voir briser sa tortue, de couper le cable du bélier, & de l'abandonner à l'assiégé, qui alors le brûloit à son aise.

Nous avons donné les figures de ces différentes machines, dans le premier Volume au sujet des corbeaux, ainsi que de celles qui étoient faites d'une longue piece de bois, attachée par les extrémités à deux chaînes, lesquelles pendoient à deux soliveaux comme les deux fleches d'un pont levis, que l'on élevoit lorsque le bélier commençoit à joüer pour le laisser tomber dessus sa tête avec plus de poids, & en rompre le coup.

Josephe, au siége de Jotapat, dit, *qu'ayant prévû que le mur ne pouvoit long-temps résister à l'effort d'une machine si redoutable, c'étoit le bélier, il avoit trouvé le moyen d'en diminuer l'effet. Il fit emplir de paille quantité de sacs, que l'on descendoit avec des cordes du haut du mur à l'endroit où le bélier avoit frappé, & ainsi les coups qu'il donnoit ensuite, ou ne portoient pas, ou perdoient leur force en rencontrant une matiere si molle, & si facile à s'étendre. Cette invention retarda beaucoup les Romains; parce que de quelque côté qu'ils tournassent leur bélier, ils y rencontroient ces sacs pleins de paille qui rendoient ses coups inutiles. Mais enfin, ils y remedierent en coupant avec des faulx attachées à de longues perches les cordes où ces sacs étoient attachés. Ainsi le bélier faisant son effet, & ce mur qui étoit nouvellement bâti ne pouvant résister davantage, le feu étant le seul remede auquel Josephe & les siens pouvoient désormais avoir recours, ils assemblerent en trois divers lieux tout ce qu'ils purent amasser de matiere combustible, y mêlerent du bitume, de la poix, & du soufre, y mirent le feu en même-temps, & brûlerent ainsi en moins d'une heure toutes les machines, & tous les travaux qui avoient coûté aux Romains tant de temps & tant de peine, quoiqu'il n'y eût rien qu'ils ne fissent pour tâcher de l'empêcher : mais des tourbillons enflammés qui voloient de toutes parts, rendoient cet embrasement si grand, que l'on ne pouvoit s'en approcher sans courir risque de périr.*

Si les ballots de paille eussent été suspendus avec des chaînes, les Juifs n'eussent peut-être pas été si-tôt obligés de recourir au feu qui a toûjours été la derniere ressource des Anciens contre les machines des assiégeans. Ce fut aussi celle d'Imilcon à la défense de Lylibée.

Les Tyriens, dit Diodore, opposerent au bélier de grands sacs de cuir double qui en arrêtoient la violence : mais ils employerent plus d'art que cela, lorsqu'Alexandre eut fait joindre plusieurs galeres ensemble, côte à côte pour placer dessus ses béliers, & battre de là le mur. Les Tyriens firent avancer les leurs dont le bout des antennes étoit armé de faulx, dont ils couperent les cables qui suspendoient les béliers,

ce qui obligea Alexandre à pousser la digue jusqu'au pié du mur, pour établir dessus ses batteries à l'ordinaire.

Polyen rapporte dans les Stratagèmes, *qu'Atenocle étant assiégé dans une ville, opposa aux béliers & aux tarrieres, des poutres de plomb, qu'il fit poser en travers sur les creneaux des murs, afin que les machines se rompissent en frappant contre.*

Ce passage, sans Commentaires, demeureroit fort obscur, & dans le cas dont nous nous sommes plaints tant de fois, il manquoit à cet Auteur une expérience militaire qui l'eût empêché d'échoüer dans sa narration, & l'eût peut-être rendu intelligible dans les autres Stratagèmes dont je ne comprends que celui-là & encore avec peine. Comment ces poutres de plomb, placées sur les creneaux, eussent-elles empêché l'effet d'un bélier qui ne frappoit pas si haut, encore moins des tarrieres ou béliers, non suspendus, qui agissoient près de terre, ou du moins à une médiocre élevation ? Il eut dû dire, que ces masses de plomb étoient ainsi disposées & suspendues, pour les laisser tomber sur les têtes des béliers, & des tarrieres, pour en rompre le coup & les briser.

Un siége moins reculé, mais d'un pays plus barbare, ne laisse pas de nous fournir une belle matiere sur les béliers : c'est celui d'Amide, ville appartenante aux Perses, qu'assiégeoit l'Empereur Constance ; c'est Ammien-Marcellin qui l'a décrit. Il y fait mention d'un bélier formidable que ce Prince avoit fait venir de Carras, & dont la vûe consterna les assiégés sans les décourager. Ils employerent, dit-il, contre lui d'abord tous les nœuds coulans, & autres machines propres à l'enlever & à le briser, mais cela sans effet. Ils eurent alors recours aux feux lancés par leurs machines, mais encore moins inutilement, tant celle-ci étoit bien armée contre eux. Ayant tenté plusieurs sorties, elles ne réussirent point ; enfin ils en résolurent une générale qui n'eut pour objet que ce fameux bélier. Ils étoient armés d'épées & de flambeaux, & tous les efforts de l'assiégeant ne purent les empêcher d'embraser tout ce qui se trouva de machines, de béliers, de tortues, sur leur chemin, sans que le grand bélier qu'ils avoient en vûe fut brûlé, la résistance ayant été égale à l'attaque : mais si ces braves n'eurent pas la consolation de le détruire, ils eurent du moins celle d'en voir les effets inutiles, puisque la perte de l'Empereur fut si grande, qu'il fut obligé de lever le siége après divers assauts, toûjours malheureux.

Quoique César n'ait paru rien oublier dans sa description du siége de Marseille ; cependant Vitruve nous y montre des faits dont ce fameux Général n'a fait aucune mention, tels sont les conduits des mines, ainsi que leurs contre-galeries, & les béliers dont Vitruve dit : *De plus les assiégeans ayant élevé un rempart au droit de la muraille avec plusieurs arbres coupés & entassés les uns sur les autres, les habitans brûlerent tout le travail en y jettant avec des balistes, des barres de fer rougies. Lorsque la tortue s'approcha pour battre la muraille, ils descendirent une corde avec un nœud coulant, dans lequel ils prirent le bélier, & lui leverent la tête si haut, par le moyen d'une roue appliquée*

à un engin, qu'ils empêcherent qu'il ne pût frapper la muraille; & enfin à coups de brulots & de balistes, ils ruinerent toute la machine.

ARTICLE VIII.

De la défense contre les tours ambulantes.

RIen ne feroit si curieux dans la matiere que nous traitons, qu'une collection exacte de toutes les ruses, tous les moyens, les efforts, & les stratagêmes, dont ont usé les Anciens pour rendre inutiles les tours ambulantes, ainsi que les ponts qu'elles portoient, & qu'on abbattoit sur les murs pour s'en rendre maître. Ce sera en approcher en quelque façon que de rapporter les extraits d'Ammien & de Diodore, qui sont ceux qui ont le mieux circonstancié leur récit du siége de Tyr par Alexandre. Les Tyriens firent voir ce que peuvent l'art, l'habileté & la subtilité de l'esprit, dans les moyens qu'ils employerent contre les tours de bois que les assiégeans avoient fait avancer à la tête du travail de la digue, *à la faveur desquelles*, dit d'Ablancourt dans sa version, *on continua l'ouvrage après avoir tendu tout au tour des peaux, pour couvrir les ouvrages, & n'être pas endommagé du feu. Contre cela ils s'aviserent de ce stratagême. Ils prirent un vaisseau de charge, & l'ayant rempli de sarment & d'autres matieres seches & légeres, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermerent toutes ces choses avec du soufre, de la poix, & le reste, qui prend feu aisément. Au milieu ils planterent deux mats auxquels ils attacherent deux antennes, où pendoient deux chaudrons pleins d'huile & d'autres liqueurs semblables. Ils chargerent ensuite le derriere du navire de pierre & de sable pour faire lever la proue, afin d'approcher de plus près; & ayant choisi un vent propre, le remorquerent en mer avec leurs galeres. Comme ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot, & le tirerent à la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans se sauverent à la nage. La flamme se prend aux tours avec violence, & les antennes venant à rompre, versent l'huile dans le feu, qui accroît l'embrasement; & de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre, les galeres Tyriennes tiroient continuellement vers les tours, de sorte qu'on n'en osoit approcher.*

Diodore dit, sur le même siége, que les Macédoniens ayant approché leurs tours d'une hauteur égale à celle des murs de la ville & ayant baissé leurs ponts, (dont on a vû la description,) les assiégés qui s'y attendoient avoient préparé contre ceux qui débouchoient sur ces ponts, de gros traits dont le talon étoit attaché à une longue corde, lesquels s'enfonçant dans les boucliers des Macédoniens s'y attachoient; de sorte qu'au moyen des cordes, les Tyriens arrachoient leurs boucliers & les mettoient ainsi à découvert, ou précipitoient ceux qui ne vouloient pas les lâcher, de peur d'infamie, du haut des ponts en bas.

Outre cette défense, plusieurs des assiégés, dit-il, s'étoient munis

de rets de pêcheurs qu'ils jettoient dessus les ponts & dessus les hommes qui y passoient, lesquels se trouvant ainsi enveloppés, étoient ou égorgés ou précipités sans pouvoir se défendre, ni user de leurs armes qui se trouvoient aussi embarrassées. On trouve dans l'Ecriture quantité d'expressions qui prouvent que les Juifs connoissoient cette espece d'armes.

Herodote rapporte que les *Sagarces ou Nomades, peuples de l'Asie, ne se servoient d'aucunes armes de fer ou de cuivre, excepté de cimeterre. Et lorsqu'ils vont au combat*, dit-il, *ils se servent de rets, dont ils attirent à eux les hommes & les chevaux qu'ils atteignent, & les tuent dans ces rets.* Puisque nous en sommes à cette espece de pêche d'hommes armés pris dans des filets, je vais citer un * Auteur stratagématique, où je puise quelquefois. *Un combat singulier*, dit-il, *devoit décider entre Pittaque, un des sept sages de la Grece, & Phrinon, le différend qu'ils avoient ensemble sur la possession de Sigée; ils étoient convenus de se battre à armes égales, & véritablement il n'y avoit pas de différence quant à l'extérieur: mais Pittaque avoit caché sous son bouclier un filet, dont il se servit pour embarrasser Phrinon, & le tua. Ainsi l'on peut dire qu'il prit Sigée d'un coup de filet; c'est la même invention dont se servent encore les Gladiateurs dans leurs combats singuliers, & Pittaque est le premier qui se soit avisé de cette ruse.*

Polyen se trompe, elle étoit connue long-temps avant Pittaque: mais il n'usa pas moins dans cette occasion d'une trahison indigne du nom qu'on lui a donné, ainsi que de tout homme de courage & d'honneur.

* Dom Lobineau, version de Polyen, *l.* 1. *Ch.* 25.

Pour en revenir à nos tours, on avoit imaginé de les battre quelquefois avec des béliers, ou de les briser à coups de poutres, lancées par les machines; cela se voit dans Tacite au sujet de l'attaque du camp de Mummius-Lupercus, qui commandoit deux Légions. *Les Hollandois*, dit-il, *avoient roulé une tour de deux étages vers la principale porte du camp: mais elle fut renversée à coups de bélier & de poutres lancées par des machines, avec grande perte de ceux qui étoient dessus.*

Végece dit que les assiégés se servoient de longues poutres armées de fer par les pointes qu'ils avançoient en dehors des murs, pour empêcher que les tours ne pussent arriver à portée de jetter le pont. Cet expédient est très-simple, & me paroît fort bon, d'autant plus que la poutre même devoit cogner le pont contre la tour, & l'empêcher de baisser.

Anne Comnene, dans la vie de l'Empereur Alexis, rapporte que Robert, Duc de Lombardie, ayant mis le siége devant la ville de Duras, que Paléologue défendoit, & ayant une grande tour sur laquelle il comptoit principalement, ainsi que sur son pont, Paléologue en avoit fait construire une autre pour s'oppofer à celle-là: *Qu'il avoit employé une nuit à éprouver si une poutre qui étoit attachée à sa tour, étoit suspendue justement à l'endroit qu'il falloit pour fermer le pont de la tour ennemie; que le jour suivant Robert avoit fait entrer dans sa tour cinq cents hommes, pesamment armés, & l'avoit fait conduire jusqu'au pié de la mu-*

raille, que quand on avoit voulu baisser le pont pour entrer dans la ville, on y avoit appliqué la poutre à force d'hommes & de machines, & qu'ainsi la tour des ennemis étoit demeurée sans effet. Que Paléologue avoit fait tirer incessamment sur les François qui étoient dedans, de sorte qu'ils avoient été obligés de se cacher; qu'à l'heure même l'on avoit jetté quantité de feux d'artifices dont la tour avoit été embrasée, que ceux qui étoient en haut s'étoient précipités pour éviter la violence des flammes, & que ceux qui étoient en bas avoient ouvert la porte; que les plus vaillans de la garnison les avoient poursuivis, & que d'autres avoient brisé avec des haches le bas de la tour que le feu avoit épargné, & qu'ainsi elle avoit été toute ruinée.

On voit que l'on en venoit toûjours au feu, & que c'étoit là la principale arme défensive de l'assiégé contre les machines, les tours, les ponts, &c.

Vegece donne pour cela l'expédient des sorties, ou à leurs défaut des grosses balistes dont les traits sont garnis d'artifice pour les brûler; ou du *Malleol* qui est une fleche garnie d'une matiere propre à s'enflammer, ainsi que la phalarique qui est un dard préparé au même dessein.

Plusieurs Auteurs prétendent qu'il y avoit des tours incombustibles, & que le secret de les rendre tels étoit de les frotter d'alun: d'autres prétendent que le vinaigre avoit cette vertu, mais je suis sur cela du sentiment de Bayle qui s'en moque dans son Dictionnaire, quoique je n'approuve pas ce qu'il dit, que Quadrigarius est le seul qui l'ait dit. Ammien-Marcellin, & Enée, encore plus ancien que celui-ci, l'ont avancé; ainsi la mémoire de ce savant homme l'a mal servi dans ce moment.

Il est dommage que le miroir ardent d'Archimede soit une chimere; il eut admirablement bien servi pour brûler ces machines, puisqu'il embrasa, dit-on, une flotte.

Il n'a pas paru possible jusqu'ici, qu'un miroir capable de brûler par réflexion à la distance à laquelle se place pour l'ordinaire un vaisseau, ait pû exister; & pour qu'Archimede eut pu exécuter l'incendie qu'on lui attribue avec les verres ardens que nous connoissons, il eût fallu que les vaisseaux se fussent rangés sous les murs de Syracuse. Combien de faits aventurés se sont glissés de temps à autres dans les histoires anciennes, & dans les modernes même!

Ne pourrions-nous pas ranger dans cette classe, la tour roulante des Turcs, ainsi que le coup de canon chargé de chaînes qui la coupa en deux au siége de Malte? L'Abbé de Vertot mérite d'être rapporté mot à mot pour mettre le Lecteur à même de juger.

Il parle du Bacha, qui désespéré de son petit succès, *assembla*, dit-il, *tous les Ingénieurs, & les exhorta à inventer une machine qui facilitât un nouvel assaut, & qui mît fin à une entreprise si longue & si difficile. Ses Ingénieurs lui répondirent, qu'ils avoient jusqu'alors épuisé tous les secrets de leur art, que le reste dépendoit du courage, & de la valeur de ses troupes; cependant pour le contenter, ils firent construire une tour de bois, qu'à force de rouleaux, on poussa jusqu'au pié de la breche du fort S. Michel. Cette tour semblable à ces anciennes machines dont avant l'invention du canon, on se servoit*

dans les siéges, avoit plusieurs étages. Le plus haut, & qui voyoit à découvert dans la place, étoit rempli d'arquebusiers, qui foudroyoient tout ce qui se découvroit; & pour mettre ce dernier étage hors d'insulte des batteries du château, si-tôt que les infidéles avoient fait leur décharge, par le moyen des roues qui étoient en dedans de la machine, & peut-être par la pesanteur des contrepoids & le secours des poulies, le haut de cette tour s'abbaissoit, & se trouvoit à couvert par la muraille même de la place contre laquelle elle étoit appuyée: mais un Charpentier Maltois appellé André Cassar, habile dans son art, ayant examiné la construction de cette tour, fit ouvrir dans la muraille, & directement vis-à-vis le château de bois une canoniere, où il plaça une coulevrine chargée de chaînes de fer, & au moment que les Turcs faisoient remonter cette machine, il fit mettre le feu au canon, qui la prit par le milieu, & la mit en piéces; ensorte que les soldats qui étoient au plus haut étage furent précipités en bas, ou écrasés sous ses ruines & ses débris.

Le chimérique le plus frappant dans cette narration, est l'effet du coup chargé de chaînes. Un seul, ni même plusieurs pareils coups, ne peuvent faire une irruption si considérable dans une tour qui devoit être construite avec des poutres très-considérablement grosses, pour soûtenir la charge des hommes, & du reste de la tour.

ARTICLE IX.

De la défense contre les balistes & les catapultes. Moyens dont les Assiégés se servoient lorsque les cordes des machines venoient à manquer.

LEs machines des Anciens, comme nous l'avons observé dans le Traité de l'attaque, ayant deux tirs, l'un direct, & l'autre parabolique, les mêmes précautions ne suffisoient pas pour s'en garantir contre la catapulte, qui portoit des poids bien plus considérables que ne sont nos bombes : il n'y avoit que le soûterrain, & il étoit besoin qu'ils fussent bien plus à l'épreuve que les nôtres, puisque les poids plus grands devoient opérer de plus grandes excavations.

A l'égard de la baliste, nous avons déja dit que l'on usoit pour s'en garantir de mantelets en forme de rideaux de gros drap, tissus de crins ou de poil, piqués & remplis de bourre ou d'herbe marine entre deux étoffes, ces sortes de rideaux se sont ensuite appellés cilices. *Defensores obtentis ciliciis latebant intrinsecùs, ne conspicerentur ab hostibus*: dit Ammien. Sans doute qu'ainsi que toutes les inventions de guerre, les cilices ont été inventés en même-temps que les balistes, puisqu'à mesure que l'on fait une nouvelle découverte pour attaquer, l'on voit dans le même instant une infinité de gens travailler à la parer, & à la rendre sans nul effet, ce qui a fait jusqu'ici aller la défense de même pied avec l'attaque.

J'ai déja cité un endroit de Diodore, dans lequel il fait placer, par les Tyriens, sur leurs parapets pour

paret les coups des balistes, de gros quartiers de marbre. Je crains que cet Auteur ne se soit laissé aller à la tentation de donner du merveilleux, car le marbre ne me paroît pas plus utile à ce dessein que la pierre dont étoient leurs murs, & ces gros quartiers étoient très-embarrassans.

En général la meilleure parade aux machines de jet a toûjours été d'autres machines de jet, en grand nombre, & d'un calibre, s'il se pouvoit, égal ou superieur à celui de l'assiégeant. Les Anciens n'omettoient rien pour en pourvoir leurs places, & pour y renfermer tout ce qui étoit nécessaire à leur entretien, ou à leur usage, sur tout des cordes sans lesquelles elles n'étoient de nul usage. Végece est à citer sur cette attention qu'il recommande; voici ses paroles : *Il faut avoir une particulière attention que les cordes ne manquent pas : les balistes, & les catapultes, & les autres machines de jet, ne seroient d'aucun usage, si les cordes qui en sont toute la force n'étoient faites de nerfs. Il y en a qui sont d'opinion que celles qui sont faites de crins de cheval sont très propres pour les balistes; du moins il est certain, que les cheveux des femmes dans une urgente nécessité ne sont pas moins bons que les autres, comme l'expérience le fit assez voir à Rome au siége du Capitole, car les cordages ayant manqué par le continuel usage, les Dames Romaines couperent leurs chevelures pour le service des machines.*

Végece avance un peu légerement, que le crin de cheval est propre à faire des cordes de machine. Il n'est susceptible, ni capable d'aucun ressort; au contraire des cheveux de femme qui résistent au bandage, & se déployent avec violence; aussi l'on trouve plus d'un exemple pareil à celui du capitole.

Polyen cite les Thraciennes qui couperent, & donnerent leurs cheveux pour cet usage au siége de leur villes où les cordes manquoient.

César, dans ses Commentaires, dit que les habitans de Salone, non-seulement pour leur défense, mirent tous leurs esclaves en liberté, mais qu'ils employerent jusqu'aux cheveux de leurs femmes pour faire des cordes aux machines.

Le siége d'Aquilée par l'Empereur Maximin, & celui de Bysance par Severe, nous fournissent de pareils exemples de la part des femmes, qui non contentes d'un sacrifice qui coûtoit beaucoup dans ces siecles reculés, fournirent encore leurs travaux & leurs bras pour la défense avec un courage égal à celui des hommes.

ARTICLE X.

Méthode des Anciens dans les sorties sur les travaux de places assiégées.

Quoique nous ayons traité assez abondamment la matiere des sorties dans le traité de l'attaque, il nous reste cependant encore bien des choses à dire, & bien des réflexions à faire sur l'excellence de la méthode des Anciens, ainsi que sur les fautes célebres qu'ils ont faites dans leurs sorties. Ils ne connoissoient point de milieu entre les grosses & les petites sorties, étant très-persuadés que les médiocres ne pro-

duisent rien, que les petites ne puissent operer aussi bien, & qu'elles ne sauroient atteindre à l'avantage des grosses. Ils ne connoissoient que celles-là, attendu que les petites dont nous nous servons aujourd'hui avec tant de succès, tirent tout leur avantage du grand nombre de travailleurs des armées qu'elles renversent les uns sur les autres, & qu'elles dissipent assez pour les empêcher de se rallier la nuit, obligeant ainsi l'assiégeant à remettre à la nuit suivante le travail qu'il n'a pû faire; de sorte que trente à quarante grenadiers suffisent pour culbuter mille travailleurs, qui ne sauroient rendre aucun combat. Les Anciens n'ayant pas la méthode de travailler ainsi désarmés, ne connoissoient point aussi ces fuites indécentes & précipitées devant une poignée d'ennemis : mais au contraire ayant toûjours l'épée au côté, & leurs autres armes à côté d'eux : au moindre signal ces travailleurs étoient autant de combattans, contre qui une petite sortie n'eût pas trouvé son compte. C'étoit chez les Romains un crime capital de quitter son épée pour travailler.

Une seconde raison contre les sorties médiocres, étoit la proximité des camps qui étoient toûjours prêts à secourir les gardes des travaux, & qui par conséquent n'auroient laissé aucune espérance de succès à un corps de troupes qui auroit été ou trop foible, ou trop mal ordonné pour se procurer par lui-même des avantages, outre que les gardes des travaux étoient toûjours très-fortes. César dit qu'au siége de Bourges il y avoit deux Légions à la garde des travaux, tandis que les deux autres travailloient, & ces travailleurs étant armés comme nous l'avons fait observer, on pouvoit compter vingt mille hommes de garde aux tranchées jour & nuit. Il est aisé de sentir qu'avec des précautions aussi grandes de la part de l'assiégeant, il ne restoit guere de ressource à l'assiégé que dans les sorties générales, aussi les employoit-on très-fréquemment.

Cette méthode est bien oubliée, puisque depuis trois cents ans on ne trouve guere que quatre exemples de sorties pareilles, encore faut-il avoir recours aux peuples de l'Asie, bien moins belliqueux que ceux d'Europe. Ce sont celles de Bellegrade, défendue par Huniade, celle de Siget par le Comte Serin, & en Asie celle d'Ispahan contre le Rebelle Merevis, & la derniere au siége de Tauris contre les Turcs; l'une malheureuse par la trahison d'un grand de la Cour, & l'autre plus encore par l'étourderie de ceux de la ville.

Après avoir montré que les Anciens employoient le grand nombre à ces sortes d'expéditions, il nous reste à démontrer le bon ordre auquel, encore plus qu'au grand nombre, ils devoient leur salut & leurs principaux succès. Je renvoie sur cela à ce que j'en ai dit dans le traité de l'attaque, où j'ai suffisamment prouvé qu'ils sortoient toûjours unis serrés & sur plus de hauteur que de front, c'est-à-dire en colonne, ce qui met en état de ne pas craindre d'être débordé par la multitude; & dans une sortie, comme il est impossible de ne l'être pas, il faut de nécessité choisir l'ordonnance qui seule peut parer à un désavantage si réel. D'un autre côté la force & l'impétuosité de la colonne a souvent procuré des avantages si éblouïssans

aux

aux sorties des Anciens, que leur propre victoire les a souvent entraînés à leur ruine.

C'est là une des fautes dont il faut se garder, en observant de ne pas pousser ses avantages avec indiscrétion & trop loin, pour ne pouvoir plus esperer de retraite, étant coupé & pris de toutes parts. Les exemples en nombre chez les Anciens, de ces sortes de catastrophes, feront plus d'impression que les raisonnemens: les premiers se trouvent dans l'Ecriture.

Josué voulant prendre la ville de Haï, fit cacher à portée d'elle cinq mille hommes, & alla avec le reste de ses troupes insulter la place du côté opposé. Les habitans, le Roi à leur tête, étant sortis pour le combattre, il feignit une retraite forcée, ou fuite, qui ayant attiré à sa suite ce peuple qui se croyoit victorieux, ceux de l'embuscade s'emparerent de la ville en leur absence, & y ayant mis le feu, le Roi & son armée n'en furent instruits que par les flammes & la fumée : pour lors Josué revenant à la charge, les battit & les détruisit absolument.

Frontin, dans ses Stratagèmes, cite une infinité de pareils passages: mais il a souvent besoin d'être éclairci dans ses récits; je vais prendre ce soin de ceux que je rapporterai. Le premier est de Scipion, qui assiégeant une place en Sardaigne, feignit, ainsi que Josué à l'insulte de Haï, de lever le siége en désordre: mais ayant placé ainsi que lui une embuscade à portée de la ville, & les assiégés ayant donné dans le piege, les troupes de l'embuscade s'emparerent sans peine d'une ville vuide de défenseurs.

Le même Frontin attribue au fameux Annibal la terreur de Rome, un trait envers les défenseurs d'Himere qui n'est pas de lui, mais bien de cet autre Annibal qui tenta la conquête de la Sicile. Ayant assiégé Himere, & trouvant une résistance qui lui fit craindre un mauvais succès, il résolut sur les fréquentes sorties des Himeriens, de placer dans un lieu couvert une embuscade, laquelle ne fut pas longtemps dans l'attente. Les Himeriens sortant à leur ordinaire, Annibal après avoir soûtenu un peu le combat pour les attirer de plus en plus, non-seulement s'enfuit jusqu'à son camp, mais sans s'y arrêter passe au travers, & l'abandonne à la discrétion des Himeriens, qui enivrés de ce succès s'y jettent sans nulle précaution. Pour lors les troupes de l'embuscade s'étant emparées de la ville la mirent au pillage, & Annibal revenant sur ceux qui pilloient son camp, leur fit payer bien cher leur étourderie.

Frontin cite encore le siége de Sagonte : mais il n'est pas conforme aux autres Auteurs qui en ont parlé; & Diodore dit formellement sur celui d'Himere, que la sortie des Himeriens eut un si grand succès qu'ils tuerent jusqu'à vingt mille des assiégeans, qui eussent été tous taillés en piéces, si Annibal ne fût survenu avec un corps qu'il avoit rallié, & avec lequel il repoussa les ennemis iusque dans leur ville, en ayant taillé en pieces une partie.

Malgré ces exemples de sorties malheureuses, l'on ne doit point oublier dans une place assiégée cette maxime de Tite-Live, prise de Polybe mot à mot, que certaines entreprises paroissent téméraires d'abord, qui ne sont dans le fond que hardies. J'ajoûterai à ce peu de

mots qu'il n'y a de téméraire à la guerre que ce qui est réellement impossible ; & c'est sur-tout dans la défense des places que l'on reconnoît la vérité de cette maxime. Il n'y a rien qu'une garnison vigoureuse ne puisse entreprendre en prenant des mesures justes, & se gardant dans ses succès d'être coupée ou enveloppée, en conservant avec soin un chemin de retraite, qui est d'autant plus aisé à recouvrer quand on l'auroit perdu, que la colonne a autant de force pour pénétrer en arriere qu'en avant.

On lit dans les Commentaires de César, qu'Octave, au siége de Salone, qui tenoit pour le parti de César, voyant la résistance des assiégés, *se campa autour de la place en cinq quartiers différens, sans discontinuer son attaque ; tellement que les assiégés dépêcherent vers César pour implorer son secours, à cause qu'ils manquoient de vivres, étant bien résolus du reste de se défendre jusqu'à l'extrémité. Sur ces entrefaites l'ennemi s'étant relâché à cause de la longueur du siége, ils prirent leur temps sur le midi, & faisant venir leurs femmes & leurs enfans, sur le rempart pour tenir leurs places, afin de mieux couvrir leur dessein, ils coururent tous attaquer le premier quartier ; & l'ayant emporté, en firent autant du second, & ensuite de tous les autres. Octave fut contraint de se sauver sur ses vaisseaux, & se retira vers Pompée à Dyrrachium, à cause que l'hyver approchoit, après avoir perdu une grande partie de ses troupes.*

Il est à remarquer que les sorties générales d'une garnison sur les quartiers d'une circonvallation, ne doivent se faire que dans le commencement d'un siége, & au moment de l'arrivée des assiégeans, avant que la place soit ouverte, & qu'il y ait aucun risque à courir, tel que seroit l'abandon d'une breche, ou d'un rempart dont le fossé seroit comblé, & les dehors emportés. L'avantage de brusquer ces sortes d'opérations, provient d'abord de la surprise où se trouve l'assiégé, qui avant d'avoir mis, pour ainsi dire, pied à terre, se trouve attaqué, & par conséquent d'autant plus aisé à vaincre, qu'il ne croyoit pas qu'une foible garnison eût l'audace de lui venir au devant. Il est attaqué dans un pays qu'il ne connoît pas, par un ennemi qui le connoît très-bien : il ne communique qu'avec difficulté avec les quartiers voisins qui sont dans le même cas que lui, les uns ni les autres n'ayant pû encore travailler à leur communication réciproque ; par conséquent, l'espérance du secours lui devient frivole. Chaque quartier songeant à lui-même, l'assiégé n'a point à craindre qu'on lui coupe chemin, puisque bien loin d'y tâcher, les voisins ne cherchent qu'à marcher au secours, supposé qu'ils osent quitter leurs postes. Chaque quartier étant à peine assis, n'a pû tout en arrivant se fortifier, & se retrancher contre la garnison : par conséquent, l'on n'a, quant au terrein, nul obstacle surnaturel à surmonter. Toutes ces raisons sont plus que suffisantes pour déterminer d'attaquer de bonne heure, & c'est des vérités qu'elles établissent, que l'on doit conclurre, qu'une garnison qui trouveroit cette hardiesse trop téméraire pour la tenter, peut s'attendre à sa perte, à moins qu'elle n'ait d'autres ressources assurées. Car le second jour la chose devient plus difficile, & plus on attend, plus

elle deviendra tout-à-fait impossible, quand les quartiers auront retranché leurs avenues, & établi leur communication mutuelle.

Enfin une derniere raison, est la retraite assûrée dans la ville à un assiégé, qui n'a jamais rien à régretter s'il ne réussit pas; puisque d'avoir tenté toutes les voies de ne pas succomber est une des parties essentielles de la bonne défense.

Saladin, Sultan d'Egypte, ayant battu les Chrétiens dans une grande bataille par la trahison du Comte de Tripoli, & ne trouvant plus rien qui l'arrêtât dans ses entreprises, marcha droit à Acre pour en former le siége. *Le Roi*, * dit l'Abbé de Vertot, *en avoit confié la défense aux deux grands Maîtres, qui s'avancerent au-devant de l'ennemi avec un grand nombre d'Hospitaliers & de Templiers. L'Etat n'avoit point de ressource plus assûrée. Les deux grands Maîtres ayant fait prendre les armes à la garnison, & à tous les habitans, sortirent la nuit de la place. Les Chrétiens tenant d'une main leur épée, & du feu de l'autre, surprennent les Infideles, entrent dans leur camp, abbattent les tentes, coupent la gorge à tous ceux qu'ils trouvent endormis, mettent le feu par-tout. La terreur & la consternation se répandent dans l'armée ennemie: mais le jour qui commença à paroître, & la présence de Saladin les rassûra. Chaque corps se rangea sous ses enseignes, & on en vint à un combat reglé, on cherche à envelopper les Chrétiens.* Bref, ceux-ci faisant face de tous côtés, & ne donnant pas le temps aux Infideles de se rallier, s'attachant sur-tout à ceux qui se tallioient les premiers, le combat dura fort long-temps. Le cheval de frere Roger des Moulins, Grand-Maître des Hospitaliers, ayant été tué sous lui, ce brave homme est percé de mille coups: *& le combat*, dit cet Auteur, *ne cessa que par l'épuisement des deux partis; il n'y eut que la retraite de Saladin qui fit présumer que la plus grande perte étoit de son côté.*

* Guy de Lusignan.

Après ces sorties faites au commencement, (lesquelles ne sont pas toûjours proposables, sur-tout aujourd'hui, où les camps étant trop éloignés des places, sont contigus pour l'ordinaire, & en force;) lorsqu'il arrive d'être obligé d'en faire sur les travaux, j'ai assez prouvé qu'on les doit faire les plus fortes qu'il est possible: mais je voudrois pour en préparer l'effet, & le rendre plus indubitable, les avoir fait précéder par plusieurs petites sorties dont la foiblesse rendroit l'assiégeant d'autant plus confiant, & moins sur ses gardes, lesquelles apprennent d'autant le chemin à plusieurs chefs.

Polyen en cite une générale fort singuliere. Il dit, *que les Béotiens assiégeoient Elatée. Onomaque qui la défendoit, se trouvant à l'extrémité, ne vit pas d'autre parti à prendre que celui d'une sortie générale, mais de celles où il ne reste ame vivante dans la ville. Il met tout dehors, les troupes, les habitans; & ayant fait murer les portes, il fit un corps, premierement des enfans & des femmes, puis les meres, ensuite les peres, & à la tête de tout, les troupes en bataille. Pélopidas voyant ces désespérés dans le dessein de vaincre ou de mourir, ne jugea pas à propos de combattre, & se retira.*

Je voudrois qu'en pareille circonstance, un Chef éloquent haranguât ses troupes, non par ces harangues dont la longueur est traînante, & rallentit plutôt que d'échauffer

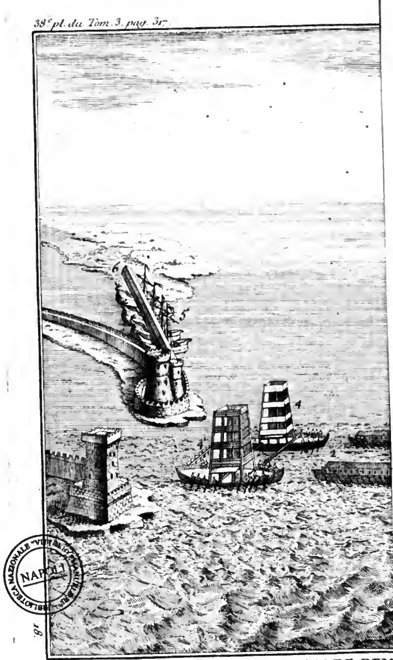
le courage : mais avec celles dont le grand Henri savoit animer les siens au moment du combat ; elles étoient plus remplies de pensées que de paroles, & ce Prince magnanime s'est toûjours bien trouvé d'avoir imité en cela les Chefs d'Athenes & de Lacédemone. Josephe, dans la fameuse sortie de Jotapat, ne manqua pas d'en faire une aux Juifs.

Il leur dit en substance, *que le temps étoit venu de combattre plus courageusement que jamais, puisqu'il ne leur restoit aucune espérance de salut, & que rien n'étoit plus glorieux que de préferer l'honneur à la vie, en mourant les armes à la main, après avoir fait des actions de valeur si extraordinaires que la postérité n'en pût jamais perdre le soûvenir.*

Cet habile Général sut dans ce siége tirer parti même de l'extrémité ou il étoit réduit, ainsi que du désespoir où elle avoit mis ses troupes. C'est pour les sorties générales sur-tout qu'il est expédient d'avoir une garnison animée d'un pareil sentiment : aussi *il poussa les gardes Romaines, força leurs retranchemens, donna jusque dans leur camp, renversa les peaux sous lesquelles les soldats étoient huttés, & mit le feu dans les travaux.*

Il n'est point de succès qu'on ne puisse espérer d'une grosse sortie. Celle des habitans d'Apollonie, assiégée par Philippe, nous le va prouver. Les habitans n'ayant point voulu quitter l'alliance des Romains, firent demander du secours au Préteur M. Valerius, en lui représentant la nécessité où ils alloient être réduits de se rendre s'il n'y mettoit ordre. *Il leur promit ce qu'ils demandoient*, dit du Ryer dans sa version de Tite-Live, *& envoya mille hommes d'élite dans de longs vaisseaux à l'embouchure du fleuve, sous la conduite d'un Capitaine des Alliés, appellé Nonius Crispus, homme hardi, & savant dans le métier de la guerre. Crispus entra la nuit dans la ville, sans que personne des ennemis s'en apperçût. L'on s'y rafraîchit le lendemain tout le long du jour, & cependant ce Capitaine fit la revûe de la jeunesse d'Appollonie, & considéra les armes, & les forces de la ville. L'aspect de toutes ces choses lui donna l'espérance du succès, & en même-temps ayant su de ses espions, combien il y avoit de nonchallance, & de désordre parmi les ennemis, il sortit de nuit de la ville, caché par les ténebres & par le silence, & entra dans le camp des ennemis, où il trouva toutes choses si peu defendues, que plus de mille hommes avoient gagné le retranchement avant que personne s'en apperçût, & l'on eût pû passer aisément à la tente du Roi si l'on ne se fût pas amusé à tuer : mais le carnage de ceux qui étoient les plus proches de la porte réveilla les autres, & tout le monde prit l'alarme & l'épouvante, de telle sorte, que non-seulement, il n'y eut pas un soldat qui courût aux armes, & qui se mit en devoir de repousser l'ennemi ; mais le Roi même ayant été réveillé en sursaut, s'enfuit nud avec un habit qui n'étoit pas digne d'un simple soldat, & gagna la riviere, où beaucoup d'autres se rendirent en même-temps. Il y eut près de trois mille hommes tués ou pris dans le camp, néantmoins l'on en prit davantage que l'on n'en tua. Le camp fut pillé, les Appolloniates se saisirent de toutes les machines qu'on avoit déja préparées pour donner l'assaut, & les firent transporter dans la ville.*

Après un tel exemple, que ne doit-on pas espérer de ces sortes d'entreprises ? Et qu'on ne dise pas



TOURS ET GALERIES FLOTTANTES DE DEM
AU SIEGE DE RHODES

qu'elles sont téméraires ni folles; elles partent de la nécessité, dès lors elles sont suffisamment autorisées. Celle des Carthaginois assiégés par Scipion, est encore au-dessus de ce que nous venons de citer. Ce Romain s'étant rendu maître du Mole, dressa d'abord dessus une batterie de béliers contre les murailles de la ville, qui aboutissoient à cet endroit qu'il renversa en peu de temps. Les assiégés surpris, & n'ayant pas le temps d'élever un nouveau mur derriere, résolurent de sortir pour brûler les béliers & les autres travaux : ne le pouvant qu'à travers la mer, ils choisirent des nageurs, & s'étant pourvûs d'artifices & de torches éteintes qu'ils mirent sous leurs aisselles, se dépouillerent nus, & arriverent ainsi en grand nombre à la nage. Ayant pris terre, & allumé leurs torches, ils se jettent au travers des ennemis durant la nuit, gagnent malgré eux l'endroit des machines, & y mettent le feu.

Polyen rapporte une sortie différente encore de ce que nous venons de citer. Il dit que *Callicratidas étant assiégé dans Magnesie, pendant que les ennemis faisoient approcher les béliers, il démolit une partie de tour d'un côté, où il n'y avoit aucune attaque, & ayant observé le temps que les ennemis relevoient la garde des travaux, il sortit, & faisant le tour des murs, il tomba sur les derrieres des ennemis, en tua beaucoup, & fit un nombre considerable de prisonniers, après quoi il fit rebâtir ce qu'il avoit démoli.*

Il est inutile dans un ouvrage consacré à l'instruction, de rapporter des exemples de sorties, qui n'ont eu pour principe & pour but, qu'une mort glorieuse, préférable à l'esclavage ou à l'infamie. L'histoire ancienne est remplie de traits de cette espece qui ne servent qu'à immortaliser les peuples qui ont eu le courage de prendre d'aussi grandes résolutions. Un des derniers hommes qui ait pris un parti pareil, est un Espagnol, nommé Désande. Assiégé par les Turcs dans le fort de l'isle de Gelve, avec environ cinq mille Espagnols en 1559. étant réduit à la derniere extrémité, tant par les breches, que par la disette des vivres, par le manque d'eau, & de bois, & voyant une désertion considérable, occasionnée par cette cruelle situation, il résolut, plutôt que d'être esclave, de périr les armes à la main : mais la fortune lui refusa même cette derniere consolation. Ayant encouragé ses soldats, & comptant surprendre les Turcs, il sortit avec tout son monde. Ceux-ci avertis par un transfuge, l'attendoient, & l'ayant enveloppé de toutes parts, le prirent avec tout son monde, & le mirent à la chaîne avec ce qui lui restoit d'Officiers & de soldats. On ne finiroit point tant que l'on chercheroit chez les Anciens des exemples de grosses ou de générales sorties : mais dès que l'on se rapproche des Modernes, on ne trouve plus rien à citer. D'où vient cela, puisque nous avons prouvé, que la foiblesse des gardes de tranchées, l'éloignement du camp, les travailleurs des armées, la facilité d'enclouer, ou de démonter les canons & les mortiers, de combler les sappes, de détruire le logement, est beaucoup plus grande que du temps des Anciens? D'où vient, dis-je, qu'avec tous ces avantages, nous ne voyons point de ces espéces de succès aux sorties? Est-ce qu'elles auroient échoué par les

précautions que l'on prend contre ; non, c'est qu'on les fait avec si peu de monde, qu'à peine a-t-on la force d'arriver jusqu'au canon ; l'on est enveloppé de toutes parts, & l'on ne fait que décourager une garnison sans retirer aucun avantage. Imitons les Anciens, grossissons beaucoup nos sorties ; quand il ne reste plus d'autre ressource, faisons-en de générales, avec des troupes bien unies, sur plus de profondeur que de front, nous obtiendrons les mêmes succès, & nous verrons plus lever de siéges, peut-être, que dans l'histoire ancienne.

Article XI.

Des sorties faites par mer, description de celle de Rhodes & de Carthage ; tortues & batteries flottantes de Demetrius, à l'attaque du port de l'une ; jettée surprenante de Scipion pour masquer l'entrée de l'autre ; prodigieux travail des assiégés, qui percent leur Mole en un autre endroit pour le passage de leur flotte, & donner entrée aux secours des vivres.

Quoique j'ai cité jusqu'ici le siége de Lylibée comme le modele des siéges des Anciens ; cependant il lui manque des évenemens que celui de Rhodes nous fournit ; & je ne sai si je ne dois pas par là mettre ce dernier au-dessus de celui-là. Il me semble que les chicanes de Rhodes sont plus spirituelles, & répondent mieux les unes aux autres que celles de Lylibée. D'ailleurs quoique Lylibée fût une place maritime, comme Imilcon y manquoit de vaisseaux, il ne tenta rien de remarquable par mer ; au contraire un des morceaux le plus amusant de l'histoire du siége de Rhodes par Démetrius Poliorcete, un des successeurs d'Alexandre, est le récit des chicanes qui se firent sur cet élement, où il y eut des sorties comme sur terre, mais il falloit bien plus d'art pour celles de mer.

Démetrius voulant se rendre maître du Port de Rhodes, & étant obligé pour cela d'attaquer les deux tours qui en défendoient l'entrée, fit construire deux tortues sur deux bâtimens plats, afin d'approcher plus près du pié des murs. On peut appeller ces deux machines *tortues flottantes* (2), l'une couverte d'une très-forte charpente, pour résister aux masses énormes qu'on lançoit d'en-haut, & l'autre (3) d'une moins forte, pour se mettre simplement à l'abri des gros traits des balistes. Ces deux tortues étoient précédées des deux tours bélieres flottantes aussi (4), plus élevées que celles de l'entrée du port, & garnies ainsi que celles de terre d'un bon nombre de gens de traits, pour écarter les défenseurs de dessus les tours du pont, & pouvoir faire joüer le bélier. (Les mêmes tours ont été pratiquées par Alexandre au siége de Tyr, ensuite pour sapper au siége de Nisibe en Mesopotamie, mais ce dernier sans succès.) Ces batteries flottantes étant suffisantes pour battre, & ouvrir les tours & le mole, ne l'étoient pas pour four-

nir du monde en même temps pour l'attaque ; de sorte que Démetrius y ajoûta une galerie flottante, construite sur plusieurs vaisseaux du dernier rang, rangés côte à côte, comme un pont de bateaux, avec des issues pour l'entrée & la sortie des troupes, qui de la flotte pouvoient facilement s'écouler le long de cette galerie jusqu'aux tours & au mole : mais le temps nécessaire à la construction de ces machines ayant donné aux assiégés celui de se reconnoître & d'y parer, ils armerent diligemment toutes les galeres, & les navires qu'ils avoient dans le port, & construisirent des brûlots au moment que Démetrius alloit commencer à battre les tours. Les assiégeans sortant avec leurs galeres, & ayant attaqué d'abord les bâtimens plats, après un combat fort opiniâtre & fort long, obligerent Démetrius à faire retraite ; une tempête qui survint lui fut aussi contraire : mais ce Prince ne perdant point courage, se remit en mer à la faveur de la nuit, & ayant vogué à la sourdine, vis-à-vis d'une hauteur où étoit la principale batterie des ennemis qui défendoit l'entrée du port, y mit du monde à terre qui s'en empara, & qui s'y retrancha, ce qui occasionna plusieurs combats & attaques. Démetrius fit breche au mole & aux tours, & espéra d'emporter la ville par ce côté : mais dans le combat ayant affoibli sa flotte pour en tirer les troupes nécessaires pour raffraîchir l'attaque de terre, les Rhodiens saisirent ce moment pour l'attaquer par une nouvelle sortie navale, & ayant mis le feu à quelques navires, ils dissiperent le reste. Démetrius ne se rebutant point recommença une nouvelle attaque, abbattit les tours du port, & alloit s'en rendre maître, lorsqu'un Rhodien, nommé Exacefte, Officier expérimenté, ayant armé les trois meilleures galeres, vogue droit aux hérissons & autres machines qui barroient le port, les ouvre & les brise, passe outre & revirant sur le flanc des bâtimens qui portoient les tours, les heurte si violemment de l'éperon de ses galeres, qu'il en coule deux à fond. Les assiégeans craignant pour les autres, ne songerent qu'à les remorquer promptement pour les sauver & les éloigner avec grande peine, ce qui délivra Rhodes d'un ennemi qui l'avoit tenu assiégé durant un an.

Le siége de Carthage nous fournit quelques évenemens de ce genre, qui sont assez curieux, quoiqu'ils n'aient pas eu autant de succès, par la faute du Chef, qui conduisoit la principale sortie. Ce peuple étant assiégé par les Romains par terre & par mer, Censorinus qui commandoit la flotte Romaine, l'ayant d'abord placée du côté de l'étang, pour protéger l'attaque de ce côté, fut obligé par les mauvaises exhalaisons, que les chaleurs tiroient de l'étang, de porter sa flotte du côté de la pleine mer, où il jetta l'ancre.

Les Carthaginois le voyant dans cette position, attendirent un vent favorable pour la brûler, par le moyen de nombre de petits bâtimens préparés, & mis à la voile à ce dessein si secretement, que les Romains ne purent s'en garantir, & que la plus grande partie de leur flotte y périt.

Scipion ayant pris le commandement de l'armée, & s'appercevant que quoi qu'il pût faire, quantité de bâtimens, à la faveur des bons vents

& des ténebres, apportoient assez de vivres à Carthage pour empêcher cette ville de succomber, faute de vivres; il fit fermer le port par une digue que les Carthaginois avoient d'abord regardée comme chimérique, mais qui ne tarda pas à les réduire à l'extrémité.

Ce peuple ingénieux autant que courageux, faisant un dernier effort, construisit de nouveaux bâtimens, repara les anciens, & parvint à mettre en mer une flotte de cinquante navires. Il ne s'agissoit plus que de lui trouver un débouché pour attaquer les Romains, qui fiers de leur digue, se négligeoient beaucoup; on y parvint en perçant le mole par un travail aussi énorme, qu'il paroît incroyable, & donnant ainsi une nouvelle entrée au port du côté du Levant, par laquelle les Carthaginois sortant, trouverent les Romains hors de défense, la plûpart des équipages étant à terre & ne s'attendant à rien moins qu'à un combat, le Général Carthaginois, content d'avoir fait montre de sa flotte, se retira sans vouloir user de son avantage. Trois jours se passerent à encourager ce mauvais Général ou à en élire un autre, au bout desquels cette flotte étant ressortie, trouva les Romains dans une disposition si différente, qu'ils vinrent au-devant d'elle lui présensenter le combat; qui est un des plus violens dont on lise le récit. Outre les cinquante galeres ou navires, une multitude de petits brigantins & de chaloupes, montées par tout ce qu'il y avoit de plus déterminé à Carthage, se glisserent sous les avirons des galeres Romaines, & à coups de haches, tâchoient de les rompre & d'entr'ouvrir ces bâtimens pour les faire couler bas; d'autres à coups de traits. tâchoient de retarder, ou d'empêcher la manœuvre, & le combat dura ainsi tout le long du jour, sans que la victoire parut se décider. Cependant ceux de Carthage, plutôt lassés que vaincus furent obligés de se retirer: mais ce mouvement devenant plus périlleux que le combat même, attendu le peu de front de l'ouverture du mole; cette retraite engagea un nouveau combat à l'arriere-garde, qui fut fort singulier & fort bisarre: on en peut voir le détail dans Appien.

Si les Carthaginois, au lieu de vouloir couper les avirons, & ouvrir les navires des Romains, se fussent pourvûs de quelques chemises de soufre, à l'imitation des Rhodiens, c'étoit fait de la flotte.

On lit encore dans Thucydide la révolution des sorties navales de ceux de Siracuse, assiégés par les Atheniens, dont une fut le salut des Siracusains, qui craignant de nouveaux renforts d'Athenes, armerent tout ce qu'ils purent trouver, ou construire de vaisseaux & de galeres dans leur port; & sortant sur la flotte Athenienne, l'attaquerent avec tant de conduite & de courage, qu'après un combat de tout un jour, ils la détruisirent; ayant coulé à fond, brûlé, fait échoüer, ou pris tous leurs navires, ce qui détermina le Général d'Athenes à lever le siége: mais étant parti trop tard, il fut joint dans sa retraite & taillé en pieces; ceux qui n'y perirent pas, furent pris & faits esclaves.

Les sorties navales de César dans sa guerre d'Alexandrie, sont trop célebres pour n'avoir pas place ici. Ce grand homme s'étant enfermé dans Alexandrie avec son peu de troupes,

troupes, se cantonna dans le quartier de la ville, qui joignoit au port, & qui contenoit l'Arsenal & le Palais du Roi. Ayant reçû des secours & voulant s'aggrandir, il crut pouvoir se tendre maître de la ville en entier; & pour cela il résolut de faire une sortie navale afin de se rendre maître de l'Isle & de la digue qui séparoit les deux ports, pour delà tâcher de s'emparer de la ville.

Cette résolution prise, César fit entrer dans des barques & des chaloupes, dix cohortes avec la fleur de son infanterie légere, & les plus braves de la cavalerie Gauloise; cingla vers l'isle, après avoir commandé à ses galeres de faire une attaque de l'autre côté pour faire diversion..... Les ennemis soûtinrent l'attaque avec avantage égal, les uns combattant du haut des maisons, les autres sur le rivage, dont l'abord étoit fermé, outre qu'il étoit défendu par des chaloupes & par cinq galeres, avec beaucoup d'adresse, vû la petitesse du lieu : mais comme on eut sondé le gué, & découvert les endroits plus faciles à aborder, quelques-uns des nôtres ayant pris terre, furent suivis de leurs compagnons, & donnant sur ceux qui défendoient le rivage, ils les mirent en fuite. Ceux-ci repoussés abandonnerent la garde du port, & attachant leurs vaisseaux, entrerent dans les logis pour s'y défendre, mais envain. Quoique la hauteur des tours qui étoient jointes ensemble, commandant Alexandrie, tint lieu de rempart, & que les nôtres n'eussent ni claies ni échelles, ni les autres choses nécessaires pour attaquer; toutefois comme la frayeur relâche la force de l'homme, & lui trouble la raison, ceux qui avoient défendu le rivage à découvert, étonnés de la fuite des uns, & de la mort de quelques autres, n'eurent pas l'assûrance de tenir ferme dans des maisons qui avoient trente piés de haut; & se jettant de la digue en bas dans la mer, gagnerent à la nage la ville qui étoit éloignée d'un quart de lieue, de sorte qu'on en tua plusieurs, & l'on fit six cents prisonniers.

Cette belle sortie de César fut suivie le lendemain d'une autre : après s'être rendu maître du pont, qui joignoit l'isle à la digue, il se rendit encore maître d'un autre qui étoit meilleur; ce fut ce dernier qui occasionna le grand combat dont il fait la description, & où il n'eut pas l'avantage.

Rien n'est si connu dans l'histoire que les faits de sorties navales & sur terre; on ne finiroit pas à les rapporter tous : passons à d'autres matieres.

ARTICLE XII.

Moyens dont les Anciens se servoient pour la réparation des breches.

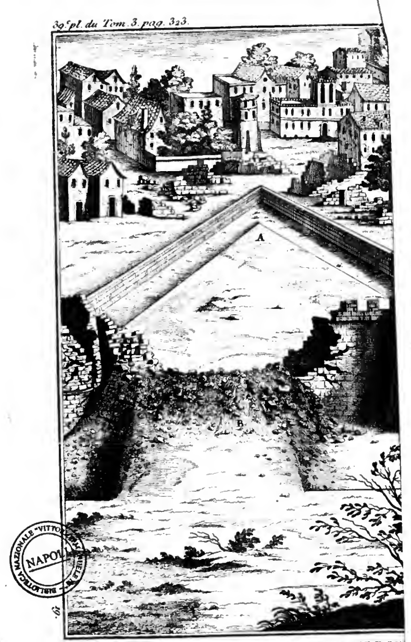
J'Ai déja répété bien des fois dans cet Ouvrage, combien il est à regretter que le nouvel usage des défenses ne pousse plus les choses jusqu'à défendre une breche au corps de la place. Combien les nouvelles connoissances, si cela étoit, ne nous fourniroient-elles pas de moyens de réparer ou défendre les breches! La science des siéges n'est

qu'un pur méchanisme, auquel l'expérience d'un ou de deux, soûtenus comme il faut. donne la perfection, ou met du moins le guerrier appliqué très-en état de l'acquérir : mais l'art de la défense est bien au dessus quant à la finesse, l'intelligence, les lumieres & la valeur. Les Anciens nous le prouvent, puisque la breche faite, l'assiégeant ne tenoit encore rien, & se voyoit souvent réduit à lever honteusement le siége; & si l'assiégé capituloit, ce n'étoit jamais qu'après plusieurs assauts & des chicanes à l'infini, jusque fort avant dans l'intérieur d'une place, où la garnison se défendoit de coupure en coupure & de rue en rue. Sans Girone & Barcelone, on regarderoit ces propositions comme des comptes des Fées; il n'y a cependant pas bien longtemps, du régne d'Henri II. durant lequel encore un Gouverneur se regardoit comme obligé par honneur par serment & par obéissance aux Ordonnances, à soûtenir les breches au corps de la place.

La coûtume étoit alors plus qu'aujourd'hui, dit le Pere Daniel, parlant du siége de Teronane, assiégée par les Impériaux, *de se défendre jusqu'à la derniere extrémité, lors même qu'il n'y avoit point d'armées en campagne pour le secours, & c'étoit à prendre les précautions, à éventer les mines, à faire des retranchemens dans la place, que consistoit le devoir d'un Commandant : mais l'habileté requise pour cela ne s'acquiert guere que par une longue expérience, que Montmorenci*, (qui resta par la mort de Dessé, chargé de la défense) *n'avoit pas*. On pourroit se servir ici du mot de théorie & non de celui d'expérience, puisque c'est la premiere qui apprend les précautions à prendre lors d'une attaque formée & déclarée, & qui met l'homme courageux en état d'exécuter ce qu'il a lû & prévû par la simple théorie.

Cette théorie si essentielle à acquérir, se prend dans la lecture des Historiens de l'antiquité qui ont écrit des siéges. Quoique l'usage du canon ait varié la façon de faire & de soûtenir les breches; on trouve cependant dans la multitude d'expédiens dont usoient les Anciens, quantité d'obstacles à opposer encore aujourd'hui sur une breche, où il n'est pas plus difficile qu'il l'étoit autrefois de faire rempart d'hommes intrépides & courageux, quand l'art & l'industrie ont épuisé les autres ressources. Parmi la quantité que nous en présente l'histoire, celle des arbres coupés par le tronc, dont les branches étoient aiguisées & brûlées par le bout pour les rendre plus dures & plus fortes, étoit une des plus recommandables. Ces especes de hérisson qui ne présentent que des pointes entrelacées, & dont les troncs en dedans sont liés ensemble & bien assûrés pour qu'on ne puisse les arracher les uns sans les autres, ne donnent point de prise au canon qui glisse dessus, ni à la hache qui ne peut les couper, lorsqu'ils sont couchés & entrelacés habilement; joint à ce que les défenseurs postés derriere n'en laissent point approcher sans faire essuyer un feu redoutable, & lancer des traits tout aussi dangereux.

Cet obstacle qui devenoit de nul usage contre les Sambuques, & les tours à pont, n'étoit employé que dans les cas où l'assiégé devoit aborder les breches corps à corps, sans le secours des tours.



RETRANCHEMENS DES ANCIENS, DERRIERE LE

On employoit encore pour reparer les breches, des poutres rangées debout sur les débris, côte à côte & près à près, liées ensemble par un fort lambourdage de plusieurs solives, chevillées ou cloüées fortement, quelquefois sur plusieurs rangs. Ces especes de murs résistoient aux coups des béliers : mais ils n'étoient praticables qu'aux murs terrassés, attendu que les terres les soûtenoient. Les Turcs en font encore usage, & quelqu'un l'ayant proposé au dernier siége de Lille, on s'en trouva bien, & les assiégeans assûrerent que ce nouveau mur étoit plus fort que le revêtement.

Quand il arrivoit que les breches étoient faites si promptement, soit par les sappes ou les mines, que l'assiégé n'ayant pas eu le temps de se reconnoître avoit besoin de retarder l'assaut; pour s'y préparer, ou pour faire des retranchemens, ou coupures derriere cette breche imprévûe, lors on jettoit au-devant quantité de bois sec & de matieres combustibles, que l'on allumoit & que l'on avoit soin de nourrir abondamment; de sorte que l'assiégeant ne pouvant passer au travers des charbons ardens & des flammes, se trouvoit forcé d'attendre qu'il fût éteint pour donner l'assaut. Cet expédient n'est pas d'une longue ressource, attendu qu'il faudroit pour la prolonger des quantités de bois & de goderon que l'on n'a pas : mais du moins il fait gagner quelques heures, & quelquefois un ou deux jours, ou même trois, ce qui est beaucoup.

Mr. d'Hermand, Mestre de Camp d'Infanterie, Officier appliqué à son métier, & fort ingénieux, usa de ce stratagème au siége de Lille. L'ennemi fut obligé de consommer quantité de bombes, pour écarter les buches, & éteindre l'incendie. Quoi qu'en dise l'Auteur de l'Ecole de Mars, qui blâme à tort Mr. d'Hermand, & dit que cela ne fit qu'accelérer la prise de la place; cet expédient fut fort utile, & fit honneur à son inventeur, & la place tint encore près de deux mois après. Les habitans d'Haliarte étoient assiégés par les Romains, que commandoit le Préteur Lucretius, qui avoit renversé deux tours à coups de bélier, dit Tite-Live, *& toute la muraille qui étoit entre ces tours, afin qu'en même temps qu'il tâcheroit d'entrer par-dessus les ruines & par la breche, & que ceux de la ville se porteroient de ce côté pour la défendre, on pût de l'autre côté escalader les murailles abandonnées de tous secours. Cependant les assiégés ne se préparerent pas avec moins de courage, à repousser l'effort qu'il faisoit contre eux; car ayant jetté des fascines de serment sec sur les ruines, par où l'on devoit les attaquer, ils se tinrent sur la breche avec des flambeaux allumés & tout prêts à mettre le feu à ces fascines, afin d'avoir le loisir de faire un autre mur en dedans, tandis que la flamme les défendroit : mais un accident rompit leur entreprise; car en même temps il tomba une si grande pluie, qu'on ne put facilement allumer le feu, & qu'il s'éteignit aussi-tôt qu'il fut allumé, c'est pourquoi l'on se fit aisément un passage, parmi ce bois, qui fumoit encore, & pendant que l'on étoit occupé à la défense d'un seul endroit, l'ennemi monta en même temps par plusieurs autres sur les murailles.*

Quel dommage que l'Auteur de la vie de Mahomet II. ne nous ait pas fait expliquer les moyens, dont

se servirent les habitans de la garnison de Constantinople, pour reparer la breche de la tour Bactarinea, à l'endroit où il dit : *Car ayant été observer les ruines que son canon de douze cents de boulet avoit faites à la tour Bactatinea, & trouvant que ce débris combloit le fossé de la fausse braie, il alla donner ses ordres pour l'assaut. Lorsqu'en examinant un peu mieux la breche, & la voyant reparée avantageusement, il changea de pensée, & dit tout haut, que ce n'étoit pas l'usage des Grecs, mais des Francs qui combattoient avec eux.* Je suis persuadé que cette breche fut reparée avec des poutres. Avant que de finir cet Article, je ne veux pas omettre un stratagème, qui paroît aussi nouveau que ridicule, c'est Polyen qui le rapporte. *Iscolaüs*, dit-il, *étoit assiégé dans Drys, par l'armée de Chabrias : comme il vit qu'il approchoit ses béliers pour battre la ville, il le prévint & fit abbattre un grand pan de mur. Il avoit deux vûes dans cette action : la premiere d'obliger les soldats à se défendre, d'autant plus vigoureusement, qu'ils ne se verroient plus couverts de ce mur : & la seconde, de faire voir aux ennemis, qu'il méprisoit tout cet appareil de machines de guerre. Les assiégeans furent si surpris de cette démolition volontaire, qu'ils laisserent le siége & se retirerent.*

ARTICLE XIII.

Des retirades des Anciens, ou nouveaux murs pratiqués derriere les breches.

PLus nous avançons dans cette matiere, & plus nous trouvons les Anciens au-dessus des Modernes pour la défense des breches, & les seconds murs, retranchemens ou retirades, comme on voudra les appeller. Ils ne manquoient point d'en construire derriere les breches : tous les siéges que nous lisons nous en instruisent ; & sans citer ceux que Polybe a décrits, & que le Lecteur trouvera dans les Commentaires, j'en trouve une infinité d'autres dont les exemples vont servir à établir les maximes dont ils usoient, puisque les Auteurs dogmatiques, tels que Végece, Onosander, Enée, n'en disent mot, la plûpart d'entr'eux n'ayant presque pas fait mention des assauts, ni de ce qui y a autant de rapport.

Pour y suppléer, nous avons recueilli dans les Historiens, la forme & la figure de ces retranchemens qui n'étoient point paralleles aux murs, mais formoient un rentrant *A*, dont les deux branches tenoient aux deux extrémités du mur, qui existoit encore entier. *B* est le logement pratiqué sur la breche par les assiégeans, qui, quel qu'il soit l'applanissoient pour y porter leurs tours, béliers & autres machines, pour battre ces retranchemens.

Ces nouveaux murs étoient construits de différens matériaux, suivant le temps & les moyens des assiégés ; quelquefois, & c'étoient les plus solides, à l'instar des murs de Bourges, tant décrits dans cet Ouvrage : d'autres fois ils étoient faits de gros quartiers de pierres seches; quelquefois ils étoient faits simplement de terre soûtenues d'un bon fascina-

ge, quand les autres matériaux manquoient ; mais alors ils étoient accompagnés d'un large & profond fossé sur le devant, ce qui obligeoit l'assiégeant à y marcher, pié à pié dans les regles, comme au corps de la place.

Diodore parle assez obscurément d'un second mur construit par les Tyriens contre Alexandre. Il étoit, dit-il, de maçonnerie, à la distance de cinq coudées du premier, & avoit dix piés d'épaisseur. Après en avoir donné la description, il ajoûte, que la premiere fut bâtie & ruinée par les batteries flottantes d'Alexandre, comme nous avons dit plus haut, qui firent une breche de plus de deux cents vingt piés. Il ne paroît pas que le second mur ait été battu, mais bien qu'il fut livré plusieurs assauts en cet endroit avec grand meurtre des assiégeans, qui furent obligés de faire approcher leurs sambuques, ce qui prouveroit que le grand mur subsista, puisqu'il fallut des ponts pour monter dessus.

Quelqu'obscure que soit la description du retranchement de Massada assiégée par Sylva, on ne laisse pas d'appercevoir qu'il ressembloit assez aux murailles de Bourges. Voici le passage de Josephe. *Ce mur étoit construit de cette maniere : ils mirent deux rangs de grosses poutres emboîtées les unes dans les autres, qui avec l'espace qui étoit entre deux avoit autant de largeur que le mur: ils remplirent cet espace de terre, & afin qu'elle ne pût s'ébouler, ils la soûtinrent avec des poutres; ainsi l'on auroit pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, & les coups des machines ne s'amortissoient pas seulement, mais pressoient & rendoient plus ferme cette terre qui étoit argileuse.*

A Rhodes, les assiégés voyant que l'endroit du mur que battoient les batteries de Démetrius étoit prêt à crouler, & à laisser une breche à sa place, ils construisirent derriere un second mur de la figure d'un croissant, dont les deux branches aboutissoient aux extrémités de l'endroit battu. Ce mur avoit un bon fossé, & pour plus de sûreté, ils en creuserent un second parallele au premier mur, qui aboutissoit aux deux extrémités du croissant, & rendoit l'approche du second mur d'autant plus difficile.

Au siége d'Ambracie par les Romains, l'ancienne valeur Greque sembla faire ses derniers & ses plus grands efforts, quant à la défense des places : la multitude de machines des Romains ayant ouvert la ville de toutes parts, Tite-Live assûre, qu'ils ne purent jamais entrer dans la ville par l'extrême diligence des Grecs, qui construisoient derriere les breches de nouveaux murs avec autant de vivacité & de promptitude que les autres avoient été abbattus.

Les Sagontins assiégés par Annibal, qui, quoi qu'en dise S. Evremont, a prouvé par ce siége, quand ce seroit le seul qu'il eût fait, qu'il étoit aussi habile dans cette partie que dans la guerre de campagne, ayant trouvé à celui-ci toute l'habileté, l'art & le courage possibles, & l'ayant surmonté ; les Sagontins, dis-je, loin de s'épouvanter de voir les Carthaginois livrer des assauts à travers des breches ; où une cohorte entiere entroit de front, & de les voir maîtres d'un poste avantageux dans l'interieur de la ville, dans lequel s'étant retranchés, ils étoient comme dans une citadelle occupés à battre la ville ;

sans perdre courage, ils se retrancherent de leur côté, & construisant ainsi de nouveaux retranchemens à mesure qu'ils perdoient les premiers, ils se rétrecissoient par la résistance la plus opiniâtre dans un terrein à peine capable de les contenir.

Puisque j'ai cité S. Evremont, je dois ajoûter ici en passant, qu'il a mal jugé de la science des siéges d'Annibal; s'il n'en a jugé que par les mauvais succès qu'il eut devant Spolette, ou devant la bicoque qu'il voulut tâter un peu avant la journée de Cannes. Ce grand Capitaine manquant alors de tout, & sur-tout de magasins & de machines, ne pouvoit rien tenter sur les places, que par surprise ou trahison, dans lesquelles il n'est rien de si ordinaire que d'échoüer.

La moyenne Antiquité nous produit nombre d'exemples de résistances aussi belles que longues, où un ennemi maître du corps de la place, a trouvé encore nombre de siéges à faire avant de s'en rendre maître en entier. Nous voyons l'an 1219 en Asie, la défense d'Otrar contre Gengiscan, où ces peuples que nous appellons barbares, attaqués par tout l'appareil formidable des machines sans nombre de ce Conquerant, ayant été forcés malgré la plus opiniâtre résistance à la premiere breche, se retrancherent derriere de nouvelles barrieres, & en préparerent d'autres de rue en rue, & de maison en maison, où ces braves défenseurs n'ayant plus rien à ménager, puisqu'à se rendre le péril étoit égal & moins glorieux, firent ainsi perir une bonne partie de leurs ennemis avant d'être réduits à l'extrémité.

Ceux de Carizme ayant prévû d'avance le siége de leur place, préparerent de longue main ces retranchemens dans l'interieur de leur ville, firent des coupures de rue en rue, & des communications à travers les maisons, pour aller à couvert de l'une à l'autre, de sorte que l'interieur de la ville présentoit à l'ennemi diverses enceintes, toutes aussi formidables que le corps de la place, & auxquelles Gengiscan trouva la même résistance. On doit conclurre delà quelle dut être la défense du véritable mur, puisque les habitans firent & exécuterent la résolution de périr les armes à la main au dernier retranchement.

M. le Duc de Guise, assiégé dans Metz par Charles-Quint en 1552. étonna si fort ce Prince, par la construction d'un nouveau mur derriere le premier, qu'après la breche faite au premier, l'Empereur désespéré de voir son siége si peu avancé, & son armée ruinée par les fatigues, les mauvais temps, & les pertes qu'elle faisoit journellement, fut obligé de lever honteusement le siége.

Il n'est pas douteux que l'on ne sauroit entreprendre sans honte le parallele des défenses anciennes à celles d'aujourd'hui. A quoi se réduisent maintenant ces retranchemens intérieurs? Le petit nombre que l'on en voit, sont des coupures dans la gorge d'un bastion, que quelques Ingénieurs regardent comme une invention moderne. Qu'ils lisent l'histoire, ils seront bien-tôt convaincus que c'est un foible reste des anciennes méthodes, mais que nous tenons d'elles. Et si ces retranchemens de gorges ont été pratiqués, on seroit bien en peine de me dire quels sont ceux qui ont été attaqués, ou qui ont engagé à soûte-

air l'assaut au bastion, ôté Barcelone.

Il y a plus de soixante ans qu'on n'a oüi parler d'un assaut soûtenu au corps de la place, quoique nulle Ordonnance n'ait dérogé aux anciennes loix, qui obligent par serment un Gouverneur à en soûtenir trois, même sans espérance de secours.

M. de Vauban avoit imaginé à ce dessein les tours bastionnées, qui sont des coupe-gorges bien dangereux & d'une bien belle défense : mais à Landau qui a soûtenu quatre siéges fameux, on n'a eu garde de vouloir les éprouver, & les dehors pris, la place a capitulé.

Cependant il nous reste encore un exemple un peu rapproché de nous, où un Espagnol célebre a prouvé qu'il n'y a que de la gloire à suivre un pareil plan de défense, sans témérité ni danger d'être emporté, puisqu'il fut poussé avec toute la vivacité & la valeur dont la nation Françoise est capable. Je veux parler du siége de Valence par les Ducs de Modene & de Mercœur, défendu par Dom Agostino Signado, investi le 27. Juin 1656. & attaqué avec toute la vigueur possible. *Les Espagnols*, dit Monglat, *se défendirent si bien, qu'il fallut faire une seconde mine, laquelle fit l'ouverture plus grande; & la résistance se trouva si forte, que tout ce que les François purent faire, fut de se loger à moitié breche. Valaviro monta jusqu'au haut : mais ceux de la ville, par leur grand feu, & à coups de piques & de halebardes, renverserent les assiégeans, & les empêcherent de passer le cordon. Le 29. la mine de Mercœur joüa, qui fit grande breche, mais le logement ne fut fait qu'au pié. Le 27. les François donnerent un assaut à la breche de Modene, & emporterent le bastion : mais ils trouverent un retranchement dans la gorge, qui les arrêta tout court, & les obligea de l'attaquer dans les formes. Les deux partis étoient si proches les uns des autres, qu'ils ne se battoient qu'à coups de pierres & de grenades. Le Duc de Modene, voyant l'opiniâtreté des assiégés, fit monter par la breche au haut du bastion deux pieces de canon de batteries, qui rompirent les défenses du retranchement; & comme ils étoient tout au haut, ils voyoient par dessus, & découvroient tout à clair les rues de la ville, dans lesquelles personne n'osoit paroître, & il n'y avoit plus de maisons à couvert du canon.... Le 10. Septembre on attacha le mineur au retranchement de la gorge du bastion. Dom Agostino Signado voyant cela, & ne voulant point exposer la ville au pillage, demanda la composition qui lui fut accordée.*

ARTICLE XIV.

Méthode des Anciens dans la défense des breches.

DAns toutes les actions de la guerre, les assauts sont sans contredit les plus meurtrieres. L'extraordinaire avantage des assiégés sur l'assiégeant, suppléant au grand nombre de troupes, que celui-ci peut employer, il en résulte des combats, dont la vivacité, & l'acharnement est à peine concevable : quand il se rencontre chez les premiers des gens bien persuadés de leurs avantages. Les Lacédemoniens poussoient leur opinion sur ces avantages, jusqu'à prétendre que la

valeur n'exigeoit pas que l'on combattît, disoient ils, contre des murailles ; car Plutarque s'exprime ainsi, parlant de Lysandre, qui fut tué dans une sortie contre ceux d'Aliparte, *que par sa mort il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raison de ne vouloir jamais combattre contre des murailles*. Je ne prétends point autoriser leur sentiment ni l'approuver ; & quelque réputation de valeur qu'ait obtenu ce peuple belliqueux, je la croirois mal acquise, s'il ne fut ainsi que tous guerriers, aussi valeureux dans les assauts & les siéges, qu'en pleine campagne. Des troupes élevées dans ce principe, ne feroient jamais de conquêtes, & il faut, pour qu'elles soient exactement bonnes, qu'elles fassent aussi bien un siége, qu'elles donnent ou reçoivent une bataille. Mais je rapporte cette opinion d'un peuple valeureux, pour faire sentir à quel point les Anciens se croyoient en état de soûtenir les assauts avec avantage. En effet, que peut un homme qui gravit à travers un tas de décombres mal assûrées, qui roulent sous ses piés, contre un autre qui l'attend sur le haut de la breche, armé avec avantage, & le pié ferme ?

J'ai déja dit dans l'attaque que les Anciens attaquoient les breches en colonne, c'est-à-dire, sur une très-grande profondeur & fort serrés, se couvrant de leurs boucliers, & faisant la tortue. Cette méthode suppose la même dans la défense ; car comment résister à une colonne que par une autre colonne ? Plusieurs Historiens levent tous nos doutes en faveur de cette opinion.

A l'égard des armes, nous trouvons qu'ils usoient d'armes de longueur, appellées *Pila muralia*, semblables aux pertuisannes, mais plus longues, plus fortes, & le fer beaucoup plus large & plus long que le *pilum* des Romains ; nous le voyons dans Vegece. Celui qui a la hauteur pour lui, & qui fait se servir d'une pareille arme, doit l'emporter sur un homme déja essouflé par la difficulté du chemin ; c'est ce qui a occasionné dans le temps que l'on s'en servoit, que les assiégés étoient aussi souvent repoussés des assauts qu'ils donnoient, outre que n'ayant pas la précaution ni la patience de se loger sur la breche, à peine y étoient-ils arrivés qu'ils s'y trouvoient en butte à tous les traits des machines des assiégés, qui étoient préparés à ce dessein, ainsi que les archers, dans le haut des maisons & dans tous les lieux avantageux. Si par un excès de courage, ils bravoient ce second peril, il n'étoit guere possible qu'ils pussent résister au grand nombre d'ennemis qui les investissoient & les chargeoient de toutes parts, quand ils débouchoient des breches dans l'intérieur de la ville, & que les pertes & la rapidité de la montée, ainsi que l'ardeur du pillage, ou de la victoire, venoient à rompre leur ordonnance. Nous trouvons dans Diodore, qu'au siége de Sélinonte qu'il a si bien décrit, Annibal ayant fait une grande breche, & ayant en partie surpris les assiégés qui avoient peu de monde à cet endroit, se rendit maître de la breche, malgré la grande résistance de ce peu de troupes, qui fut obligé de céder au nombre & à la valeur. Les Carthaginois enflés de ce succès, encouragés par l'espoir du pillage, avoient déja pénétré assez avant dans la ville ; lorsque l'alarme

l'alarme ayant été donnée, les assiégés, sans s'étonner de ce désastre accourent de toutes parts, chargent les Carthaginois, les repoussent jusque sur la breche, & delà avec bien plus de facilité, ils les chassent entierement jusqu'à leurs tranchées.

Diodore remarque que ce mauvais succès vint sur-tout de ce que la rapidité de la breche n'avoit pas permis aux Carthaginois de conserver leurs rangs en montant. Annibal l'ayant reconnu, fit dresser de nouvelles batteries, pour applanir & élargir la breche, afin d'y présenter un front plus uni & plus étendu; & ayant commandé ce qu'ils avoient de troupes d'élite, fit donner l'assaut, & en même temps l'escalade de toutes parts. Les assiégeans se rafraîchissant sans cesse par de nouvelles troupes, n'obtinrent pas de plus heureux succès; & l'assiégé accablé de travaux & de lassitude, las de tuer & de se défendre, ne fit que céder un peu de terrein: *car de les rompre & les enfoncer*, dit l'Auteur, *c'étoit une chose impossible, tant ils combattoient courageusement & en bon ordre*. La nuit ayant séparé ce premier combat, & l'assiégé en ayant profité pour se nourrir & reprendre des forces, le jour vit recommencer un nouvel assaut aussi meurtrier mais non plus décisif que la veille, jusqu'à ce qu'enfin au neuvieme jour d'un assaut recommencé tant de fois, les assiégés furent emportés, mais non vaincus, puisqu'ils se retirerent de rues en rues derriere des coupures & des baricades, d'autant plus meurtrieres, que les habitans, les femmes, les enfans, les vieillards occupant les toits, & les hommes ayant crenellé les maisons, écrasoient à coups de traits, de pierres & de tuiles, cette foule d'assiégeans, sur laquelle aucun coup ne portoit à faux, jusqu'à ce qu'enfin cette terrible scene fut terminée par le massacre général de ce peuple, & la ruine de cette malheureuse ville.

Je ne sai pourquoi cet Annibal ne prit pas le parti d'attaquer de nuit, & de ne donner aucun relâche. Si ce fut pour suivre le sentiment d'Alexandre, qui répondit à Parmenion, qui lui conseilloit d'attaquer de nuit les Perses dans la derniere bataille qui décida de leur Empire, *qu'il ne vouloit point dérober la victoire, ni rougir de son triomphe*: je dois faire observer que quelque héroïque que soit cette maxime, elle ne seroit plus admise aujourd'hui, sur-tout si elle rendoit la victoire douteuse; & les Anciens ne l'ont guere pratiquée dans leurs assauts, puisqu'ils en ont autant donné de nuit que de jour. Cependant Annibal fit encore donner de jour l'assaut à Himere, & ne put s'en rendre maître qu'au troisieme jour, que la ville subit le même sort que Selinonte. Il est à présumer que c'étoit cette barbarie des Carthaginois qui portoit les places qu'ils assiégeoient à faire des résistances si opiniâtres.

L'histoire nous fournit encore une autre maniere de soûtenir les assauts, elle est plus rare, mais elle ne laisse pas d'être imposante: c'étoit d'abandonner la breche, & d'attendre l'ennemi au débouché, en bataille, dans un terrein uni & préparé pour cela, avec des traits disposés dans les maisons & sur les parties de remparts qui voyoient sur la breche.

C'est au siége de Carthage que nous voyons cette maxime, mise en pratique. Censorinus y échoüa d'abord à une escalade, qui lui fit prendre le parti d'attaquer cette place en regle, après des sorties, des incendies de ses machines, & une multitude de chicanes. La breche faite, ayant donné un premier assaut, il fut repoussé. Lorsqu'il se préparoit à en livrer un second, les Carthaginois abandonnerent la breche, & laissant entre elle & eux un grand espace se mirent en bataille sur une grande profondeur; les pesamment armés ayant la tête, & les armes à la légere soûtenant ce premier front, flanqué & protegé par quantité de maisons garnies jusqu'au haut des toits de gens de traits. Le Consul étonné de cette disposition, suspendit ses attaques. Scipion qui servoit en qualité de Tribun dans cette armée, ayant fait remarquer, qu'il étoit inutile de commettre les troupes Romaines dans un pareil coupe-gorge, où l'égalité de valeur étoit si fort surpassée par l'avantage du terrein, conseilla de ne point attaquer les Carthaginois, mais de faire un logement sur la breche. Ceux-ci s'en étant apperçûs, voulant empêcher les Romains de s'y établir, vinrent les attaquer: mais il n'étoit plus temps, & Scipion avoit si bien préparé son logement, qu'ils furent repoussés, & rentrerent dans la ville.

Tite-Live nous fournit encore un exemple, où le Lecteur judicieux trouvera des instructions de plus d'une espece; il revient en partie à notre sujet. Il parle du siége de Cenchrée par le Consul T. Quintius, qui ayant fait breche par ses béliers, & autres travaux, comptoit entrer dans la ville en vainqueur pour la saccager: mais les Macédoniens, gens accoutumés à mépriser l'avantage des murailles, s'étant présentés sur la breche, en un seul corps uni, serré & profond, que Tite-Live appelle phalange, (à tort quant à son nombre, qui étoit à peine de deux mille hommes, mais avec raison quant à la forme,) les Romains paroissant sur les décombres, en furent fort aisément repoussés; ce qui fit prendre le parti au Consul de faire applanir le terrein, pour conduire une tour contre cette masse d'hommes, si bien armée & hérissée de piques, qu'il étoit impossible de l'aborder, laquelle tour il fit remplir de gens de traits dans tous les étages, & soûtenir par plusieurs cohortes destinées en même-temps à rompre ce gros corps. Il arriva outre ce désordre, que les traits des assiégés répondoient de droite & de gauche sur les assaillans, qu'une des roues de la tour s'étant enfoncée dans un terrein de comblement du fossé encore trop mouvant, ceux qui la montoient s'en étant effrayés perdirent courage; & le Consul honteux de son peu de succès, accusant l'espece d'armes de ses troupes trop courte pour combattre contre les piques, leva le siége & se retira.

La défense d'Athenes, assiégée par les Romains, est encore un belle exemple de la facilité qu'il y a à repousser des assauts. On en trouve le détail dans Appien, qui l'a écrit avec une éloquence, & une exactitude militaire si frappantes, que l'on juge aisément combien il avoit d'expérience & d'intelligence du métier des armes. Il s'agissoit de ce fameux mur du Pirée, dont nous avons parlé si souvent, & auquel Sylla fit donner un terrible assaut: y ayant fait breche, toute la valeur

Romaine ainsi que le nombre & l'ordonnance de ses troupes, ne put vaincre l'opiniâtre résistance des Athéniens, qui avoient pour eux l'avantage du terrein. Ce peuple vigilant profitant du relâche qu'il venoit de se procurer en repoussant les Romains, construisit à la hâte un second mur detriere la breche, lequel formant un rentrant formidable, engagea Sylla à établir des batteries pour y faire breche, lesquelles furent d'autant plutôt faites, que ce mur étoit nouvellement bâti. Aussitôt les Romains ordonnent un nouvel assaut: mais le terrein n'étant pas plus avantageux que la premiere fois, bien loin de là, puisque le rentrant donnoit lieu d'envelopper les troupes, elles furent repoussées une seconde fois, ce qui lui fit prendre le parti de tourner son siége en blocus, & de réduire Athénes par la famine, à laquelle elle ne put résister. Si ce Général se fût d'abord déterminé à ce parti, il eût épargné une multitude d hommes qui perirent dans les attaques, & une immensité de dépenses difficiles à imaginer. Les Anciens qui raisonnoient, & sentoient de quelle consequence il est d'ôter à l'ennemi toute idée de préférer les blocus aux attaques de vive force, avoient accoutumé de pourvoir leurs places d'une grande abondance de vivres, & pour trois ou quatre années. Cette réflexion m'engage à critiquer la méthode d'à présent, que nous avons vû pratiquer constamment, pour l'approvisionnement d'une place. On se regle à peu près sur le temps qu'elle doit tenir de tranchée ouverte; cette maxime est sujette à deux grands inconveniens; l'un quant à la défense, car elle borne tout le talent d'un Gouverneur, ainsi que le courage de ses troupes à un temps limité, & lui interdit toutes les ruses & les nouvelles chicannes qui le meneroient très-souvent beaucoup plus loin que ses vivres; si on est bien persuadé qu'une breche n'est point une raison de capituler.

Le second inconvénient arriveroit toûjours, si un ennemi instruit du peu de vivres qu'il y a dans la place, & du long temps qu'il employera à la prendre, étoit assez sage pour préferer le blocus à un siége plus brillant, mais infiniment plus dispendieux en hommes & en argent.

Landau n'a jamais été approvisionné pour plus de quatre mois: si l'ennemi l'eût bloqué, que n'eût-il pas gagné? C'est là une de ces places, ainsi qu'un Strasbourg, un Lille, un Bergue, qui étant hors de la ligne de communication, devroient toûjours êtres approvisionnées, au moins pour dix-huit mois, par un Ministre sage & éclairé, qui ne mesure point les vivres sur la résistance moderne, dont il faut espérer que l'on se corrigera, si on met dans la place des hommes.

J'ai vû demander par un Commandant, trois mois de vivres seulement pour une place très-forte, & très-importante; je crois que sans lui faire tort, on pouvoit conclurre, qu'il ne vouloit tenir tout au plus que trois mois.

Avant de finir cet Article, puisque nos réflexions nous ont rapproché de nos jours, je ne veux point omettre le fameux assaut donné par le Prince d'Orange aux chemins couverts, aux breches & à tous les forts des châteaux de Namur, le 30 Octobre 1695. M. le Maréchal de Boufflers aussi courageux, aussi intré-

pide qu'il étoit honnête homme & bon citoyen, s'étant jetté dans la place, en rendit la défense aussi admirable qu'aucune défense moderne, & elle eût égalé celle que nous citons des Anciens ; si cet habile Chef eût eu sous lui, un Callimaque, & que ses Ingénieurs eussent pû ou eussent songé à se pourvoir pour la défense des Châteaux, d'arbres avec leurs branches, de poutres, &c. & autres matériaux nécessaires pour préparer ou défendre les breches ; ne s'y en étant point trouvés, la garnison fut réduite à faire rempart des corps des hommes. Après un feu de canon & de mortier le plus violent qu'on eût vû, les Châteaux étant ruinés, & ouverts de toute parts, après une quantité d'actions de valeur, & de petits combats tous à l'avantage de l'assiégé, le Prince d'Orange détermina pour le 30. d'Octobre, un assaut général à tous les forts, aux breches & à tout le front du chemin couvert. Jamais de nos jours un appareil d'assaut ne fut plus formidable : il n'y fut employé, ni ruse, ni mines, ni fougasses, tout fut à la franche guerre, & corps à corps. Le chemin couvert déja ruiné par le canon, ne put résister longtemps : malgré l'audace & la valeur des troupes, elles furent obligées à le céder. Tout aussi-tot, l'assaut fut donné à toute la breche, l'ennemi eut de l'avantage à quelques unes & pénétra : mais ce fut pour être repoussé avec plus de perte par les troupes de réserve. Cet assaut mémorable ayant duré depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, avec une perte effroyable des assiégeans, ils furent repoussés de toutes parts, & ne purent conserver que le chemin couvert. Comme ils se préparoient à recommencer bientôt, la garnison épuisée n'étant plus en état de résister, M. de Boufflers capitula, mais avec la gloire d'avoir fait connoître à son ennemi, qu'il est aussi aisé à des François de repousser des assauts, qu'il le fut jadis aux nations les plus belliqueuses, & qu'il ne leur manque que des Chefs aussi habiles & aussi fermes pour surpasser tout ce que l'Antiquité a de plus célebre.

Au rapport des ennemis même, cette place leurs coûta infiniment plus d'hommes que la bataille la plus meurtriere.

ARTICLE XV.

Suite de l'Article précedent.

PArmi la quantité d'exemples des défenses obstinées & intrépides des Anciens, celle des Saméens contre le Consul M. Fulvius doit trouver ici sa place ; c'est de Tite-Live que je la tire, en voici les termes. *Le Consul fit approcher le bélier des murailles, & les autres machines, dont il s'étoit servi au siége d'Ambracie, & on les battit par deux endroits : mais les Saméens n'oublierent rien de toutes les choses par lesquelles ils pouvoient, ou repousser l'ennemi, ou empêcher leurs travaux. Néanmoins ils résistoient principalement par le moyen de deux choses ; l'une qu'ils élevoient par le dedans une muraille aussi forte, que celle qu'on abbattoit par le dehors ; l'autre qu'ils faisoient sans*

39.

BATTERIE

cesse des sorties inopinées, tantôt sur les travaux des assiégeans, & tantôt sur leur corps-de garde; & le plus souvent ils avoient l'avantage.

Les seuls obstacles que les Romains purent apporter à ces travaux continuels, furent un corps d'excellens frondeurs qui incommodoit extrêmement les travailleurs; malgré cela ce petit nombre d'hommes soûtint quatre mois d'un siége régulier.

Quoi que les Anciens nous fournissent de grand & de courageux, nous avons parmi les Modernes un exemple plus brillant, plus singulier, & qui doit encourager les militaires par la certitude que les hommes sont encore capables de ces grandes & courageuses entreprises. car ceci ne sauroit s'appeller une simple défense, puisque l'on y va voir l'assiégé se retirer de la breche, comme pour mettre plus d'égalité dans le combat. Le trait est tiré de la défense de Belgrade par Huniade, assiégé par Mahomet II. Il est rapporté dans l'histoire de cet Empereur en ces termes. *Dès le matin du troisieme d'Août les deux parties se mirent en état d'agir, & cette grande action fut aussi remarquable par les stratagêmes & les contre-ruses, que par la force. Mahomet ayant cru cacher le dessein de l'assaut aux Chrétiens, & leur faire expliquer mal le tumulte & les mouvemens de son camp, pendant la nuit, avoit fait courir le bruit d'un grand détachement qu'il devoit envoyer dès le matin en Hongrie, pour ravager le pays dénué de gens de guerre. Huniade averti de ce qui se passoit, contrefit le crédule; & comme s'il n'eût pas appréhendé l'assaut pour ce jour-là, il fit retirer à une petite distance de la breche, les troupes destinées à la défendre, les tenant sous les armes dans les postes les plus proches. Pendant cette artificieuse & réciproque négligence, la pointe du jour parut, & les assiégés virent avec effroy le Sultan qui faisoit avancer les Janissaires en bon ordre, animant les plus braves, & frappant les plus paresseux. Capistran, secondé d'un autre Religieux Cordelier, nommé Jacques Picentin, & suivi des plus zélés du Clergé, couroient dans les rangs des Chrétiens, & le Crucifix à la main, les exhortoient à faire leur devoir. Les Turcs crurent en effet les avoir surpris, car la breche fut défendue mollement; de sorte que beaucoup de ces Infideles trouverent le moyen de se jetter dans les rues, où ils se disperserent en désordre. s'imaginant courir à un pillage assuré: mais le vigilant Huniade, les voyant engagés, coupa leur marche, faisant avancer d'un côté la garnison du Château qui se fortifia sur la breche, tandis que d'autre part les troupes de la ville les enfermoient, en chargeant les uns de front, & prenant les autres en queue. Les Turcs combattoient avec obstination, & firent changer plusieurs fois de face à la fortune. Ils planterent plusieurs fois leurs drapeaux en plusieurs endroits: cependant les plus prudens d'entre les Turcs s'étant ralliés, se retrancherent sur le rempart, & donnerent à Mahomet l'occasion d'un nouveau stratagême; car il envoya de nouvelles troupes au combat avec ordre de plier, si elles trouvoient beaucoup de résistance, & d'attirer l'ennemi par une fausse fuite dans un poste caché, où il mit un corps considérable.*

C'est la découverte de cette derniere ruse, qui fut le sujet de la fameuse sortie générale dont j'ai fait mention ailleurs.

Cette disposition pour soûtenir un assaut, paroîtra hasardeuse & très-téméraire à bien des personnes, & je la trouve telle. Ce n'est pas tant d'attendre l'ennemi en arriere de la breche, que je trouve hasardeux, que de le laisser pénétrer dans la confiance de le couper en deux; il seroit fort à craindre que la plûpart des troupes n'en prissent de l'épouvante, ce qui gâteroit tout. Le tumulte, l'alarme, les cris du Vainqueur, sont des évenemens imposans; & il faut bien être assûré de l'intrépidité d'une garnison pour compter sur elle dans une pareille circonstance. Nous devons croire pour la réputation d'Huniade, qu'il avoit une garnison remplie de valeur, de mépris de l'ennemi, & de confiance en leur Chef, & que le débouché de la breche étoit raboteux, étroit & de difficile accès, ce qui diminuoit sûrement de beaucoup le risque de ce stratagème. Comme cette ruse étoit à coup sûr inconnue alors, elle devoit d'autant mieux réussir. Je suis dans cette opinion pour les assauts, que c'est l'occasion de la guerre, où il est plus assûré de feindre & de ruser dans la défense: comme c'est l'action la moins pratiquée, l'ennemi y est toûjours nouveau, & toûjours prêt à donner dans les piéges dont l'expérience seule peut garantir.

Avant de quitter les assauts, je crois que c'est ici la place de rappeller un trait de notre Auteur qui a quelque rapport à ceux que nous rassemblons, quoique le dénouement eût tout une autre cause, & un autre effet. Il est tiré du cinquieme livre de Polybe.

Tout étant prêt, dit-il, *pour le siége de Palée, Philippe place ses batteries de balistes & de catapultes aux endroits, d'où l'on voyoit mieux sur les assiégés, harangue ses Macédoniens, & fait approcher ses machines. On commence à creuser sous les murailles, & l'ardeur des Macédoniens est telle, qu'en peu de temps la mine est poussée à deux arpens. Alors le Roi s'approchant de la ville exhorta les habitans à la paix: on n'en étant point écarté, il fit mettre le feu aux morceaux de bois, dont le mur percé étoit soûtenu; & cette partie de muraille étant tombée toute à la fois, l'infanterie légerement armée, que commandoit Leontius, eut ordre d'entrer la premiere par cette breche, trois jeunes soldats l'avoient déja franchie: mais Leontius, fidele à la parole qu'il avoit donnée à Apelle, les détourna de passer plus avant. Comme il avoit aussi gagné & corrompu les premiers Officiers, & que lui-même loin d'agir avec rigueur, vouloit qu'à sa maniere de combattre, les assiégés crussent qu'il avoit peur, il fut battu & repoussé avec grand meurtre de ses gens, dans l'occasion du monde la plus belle, de finir glorieusement cette entreprise. Le Roi voyant les Chefs épouvantés, & les soldats tout criblés de blessures, leva le siége.*

On découvre dans ce trait un Roi plein de courage, qui veut employer la ruse en même temps que la force, mais qui est trahi par des Chefs vendus à son Ministre. Ces exemples devroient être aussi connus qu'ils sont fréquents: peut-être que la honte, l'infamie & la bassesse de pareilles manœuvres, étant à découvert, pourroient en retenir plusieurs.

Un Officier Espagnol étant déja avancé en âge, m'a raconté, & dit avoir vû un trait pareil, quant aux

circonstances extérieures, mais qui pouvoit être l'effet de la lâcheté, tout comme celui-ci le fut de la trahison.

Un Général peu du goût de ses troupes (car souvent elles prennent en aversion leur Chef sur les plus légers prétextes, un air un peu trop sévere, quelques hauteurs déplacées, l'opinion de la fierté, suffisent seuls pour indisposer contre un Chef, d'ailleurs estimable) celui-ci, dis-je, ayant assiégé Dénia dans le Royaume de Valence, cette petite ville, à l'aide d'une garnison peu nombreuse, à laquelle se joignit une bourgeoisie opiniâtre, soûtint le siége, & se préparoit même à recevoir l'assaut, lorsque la breche seroit praticable: l'on ignore avec quelle précaution elle l'attendoit, puisque personne ne parut sur la breche. Les troupes étant commandées, les dispositions faites, le Général sans les avoir prévenus par le moindre discours flatteur, ni encouragé comme cela est presque toûjours nécessaire, ne leur fit d'autre harangue que le mot, Marche, auquel il ne fut, ni répondu, ni obéi. Ce Général, frappé sans doute d'un trait si inattendu, sans essayer lui-même de se mettre à la tête, ni de vaincre cette résistance à ses ordres, prit le parti de lever le siége à l'imitation de Philippe.

Je suis étonné qu'il ne prit pas celui de continuer ses logemens & ses sappes, & de se loger pié à pié sur une breche, où il ne paroissoit personne; peut-être que ses troupes, plus dociles à ces travaux, moins risqueux que l'assaut, l'eussent également rendu maître de la place: mais comme il est très-aisé en écrivant d'imaginer ce que l'on auroit fait en telle ou telle occasion, il faut observer que dans l'action, cette facilité cesse, & que les partis vûs de loin comme les meilleurs ne sont pas toûjours tels dans l'occasion, ni ne sont point aussi aisés à prendre, ni à appercevoir.

Il résulte de tout ce que nous venons de rassembler sur les assauts, que sans le courage, les ruses, les talens, la fertilité en expédiens, le genie & la fermeté, l'on ne sauroit faire une belle défense. Sans la premiere, & la derniere de ces qualités, les autres sont inutiles: mais aussi un Gouverneur, & un Général, n'ont pas besoin d'un courage aussi grand que le simple grenadier, puisque leur état n'est pas de s'exposer journellement comme eux, mais il leur faut bien plus de fermeté & de force d'esprit, qu'à ceux qui leur sont subordonnés, puisqu'ils la doivent communiquer à leur garnison, ou leurs armées, par leur ton, leur air, leurs paroles, & toute leur conduite. D'où vient ne voyons nous plus de ces belles défenses d'autrefois? les hommes sont-ils moins courageux? en général ils sont plus inventifs, plus ingénieux: mais il sont moins bien commandés, l'émulation n'est plus excitée par la certitude de la recompense, l'application ne suffit plus pour mériter les grades, la faveur les donne, & elle ne donne point les qualités du commandement à ceux qu'elle rend Chefs des autres. Quand on verra le genie, l'application, les talens, & le mérite seuls procurer les commandemens, on reverra de ces actions belles & dignes des Anciens, qui n'admettoient ni ordre de tableau, ni protection.

Leur grande maxime contre les

assauts étoit les doubles retranchemens, en rentrant, derriere les breches des fossés, pour couper la communication de droite & de gauche de la breche au rempart; des retranchemens à l'entrée des rues, fraisés & palissadés avec de bons fossés; des parapets sur le toit des maisons pour y placer des gens de traits; des creneaux à ces mêmes maisons dont même ils terrassoient le bas contre le bélier & autres machines; grandes provisions d'armes de longueur, & des corps de troupes dont la tête étoit composée de soldats d'élite, & qu'ils faisoient combattre sur beaucoup plus de profondeur que de front, pour résister aux especes de colonnes qui montoient aux breches.

Avec ces sages précautions, ils ne craignoient pas les évenemens d'un assaut malheureux, puisque leur retraite, & à la derniere extrémité, leur capitulation étoit assurée, derriere leurs coupures & leurs baricades. C'est dans des ouvrages de cette espece que les Lacédemoniens trouverent leur salut dans Lacédémone, ville ouverte de toutes parts, que Pyrrhus, Roi des Epirotes, crut emporter d'emblée. Il étoit arrivé devant cette ville dans un moment où la jeunesse Lacédémonienne étoit sortie pour une expédition. Il arriva à l'entrée de la nuit, & remit son attaque au lendemain: ce peuple, de femmes, de vieillards, intimidé d'abord, eût peut-être succombé sous un effort prompt: mais la nuit ayant dissipé cette terreur, ces généreux habitans travaillerent à se retrancher avec tant de succès, qu'au jour Pyrrhus fut par-tout repoussé & battu; Ptolomée, son fils, y fut tué; lui même chargé dans sa retraite par une sortie des assiégés, fut entierement défait par les troupes d'Areüs qui accouroient au secours de la ville.

Le travail des Lacédémoniens est très-considérable, & l'étendue qu'il devoit avoir, m'engage à penser qu'ils ne firent que retrancher les têtes des rues & creneler les maisons. Plutarque est d'avis que ce retranchement fut construit de chariots enterrés jusqu'aux moyeux des roues, & de fossés par devant. Les femmes furent employées aux travaux, dont Plutarque prétend qu'elles firent la troisieme partie; elles s'y comporterent en vraies héroïnes, & justifierent par leur conduite le goût qu'elles ont de tout temps témoigné pour la valeur, & pour les hommes en qui elles ont reconnu beaucoup de courage. Leur exemple, & l'envie de mériter leur estime, dût en inspirer beaucoup aux hommes, & fit voir à Pyrrhus, aussi-bien qu'à la postérité, qu'il ne faut jamais remettre au lendemain les actions que l'on peut terminer sur le champ; c'est à la guerre une maxime sûre & constante, qui rend ceux qui s'en éloignent fort peu dignes de loüanges, quand même le succès auroit couronné leur retardement.



ARTICLE

Article XVI.

Des Capitulations des Anciens.

Il seroit à desirer que Grotius ou quelque autre Auteur d'autorité eût traité en particulier des capitulations, & eût donné touchant leurs interprétations, & la bonne foi, des loix qui passassent pour constantes, & pussent préserver le plus foible de la fraude & des supercheries qu'exercent assez souvent les plus forts, sur le prétexte de paroles équivoques, ou du moins prétendues telles. Au défaut d'un ouvrage aussi utile, je me bornerai à rapporter plusieurs exemples, qui malgré la bonne foi ordinaire des Anciens à exécuter leurs traités, nous ont été laissés par eux-mêmes, & nous feront voir des détours grossiers, & des fraudes manifestes.

Dans les interprétations données à des mots, chacun sentant en lui-même tout ce que ces exemples ont d'odieux & de révoltant, peut partir de cette voix intérieure pour se former une loi d'équité & de bonne foi dans l'exécution des capitulations, qui doit être plus forte que toutes les autorités anciennes & modernes. C'est en partant de ce principe, que je crois que l'on ne doit point hésiter de suivre à l'égard des capitulations ce que Grotius prescrit en général au sujet des conventions que l'on fait avec un ennemi. Il dit, *qu'elles doivent être gardées avec une solidité inviolable, sans dol, ni malice, & selon le vrai sens que l'on donne aujourd'hui à des paroles*. Et plus loin : *La regle de la vraie interprétation des paroles s'établit sur la présomption de la volonté, tirée d'indices les plus probables qu'il est possible. Ces indices sont de deux genres ; les paroles & les autres conjectures. On considère ces conjectures ou séparément d'avec les paroles, ou conjointement avec elle. S'il n'y a aucune conjecture qui détourne les paroles, il faut les entendre dans le sens qui leur est propre, non selon la grammaire, en s'attachant à leur étymologie, mais selon l'usage populaire.*

Ce même Grotius dit de la sortie d'une ville, lorsqu'une garnison capitule & se rend, *qu'elle doit s'entendre, en sorte qu'il y ait sûreté par les chemins, & non pas de la maniere qu'Alexandre l'interpréta, lorsque*, dit Polyen, *ayant assiégé un poste très-fort dans les Indes, ceux qui le défendoient, soit par foiblesse ou par nécessité, demanderent à parlementer. Alexandre leur permit de se retirer avec leurs armes ; ils sortirent donc, & la premiere journée ils allerent camper sur une hauteur, où ils poserent des sentinelles. Le Grec les sachant là, tira avec son armée du côté où les Indiens s'étoient campés, & les investit de toutes parts. Ces pauvres gens crierent à l'injustice, & lui opposerent la parole donnée.* Alexandre leur répondit : Il est vrai que je vous ai donné parole, pour vous retirer d'où vous étiez : mais je ne vous ai pas promis de cesser de vous poursuivre.

L'injustice de cette interprétation est assez sensible, pour ne pas s'y arrêter davantage. *Dans un partage de navires*, continue Grotius, *la moitié doit s'entendre de navires entiers, non pas sciés en deux, ainsi que l'expliquerent les Romains. On doit*

faire le même jugement dans de pareilles choses. Il faut avoir recours aux conjonctures, lorsque les mots & les phrases reçoivent plusieurs significations : de même il faut se servir des conjonctures, lorsqu'il y a apparence de contradictions dans les Articles d'une convention, afin de les concilier & les accorder, s'il est possible, les uns avec les autres. Dans tous ces cas, l'obscurité manifeste des paroles se dévoile par les conjonctures, & quelquefois même, ces conjonctures sont si évidentes, qu'elles se présentent d'elles-mêmes contre la signification des paroles les plus reçûes par l'usage.

Les gens de guerre devroient ignorer l'art de tromper, & fuir avec exactitude les termes qui sont équivoques, & ont besoin d'explication. Il faut laisser aux gens de chicane, cet art frauduleux, ils en ont besoin pour s'enrichir : mais un homme d'honneur, & qui fait un métier aussi noble, ne doit connoître que la bonne foi, & le sens droit des expressions, toutes supercheries le deshonorent. Pour les éviter, je voudrois que l'on finît toutes les capitulations par cette clause, que les termes seront pris dans leur sens propre & naturel, & le plus favorable aux assiégés.

L'extravagance du detour dont userent les Locriens, ne mériteroit guere d'avoir ici place : ils s'obligerent de garder un Traité *autant qu'ils seroient*, disoient-ils, *sur cette terre, & qu'ils auroient la tête sur leurs épaules. Ils jetterent de la terre qu'ils avoient mis dans leurs souliers, & des têtes d'ail qu'ils portoient sur leurs épaules, comme s'ils avoient pû par ce moyen se dégager de leur serment.* Le trait est tiré de Polybe.

Polyen rapporte un exemple aussi ridicule d'une capitulation. *Les Samnites*, dit il, *par un Traité fait avec leurs ennemis, promirent par serment de mettre fin à la guerre, & de se contenter en abandonnant leurs entreprises, d'ôter un seul rang de pierre tout autour des murs de la ville. Les assiégés ne trouverent pas que ce fut grand'chose, ils y consentirent. Les Samnites ôterent la premiere assise d'embas : par ce moyen le mur fut renversé.* Le même dit que *les Campaniens par un Traité avec leurs ennemis, arrêterent qu'ils leur donneroient la moitié de leurs armes, pour exécuter le Traité comme ils l'entendoient : les Campaniens couperent les armes par la moitié, & ne laisserent à leurs ennemis, que les moitiés retranchées.*

Ces différens exemples dont Polyen est rempli sentent la barbarie de ces temps reculés : mais les Romains, peuple plus policé, & plus jaloux de leur gloire, nous ont laissé des traits qui ne le cedent point à ceux-ci, & qui doivent diminuer beaucoup de l'opinion que nous avons, ou pour mieux dire, que l'on veut nous donner de leur véritable grandeur.

On lit dans Courtin, dans sa table de Grotius, que *les Romains avoient accordé aux Carthaginois, par un Traité, qu'ils seroient libres, & ils l'avoient exprimé par ces mots, Carthage sera libre ; stipulant de leur part, que les Carthaginois leur donneroient 300 ôtages, & qu'ils rendroient les armes. Les Carthaginois ayant exécuté ce Traité, les Romains leur ordonnerent quelques temps après, de ruiner leur ville de Carthage, & d'en transporter les maisons, c'est-à-dire, la nouvelle ville, à dix mille de la mer. Les Cartha-*

ginois alleguerent pour s'en défendre, leur Traité par lequel ils étoient déclarés libres. Les Romains chicannoient le mot de Carthage, & l'Auteur dit, *que c'étoit une pure supercherie de la part des Romains, parce que le mot de Carthage qu'ils prétendoient ne devoir signifier que les Bourgeois, & non pas la ville & les maisons, puisqu'on ne dit pas des maisons qu'elles seront libres, signifioient effectivement selon l'usage ordinaire de ce terme, & la ville & les habitans, lesquels ayant été déclarés libres, ne pouvoient pas être forcés à changer leur ville d'assiette.*

Etoit-ce là agir de bonne foi? & que doit-on penser d'un Sénat des Romains qui employe pareil sophisme, pour ruiner un peuple soûmis, & se délivrer de la crainte qu'il leur avoit inspirée tant de fois? C'est pourtant de ces mêmes Romains, que tous les écrivains nous vantent avec tant de soin la noblesse, & la grandeur d'ame.

Annibal pensoit bien differemment, malgré ce que Valere-Maxime a écrit de lui, plus par animosité que par raison. Ce célebre Chef *assiégeoit Salamanque en Ibérie, ville considérable; il traita avec les habitans, & promis de lever le siége, pourvû qu'on lui donnât 300 talens d'argent & autant d'ôtages. Ils n'exécuterent point la convention; Annibal revint y mettre le siége dans le dessein de la prendre d'insulte. Les barbares épouvantés d'une telle résolution, supplierent qu'il leur fût permis de sortir avec un seul habit, & leurs femmes, à condition de laisser leurs biens, leurs armes, & leurs esclaves. Les femmes sortirent avec les hommes, elles avoient caché des épées dans les plis de leurs robes, les soldats d'Annibal se mirent à piller la ville; les femmes donnerent à leurs maris les épées, & quelques-unes même s'en servirent courageusement, & attaquerent conjointement avec leurs maris les Carthaginois acharnés au pillage; il y eut de ces habitans de pris, & d'autres qui furent mis en fuite, & un bon nombre de tués pêle-mêle avec leurs femmes. Annibal admira le courage de ces femmes, les rendit à leurs maris, & laissa aux uns & aux autres, leur patrie & leurs biens.*

Après une action d'humanité aussi grande, on ne sauroit que condamner la partialité & la haine qui paroissent dans les écrits de Valere-Maxime, en admirant d'autre part la bonne foi & la clémence de celui qu'il traite de fourbe & de méchant homme.

C'est une question de savoir, s'il est bien d'user de représailles en fait de capitulation, c'est-à-dire, après la capitulation signée, d'attendre l'exécution pour la représaille, sans prétendre que la représaille soit absolument contraire au droit de la guerre. Je voudrois un peu plus de délicatesse à l'égard de la foi donnée; & en rigueur, je doute que ces sortes de représailles soient selon les lois de l'honnêteté, & d'un cœur généreux.

Nous en usons cependant dans ces derniers siecles, & les Anciens nous en ont montré l'exemple. Le Maréchal de Villeroy ayant pris Deinse & Dixmude en 1695, on prétendit qu'il manqua à remplir les articles de la capitulation de ces deux places.

Le Prince d'Orange assiégeoit alors Namur que le Maréchal de Boufflers défendit si bien: lors de l'exécution de la capitulation, il fit arrêter ce brave Gouverneur à la

tête de sa garnison, & il ne le rendit qu'après qu'on eut renvoyé les troupes qui avoient été faites prisonnieres de guerre à la prise des deux premieres places. Il est des cas où l'on ne sauroit user de trop de rigueur, dans la représaille d'une capitulation violée ; le cas des Samnites à l'égard des Romains, me paroît de ce genre. Les premiers ayant affiégé Chasie où il y avoit une forte garnison, & ayant tourné le siége en blocus, les Romains par le défaut de vivres, capitulerent. A peine furent-ils déhors, que contre la foi donnée, les Samnites les firent battre à coup de verges, & ensuite égorger inhumainement. Le Consul Junius résolu de venger ce forfait, marche à cette place, la prend d'emblée, & fait passer au fil de l'épée tous les jeunes hommes au-dessus de quatorze ans. On ne peut pas le taxer d'avoir outré la représaille, & je la crois nécessaire avec les nations qui font mauvaise guerre, pour les corriger, & leur apprendre à agir avec plus d'humanité, c'est même le seul moyen d'en venir à bout.

Pour prevenir toutes difficultés & toutes représailles dans les capitulations, je crois qu'il est prudent d'y insérer, que rien de tout ce qui compose la garnison, & de ce qui est compris dans la capitulation, ne pourra être sujet à représailles sous quelques prétextes que ce puisse être. Et un Gouverneur qui capitule, instruit par tous les évenemens connus, & les exemples que nous citons, ne sauroit être trop *exact*, dit le Pere Daniel dans son histoire de la Milice Françoise, *à peser les termes, pour n'y laisser aucune équivoque qui puisse donner lieu au Général ou au Commandant de chicanner dans l'exécution....... Dans l'article où l'on marque le lieu auquel la garnison doit être conduite, on ne manque point de marquer qu'elle y sera menée par le plus court chemin, ou par un autre que l'on spécifie. Ce qui arriva en 1638. sous le regne de Louis XIII.* continue-t-il, *a fait qu'on a toûjours été depuis attentif sur ce point. M. de Manicamps, Maréchal de Camp, & M. de Bellefond, Mestre de Camp, furent attaqués dans le fort du Bac, proche S. Omer par le Général Picolomini : ils soûtinrent plusieurs assauts, dans lesquels ils tuerent neuf cents hommes aux assiégeans ; enfin ne pouvant plus tenir, ils capitulerent. Un des articles de la capitulation, étoit qu'ils seroient conduits en France. Il fut observé : mais on les conduisit à travers les Pays-bas par le Luxembourg. Ils s'en plaignirent : mais on ne donna point d'autre réponse, sinon que ceux qui donnent la loi ; ont droit d'interpréter les articles indéterminés qui ne sont point assez éclaircis.* Picolomini n'avoit nulle représaille à citer pour excuser sa conduite ; & je trouve cette supercherie peu convenable, vû qu'il n'est point d'article d'une capitulation, dont l'on ne puisse forcer le sens pour en prendre occasion de vexer un ennemi, qu'il est d'autant plus mal de tromper, qu'il s'est soûmis de bonne foi. Je crois qu'il n'est pas hors de propos de traiter en passant ce que l'on doit faire, & à quoi oblige le terme de discrétion, lorsque l'on force une garnison à se rendre à cette condition. Sans vouloir, non plus que dans ce qui précéde, m'ériger en Législateur ni en juge dans cette matiere, je me contenterai d'exposer le sen-

timent de Grotius & des Anciens, citant aussi des exemples capables de reveiller le témoignage intérieur que, je crois que l'on doit consulter.

Il faut, dit Grotius, donner quartier à ceux qui demandent la vie, ou dans un combat ou dans un siége. Arrien prétend que les Grecs en usoient ainsi, & il part de cette supposition pour blâmer les Thébains qui avoient égorgé des ennemis qui s'étoient rendus. Il les accuse d'avoir agi contre la coûtume des Grecs; Thucydide dit la même chose : *Nous nous sommes mis sous votre puissance de notre propre mouvement, en vous tendant les bras. Et cela étant, vous savez que ce n'est pas la coûtume des Grecs de tuer ceux qui se sont ainsi rendus* Diodore de Sicile fait parler de même les Sénateurs de Siracuse, disant *que c'est une action d'un grand courage de pardonner à ceux qui se jettent à nos piés*. Et Sopater, *que l'usage de la guerre est de donner la vie aux supplians*.

Ce sont là les loix de la générosité, de l'équité & de l'humanité. Tuer ceux qui se rendent, dit Tacite, c'est une grande cruauté, & par là même, Alexandre, ce Héros de la Grece, a dû être taxé de cruel & de sanguinaire : il a acquis ces deux titres par sa seule action du Rocher, où il prit Arimaze Sogdien. L'ayant fait escalader, & ayant fait appercevoir à Arimaze des troupes dans les extrémités des hauteurs qui le dominoient, cette vûe frappa tellement ce Chef, qui n'avoit pû jusques-là être flechi, qu'il se détermina à abandonner le Rocher à Alexandre. Il demanda d'abord d'avoir la vie sauve, lui & les siens : mais Alexandre ne voulant entrer en aucunes compositions, Arimaze sortit lui-même à la tête des siens, & vint se rendre au vainqueur, dont il implora la clémence. Ce Monarque peu touché de leur soûmission, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pié même du Rocher.

Assûrément ce trait n'est ni légitime, ni sensé, ni digne d'un héros : il ne peut être regardé que comme une barbarie odieuse. Ces peuples & leur Chef s'étoient défendus avec valeur & obstination, pour garder la foi à leur Prince ; & rien n'autorisoit Alexandre à cette sévérité. Grotius convient qu'un traitement pareil n'est légitime que lorsqu'un crime le précede ; *tel* dit-il, *qu'un juste juge le croiroit digne de mort, ainsi que nous voyons arriver quelquefois, lorsqu'on fait passer par le fil de l'épée des prisonniers de guerre, & autres que l'on a pris à discrétion, ou que l'on refuse de recevoir à condition de la vie ; parce que, par exemple, encore qu'ils fussent persuadés eux-mêmes de l'injustice manifeste de la guerre, ils n'auroient pas laissé que de demeurer sous les armes ; parce qu'ils auroient déchiré la réputation de leurs ennemis avec les derniers outrages, ou parce qu'ils auroient violé leur serment, ou quelques droits des Gens comme seroit celui des Ambassadeurs ; ou enfin parce qu'ils seroient transfuges ou fugitifs.*

Alexandre, dit Possanius dans Grotius, *ne se mettoit pas fort en peine de manquer de parole en toutes occasions ; en sorte que personne n'a jamais fait moins de compte de la bonne foi que lui.* Cependant il se corrigea de ce vice & même de sa cruauté, par le conseil de ses

amis qui lui firent sentir que les massacres qu'il avoit ordonnés dans certaines villes des Indiens qui s'étoient bien défendus, avoient fort indisposé ce peuple contre lui, & qu'ils le regardoient comme un brigand & un meurtrier. Il changea de conduite, & donna quartier dans la suite aux Mylessiens, parce qu'il les avoit reconnus braves, & fideles à leur parti.

Sallufte prétend que c'est une action contre les lois de la guerre, c'est-à-dire, contre l'équité naturelle, & contre les lois des peuples policés, que de faire périr ceux qui se rendent à discrétion. Je suis ainsi que lui de l'avis de Lactance, qui dit dans Grotius, *que l'on pardonne aux vaincus, & que la clémence trouve place au milieu des armes.* Le même Auteur cite un beau mot d'Aristide à ce sujet: *C'est aux hommes de notre naturel de forcer par les armes ceux qui leur résistent; mais aussi de traiter humainement ceux qui se rendent.* Nos loix militaires sont fondées sur les mêmes sentimens: & quoi que l'on exalte en tout les Romains, je trouve que nous les surpassons en douceur & en humanité. Ils s'en éloignoient beaucoup, selon moi, en rendant esclaves tous les prisonniers de guerre, tous ceux qui se rendoient à discrétion, & même les habitans des villes prises à ces conditions. Ils pillerent & raserent Sutricium; à la bonne heure c'étoit l'asile des révoltés: mais Tite-Live ajoûte, *On ne comptoit point entre le butin ces quatre mille hommes qui s'étoient rendus. Quand le Consul triompha, il les fit mener en pompe devant son char, & ensuite les ayant fait vendre, il en revint dans l'épargne une somme de deniers. Il y en a qui ont écrit que tous les prisonniers étoient esclaves, & pour moi je le croirois plus facilement, que de croire qu'on eût vendu des personnes qui s'étoient rendues d'elles-mêmes.*

Tite-Live en blâmant cette action, ne fait pas attention que les Romains ont agi de même dans une grande quantité d'occasions semblables.

En géneral le mot de discrétion doit exclurre la mort, puisqu'il seroit bien plus glorieux, plus utile & plus doux pour ceux qui se rendent, de périr les armes à la main, que de s'exposer à perir de sang froid par les mains du vainqueur; & il y a de la lâcheté à user aussi cruellement de son pouvoir. Quelquefois dans le cas de rébellion, où les exemples peuvent être nécessaires; ce mot emporte la mort de quelques coupables, mais ne peut jamais s'étendre à tous.

Rapin-Thoiras rapporte une capitulation dans le genre de celle dont nous parlons, dont le récit est touchant, & montre tous les droits de l'humanité, sur des cœurs grands & sensibles. Edouard assiégeant Calais en 1347. cette place s'étant défendue au delà des regles prescrites, par l'espérance d'un secours qui n'arriva point, mit les défenseurs dans le cas d'avoir recours à la discrétion de ce Prince, qui promit la vie aux habitans & aux soldats, à l'exception *de six principaux bourgeois pour les sacrifier à sa vengeance, laissant aux habitans la liberté de choisir eux-mêmes les victimes. Cette rigueur causa une extrême consternation dans la ville: il n'étoit pas facile de faire le choix de ces six personnes; cependant il n'y avoit point de temps à perdre. L'histoire ne doit point passer sous si-*

lence la généreuse action d'Eustache S. Pierre, l'un des principaux habitans de cette ville. Ce bon citoyen voyant la crainte & le désespoir peints sur le visage de ses compatriotes, s'offrit volontairement d'être l'un des six que le Roi d'Angleterre demandoit. Une magnanimité si peu connue toucha tellement le reste des habitans, qu'il s'en trouva bien-tôt cinq autres, qui à l'exemple de celui-là, se dévoüerent pour le salut de leurs citoyens. Ces six illustres bourgeois résolus d'appaiser la colere du vainqueur, par le sacrifice de leur vie, sortirent piés nus, en chemise, la corde au col, & allerent lui présenter les clés de la ville. Ils le trouverent tellement irrité que malgré l'intercession du Prince de Galles, & des principaux Seigneurs de la Cour, il ordonna qu'on les menât au supplice: mais s'il eût assez de fermeté pour refuser cette grace aux instantes prieres de son fils, il ne put trouver dans son cœur la même dureté pour la Reine. Cette bonne Princesse, touchée de l'infortune de ces misérables, s'étant jettée à ses piés, les yeux baignés de larmes, lui demanda leur grace au nom de Jesus-Christ. Quelque résolution qu'il eût prise, il ne put voir à ses genoux une épouse qu'il aimoit si tendrement, sans sentir amollir son cœur; & malgré la fermeté dont il étoit armé, il se laissa vaincre à ses prieres.

Il fut heureux pour la gloire de ce Prince de s'être laissé attendrir, sans quoi les siecles à venir eussent eu le droit de l'accuser de barbarie. Est-ce donc un droit du vainqueur, que d'immoler à sa vengeance de braves gens qui ont la fermeté de résister jusqu'au dernier moment? Bien loin delà, je crois qu'il est grand, noble & généreux de respecter le courage dans ses ennemis. Il est vrai qu'il y a des lois à la guerre qui n'admettent plus de capitulation pour de certains postes trop mauvais, qui ont l'audace de résister à une armée royale, & c'est ceux-là que l'on ne reçoit qu'à discrétion: mais plus la défense est hardie, plus elle est digne d'admiration. Un Commandant n'est que dépositaire du poste qui lui est confié, & il ne doit le ceder à l'ennemi que lorsqu'il ne peut plus le conserver à l'ami. Il y a des exemples où l'on a puni les Commandans ennemis qui avoient eu l'audace de défendre ce qu'on appelle une bicoque: mais je ne les regarde point comme suffisans, pour autoriser à le faire. Quant à l'égard d'une place forte, fut-elle ouverte jusqu'au milieu de ses rues, on n'a jamais refusé dans ces siecles-ci, une composition au Gouverneur, qui, ce me semble, doit être d'autant meilleure qu'il a le plus mérité l'estime du vainqueur. Les Romains étoient dans l'usage de ne capituler à des conditions honorables, qu'avant que le bélier eût frappé les murs. C'est ce que nous apprend César dans ses Commentaires, quand il dit, parlant de ceux de Namur, qui avoient demandé à capituler: *Qu'il leur fit réponse qu'il leur pardonnoit moins par raison que par coûtume, & qu'il leur eût accordé leur demande, s'ils se fussent rendus avant que le bélier eut frappé le mur: mais qu'il n'y avoit maintenant d'accord qu'en rendant les armes.*

Quoi qu'il en soit des lois de la guerre à ce sujet, je crois qu'après une belle & longue défense, toute capitulation est honorable; & si les conditions qu'on vous

impose sont dures, il seroit bien plus dur encore de n'avoir pas fait tout ce que l'on a pû pour ne se rendre qu'à l'extrémité. Nous ne nous deshonorerons pas moins à rendre trop tôt un mauvais poste, qu'un bon, dès que nous eussions pû le défendre davantage.

C'est encore une question qui tient à notre sujet, que de savoir si l'on doit punir du dernier supplice un Gouverneur qui rend une place par lâcheté. Quelques Juris-Consultes prétendent que non : mais il faut espérer pour l'honneur des armes que cette opinion n'ira pas plus loin que chez eux. Il est vrai que la poltronnerie n'est pas un crime pour les gens dont la profession n'est pas d'être brave : mais c'en est un pour un militaire, qui a connu ou qui doit connoître ses engagemens, & qui ne doit point attendre dans un métier libre le moment de se deshonorer dès qu'il ne s'est pas senti assez de fermeté pour y remplir son devoir.

Quant au droit de punir les Gouverneurs lâches, les Conseils de guerre l'ont constaté bien des fois, peut-être pas assez souvent : mais celui de 1636. contre un Officier qui avoit rendu lâchement Cerq, & à qui le Roi voulut que l'on coupa le cou, a fait loi en cas qu'il en manque à ce sujet.

Nous avons vû laisser impuni celui qui en 1706. rendit Goyto, après quelques volées de canon, dans le temps que l'on marchoit à son secours, ainsi que celui qui livra Modene en 1707. par une capitulation, à laquelle personne ne signa ; il fut cependant recompensé : mais celui qui en 1708. rendit Exile, fut dégradé des armes, avec circonstance pire que la mort, pour avoit rendu au bout de trois jours une place qui pouvoit tenir un mois de tranchée ouverte. Il étoit moins coupable que les deux premiers, mais il falloit un exemple que tous trois eussent dû fournir.

Avant de finir cet article, je veux rapporter un trait de la bonne foi de nos ayeux, & de leur religion à tenir leur parole à leurs ennemis.

Le Duc de Normandie assiégeant Engoulême en 1346. le Gouverneur nommé Jean de Norvik, après une longue & très-vigoureuse défense, se trouva fort pressé & fort embarrassé, parce que les vivres commençoient à lui manquer ; desespérant de sauver sa place, il pensa à sauver la garnison & sa propre personne : il usa pour cela d'une ruse, & ne communiqua son dessein à qui que ce fût. La veille de la Purification de la Vierge, il parut sur les creneaux tout seul, & fit un signal de son chaperon au corps-de-garde du camp : on lui envoya un Officier à qui il dit qu'il seroit bien aise de parler au Duc de Normandie, ou à l'un des deux Maréchaux. Le Duc y alla lui-même. Le Gouverneur lui ayant fait une profonde reverence ; ce Prince lui dit en riant, Je vois bien, M. le Gouverneur, que vous voulez vous rendre. Point du tout, Monseigneur, reprit Norvik ; mais sachez que vous avez aussi bien que moi beaucoup de dévotion pour la Sainte Vierge : j'ai pensé à vous prier d'une suspension d'armes seulement durant la fête de demain ; & qu'il ne soit permis ni à vos soldats ni aux miens de tirer l'épée pendant tout ce saint jour les uns contre les autres ; le Duc le lui accorda volontiers.

Norvik ayant tiré cette parole du Prince

Prince, fit charger pendant la nuit tous ses bagages sur des chariots, & le lendemain matin sortit à la tête de sa garnison marchant vers le camp. Aussi-tôt les assiégeans se mettent sous les armes, croyant qu'il venoit les attaquer. Il fit signe qu'il vouloit parler au Commandant du quartier, & lui dit, qu'il ne venoit point pour se battre : mais qu'il se servoit du privilege de la treve accordée pour ce jour-là par le Duc de Normandie; qu'il étoit bien aise de se promener hors de la place, où il étoit renfermé depuis si long-temps; & qu'il étoit persuadé que le Prince ne violeroit pas la parole qu'il lui avoit donnée le jour d'auparavant. Les Commandans ne laisserent pas de l'empêcher de passer outre, avant qu'on eût reçû de nouveaux ordres du Prince : on alla aussi-tôt l'avertir, cela le fit rire, ils m'ont trompé, répondit-il, *mais laissons-les aller : de par Dieu, contentons-nous d'avoir la ville. Dès le lendemain les Bourgeois demandant quartier, on le leur accorda. Le Duc mit dans la place pour commander, Antoine de Villiers avec une garnison.*

ARTICLE XVIII.

Des conjurations ou cabales secrettes, pratiquées dans les places assiégées.

CE n'est point un évenement fréquent qu'une conjuration dans une place assiégée; cependant comme il y en a eu, il est bon d'en toucher un mot : je les crois d'autant plus rares parmi les troupes, que je suis persuadé qu'elles ne peuvent émaner que de gens poltrons, lâches & dont l'ame est entichée de bassesses, de noirceurs, & de crimes; s'il s'en trouve quelques-uns de ce genre, il est bien difficile qu'ils puissent réunir un assez grand nombre de gens de leur espece, pour mener à sa fin une conjuration qui ne peut jamais être l'ouvrage d'un seul.

Il n'en est pas de même des conjurations contre l'Etat. Je crois que dans celles-ci, le prétexte du bien public, de la liberté, du soulagement des peuples peut émouvoir les grandes ames, & produire des Chefs capables par leurs grands talens, leur courage, leur fermeté, & leur audace, de conduire ces grands évenemens, si communs dans l'histoire, & qui n'eussent point réussi sans toutes les qualités que je donne aux Chefs de pareilles entreprises, qui doivent être, sans contredit, des gens du premier ordre, d'un cœur grand, & au-dessus de ce que nous appellons communement de grands hommes. Mais dans une place assiégée quels sont ou peuvent être les motifs d'une conjuration, si ce n'est la poltronnerie qui fait qu'aux dépens d'un honneur dont on n'a jamais connu l'aiguillon, l'on cherche à échapper au danger par une prompte reddition? Quand un pareil dessein a été conçû, à combien faut-il se découvrir pour pouvoir le faire réussir, & quelle espece de complices a le coupable? Des gens de son espece sans doute, un nombre de mauvais soldats qui sont sans cesse portés à découvrir le complot par deux puis-

sans motifs pour les ames timides; l'un l'espoir d'une grosse récompense; & le second l'appréhension du supplice, si l'on vient à être découvert.

Ce sont ces différentes réflexions qui doivent engager les Gouverneurs, à observer les gens en qui ils ont reconnu quelques-uns des vices dont je parle, & parmi les Sergens & les soldats, on doit se méfier des breteurs; ce sont ceux-là qui pour l'ordinaire sont les plus mutins & les plus lâches dans les actions de guerre, & à qui un traître s'adressera plus volontiers, d'autant mieux que pour l'ordinaire ils ont une intelligence & une considération dans leur troupe au dessus des autres soldats, tant que leur lâcheté devant l'ennemi n'a point encore éclaté. Deux exemples, l'un des Anciens, l'autre des Modernes, vont nous fournir des réflexions instructives sur cette matiere par le parallele que nous en allons faire: le premier se lit dans le premier volume de notre Auteur.

C'est dans le récit du siége de Lilybée, où parlant des conjurés qui avoient résolu de livrer la ville aux Romains, il dit que *persuadé de la soûmission de leurs soldats, ils passent dans le camp des Romains, & font part au Consul de leurs projets. Un Achéen nommé Alexon, qui autrefois avoit sauvé Agrigente d'une trahison que les troupes à la solde des Siracusains avoient tramée contre cette ville, ayant découvert le premier la conspiration, en alla informer le Commandant des Carthaginois. Celui-ci assemble aussitôt les autres Officiers, il les exhorte, il employe les prieres les plus pressantes, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, & à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plutôt gagnés, qu'il les envoya vers les soldats étrangers, Gaulois & autres, pour aider à persuader les premiers; il leur joignit un homme qui avoit servi avec les Gaulois, & qui par là leur étoit fort connu, c'étoit Annibal fils de cet Annibal qui étoit mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercenaires, Alexon qu'il considéroit beaucoup, & en qui il avoit de la confiance. Ces députés assemblent la garnison, l'exhortent à être fidele, se rendent garants des promesses que le Commandant faisoit à chaque soldat, & les gagnent si bien, que les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, & on les chassa à coup de pierres & de traits. C'est ainsi que les Carthaginois trahis par les soldats étrangers, se virent sur le point de périr sans ressource, & qu'Alexon qui auparavant par sa fidélité avoit conservé aux Agrigentins leur ville, leur pays, leurs loix, & leur liberté, fut encore le libérateur des Carthaginois.*

Il y a grande apparence que la conduite d'Imilcon avant cet évenement, lui servit beaucoup à découvrir la conspiration dont il s'agit; & le zele d'Alexon avoit sans doute été encouragé par les caresses, les libéralités & les attentions, que tout bon Général doit avoir pour les gens de cœur, & de bonne conduite; c'est là la premiere démarche pour empêcher les conspirations. Alexon l'aborde avec cette confiance qu'il lui avoit inspirée, & par un service aussi signalé que cette découverte, se trouva en quelque façon quitte avec son Général. Le seul motif de reconnoissance & d'attachement, contient les hon-

nêtes gens dans le devoir; en augmentant le nombre de ses amis, un Chef travaille bien efficacement pour sa gloire.

La conspiration une fois découverte, il paroît qu'Imilcon se conduisit très-bien en assemblant les Chefs de ses troupes, & tout le récit de Polybe me confirme dans ma premiere idée. Ce célebre Carthaginois s'étoit concilié & attaché les Chefs & les gens accrédités dans leurs troupes. On est bien fort quand on ne s'écarte point de cette maxime.

Il ne perdit point de temps, autre maxime; la diligence dans ces sortes d'occasions est capitale: il employa son crédit près des Chefs, son éloquence, & toutes les caresses, les promesses, & sans doute les menaces nécessaires; il vint à bout d'éteindre, ou pour mieux dire, d'étouffer cet incendie dès sa naissance, preuve peu équivoque de sa bonne conduite. Nous allons faire le parallele de la conspiration moderne dans une place aussi assiégée, & nous partirons de là pour établir des maximes.

Je veux parler de la conspiration de Trève, lorsque le Maréchal de Crequi après avoit été battu à Consarbrik un peu par sa faute, voulant réparer sa perte, & rétablir sa réputation, se jetta, lui quatrieme, dans Trève pour la défendre contre les Princes de Lunebourg, & le Duc de Lorraine. Il fit des prodiges de fermeté, de valeur & d'habileté, dans cette défense, où le terrein fut disputé pié à pié, pris & repris bien des fois. Un Auteur anonyme rapporte le fait en ces termes: *Le Maréchal, au désespoir que tous ses efforts fussent inutiles, étoit cependant jour & nuit sur pié à exciter les Officiers à périr plutôt que de souffrir que les ennemis s'emparassent de la place: mais un nommé Bois-Jourdan, Capitaine dans la Marine, défaisoit dans un moment ce que le Maréchal avoit fait, remontrant à ses camarades, pourquoi il étoit si acharné à les vouloir faire périr: & enfin il persuada la plûpart, qui se montrerent meilleurs ménagers de leurs vies, tellement que les ennemis ayant attaqué la contrescarpe, l'emporterent après une médiocre résistance. Cet évenement redoubla la furie du Maréchal de Crequi; & lui qui ne donnoit de l'argent que rarement, en donna aux soldats pour les exciter à reprendre la contrescarpe. Des Officiers qui n'étoient point encore gagnés par Bois-Jourdan, entreprirent de les mener contre l'ennemi, & le détachement étant fait, ils attaquerent de si grande force qu'ils firent plier tout ce qui se présenta devant eux: mais les ennemis s'étant ralliés en même-temps, & étant soûtenus par des gens frais, ils retournerent à la charge, & regagnerent le terrein qu'ils avoient perdu.*

Cette action qui avoit coûté aux François plus de quatre cents hommes, avec quelques Officiers, donna sujet à Bois-Jourdan de recommencer ses brigues; & ayant insinué à plusieurs, que l'obstination du Maréchal les feroit tous périr, s'ils n'y donnoient ordre, il leur dit, qu'il falloit traiter avec les ennemis, sans se laisser amuser davantage; qu'ils avoient assez montré qu'ils ne manquoient pas de courage, s'étant défendus comme ils avoient fait dans une méchante place; qu'une plus longue résistance tiendroit du désespoir, ce qui ne plairoit pas à la Cour; qu'il vouloit bien que l'on fût brave, mais non pas téméraire; qu'en un mot cela étoit bon pour un Maréchal de Crequi

qui venoit de perdre une bataille, mais que pour eux qui avoient toûjours fait leur devoir, il leur suffisoit d'avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Ces raisons jointes aux efforts que les ennemis faisoient tous les jours pour se rendre maîtres de la place, porterent laplûpart des Officiers à consentir aux expédiens que Bois-Jourdan leur proposoit, qui étoient de députer aux Princes de Lunebourg, & de capituler avec eux. En effet, Bois-Jourdan leur ayant envoyé un tambour, on se donna des otages de part & d'autre, tout de même que s'il eût été Gouverneur, & il promit de rendre la place, à condition qu'on laisseroit sortir la garnison sans armes, excepté la cavalerie, & les dragons qui emporteroient leurs épées.

Le Maréchal de Créqui ayant quelque vent de ce qui se passoit, fut trouver Bois-Jourdan sur le rempart, & feignant d'ignorer la chose, lui dit que comme il avoit beaucoup de confiance en lui, il le prioit de concourir avec lui de tout son mieux à la défense de la place; que les choses n'étoient point encore désespérées; qu'il savoit de bonne part que le Roi leur envoyoit du secours, & que si la place étoit à l'extrémité, il eût eu soin de faire sa composition: mais Bois-Jourdan, sans lui donner le temps d'en dire davantage, lui répondit qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû tant qu'il y avoit eû de l'espérance: que maintenant voyant qu'il n'y en avoit plus, il avoit cru devoir faire sa composition, voyant qu'il s'obstinoit à les faire perir dans une méchante place; que ses camarades en étoient d'accord, & qu'ils alloient bien-tôt livrer la porte de la ville, selon le traité qu'ils avoient fait avec les Princes de Lunebourg. Le Maréchal de Créqui perdant patience à ses paroles, mit l'épée à la main, & courut sur lui pour le tuer; sur quoi un soldat de la compagnie de Bois-Jourdan le coucha en joue: mais le Maréchal lui présentant le bout de son épée, le soldat prit la fuite, & Bois-Jourdan de même qui sauta dans le fossé. Il se sauva delà dans le camp des ennemis: mais n'ayant pas trouvé qu'on eût pour lui toute la considération qu'il espéroit, il voulut passer en Allemagne, où ayant été reconnu à Stenai, il fut arrêté & transféré à Metz, où il fut mis au Conseil de guerre, qui le condamna à perdre la tête, supplice bien doux pour un si grand crime que le sien, car il étoit inoüi jusqu'alors, & sur-tout parmi les François, qu'un simple Capitaine d'infanterie se fût révolté contre son Chef, & encore contre un Maréchal de France. Mais ce que l'on peut dire à cela, c'est que le malheur de Bois-Jourdan lui avoit fait croire qu'il seroit avoüé de la Cour, en quoi il se trompoit grandement: car quand même il auroit eu toutes les raisons du monde, elle n'avoit garde d'autoriser une désobéïssance dont il se seroit ensuivi trop d'inconveniens.

La ville fut rendue malgré le Maréchal, qui n'ayant pas voulu signer à la capitulation des mutins, fut prisonnier de guerre.

La garnison de Treve fut conduite à Metz, où l'on fit le procès aux Officiers qui étoient complices de la capitulation de Bois-Jourdan, & il y en eût qui eurent le cou coupé, d'autres qui furent dégradés de Noblesse eux & toute leur postérité. L'on décima aussi les soldats, parce que le Maréchal s'étant adressé à eux ensuite de la révolte de Bois-Jourdan, ils avoient refusé de lui obéir.

Nous avions vû à Lilybée une cons-

piration découverte, & qui n'eut point d'effet; & nous en voyons maintenant une découverte, un peu tard à la vérité, mais qui eut le sien malgré la vigueur du Maréchal de Crequi. Ne seroit-ce point un peu la faute des mesures qu'il prit pour parer le coup? Son discours sur le rempart à Bois-Jourdan ne paroît pas l'effet d'une mûre réflexion, & a trop l'air d'un premier mouvement pour un Maréchal de France & un Général qui se doit, & à son rang, une façon d'agir plus décente, & dont l'effet eût été plus sûr. Si au lieu d'écouter son ressentiment, & de vouloir seul être le vengeur d'une trahison de cette conséquence, il eût assemblé chez lui le Conseil de guerre, qu'il y eût fait appeller plusieurs Capitaines, afin d'avoir occasion d'y introduire Bois-Jourdan; pour lors l'ayant déféré lui-même comme traître, comme il ne paroît pas qu'aucun Chef de corps ait été du complot, il y a tout lieu de croire que toutes les voies eussent opiné à faire un exemple févere du traître, dont il ne falloit alors point du tout suspendre l'exécution, même la hâter, & la rendre secrete, s'il paroissoit qu'il fût nécessaire.

La dignité de Maréchal de France, la vivacité avec laquelle M. de Crequi eût représenté l'outrage fait à la valeur, à l'honneur & à la gloire de la nation, & de la garnison en particulier, sont des garans presqu'assûrés de la docilité du Conseil de guerre, qui étant réfléchi, & composé de gens non subornés, auroit pris le bon parti.

D'ailleurs il avoit encore une voie d'éluder la décision du Conseil de guerre, s'il l'eût craint ou soupçonné; l'autorité le mettoit dans le cas de s'en servir, c'étoit de ne point aller aux opinions, mais d'annoncer simplement, que le crime du sieur de Bois-Jourdan étant si clair & si bien reconnu, il avoit fait assembler ce Conseil, pour être témoin de la sentence qu'il prononçoit devant eux, & qu'il le condamnoit, &c. joint à cette précaution d'avoir le bourreau caché & tout prêt pour l'exécution; c'étoit là le cas de le faire exécuter sans bruit, & de pendre son corps aux fenêtres de la maison, afin d'intimider les complices & les faire rentrer dans le devoir. C'étoit le parti le plus court & le meilleur à prendre pour le Maréchal de Crequi, qui par-tout, excepté dans cette occasion, a acquis & mérité le titre d'un des meilleurs Généraux du dernier siecle.

Un crime de cette espece ne sauroit permettre que l'on délibere ou que l'on s'amuse à chercher de meilleures preuves: dès qu'on a des indices assez forts, il faut seulement s'assûrer sans différer des coupables: plus on leur donne de temps, plus leur nombre grossit, & devient embarrassant, puisqu'il arrive que les moins portés à la révolte, se familiarisent avec cette idée, & que l'exemple, toûjours si contagieux, fait de furieux progrès dans les instans même les plus courts. Toutes ces choses représentées au Conseil de guerre par un homme d'autorité, auroient fait approuver cette conduite.

Voilà un défaut dans la conduite postérieure du Maréchal: mais il y en a eu un plus grand encore dans le commencement de sa conduite à ce siége, qui fut sans doute la cause du deshonneur de sa garnison. Le récit seul de cette conf-

piration nous annonce dans le Maréchal un homme peu aimé de ses troupes. Bien éloigné d'avoir leur confiance, & sans doute peu porté à recevoir les différens avis qu'on pourroit lui donner, il étoit resserré dans ses libéralités, par conséquent peu aimé du soldat. Comment se pouvoit-il, si cela n'étoit pas, qu'il eût été le dernier à apprendre un complot, où tant de gens avoient concouru ?

L'Auteur anonyme nous le dit formellement qu'il n'y avoit personne qui n'eût souhaité que la honte de Consarbrik eût renversé toute sa fortune à cause de sa fierté, & de son air méprisant qui le faisoit haïr de tous.

Un vieux Officier Général qui le connoissoit beaucoup, m'a dit que la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, faisoit qu'il n'écoutoit qu'avec dédain tous les avis & les conseils qu'on lui donnoit, ce qui rebutoit tout le monde : on ne l'avertissoit jamais de rien, parce qu'on supposoit toûjours qu'on le feroit en vain. Il est assez particulier que ce défaut qui est celui des mauvais Généraux ait été si long-temps celui du Maréchal de Crequi, qui étoit très-bon, & que l'on peut appeller un homme du premier ordre. Il est vrai de dire aussi qu'il changea beaucoup, & sans doute que cette leçon ne lui fut pas inutile. Combien de choses ne dût-il pas entendre de la part d'une garnison mutinée en entier, & qui capituloit malgré lui? Il fit depuis tout ce que peut faire le plus grand homme, c'est de profiter de ce qu'il a vû & oüi pour corriger sa conduite, son humeur & sa fierté : il devint dès ce moment, populaire, affable, d'un accès facile, écoutant un chacun, & attentif à se concilier les troupes qui lui étoient subordonnées; il étoit né avec de grands talens, & il devint un grand homme.

S'il eût réflechi avant son aventure à la conduite d'Imilcon, & qu'il eût senti le contraste de la sienne, quoique dans une occasion moins périlleuse que celle où se trouva le Carthaginois, il eût sans doute suivi à peu près le même plan; il eût fait en un mot ce que j'ai dit qu'il falloit faire, & ce que nous allons rassembler en maxime, dont la premiere est de connoître & de se concilier autant que l'on peut les Chefs des corps, soit pour les employer dans le besoin, soit pour être instruit par eux de ce qui se passe: delà on descend aux Officiers particuliers; on tache de distinguer ceux qui le méritent, soit par leur naissance, leur courage, leur considération dans leurs troupes; s'il est possible de se lier d'amitié avec un de chaque corps, il est fort utile d'avoir de pareils amis, & c'est par eux que l'on est instruit de nombre de choses nécessaires. Il faut de bons espions dans la place qui entendent & vous rapportent tout ce qui se dit & se fait loin de vos yeux, afin d'être à portée de prevenir de bonne heure les trahisons.

L'insolence des soldats, leur mauvaise volonté dans l'exécution des ordres qu'on leur donne, & les mauvais discours de certains Officiers, sont toûjours les indices qu'il y a quelque sédition prête à éclorre.

Après toutes ces précautions, s'il arrive que l'on découvre quelque trame ourdie ou préparée, il faut sans tarder faire arrêter les

coupables, assembler le Conseil de guerre, si c'est un homme en crédit sur-tout ; s'ils sont plusieurs Officiers coupables, il faut par la douceur & sous des prétextes plausibles, les nommer de ce Conseil de guerre pour deux raisons, l'une de connoître les coupables véritables à leur parole, leur contenance, & mille autres indices qui aident à pénétrer le vrai ; & la seconde est que les coupables étant reconnus, on a d'autant plus de facilité de les arrêter. Ensuite de quoi en les séparant, & leur appliquant les meches s'il le faut, l'on parvient à connoître les circonstances, & le nombre des complices avant que qui que ce soit en ait été averti, ce qui prévient l'émeute, qu'il est plus aisé de prevenir que de c.l-mer. On ne doit jamais retarder la punition;il faut qu'elle soit assez sévére pour effrayer les Auteurs de pareilles trahisons. Si le nombre des coupables est grand, il faut s'armer d'une plus grande fermeté ; ce sont alors autant d'ennemis contre lesquels il n'est pas moins glorieux de perir que contre ceux de dehors. Il arrivera bien rarement que le crime leur laisse l'audace de se défendre : pour l'ordinaire il sont effrayés par le trouble de leur conscience, & tremblent devant l'autorité armée pour les punir.

Yphicrate, dit Polyen, *faisant la guerre en Thrace, fut averti que deux de ses Capitaines méditoient une trahison. Il convoqua les principaux Chefs de l'armée, & leur ordonna, quand ils manderoient les deux Capitaines de se saisir de leurs armes, & de celles de leurs soldats. Tout cela ayant été exécuté, & Yphicrate ayant convaincu ces deux Officiers de trahison, les fit incontinent mourir : quant à leurs soldats, il les dépouilla & les chassa du camp comme des misérables, indignes de porter l'épée.*

Paul Erizo nous a donné une belle leçon de conduite en pareil cas : lorsqu'au siége de * Negrepont, Mahomet II. voulut *joindre l'intrigue à la force, & pensa à pratiquer dans la place, Thomas Schiano qui y commandoit l'artillerie & un corps de cinq cents fantassins Italiens. Celui-ci promit d'introduire les Turcs par le poste qu'il défendoit, & employa dans cette lâche négociation son neveu Luc de Cortulia. Tous deux furent apperçûs plusieurs fois sur les murailles de la ville, conférant avec les Turcs ; ils entretenoient aussi leur correspondance par des fleches chargées de lettres, & tirées reciproquement du camp dans la ville : mais enfin il en vint tomber une aux piés d'une jeune fille, qui l'ayant portée aux Magistrats, servit à avérer la trahison. Sur le bruit qui s'en répandit, le perfide Schiano eut la hardiesse de s'en plaindre comme d'une calomnie, & faisant mettre sa compagnie sous les armes dans la grande place de la ville, menaça de passer au fil de l'épée ceux qui soupçonneraient son innocence: mais sa fureur prête à éclater, fut prudemment adoucie par la modération du Provéditeur Erizo, qui pour lever toute défiance, vint sans suite l'aborder d'un air affable, & d'un front qui n'étoit chargé d'aucun ombrage, ni capable d'en donner. Erizo lui toucha dans la main, & l'invita si obligeamment de venir dîner chez lui, qu'il l'y attira : mais aussi-tôt il le fit pendre par un pié aux barreaux d'une fenêtre.*

* Guillet, Hist. de Mahomet II. liv. 6.

On ne voit pas qu'après cette exécution les cinq cents hommes ayent fait aucun mouvement; le Chef puni, il est presque sûr que le reste des coupables demeure dans le devoir.

Chez les nations où il y a des troupes étrangeres & mercenaires, c'est sur elles qu'un Gouverneur doit avoir la principale attention, un seul Officier peut y exciter de grandes séditions, & c'est sur-tout de ces troupes qu'il faut s'attacher à connoître les Chefs, & à se concilier les plus considérables d'entr'eux: c'est ce qu'avoit fait Imilcon envers l'Achéen Alexon.

ARTICLE XVIII.

Quels peuvent être les moyens d'empêcher les trahisons dans une place assiégée, & les remedes que l'on peut apporter, lorsqu'elles sont sur le point d'éclorre.

J'Ai dit dans l'Article précédent, que la meilleure précaution pour prevenir les conspirations dans une place assiégée, est de la part du Gouverneur de se concilier l'amitié des Chefs de corps, & des corps eux-mêmes; de tâcher par toutes sortes de voies, d'en connoître l'esprit pour les employer dans le besoin. Je vais entrer maintenant dans le détail des moyens les plus efficaces pour y parvenir.

Il est certain que le plus grand obstacle dans le caractere d'un Chef pour acquérir cette amitié, est l'envie de s'enrichir, comme pourroit l'avoir un misérable Bourgeois, nourri & élevé dans l'idée de l'amour des richesses. L'avarice est toûjours suivie du mépris, & le mépris entraîne l'indépendance. La noblesse & la générosité qui font la vertu opposée à ce vice, doivent se manifester d'abord par une table abondante, sans délicatesse, où tous les Officiers sans distinction de grade, soient admis, & par préference les plus indigens. C'est la table qui est le fondement de l'union & de la bonne intelligence entre les Chefs & les membres. Une honnête liberté qui y regne, & qu'il doit y introduire plus qu'ailleurs, sert à connoître les sujets; les discours sont les miroirs de l'ame pour l'ordinaire, & par ceux que chacun tient lorsqu'il se croit en liberté, on a bientôt reconnu les cœurs. C'est là où l'on apperçoit la considération que chaque Chef a dans son corps, & d'où l'on augure ce que l'on peut attendre; c'est encore là où tout Général, & tout Gouverneur de place doit faire rouler la conversation le plus souvent sur la guerre; & ce dernier en particulier sur la défense. Chacun pour lors se croit en droit de proposer sa façon de penser, il n'est rien même de si aisé que d'y engager par des propos généraux, des questions de fait que l'on raconte, ou que l'on suppose, & un habile homme tire parti de tout ce qu'il entend, & se fait une liste à part de ceux sur qui il pourra compter dans telle ou telle occasion, & de qui il devra se défier s'il vouloit opiniâtrer sa défense. Il y a toûjours à gagner pour tout le monde, en parlant guerre, attaque,

attaque, défense, assaut, chicane, chacun s'instruit, & sans y penser se fait connoître.

Un Gouverneur doit encore se faire donner un état exact des Officiers peu riches, afin de les aider dans le besoin : rien n'aquiert de véritables amis comme la reconnoissance à laquelle on les engage par ces soins généreux, adroits & discrets. Il trouvera dans des Officiers, qu'il se fera attachés par d'aussi beaux endroits, des gens zélés pour sa gloire, & prêts à tout entreprendre pour s'acquitter en quelque maniere envers lui.

Il doit être doux, affable, bienfaisant, poli, & d'un abord agréable à tout le monde; il doit marquer aux Chefs de corps, de l'estime, de la confiance, sans cependant trop s'ouvrir de ses desseins, qu'autant qu'il en aura reconnu parmi eux de capables de l'aider de bons conseils.

Voilà quant à l'égard de l'Officier. Pour ce qui regarde le soldat, il faut qu'il soit affable envers eux, qu'ils ayent la liberté de lui faire avec respect, & sans blesser la discipline, leurs représentations, & leurs plaintes. s'ils en ont à faire : il faut les écouter toutes, & en faisant justice à l'opprimé, punir sévérement le mutin, ou celui qui se plaint à tort.

Il doit se faire donner par les Majors de corps un petit état des soldats de distinction, & de bonne volonté, se les faire montrer, leur parler quelquefois, les questionner, leur faire connoître qu'on lui a rendu compte de leur valeur, & de leur bonne conduite, les assûrer qu'il les employera dans l'occasion, & qu'il leur procurera autant qu'il pourra la récompense de leurs services; joindre à cela quelques gratifications de sa poche, ce qui ne sera jamais ruineux : quelques pistoles font bien de ces gratifications; & elles ne sauroient être mieux employées, puisque rien n'attache plus efficacement le soldat; rien n'excite autant l'émulation parmi eux, & ne les porte à des actions de vigueur comme de voir que ceux d'entr'eux qui en ont fait, en ont été recompensés, & le sont journellement par ces petites faveurs si séduisantes de la part d'un Chef.

Après ces qualités qui sont si essentielles, mais qui ne sauroient suffire, un Gouverneur doit être d'une fermeté & d'une inflexibilité à toute épreuve, lorsqu'il s'agit de l'exécution des lois militaires & de ses ordres, sans quoi ceux qui ont commencé par l'aimer finissent par le mépriser. Cette sévérité est de beaucoup plus grande conséquence dans une place assiégée que dans une armée; dans celle-ci l'on peut & l'on doit souvent ignorer bien des choses : mais dans une place assiégée, il n'est point de petite faute. Ainsi le Gouverneur doit avoir autant d'exactitude à punir, que d'attention à recompenser les bonnes actions. Tacite dit qu'il se commet plus de fautes, là où l'on pardonne, & que la désertion y est plus grande, que là où l'on châtie sévérement dès la premiere faute, sans attendre la récidive.

En général beaucoup de sévérité, une justice exacte envers tous pour punir & recompenser à proportion des fautes ou des belles actions, sont, avec les qualités ci-dessus, les plus sûrs moyens de prevenir toute cabale, & d'en ôter même jusqu'à l'idée.

Un Gouverneur, ou tout hom-

me chargé d'une défense, doit s'y préparer, en voyant souvent sa garnison sous les armes; l'exercer lui-même; tenir de bons propos à la la tête des troupes; leur faire connoître leurs avantages derriere des remparts, quelque ruinés qu'ils puissent être; leur montrer en même temps les manœuvres, leur utilité, & les principes sur lesquelles elles se font; inspirer & entretenir cet honneur si salutaire dans les nations qui en sont susceptibles, & les porter au bien plutôt par cette voie que par la crainte.

M. de Salignac dans la relation qu'il nous a laissée de la belle défense de Metz, par M. le Duc de Guise, dit *qu'en arrivant à Metz, il faisoit faire l'exercice à sa garnison, & tirer au blanc; il fit plusieurs lois sur la maniere de vivre des soldats, & pour gagner l'amitié d s bourgeois, il en fit une contre les querelleurs, sous peine d'avoir le poing coupé*: c'est ce que nous appellons breteurs, & dont aujourd'hui il est bien moins dans les troupes heureusement pour elles; le courage de ces gens-là étant pour le moins fort équivoque devant l'ennemi.

Le soin de la vie des hommes est encore une des choses qui les attache le plus, & excite leur reconnoissance. Il est deux points qui cooperent à leur conservation, dont l'un dépend des dispositions primitives, qui est l'établissement de bons hôpitaux, & des personnes de probité mises à leur tête. Il en faut un pour les malades, & un séparé pour les blessés; un Gouverneur doit les visiter souvent sans avertir de son heure. Il doit voir exactement par lui-même les alimens, les bouillons, les goûter en présence du soldat, & châtier sans miséricorde les friponneries, qui n'y sont que trop ordinaires. Dans les occasions où il y a eu beaucoup de blessés, c'est une attention à laquelle il ne doit pas manquer que de les aller voir; d'assister de temps en temps à leurs pansemens; de paroître compatir à leur peine; leur donner des loüanges, & savoir de leur propre bouche si on prend d'eux le soin qu'il ordonne. Le Duc de Guise, dit M. de Salignac, *pour éviter les maladies s'étoit précautionné de tombereaux pour nettoyer la ville des immondices, & la tenir propre; avec un très-grand soin des hopitaux pour les malades & l.s blessés, car il en faut un pour ceux ci séparé de l autre; après cela il fit le département des postes.*

Le soldat est toûjours sensible à ces soins généreux, & quand ils ont donné le nom de pere à leur Général, ils ne lui manquent jamais, & sont prêts à tout entreprendre pour sa gloire. Comme il n'y a rien de plus précieux que la vie, dit le Commentateur Espagnol de Commines, il n'y a point aussi de bienfaits dont les hommes ayent autant de reconnoissance, que celui de ménager leur santé & leur vie; & sur-tout les soldats qui sont exposés à plus de dangers que tout le reste du genre-humain.

Nous venons de parler de la santé: quant à la vie il est certain que le grand art de la défense consiste à la ménager jusqu'à un certain point, & que ce soin si digne d'une grande ame doit occuper sans cesse les Généraux & les Gouverneurs. Nous dirons un mot de ceux-ci en passant, nous réservant de traiter cette partie plus en detail autre part. C'étoit la grande science de

M. de Turenne; nous avons peu d'exemples aussi beaux à citer.

Un Gouverneur qui prodigue les hommes de sa garnison, loin de se faire une réputation de courage, donne une atteinte à celle qu'il pourroit avoir acquise, par la raison que l'on ne sauroit croire qu'avec une telle conduite il ait dessein de tenir long temps; il est du moins certain qu'il s'en ôte à lui-même les moyens. Ce n'est pas le seul mal; l'Officier & le soldat qui raisonne en lui-même & plus souvent entre eux, & qui voit qu'on ne fait pas plus de cas de leur sang, perd l'estime pour son Chef; & delà naissent le découragement, les mutineries, les conspirations, & les révoltes: au contraire il prodiguera sa vie d'autant plus volontiers dans les occasions nécessaires, qu'il aura reconnu par son expérience, qu'un Gouverneur ne l'expose qu'à regret, & lorsqu'il ne peut plus s'en dispenser. Ce n'est point les grandes boucheries, le nombre des morts ni les actions d'éclat qui font la belle défense, c'est la conduite sage, attentive, mesurée, & la conservation de la garnison qui fait l'éloge de la défense. M. de la Rochefoucault a dit fort sagement que *quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande, lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.*

On a dans ces derniers siecles une maxime très-bonne, & que nous ne tenons pas des Anciens, du moins nous ne voyons nulle part qu'ils l'ayent pratiquée, c'est celle de tirer au sort les postes que chacun doit garder. Comme tous les jours, c'est le hasard qui place jusqu'au dernier soldat; il est difficile que les traîtres puissent prendre des mesures positives avec l'ennemi, ni lui livrer les portes, ou les autres postes auxquels il n'a pû assûrer d'avance qu'il seroit de garde.

Avant cette méthode admirable dont j'ignore l'inventeur, on voyoit quantité d'exemples de postes livrés, quelquefois par un seul Officier; car il est difficile qu'un seul soldat puisse tramer un dessein pareil.

Un Gouvernent doit assister souvent lui-même à cette cérémonie, & voir si le sort n'est point altéré, & si le Major qui y doit toûjours être, observe sur cela la rigueur des ordonnances. Les rondes fréquentes à différentes heures; les changemens du mot de temps en temps, & même celui des postes entiers s'il en est besoin, ou s'il y a le moindre soupçon, sont des précautions suffisantes, & qui depuis qu'elles sont en usage, ainsi que les patrouilles en dedans, en dehors des fossés, dans les fossés, ou dessus, s'ils sont pleins d'eau, sont ensuite de ces précautions générales, celles que tout Gouverneur doit employer contre les conspirations & les complots qui pourroient se tramer.

En un mot, le Gouverneur même le plus assûré de sa garnison, doit vivre dans une perpétuelle défiance, d'où naissent une infinité de précautions que la prudence & les circonstances suggerent dans le besoin: mais il doit bien se garder de la témoigner, de peur de donner des idées que l'on n'a pas, ou du dégoût aux honnêtes gens, que rien n'offense plus mortellement que les soupçons.

J'ai lû quelque part dans les Anciens, qu'ils avoient quelquefois usé du serment, auquel ils obligeoient toute une garnison, laquelle pro-

mettoit, & chacun en particulier, de vivre & mourir ensemble, de découvrir tous les complots qui se trameroient dans la ville, & d'avertir si quelqu'un tenoit quelques discours tendans à la révolte.

Polyen nous rapporte, que les Thasiens assiégés par les Athéniens firent cette loi : *Il y aura peine de mort pour le premier qui parlera de traiter avec les Athéniens. Il y avoit long-temps que le siége duroit, & la famine s'y étoit jointe, faisant perir un grand nombre d'habitans, Hegetoris Thasien voyant cela, se mit la corde au col, & se présentant à l'assemblée, dit :* Je viens me livrer à la mort que j'ai méritée suivant la loi : mais en me condamnant, sauvez le reste du peuple ; abolissez la loi trop sévere que vous avez faite. *Les Thasiens pénetrés de ce discours, abolirent la loi, & conserverent Hégetoris.*

Malgré toutes ces précautions, il est de certaines circonstances forcées, où il est bien difficile d'empêcher une garnison de se mutiner, & alors il faut bien de la fermeté & de la prudence pour appaiser les séditions, il est toûjours plus sûr de les prévenir. C'est ce que fit M. le Marquis de Goesbriant, qui commandoit dans Saint Omer en 1710. On s'attendoit & l'on se préparoit au siége ; la garnison étoit mal payée, c'est là une de ces circonstances forcées dont je parle. Il y eut un Officier inconsidéré qui tint un mauvais propos devant deux ou trois breteurs : cette étincelle prit, & le feu se communiquoit. Les mauvais propos devenoient fréquens parmi les soldats, ils s'assembloient dans différens quartiers, on en vint à craindre le pillage de la ville. M. de Goesbriant d'autant plus embarrassé qu'il n'avoit pas le moyen d'extirper la racine du mal, détacha quelques-uns des principaux Officiers pour calmer les esprits les plus échauffés, rassûrer les autres, & les retenir sur le point d'accéder à la mutinerie. Durant ces entrefaites, il arriva de l'argent fort à propos, & tout fut appaisé: on ne parla plus de rien, il feignit d'avoir tout ignoré, l'Officier se justifia le mieux qu'il put ; & je crois que vû que l'on n'étoit pas sûr que l'argent arrivât, & que l'on avoit à craindre, outre la mutinerie, la désertion qu'occasionne la misere, jointe à la crainte du châtiment, l'on fit bien de dissimuler ; mais dans tout autre cas, il eut fallu punir les trois breteurs & l'Officier.

Un fait assez singulier, c'est que ce fut un soldat de la compagnie de l'Officier, qui avertit du mauvais propos qu'il lui avoit oüi tenir.

Nous trouvons dans Xenophon un exemple d'une conspiration prête à éclorre, & étouffée par une autre voie. *Les soldats d'Etéonice qui étoient à Kio*, dit-il, *s'entretinrent durant l'Eté tant des fruits du pays, que de leur travail : mais l'Hyver venu, manquant d'habits & de vivres, ils résolurent de se rendre maîtres de l'isle. Ceux qui étoient du complot portoient une canne pour s'entre-reconnoître, & étoient en si grand nombre, qu'Etéonice apprébendoit de les châtier, de peur que se voyant découverts, ils ne fissent éclater la conjuration, ou que leur châtiment n'irritât les esprits, & n'aliénât les Alliés. Dans cette conjoncture, il prit quinze hommes avec lui, armés de poignards, & fit tuer le premier qu'il rencontra avec une canne à la main : aussi-tôt toute la ville est en rumeur, chacun veut savoir le*

sujet de ce meurtre. Etéonice fait dire que c'est parce qu'il portoit une canne, ce qui la fit quitter sur l'heure à tous ceux qui la portoient. Ensuite il assembla les habitans, & les pria de contribuer au payement de la flotte pour empêcher la sédition. Ils ne l'eurent pas plutôt fait, qu'il embarqua ses soldats, & allant de vaisseaux en vaisseaux, rassûra les esprits, les encouragea à bien faire, & comme s'il n'eût rien sû de la conspiration, il fit la montre sans leur parler de rien.

Polyen nous en fournit un troisieme exemple, qui ne ressemble en rien aux deux premiers. Il dit que *les Ephores ayant été avertis que les Parteniens avoient pour signal, lorsqu'ils voudroient commencer la sédition de hausser un chapeau au milieu de la place publique, ordonnerent au Héraut de crier que ceux qui doivent hausser le chapeau sortent de la place. A ce cri, ceux qui avoient part à la conspiration, se tinrent en repos, dans la persuasion où ils furent que tout étoit découvert.*

En général dans toutes ces circonstances si critiques, il n'y a d'autres remedes que la fermeté, & la punition des Chefs. Quand les choses sont à un certain point, il n'y a pas à balancer, & perdue pour perdue, il faut du moins, en faisant un dernier effort, sauver l'honneur des honnêtes gens d'une garnison, outre que les remedes violens ont presque toûjours un bon effet.

C'est une question qui vient assez à notre sujet, lequel est le plus à plaindre d'un Gouverneur qui n'a que des troupes nouvelles, & des Officiers nouveaux, ou celui qui a une garnison aguerrie, mais mutine? Je crois que s'il falloit opter, je préfererois les nouvelles troupes, attendu leur docilité: avec des récompenses, de bons traittemens, des exhortations, & de bons exemples qu'il faut leur donner, en étant toûjours à leur tête, partageant leurs peines & leurs périls, il y auroit à espérer d'en tirer parti.

Au contraire des soldats mutins qui deviennent d'autant plus insolens qu'on les traite mieux; la discipline une fois perdue, est bien difficile à rétablir, témoin les vieilles bandes d'Alexandre qui après sa mort se mutinoient sans cesse, se vendoient aux plus offrans, & en vinrent au point que l'on fut contraint de les exterminer.

* Liv. II. Chap. 14.

ARTICLE XIX.

Si un Commandant de place, qui a des ordres précis de la Cour de se défendre jusqu'à la derniere extrémité perd tout droit de commander, s'il n'agit conformement à ses ordres. Sentiment de l'Auteur sur cette difficulté. Si celui qui défendit la citadelle de Modene meritoit d'etre arrêté par les Officiers de sa garnison; relation de ce siége.

C'Est une question restée indécise jusqu'à présent que celle que je propose; mais dont la solution seroit quelquefois nécessaire, quoiqu'il se présente peu de cas où ma supposition soit entierement réelle. Voici l'état de la question, & ma conduite dans la citadelle de

Modene constate suffisamment quelle est ma façon de penser sur ce point. Les raisons que j'employai alors pour m'autoriser, ainsi que celles que j'exposai depuis pour me justifier, formeront le précis de ce qui autorise une garnison, & les principaux Chefs qui la composent, à faire ce que je les crois en droit d'exécuter.

Je demande donc si les Officiers d'une garnison sont en droit d'arrêter un Gouverneur, & par conséquent de ne point déférer à ses ordres, s'il arrivoit qu'ayant reçû un ordre par écrit de son supérieur ou de la Cour, de ne se rendre qu'à l'extrémité, il fût assez lâche pour former le dessein de se rendre & de capituler sans nécessité, & sans assembler un Conseil de guerre; & si sans déférer aux justes représentations des principaux Chefs, il tâche au contraire d'attirer à son avis, les Officiers & les soldats pour les porter à se rendre, arrète lui seul, sans le concours de qui que ce soit, les articles de sa capitulation, & introduit les ennemis dans sa place: je demande si dans un cas comme celui-là, il n'est pas non-seulement permis, mais même du devoir des Officiers de s'oppofer à un tel attentat, & d'arrêter un tel Gouverneur, comme traître & rébelle aux ordres du Roi.

Dans tout ce que j'ai lû, je n'ai trouvé nulle part la décision de cette question; de sorte qu'elle est demeurée dans le nombre de ces Théoremes militaires, que personne avant moi n'avoit résolu: peut-être un jour quelqu'un de plus grave prononcera. En attendant, je puis assûrer que la défense de Modene en 1706. a fourni une ample matiere à décider le cas; le Gouverneur ayant été absolument tel que je le suppose, soit trahison, soit imbecillité, soit foiblesse, soit lâcheté.

Il avoit une garnison plus que suffisante, puisque nous sortîmes aux environs de mille combattans, pour défiler honteusement devant six cents hommes qui avoient fait mine de nous assiéger.

Outre les ordres qu'il avoit reçûs de son Altesse Royale M. le Duc d'Orleans, il avoit reçû durant le siége une lettre de M. de Vaudemont, conçue en ces termes: *Je vous ordonne expressément, Monsieur, de défendre la citadelle de Modene, jusqu'à la derniere extrémité, le service du Roi le voulant ainsi.* Charles de Lorraine.

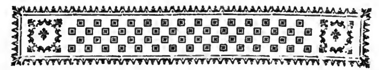
Il avoit des vivres & des munitions suffisamment; une garnison si remplie de bonne volonté, que tout ce qu'il put faire pour la décourager, ne fit qu'augmenter, ou du moins que faire paroître son zele. Malgré cela, malgré les représentations des Officiers de Vexin, & les miennes, lui ayant été donné pour adjoint, avec ordre de prendre mes conseils; malgré tout ce que je pus lui alléguer de l'infamie qui rejailliroit sur lui, l'exemple que je lui citai de Goyto, où les Officiers qui étoient dedans, lorsqu'on avoit rendu lâchement ce poste, pour ne s'être opposé à sa reddition, avoient été traités de miserables par M. Dillon Officier général, plein de valeur, d'intelligence & de mérite, & incapable de se servir de pareils termes dans un cas où il n'auroit pas été bien fondé; rien ne put ébranler cet homme, qui persistant dans la volonté de se rendre, demanda secretement une conférence avec l'en-

nemi sur son glacis, où je le suivis, & où je l'entendis dire à l'Officier que le Commandant des ennemis lui envoya, qu'il ne demandoit pas mieux que de se rendre, mais qu'ayant affaire à des Officiers mutins & désobéissans, il ne voyoit d'autre expédient que de nous assiéger, sinon dans les formes, puisqu'ils manquoient de troupes, du moins de nous battre par quelques pieces de canon; qu'il feroit en sorte que les siens les laisseroient en repos, & qu'il capituleroit pour peu que la place fût ouverte; ce que les ennemis ne manquerent pas d'exécuter, & à quoi nous nous opposâmes avec tant de succès, que le Gouverneur ne vit plus d'autre ressource, que de défendre à nos batteries de répondre à celle de l'ennemi. Sur toutes ces étranges manœuvres & nombre d'autres (que le Lecteur curieux peut lire dans l'original, & que nous avons trouvées en trop grand nombre & en trop long détail, pour être contenues dans un abregé,) nous nous assemblâmes avec les Officiers de Vexin, pour délibérer sur ce qu'il étoit expédient de faire pour le salut de la place. Le Gouverneur l'ayant appris, vint lui-même essuyer toutes les représentations & les reproches que nous nous croyions en droit de lui faire. Il nous traita de rébelles, nous dit qu'il n'avoit aucun compte à nous rendre de sa conduite, & qu'il étoit le maître. Il sortit, & nous envoya ordre de donner nos avis par écrit, presque tous furent de ne point se rendre; malgré cela il envoya le même soir au Colonel Wallis qui commandoit le blocus, & le lendemain le Commissaire, le Major & un Capitaine de Bretagne sortirent de la citadelle, pour dresser les Articles de la capitulation, qui fut reglée en peu de temps. On nous accorda tous les honneurs de la guerre, à condition que l'on trouveroit dans nos magasins les quatre mois de vivres que nous disions avoir. Le Gouverneur en personne fit faire cette visite à deux Lieutenans-Colonels des ennemis, & on leur livra une porte. Comme nous devions sortir par la breche & qu'il n'y en avoit point, il fallut en faire une, ainsi qu'un pont de batteaux sur le fossé; de sorte que notre sortie en fut retardée de vingt quatre heures, & nous défilâmes au nombre de mille combattans devant six cents ennemis, & fûmes conduits à Mantoue, où la cabale & les brigues commencerent en faveur du Gouverneur, & ne finirent pas sitôt, puisque de retour à la Cour, ayant appris qu'il me traitoit de rebelle dans ses lettres, & que la plûpart des miennes n'étoient pas parvenues à leur adresse, je me vis forcé, malgré le silence que des conseils qui me tenoient lieu d'ordre, m'avoient imposé, d'écrire au Ministre un détail exact de ma conduite, dans lequel, bien loin de me justifier, d'avoir désobéi à un pareil homme, j'assûrai l'avoir fait, & m'être cru en droit de le faire, attendu qu'ayant ordre de prendre mes conseils, il ne s'y étoit point conformé; qu'ayant eu ordre de son Altesse Royale, Monseigneur le Duc d'Orléans, de tenir jusqu'au dernier homme de sa garnison; & ayant reçû dans la citadelle l'ordre de M. de Vaudemont, que j'ai rapporté plus haut, je ne le croyois point en droit de se rendre, ni d'entendre à aucune capitulation, qu'en vertu d'un Conseil de guerre, auquel il devoit pro-

duire un ordre qui révoquât les premiers: qu'ayant rendu ses ordres publics, c'étoit donner un droit à tous les Chefs & à son Collegue d'exiger de lui des raisons valables de ce qu'il n'y obéissoit pas: Que n'étant que bloqué & point assiégé, & encore bloqué par un nombre d'ennemis fort inférieurs à sa garnison, nulle raison valable ne pouvoit exister; & en général comme en particulier que l'on ne pouvoit citer ni lois, ni avis d'aucun Jurisconsulte militaire, qui défende à une garnison, lorsqu'elle croit avoir la force & le moyen de se défendre, de s'opposer à la volonté d'un Gouverneur traître, lâche ou stupide: qu'il est vrai qu'un Gouverneur est maître absolu dans sa place, & que chacun est tenu de lui obéir, mais pour combattre & pour défendre sa place, dont il n'est que dépositaire, & qu'il ne doit jamais remettre à l'ennemi, qu'en vertu des ordres de son Souverain, ou d'une nécessité, dont en pareil cas un Conseil de guerre doit décider, & que son autorité ne lui est confiée que pour s'opposer à l'ennemi, & jamais pour le favoriser: qu'il n'est point en droit de capituler par l'organe d'un Commissaire seul, & qu'il n'y avoit personne qui eût consenti à sa capitulation, & bien moins encore qui l'eût signée. Et je finissois ma lettre ainsi que les motifs que j'allégue en faveur de la décision que je donne à la question dont il s'agit, par dire que lorsqu'une garnison a des vivres, des forces suffisantes, & un ordre de se défendre jusqu'à l'extrémité, je la crois en droit d'assembler un Conseil de guere, sans la participation du Gouverneur, de le déposer lorsqu'il agit comme celui de Modene, & en même temps de lui donner un successeur à la pluralité des voix, qui soit en état & en volonté de faire exécuter, & d'exécuter lui-même les ordres de son maître. Tout Gouverneur qui y manque, après qu'il les a fait connoître, doit en produire de nouveaux, pour qu'on lui doive obéir dans une chose aussi formellement contraire à ceux qu'il a reçûs; & quoiqu'il soit le Chef, & représente le maître, il cesse d'être l'un ou l'autre du moment qu'il devient traître à ses intérêts, soit par malice, soit par lâcheté, soit par ignorance. Mettre cette question en doute, c'est douter si l'on doit obéir à un homme à qui la cervelle auroit tourné, ou qu'une blessure auroit jetté dans le délire. Il ne cesse point d'être Gouverneur: mais ayant lui-même manqué à la fidélité & au serment qu'il a fait, & en vertu duquel il a été revêtu: c'est aux principaux Chefs à se rappeller qu'ils en ont faits eux-mêmes, & que leur honneur & leur devoir, plus fort encore dans cette occasion, exige d'eux autant de fermeté contre les lâches que contre l'ennemi.



DISSERTATION



DISSERTATION SUR LES MINES, ET LES AVANTAGES QUE L'ON EN PEUT TIRER POUR LA DÉFENSE DES PLACES.

JE n'entreptends point ici une Dissertation réguliere sur les mines, encore moins un Traité géométrique sur leur construction & leurs différens effets, ce seroit un ouvrage de plusieurs volumes : je me borne simplement à faire une observation sur leurs usages. Le premier inventeur de cette arme offensive fit son essai sur le château de l'Oeuf, dans le Royaume de Naples, & depuis lui on a perfectionné cet art : & cette arme d'offensive qu'elle avoit simplement paru, se trouve devenue une des meilleures & des plus dangereuses de la défensive. Quelqu'imperfection qui reste à nos connoissances sur cette profonde matiere, nous ne laissons pas que d'en imposer beaucoup à un ennemi, par la seule réputation des contremines. Si l'on en perfectionne l'art comme il le peut être, il ne semble guere possible de prendre une place qui en fera usage.

Pour cela, il faut que la place soit située en terrein susceptible de contremine ; & cela supposé, il y a plusieurs choses à observer pour en faire tout l'usage désirable. La premiere est de construire d'avance les galeries & les écoutes sur tout le front de la fortification, également & au même temps, pour ne pas être pris au dépourvû, & attaqué par le front où il n'y en auroit pas, ce qui rendroit cette dépense totalement inutile, & la feroit tourner en pure perte, bien loin d'être avantageuse.

Il ne faut point s'étonner de la trop grande dépense, ni du trop long temps : en trois ou quatre mois, s'il ne se rencontre point de roc vif, on peut perfectionner une place en contre-mines, & se rendre maître de la campagne jusqu'à soixante & dix toises de la palissade, supposant le nombre suffisant de travailleurs.

Quant à la dépense, comme elle se fait pour conserver un effet dont la construction a toujours coûté plusieurs millions, & que son utilité dépend du plus ou du moins d'avantage que l'on en tire, ou du risque que l'on court à le laisser occuper à l'ennemi ; il n'est pas possible de fixer une comparaison entre l'avantage & la dépense. Sur un front de polygone de deux cents toises,

il faut deux mille toises de galeries ; ce qui peut coûter tant en matériaux qu'en main d'œuvre, environ soixante-quinze mille livres. Ajoûtez-y cent milliers de poudre à cet usage ; cela vaut-il de s'en passer, puisqu'il est vrai de dire que l'on ne prendroit point une place, qui pourvûe d'ailleurs de tout le nécessaire, saura faire usage de ses contremines. Quant à la construction, il y a trois choses à observer ; la premiere, le systême de fortification de la place ; la seconde, les différentes dimensions du solide des terres qui environnent la place ; la troisieme, la nature de ces terres. Quoiqu'il y ait des regles positives qui nécessitent la construction des galeries, l'on peut en varier l'emplacement, & par là en dérober la connoissance à l'ennemi, quelque habile qu'il soit.

Les galeries coffrées en bois sont plus faciles à défendre & plus commodes, pour éviter certain accidens, que celles qui sont maçonnées : mais comme on est obligé de revêtir de maçonnerie ces ouvrages pour qu'ils durent, il faut, pour éviter ces accidens, que le ciel de la galerie soit plat, c'est-à-dire, en voûte plate, & non en cintre comme on les fait.

Il faut observer dans la construction de ne point omettre les précautions nécessaires pour purifier & faire circuler l'air : sans quoi dès que quelque fourneau a joüé dans le voisinage de la galerie, qu'il y a eu un peu de poudre brûlée dans les environs, les parties nitreuses & sulphureuses, mêlées avec les vapeurs soûterraines, répandent une fumée si insupportable dans les galeries & les terres, que les mineurs ne peuvent y résister ; souvent ils s'évanoüissent & meurent si on ne les retire promptement.

Ce n'est point assez dans une place que d'y avoir des contremines ; il faut y avoir des mineurs en état de les conduire, car il y a une science particuliere, qui est fondée sur des principes géométriques, à la vérité, mais dont la pratique seule peut faire reconnoître tous les avantages.

Ce n'est point assez de quinze ou vingt mineurs dans une place ; ce petit nombre ne peut suffire qu'à quelques fourneaux, dont l'effet ne sera ni bien redoutable, ni capable de retarder, encore moins d'empêcher la reddition de la place.

A la vérité si les contremines sont préparées de longue-main, il sera besoin de moins de mineurs ; les communications étant faites, il n'y a plus que le fourneau à construire : & il est encore un avantage dans cette construction faite d'avance, c'est que l'on ne charge les fourneaux que dans le temps nécessaire, ce qui est un grand bien.

Quant à l'usage des contremines, chacun sait qu'elles en ont deux, auxquels tous les autres se réduisent ; l'un d'empêcher les mines de l'ennemi, en lui barrant les chemins, en découvrant son travail, en l'éventant, enterrant, étouffant, ou poignardant son mineur, & employant mille ruses, qui sont d'un long détail : voilà quant au premier. Quant au second usage, c'est de faire sauter continuellement l'assiégeant dans tous ses logemens : & après l'avoir empêché de cheminer sous terre, de l'empêcher de cheminer dessus par des fourneaux successifs & continuels. S'il chemine par sappe au chemin couvert, il est bon par des

fourneaux de l'intimider, & le retarder; s'il l'attaque de vive force, les mines dans ce moment, me paroissent inutiles. Il est vrai qu'elles peuvent ébranler les troupes & leur enterrer quelques hommes, mais les entonnoirs servent de logement : il vaut mieux les garder pour détruire le travail, & ne les charger que dans ce temps, afin d'être toûjours maître d'empêcher l'ennemi de les éventer, ni d'y venir; ce qu'on ne peut plus quand la mine est chargée. Tandis qu'après avoir pris le chemin couvert, il est occupé à se loger, s'il veut marcher sous terre, on le rencontre & on l'arrête, encore comme devant: & quand une fois il construit les épaulemens de ses batteries pour breche, alors on le fera sauter par les mines superficielles. Il ne faut pas attendre pour cette premiere fois que le canon soit en batterie; la raison de cela est que ces premieres mines dégagent & allégent la terre aux endroits où l'on doit placer le canon, ce qui facilite les autres mines à porter le canon du côté de la place.

Quand la batterie est rétablie, & le canon mis dedans, alors les seconds fourneaux, placés suivant la méthode suivante, venant à joüer, le culbuteront dans le fossé. Voilà l'ennemi bien reculé, car tout cela consomme bien du temps. S'il a l'audace de recommencer dès que le nouveau canon sera placé, les troisiemes fourneaux feront la même chose; puisque dans une hauteur de vingt cinq à trente piés de terre, il est facile de faire sauter jusqu'à six & sept fois la même superficie de terrein : c'en est plus qu'il ne faut pour rebuter les plus opiniâtres.

Il faut disposer toutes ces mines, de sorte qu'elles n'endommagent point le parapet du chemin couvert, afin qu'on puisse l'occuper chaque fois que le logement est renversé. Et durant ce temps, il ne faut point épargner les sappes, les paralleles, les places d'armes d'où l'ennemi soûtient son logement; il faut les enlever en même temps, & cela d'autant plus aisément, que n'étant point gêné dans ces parties, pour porter le canon dans le fossé, comme sur la crête du glacis, au lieu de six à sept sauts que j'ai promis, on en peut ménager dans une égale profondeur de terre en rase campagne au moins vingt.

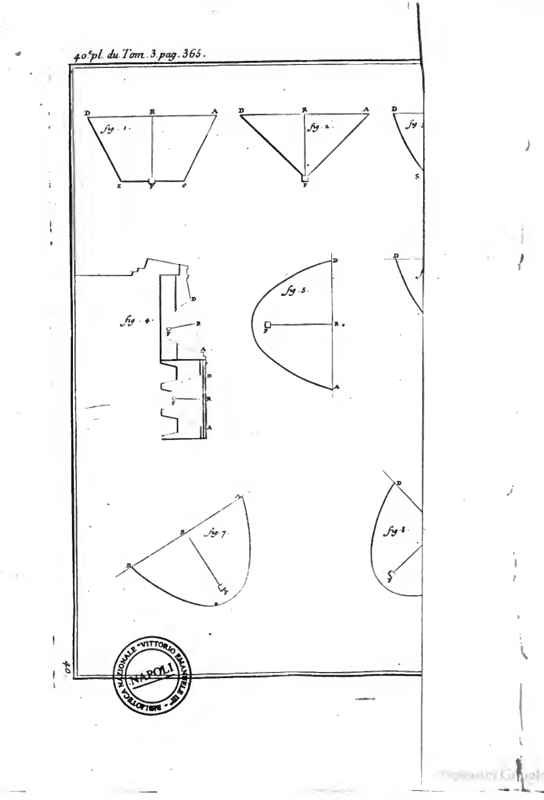
Si les contremines ont mis l'ennemi hors d'état de faire breche, que fera-t-il? escaladera-t-il? Une garnison qui sait se défendre, craint-elle pareille audace? Cependant je me suis trouvé dans une place, où après une belle résistance, pareille chimere l'engagea à mettre l'eau dans les fossés assez mal à propos.

Il faudra donc qu'il revienne au mineur. Et celui-ci après avoir passé le fossé, & essuyé tous les camoufflets & toutes les chicannes qu'on lui prépare, trouvant sous les carpes une bonne galerie magistrale, préparée avec les écoutes; le voilà encore arrêté tout court.

Dans ces derniers temps les ennemis se sont avisés d'arriver au chemin couvert par des sappes couvertes, ou, pour mieux dire, des galeries sous terre, laissant seulement un pié & demi de terre sur leur tête; après quoi faisant tomber ce ciel, leur logement se trouve presque fait. Rien n'est plus facile que d'arrêter ces ouvrages,

& les contraindre à prendre un autre parti si l'on veut.

Il est certain que de toutes les défenses des places, aucune n'est aussi avantageuse que les contremines, & que pour en faire tout l'usage possible, il est nécessaire de connoître ce que je vais expliquer dans l'article suivant.


D
R
A
fig. 1.
Z
F
C
D
R
A
fig. 2.
F
D
fig.
S
fig. 4.
D
R
F
A
B
R
A
fig. 5.
D
F
R
A
D
fig. 7.
A
R
D
F
D
fig. 8
F
40

EXPLICATION

Des Figures, & de la disposition des Fourneaux.

POur observer la précision nécessaire dans la construction des Mines, il est à propos de connoître la figure de l'excavation que produit un Fourneau quand il joue.

DE'FINITIONS.

L'excavation ou l'ouverture que produit l'effet d'un Fourneau dans les terres, est un Conoïde parabolique, ou un Paraboloïde : c'est la même chose.

A la guerre on donne le nom d'entonnoir à cette excavation.

Quelques-uns ont cru que cet entonnoir étoit un Cone tronqué AOZD, dont le diametre OZ de la petite base, est moitié du diametre A D. de la grande base. *Fig.* 1.

D'autres ont mieux aimé donner à cet entonnoir la figure d'un simple Cone rectangle A F D. *Fig.* 2.

Il faut remarquer que dans ces deux Cones, ainsi que dans le Conoïde AHOBISD, que l'axe ou la ligne FR, prise du centre du Fourneau F, jusqu'au point R dans le plan de la base de l'entonnoir, est toûjours égale à la moitié du diametre de cette base. *Fig.* 1. 2. & 3.

Cette ligne FR, je la nomme ligne de moindre résistance.

En examinant avec un peu d'attention l'entonnoir formé par l'effet d'un Fourneau, on s'apperçoit aisément que les côtés de cet entonnoir sont des lignes courbes, & non des lignes droites, comme il paroît par les Figures 1. & 2. *Fig.* 3.

Pour connoître les dimensions de cet entonnoir, j'ai opéré ainsi que je vais l'expliquer.

REMARQUES.

Je dirai auparavant que les mesures dont je vais parler, ne peuvent se prendre que lorsque le Fourneau a joüé dans des terres vierges, douces & homogenes.

Les éboulis ne permettent pas de prendre ces mesures dans

les terres que les Mineurs appellent folles, ou sans cervelle.

Il faut aussi savoir que l'hétéréogénéité du roc & de la maçonnerie font que la poudre opere presque toûjours des effets irréguliers.

Expériences.

J'ai mesuré un grand nombre de ces entonnoirs avec toute la circonspection que j'ai pû y apporter. A plusieurs j'ai fait sortir & nettoyer les terres qui retombent dedans, quand le Fourneau a joüé. J'ai aussi à quelques-uns fait approfondir des puits KMLI. Après bien des tâtonnemens & des répétitions, je suis parvenu à la connoissance de certaines lignes qui gardent toûjours entre elles les mêmes rapports dans chaque entonnoir, de quelque profondeur que soient lesdits entonnoirs.

Voici ces lignes. Le centre du Fourneau est F, la ligne de moindre résistance est FR du Triangle isoscele rectangle AFR. J'ai pris la diagonale AF, je l'ai portée de B en T. J'ai trouvé TR égal à FB; B est le fond de l'entonnoir, où les terres se trouvent noires & recuites par la flamme de la poudre. TR égal à FB, m'a fait juger que F pouvoit être le foyer d'une parabole, dont B est le sommet: RA une ordonnée, & TR, ou FB, le quart du Parametre.

J'ai pris arbitrairement BV, j'en ai retranché VE égal à FB; j'ai tiré l'ordonnée EH, & j'ai trouvé EH égal à BV.

J'ai trouvé FO égal à 2 FB.

J'ai trouvé FK égal à 2 FB, moins FX &. Ces égalités des lignes sont des propriétés de la parabole. J'ai trouvé les mêmes choses quand j'ai fait BC égal à BF, en approfondissant les puits KMLI, & que j'ai pris du point C les distances des ordonnées sur l'axe. Le point C est l'interfection de l'axe prolongé & de la directrice LM; CF égal à la moitié du parametre.

Ainsi on peut conclurre que l'entonnoir est un Paraboloïde, dont le centre du Fourneau F est le foyer, & dont FR, partie de l'axe comprise entre le foyer & le plan de la base, que j'appelle ligne de moindre résistance, est toûjours moitié du diametre AD de la base, ou égale à l'ordonnée RA.

Remarque.

Comme la ligne de moindre résistance FR est toûjours perpendiculaire sur le plan extérieur AD, le plus voisin du Fourneau; la position du Conoïde après l'effet est déterminée par la situation de ce plan extérieur, soit qu'il soit horisontal, vertical ou incliné : par conséquent la position du Fourneau dépend de ce plan extérieur AD. Fig. 4. 5. 6. 7. & 8.

J'ai dit ci-devant que la position du Fourneau dépend de la situation du plan extérieur le plus voisin, cela est vrai : mais pour s'énoncer sans équivoque, il faut dire la position du centre du Fourneau. La place de ce foyer dépend aussi de la masse que l'on veut pousser, chasser ou enlever. Cette masse détermine aussi la charge, & par conséquent la capacité du Fourneau.

Pour défendre par les Mines les approches & le chemin couvert d'une place, ménager juste le terrein, faire aux assaillans tout le mal possible, & selon toute apparence les rebuter par lesdites Mines; il y a un art, quoique fort simple, auquel on n'a point pensé, que je sache, jusqu'à présent.

Tout l'artifice consiste à imaginer un plan dans le solide des terres, qui coupe le plan du glacis sous un angle de qûarante-cinq degrés.

Définitions.

Ce plan imaginé dans le solide des terres, je le nomme plan des Fourneaux, ou plan des foyers; parce que c'est sur ce plan que le foyer ou le centre de chaque Fourneau doit être placé. Il est ici marqué par les lignes AA, BB, avec les Fourneaux. C marque les premiers Fourneaux, E les seconds, B les troisiemes. La ligne AN est la largeur du plan. La ligne AA est la directrice. Fig. 9.

Le plan du glacis est marqué par les lignes PP, XX. PP est la sommité du chemin couvert, DD est la directrice. Les points 2, 3, 4. marquent sur le plan du glacis la correspondance perpendiculaire des foyers, ou, si l'on veut, les extrémités des lignes de moindre résistance. Les petits cercles marquent l'ouverture, ou l'effet de huit des premiers Fourneaux; les moyens marquent l'effet de quatre des seconds Fourneaux; les grands marquent l'effet de deux des troisiemes Fourneaux. Fig. 10.

La commune section du plan des foyers avec le plan du glacis, donne la directrice A A, ou D D.

Profils.

Figure 11. glacis horisontal ou de niveau. Figure 12. glacis dont le talus incline ou descend vers la campagne. Figure 13. glacis à revers dont le talus incline ou descend vers la place. La ligne G H est la coupe du plan P P, X X. La ligne F L est la coupe du plan A A, B B; ainsi F L convient avec A B. Le point G convient avec la ligne P P; le point directeur F convient avec la directrice A A, ou D D; le point O avec les foyers C; M avec les E; L avec les B; Z, X, Y, avec les 2, 3, 4.

Pour ne point endommager le parapet du chemin couvert par l'effet des Fourneaux, il faut observer de placer le point directeur F ou les directrices A A, D D, à une distance du parapet G, ou PP, comme de trois, quatre, cinq ou six pieds: en cet exemple F est à quatre pié de G.

Construction.

Si les convenances me déterminent à placer le premier étage de Fourneaux à dix piés sous le glacis, je fais F Z égal à dix piés. Du point Z j'abbaisse sur F Z, la perpendiculaire Z O, qui rencontre la diagonale F L au point O, qui donne le foyer O; O Z est la ligne de moindre résistance. Elle est par la construction égale à dix piés.

Sur la ligne A N, je fais A I, égal à F O, par le point I, je tire la ligne C C, parallele à A A. Sur la ligne C C, je marque de dix piés en dix piés les premiers Fourneaux C, qui par conséquent se trouvent éloignés les uns des autres de leur ligne de moindre résistance égale à dix piés.

Pour les seconds Fourneaux.

Sur la distance de deux foyers voisins C C, comme base, je décris un Triangle isoscele C E C, dont je fais les côtés C E, C E, égaux chacun à la ligne de moindre résistance O Z du Fourneau O ou C. Par le sommet E de ce triangle, je tire la ligne E E, parallele à C C, ou à A A; je marque les seconds Fourneaux E, sur cette ligne E E, en sorte que chaque E se trouve vis-à-vis le milieu de l'espace qui est entre deux

deux C voiſins, alternativement de deux en deux. Sur la ligne AN, je prends la diſtance CE, je la porte au profil de O en M, pour avoir le point M, centre du ſecond Fourneau ; je tire MX, parallele à OZ, & j'ai MX pour ligne de moindre réſiſtance des ſeconds foyers M.

Pour les troiſiemes Fourneaux.

Sur la diſtance de deux foyers voiſins M, M, comme baſe, je décris un Triangle iſoſcele EBE, dont je fais les côtés EB, EB, égaux chacun à la ligne de moindre réſiſtance MX, du ſecond foyer M ou E. Par le ſommet B, je tire la ligne BB parallele à EE, ſur laquelle je marque les troiſiemes foyers B dans le même ordre à l'égard des ſeconds, que celui qu'on a obſervé en marquant les ſeconds à l'égard des premiers. Sur la ligne AN, je prends la diſtance EB, je la porte au profil de M en L, pour avoir le foyer L, centre du troiſieme Fourneau : je tire la ligne LY parallele à MX, & j'ai LY pour ligne de moindre réſiſtance des troiſiemes foyers L.

PAR LE CALCUL.

Premiers Fourneaux.

La ligne FZ ou ZO $=$ 10 piés $= a$. Ainſi FO ou AI $= \sqrt{2aa}$ 14. piés 1. pouce 9. lignes.

Seconds Fourneaux.

Au Triangle iſoſcele CEC, par la conſtruction CE $= a$. Ainſi $\sqrt{aa - \frac{aa}{4}}$ $=$ OM ou CE, priſe ſur la ligne AB $\sqrt{aa}$ $4 - \frac{aa}{4} =$ 8. piés 7. pouces 9. lignes. $= b$. Ainſi $\sqrt{\frac{bb}{2}} =$ ZX $=$ MX $- a =$ 6. piés 1. pouce 6. lignes.

Troiſiemes Fourneaux.

Au Triangle iſoſcele EBE, ſoit EB $=$ M$x = c$; or EE $= 2a$. Ainſi EB ſur la ligne AB, ou ML $= \sqrt{cc - aa}$ $=$ 12. piés 7. pouces 2. lignes. $= d$. Ainſi $\sqrt{\frac{dd}{2}} =$ XY $=$ LY $- c$. $=$ 8. piés 11. pouces 4. lignes.

On voit que pouvant approfondir perpendiculairement ſous un glacis de vingt-cinq piés & environ un pouce, les premiers Fourneaux étant à dix piés de profondeur, on voit,

dis-je, qu'il y a de quoi placer trois étages de Fourneaux, sans que les premiers qui jouent endommagent les autres. Il est facile de placer autant d'étages de Fourneaux que la profondeur du terrein le permettra. En suivant la construction qui vient d'être expliquée, on voit que le profil & le plan des foyers s'aident mutuellement ; le profil détermine certaines dimensions du plan des foyers, & le plan des foyers en détermine au profil.

La ligne de moindre résistance OZ des premiers Fourneaux C, détermine la distance de C à C. Elle donne aussi la distance des C aux E. La ligne de moindre résistance MX, détermine la distance des E aux B, & ainsi la distance des foyers inférieurs aux foyers supérieurs, est toûjours la moindre résistance des supérieurs; mais il se rencontre des terres foibles, qui nécessitent à augmenter les lignes de moindre résistance pour l'espacement des Fourneaux. Je n'ai pas vû que cette augmentation ait passé $\frac{1}{3}$; c'est-à-dire, si la ligne de moindre résistance est de 12 piés, l'espacement des foyers sera de 16 piés. La pratique donne cette connoissance, du reste la construction est toûjours la même.

Fin du troisiéme Tome.

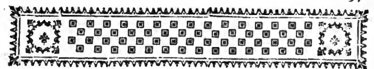


TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

C.

Escalade

N.

O.

S.

T.

Fin de la Table des matieres.

AVIS AU RELIEUR.

Pour placer les Planches du premier volume.

Il faut placer toutes les planches à gauche de la page indiquée.

Pour placer les Planches du second volume.

Il faut placer toutes les Planches à gauche de la page indiquée.

Pour placer les Planches du troisieme volume.

Il faut placer toutes les planches à gauche de la page indiquée.

ERRATA

ERRATA.

TOME TROISIEME.

LIVRE CINQUIEME.

Page	31,	2 Col.	*lig.* 10.	l'attaquer comme allieur, *lis.* l'attaquer là comme ailleurs.
P.	68,		§ 3 *au titre*,	la plus importante de l'état militaire, *lis.* la plus importe de l'art militaire.
P.	72,	2	45,	celle de 1702, *lis.* celle de 1772.
P.	77,	1	3,	précédentes, *lis.* prédécesseurs
P.	82,	1	13,	sont comme aujourd'hui, *lis.* sont connuës aujourd'hui.
P.	101,	2	40,	au centre de l'Armée de terre, comme il s'y plaça pour être à portée de voir & d'ordonner par tout suivant l'évenement, il est vraissemblable &c. *lis.* au centre de l'Armée de terre: comme il s'y plaça pour être à portée de voir & d'ordonner par tout suivant l'évenement, il est vraissemblable, &c.
P.	103,		16, *au titre*,	Siége de Pedueliſſe, *lis.* Siége de Pedneliſſe.
P.	104,	2	7, *de la nt.*	est tiré de l'Olien, *lis.* est tiré de Polien.
P.	111,	2	36,	auprès de Carlas, *lis.* auprès de Carlat.
P.	118,	2	42,	que pour la bonne conduite, *lis.* que la bonne conduite.
P.	176,		8,	richesse, *lis.* recherches.
P.	179,	1	32,	se trouva, *lis.* se trouve.
P.	181,	2	4 *de l'art.* 3.	matzuc, *lis.* matzur.
P.	185,	2	5,	pour les plongeurs, *lis.* par les plongeurs.
P.	188,	1	10,	lits, *lis.* lis.
P.	190,	2	1,	le trait est décisif en tout; *lis.* le trait est décisif; en tout.
P.	191,	2	4,	le font de l'attaque *lis.* le front de l'attaque.
P.	192,	1	9 *art.* 9,	intra vincasin, *lis.* intra vineas in.
P.	*id.*	1	19, *id.*	vincas agere, *lis.* vineas agere.
P.	*id.*	2	2, *id.*	vinca, *lis.* vinea.
P.	193,	1	29,	vinca, *lis.* vinea.
P.	195,	1	4,	vinca, *lis.* vinea.
P.	*id.*		27,	vincis que, *lis.* vineis que.
P.	207,	2	26,	vincis, *lis.* vineis.
P.	210,	2	26, & 4,	l'empalement, *lis.* l'empatement.
P.	211,	1	11, & 12,	l'empalement, *lis.* l'empatement.
P.	212,	2	12,	son empalement, *lis.* son empatement.
P.	213,	1	6,	dans le tour d'en bas, *lis.* dans l'étage d'en bas.
P.	216,	1	30,	nion nécessaire, *lis.* nécessaire.
P.	225,	1	19,	ce premier, *lis.* le Prince.
P.	225,	2	2, *art.* 22,	si nous trouvions, *lis.* si nous ne trouvions.
P.	229,	1	4,	est concevable, *lis.* est inconcevable.
P.	248,	2	15,	que feu M. de Valliere, *lis.* qu'à fait M. de Valliere.
P.	249,	2	*lig. penult.*	coup de pique, *lis.* coup de pic.
P.	253,	2	10,	cavalerie porté, *lis.* cavalerie postée.
P.	*id.*		27,	alors la temerité, *lis.* alors temerité.
P.	270,	1	35,	generaux guerriers, *lis.* genereux guerriers.

P.	280,	Col.	*lig.* 3,	à un ouvrage, *lis.* aux ouvrages.
P.	*id.*		23,	contradictions, *lis.* constructions.
P.	282,	2	19, & 20.	constitutions, *lis.* construction.
P.	292,	1	32,	du front, *lis.* du pont.
P.	320,	2	23,	la révolution, *lis.* la résolution.
P.	325,	1	15,	fut batie, *lis.* fut battue.
P.	327,	2	2,	Valavino, *lis.* Valavoir.
P.	344,	1	33,	cerq, *lis.* cirq.
P.	*id.*	2	37,	sachez, *lis.* sachant.
P.	363,	2	35,	les carpes, *lis.* l'escarpe.

